

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

MÉMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE PENDANT LES
RÈGNES DE... Charles Masson m



Ex Libris Joannis Nencini

1874

The text on this page is estimated to be only 3.67% accurate

Oigiiizad by Google

The text on this page is estimated to be only 15.12% accurate

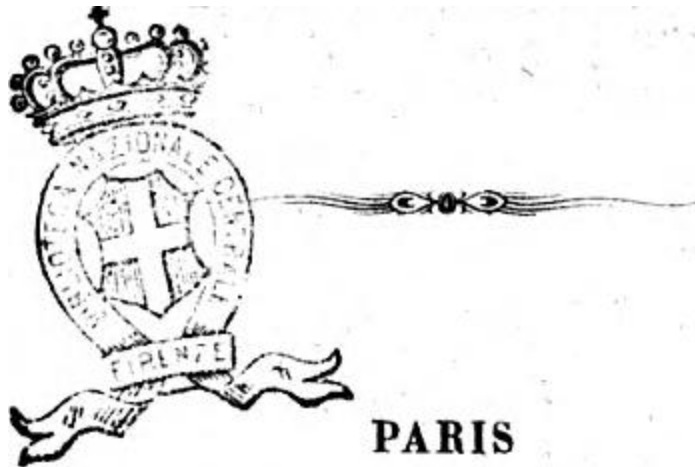
BIBLIOTHÈQUE DES MÉMOIRES PENDANT LE 18^e SIÈCLE
1VKC \V*NT- PROPOS HT NOTES PAR M. F. BARRIÈRE

The text on this page is estimated to be only 6.64% accurate

LHulliir lu Mituurs se ri!sermu h- diuil île iratliirlinii ol de
reproduction à IVlianger. rTOOGRUPHU OB H. FIRM1N MDOT. —
PIUMI: (hIIBU. Oigilized By Google

The text on this page is estimated to be only 14.17% accurate

MÉMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE LES RÈGNES DE
CATHERINE II ET DE PAÛL I PAR C. F. P. MASSON Major ifus
grimadiftr» Hit grand-duc Al<>\;indnPAR M. F\ BARRJ ÈR È LIBHAIRlh
DE F1HMIN DIDOT FRÈHES, FILS ET C" iMrniHEims ne l'institut, ruh
jaoob, S6 18b9 Rroil, ré«r.«.



The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES-ÉDITEURS. La peinture du dix-huitième siècle serait incomplète, si nous la bornions à la France. La vérité du tableau doit gagner à son étendue. La civilisation n'est ni spontanée, ni générale ; il s'en faut de beaucoup : ses progrès successifs gagnent lentement de proche en proche. Il y a, sous ce rapport, des nations plus favorisées que d'autres , comme dans l'ordre des saisons les contrées du Midi reçoivent les faveurs du printemps, quand les fleuves et les pays du Nord sont encore enchaînés sous la glace . L'histoire gagne autant à connaître en quoi les peuples diffèrent de croyances, de gouvernement et de lois, que la géographie à savoir de quelle température, de quelles productions jouissent les parties du globe qu'elle étudie. Si les mœurs de quelques nations sont restées longtemps arriérées , il importe de le constater, sans songer le moins du monde à leur en faire un reproche. A cet égard, notre conduite envers la France du dix-huitième siècle nous met bien à l'aise. Nous n'avons point, dans les livraisons précédentes, fait de molles concessions à la société française. En signalant la direction plus éclairée que les idées prenaient chaque jour, nous n'avons dissimulé ni les dérègles

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

•2 ÀVEBTSSKHENT meut s de la société la plus élevée , ni les fautes des différentes classes , clergé , noblesse et parlement , ni les résultats plus funestes encore produits, pour l'autorité royale, par sa déconsidération sous Louis XV, par son inexpérience et sa faiblesse sous l'infortuné Louis XVI. Si nos éloges ont accueilli les réformes faites et les institutions données par 89, nous n'avons eu nue bl;imo et qu'horreur pour les excès qui suivirent. Notre impartialité , quand il s'agit de la France , nous donne le droit d'édire, sans passion aucune, mais aussi sans hésitation , ce qu'était la Russie, par exemple, au temps, où le czar Pierre vint en 1717 , assister en France, soit aux opérations financières, soit aux orgies de la régence. Que la Russie donc, avant que le génie du czar y fit pénétrer les premières clartés, fïH encore couverte des ténèbres de l'ignorance, qui en doute? Comme les esprits y étaient grossiers les caractères y restaient farouches. 11 n'y faut chercher ni l'intelligence , ni la politesse , ni surtout l'humanité des peuples de l'Occident et du Midi h la même époque. Les écrivains russes en conviennent autant qu'ils pouvaient convenir de quelque chose sous le pouvoir qui proscrivait, dans les idées, le moindre élan d'indépendance. Le même despotisme dans l'autorité , te même abaissement dans les âmes, la même cruauté dans les châtiments , se firent remarquer longtemps après , sous les successeurs du czar. Beaucoup plus près de nous, le règne de Catherine II et celui de son fils Paul Ier en conservaient encore d'ineffaçables empreintes, ainsi que le prouvent les Mémoires secrets qu'on va lire (1). Celui qui les écrivit , le major Masson , fut dix ans au service (I) L'ouvrage publié l'année dernière à Berlin [1858) sous ce titre : La Cour du Russie il y a cent ans , contient, sur les mêmes époques, îles allégations d'autant plus Braves qu'elles résultent de dépéclies dlptouiallQuanl aux mémoires qui suivent, ils parurent en trois volumes tn-S", à Paris, en lHuO,chez l'ougens, l'an des libraires les plus sages et les plus instruits du temps. Peul-élre les faits pouvaient-ils s'y trouver plus

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

DBS LtBBilBES-ÉDITEUKS. militaire de la Russie, de 86 à 9G. Hé en France, à Blâmant, mais élevé en Suisse , il s'y nourrit d'idées républicaines, que la révolution française porta bientôt à l'excès. Cependant, d'abord capitaine de dragons , puis major dans un des régiments de la garde russe, il vivait ainsi que son frère aîné, gendreau général Mélissino , dans la plus haute société de Saint-Pétersbourg. Tout semblait lui. promettre un brillant avenir, quand , à l'avènement de Paul I^{er}, son frère et lui , enveloppés dans la même disgrâce , perdirent leurs emplois et furent conduits , sous escorte, à la frontière. Le grand monde dans lequel vivait le major l'avait mis à portée de savoir beaucoup de choses : lui fut-il impossible de se taire sous un gouvernement où la parole et la pensée même étaient contraintes? Son enthousiasme pour une république qu'il ne voyait que de trop loin lui fit-il professer de dangereuses doctrines? on l'ignore : lui-même ne paraît pas connaître les causes de sa terrible mésaventure quand il en raconte les soudains et fâcheux résultats avec une sorte de mystère dans un des chapitres de son ouvrage. On conçoit que des circonstances aussi fatales n'aient pas été sans influence sur le style dont il écrivit ses Mémoires. On y retrouve toute l'exagération des opinions qu'il professait , et nous ne voudrions pas jurer que son ressentiment n'ait souvent porté loin son indiscrétion. Il n'a dit pourtant, nous le croyons, que ce qu'il a vu et bien su : ses récits, d'ailleurs, sur les règnes de Catherine II et de Paul I^{er}, ne sont pas tellement en contradiction avec ce qu'on sait du passé qu'on puisse, malgré leur singularité, mettre en doute les révélations du major. A cause de cette singularité même , pour ne pas dire davantage, nous avons cru devoir donner plus d'étendue et de développement que de coutume à l'introduction qui précède l'ouvrage. Le lecteur y entreprend un voyage aussi curieux qu'instructif : il méthodiquement classés; mais nous n'avons rien voulu changer à l'ordre de leur publication, parce que , tels qu'ils sont, ils peignent mieux l'agitation de l'époque et les vives préoccupations de l'auteur.

The text on this page is estimated to be only 14.98% accurate

4 AVERTISSEMENT DES LIBE ÀIBES-BDITBUHS. faut l'acclimater aux mœurs comme à la glaciale température du pays, et rien de plus favorable à la Russie de 1786 que de montrer ce qu'elle était avant que le génie civilisateur d'un grand homme y eût introduit et préparé de nombreuses améliorations sociales.

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

INTRODUCTION. Par une froide matinée d'hiver, sous le climat le plus rigoureux de l'Europe, le comte de Villebois, aide de camp du czar Pierre I", reçut de ce prince une mission secrète auprès de l'impératrice. Il partit de Strelna, .maison de plaisance sur la baie de Saint-Pétersbourg, se rendant à Cronstadt, où se trouvait Catherine. Pour vaincre la rigueur de la saison, il but plusieurs fois de grands verres d'eaude-vie sur la route. Cependant, à son arrivée à Cronstadt, les officiers de garde ne remarquèrent en lui rien qui ne fût d'un homme parfaitement calme. Il attendit dans un cabinet fort chaud avant d'entrer chez la czarine, qui dormait encore. Chose étrange ! le passage d'un air glacial à une chaleur excessive et l'eau-de-vie qu'il avait bue produisirent en lui une révolution subite. Quand il entra dans la chambre à coucher, les dames qui entouraient le lit de Catherine se retirèrent par discrétion, et il eut l'audace de se porter, sur la personne de la czarine, aux derniers, aux pluscomplets outrages, s i. OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

6 INTRODUCTION. Que croyez- vous qu'il en arriva? que dit, que fit l'empereur? — Ce qu'éprouva Pierre, ce prince d'un naturel si violent, ne fut ni de l'indignation ni de la colère. — « Je le connais, dit-il ; son jugement « n'a pas eu la moindre part à son action. Où est-il? « — En prison. — Qu'y fait-il? — Il dort. — Je « suis sûr qu'à son réveil il ne voudra rien croire a de ce qu'on lui dira... Un exemple est pourtant « nécessaire, quoique cet animal soit innocent! « qu'on le mette pour deux ans à la chaîne. » Aussitôt dit, aussitôt fait sur cette seule sentence. L'innocent y resta six mois sans être assujetti à rien de pénible: puis, au bout de six mois, Pierre lui rendit sa liberté, ses emplois, toute sa confiance, sans que l'empereur, ni Catherine, ni Villebois surtout, comme on peut le croire, aient dit un mot de cette aventure. — Ah! si fait, si fait : j'ai tort; car c'est Villebois lui-même qui la raconte, mais plus de cent ans après sa mort, dans les Mémoires secrets qu'on a de lui. Secrets Mis ne le furent jamais. Quelques-uns des curieux détails qu'ils renferment avaient suinté, si Ton peut dire, à travers la réserve et la crainte qu'inspira, depuis Pierre le Grand, un pouvoir arbitraire et terrible. Voltaire a probablement connu ces Mémoires; mais en tous cas, il se serait bien gardé d'en parler dans sa Vie du czar. Pour composer cet ouvrage, il s'était fait, sur la manière d'écrire l'histoire, un système à part, qu'avec la plus spirituelle DigiiiizKl by Google

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

INTRODUCTION. 7 adresse il prend soin de justifier à ses yeux, puis aux yeux de celui dont il recevait tous les documents. Cet habile intermédiaire était le comte André Schouvaloff . Homme de beaucoup d'esprit, seigneur plein de savoir et de politesse, courtisan délié, diplomate adroit, il sut conduire à bien les négociations commencées à ce sujet entre les deux plus grandes puissances du temps, l'impératrice de Russie et Voltaire. Le triple goût des voyages, des beaux arts et des lettres , un long séjour à Paris et le mérite rare de composer avec talent des vers français, entre autres une Épiire à Voltaire, accréditèrent fort puissamment le comte Schouvaloff à la cour de Ferney. L'impératrice l'y fit précéder et suivre d'une foule de cajoleries et de présents. Ces coquetteries diplomatiques rendirent facile la mission que le comte avait à remplir, mais non pas le sujet que le grand écrivain avait à traiter. Voltaire ne s'en dissimulait pas les écueils ; un goût effréné pour les liqueurs fortes, des accès de colère portés jusqu'à la fureur, une grossière insouciance dans les plaisirs des sens, un penchant invincible à la cruauté, faisaient ombre au brillant tableau qu'il entreprenait. Comment donc s'en tirer avec Pierre Ier? Le caractère gâtait le génie, et l'homme rabaissait le héros. Dans sa correspondance avec le comte Schouvaloff, Voltaire avoue donc qu'il ne montrera le plus souvent dans Pierre I" que le fondateur, le creaOigiiiized by Google

8 INTRODUCTION. teur d'un empire qui n'existait pas avant lui.

« Je « ne crois pas, Monsieur, dit-il au comte, qu'il « faille toujours s'étendre sur les détails des « guerres , à moins que ces détails ne servent à ca« ractériser quelque chose de grand et d'utile. Les « anecdotes de la vie privée ne me paraissent mé« riter l'attention qu'autant qu'elles font connaître « les mœurs générales. On peut encore parler de « quelques faiblesses d'un grand homme, surtout « quand il s'en est corrigé. Par exemple l'emporte« ment du czar avec le général Lefort peut être « rapporté, parcequ'ilpeutservird'unbel exemple; « cependant si vous j ugez que cette anecdote doive « être supprimée, je la sacrifierai très-aisément. » Il ajoute au bas de la lettre : « Nota. Il paraît im« portant de ne poin* intituler cet ouvrage, Fie ou « histoire de Pierre Ior ; un tel titre engage néces« sairement l'écrivain a ne rien supprimer. Il est « forcé alors de dire des vérités odieuses, et s'il ne « les ditpasj il est déshonoré sans faire honneur « à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre « pour titre, ainsi que pour sujet : La Russie sous « Pierre I". Une telle annonce, continue-t-il, écarte « de la vie <3u czar toutes les anecdotes privées qui « pourraient diminuer sa gloire, et n'admet que « celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a « commencées et qu'on a continuées depuis lui. » [Lettre de Voltaire «w comte Schouvaloff', 7 août W67.) Oigitized by Google

INTRODUCTION. 9 L'illustre écrivain désespérait-il d'amener la cour impériale à goûter ce nouveau genre historique? Elle y pouvait, je crois, condescendre, sans de trop grands inconvénients. Cependant Voltaire redouble d'empressements obséquieux dans une lettre du 11 août suivant, à M. le comte Schouvaloff, et toujours au sujet du czar Pierre. «L'histoire de ce « grand homme, dit-il, doit être écrite d'une manière intéressante. C'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude (ouf ce que la vérité et la bienséance exigent. » On ne voit pas que ni Tacite ni Suétone se soient fort occupés de cet accord inattendu, mais significatif, entre la bienséance et la vérité. Qu'entendait Voltaire par ces mots? On put avoir l'air de s'y méprendre à Saint-Pétersbourg, mais Paris ne s'y trompa point. Au moment où la Vie du czar y parut, Grimm, qui vivait pourtant sous la toute-puissance de Voltaire, comme toute la littérature en France à cette époque, jugea l'ouvrage avec sagacité dans sa correspondance. «M. de Voltaire, dit-il, établit pour règle qu'il ne faut point écrire la vie privée des grands hommes. Ce n'est point à un étranger, dit-il en parlant du czar, à dévoiler les secrets de son cabinet, de son lit et de sa table. » Si les idées de M. de Voltaire sont vraies sur ce point, remarque Grimm, il faut que mon vieux Plutarque ne soit bon qu'à jeter au feu. Sans doute, les détails particuliers ne

The text on this page is estimated to be only 27.88% accurate

10 INTRODUCTION. doivent faire oublier ni les faits importants ni les actions brillantes du héros; mais aux yeux d'un philosophe ils n'ont pas moins d'intérêt. Les dérober, c'est non-seulement faire un larcin à la vérité, mais c'est appauvrir son tableau, c'est ôter le génie au héros et à son historien en même temps; et j'ose le dire, continue Grimm, c'est en quoi M. de Voltaire a parfaitement réussi. » La remarque est bien sévère : est-elle fondée ? Pour nous en assurer, comparons, sur plusieurs faits, trois documents importants : d'abord le Journal de Pierre le Grand lui-même, depuis 1698 jusqu'à l'année 1714, Journal plus curieux que connu, imprimé cependant sur Papier russe, qui existe manuscrit aux Archives, corrigé de la main de S. M. impériale; en second lieu l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, comme l'intitula Voltaire; puis les Mémoires secrets de Villebois. — Que prendrons-nous d'abord pour terme de comparaison? La révolte et le châtement des Strélitz au début du règne, A ce sujet, que lit-on dans le Journal de Pierre I^{er}, qui voyageait alors? « L'empereur(c'est de lui-même qu'il parle à la troisième personne), l'empereur apprit, à peu de distance de Cracovie, que le général Gordon « avait défait les Strélitz révoltés, qu'il les avait « fait mettre aux arrêts en différents endroits, et « que l'on commençait à leur faire subir la question « (page 2); puis on lit, page 4 : « S. M. Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

1HTB0DUCTI0!*. 11 a continua son chemin vers Moscou. Lorsqu'elle « y fut arrivée, on y fit le procès pendant six semaines aux Strélitz rebelles, dont quelques-uns « subirent le dernier supplice et les autres furent « envoyés en Sibérie. » Ce récit est sommaire : j'ai lieu de croire que la justice le fut aussi. Voltaire n'est pas beaucoup plus explicite, pas beaucoup plus exact; mais il est ingénieux à trouver un motif aux rigueurs qu'on déploya. « Si leur « crime était grand, dit-il, le châtiment le fut aussi. « Leurs chefs, plusieurs officiers et quelques prêtres furent condamnés à mort; quelques-uns furent roués; deux femmes enterrées vives. On « pendit autour des murailles de la ville et on lit « périr dans d'autres supplices deux mille Strélitz : « leurs corps restèrent deux jours exposés sur les « grands chemins. » Quant à ceux qu'on exila avec leurs femmes et leurs enfants en Sibérie ou dans le royaume d'Azof, leur punition, selon Voltaire, fut utile à l'Etat, parce qu'ils défrichèrent des terres incultes; et, quant à ceux qu'on frappa de mort, peut-être eût-on mieux fait, dit-il, de les faire travailler aux ouvrages publics, la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup; « mais le czar, continue-t-il, « crut devoir étonner et subjuguer pour jamais « l'esprit de la nation par l'appareil et par la « multitude des supplices. » Terrible fut l'appareil et nombreux furent les supplices, car à travers les réticences intéressées

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

12 INTRODUCTION. et les hypocrites atténuations de Voltaire, il faut arriver à la vérité, La voici telle qu'elle sort des dépositions de Villebois sur les Strélitz : a On les assembla « au nombre de sept mille dans un lieu environné « de palissades, où on leur lut la sentence qui con« damnait deux mille d'entre eux à être pendus « {ce sont ceux dont parle Voltaire), et lesctng « mille autres à être décapités (de ceux-là il n'en « dit mot). Les exécutions des sept mille hom« mes, continue Villebois, se firent en un seul « jour. On les faisait sortir dix par dix de l'enceinte « palissadée dont on vient de parler, dans une « plaine où l'on avait dressé un nombre de gibets « suffisant pour y pendre deux mille hommes. « Ceux-ci y furent attachés par dizaines, en pré« sence du czar, qui les comptait, et de tous les sei« gneurs de la cour, qu'il avait mandés auprès de « lui afin qu'ils fussent témoins de cette exécution ' « pour laquelle il voulut en outre se servir des « soldats de sa garde. « Après l'exécution de ces deux mille Strélitz , « on procéda à celle des cinq mille qui devaient « être décapités. Ils furent, de même que leurs ca« marades, tirés dix à dix de l'enceinte où ils étaient « enfermés, et de là conduits dans la prairie, où , « vis-à-vis les gibets , on avait disposé des pou« trellcs en assez grand nombre pour servir de a billots à ces cinq mille coupables. A mesure « qu'ils arrivaient on les faisait arranger, coucher

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

INTRODUCTION. 13 « de leur long et poser par cinquantaines le col « sur les billots, après quoi l'on décapitait toute « la file. Le czar ne se contenta pas de se servir, « pour ces exécutions , desseulssoldatsdesagarde. « Armé lui-même d'une hache , il commença par « couper de sa propre main la tête d'une centaine a de ces malheureux ; après quoi , ayant fait dis« tribuer des haches à tous les princes, seigneurs a et officiers de sa suite , il leur ordonna de suivre « son exemple : nul ne fat assez osé pour lui désobéir. Ces milliers de têtes furent transportées en « ville dans des tombereaux, et fichées sur des pieux a de fer scellés dans les créneaux des murailles de « Moscou , où elles restèrent exposées pendant toute « la durée du règne de ce prince. » En retranchant beaucoup de noms cités par Villebois, en lui laissant, comme on peut croire, la responsabilité des circonstances citées , aggravées d'ailleurs par l'Esvéque {Histoire de Russie), nous remarquerons que de tous les grands, de tous les officiers à la suite du czar deux seulement, le Génevois Lefortet l'Allemand Blumberg , refusèrent de prendre part aux exécutions. Ils donnèrent pour excuse les usages de leur nation. — Voilà, Dieu merci 1 la plus cruelle révélation que l'histoire de Pierre I"eût à nous faire; encore faut-il remarquer que la Russie sortait à peine alors de la barbarie. On ne trouve plus trace de ces impitoyables exécutions que de loin en loin, comme des coups de ton

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

14 INTRODUCTION. terre isolés qui grondent encore après un violent orage. Le reste, petites pièces après la grande , intrigues galantes qui succèdent aux coups d'État , détails piquants et neufs, j'ai presque dit naïfs , sur des faits devinés jusqu'à présent plutôt qu'aperçus. Et qui figure surtout dans les révélations qu'on va lire? Catherine l^r que la guerre livre esclave au général Chéréméteff, que l'amour donne pour maîtresse à Menschikoff, et que Pierre, surpris de sa beauté, charmé de son esprit, touché de son dévouement, élève au rang d'impératrice. Quels chemins la conduisirent au trône, et que d'échelons eut-elle à monter? « Le général Chéréméteff , disent les écrits du temps , céda Catherine à Menschikoff, et peu de jours après son entrée dans la maison, on ne reconnaissait plus lequel des deux était l'esclave ou le maître. Les choses en étaient en ces termes lorsque le czar partit en poste de Saint-Pétersbourg (qui se nommait alors Neuhaus) pour se rendre en Pologne. Arrivé enLivonie, il descendit chez son favori Menschikoff. Ayant remarqué Catherine au nombre des esclaves qui servaient à table, il s'informa d'où elle était et comment il en avait fait l'acquisition. Après s'être entretenu fort confidentiellement avec son favori , qui ne lui répondit que par un signe de tête , il regarda beaucoup Catherine, Jacqueslionna, lui trouva de l'esprit, et termina son badinage avec elle en disant qu'il fallait, lorsqu'il irait se coucher, qu'elle Digiiiizod Dy Google

INTRODUCTION Pt. 15 portât le flambeau dans sa chambre.

C'était lui, sans appel, et la belle, avec le consentement de son maître, passa la nuit dans la chambre du czar. » Le czar parti, Catherine, femme outragée, maîtresse trahie, reprocha vivement à Measchikoff de l'avoir ainsi livrée. Ces reproches étaient-ils sincères? Menschikoff le crut. Son amour-propre le lui persuada plus encore peut-être que son amour. Quel homme, en pareille occasion, ne serait dupe de celle qu'il aime, surtout s'il n'en est plus aimé? Menschikoff sentit redoubler sa passion. Rien ne se fit plus dans sa maison et, bien plus, dans l'armée que de l'avis, avec l'assentiment de Catherine. Il la consultait un peu moins, sans doute, sur l'administration de la province. Les intolérables exactions de Menschikoff y soulevaient de tous côtés des plaintes. L'empereur revint pour y mettre un terme. Peut-être se chargea-t-il, selon son usage, d'infliger lui-même quelques corrections à son favori, ce qui ne l'empêcha point de prendre chez lui ses repas. Catherine affecta de n'y point paraître. Un soir au souper : a Qu'est-elle devenue ? dit le czar. a Pourquoi ne la voit-on pas? » Elle vint, parée de ses grâces naturelles, car elle en avait dans toutes ses actions ; elle vint, mais l'embarras se peignait dans tous ses traits, Menschikoff était troublé, le czar était ému : embarras, trouble, émotion d'un moment, sensibles toutefois aux regards de ceux qui se trouvaient présents. Diqinzefl
0/ Google

16 INTRODUCTION. Les Russes commencent et finissent ordinairement leur repas, disent les Mémoires secrets , par un verre de liqueur qu'on leur présente sur une assiette, avant et après le repas. Catherine s'approcha avec une soucoupe sur laquelle il y avait plusieurs petits verres. Le czar la considéra longtemps et lui dit : « Catherine, à ce qu'il me paraît, nous ne sommes plus en aussi bons termes qu'à mon premier voyage, mais je compte bien que nous ferons notre paix ce soir; » et, se tournant vers Menschikoff, il ajouta : « Je remmène. » Et le czar la prit par-dessous le bras pour la conduire dans la maison qu'il habitait. Ici, pour ce qui va suivre, on a besoin de se rappeler l'extrême économie du czar Pierre dans ses dépenses de luxe et de galanterie, la vie des camps, les habitudes soldatesques et les mœurs de la Russie avant les immenses progrès qu'elle a faits depuis le czar et par lui. C'est le contraste entre le personnage et les paroles, entre le présent et l'avenir, qui fait surtout le piquant du récit qui suit : « Le lendemain, le surlendemain, le czar ne dit pas un mot d'elle à Menschikoff • Le troisième jour, au moment où le favori s'en allait, Pierre lui dit brusquement , comme s'il était frappé d'une réflexion subite : Écoute, je garde Catherine; a-t-elle me plaît , il faut que tu me la cèdes. » Menschikoff donna son consentement en s'inclinant profondément, et, comme il se retirait,, le czar le

IBTBODUCTION. 17 rappela et lui dit : « Tu ne songes pas sans doute « que cette pauvre femme est presque nue; ne « manque pas de lui envoyer au plus tôt de quoi « s'habiller... J'entends qu'elle soit convenable« ment nippée. » Quelle scène! Ne dirait-on pas (qu'on me pardonne la remarque) , ne dirait-on pas d'un sergent aux gardes en permission de dix heures avec une jeune fille, sous Louis XV? Mais le sergent aux gardes sera Pierre le Grand, le vainqueur de Pultawa, le civilisateur d'un peuple immense! Mais la jeune fille, par son entreprenante intelligence, sauvera plus tard l'empereur et l'armée russe aux bords du Pruth I Menschikoff comprît le sens des paroles du czar, et peut-être vit-il plus qu'elles ne signifiaient. Par deux esclaves qui servaient d'ordinaire Catherine, il lui renvoya ses effets dans un coffret qu'elle ouvrit devant l'empereur. « Qu'est ceci? dit-elle en y « apercevant un écrin; on s'est trompé, cet objet-là « n'est pas à moi. » Puis elle ouvrit l' écrin qui renfermait une fort belle bague et pour cent mille francs de pierreries environ. Elle regarda fixement le czar et lui dit : « Est-ce un présent de mon ancien ou de mon nouveau maître? S'il vient de Menschikoff, il congédie magnifiquement ses esclaves. » Il lut échappa alors quelques larmes , et elle demeura un moment interdite. Mais levant les yeux sur le czar, qui la regardait attentivement: « Vous ne me dites ■« mot? lui dit-elle, j'attends votre réponse. » OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

18 INTRODUCTION. « Le ezar la considérait toujours sans lui rien répondre. Elle examina encore les diamants, et poursuivant son discours elle dit : « Si cela vient de

The text on this page is estimated to be only 29.29% accurate

INTRODUCTION. 19 prit ; mais dès que la femme peut se montrer après l'esclave, elle reprend avec délicatesse la dignité qui sied à son sexe , et laisse apercevoir des sentiments bien au-dessus de son état. Menschikoff , qui avait trahi son amour, resta pour jamais , et c'était justice, réduit aux richesses, aux décorations, aux titres, aux grands emplois. Quant à Catherine, le sort le plus brillant, la plus haute considération l'attendaient. Un incomparable mérite acheva ce qu'avait commencé sa beauté. Aussi , dans son livre sur les fem~ mes, M. le vicomte de Ségur a-t-il dit de Catherine: « Elle avait un esprit supérieur et de plus -une rare « pénétration. Dans les affaires les plus graves, son « génie pliant et adroit lui suggérait des expédients et des solutions que l'habitude des combi« naisons n'avait pas fournis aux plus habiles ministres du czar. Elle aplanissait des difficultés qui « jetaient le conseil dans de fâcheux embarras. » Puis M. de Ségur ajoute avec grâce , mais dans le style recherché de son temps : « L'esprit éclairé par « l'amour semble puiser dans ses feux des lumières « que le vulgaire des hommes ne connaît pas. » Celui des hommes que l'amour, je ne dis pas éclaira, mais changea le plus, précisément à cette époque, ce fut le czar Pierre. Il avait eu jusqu'alors bien plus de sens que de tendresse. Sa puissante nature recherchait la débauche et supportait l'orgie. Il achetait l'amour, et, quoiqu'il le payât

The text on this page is estimated to be only 29.09% accurate

20 INTRODUCTION. bon marché (un demi-louis) , cet article de sa dépense s'élevait haut chaque année. Le plus souvent ses conquêtes improvisées ne lui faisaient pas plus de profit que d'honneur. Ses manières étaient cavalières même avec les femmes de la plus haute distinction. On pense bien qu'ainsi fait, il n'avait jamais connu la discrétion ni la constance. Catherine lui en révéla tout a coup le charme; elle fut sa première et très-probablement sa seule passion. Il se plut pendant longtemps à l'entourer de mystère ; et pour Catherine, ce farouche Hippolyte , métamorphosé tout à coup en amant timide , ne parlait d'elle à pas un de ses confidents intimes, et ne la voyait « qu'a « la dérobée , quoiqu'il ne laissât passer aucun jour « ou plutôt aucun nuitsans l'allervoir. » Avec ce qu'on sait du czar, de son redoutable caractère, de sa rudesse sauvage, de sa sensualité grossière, on est plus touché de son amour subit, mystérieux, profond, qu'on n'en serait touché dans tout autre ; et quand longtemps après, comme nous le verrons dans la suite de ce récit, il est trahi par Catherine , trahi par l'imprudence, l'aveuglement, l'audace de la passion la plus folle et la plus coupable , on se sent pris d'intérêt en songeant à Pierre, et pris d'intérêt, moins pour l'empereur, le guerrier, le conquérant, le héros, le civilisateur, que pour l'homme longtemps heureux dans son insensibilité même, qui, tout à coup surpris, attendri, transformé par un amour sincère, avait donné pour jamais à Digilizefl 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

INTRODUCTION. 21 Catherine ce cœur qu'il ignorait lui-même avant elle, et qu'elle rejeta plus tard, qu'elle brisa pour en aimer un autre I L'apprentissage en amour était nouveau pour lui, qui cependant en avait fait tant d'autres. Souverain d'une contrée qui n'avait rien des arts , rien des industries de l'Europe, il fut, pour apprendre lui-même et pour apprendre aux autres, constructeur dans ses chantiers , matelot sur ses escadres, ingénieur dans ses forteresses : son armée n'eut pas de soldat plus soumis, ni d'officier plus brave que lui. Il ne parvint aux emplois, à part celui de czar, que successivement et de grade en grade. Après la prise de Dorpat, ses généraux assemblés le prièrent d'accepter, comme récompense militaire, son grand cordon de Saint-André ; après la victoire navale qu'il remporta, de sa personne, sur la flotte suédoise, auprès de Vile d'Aland, il présenta fort humblement requête pour obtenir le rang de vice-amiral ; on le refusa d'autant moins qu'il ne dut rien à la faveur. Ses voyages ajoutèrent à ses connaissances, mais il y porta déjà, surtout ce qui touche au gouvernement, un jugement sûr et des idées arrêtées. On a beaucoup cité une parole de lui , pendant son voyage en France : on n'en a pas assez remarqué d'autres. A la Sorbonne, son éloge de Richelieu ne fut qu'une politesse; puis quand à la Sorbonne un moment après, on lui parla de réunir enfin les deux communions grecque et latine, il

The text on this page is estimated to be only 27.81% accurate

22 INTRODUCTION. fut poli encore , mais il éluda. Faire cesser toute dissidence entre les deux cultes, c'était soumettre au pape la religion grecque. Le czar voulut en rester le seul chef en Russie. Dans quelle intention? Ce qui s'est passé de nos jours permet de le présumer. Pierre connaissait le zèle ardent, le pieux enthousiasme de ses coreligionnaires, soit dans ses États, soit ailleurs, et les grands hommes ont la vue longue. Ses vues profondes, ses vastes projets ne furent hien connus qu'après lui. — Pierre touchait à ses derniers moments. Des plaisirs hasardeux, une médecine ignorante, une intempérance insurmontable avaient précipité satin. Autour de son lit funèbre s'agitaient des passions ardentes et des ambitions contraires ; mais la plus vigoureuse constitution luttait encore en lui contre la mort. La douleur cependant lui arrachait parfois des cris aigus. « On voit en moi , » s'écria-t-il (je cite ses paroles), on voit en moi « combien l'homme est un animal misérable. » Tout à coup, dans un moment plus calme: « Du « papier! de l'encre! » Il veut écrire ses dernières volontés ; mais sa main trace des caractères indéchiffrables. On ne put lire que ces mots : Remettez tout... On pensa bien qu'il s'agissait du pouvoir; mais à qui le remettre? A l'impératrice, à Catherine, qu'il semblait avoir désignée en la couronnant. Suivant une autre version, cependant, les mots inexactement tracés étaient ceux-ci : Rendez tout à... S'il s'agissait d'une restitution , elle ne pouvait re

INTRODUCTION. 23 garder Catherine et concernait le fils du malheureux czarowitz Alexis, dont tout le monde sait la tragique histoire. Quel parti prendre? que faire? Menschikoff, qui commandait les forces militaires, trancha la difficulté : il proclama Catherine. Elle régna. Mais puisque Pierre le Grand avait réglé que l'empereur régnant désignerait son successeur, et qu'il semblait avoir désigné Catherine en la couronnant ; puisqu'il avait existé, même en sa faveur, un testament déposé aux archives du sénat , quelle circonstance put mettre en doute la volonté du czar? Cette circonstance, je la dirai bientôt; seulement, jecrois devoir, avant tout, rassembler des particularités curieuses à mon sens, qu'on ne trouverait pas toujours dans l'histoire , qu'on ne trouverait pas surtout dans Voltaire, et qui peignent d'une manière attachante et vraie Pierre le Grand , son caractère, ses habitudes, les mœurs de son temps et de sa nation. Dans cette tâche quelques souvenirs intéressants me viendront en aide. — Quand, après avoir vu l'Angleterre, Pierre le Grand quitta Londres, il mit brusquement dans les mains du lord-maire, un beau diamant sans monture, dans un morceau de gros papier bleu. A votre avis que représentaient ce diamant, ce papier, ce singulier cadeau du czar? Ce diamant, c'était son génie enveloppé dans ses manières. Si l'on remonte aux plus jeunes années de Pierre, on trouvera des fables contre lesquelles on fera bien

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

24 INTRODUCTION. de se tenir en garde. Comment croire, par exemple, à la formation de deux compagnies d'enfants dans lesquelles il aurait servi comme soldat et comme tambour? On aura trouvé piquant de prétendre que, de cette milice enfantine, était sortie plus tard la destruction des redoutables Strélitz. Pierre aimait de bonne heure les jeux guerriers ; il paraît seulement qu'il redoutait l'eau , même au point d'hésiter à passer sur un pont. Sa volonté triompha de cette crainte comme de beaucoup d'autres. La rencontre d'une vieille chaloupe échouée, submergée au bord d'un fleuve, éveilla subitement son goût pour la marine. Il ne possédait pas encore un seul vaisseau, que déjà, par pressentiment de sa grandeur, il avait nommé Le Fort amiral. Qui ne connaît le dur apprentissage que fit le czar dans les chantiers de Saardam? On sait moins que le charpentier Pierre , qui maniait la hache et la scie en Hollande, voulut s'y exercer à tenir dans ses doigts les instruments bien plus délicats de la chirurgie. « Un jour, dit Leclerc , qu'il contemplait, dans le cabinet anatomique de Boerhaave , un cadavre « préparé et humecté d'essence de térébenthine, « l'odeur forte ou l'horreur du spectacle causa quelques nausées aux seigneurs de sa suite. Le czar, « voulant qu'ils apprissent à vaincre cette aversion, « les força de mordre les muscles qui leur inspiraient tant de dégoût. » Voilà l'homme, voilà le prince, incapable en

Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

IIÎTB0DUCTI0N. 25 quoi que ce soit de modération , et donnant, a des intentions souvent louables, un caractère de violence qui leur nuisait. De retour dans sa capitale et levé tous les jours à quatre heures du matin , il était à six heures au sénat, et semblait avoir prononcé , contre ceux qu'honorait sa confiance, cette sentence terrible : « Tu ne dormiras plus! » Bien différent de ses successeurs, Pierre poussait l'économie jusqu'à l'avarice. A Ta façon dont il s'y prenait, la galanterie lui coûtait peu d'argent et moins de temps encore. Sa table malheureusement en exigeait davantage. Cependant, jamais de galas, comme on disait alors, jamais de repas splendides. Il dînait en pique-nique à un ducat (1 1 fr.) par tête avec ses ministres, ses généraux, ses favoris. L'ivrognerie n'étant pas alors un vice en Russie, ses pressantes paroles excitaient à boire tous ceux dont il voulait surprendre les secrets; et comme il conservait alors tout son sangfroid, malheur à qui laissait échapper danslïvresse des mots payés souvent bien cher I Que de coutumes de ce temps paraîtraient, de nos jours , étranges en France et probablement même en Russie ! Ce sont des études dont la singularité fait l'intérêt. Comme en Perse donc, comme dans les États demi-barbares et soumis au pouvoir absolu, l'homme qui se trouvait le premier sous les yeux, sous la main de Pierre le Grandi devait exécuter ,\ l'instant même ses volontés, a L'usage

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

26 INTRODUCTION. « était en Russie, dit un écrivain qui vécut sept « ans sous Catherine II, à Saint-Petersbourg; l'usage « était que les paysans enrôlés fussent donnés aux « officiers pour leur service personnel : on les « nomme denlckîks. Les denteuiks du souverain « sont de jeunes officiers. Ceux de Pierre I^{er} se trouvaient tantôt élevés, par les fonctions dont il les « chargeait, au rang de gentilshommes de la chaîne bre, de chambellans, et tantôt abaissés à celui « de laquais ou de coureurs. Ules faisait monter dans une riche carrosse (car il n'allait jamais en carrosse); « il leur donnait tous les ordres qui lui passaient « par la tête ; il les forçait à lui servir d'oreiller. Dans « ses voyages, il n'avait d'autre lit que de la paille. « Partout où il se trouvait, il fallait qu'il dormit « une heure après son dîner ; le pont d'un vaisseau, « le plancher d'une cabane était son lit. Le denteuik « était alors obligé de se coucher le premier, « de prêter à son maître, pour oreiller, son ventre « ou son estomac, de rester sans mouvement, de « ne pas faire le moindre bruit, d'être responsable « du besoin irrésistible de tousser ou d'éternuer; « car le réveil du czar était terrible quand il n'était « pas spontané. Des coups de canne, de poing , de « pied, punissaient le malheureux qui avait troublé son sommeil. Brutal dans sa colère, familier « quand elle était apaisée, il traitait en ami celui « qu'il venait de punir. » {Histoire de Russie, par Lévesque, tome V, page 150.)

INTRODUCTION. 57 Un jour l'ambassadeur de Prusse, qui lui avait demandé une audience, le trouva sur un vaisseau, au haut d'un mât, arrangeant des cordages, et l'empereur lui dit : Montez! — Il ignorait, ou plutôt il feignait d'ignorer les usages, pour éviter des'y plier. Sa brusquerie n'était souvent qu'adresse, et sous sa rudesse apparente, se cachait un discernement très-exercé. Pierre sut qu'un auteur anglais l'avait comparé à Louis XIV. « Il fut bien plus grand que « moi, dit modestement le czar. Je l'emporte sur « lui en un seul point : c'est que j'ai pu réduire « mon clergé à l'obéissance, et qu'il s'est laissé « dominerparle sien. » Pierre avait raison quant a son clergé. Il affranchit pour jamais l'autorité souveraine des humiliations que lui faisait subir anciennement le patriarche. — Et quelles étaient, avant lui , ces humiliations? — Officier anglais au service de Pierre le Grand , Henri Bruce nous l'apprend dans ses Mémoires : « A la procession du « dimanche des Rameaux, dit-il, le patriarche al« lait, monté sur un âne que les czars conduisaient « à pied par la bride, depuis Moscoujusqu'au cou« vent de Jérusalem , éloigné de plusieurs verstes. « Arrivé là, le monarque recevait du prêtre une « boursede mille roubles pour le payerde la peine « qu'il avait prise. » Pierre épargna cette dépense de mille roubles au patriarche, en s'attribuant à lui-même la suprématie religieuse, si longtemps exercée par le sacerdoce.

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

28 INTRODUCTION. Il voulait être le maître dans ses États : il le fut. Mais il voulait, de plus, étendre sa domination en tout sens. Rien de ce qui se passait en Europe n'échappait à ses regards ambitieux. La Porte ottomane excitait surtout son attention. Il s'était fait depuis longtemps des partisans dans plusieurs dépendances de la Turquie. Agent principal de ses intrigues, un évêque de Jérusalem avait dit qu'une prophétie trouvée sur la tombe de Constantin promettait à des peuples rous, les territoires occupés par les Turcs en Europe. Des émissaires parcouraient en secret la Valachie et la Moldavie, excitant partout les Roumains et les Grecs à la révolte. Une rupture était inévitable. Pierre allait ouvrir cette campagne qui lui fut si fatale aux bords du Pruth. Qui n'en a lu les détails dans Voltaire? Mais ces détails y sont souvent fort complaisamment altérés. A n'entendre que le grand écrivain, Pierre et Catherine, dans leur détresse, n'envoyèrent au grand vizir, pour sauver l'armée russe cernée de toutes parts, et sans vivres, que les présents d'usage dans les cours d'Orient. D'autres témoignages sont plus sincères : qu'y lit-on? « Catherine entra résolument dans la tente du czar, et lui représenta qu'on pouvait obtenir un traité favorable en corrompant à force de présents le kaïmakan et le grand vizir. » — « Catherine, l'expédition est merveilleuse, répondit l'empereur, mais où trouver l'argent qu'il nous faudra jeter à la Diqiiizefl 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

INTRODUCTION. 29 « tête de ces deux dignitaires, car ils ne se payea ront pas de nos promesses. — Où, dites-vous? « Ici même. J'ai mes pierreries, et avant le retour « de notre envoyé j'aurai jusqu'au dernier sou qui « est dans le camp . » Ceci dit, Pierre passe au quartier général de Chéréméteff, Catherine monte à cheval et parcourt les rangs en adressant familièrement la parole à chacun. « Mes amis, disait-elle, n nous sommes ici dans une conjoncture où nous « ne pouvons sauver notre liberté qu'en perdant « la vie ou en nous faisant un pont d'or. Si nous « mourons en nous défendant, notre or et nos bi« joux nous deviennent inutiles. Employons-les à a séduire nos ennemis. J'y ai déjà sacrifié une « partie de mes pierreries et de mon argent. Ci; « n'est pas assez. Il faut que chacun se cotise. — « Qu'as-tu à me donner? disait-elle à chaque officier. « Livre-le-moi présentement. Si nous sortons sains « et saufs d'ici, tu le retrouveras au centuple, et « je te recommanderai au czar notre père. » Tout le monde, jusqu'au simple soldat, charmé de ses grâces, de sa fermeté et de son bon sans, lui apporta ce qu'il possédait, et l'émissaire qu'elle avait député secrètement au kaïmakan revint annoncer qu'on pouvait envoyer au grand vizir un commissaire chargé de traiter de la paix. » Tout l'honneur en revint à Catherine. Elle sauva l'armée; elle sauva l'empereur et sa gloire! Si le service était immense , la rémunération fut magni3. OigiiizM ûy Google

The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate

30 INTBOMİCTİOK. lique. Catherine n'y eût osé prétendre.' a Pierre la « fit reconnaître à la face de l'univers impéra« triée de toutes les Russies, obligeant ses sujets « à lui prêter serment de fidélité en qualité de « leur souveraine et d'autocratrice au cas où lui « Pierre I" viendrait à décéder avant elle. » Il institua en son honneur l'Ordre de Sainte-Catherine , qui neputôtreporté que par les femmes , puis il la couronna lui-même , en grande pompe, a SaintPétersbourg-. Ajoutons, pour dire jusqu'aux moindres choses , que l'habit porté ce jour-là par le czar fut le seul habit de parure qu'il eut dans sa vie : Catherine l'avait brodé de ses mains, et c'est de cet habit qu'est encore revêtue la représentation du czar qu'on voit au palais Tsarsko-Selo. L'acte qui donna la couronne a Catherine contient ces paroles mémorables : a Elle nous a été « d'un très-grand secours dans tous les dangers, « et particulièrement à la bataille du Pruth, où « notre armée était réduite à 22,000 hommes. » L'ancienne esclave de Menschikoff sauvant toute une armée sous les yeux de son souverain, qui le reconnaît et qui l'épouse, quel service! Mais aussi quelle récompense ! Pierre ne mit point de bornes ;Xses bienfaits. Comment Catherine oublia-t-elle ce qu'ellelui devait à son tour de reconnaissance? Comment oublia-t-ello ce qu'elle avait fait pour lui? Comment, épouse, mère, impératrice , oublia-t-elle ce qu'elle se devait à elle-même à tant de titres? — Lt.i i-z - _'d

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

INTRODUCTION. 31 Ah! la passion dans le cœur d'une femme qui n'a pour appui, pour refuge ni la piété ni la vertu ! Il y avait à la cour de Russie un chambellan nommé Mœns de la Croix, qui était d'origine française. Malheureusement, il attira les regards de Catherine. Il eût attiré ceux de bien d'autres ! « Mœns de la Croix, disent les Mémoires du temps , « était assurément un des hommes les plus beaux « et les mieux faits; il apportait, outre sa beauté, • un charme irrésistible dans toutes ses actions. » Comment y eût résisté Catherine, qui le voyait tous les jours ? Elle avait pour dame d'honneur la sœur de Mœns de la Croix, qui favorisa leur tendresse. Elle éclatait imprudemment à tous les yeux. « Moi « qui ne savais rien de cette intrigue, dit un con« temporain , non-seulement je m'en aperçus en « voyant ensemble la czarine et son chambellan, « mais je ne conservai pas le moindre doute. Ce« pendant je ne les vis qu'en public, un jour où « la cour était nombreuse. » Ce qui frappait à ce point les indifférents pouvait-il échapper aux regards de Pierre? Il ne s'en fia point à des indices. Un écrivain dit que le czar voulut avoir personnellement une conviction, et qu'il fut convaincu. On a peine à le croire. Comment la violence de son caractère ne lui eût-elle pas fait justice à l'instant même! — Il assembla des juges qu'il présida. Peut-être ses emportements allaient-ils révéler publiquement son injure : Mœns de la Croix le préOigiiiizBd by Google

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

32 INTRODUCTION. vint : il donna plus à Catherine que sa vie, il lui donna son honneur en s'accusant de dilapidations. Les juges, qui le comprirent, saisirent avidement ce prétexte, et l'honnête criminel fut condamné à perdre la tête. • Mœns, qui devait à l'impératrice deux souvenirs d'intime tendresse, voulut encore éloigner d'elle tout danger. Que lui suggéra son amour? — Il était luthérien, et demanda un ministre de sa communion ; sous la foi de ce sentiment religieux qui lie si puissamment les hommes au moment suprême, il lui remit une montre dont le double fond cachait, dit-on, son nom enlacé à celui de la czarine. Ce n'est pas tout! sur l'échafaud on le vit s'approcher de l'exécuteur et lui parler une minute à l'oreille. « Il lui demande à mourir d'un seul coup, » disait la foule. C'était bien plus qu'il demandait ! a Dans « la doublure de mon habit, disait-il tout bas au « bourreau, est un portrait garni de gros dia« niants : ils sont à toi, pourvu que tu brûles l'i« mage. » Et cet homme, qui peut-être n'avait jamais vu sa souveraine, exécuta le dernier vœu de son amant. Pierre voulait d'abord qu'il en fût de Catherine comme du malheureux chambellan : il eût renouvelé la sanglante tragédie d'Anne de Boulen. Le prince Repnine parvint à l'en détourner; mais il fut sur le point de se venger de la mère sur les deux filles qu'il avait d'elle. Voici la scène qu'a racontée DigiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

INTRODUCTION. 33 une jeune Française attachée au service des deux princesses : « Le czar, revenant un soir de la forteresse de Saint-Pétersbourg, où l'on travaillait au procès du sieur Mœns de la Croix, entra inopinément et sans suite dans la chambre où ces deux jeunes princesses s'occupaient à des ouvrages de leur sexe avec plusieurs jeunes filles placées près d'elles pour leur éducation et leur amusement. Il avait l'air si, terrible, si menaçant et si hors de lui, que tout le monde fut saisi de frayeur en le voyant entrer. Il était pale comme la mort, et avait les yeux étincelants et égarés. Son visage et tout son corps étaient agités de tremblements convulsifs. » U se promena plusieurs minutes dans la chambre, sans dire mot à personne, et en jetant des regards affreux sur ses filles, qui, effrayées et tremblantes, s'esquivèrent tout doucement et se réfugièrent, aussi bien que le reste de la compagnie, dans une autre chambre. L'empereur tira et remit plus de vingt fois dans le fourreau le couteau de chasse qu'il portait ordinairement à son côté, il en frappa les murailles et la table à plusieurs reprises, en faisant des grimaces si affreuses, que la petite demoiselle française, qui seule n'avait encore pu s'esquiver, ne sachant où se mettre, se cacha sous la table, où elle resta jusqu'à ce qu'il fût sorti. Cette scène muette dura près d'une demi-heure, pendant laquelle il ne fit que frapper des pieds et des poings,

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

34 INTRODUCTION. jeter par terre son chapeau et tout ce qui se rencontrait sous ses mains. Enfin, en sortant, il tira la porte avec tant de violence qu'il la brisa. Je ne sais où j'ailu qu'après l'exécution du généreux amant son corps étant encore sur l'échafaud et sa tête about d'une pique, Pierre dans sa carriole avec Catherine la promena lentement autour du cadavre, tenant ses impitoyables regards attachés sur elle. Aucun signe ne trahit ses sentiments dans ses traits; quel empire sur elle-même! Qui sait pourtant le sort qu'eût subi l'impératrice si Pierre eût vécu plus longtemps ! La fin subite du czar vint à propos. — Catherine put se dire comme dans Britannicus : Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte ! Ces bruits étaient tous mal fondés. L'intempérance, comme je l'ai dit, et non la politique, mit brusquement un terme aux jours de Pierre. Mais on voit à présent, par ce qui touche Moens de la Croix, comment malgré le couronnement de l'impératrice, malgré la déclaration qui le précéda, malgré le testament remis aux archives, et qu'on n'y trouva plus, les droits de Catherine à l'empire eussent été douteux sans l'intervention de Menschikoff. Son audace l'aplaça sur le trône. Peut-être lui fut-il ravi plus tard par un crime, car elle ne l'occupa que deux ans ; mais son passage n'y fut ni sans dignité ni sans éclat. Villebois résume ainsi ce règne ; OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

1 INTRODUCTION . 35 « Je dirai qu'elle gouverna ses peuples avec plus de douceur que son mari, tout en suivant ses règles et maximes de gouvernement; qu'elle montra un rare courage et une valeur peu commune dans les personnes de son sexe; qu'elle se plaisait dans le bruit des armes et dans la vie des camps, où elle avait toujours accompagné le czar; que peu de personnes piquaient un cheval avec plus de grâce qu'elle; que, par un goût extraordinaire pour la navigation et la marine, elle se donnait, presque tous les dimanches et fêtes, le spectacle d'un combat naval; qu'elle visitait souvent les arsenaux et les ateliers de son amirauté, et qu'en 1726, si son conseil ne s'y fût opposé formellement, elle eût monté sur sa flotte pour aller en personne combattre celles d'Angleterre et de Danemark combinées , qui étaient venues arrogamment mouiller dans la rade de Revel, sous prétexte de pacifier les affaires du Nord. » Elle parlait avec facilité le russe , l'allemand , le suédois, le polonais; elle entendait même un peu le français; mais elle ne savait ni lire ni écrire. Sa fille Élisabeth écrivait et signait pour elle ; Catherine seule décidait. Sous sa domination, l'empire russe ne perdit rien de son lustre : elle sut gouverner. « Elle n'ignorait pas non plus l'art d'aimer, et « semblait faite pour le mettre en usage. Mais « elle ne se piquait point de constance. » Faut-il ajouter qu'en deux ans, elle donna deux succès

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

36 iKTiionncTtolï. scurs à l'infortuné Mœns de la Croix , et tien resta pas moins maîtresse de son cœur et de ses actions ? Étrange éloge Je son cœur ! Si la femme trop tendre, pour n'employer que ce mot, oubliâ vite l'amant, l'impératrice pratiqua mieux toutes les hautes leçons dumari; Pierre avait prissoin que, sur le trône impérial, on ne pût mettre en oubli ses maximes de gouvernement, ef surtout ses idées d'agrandissement, soit en Asie, soit en Europe. Il existe , dit-on , des instructions secrètes, tracées de sa main et destinées à ses successeurs. Sir William Eton, longtemps consul en Russie, paraît avoir eu connaissance de ces instructions. (Tableau de l'empire ottoman , t. il, p.165 et 166.) Nous en citerons des passages, sans prétendre le moinsdu monde en garantir l'existence. Cespasages n'ont pas plus trait à l'époque actuelle qu'au passé, qu'à l'avenir. Ce sont des documents, qui paraissent acquis à l'histoire , et qu'elle certifie, pour copies conformesaux faits, depuis environ cent cinquante ans. — Toutes 'les instructions de Pierre ont pour objet d'étendre la Russie aux dépens de la Porte, et par les armes, et sous le manteau de la religion. Dans cette vue furent écrites les recommandations qu'on va lire : « Intéresser la maison d'Autriche à « chasser le Turc de l'Europe, et sous ce prétexte « entretenir une armée permanente et établir des « chantiers surlesbordsdelamerNoire, et, en avance çant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople. DigitizBd ûy Google

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

INTRODUCTION. 37 « Se mêler à tout prix, soit par force, soit par « ruse, des querelles de l'Europe et surtout de « celles de l'Allemagne, et, pour ce, rechercher et « entretenir constamment l'alliance de l'Autriche, « la flatter dans ses idées de prédominance, proliter « du plus petit ascendant qu'on peut avoir sur elle, « pour l'engager dans des guerres ruineuses afin « l'affaiblir par degrés. » Enfin, remarquez bien cette dernière recommandation : « Se servir de l'ascendant de la religion sur les Grecs désunis et schismatiques qui « se trouvent répandus dans la Hongrie, la Turquie « et les parties méridionales de la Pologne; se les « attacher par tous les moyens; se faire appeler à leurs protecteurs et gagner un titre à la suprématie « sacerdotale. Sous ce prétexte, par ces moyens, « la Turquie serait subjuguée. » On a mis en doute ces instructions : la récente guerre de Crimée ne leur donne point de démenti formel; au contraire. Pierre avait préparé, par tous ces moyens, sa campagne aux bords du Pruth. Le désastre qui l'y arrêta court déjoua ou plutôt ajourna ses projets. Lui mort, ils furent suivis avec persévérance {chose étrange! } par quatre femmes qui reçurent ou qui prirent après lui la couronne : par Catherine, on vient de le voir; par Anne Iwanowna, dont l'inexorable ministre, Biren, ensanglanta le trône et la mémoire ; par l'indolente et voluptueuse Élisabeth, plus fière de ses attraits que de son pouvoir, moins jalouse de RUSSIE. 4

The text on this page is estimated to be only 25.39% accurate

38 1HTR0DUCT10S. gouverner que déplaire, et qui, par une vengeance féminine, punit madame Lapouchkin , non de ses complots, mais de sa beauté; enfin par Catherine II, qui sut, en grande partie, mener à bien les plans de Pierre le Grand. Nul, en effet , jusqu'à présent, nul plus que Catherine II ne prit part aux affaires de l'Europe, ou, si l'on veut, n'y fit mieux ses affaires ; nul n'abaissa davantage la Porte ottomane. Dans la guerre que lui fit Catherine en 1768 , la Porte déploya contre la Russie des ressources imprévues , innombrables. Les janissaires avaient conservé leur indomptable intrépidité, mais ne pouvaient la plier, la réduire à l'immobilité de la discipline. Us furent vaincus par une valeur plus obéissante, mais qui n'était pas alors beaucoup plus habile. A propos de cette guerre et des fautes qui s'y commirent contre l'art militaire, le plus grand capitaine de ce temps-là, Frédéric, disait dans ses Mémoires , avec le tour moqueur de son esprit : Les Susses sont des borgnes qui battent des aveugles (Mémoires de 1763 à 1775). Le général Totleben rendit récemment aux Russes, en Crimée, l'œil qu'ils avaient de moins selon Frédéric : leur savoir égala leur courage. Par quelle singularité politique cette guerre de Catherine contre les Turcs eut-elle , hélas ! pour résultat, le premier partage de la Pologne? Mais tout n'était pas dit encore, entre la czarine et le sultan, entre la Porte et la Russie : tout à coup on Digilizefl 0/ Google

INTRODUCTION. 39 vit sortir à grand' peine, de la Baltique, une escadre russe destinée à conquérir la Crée. Les marins souriaient à la vue de ces bâtiments si mal construits, si lents, si lourds, si mal dirigés. Mais les largesses de Catherine attirèrent plusieurs officiers anglais sur sa flotte; elle parut sur les côtes de l'Archipel, et le capitain-pacha, resserré dans une position mal choisie, ne put, malgré sa bravoure héroïque, - empêcher l'incendie de l'escadre ottomane à Tchesmé. Quoique stérile, puisque les Russes ne purent ni conquérir le Péloponèse, ni pénétrer dans les Dardanelles, cette victoire fit grand honneur aux armes russes. Catherine II doubla l'éclat de cette action navale par l'ingénieuse simplicité de la récompense. Chaque marin, chaque soldat, chaque officier monté sur les vaisseaux russes reçut, avec le droit de la porter, une médaille sur laquelle on lisait d'un côté : Tchesmé ; et de l'autre : J'y étais! Récompense honorable et légende de la plus heureuse concision. Sans rappeler par quels droits éventuels , par quelles formes inusitées d'avènement et de succession, la princesse qui fit frapper l'honorable médaille de Tchesmé parvint au trône de Pierre le Grand, nous dirons qu'elle eut pour fils et pour successeur Paul I^{er}. Masson, dans ses Mémoires, se loue peu de ce prince. L'historien de la Civilisation en Russie, M.Gérébetzoff, n'en parle point non plus en termes flatteurs. «Le moindre incident, Oigiiizod by Google

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

40 INTROOOOCTION. « dit-il, pouvait le faire passer de l'enthousiasme « pour la vertu aux excès d'une furieuse démence. « Jouissant du droit illimité de faire personnellement bien ou le mal aux individus, il l'exerçait « d'après ses caprices du moment. » Le major Masson l'éprouva (on le verra bientôt) dans un moment inopportun. La politique du czar se ressentit de son caractère. « D'ennemi acharné « de la France, dit M. Gérébelzoff, il devint son « allié sincère et l'admirateur passionné de Napoléon. » Il fit plus. Par ses ordres, des navires anglais furent saisis dans ses ports de Rével et de Saint-Petersbourg. Ses ministres formèrent avec le Danemark, la Suède et la Prusse, une coalition contre l'omnipotence maritime de l'Angleterre. Paul voulait s'y soustraire, lorsqu'une révolution de palais lui fit perdre la vie. « Cette révolution, continue l'historien de la civilisation en Russie, a « été trop souvent décrite pour que nous en fassions « le récit. » On ne saurait s'en tirer mieux. Ronaparte, alors consul, y mit moins de réserve. Il apprit presque à la fois la mort de Paul I^{er} et l'entrée dans le Sund de la flotte qui, commandée par Nelson, allait incendier Copenhague : on lut dans le Moniteur un article ainsi conçu : « Paul I^{er} est mort dans la nuit du 24 au 25 mars! « L'escadre anglaise a passé le Sund le 31. « L'histoire apprendra les rapports qui peuvent « exister entre ces deux événements!!! » OigilizM by Google

The text on this page is estimated to be only 28.72% accurate

INTRODUCTION. 41 Paul au milieu des écarts de sa politique et des absences de sa raison , n'en suivait pas moins obstinément les plans conçus par Pierre I". Ce créateur de la Russie avait toujours eu pour objet d'agrandir un empire déjà si vaste. Pierre aimait, sur ce sujet, à se faire de flatteuses illusions. — Lors de la prise d'Azof en 1699, on fit présent au czar d'une pierre brune qu'un laboureur avait, prétendait-on, trouvée dans un champ. On y lisait ces mots formés par des caractères en relief. *Aquila borealis exlendet alas suas supra Bosphoruntêt mare Balticum.* « L'Aide du « Nord étendra ses ailes sur le Bosphore et la « Baltique. » Il reconnut à l'instant même le procédé récent dont on s'était servi pour former les caractères, et dit: La pierre est naturelle , réécriture est une fourberie, mais le présage est heureux; je l'accepte. Aujourd'hui est-ce plus qu'un présage? l'Aigle du Nord étendra-t-elle de nouveau ses ailes vers les flots agités du Bosphore, ou ses redoutables serres saisiront-elles, en terre ferme, quelque proie plus usa convenance?... qui le sait! Attachons raisonnablement un plus grand "prix à ce qui doit directement tourner au profit des populations russes. Noublions pas le bien-être que pouvait leur procurer, si ce n'est un climat, du moins un gouvernement plus doux. Nous n'aurons plus de vœux à former : tout ce que les hommes peuvent devoir d'améliorations sociales à l'abolition du servage, à la diffusion graduelle des lumières, à l'usage plus

The text on this page is estimated to be only 21.56% accurate

42 INTRODUCTION. libre de l'intelligence et de la pensée , la
Russie le devra, nous en sommes certains, aux nobles et généreux penchants
du jeune empereur assis aujourd'hui sur le trône de Pierre I". Fs. Barrière.
OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

PRÉFACE DE L'AUTEUR, Ce n'est point un voyage que j'écris, mais le résultat d'un long séjour en Russie. Qu'on ne cherche donc point, dans cet ouvrage, des descriptions géographiques plus ou moins exactes et déjà mille fois répétées, ni des aventures de route et d'hôtellerie. Mon but est de livrer au public des remarques et des anecdotes plus intéressantes sur un pays et sur une nation qui méritent d'être bien connus, et qui sont dignes d'un meilleur gouvernement. Je veux communiquer au philosophe et au moraliste mes observations sur cet empire immense, en prenant pour centre la cour où je me trouvais, et pour époque principale la mort de Catherine et l'avènement de son fils. J'espère laisser à l'historien quelques matériaux sur le règne le plus brillant des derniers siècles, et sur le caractère de la femme la plus puissante et la plus célèbre, qui ait occupé un trône depuis Sémiramis. Ce que je dirai de l'homme bizarre qui lui a succédé, et des personnages qui ont figuré ou figurent encore sur les marches de ce même trône, ne sera sûrement pas la partie la moins piquante de ces Mémoires. Je n'écris que ce que j'ai vu, entendu, senti ou éprouvé moi-même : et,

The text on this page is estimated to be only 20.20% accurate

44 **P**ILÉFACE DE L'AUTEUR. ti la vérité porte un caractère inimitable, j'ose croire qu'on la reconnaîtra dans mon ouvrage (1). Annonçant un tel projet, il est bien juste de déterminer la confiance que l'on doit m'accorder : je ne puis mieux y parvenir, qu'en mettant le lecteur à même de juger si j'ai été dans le cas de recueillir des faits , et de consigner des observations qui la méritent. En faisant la connaissance de l'auteur, il pourra mieux apprécier l'ouvrage : il verra si j'ai pu savoir assez pour dire autant, et quelquefois si peu. J'ai déjà publié quelques petits ouvrages, où je ne me suis pas nommé , parce qu'ils étaient purement littéÉgS&es , et n'intéressaient que ma vanité. Mais aujourd'hui que j'ose parler, avec hardiesse et franchise, d'une grande nation, d'une cour pompeuse , d'une souveraine presque déifiée, et surtout d'un despote aussi vindicatif que puissant, je me ferai connaître. Je prétends écrire des Mémoires utiles, et non une satire ou un panégyrique : je dois compte des choses que je dis et des jugements que je porte, aussi bien que de l'influence que cela peut avoir. N'en lisez pas davantage, 6 vous qui ne voulez voir autour du trône des czars que des esclaves et des adorateurs! baissez votre front servile, et fermez ce livre : il y a des vérités. La proscription, dont j'ai été victime en Russie, ne m'a point inspiré ces Mémoires ; mais c'est peut-être l'indignation qui me donne le courage de les publier : on verra d'ailleurs que mes parents et mes amis de Russie (1) Ce que je rapporterai de postérieur à mon expulsion de Russie, ne peutavoirU même autiLeolicUé;mais j'ai lieu de le croire tout aussi vrai. WoU de Ctmteur.)

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

PBÉFACE de l'auteuh. 45 m'ont sommé de le Taire , au nom de l'honneur et pour ma justification. Kb I n'est-ce point à l'indignation à révéler ce qu'une coupable reconnaissance peut engager à taire? Il ne faut .pas moins que le plus juste ressentiment pour m' enhardir à parler, comme Je le ferai , des derniers événements qu'a vus la Russie, tandis que j'erre encore sans patrie et sans asile. Les despotes ont les oreilles aussi longues que les bras : je sais et j'éprouve qu'ils entendent et atteignent de loin; n'Importe ! j'aurai dit. Ils peuvent enchaîner et faire mourir : moi , je puis penser et écrire. Je tâcherai d'user de ce droit innocent, avec plus de modération qu'ils n'exercent leur puissance. J'avais dès longtemps commencé ces notes dans le palais des czars, et à une époque où des sentiments moins exaspérés m'animaient. Je rassemblais en silence des matériaux informes, que j'espérais emporter un jour; mais la catastrophe qui m'attendait m'a, comme on le verra, contraint de les jeter ou feu ; il ne m'en reste que quelques fragments que j'avais eu occasion de laisser en Allemagne. La vérité ne souffrira point de cet inconvénient; mais le nombre des faits et des anecdotes en sera de beaucoup diminué , et l'ouvrage en deviendra peut-être moins piquant : je ne pourrai même plus lui donner la forme régulière de mon premier plan ; il s'y trouverait des lacunes que je ne suis plus à portée de remplir, car ma faible mémoire est en ce moment la seule ressource qui me reste à cet égard. On a , dans ces derniers temps, beaucoup écrit sur la Russie : les Français l'ont fait très-superficiellement ; les Anglais, en voyageurs qui notent tout ce qui se trouve sur leur chemin ; et les Allemands , en flagorneurs. Je me sens Oigiiized b/ Google

The text on this page is estimated to be only 24.34% accurate

46 PRÉFACE DE L'AUTEUR. moi-même, je l'avoue, une grande prévention on en faveur des Busses; elle m'est Inspirée par leurs bannes qualités, par l'hospitalité, l'estime et l'amitié , qu'ils m'ont accordées pendant dix ans : mais j'ai, d'un autre côté, j'en conviens, des préventions profondes contre leur gouvernement; elles sont fondées sur ce que j'en ai vu ou éprouvé. J'espère donc garder un juste équilibre entre la reconnaissance que je dois à la nation et l'indignation que je dois à son gouvernement , entre l'admiration qu'imposent des faits éclatants et ce sentiment qu'inspirent ceux qui prétendent en recueillir la gloire. Au reste, la différence de ces sentiments n'influera jamais sur le fond des choses : on la reconnaîtra , tout au plus , à une épithète plus douce ou plus amère échappée à mon cœur. Je n'imiterai point ces écrivains qui , sous prétexte de livrer des Mémoires et des anecdotes sur un pays qu'ils ont parcouru , s'immiscent dans les affaires particulières , et dévoilent des scènes de famille peu intéressantes pour l'étranger. C'est bien mal reconnaître l'hospitalité dont on a joui dans un empire, que d'en dénigrer les habitants. D'après ces principes, je m'abstiendrai de toucher aux détails quelquefois bien piquants de l'intérieur de plusieurs maisons , où l'on retrouve des mœurs et des pratiques d'un autre monde et d'un autre siècle. Hais je déclare que je regarde les mœurs, les actions, la réputation de tout homme public, comme appartenant au public. A quel autre tribunal peut-on les traduire , ces hommes en place, qui ne respectent rien que le pouvoir, qui se croient le droit d'afficher impunément les vices et de braver leurs contemporains ; ces hommes puissants qu'on n'ose nommer qu'au milieu des circonlocutions les plus fades et les plus adoucies

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.93% accurate

PRÉFACE DE L'AUTEUR. 47 triées ? Ils ressemblent à ces drogues d'apothicaire qui font horreur à nu, et qu'on ne peut présenter qu'enveloppées dans l'or ou l'argent. « Loin de moi donc cette lâche circonspection qui m'empêcherait de parler des oppresseurs pendant leur vie 1 cette vie est tout pour eux ; en est-il une seconde pour les méchants? Après moi le déluge , disent-ils : que la haine et l'exécration marchent au moins à côté d'eux 1 Voilà les personnages que je m'efforcerai de traîner et d'immoler sur l'autel de la raison. Puissent les traits dont j'ose les peindre dans mon asile les atteindre et les confondre 1 Au surplus , ce n'est point par mon nom seul que je prétends me faire connaître , mais par la partie de mon histoire relative à ces Mémoires. Qu'apprendrait mon nom à ceux qui ne me connaissent point? Les autres sauront bien me deviner à mon récit ; et ce sont eux que je prends à témoins de sa véracité.

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

AVIS DE L'ÉDITEUR M. CHARLES POUGENS. ÉDITION DE L'AN VUI (1800.) Noiiissommes fâchés quedcs considérations de la dernière importance et des circonstances extraordinaires nous forcent à renvoyer à une autre place le récit intéressant qui suivait cette préface. En le lisant on se serait convaincu que les différents postes que l'auteur de ces Mémoires a occupés en Russie, ses relations intimes avec tout ce qu'il y a de grand et d'influent à la cour de Saint-Pétersbourg , le temps enfin de son séjour au milieu de cette cour, donnent à son ouvrage toute l'authenticité que le juge le plus sévère pourrait désirer. Le lecteur aurait appris à connaître le caractère, les principes et la vie de l'écrivain; et cette connaissance lui aurait garanti sa véracité. Au reste, il nous semble que la lecture seule de ces Mémoires suffit pour se convaincre de leur exactitude : nous croyons, comme l'auteur, que dans chaque ligne qu'il a tracéej on reconnaîtra les traits inimitables de la vérité. Le public ne sera pourtant pas privé d'une partie aussi essentielle de cet ouvrage : nous la lui donnerons dans un troisième volume , avec la suite de ces Mémoires , qui sera d'autant plus piquante qu'un ami qui jouit de la réputation d'un homme très-probe fournira, pour ce supplément, des matériaux qui contiennent un grand nombre de faits '.0 5 Oigiiized bjr Google

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

60 avis de l'éditeur. historiques , politiques et militaires , en partie très-récents , et dont l'auteur ne pouvait pas avoir connaissance , ayant quitté la Russie en 1791. Nous espérons que les circonstances nous permettront bientôt de satisfaire à la juste impatience du public, par la publication de ce supplément. Paris, 1709. Digilizefl by Google

The text on this page is estimated to be only 17.54% accurate

MÉMOIRES SECRETS LA RUSSIE. CHAPITRE PREMIER.

Séjour du roi de Suède à Saint-Pdterjbouurg. La paix de Véréla ayant réconcilié Catherine et Gustave , on vit bientôt régner entre eux des procédés et des attentions qui contrastaient singulièrement avec la haine , l'acharnement et les invectives qu'ils s'étaient prodigués pendant la guerre. Les officiers des deux nations s'empressèrent également de se témoigner l'estime qu'ils s'étaient mutuellement inspirée ; car, à l'exception des Cosaqueries de Denisow (1), cette guerre différa, dans sa conduite, de celles que les Russes ont coutume de faire. Ils trouvèrent dans les Suédois des ennemis dont l'urbanité égalait la valeur ; et le Russe bien élevé , se piquant de ces qualités lui-même, les distingue dans les autres. LecomteStackdberg, célèbre par son ambassade, ou platdtpar son règne en Pologne, fut envoyé en Suède ; et Catherine, qui ne put vivre en paix avec ses voisins qu'autant qu'ils lui furent soumis ou dévoués, chercha de nouveaux moyens pour y réta(I) Général cosaque, qui su distingua par sa barbarie et ees dévastations dans la guerre de Finlande: c'est lui, ou sou neveu, qui commande aujourd'hui le corps des Casaque, du Don qui marche en Uiemagne ;il est ignorant, mais guerriorel joueur déterminé. I Note de l'auteur.) 51

The text on this page is estimated to be only 19.43% accurate

52 SÉJOUR DU ROI DE SUÈDE ' blir une influence , que les talents et la fermeté de Gustave avaient détruite. Marier une des jeunes grandes -duchesses au prince royal devint dès lors son projet favori: on prétend même que cette alliance faisait une clause secrète des articles de paix. Ce qu'il y a de certain, c'est que la grande-duchesse Alexandraine était élevée et grandissait dans l'espérance d'être un jour reine de Suède : tout ce qui l'environnait la confirmait dans cette idée , et l'entretenait des agréments et des qualités précoces du jeune Gustave. L'impératrice même lui en parlait souvent en riant. Un jour, elle ouvrit un portefeuille où se trouvaient les portraits de plusieurs princes à marier, et la pressa de désigner celui qu'elle choisirait pour mari : la petite, en rougissant, montra celui dont on lui avait raconté tant de jolies choses, et qui était déjà l'amant de son imagination naissante. La bonne grand'mère, ne faisant pas attention que sa petite-fille savait lire , et avait reconnu le prince de Suède à son nom mis au bas du portrait , se persuada que c'était un coup de sympathie qui avait décidé en sa faveur, et suivit son projet avec un nouveau plaisir (1). Il est certain que plusieurs personnes qui approchaient le jeune Gustave cherchaient à faire naître les mêmes sentiments dans son cœur; mais je ne sais si le roi son père, si entier et si despote lui-même, eût enfin consenti à cette alliance, aussi sortable entre les deux jeunes amants qu'elle l'est peu entre les deux États. Quoi qu'il en soit, la mort fâcheuse et subite de Gustave III renversa Catherine. Ils n'étaient (i) faut le eut, d'un second mariage avec une princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric, quatre filles et cinq fils. De ces enfants, deux ont rempli le monde du bruit de leur nom. Une de ses filles, la grande-duchesse Alexandrine , dut épouser le fils de Gustave III, Gustave IV, roi de Suède, alors âgé de dix-sept ans». C'est de ce mariage projeté par Catherine, rompu par le fâcheux que le major Masson entretient curieusement «es lecteurs dans ce premier chapitre de ses Mémoires. On sait que Gustave IV fut plus tard éloigné du trône de Suède par le trouble de son esprit. (Note du nouvel éditeur.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

A SALNT PRTFItStlOURG. «3 rien moins qye de l'envoyer, à la tête de ses Suédois , jouer en France le rôle qu'avaient jadis joui* en Allemagne et eo Pologne Gustave- Adolphe et Charles XU, dans l'es [«■ranci! qu'il y trouverait la même fin; tandis qu'elle se préparerait à jouer en Suède celui de régente d'un roi mineur et orphelin, qu'elle aurait pris avec son royaum; sous sa garde m;i terniais le duc de Sudermanie , ayant saisi les rênes de l'Klal pendant la minorité de son neveu , se montra directement opposé au système russe. Moins galant chevalier que son frère, il ne se trouvait pas disposé à sacrifier son pays pour les dames : il rendait à Catherine la haine qu'elle avait conçue pour lui pendant la guerre lorsque le bruit de ses canonnades avait ru-tenti jusqu'au milieu du palais des ezars. Cette guerre maritime, qu'il avait d'ailleurs assez malheureusement faite, l'avait aigri contre les Itusses ; et il n'ignorait pas les invectives et le ridicule dont on s'efforçait de le couvrir à la cour de Pétersbourg : on joua même à l'ileniîtage des comédies où il était bafoué. Perdre le régent, lui substituer un conseil de ses créatures, attacher à son char la Suède à côté de la Pologne , voilà le. but que se proposait Cariic ri ne , et qu'elle s'eifuivnît d'atteindre par tous les moyens imaginables. Pour anéantir dans leur source les espéranecks de Catherine , le régent demanda eu mariage pour son jeune pupille une princesse de Mecklen bourg , qui lui fut fiancée solennellement ; et il lit notifier celte alliance à toutes les cours. Le comte Schwérin, qui avait déjà été en Itussie, où sa figure lui avait fait beaucoup ff'amie.i, fut dépêché à Pétersbourg avec la même commission; mais il trouva à Wibourg un ordre de l'impératrice qui lui défendait de se présenter devant elle : conduite certes bien étrange, et où se montre plutôt le dépit d'une femme piquée que la réserve d'une souveraine. Quoi! parce que le roi de Suède épouse une autre que sa petite-fille, elle n'en veut pas recevoir la notification , selon l'usage établi ! c'est tout ce qu'aurait pu

The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate

54 SÉJOUR DU B01 I>E SUÈDE se permettre une amante trahie qui n'aurait eu ni décence ni véritable fierté. Le respect qu'elle se devait à elle-même , à son sexe, et surtout à sa charmante petite-fille , aurait bien du lui ' sauver au moins l'éclat de ce dépit humiliant. Elle cessait de jouer en ce moment le rôle de la grande Catherine (t). Pour motiver cette démarche aussi offensante que peu délicate, elle fit remettre au régeut, par son chargé d'affaires ou plutôt d'intrigues à Stockholm, cette note étonnante qu'on a lue dans quelques papiers publics , où elle fait au duc de Sudermanic non-seulement un crime de lèse-majesté czarienne des relations qu'il entretient avec la France , mais où elle semble encore insinuer qu'il a été d'intelligence avec les assassins du roi son frère , dont elle s'attribue la vengeance. Le dépit de Catherine et la déraison de ses ministres , allèrent plus loin. Tout annonçait qu'on allait traiter le roi de Suède en Sganarelle , et le forcer, à coups de canon , de rompre ses engagements avec la princesse de Mecklenbourg, et d'épouser la grande- duchesse A le Sandrine (2). Cette aimable princesse méritait bien plutôt qu'un jeune prince se battît pour l'obtenir que pour la refuser . Aussi répandait-on que le roi en était déjà épris; que son oncle lui faisait violence ; et qu'il n'aspirait qu'à éluder son mariage avec la princesse de Mecklenbourg, afin de se déclarer, à sa majorité , en faveur de son autre prétendante. Il n'est pas douteux que plusieurs Suédois , gagnés par les Russes ont agrandi jusqu'il son nom : ils [lisent en leur langue, li'kalarina; ce qu'on ne peut traduire que par A rchi- Catherine. ([foie de routeur. 1 [») On y allait alors, avec beaucoup de bruit et d'apparat, mettre quelque* planches sur la glace de la Méva {assez forte en ce moment pour supporter des ours), afin, disait- on, de faciliter le passage de l'artillerie qu'on allait envoyer en Finlande. Les ministres et les généraux parlaient hautement de cette prochaine guerre ; preuve que: ce n'était qu'un jeu ; et Je ne sais si M. de Stéding fut la dupe de ce manège. Le prince George Dolgorouky, général trop honnête et trop peu tourlousant pour être employé par les favoris, fut même l'un des favoris du roi. Oigiiizod by Google

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

A SAIKT-PÉTERSBOGD. promessesde Catherine et par celles qu'ils se faisaient eux-mêmes de la munificence de cette magnifique princesse , ne cherchassent à inspirer ces résolutions au jeune roi , et à exciter dans son cœur la même passion qu'on avait fait naître dans celui de l'aimable Alexandrine II y avait même une correspondance assez suivie entre Schwérin, Steinbock, et des personnes qui approchaient les grandes-duchesses: quelques-unes de ces lettres étaient montrées à l'impératrice , par l'entremise de madame de Lieven, grande gouvernante des princesses. Après des démarches aussi violentes contre le régent, qui pouvait s'attendre à le voir céder et fléchir? c'est pourtant ce qu'il fit : du moins se loissa-t-il effrayer, ou gagner. M. de Budberg, qui venait de parcourir l'Allemagne pour trouver une femme au grand-duc Constantin, ayant ramené la princesse de Cobourg avec ses trois filles, fut jugé capable de vaincre les difficultés qu'on éprouvait à trouver un mari à la jeune grande-duchesse. Il fut d'abord à Mecklenbourg pour y négocier une renonciation, et de là envoyé comme ambassadeur à Stockholm. L'argent , les menaces , les promesses, triomphèrent enfin. Catherine obtint que le roi ne serait marié qu'à sa majorité ; et le régent, voulant sans doute montrer que son pupille était libre dans son choix et dans sa conduite, consentit enfin à son voyage à Pétersbourg, où il était si affectueusement invité. L'article du mariage , véritable motif de cette invitation , ne fut touché que légèrement, sentimentalement. — Si, comme on le disait, ces deux enfants s'aimaient déjà ; s'ils se convenaient encore , en se voyant, on aviserait aux moyens de faire leur bonheur mutuel : tel était le langage de l'impératrice. Posséder le roi dans sa cour, était partie gagnée pour elle. Catherine comptait sur les charmes de la princesse et sur les grâces qu'elle se chargeait de prodiguer elle-même au roi , au régent, et à leur suite. Elle ne doutait pas que le jeune Gustave, après avoir vu celle qu'il avait osé refuser par des raisons d'État, ne donnât le royaume et la gloire de Charles XII pour la posséder.

The text on this page is estimated to be only 18.83% accurate

5« séjour nu noi de suède II arriva avec son oncle et une suile assez nombreuse, le 1-1 (25) août 1796, à Pétersbourg, et alla descendre chezM. de Sléding, son ambassadeur. Toute la ville était en mouvement pour voir le jeune monarque. L'impératrice, qui se trouvait à son palais Taurique (I), vint à celui de l'IJermite pour le recevoir et lui donner des fêtes. Dès sa première entrevue avec lui, elle en parut enchantée, et presque amoureuse elle-même (2) : il voulait lui baiser la main; elle s'y opposait. — Non, dit-elle, je n'oublierai pas que il/, le comte de Ilaga est un roi. — Si Votre Majesté, répondit-il, ne veut pas me le permettre comme impératrice, qu'elle me le permette au moins comme une dame à qui je dois tant de respect et d'admiration. L'entrevue avec la jeune princesse fut plus intéressante encore : tous deux furent extrêmement embarrassés, et les yeux de toute la cour, qui se portaient avidement sur eux, augmentaient encore leur confusion. Ils se trouvèrent sans doute, l'un et l'autre, dignes des sentiments qu'ils éprouvaient dès leur enfance ; et il est à croire que si la raison d'État du roi de Suède, ou les bizarreries de l'empereur actuel empêchent cette alliance de se conclure, la plus charmante princesse deviendra aussi la plus malheureuse. Aucune pourtant n'a plus de droits au bonheur qu'AlexandraFavorskaja. A quatorze ans, elle était déjà grande et formée : elle avait un port noble et majestueux, adouci par toutes les grâces de son âge et de son sexe; des traits réguliers, un teint éblouissant un front où la sérénité, la candeur et l'innocence-, avaient une empreinte divine : des cheveux blonds cendres, qui (I) L'impératrice avait acheté le palais principal de Pavlovsk le Taurique, et, pour honorer la mémoire de ce favori, qu'elle regretta longtemps, elle donna son surnom à ce palais qu'elle baptisa l'automne et le printemps : il est à Saint-Petersbourg; à une petite distance du palais «l'hiver aussi sur les bords de la Neva. C'est dans cette superbe maison que Holstein avait, en 1701, donné à sa souveraine cette fête niagnifique et tant célébrée. (Note de l'auteur,) (21 Ce furent ses propres termes. », (Note de l'auteur,) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

A SAINT-PETERSBOURG. 57 semblaient toujours arrangés par la main des fées, ombrageaient cette belle tête. D'ailleurs son esprit, ses talents et son cœur répondaient à cet extérieur séduisant. Mademoiselle Willamow, sa gouvernante particulière, avait cultivé dans son âme les sentiments les plus nobles et les plus purs. Une raison, un jugement, une sensibilité exquise l'avaient caractérisée dès son enfance, et captivaient l'admiration, de ceux qui l'approchaient. Il était bien difficile de voir, je ne dirai pas un roi, mais un jeune homme plus intéressant, mieux élevé, et qui donnât d'aussi flatteuses espérances que le roi de Suède. Il avait dix-sept ans, une taille haute et line, un air de noblesse, de raison et de douceur; quelque chose pourtant de grand et de fier qui le faisait respecter, malgré son âge; et toute la grâce de l'adolescence, sans en avoir la gaucherie ordinaire. Il était d'une politesse simple, obligeante; tout ce qu'il disait était pensé: il donnait aux choses sérieuses une attention qu'on n'attend point de la jeunesse; il montrait des connaissances qui annonçaient une éducation très-soignée; et une certaine gravité, qui rappelait son rang, ne le quittait pas. Toute la pompe de l'empire de Russie, qu'on affectait d'étaler à ses yeux, ne parut pas l'éblouir. Dans cette cour brillante et nombreuse, il se montra bientôt moins gêné que les grands-ducs eux-mêmes, qui ne savaient entretenir personne: aussi la cour et la ville faisaient des comparaisons bien flatteuses en faveur du prince étranger. L'impératrice elle-même laissa voir qu'elle s'apercevait avec douleur de la différence qu'il y avait entre lui et le second de ses petits-fils (ils, dont les brutalités et les polissonneries l'aigrirent au point qu'elle le fit une ou deux fois mettre aux arrêts, pendant le séjour du roi de Suède (I). (1) En plusieurs occasions où le roi se montra avec les Jeunes-erons-ducs, le prince (il choqua et les lions Russes humiliés de cette différence. A des évolutions du corps des cadets de l'artillerie, où le jeune (il paraissait attentif à ce qu'il y avait de plus digne d'observation, il s'entretenait avec les généraux russes, le grand duc Alexandre, qui se trouvait présent, de faire les honneurs de la rempliche. on

The text on this page is estimated to be only 20.73% accurate

58 . SÉJOCB DU SOI DE SUÈDE Tous les grands de l'empire s'empressèrent à l'envi de partager la joie de Catherine, qui désigna ceux qui devaient en particulier donner des fêtes à son jeune hôte, et enfixa les jours. Les comtes Strogonow, Oslermann, Besborodko, Samoltow, se distinguèrent par les dépenses qu'ils firent et la magnificence qu'ils déployèrent (1). Les courtisans cherchaient à se surpasser par la richesse de leurs habits, et les généraux par les spectacles militaires qu'ils s'efforçaient de donner au roi : le vieux général Mélissino se distingua surtout par les manœuvres et par les feux d'artifice qu'il fit exécuter. Gustave était dans un enchantement continuel ; cependant il employait sagement ses matinées à parcourir la ville à pied, et à voir avec le régent ce qu'il y avait d'intéressant et d'instructif pour lui : partout il faisait des questions, ou des réponses, qui annonçaient à la fois son esprit et son éducation. Le régent qui paraissait jouir de son ouvrage, en voyant les suffrages qu'obtenait son pupille, est un homme de fort petite taille; ses manières sont aisées et polies : il a un air observateur et fin ; ses yeux brillent de beaucoup de feu : tout ce qu'il dit montre l'homme d'esprit, et fait réfléchir ceux qui l'entendent. On s'imagine bien que , pendant les fêtes qui se succédaient , les deux jeunes amants eurent souvent l'occasion de se voir, de danser, de parler ensemble ; ils se familiarisaient , et paraissaient enchantés l'un de l'autre. Catherine était rajeunie : depuis longtemps elle ne s'était donné tant de mouvement et de plaisir. Le mariage prochain n'était plus un mystère ; c'était l'entretien du jour. L'impératrice parlait déjà au jeune roi et à sa petite-fille comme à des fiancés , et les encourageait à s'aimer. Un jour même, elle les fit, en sa présence, se donner voyait le grand -duc Constantin courir et crier derrière les soldais, les imiter grotesquement, les menacer et même les battre. Il est certain que le roi de Suède a quitté SainlPétersbourg connaissant aussi bien celte villa que ceux qui doivent y régner un Jour. (JVofe de l'auteur.) .

(1)Hous laissons à l'auteur, dans les noms propres, l 'orthographe (jiiil paraît préférer. (Note du non», idil.) Oigiiiizod b/ Google

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

A SAINT- PBTEfl SBoll R H . le premier baiser d'amour ; le premier sans doute qu'eussent reçu les lèvres virginales de la jeune princesse , et qui ait pu y laisser cette impression si douce et si clière , qui la rendra longtemps malheureuse. On travaillait cependant à conclure enliu cette alliance désirée. Le seul article qui présentât quelques difficultés , était celui de la religion. Catherine avait là-dessus pressenti l'esprit de sa cour, et même consulté l'archevêque pour savoir si sa petite-fille pourrait abjurer l'orthodoxie : au lieu de lui répondre, comme elle s'en flattait, il se contenta de lui dire : I "otre Majesté est toute-puissante. La grande patriarche de Russie , ne se voyant pas soutenue par l'opinion de son clergé, qu'elle avait cru plus facile, voulut alors paraître plus Russe que les Russes mêmes; et, pour caresser la fierté nationale, bien plus que par respect pour la religion grecque , elle résolut de faire une reine de Suède de cette religion. Aillant la chose lui paraissait nouvelle et humiliante pour la nation et le gouvernement suédois , autant elle flattait sa vanité et celle de ses ministres : d'ailleurs, les popes, les chapelains ot les autres personnes qu'elle donnerait a la jeune reine seraient des personnages surs et propres à entretenir cette princesse dans les intérêts de la Russie. Le roi était amoureux , ébloui -, le régent paraissait tout à fait gagné : quelle apparence donc qu'après des démarches aussi décidées ils pourraient se refusera cet arrangement? Dans les conversations particulières, on n'avait touché que légèrement le point délicat : on ne s'était guère attendu àtrouver Catherine scrupuleuse ; et le roi avait fait entendre que , pour respecter les préjugés et la nation russes , la princesse ne serait point obligée de faire abjuration formelle. L'impératrice , persuadée que leschoses ne pouvaient plus reculer, laissa à ses ministres favoris Zoubow et Markow le soin d'arranger le contrat selon ses vues. D'un autre côté , l'ambassadeur de Suède demanda la princesse en mariage, dans une audience qu'on lui donna pour faire cette demande en forme : et le jour et l'heure

The text on this page is estimated to be only 19.27% accurate

séjour no noi de suède des fiançailles furent Ihés pour le 10 (2t) septembre ou soir. Ce jour fut celui du plus grand chagrin , meme de la plus grande humiliation qu'eût jamais éprouvée l'heureuse , l'impérieuse Catherine. Toute la cour reçut ordre de s'assembler en gala dans la chambre du trône : la jeune princesse, parée en fiancée , suivie de ses jeunes sœurs ; les grands-ducs , et leurs épouses ; tontes les dames , tous les cavaliers ; et le grandduc , père , avec la grande-duchesse , arrivés de Gatschina pour les fiançailles de leur fille, s'assemblèrent dès les sept heures du soir. L'impératrice elle-nii'-me arriva dans toute sa pompe : il ne manquait plus que le jeune fiancé, dont le peu d'empressement surprit d'abord. Plusieurs entrées et sorlies du prince ZoubtW et l'impatience où l'on voyait l'impératrice exilèrent bientôt la curiosité et les chuchoterics des dames. Qu'estil arrivé? le roi serait-il tombé malade? il n'est au moins pas galant., comment ose-t-il faire attendre ainsi la souveraine , dans la chambre de son trône , et la cour assemblée ! Cependant ce roi attendu comme l'époux des onze mille vierges ne paraissait point. Voici ce qui occasionnait cet étrange retard. Le roi devait sb rendre à la cour à sept heures du soir : à six , le diplomate Markow lui apporta le contrat et les articles de l'alliance , qu'il venait de rédiger avec Zouhow. Gustave, en ayant fait la lecture, parut-fort étonné d'y trouver des choses dont il n'était pas convenu avec l'impératrice , et demanda si c'était de sa part qu'on les lui présentait à signer (t). Sur la réponse affirmative de Markow, il répliqua que la chose était impossible. Il observa qu'il ne voulait pas gêner la conscience de la princesse ; qu'elle pouvait, en particulier, professer sa religion , mais qu'il ne pouvait lui accorder ni chapelle ni clergé dans le palais royal; et qu'en public et (I] Ces articles élaienttfuP In princesse aurait sa. eiinpelle. i'l son clergé particulier Amis Te palais nival, cl ecihins l'ii^nw'iu'i'iils de la Suède contrit la France que l'on a tenus 1res -secrets, l Noie (te Conteur.) Digiiiizcd 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 17.68% accurate

A S A I N T-PRTE IIS E Oti EG . GI dans toutes les cérémonies extérieures , elle deua il au contraire [irofi-WiT la religion du pays. Qu'on s'imagine la surprise et l'embarras du fade Markow : il fut obligé de reprendre ses papiers et do rapporter à Zoubow que le rui refusait de les signer. Il revint bientôt, dans la plus grande agitation, dire que l'impératrice était drja dans la chambre du tn'uir, environnée de toute la cour; qu'il n'était plus possible de lui parler; qu'elle attendait le prince; et qu'on se flattait qu'il ne voudrait pas fuir un éclat, qui serait un affront inouï à sa souveraine , à la jeune princesse, et à l'empire entier. Heslinroilko et plusieurs autms arriveront successivement , exhortant , pressant , priant le roi de se rendre : tous les Suédois qu'on interpellait penchaient à céder. Le régent se contentait de dire que cela dépendait du roi , il le prit à part, lit un tour de chambre avec lui , paraissant le presser lui-même en lui parlant bas. Le roi lui répondit à haute voix- : Non, non, je ne le veux pas! je ne lepetix pas'.jene signera point! il résista à toutes les remontrances, à toutes les importunités des ministres russes; et, dépité enfin de ces obsessions , il se retira dans sa chambre et en ferma la porte , après avoir renouvelé un refus net et bien prononcé de signer rien de contraire aux lois de son pays. Les ministres russes demeurèrent stupéfaits de l'audace d'un roi enfant, qui osait ainsi résister à leur souveraine, et se concertèrent sur la manière dont on pourrait lui annoncer cette catastrophe. Si la fermeté, que montra le jeune Gustave dans cette occasion a été sienne, si les instances que paraissaient lui faire ses conseillers n'étaient pas feintes , elle promet à sa nation le plus grand caractère, et l'on ne peut trop l'admirer dans un jeune prince de dix-sept ans, que l'amour seul aurait dû séduire. H est cependant à croire , pour l'honneur du régent , que les instances qu'il parut faire à son neveu étaient simulées, et qu'il voulait seulement rejeter sur l'opiniâtreté du roi une résistance qui lui aurait peut-être attiré la vengeance directe Oigiiizod by Google

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

62 SÉJOUR DU ROI DE SUÈDE de (Catherine. La plupart des Suédois qui suivaient Gustave étaient vraiment gagnés ou séduits : c'étaient de jeunes courtisans qui avaient compté pour beaucoup dans leur voyage les cadeaux de noce , et qui étaient mortifiés qu'elle ne se fit pas. L'ambassadeur Stéding joua un rôle assez difficile ; mais M. de Flemming se prononça hautement , en disant qu'il ne conseillerait jamais au roi d'agir contre les lois du royaume. Ces débats entre les ministres de l'impératrice et le roi avaient duré jusqu'à près de dix heures. Catherine et sa cour attendaient encore : enfin il fallut lui annoncer que tout était ■ rompu. Le priuce Zoubow s'approche d'elle mystérieusement, et lui parla à l'oreille : elle se leva, bégaya, se trouva mal, et ressentit même une légère atteinte d'apoplexie, avant-coureur de celle qui la mit au tombeau quelques semaines après. L'impératrice se retira, et la cour fut congédiée, sous prétexte d'une indisposition subite du roi. Cependant les véritables motifs se répandirent bientôt. Les uns étaient indignés de l'audace d'un petit roi de Suède ; les autres, de l'imprudence de la sage Catherine qui s'était exposée si légèrement à une pareille scène : on l'était surtout de la présomption de Zoubow et de Markow, qui avaient prétendu en imposer aux Suédois par leur astuce, et qui s'étaient imaginé leur faire signer un contrat de mariage à l'impromptu. La plus intéressante victime de cette sottise et de ce cruel orgueil fut la charmante Alexandrine. A peine eut-elle la force, de rentrer dans son appartement ; et l'g , ne pouvant plus retenir ses larmes, elle s'abandonna, devant ses gouvernantes et ses demoiselles, à une douleur qui attendrissait ceux qui l'approchaient et qui la rendit vraiment malade. Le surlendemain de ce dénoûment imprévu était la fête de la grandeduchesse Anne Féodorowna (t) : l'étiquette de la cour ordonnait un bal ; personne n'y voulait danser. Le roi s'y rendît (I) L'épouse du grand-duc Conslantln, née princesse de S.ue-Cobourg. I Note de l'auteur, } Oiginzed by Google

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

A 5AIKT-PÉTEBSB0UBG. 63 pourtant: l'impératrice parut un instant aussi, et ne dit rien. Zoubow même bouda visiblement le roi de Suède : l'embarras était lisible sur tous les visages. Alexandrine malade n'y était pas. Le roi dansa avec les autres princesses, s'entretint un moment avec le grand-duc Alexandre, et se retira bientôt on saluant tout le monde plus poliment encore qu'à l'ordinaire; ce fut la dernière fois qu'il parut à la cour. Ces jours de gala, de pompe et de fêtes, se changèrent soudain en jours de retraite et d'ennui ; et jamais roi, dans une cour étrangère, n'en a^passé d'aussi tristes et d'aussi désagréables. Tout le monde était malade ou feignait de l'être. L'intérêt qu'avait mérité Gustave, celui qu'inspirait, Alexandrine, attendrissaient en leur faveur. On la plaignait comme une victime de la vanité et de la sottise : on le plaignait d'être obligé de faire un sacrifice qui devait tant coûter à son cœur (I). On maudissait tout haut Zoubow et Markow ; on ne concevait rien à la conduite de l'impératrice : elle-même était livrée au plus horrible dépit. On prétend que. ses favoris humiliés osèrent lui insinuer de faire violence au jeune prince qui était en sa puissance. Elle alla s'enfermer, un jour entier et presque seule, dans son palais de Tauride, sous prétexte d'y célébrer la fondation de sa chapelle, mais en effet pour cacher aux yeux de la cour la peine qui la dévorait, et pour s'y entretenir encore avec son clergé et ses favoris sur le cas embarrassant où elle croyait se trouver. On tâcha de ramener un peu les choses, Le roi la vit encore en particulier, et les ministres tinrent plusieurs conférences. Gustave éluda enfin, en déclarant que , ne pouvant, selon les lois de Suède, accorder ce que désirait l'impératrice, il consulterait là-dessus les états qui s'assembleraient à sa majorité ; et (0 Il a épousé depuis la jenneprlnceise Frédérique de Baden, mmu de la grande-duchesse Élisabell). Malgré les charmes de sa jeune épouse, on sait qu'il est malheureux avec elle ; et il est à craindre qu'Alexandrinc, ijuiiluil, dit-an, t'pousrr un archiduc d' A Ulrich e, nesoltpas plus heureuse. [Noie de Fauteur .) OigiiiizBd by Google

The text on this page is estimated to be only 17.91% accurate

SÉJOUR DU 1101 DE SUÈDE que, si les états consentaient à avoir une rciue grecque, il en-verrait nlors chercher la princesse. Le despotisme russe, indigné d'entendre un roi tenir ce langage, voulut en vain l'cxeiter à braver les états, et lui offrit les forces nécessaires pour les punir, an cas de leur révolte : mais on ue put obtenir d'autre accommodement du roi. Tel fut le résultat de ce voyage, dont les papiers publics osèrent «à peine parler. Le roi partit le jour même où l'on célébrait la naissance dn grand-duc Paul (1), huit jours après la rupture, il laissa beaucoup d'humeur et de dépit à l'impératrice, beaucoup .de douleur et d'amour dans le creur de In jeune princesse, qui en resta malade et mélaDColique, et des regrets et une estime générale après lui. Malgré la catastrophe imprévue, pour ne pas trop scandaliser le public, ou se fit des cadeaux réciproques; et les Russes furentd'aufrat plus surpris de la richesse et du bon goilt de ceux du roi de Suède, qu'on avait affecté de le traiter en pauvre petit garçon. Si, dans toute cette affaire, l'oh a si peu parlé du grand-duc Paul, c'est qu'il n'était pas plus question de lui , pour ce qui regardait ses enfants, que pour ce qui concernait l'État. Il était à son château de Gatscliina, et, pendant tout le séjour du roi, qnifut d'environ six semaines, on ne le vit qu'une ou deux fois à Saint-Pétersbourg. La grande-duchesse sa femme, a» contraire, faisait, trois ou quatre fois la semaine, ce voyage ennuyeux et fatigant, pour se trouver aux fêtes et revendiquer, au moins en apparence, ses droits et ses devoirs do mère. Cette bonne princesse disait : Si toutes mes filles me coûtent autant de peine à marier que celle-ci, je mourrai par les chemins . Le roi avaitété une fois, pour la forme, à Gatscliina et à Panlowsky. Paul et le régent parurent des êtres trop hétérogènes pour se convenir ; et, en cette occasion, on le vit, pour la première li; Aujourd'hui empereur ; c'est le a) septembre, vieux style, ou l" oclolire, nouveau style. {Note de Couleur.)

The text on this page is estimated to be only 16.52% accurate

A SAINT-PÉTERSBOURG. fois, être de l'avis de sa mère, et la surpasser même dans ses scrupules et sa dévotion à la religion grecque orthodoxe. Il est d'ailleurs probable que les bizarreries de Paul apporteront autant d'obstacles au bonheur de sa fille, que la vanité de Catherine et l'impéritie de ses ministres (I) : le costume des Suédois, leurs habits courts, leurs manteaux, leurs rubans et leurs chapeaux ronds, suffirent pour lui inspirer une aversion incurable. Ce mariage forcé manqué a vraiment couvert de ridicule les ministres russes ; et il dut être bien humiliant pour la vieille impératrice d'avoir laissé employer des moyens aussi misérables. Ne parait-il pas aussi bien au-dessous de l'empire de Russie de se montrer si embarrassé de l'établissement de ses aimables princesses, et démettre en usage tant de grandes et petites supercheries pour les marier ? Deux jeunes princesses de Baden-Durlach arrivèrent à cette époque à Saint-Petersbourg ; on leur destinait de hautes positions. Ces princesses, après un long et pénible voyage, arrivèrent à la fin de l'automne de 1793, la nuit, et par un temps affreux, qui semblait leur donner les plus tristes impressions. On les fit descendre dans le palais qu'avait occupé Potemkin, et où l'impératrice les reçut, accompagnée de madame de Branicka, sa favorite. Les jeunes princesses prirent d'abord celle dernière pour Catherine ; mais la comtesse Schouvalow les ayant détrompées, elles se jetèrent aux pieds de l'impératrice, et lui baisèrent en pleurant la robe et les mains, jusqu'à ce qu'elle les eut relevées pour les embrasser : on les laissa ensuite souper (i) Quelque temps après son avènement au trône, Paul entrant dans l'appartement de ses filles se mit à plaisanter une de leurs demoiselles sur son mariage prochain. Pour ma fille Alexandrine, ajouta-t-il, ou ne de recevoir une lettre du roi de Suède, dont le secrétaire avait omis sur l'enveloppe Courtaud, etc. Par où qu'à l'avenir personne ne fût dans le cas de commettre cette omission criminelle, Paul donna un ukase particulier, par lequel il ordonna tout au long de quelle manière il voulait être nommé. (c'est de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 15.10% accurate

GG SÉJOUR DU BOI DE SUÈDE en liberté. Le lendemain, Catherine vint les voir, comme elles étaient encore à leur toilette, et leur apporta le cordon de Sainte-Catherine, des bijoux et des étoffes. Elle se fit montrer leur garde-robe ; et, en la voyant, elle leur dit : Mes amies, je n'étais pas si riche que vous quand j'arrivai en Russie (1). Les jeunes grands-ducs les virent le même jour chez leur grand'mère. L'aîné, qui soupçonnait déjà le motif de leur arrivée, eut l'air pensif et embarrassé : il ne parla point. Catherine dit que, connaissant la mère de ces princesses, et les Français ayant pris leur pays (2), elle les avait fait venir pour les élever à sa cour. A leur retour, les jeunes princes parlèrent beaucoup d'elles, et Alexandre dit qu'il trouvait l'aînée bien jolie (3). Ah ! point du tout ! s'écria le cadet ; elles ne te sont ni l'une ni l'autre : il faut les envoyer à Riga pour les princes de Courtaude ; elles ne sont bonnes que pour eux (4). Cependant le mot d'Alexandre fut rapporté à la grand'mère ; elle fut charmée qu'il trouvât belle celle qu'elle lui destinait, et dont elle paraissait elle-même enchantée. Catherine prétendait avoir ressemblé à Louise de Bade en arrivant en Russie : elle se fit apporter le portrait qu'on avait tiré d'elle à cette époque, le confronta ; et l'on pense bien que chacun trouva que deux gouttes d'eau ne se ressemblaient pas davantage. Elle s'attacha dès lors singulièrement à la jeune princesse, redoubla de tendresse (1) Catherine disait souvent, sur la fin de sa vie : « Je suis arrivée pauvre en Russie, mais je m'acquitte envers l'empire : la Prusse et la Pologne sont la dot que Je lui laisse. » (/Vote de routeur.) [2] C'était l'époque de l'expédition de Custine en Allemagne. [Note de l'auteur.] [3] Elle était en effet charmante : la grande-duchesse Alexandrine* est la seule beauté qui puisse lui être comparée à la cour de Russie. Sa stature, élevée de treize ans, n'était pas encore formée, mais avait quelque chose de plus piquant et de plus spirituel encore. (/Vote détenteur.) (1) Ces princes y étaient alors élevés, comme devant régner un jour en succédant à leur oncle. On destinait l'aîné à la seconde cour de grande-duchesse Hélène-Pawlowna. Tout a bien changé pour eux. Us sont officiers subalternes dans les armées de Paul ; et l'aîné vient même d'être relégué dans une maison d'invalides. . {Koudt Vauttur.)

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

' sàlht-pétersbough. 67 dresse pour Alexandre, et s'occupa avec plus de plaisir du projet de leur laisser immédiatement son trône. Les jeunes étrangères parurent pour la première fois à la cour le jour où les députés de Pologne furent admis à remercier la grande Catherine de l'honneur qu'elle venait de faire à la république d'en garder les trois quarts pour elle (1). Les princesses furent autant éblouies de la magnificence qui les environnait, qu'on parut l'être de leurs grâces naissantes ; mais il arriva à l'aînée un accident qui lit dire aux Russes superstitieux qu'elle serait malheureuse en Russie. En s'approchant du trou de Catherine, elle se heurta contre l'angle du degré et tomba tout de son long devant ce trône. Puisse un si triste présage ne pas se réaliser ! Pendant que sa jeune sœur passait douloureusement ses jours à pleurer son pays et ses parents, dont toute la pompe de la cour n'avait pu la distraire, et qu'on la renvoyait enfin comblée de dons qui la touchaient moins que le plaisir de revoir bientôt les bords du Rhin (2), la princesse Louise semblait sourire au destin qui l'attendait. Un consolateur inconnu était né (1} A cette époque, on avait encore laissé une partie du royaume ou république de Pologne, t-es dépué.t ne furent pourtant reçus que comme rai d'ane province soumise : ils restèrent découverts, et l'impératrice assise; elle ne les salua que d'uu simple signe de tête, après qu'ils se lurent prosternés devant elle. [Note de Fauteur.) (2) Avec plusieurs brillants qu'elle reçut, on lui atfilra une pension qui serait remplacée par une dol. 'Commi; elle i-st dn enue reine de Suède, j'ignore si la Russie l'a dotée, l'armi les dans qu'on lui lit, était un cordon de Saint André pour son pore ; cet ordre élaît le premier de la Iruuvo que le prince de B.'irten lî'(iii! déj.ï. I. 'impératrice ne voulut (mini qu'on renvoyai l'ordre ; elle permit au prince de le donner à son Dis encore enfant. Il arriva souvent que l'on envoya à des ofliclcrs des on lres pense, il porta les deuic mêmes croix. Au reste, Catherine, si magnifique quelquefois, montra une lé-ine ridicule en accordant à ta gouvernante qui avait élevé et accompagné en llussn; les princesses de Baden une mitérable pension de îuu rouilles ; ce qui indigna ia cour de Carlsrudio même. (IVotc de Fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 12.27% accurate

Ilexiéwna. Catherine njma mieux nom que de lui laisser celui du son par le grec, Ywan BasilUle, Alexandre INicolaïdc. rtc.euinme l'on dit A cide, Scieucide, Hérnclide, d'autant qui! la pronorKlallon et l'orlhograp di' itri^ilii'ivilicli, riicolai(i«itsch,etc, sont toujours embarrassantes poi un Français. (Noie du ranttur.) (2) On présenta un Jour en même temps à Catherine le JeuneRichelie un envoyé persan, des députés kalmouks, et un vïeui fou russe qu'el créait chevalier, à la recommandation det N. Soltjkow, pour avoir pi pour elle. Richelieu lui baisa la main avec toute l'aisance française ; Persan, avec des gestes orientaux ; les Kalmouks, en sfi Jetant a terre; le vieux Russe, en s'agenouilla nt e(levant tes yeux au ciel. (Pinte rf VauleUT.) Digilized By Google

The text on this page is estimated to be only 18.16% accurate

A SAINT-PÉTEHSBOUKG. en ce moment le nombre des courtisans de l'orgueilleuse autocratie du Nord : jamais cour n'offrit un spectacle si brillant ni si varié. Ce furent les derniers beaux jours de Catherine. Elle dîna sur un trône élevé au milieu des autres tables -.couverte et couronnée d'or et de diamants, elle promenait un ceil serein sur cette assemblée immense composée de toutes les nations, et semblait les voir toutes à ses pieds. Entourée de sa famille brillante et nombreuse, un poète l'eût prise pour Junon assise parmi les dieux. L'arrivée de la princesse de Saxe-Cobourg avec ses trois filles, dont l'une devint l'épouse du grand-duc Constantin, fut moins marquante. Les Russes se permirent même des remarques piquantes sur ces princesses, sur l'antiquité et le mauvais goût de leur habillement. On ne les présenta qu'après avoir renouvelé leur garde-robe. Constantin n'en voulait aucune ; il disait qu'elles avaient l'air allemand, tant il avait lui-même le goût russe. On fut obligé de lui échauffer l'imagination, pour engager à faire un choix ; il tomba, malheureusement pour elle, sur la plus jeune, petite brune qui montrait de l'esprit, inspirait de l'intérêt, et qui méritait plus de bonheur que ne lui en promettait le caractère de son mari, dont on aura occasion de parler encore.

The text on this page is estimated to be only 17.65% accurate

CH APITRli II. Catherine II. Le séjour du roi de Suède à Pétersbourg , les réjouissances qu'il occasionna , les mortifications qui en furent la suite , h3tèrent sûrement la mort de Catherine. Elle s'était livrée, pendant six semaines, à des fêtes, à des fatigues continuelles; car depuis longtemps monter et descendre l'escalier du palais, s'habiller et paraître un instant, était un travail pour elle d'autant plus grand qu'elle s'efforçait toujours de paraître jeune et bien portante , et qu'elle ne voulait point se servir de chaise à porteurs. Quelques courtisans, connaissant cette difficulté qu'elle éprouvait à monter, avaient à grands Frais transformé leurs escaliers en rampes douces et tapissées, pour la recevoir le jour des festins et des bals qu'ils donnaient au roi : une pareille galanterie avait même coûté quatre a. cinq mille roubles à Bcsborodko , uniquement pour faciliter dans sa maison la réception de Catherine (1). Sur la fin de sa vie, Catherine était devenue d'usé grosseur presque difforme : ses jambes toujours enflées , et souvent ouvertes, étaient tout d'une venue avec ce joli pied qu'on avait admiré jadis. Le fameux pirate Lambro(I) Que les altesses ou eicelleoces rusées qui pourront lire ceci ne se formalisent pas de se voir tout simplement nommer par leurs noms : Je voulais les envelopper dans leurs titres comme une pillule dans son oripeau ; mais aouvenl, il l'instant où j'écrivais, le monsieur devenait comte, le comte prince, et le prince knlaiss; le conseiller, général, et te valet (le chambre, excellence. Tout changeait avec une telle rapidité sous la main créatrice de Paul , que j'ai dû m'en tenir au nom seul des personnages. (Note de routeur.) 70 oigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 19.73% accurate

CATHERINE II. SA MALADIE Et SA MOUT. 71 Cazzioni , que l'amiral Ribas avait introduit chez elle par la faveur de Zoubow, et qui lui servait de bouffon après lui avoir servi de corsaire dans l'Archipel , voulut aussi être son médecin. Il lui persuada qu'il savait un remède infaillible pour lui guérir les jambes , et il allait lui-même chercher de l'eau de la mer pour lui faire prendre chaque jour des bains de pieds froids. Elle s'en était d'abord bien trouvée , et se moquait avec Lambro des conseils de ses médecins : mais ses jambes s'enflèrent bientôt davantage ; les veilles et le mouvement qu'elle se donna empirèrent le mal. Au moment où elle apprit le refus du roi , et où elle fut obligée de congédier sa cour après l'avoir assemblée pour célébrer les fiançailles de sa petite-fille , elle ressentit déjà une légère atteinte d'apoplexie. La contrainte qu'elle s'imposa les jours suivants pour se montrer avec son visage ordinaire, et ne pas avoir l'air de succomber au dépit que lui donnait la mutinerie

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

"2 CÂTfiKBlrffl 11. vaient vers les lieux où l'étoile avait paru tomber, disaient en secret et en tremblant que cela annonçait la mort prochaine de l'impératrice. Je dis en tremblant et tout bas, parce que mort et impératricesont deux mots qu'on ne peut prononcer ensemble en Russie sans blasphème et sans danger. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 4 novembre 1796, vieux style , Catherine ayant ce qu'on appelait petit ermitage (petite société) parut d'une gaieté extraordinaire. Elle avait reçu par un vaisseau de Lubeck la nouvelle que le général Aforeau avait été forcé de repasser le Rhin , et elle avait à cette occasion écrit au ministre d'Autriche Cobenzl.un billet fort badin (1). Elle s'amusa beaucoup avec Léon Narischkin, son grand écuyefet son premier bouffon , en marchandant et achetant de lui toutes sortes de babioles qu'il apportait ordinairement dans ses poches pour les lui vendre , comme le ferait un mercier ambulant dont il jouait le rôle. Elle lui fit agréablement la guerre sur la peur qu'il avait des nouvelles de mort, en lui annonçant celte du roi de Snrdaigne, qu'elle venait aussi de recevoir, et parla beaucoup de eut événement d'un air libre et badin. Cependant elle se retira quelques instants plus tôt qu'à l'ordinaire, se sentant, disait-elle, de légères coliques pour avoir trop ri. Le lendemain elle se leva à son heure accoutumée , et fit. monter le favori, qui resta un instant chez. elle. Elle expédia ensuite quelques affaires avec ses secrétaires, et renvoya le dernier qui se présenta , en lui disant de l'attendre dans l'antichambre; qu'elle le rappellerait pour finir le travail. Il attendit quelque temps ; mais le valet de chambre Zacharie Constantin nowitsck , s'impatientant de n'Être point appelé et de n'entendre aucun bruit dans la chambre, ouvrit enfin la porte; il vit avec effroi l'impératrice renversée entre deux portes qui conduisaient de son alcôve à sa garde-robe. Elle était déjà sans ' (i) Voici ce Wllel, qui courut les sociétés : « Je m'empresse d'annoncer à l'excellente Excellence que les excellentes troupes de l'excellente cour ont «ompletemeul battu les Français, i (/Vote dtTaiilleur.)

Diqiuzeffl 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

SA MALADIE ET SA MORT. 75 connaissance et sans mouvement. On court chez le favori, qui logeait au-dessous ; on appelle les médecins : le tumulte et la consternation se répandent autour d'elle. On étendit un matelas près de la fenêtre ; on la coucha dessus ; on lui administra des saignées , des lavements et tous les secours usités en pareil cas , qui firent leur effet ordinaire. Elle vivait encore : le cœur palpitait ; mais aucun autre signe de mouvement. Le favori voyant cet état désespéré fit avertir les comtes Soltykow et Besborodko , et quelques autres. Chacun en particulier s'empressa d'expédier un courrier à Gatschina, où se trouvait le grand-duc Paul : celui de Zoubow fut son propre frère. Cependant la famille impériale et le reste du palais ignoraient l'état de l'impératrice, qu'on tenait secret. Ce ne fut qu'à onze-heures, temps où elle avait coutume de faire appeler les grands-ducs , qu'on sut qu'elle était indisposée ; et le bruit que l'impératrice était malade ne transpira qu'à une heure après midi : mais on ne se disa cette nouvelle qu'avec une circonspection mystérieuse et timide , dans la crainte de se compromettre. On voyait deux courtisans se rencontrer, tous deux parfaitement instruits du coup d'apoplexie, tous deux s'interrogeant, se répondant, s'observant et s'approchant pied à pied et toujours de front , pour n'arriver qu'ensemble au point terrible et pouvoir parler de ce qu'ils savaient déjà : il faut avoir hanté une cour, et surtout celle de Russie, pour juger de l'importance de ces choseslà et ne pas trouver ces détails ridicules. Cependant ceux que le hasard ou leur poste avait mis à même d'être instruits les premiers se hâtaient d'aller annoncer cet événement à leurs familles et à leurs amis ; car on regardait la mort de l'impératrice comme l'époque d'une révolution extraordinaire dans l'État, à cause du caractère du grand-duc Paul et des projets ou des dispositions qu'on supposait à Catherine. Il était donc très -important de pouvoir prendre ses précautions d'avance : aussi la cour et bientôt la ville furent-elles dans une agitation et dans une attente très-alarmanes. HUS5IB, 7

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

CATHERINE II. Cinq ou six courriers qui arrivèrent presque ii lui à (ïalschina n'y trouvèrent point le ferand-duc : il était allé avec sa cour, à quelques verstes de là , voir un moulin qu'il faisait construire. Il fut frappé à cette nouvelle d'une grande joie ou d'une grande douleur, car les extrêmes se touchent et se ressemblent : l'on n'en peut quelquefois bien distinguer les effets. Il se remit bientôt de son trouble, adressa plusieurs questions aux courriers , donna des ordres pour son voyage, et le fit avec une telle diligence, qu'il franchit en moins de trois heures l'espace de douze lieues qu'il y a entre Gatsehina et Pétersbourg : il y arriva à huit heures du soir avec son épouse et trouva le palais dans la plus grande confusion. Sa présence rallia quelques ministres et quelques courtisans autour de lui : les autres avaient disparu. Le favori, livré à la crainte et à la douleur, avait lâché les rênes de l'empire : les grands , occupés des suites qu'aurait cet événement subit , arrangeaient leurs affaires en particulier ; toutes les intrigues de la cour se trouvaient déconcertées en un moment, et sans point de réunion, comme les rais d'une roue dont le moyeu est rompu. Paul se transporta, suivi de toute sa famille, auprès de sa mère, qui ne donna aucun signe de connaissance à l'aspect de ses enfants rassemblés. Elle était immobile sur le matelas , sans mouvement de vie apparent. Le grand-duc Alexandre, son épouse, les jeunes princesses, fondaient en larmes et formaient autour d'elle le plus touchant tableau. Les grandes-duchesses , les cavaliers et les dames de la cour, restèrent habillés et levés toute la nuit, attendant le dernier soupir de l'impératrice : le grand-duc, avec ses fils, se transportait à tout moment vers elle pour en être le témoin; et la journée suivante se passa dans la même agitation et la même attente. Paul , que la douleur de perdre une mère qui l'avait si peu aimé n'affectait pas extrêmement, s'occupait à distribuer des ordres de détail et à tout préparer pour son avènement: il donna

Diqinzeff By Google

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

S* MALADIE ET SA MORT⁷⁵ riait à ce grand aeiu tle sa vie Tes mêmes soins qu'un directeur de spectacle donne à ses coulisses et à ses machines avant de faire lever In toile. En vérité il semble aussi que la mort d'un souverain ne soit qu'un entr'acte de comédie , tant sa personne occupe peu ceux qui l'environnent et même ses eufants. Coll.erine respirait encore, et l'on ne pensait déjà plus qu'aux changements qui allaientse faire et à celui qui allait la remplacer. Cependant les appartements du palais se remplissaient peu à peu des officiers qui accouraient de Gatschîna, dans un costume si grotesque et si nouveau qu'ils parai «nient dos revenants d'un autre siècle , ou des arrivés d'un autre monde. Le chagrin , la crainte ou la douleur, se peignaient sur le visage des anciens courtisans qu'on rencontrait pâles et défaits, et qui se retiraient successivement pour faire place aux nouveaux venus. Une l'ouïe innombrable de voitures environnait le palais et obstruait les rues qui y conduisaient : tous ceux qui yavaient quelques connaissances y passaient la journée, en attendant ce qui allait arriver. La sortie de la ville était d'ailleurs interdite , et l'on ne laissait passer aucun courrier. On croyait généralement que Catherine était expirée des la veille, niais que des raisons politiques faisaient encore cacher sa mort. 11 est cependant vrai qu'elle était toujours dans une espèce de-léthargie : les remèdes qu'on lui avait administrés avaient produit l'effet naturel; elle avait même encore remué un pied et serré la main d'une femme de chambre; mais heureusement pour Paul elle avait pour loi/jours perdu la parole. Vers les dix heures du soir, eile parut se ranimer tout à coup, et commença à râler horriblement. La famille impériale accourut auprès d'elle; mais l'on fut obligé d'éloigner les princesses do ce spectacle affreux et nouveau. Enfin Catherine poussa un cri lamentable qui fut entendu dans les appartements voisins, et expira aprèsuneagoniede trente-sept heures. Pendant ce temps, elle nedonnn aucun signe de souffrance qu'un instant avant d'expirer ; et sa mort parut aussi heureuse que son règne l'avait été.

The text on this page is estimated to be only 18.96% accurate

CATHERINE II. Si l'on pense quelquefois juger de l'amour qu'ont mérité les monarques par les impressions que fait leur mort, ce n'est guère en Russie qu'on peut faire cette observation; à moins qu'on ne voulût prendre la cour pour l'empire entier. L'homme qui perdait le plus à la mort de l'impératrice, celui qu'elle précipita du faite des grandeurs et du pouvoir dans la foule dont la faveur l'avait tiré, fut aussi le plus affligé : sa douleur eut même une expression touchante. Les jeunes grandes-duchesses, qui aimaient tendrement leur grand'mère, et avec qui elles étaient plus familières qu'avec leurs propres parents, lui payèrent aussi un tribut de larmes bien sincères : elles la regardaient comme leur providence et la source de leur bonheur et de leurs plaisirs. Les dames et les courtisans qui jouissaient des honneurs et de la société intime de Catherine, où elle était d'une aménité charmante, pleuraient également cette princesse. Les demoiselles même et les jeunes gens de la cour regrettaient les heureuses soirées de l'Ermitage, et cette liberté de mœurs et de plaisirs qu'elle savait inspirer, et à laquelle ils opposaient la gêne soldatesque et l'étiquette bizarre qui allaient y succéder. Les Russes spirituels et railleurs frémissaient d'être obligés désormais de respecter des personnes qu'ils avaient raillées et méprisées, et de se soumettre à un train de vie qui avait été le sujet perpétuel et inépuisable de leurs sarcasmes et de leurs bons mots. Les femmes, les domestiques de Catherine, pleuraient sincèrement une maîtresse bonne et généreuse, dont l'humour égal et doux, et le caractère noble et fier, étaient au-dessus de tous ces petits emportements journaliers qui empoisonnent la vie domestique. Réellement si l'on pouvait juger de Catherine comme d'une mère de famille, de son palais comme de sa maison, de ses courtisans comme de ses enfants, elle méritait des regrets et des larmes. Plusieurs autres personnages avaient aussi l'air pâle et désespéré, mais ceux-là étaient incapables de pleurer; ils avaient plutôt l'air coupable que triste, et leur douleur ne pouvait s'expliquer en faveur de Catherine : c'était cette foule de créatures

Digized By Google

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

SA MALADIE ET SA MOÏT. du favori, de ministres prévaricateurs , de courtisans lâches , et de misérables de tous les états et de toutes les conditions , dont la fortune et les espérances reposaient sur les abus de son règne et la facilité de son caractère. Il faut comprendre dans cette tourbe gémissante ceux qui avaient eu part à la révolution de 1792 , et y avaient joué les rôles odieux de séducteurs ou de bourreaux : ils semblaient se réveiller du long rêve qui avait suspendu leurs rêveries , pour se livrer aux terreurs et peut-être même aux remords. Quant au peuple, cette prétendue pierre de touche du mérite des souverains , et qui n'est en Russie qu'une pierre brute et foulée aux pieds comme le pavé des rues , rien n'égalait son indifférence sur ce qui se passait au palais. Le bruit se répandit que les vivres allaient baisser, et que le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves serait restreint et limité ; mais on verra bientôt comme ce bruit populaire fut démenti par Paul. Les principaux habitants de la ville étaient dans un muet effroi. La crainte , et la haine générale qu'avait inspirée le grand-duc, semblaient réveiller en ce moment l'amour et les regrets qu'on devait à Catherine. Aussi quels changements subits dans une capitale si brillante, et surtout dans une cour si heureuse et si polie : cet air de liberté , d'aisance et de galanterie , qui y régnait , fit place à une gêne insupportable. Les cris de commandement, le bruit du fer et des soldats, le fracas des grosses bottes et des éperons, retentissaient déjà dans les appartements où Catherine venait de s'endormir pour toujours. Le deuil dont se couvraient les dames, les habits burlesques qu'endossaient les hommes, le langage qu'on s'empressait d'adopter, et les changements qui se succédaient, faisaient qu'on se rencontrait sans se reconnaître, qu'on s'interrogeait sans répondre et qu'on se parlait sans s'entendre. Le jour de Sainte-Catherine qui arriva dans ces circonstances , et jusque-là si pompeusement célébré, fit sentir avec plus d'horreur la désolation et le vide de ce palais désenchanté , qui , théâtre

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

78 CÂTKEUISE 11. de tant de fêtes et de Mut de plaisirs, allait devenir celui de tant de ri dieu les. A. soixante-sept ans , Catherine avait eneore des restes de beauté. Ses cheveux étaient toujours arrangés avec une^implicité antique et un gout particulier : jamais couronne ne coiffa mieux une tête que la sienne. Elle était d'uue taille moyenne , mais épaisse ; et toute autre femme de sa corpulence n'aurait pu se mettre d'une manière si séanteel si gracieuse. Dans son particulier, la gaieté, la confiant* qu'elle inspirait, semblaient éterniser auprès d'elle la jnmesM', le hrtdina^e et les jeux. Ses propos engageants el sa familiarité mettaient à l'aise tous ceux qui avaient les entrées chez elle, el qui assistaient à sa toilette; mais aussitôt qu'elle avait mis ses gants pour sortir et se présenter dans les appartements voisins, elle se composait une démarche et un visage tout à fait différents. De femme aimable et badine elle paraissait tout à coup inperalrkv majestueuse et réservée. Celui qui la voyait alors pour la première fois ne la trouvait point audessous de l'idée qu'il s'en était faite , et disait : C'est bien elle, c'est bien la Sémiramis du nord ! On ne pouvait, non plus qu'à l'Yédéric le Grand, lui appliquer cette maxime : Prxsentia minuit famam. Te l'ai vue pendant dix ans, une ou deux fois la semaine, et toujours avec un nouvel intérêt. L'attention que j'avais à l'examiner me faisait négliger de me prosterner avec la foule devant elle ■ l'hommage que je lui rendais en la regardant était sans doute plus flatteur. Elle marchait lentement et à petits pas, le front haut et serein , le regard tranquille et souvent baissé. Elle saluait d'une petite inclination qui n'était pas sans grâce , mais avec un sourire de commande qui venait et s'en allait avec sa révérence. Si c'était un étranger à qui elle présentât sa main à baiser, elle le faisait très-poliment, et lui disait ordinairement quelques mots sur son voyage et son arrivée : mais c'était alors que l'on voyait se décomposer l'harmonie de son visage, et qu'on oubliait un instant la grande Catherine pour ne plus voir que la vieille femme ; car, en ou

The text on this page is estimated to be only 18.75% accurate

SON PORTRAIT. 7» vrant la bouche , elle ne montrait plus de dents , et sa voit était cassée et mal articulée. Le bas de son visage avait quelque chose de rude et de grossier ; ses yeux gris clair, quelque chose de faux ; et un certain pli à la racine du nez lui donnait un air un peu sinistre. Le célèbre Lampi l'avait peinte depuis peu assez ressemblante, quoique extrêmement flattée: cependant Catherine remarquant qu'il n'avait pas- tout à fait oublié ce malheureux pli qui caractérise sa physionomie, elle en fut très-mécontente , et dit que Lampi lui avait donné l'air trop sérieux et trop méchant. Il fallut retoucher et gâter le portrait, qui paraît maintenant être celui d'une jeune nymphe : le trône, le sceptre, la couronne et quelques autres attributs, le font pourtant reconnaître pour celui d'une impératrice. Au reste, c'est un morceau qui mérite les regards des amateurs , aussi bien que celui de l'impératrice actuelle par le même maître (1). Pour ce qui est du caractère de Catherine, je pense que c'est dans ses actions qu'il faut le chercher. Son règne a été heureux et brillant pour elle et sa cour; mais la fin en fut surtout désastreuse pour les peuples et l'empire. Tous les ressorts du gouvernement étaient détraqués : chaque général , chaque gouverneur, chaque chef de département était devenu un despote particulier. Les rangs, la justice, l'impunité, se vendaient à l'enchère : une vingtaine d'oligarques , sous les auspices d'un favori, se partageaient la Russie, pillaient ou laissaient piller les finances, et se disputaient les dépouilles des malheureux. On voyait leurs plus bas valets , leurs esclaves même, parvenir en (1) Le célèbre madame le Brun qui se trouvait à Pétersbourg, et qui ne put obtenir l'honneur de la peindre vivante , l'envisagea morte ; il se peignit de souvenir et d'imagination : ce portrait dont je vis l'ébauche n'est pas très-ressemblant. Voici son conseil badin qu'on donnait à madame le Brun, pour le rendre parfait : Prenez pour toile la carte de l'empire de Russie; les ténèbres de l'ignorance, pour le fond; les dépouilles de la Pologne, pour draperie; le sang humain, pour coloris : pour croquis, les monuments de son règne et pour ombre six mois du règne de son lit. [Joffroy de Kéroul]

The text on this page is estimated to be only 17.78% accurate

CATHERINE II. peu de temps à. des emplois et ii des richesses considérables. Tel avait trois ou quatre cents roubles d'appointements qu'il ne pouvait augmenter sans malversation, et qui bâtissait autour du palais des maisons de cinquante mille écus. Catherine, loin de rechercher la source impure de ces richesses éphémères, se glorifiait de voir la capitale s'embellir sous ses yeux, et applaudissait au luxe désordonné des coquins, qu'elle prenait pour une preuve de la prospérité de son règne. Jamais, même en France, le pillage ne fut si général ni si facile. Quiconque voyait passer par ses mains une somme de la couronne pour quelque entreprise, en retenait effrontément la moitié et faisait ensuite des représentations pour obtenir davantage, sous prétexte que la somme était insuffisante : on lui accordait ce qu'il demandait, ou l'entreprise demeurait abandonnée. Les grands voleurs partageaient même les vols des petits, et en étaient les complices. Un ministre savait à peu près ce que chacune de ses signatures rapportait à son secrétaire, et un colonel n'hésitait pas de s'entretenir avec un général des profits qu'il faisait sur ses soldats (i). À commencer par le favori en titre et à finir par le dernier employé, tous regardaient le bien de l'État comme une cocagne à conquérir, et se jetaient dessus avec la même impudeur que la populace sur le bœuf qu'on lui abandonne. Les Orlov, Potemkin et Panin, ont rempli seuls leurs places avec quelque dignité : les premiers ont montré des talents et une ambition vaste ; L'empereur avait davantage, des lumières, du patriotisme et (I) Le colonel était un despote de son régiment : il en avait toutes les compagnies, tous les détails, et toute l'économie. L'armée russe vivait toujours comme à discrétion dans les pays où elle la trouve, soit soumis, soit amis, soit ennemis, les cotons en nourrissent presque toutes les sommes destinées à son entretien. Ils lâchent les chevaux dans les prairies, et les soldats les vols pour s'y dédommager. Leurs appointements sont de 7 ou 8 cents roubles, mais leurs profits sur un régiment montent jusqu'à 100 et au-delà. L'impératrice répondit une fois à un ministre qui lui sollicitait pour un pauvre officier : S'il est pauvre, c'est de sa faute ; il a eu longtemps un régiment. Le vol était donc permis, et l'empereur prouvé une sottise. (i) Fauteur.) DigMtm 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 17.99% accurate

SES M1MSTHES. 81 des vertus (1). En général, rien n'a été si petit que les grands, durant les dernières années du règne de Catherine. Leurs complaisants, leurs créatures, leurs valets, leurs parents même, ne s'enrichissaient pas de leur générosité, mais des vexations qu'ils commettaient en leur nom et du trafic de leur crédit : d'ailleurs on les volait eux-mêmes, comme ils volaient la couronne. Les services qu'on leur rendait, même les plus vils, étaient payés par l'Etat : souvent leurs domestiques, leurs bouffons, leurs musiciens, leurs secrétaires, leurs valets, et même le gouverneur de leurs enfants, étaient salariés par quelque caisse de la cour dont ils avaient le maniement. Quelques-uns recherchaient l'homme à talents, et estimaient l'homme de mérite ; mais ni l'un ni l'autre ne faisaient fort une auprès d'eux : ils ne leur donnaient rien, moins encore par avarice que par défaut de bienfaisance. Le seul chemin pour parvenir à leur faveur était de se faire leur bouffon. Aussi presque tous les gens en place et en crédit sous ce règne étaient-ils des gens parvenus. Des princes et des comtes nouveaux naissaient par essaims aux fêtes de Catherine, et à la même époque où l'on s'efforçait de les abolir en France. Si l'on excepte les Soltikow, on n'a vu aucune grande famille en faveur. Partout ailleurs qu'en Russie, ce ne serait pas un mal ; mais c'était une vraie calamité pour cet empire, où la riche (I) Il y a surtout un acte de générosité qui n'a point trouvé d'imitateurs. A pris l'éducation du grand-duc l'aîné, dont il était grand gouverneur, l'impératrice, entre autres récompenses, lui donna sept mille m'aient été les collaborateurs employés par le comte Panin. Celui-ci leur distribua aussitôt les sept mille paysans qu'il avait reçus, et j'ai vu plusieurs officiers qui sont encore riches du ce bienfait. Cette belle action ne doit pourtant pas oublier que les trois principales opérations de son ministère ont été désastreuses ; l'échange du Holstein contre six vaisseaux que le Danemark n'a jamais pu donner ; le premier partage de la Pologne, qui a fait naître l'envie du reste ; et l'éducation de Paul, dont le caractère fait aujourd'hui le fléau de sa patrie, sont les tristes monuments

The text on this page is estimated to be only 17.38% accurate

83 CA.TilF.J1INE II. noblesse est la seule classe qui ait Je l'éducation et quelquefois do l'honneur. D'ailleurs tous ces hommes nouveaux furent autant de sangsues affamées, qu'il fallut remplir du plus pur sang de l'État et de la sueur des peuples. Changer souvent de rois n'est pas onéreux pour un État qui reste leur héritier ; mais . changer à tout instant de favoris et de ministres qui s'enrichissent et emportent leurs trésors, c'est assez pour épuiser tout autre pays que la Russie. Combien n'en a-t-il pas coûté de millions pour nonrcr sueressivement de biens douze favoris en titre ? combien n'a-t-il pas fallu pour rendre riclies et grands seigneurs des JSezborodko, des Zawadawsky , des Marcow, et tant d'autres en trop grand nombre pour qu'on puisse les nommer ? Les Orlow, les Potcmkin, les Zoubow, n'oat-ils p;-s seuls accumulé plus de richesses que des rois ? Les agioteurs de leurs signatures, et les directeurs de leurs menus plaisirs, ne sontils pas eux-mêmes devenus plus riches que les plus heureux Négociants de l'Europe(l)? Autant le gouvernement de Catherine était doux et modéré autour d'elle, autant il était au loin affreux et arbitraire. L'homme qui avait directement ou indirectement la protection du favori exerçait où il se trouvait uuc tyrannie publique : il bravait ses supérieurs, écrasait ses subordonnés , et violait impunément la justice, la discipline et les ukases (2). C'est d'abord à la politique de Catherine, et ensuite à sa faiblesse, qu'il faut attribuer ce relâchement et cette désorganisation intérieure de son gouvernement; mais la cause première (1) Il me tombe sous [a main un livre intitulé ; i'ic de Catherine sc- _ coude, où l'auteur fait le calcul des sommes qu'oui tirées ses favoris. Mais que ce calcul est fautif et au-ili'ssous iln la vérilé ! et commenl apprveire les sommes immenses qui ont enrichi les Orlow, les Polemkin et les Zoubow, puisque ces trois favoris puisaient dans les caisses île l'Etat comme ilausleur propre bourse? [A'ufc de Couleur.] (2) Pour l'oreille et le sens Je voulais dire les lois, — mais je parte du la Russie, où il y a des ordonnances [ukases) , et non des lois. (Note de l'aident:) Diquized 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 18.43% accurate

en est dans les mœurs et le caractère corrompus de la nation , et surtout de sa cour. Comment une femme eût-elle pu effectuer ce que le bUton actif et la hache homicide de Pierre I^r ne purent exécuter? Usurpatrice d'un trône qu'elle voulait conserver, elle fut obligée de caresser ses complices : ils avaient par leur crime acheté l'impunité. Étrangère dans l'empire où elle régnait, elle chercha à s'identifier avec la nation, en adoptant, en flattant même ses goûts et ses préjugés. Catherine sut quelquefois récompenser, elle ne sut jamais punir; et ce ne fut qu'on laissant abuser de son pouvoir qu'elle parvint à le conserver. Elle eut deux passions qui ne moururent qu'avec elle : son amour pour l'homme , qui dégénéra en libertinage , et son amour pour la gloire , qui dégénéra en vanité. La première de ces passions ne la domina jamais au point d'en faire une Messaline ; mais elle prostitua souvent sa grandeur et son sexe : elle resta par habitude ce qu'elle avait été par tempérament. La seconde lui fit entreprendre des choses louables qui furent rarement achevées , et des guerres injustes . qui lui laissent au moins cette espèce de gloire qu'on ne peut refuser au succès. La générosité de Catherine , l'éclat de son règne , la magnificence de sa cour, ses instituts, ses monuments, ses guerres, sont pour la Russie ce que le siècle de Louis XIV fut pour l'Europe ; mais Catherine fut personnellement plus grande que ce prince. Les Français firent la gloire de Louis, Catherine lit celle des -Russes : elle n'eut pas comme lui l'avantage de régner sur un peuple perfectionné, et de naître environnée de grands hommes. Elle eut quelques diplomates rusés, et quelques généraux, heureux ; mais, si l'on excepte Romanzow, Panin et Potemkin, pas un homme de génie : l'esprit et la dextérité astucieuse de quelques ministres, la valeur et la férocité d'un Souvarow, le talent et la souplesse d'un Repnin, la faveur d'un Zoubow, l'aptitude d'un Bezhorodko , et l'assiduité d'un Nicolas Soltykow, ne méritent pas de faire exception. Ce n'est pas que la Russie ne soit fertile en hommes de OigilizMû/ Google

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

84 CATHLMNE U. mérite; mais Catherine les craignait ■ ils restèrent toujours loin d'elle. Il eu résulte que tout ce qu'elle a fait est à elle , surtout le bien. Que le tableau des abus et des malheurs de son règne ne jette doue pas une ombre trop odieuse sur le caractère particulier de cette princesse! Elle paraissait foncière ment humaine et généreuse : tous ceux qui l'ont approchée l'éprouvèrent; tous ceux qui l'ont connue de près étaient enchantés des charmes de son esprit; tous ceux qui l'environnaient étaient heureux. Ses mœurs étaient galantes et libertines , niais elles conservèrent toujours une certaine décence extérieure (1) : ses favoris même la respectèrent toujours. Son amour n'inspira jamais le dégoût, sa familiarité jamais le mépris : on la trompa, ou la séduisit; mais elle ne Tut jamais dominée. Son activité, la régularité de son genre de vie , sa modération , son courage , sa constance, sa sobriété même , sont des qualités morales qu'il serait trop injuste d'attribuer à l'hypocrisie. Oh! quelle eût été grande, si elle eût eu le cœur aussi juste que l'esprit! Elle régnait sur les Russes moins despotiquement que sur elle-même : jamais on ne la vit ni s'emporter à la colère , ni s'abandonner à la tristesse , ni se livrer à une joie immodérée. Les caprices , l'humeur, les petitesesses, n'entraient pour rien dans sou caractère, et moins encore dans ses actions. Je ne déciderai point si elle fut véritablement grande, mais elle fut aimée (2). Mais de quelque point de vue qu'on voulût l'envisager, elle sera toujours mise en première ligne parmi ceux qui ont captivé (I) Ce qu'on a répandu en Europe de ses débauches, du vin de Champagne et de l'enu-de-ile dont elle s'eni'rait , des grenadiers qu'elle faisait monter chez elle, et cent autres contes, sont de pures calomnies. (firole de l'auteur) (a) On différents quatrains, tant pour servir d'éplapha a Catherine que pour maître sous son portrait: mais aucuns ne sont si Lien Trappes et ne la caractérisent sf bien que les suivants ; ils sont de deuit jeunes Russes, qui /élèvent encore les qualités aimables de leur esprit par celles d'un grand caractère et d'un cœur généreux. Elle lit oublier, par un esprit sublime. D'un pouvoir hJh'ni 1rs riiuriNCi alius. OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

SES MINISTRES. l'admiration du monde par leur génie, leur puissance, et surtout leurs succès. Son sexe, donnant un nouveau relief aux grandes qualités qu'elle a déployées sur le trône, la mettra même au-dessus de toute comparaison dans l'histoire, et l'on sera obligé de recourir aux siècles fabuleux des Isis et des Sémiramis, pour trouver une femme qui ait exécuté ou plutôt entrepris d'aussi grandes choses. Les dix dernières années de son règne mirent le comble à sa puissance, à sa gloire, et peut-être à ses crimes politiques. Frédéric, ce grand homme, dictateur des rois de l'Europe, venait en mourant de la laisser doyenne des têtes couronnées. Si l'on excepte Joseph et Gustave, toutes ces têtes ensemble ne valaient pas la sienne : car elle surpassait autant les autres rois par l'étendue de son génie que par celle de ses Etats ; et si Frédéric fut le dictateur de ces rois, elle en devint le despote. Ce fut alors que le bout de ce fil politique qui faisait mouvoir la pauvre Europe comme un pantin, et qui avait échappé à la France pour voltiger de Berlin à Vienne et à Londres, se trouva fixé dans les mains d'une femme qui le tirait à son gré. Cet empire immense et romanesque qui lui était asservi, les ressources inépuisables qu'elle tirait d'une terre et d'un peuple neufs encore, le luxe excessif de sa cour, la pompe barbare de ses grands, les richesses et la grandeur royale de ses favoris, les exploits glorieux de ses armées, et les vues gigantesques de son ambition, imposaient une espèce d'admiration à l'Europe stupide. Des princes qui eussent répugné à se montrer l'un à l'autre quelques déférences ne se trouvaient point humiliés de Et «c malMInt par w» ierlui Sor un Irûne acquit par un crime. Celui-ci es! tria- flatteur, el n'en a pas moins de mérite : nom le tan de la pali, au milieu delà guerre, A tous sn commis elle dicla la lot : l'ar ses talents dlver» elle étonna la terre, Ecrlrlt comme un sacr, et régna comme un roi. (Mole dt l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 19.21% accurate

8G CATHEBISE 11. rendre une dame l'arbitre de leurs intérêts et la régulatrice de leurs actions. Mais la révolution française, cette révolution si funeste aux rois , le fut surtout à Catherine. Qu'eût-elle répondu, si, dans un moment de calme , on lui eut démontré qu'elle avait elle-même beaucoup avancé et affermi cette révolution française si odieuse à ses yeux? c'est cependant un fait. Si sa démence ne l'eût point emportée à se jeter ainsi sur la malheureuse Pologne , et à fomenter ensuite des factions en Prusse et en Suède, elle n'eût point révolté l'Europe contre elle et le parti des rois; elle n'eût point engagé celui de Prusse à faire subitement sa paix pour se tenir en mesure vis-à-vis d'elle ; elle n'eût point employé contre un roi et une noblesse catholiques les mêmes armes et les mêmes injures qu'on employait contre les Français. Sous ce rapport la France lui doit une statue : elle a rendu le système de ses ennemis odieux et absurde aux monarques mêmes ; elle a rendu à la république le même service , que les démagogues par leur excès l'ont fait par ses intrigues. De tout ce qu'elle a écrit, ses lettres à Voltaire sont certainement ce qui l'est le mieux : elles sont même bien plus intéressantes que celles du vieux philosophe courtisai), -qui lui vendait des montres et lui tricotait des bas(1), en lui retournant de cent manières les mêmes idées et les mêmes compliments , et lui répétant cent fois de chasser les Turcs de l'Europe , au lieu de lui conseiller de cendre libres les Itusscs. Et cependant l'Europe répétait que la Russie avait des lois , parce que Catherine avait compilé la préface d'un code , et soumis cent peuples différents au même régime d'esclavage (2) . (1) C'est ce qu'il lui dit Joui une de tes lettres. (2) L'instruction pour le coite es! si IMuli'mi'iil (inv de Montesquieu et de Reccaria, que M. F tle B. . . , qui s'élail charge (le ta traduire, ne crut pouvoir mieux foire qu'en copiant le leste île ces fameux écrivains. On peut s'en convaincre par sa traduction imprimée i Lausanne chez DigilizKi By Google

The text on this page is estimated to be only 15.75% accurate

SES OU VB AGES. S7 Parmi les pièces de sa composition qu'elle faisait jouer sur les théâtres de la ville (I), l'une est d'un genre nouveau ; ce n'est ni une tragédie, ni une comédie, ni un drame , ni un opéra, mais un assemblage de scènes de tous les genres, intitulé : Oleg , représentation historique. Elle fut jouée au* fêtes de la dernière paix avec les Turcs , avec une pompe extraordinaire et des iliTor.'iliims magnifiques ; [lins de sept cents personnes paraissent sur le théâtre. Le su jet est entièrement tiré de l'histoire russe, et en représente toute une époque. Dans le premier acte , O/cr; jette les fondements de Moscou: dans le second, il esta Kicw, où il marie et établit sur le trône son pupille Ygor. Les anciennes cérémonies usitées aux mariages des czars offrent des scènes très-piquantes , et des tableaux charmants formés par les jeux et les danses nationales qu'on exécute. Oleg part ensuite pour une expédition contre Ic-s Grecs : on le voit défiler avec son armée et s'embarquer. Au troisième acte , il sn trouve à Constantin ople. L'empereur Léon, forcé de signer une trêve, reçoit ce héros barbare avec la plus grande magnificence : on le voit manger à sa table , tandis que de jeunes Grecs , filles et garçons , chantent ses louanges en chœurs , et exécutent devant lui les anciennes danses delà Grèce. La dernière décoration représente l'hippodrome où l'on donne à Oleg le spectacle des jeux Olympiques : un second théâtre s'élève ensuite dans le fond , et l'on joue devant la cour des scènes d'Euripide à la grecque. Enfin Oleg prend congé de l'empereur, et append son bouclier à une colonne , pour attester sou voyage à ConstautilGrasset. Cest de ce) homme respectable que l'auteur tient ce fa H. (Note de railleur.) (I) Elles sont écrites en russe. M. Derjawn, secrétaire de Catherine, et connu par d'autres ouvrages, passe pour avoir été le faiseur, oit du moins le correcteur. Mata ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'n jamais eu autour d'elle un homme en état de lai écrire ii?i lettrei à t'ollairs en français. Ortnrl et Anbri, ses secrétaires à cette époque, n'écrivaient pas aussi bien qu'elle ; elle en est incontestablement l'anleur. {Noit de fauteur.] Oigiiized bj Google

The text on this page is estimated to be only 18.28% accurate

88 CATHERIKE II. nople et inviter ses successeurs à y revenir un jour. Cette pièce était absolument dans le caractère russe , et surtout dans celui de Catherine : elle y représentait ses projets chéris, et ie dessein de sulijuguer enfin inTurquie tout en célébrant la paix. Cen'est proprement qu'une magnifique lanterne magique, où l'on ne fait que passer en revue des objets différents : mais cette idée de mettre sur la scène les grands événements de l'histoire, comme en tableaux, me paraît plus intéressante que les efforts de gosier de nos chanteurs, et iesintrigues amoureuses de nos tragédies. Catherine n'aimait ni les vers ni la musique , et le disait souvent : dans les entr'actes même elle ne pouvait souffrir l'orchestre, qu'elle faisait taire ordinairement. Ce défaut de sensibilité dans une femme d'ailleurs si bien organisée paraît une chose étonnante : il explique comment Catherine, avec tant d'esprit et de génie, pouvait être si impassible et si sanguinaire (I). Dans son palais de Tauride , elle dînait ayant devant les ycifx les deux horribles tableaux des deux horribles massacres d'Otschaltow et d'Ismail, où Cazanova arendu , avec une vérité hideuse , le sang qui ruisselle, les membres déchirés et palpitants, la fureur des massacrants, et l'agonie convulsive des massacrés: c'était sur ces scènes d'horreur que ses yeux et son imagination s'arrêtaient, tandis que la Gasparini et Mandini chantaient, ou que Sarii faisait exécuter un concert. Cette même impératrice qui écrivait des comédies ; qui chérissait Ségur à cause de son esprit , et écoutait même quelquefois ses vers; qui faisait jouer devant elle des farces ridi(1) Parmi tes estampes satiriques que l'o l'imp iTiilriW! de liuvsie, de Catherine, rpniirquable. On j voit tible. D'un col Cosaques lui présentent t es membres sanglants des Suédois, < et des Turcs, qu'ils vienn ent d'égorger. De l'aut 1er! On lit au rs qui en sont dignes, et qu'on ne pe un peu décemment que < le cetlc façon : Puisqu tta aimes tantl L.i 1 1 : Dy G

The text on this page is estimated to be only 14.32% accurate

SES OCVRiGES. cules par ses vieux courtisans, et surtout par le comte Staokelberg (I) et le ministre d'Autriche (2), rappelait et disgraciait l'un de ses propres ministres , parce qu'il écrivait ses dépêches avec esprit, qu'il faisait de jolis vers français, qu'il avait composé une tragédie , et qu'il voulait illustrer son pays en faisant les éloges historiques des grands hommes de la Russie : c'était le priuce Béloselsky, envoyé à Turin , homme de mérite et de goilt , qui emploie une grande fortune à protéger les arts, et beaucoup d'esprit à les cultiver lui-même Si l'on excepte les Voyages du célèbre Pallas , les Recherches historiques du laborieux Miïller (4) , et quelques autres ou(ODans les petites sociétés de Catherine, Ton Jouait à toule sorte de jeux de Rases, d'esprit et de main. On y voyait les vieux courtisans Koulleux l'efforcer de Taire des gambades, et le grand-duc Constantin y cassa an Jour le liras au vieuic comte de Stockelberg en le lulinant grossièrement el le renversant à terre. {Pintade l'auteur.) (î) Jamais l'on n'a vu pent-elre un ambassadeur être aussi longtemps et aussi bien h une cour que le comte de Coblen/. l'a été en Russie : Il y avait déjà été envoyé par Marie-Thérèse, el confirmé depuis par tous ses successeurs. C'est un homme d'une ligure ignoble et lourde; maisil est plein d'esprit, et surtout de celui qui amuse les femmes. Il fut dix ans l'aduratr.ur assidu de la belle princesse nol^nrouka. el Cntlierinenimail sa société. Sa passion clail de f.iire joiit et de Jouer lui-même la comédie, et il s'en acquitta fort bien : mais, A^é de près de soixante ans, il se donnait le ridicule de prendre régulièrement lies leçons de cliant: et souvent un courrier de Vienne, lui apportant la nouvelle de quelque événement ou de quelques défaites, le trouvai! devant son miroir, répétant un rôle, déguisé en comtesse inCscarln^iias nu de Croupillac, etc. Les mauvaises dis pêches qu'il recevait sans cesse pendant la pierre ne l'empêchaient pas de donner régulièrement des fêtes, des bals, et des spectacles chez lui. On disait même, en apprenant quelque victoire de Bnnaparte : Bon. nous mirons un bal snior*' c/ir~rnwbiissuihiir. Catherine, eboquée de celle fureur dramulique, dit un Jour : fous verre: qu'il nom garde sa meilleure pièce pour ht jour de l'entrée des Frauçaisà Vienne. (Note de l'auteur.) (3) 11 s'est fait connaître par plusieurs poésies, el surtout par une Epilre aux Français, où Il semble être Français lui-même, et oit il leur jette des lauriers qui retombent sur lui. Voltaire lui écrivit une luttre flatteuse, et lui renouvela le même compliment qu'il avait

fait auparavant au célèbre auteur de l'Épître à Ninon. (Note de l'éditeur.) II)
C'est ce mime Müller qui lit une si judicieuse critique de la pré

The text on this page is estimated to be only 16.52% accurate

CATHERINE 11. vrages sur l'histoire naturelle , aucun livre digne d'être' connu iiiiiciirs n'a honoré la Russie sous le règne de Catherine (1). L'histoire naturelle et les mathématiques sont les seules sciences que les Russes aient un peu avancées , à l'aide des Allemands. Cependant aucune nation ne se trouve dans le cas de rendre des services plus essentiels aux sciences. L'histoire naturelle et l'histoire ancienne devaient enattendre les découvertes les plus étonnantes. Les ruines de vingt villes détruites attestent que la Tartane et la Mongolie furent jadis habitées par des peuples policés; et les monuments qu'on y découvre encore réalisent les sublimes conceptions do Bufton et de Bailli. On a retrouvé des bibliothèques entières sous les ruines d'Ablai-Kitt, et dans les mesures immenses qui bordent i'Irtisch. Des milliers de manuscrits en langues inconnues, et beaucoup d'autres en chinois , en lia! m ou k et en mantehoux , pourrissent dans les cabinets déserts de l'académie : ils se seraient mieux conservés, s'ils fussent demeurés ensevelis sous les ruines , jusqu'à ce qu'un gouvernement , ou un peuple plus curieux les eût déterrés. Avant la mort de Catherine, la plupart des monuments do tendue histoire de Pierre I*r, el de qui Voltaire écrivait : Ctit un Allemand; je lui souhaite plus d'esprit el mains de cantonne». Voltaire s'étonnait fort que les Russes prétendissent mieux savoir)i>ura noms, ol ceux de leurs provinces et de leurs villes, que le Dlclionnaire dela Miuv liiiière, et qu'ils se plaignissent de les voir estropies. Il s'obslnail ii («rira Roumanou, Scliouvalou.etc au lieu dcRomanaw et Sel mil va low, comme si la terminaison de philosophe ùUW plus harliare que ci'llc Je ChanJeloup, (A'olc détailleur.) (I) Plasieurs hommes de lettres célèbres en Allemagne, comme KllnKcr, penseur hardi etcauslique, et Kotzebue, écrivain Uramalique dont les plagiais tféshm'.ori'iil rjiic [(iiefuis les talents, écrivaient en Russie; mais ils se gardaient lien, surtoutile premier, d'y faire imprimer leurs ouvrages. Kotzebue pourtant était digne qu'on lui pardonnai ses bon» ouvrages, en faveur de son Lansliniis, mauvaise iniitalinn de Candide, et de sa Iraduclion des auvres deDerjawan el de sa fuite a Paris. Les ouvrages iopograp laques et statistiques de l'élégant Slorcti mériteraient encore une exception, s'il avait osé imprimer comme il écrivait. [Ploie de rauteiir.) DigilizKi By Google

The text on this page is estimated to be only 15.71% accurate

110NUUENTS liE SOTi EliOIVE. son règne ressemblaient déjà à des débris : légisiuli.m , colonies, éducation, institut, fabriques, bâtiments, hôpitaux (1), canaux, villes, forteresses, tout avait été commencé et abandonné avant d'être achevé. Sitôt qu'un nouveau projet naissait dans sa tête, elle quittait tout le reste pour s'en occuper uniquement, jusqu'à ce qu'une autre idée vînt l'en distraire encore. Elle abandonna son code pour chasser les Turcs d'Europe. Après la paix glorieuse de Kalnarcigt , elle parut s'occuper de l'administration intérieure ; mais tout fut oublié pour se faire reine de Tauride. L'idée de placer le grand czar sur un rocher scabreux qu'il a franchi , au lieu de piédestal ordinaire , était sans doute neuve et grande ; mais elle a été bien exécutée. Le rocher qu'on transporta de Finlande jusqu'au bord de la Neva , avec des travaux infinis , était haut de 20 pieds et long de 40 , et recouvert d'une mousse antique de quelques pouces d'épaisseur. On lui ôta ses formes brutes et libres pour lui en donner de régulières ; on le tailla , on le polit, on le réduisit à moins de la moitié de sa grandeur : à présent c'est un petit rocher écrasé sous un grand cheval ; et le czar, qui devait de là contempler son empire plan sur terre encore qu'il ne fût conçu, peut à peine voir dans le premier étage des maisons du voisinage (2). Par une nouvelle (1) Un liftpil.il de la fondation de Catherine mérite pourtant d'être cité comme un établissement caractéristique ; il était Justine à recevoir cinquante femmes atteintes du mal vénérien. On ne demandait ni le nom, ni les qualités de celles qui se présentaient, et elles étaient traitées avec autant de soins que d'égards et de discrétion. Ce dernier mot était même brodé sur le linge qu'on leur donnait pour leur usage. (Note de l'auteur.) (2) D'Orbeil avait adressé à Catherine des îles vers où se trouvait ce Joli quatrain : C'est par les soins que le brome respire Sur ce rocher de Thetis aperçu, lit que le car découvre son empire si vaste encore qu'il lit l'avait conçu. I . Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

92 CATILINB II. co nt radiat od, on a donné à Pierre 1^{er} le même habit russe qu'il faisait quitter par force et couper à ses sujets. Si cette statue avait un piédestal proportionné à sa grandeur, ce serait un chef-d'œuvre admirable. Pétersbourg étant habite par des colonies de différentes nations , rien n'est pins composé que les mœurs et les usages de ses habitants. On ne sait en général. quel ton ni quelle mode y dominant. La langue française est celle qui sert de liaison entre les différents peuples , mais ou y en parle également bien plusieurs. Pour peu qu'une société suit nombreuse, un se sert tourà tour de trois langues, la russe, la française et l'allemande; mais il n'est pas rare d'entendre , dans celle mémo société, des Grecs, des Italiens, des Anglais, des Hollandais, des Asiatiques , s'entretenir dans leur idiome. A Pétersbourg, les Allemands sont artistes et artisans, surtout tailleurs et cordonniers; les Anglais, selliers et négociants; les Italiens, architectes, chanteurs ctimagers, etc., mais ou ue sait ce que sont les Français : la plupart changent d'état tous les ans; tel est venu laquais, s'est fuit o.vfwA/Ve/, et devient cousciller ; on en a vu être tour à tour comédien, gouverneur, marchand , musicien et officier : on ne peut nulle part mieux remarquer combien le Français est inconstant, entreprenant, ingénieux et propre à tout. Pour y retrouver les mœurs et le caractère de chaque nation, il faut pénétrer daus l'intérieur des maisons ; car cen'est (fia dans les rues que l'on vit à la russe. Chez les Français , on s'amuse à des jeux d'esprit, ou soupe gaiement, on chante encore quelques vaudevilles qu'on n'a pas oubliés; ehez les Anglais, on dîne à cinq heures, on boit du punch, on parle commerce; les Italiens font de la musique, dansent, rient , gesticulent : leur conversation roule sur les spectacles et les urts ; chez les Allemands, on s'entretient de sciences, on fume, ou discute, on mange beaucoup, l'on se Tait force compliments; chez les Russes , on trouve tout pêlc-mêlc , et le jeu par-dessus

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

MONUMENTS DE SON RÈGNE. 93 tout : il est l'âme de leurs sociétés et de leurs plaisirs , mais il n'en exclut aucun des autres divertissements. L'étranger, le Français surtout, était surpris , enchanté après avoir longé les côtes inhospitalières de la Prusse , et traversé les champs sauvages de la Livonie , de retrouver au sein d'un vaste désert une ville immense et superbe, des sociétés, des plaisirs, des arts et. des goûts, qu'il croyait n'exister qu'à Paris.

The text on this page is estimated to be only 22.35% accurate

CHAPITRE III. Des favoris.' Elisabeth d'Angleterre , Marie d'ftcosse, Christine de Suède , toutes les impératrices de Russie , et la plupart di'S femmes qui ont été maîtresses d'elles-mêmes, ont eu des favoris ou des amants. Leur en faire un crime serait d'un rigoriste peu galant. Hlais Catherine 11 seule, réalisant les fables de la reine d'Achem, et subordonnant l'amour, le sentiment et la pudeur de son sexe, à des besoins physiques impérieux , a profité de sa puissance pour donner au monde un exemple unique. Elle eut l'impudence d'ériger une echarge de cour avec un logement, des appointements, des honneurs, des prérogatives etsurtoutdes fonctions déterminées; et de toutes les charges, cette charge fut la plus scrupuleusement remplie: une courte absence, une maladie passagère de celui qui l'occupait, suffisaient quelquefois pour le faire remplacer. C'était d'ail leurs l'emploi pour lequel l'Auguste .souveraine montrait le plus de choix et de discernement. .Te crois qu'il est sans exemple qu'elle y ait élevé un sujet incapable : 'et, excepté l'interrègne entre Lanskoï et Yermolow, elle ne l'a pas une seule fois laissé vingt-quatre heures vacant. Douze favoris en titre et en fonction se sont succédé dans cette place , devenue la première de l'État. Plusieurs de ces favoris , se bornant au principal devoir qu'elle prescrivait , et n'ayant guère d'autre mérite que celui de bien faire, eurent peu d'influence hors la chambre à coucher, les bains et le bou'doir. D'autres déployèrent de l'ambition.de l'audace, et surtout de la suffisance, obtinrent un crédit immense, ou conservèrent

Digilizefl by Google

The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate

DES FAVONIS. D5 de l'ascendant sur IVsprit Je Catherine , après avoir perdu son cœur ou renoncé à ses faveurs intimes. D'autres eneeere ayant lassé leur amante, ou usé leur jeunesse et leur santé en l'aimant, conservèrent sa reconnaissance et son amitié, et, jugés incapables de servir la souveraine en particulier, furent encore réputés dignes du servir l'empire eu public. C'est un trait bien remarquable du caractère de Catherine , qu'aucun de ses favoris n'encourut sa haine ou sa vengeance : cependant plusieurs l'offensèrent , et ce ne fut pas toujours elle qui les quitta. On n'en vit aucun de puni , aucun de persécuté : ceux qu'elle disgraciait allaient dans ies pays étrangers étaler ses faveurs et dissiper ses trésors, puis revenaient cucore jouir tranquillement de ses bienfaits au sein de leur patrie; cependant leur terrible amante eût pu les anéantir. Certes Catherine paraît ici au-dessus de toutes les femmes galantes qui ont existé, list-ce grandeur d'Ame, ou manque de passion? Peut-être respcccta-t-elleencoredans ses amants les faveurs dont elle les avait honorés. Soltykow, Orlow et Lanskoï , furent les seuls que la mort lui ravit : les autres , survivant à ses amours , et pouvant par dépit révéler ses faiblesses ou ses turpitudes , possédaient en paîx des places ou des richesses , qui les rendaient encore un sujet d'envie pour l'empire entier. Elle se contenta de congédier un Korsakow qu'elle surprit sur sou lit même dans les bras de sa dame d'honneur, et de céder Momonow à une jeune rivale. Certes voilà des traits bien extraordinaires , bien rares dans une femme , dans une amante, dans une impératrice. Il y a loin de cette conduite gronde et généreuse à celle d'une Élisabetb d'Angleterre qui faisait décapiter ses favoris et ses rivales , et à celle d'une Christine de .Suède qui lit assassiner l'un de ses amants en sa présence. Mais Catherine, avec tout Ingénie et l'esprit qu'elle a montré, avec toute la décence qu'elle a ITcétait extérieurement , doit avoir bien connu et bien méprisé les Ilusses, pour avoir osé élever si

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

DES FAV0B1! souvent à côté d'elle tant de jeunes gens tirés de la foule , et les offrir aux respects et aux hommages de toute la nation , sans autres titres que ceux dont elle avait à rougir. Comment put-elle s'imaginer que savoir lui plaire, c'était savoir gouverner? Il suffisait, à son amant, d'une seule nuit, pour s'asseoir le jour suivant sur son trône à ses côtés. Il suffira de détailler comment Zoubow, dernier favori , fut installé , pour faire connaître à mes lecteurs indignés comment la chose arrivait , et comment Catherine prostituait son âge, son sexe et son rang. Platon (1) Zoubow était un jeune lieutenant aux gardes à cheval protégé par Nicolas Soltykow, dont il était un peu parent, et de qui l'ami qui me fournit une partie de ces mémoires était alors aide de camp. En cette qualité , il se trouvait souvent placé à côté de Zoubow , et il recherchait même cet avantage à table. Zoubow parlait fort bien français : il avait eu quelque éducation, et montrait un esprit liant et poli , parlait un peu littérature , et faisait de la musique. Il était d'une taille moyenne, mais souple , nerveuse et bien prise ; il avait le front haut et spirituel , les yeux beaux , et son visage n'avait point encore cet air allongé, froid et vaniteux, qu'on lui a vu depuis. Lorsqu'au printemps de 1789 l'impératrice alla à Tzarsoïé-Célo, il sollicita de son protecteur la faveur d'être nommé pour commander le détachement qui la suivit, et, l'ayant obtenue, il dîna avec Catherine. A peine la cour fut-elle arrivée, que la rupture avec Mononow éclata ■ ce favori fut marié et renvoyé. Zoubow se trouva le seul jeune officier en vue; et il paraît que ce fut à cette circonstance heureuse pour lui, plutôt qu'à un choix médité de Catherine , qu'il dut la préférence. Potemkin absent , Nicolas Soltykow alors en grand crédit , introduisit et servit le jeune Zoubow avec d'autant plus de zèle qu'il espérait s'en faire un appui contre l'al(1) Ce nom lit dire aux courtisans qu' Catherine finissait par l'amour platonique. (Noie de l'auteur.) Oiginzcd bf Google

The text on this page is estimated to be only 18.30% accurate

DES FAVORIS. tier Potemfciirt, dont il était le seul contempteur à la cour. Après quelques entretiens secrets en la présence du mentor (I), Zoubow fut goûté, et adressé pour plus ample informé à mademoiselle Protasow et au médecin du corps(2). Le compte qu'ils rendirent dut être avantageux : il fut nommé aide de camp de l'impératrice, reçut un cadeau de cent mille roubles pour se faire des chemises, et fut installé dans l'appartement des favoris , avec tous les avantages accoutumés. Le lendemain, on vit ce jeune homme donnant familièrement le bras à sa souveraine , un grand chapeau à plumet sur sa tête , chamarré de son nouvel uniforme , suivi de son protecteur et des autres grands de l'empire qui marchaient derrière lui chapeau bas. — Il avait fait la veille antichambre chez eux. Le soir, après le jeu , on voyait Catherine congédier sa cour et rentrer dans sa chambre à coucher, suivie de son favori seul : quelquefois son (ils et ses petits- fils étaient présents. Voilà comme elle scandalisait impunément sa cour, et se rendait méprisable à ceux qui devaient la respecter. Le lendemain, les vieux généraux, les anciens ministres, remplissaient les antichambres de la nouvelle idole , et tout se prosternait devant elle. C'était un génie que l'œil perçant de Catherine avait aperçu : les trésors de l'empire lui étaient prodigués ; et rien ne peut être comparé à l'impudeur de Catherine , que la bassesse et les empressements honteux de ses courtisans (3). Peut-être sera-t-on curieux de lire ici la suite des favoris en (I) Il était gouverneur des grands-ducs, et ministre de la guerre. (Note de l'auteur.) (S) On nommait mademoiselle Proloaow Vipratvcuse, d'après ses fonctions. Le médecin du corps était M. tloijerton. (A'oie de Vauttur.) (3) Zoubow, chutant un jour, l'arrêta avec sa suite sur le chemin qui mène de Péter- bourg à Tiarskoé-Célo. Les courtisans qui venaient à la cour, les courriers, la poste, toutes les voitures et tous les paysans furent arrêtés : personne n'osa passer, que lorsque le Jeune homme trouva à propos de quitter le chemin ; et il s'y arrêta plus d'une heure, pour y attendre le lièvre. (KoU de Fauteur,)

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

DES FAVORIS. titre qu'a eus Catherine , et qui ont plus ou moins régné sur la Russie au nom de leur auguste amante. r. Serge Soltykow Tut le premier; et l'on prétend même qu'il eut les premières fa* veurs de Catherine encore grande-duchesse, parce qu'un obstacle physique empêchait Pierre III de les cueillir. Il passe eu Russie pour être le véritable père de Paul. Soltykow aimé et heureux devint indiscret, et fit des jaloux. Élisabeth le bannit honnêtement de la cour, et il mourut dans l'exil (I). 2. Stanislas Pomiatowski le Qtbtcdtôt oublier. Il était alors eu voyé de Pologne à Saiut-Pétersbourg : beau , galant et spirituel , il plut à la jeune Catherine , qui lui donna bientôt des rendez-vous où il fut heureux. Pierre III les troubla quelquefois, quoiqu'il fût peu jaloux, et qu'il préférât sa pipe , sa bouteille , ses soldats et sa maîtresse , à son aimable femme. On sait comment Catherine , devenue impératrice, fit donner la couronne de Pologne à son amant. Son règne désastreux prouva que , lorsque l'amour donne une couronne , il est aussi aveugle que la faveur en distribuant les emplois et le crédit. Stanislas fut le plus aimable des hommes et le plus faible des rois. Comment un homme aussi pusillanime a-t-il pu captiver nu instant l'estime de l'Europe ? et cependant qui ne l'a pas admiré? Quelle, contradiction entre ses sentiments, ses discours et sa conduite ! A la dernière diète , le généreux nonce KamarXm dit publiquement, en le voyantvaciller : « Quoi! Sire, n'êtes-vous donc plus le même qui, en signant la constitution du 3 mai, nous disait : Que ma main sèche plutôt que de sous(I) Soltykow avait tout l'esprit, tous les agrcmenls et toute la vanité d'un jeune seigneur russe. Il est le seul favori que Cullterine ail choisi dans «ne famille puissante. Sa politique alors ne réglait point encore son cœur. [Note de l'auteur.) OigilizM 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 15.93% accurate

STANISLAS PONIATOWSKI. crin à tout acte contralre?Tàote l'Europe vousaecuse de n'être que le roi de Catherine : jtistiûez-la du moins de vous avoir couronné , en lui montrant que vous savez régner (1) 1 » Et cependant l'indigne Stanislas signa , quelques jours après , l'accord qui démembrait pour la seconde fois la Pologne , et par lequel il avouait formellement qu'il n'avait été qu'un factieux et un rebelle, en établissant une constitution raisonnable , qui lui donnait, à lui roi, plus d'autorité, et promettait à sa nation plus de liberté et de bonheur (2). Il ne sutniêtre roi, ni cesser de l'être : il n'eut pas même le bon esprit et la fierté d'Arlequin , qui,alors qu'on veut lui arracher de force sa barrette , et qu'il ne peut plus la défendre , la jette à terre en disant : Tenez , la voilà ! Il aime mieux traîner sa vieillesse dans l'opprobre, et venir mourir a Saint-Pétersbourg dans l'humiliation (3). [Il Ce brave Polonais fu russes Rotfiênfold et Pistor, dignes pendants des barbares Krel cote et Kakowkxy. Dieu, quels non» 1 ceux qui les portaient claie Ot plus hommes-là qui ont conquis la Pol. ! la nation seinhkiit

•

The text on this page is estimated to be only 14.68% accurate

100 De tous les favoris de Catherine , Stanislas fut le seul qu'elle se plut à humilier, après l'avoir élevé. La loyauté et le patriotisme qui parurent un instant combattre dans le coeur du roi sa reconnaissance et son assujettissement furent un crime aux yeux de la fière czarine. Elle était indulgente en amour, mais implacable en politique, parce que l'orgueil fut sa plus forte passion, et que l'amante fut toujours en elle maîtrisée par l'impératrice. 3. GILKGOIHE Oklow, dont la faveur fut si longue et si brillante, et dont l'histoire est si essentiellement liée à celle de Catherine, sembla partager avec elle le trône où il l'avait placée (t). Il réunit tous les pouvoirs et tous les honneurs qu'on a vus depuis décorer Potemkin et surcharger Zotibow. Il avait beaucoup de la hauteur et du caractère que déploya le premier. Quoiqu'il fut jeune et robuste , son frère Alexis, d'une force d'Hercule et d'une taille de Goliath (2), lui fut associé dans ses fonctions particulières au (j) Si, dans ces mémoires, on en parle! plus de la révolution de nuit, c'est que l'Europe en est suffisamment instruite par l'histoire qu'en a laissée Rousmiers, et qui est en tout «informe à ce que tout le monde sait en Russie par des gens qui furent du nombre des acteurs ; et Résout à peu près les mêmes que ceux que J'ai lus depuis dans Huijuti's. {Note de l'auteur.) [■>) C'est cet Alexis Orlov, qui fut l'un de» égarés de Pierre III. Il se rendit célèbre depuis par ses expéditions dans l'Archipel, et surtout par la bataille de Chesmé, dont il recut le surnom de Chesminsky. L'infâme enlèvement qu'il fit en partie d'une fille de l'impératrice Élisabetli, que Catherine a sans doute sacrifiée comme Iwan. achève de le rendre odieux et exécration, en dépit de ses lauriers usurpés. On verra quelle vengeance Paul tira du meurtrier de son père. Il est à présent banni en Allemagne, où il cherche en vain par son luxe et ses dépenses à s'acquiescer de la considération. On le fuit, on l'évite, comme un de ces êtres qui inspirent l'horreur. Mm

The text on this page is estimated to be only 14.28% accurate

WASILTSCHIIvOW. 101 près de l'insatiable Catherine , alors dans toute la rigueur de l'âge. Elle eut de Grégoire un (ils avoué , qu'ou nomma Basile Giégoréwilsch Itobriishi/, qu'elle fit élever nu corps des cadets, et dont l'amiral Ribas, alors instituteur dans ce corps, devint le gouverneur (i). Deux jolies demoiselles d'honneur, que la i'rolasow, première femme de chambre, élevait comme ses nièces, passent aussi pour être filles de Catherine et d'Orlpw. C'est petit 08 célèbre favori qu'elle lit construire le triste palais de marbre où elle eut l'impudence de faire, sculpter cette inscription : Par l'amitié reconnaissante. Elle lit aussi frapper en son honneur une grande médaille , à l'occasion du voyage qu'il lit û Moscou pour y rétablir l'ordre et en chasser la peste : il y est représenté en Curtius qui se précipite dans le gouffre (2j, àVM cette inscription : Et la Russie aussi produit de tels enfants. Le château de (iatschina , qu'habite aujourd'hui Paul, est encore un monument du prince Orlow. Douze ans de jouissance , et les hauteurs 'de cet amant, lassèrent eu fin sa souveraine affermie sur le trône; et, après une longue lutte, Potemkin l'emporta. Le triomphe de sou rival , et l'inconstance de Catherine, qu'il nommait hautement ingrate, firent un tel effet sur lui, qu'il en perdit enfin la santé et la raison. L'orgueilleux, le puissant , le brillant Orlow , mourut dans une horrible démence , (i) Co Bobrlusky rttsembta beaucoup k sa mère par lu li«uri «muicjuH ail ds PetpfR el nV l'Instruction. Il n'élotl fait rélewier n> FMhonfe ■ mal* son frère Paul le raupelft à ion aTénement, cl lu lit roajur iiii Ranlei !i cheial [Il le difj-rada qurlqim train* aprtt. {,-¥«« dt ('««leur.) (1) J'ai vu an dessin fort plaçant. C.iUwrlne la urande, un niert «ir Varsovie, et l'aolre tut Conslaolinople, oouvrail lous les princes «la l'Europe de tes vaslrs jupons, commr d'an pavillon. (,Yofrrfr BWter.)

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

DES FAVOUIS. -ee barbouillant le visage de ses excréments , dont il se nourrissait comme un autre faéchiél (I). Wasiltschikow , que Panin produisit pendant une absence d'Orlow , remplit les intervalles qu'il y eut entre les deux fiers rivaux. Il ne fut que l'instrument des plaisirs de Catherine. 5. POTF.MKIJi. Il vint un jour hardiment s'emparer des appartements de son prédécesseur, et attesta sa victoire en se rendant maître du champ de bataille qu'on lui avait disputé longtemps. Sa passion, sa hardiesse, et sa taille colossale , avaient charmé Catherine. Il fut le seul de ses favoris qui osa en devenir amoureux , et qui lui épargna des avances qu'elle était toujours obligée de faire : il parut même vraiment et romanesquement épris (2). Il adora d'abord sa souveraine comme une amante , et la chérit ensuite comme sa gloire. Ces deux grands caractères semblèrent créés l'un pour l'autre ; ils s'aimèrent, ils s'estimèrent encore en cessant d'être amoureux ; et la politique et l'ambition les enchaînèrent, quand l'amour les eut dégagés. [1) Plusieurs prétendent que Polemkin l'avait empoisonné avec une herbe dont la vertu est de rendre fou, et que les Kusses nomment Piannaïa Irawa, herbe à l'ivrogne. (2) On a de lui une chanson russe qui commence par ces vers : Kiik sinro ia tébi wldal, etc., et qu'il composa pendant sa première passion : elle respire le «Miment,, et mériterait d'être iradulle. Voici ce dont je me souviens. — « Aussitôt que Je te via, je ne pensai plus qu'à toi seule : les yeux éblouissants me captivèrent, et Je tremblai de dire que j'aimais. L'amour se soumet indifféremment tous les cœurs, et c'est avec les mêmes fleurs qu'il les enchaîne. Mais, o Dieu ! quel tourment d'aimer celle à qui je n'ose le dire ! celle qui ne peut jamais être à moi ! Ciel barbare ? pourquoi la lis-tu si liell ! ou pourquoi la lis-tu si grande ? Pourquoi vouloir que ce fut elle, elle seule, que Je pusse aimer ? elle dont le nom sacré ne sortira jamais de ma bouclie, ni l'Image charmante de mon cœur !

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

POTE M KI S. 103 Je laisserai aux voyageurs le soin de détailler la pompe de ses fêtes , le luxe barbare de sa maison , et la valeur de ses brillants ; et aux écrivains leurs allemands , celui de raconter combien il avait de billets de banque reliés en guise de livres dans sa bibliothèque, et combien il payait les cerises dont il avait coutume d'offrir tous les premiers jours de l'an un plat à son auguste souveraine; ou ce que coûtait la soupe de slerlet, qui était son mets favori ; ou comment il envoyait un courrier à quelques cents lieues , pour chercher un melon ou un bouquet à ses maîtresses. Ceux qui voudront voir son portrait caractéristique, le trouveront tracé supérieurement dans le livre intitulé : Histoire de Catherine II ; et des détails sur la vie politique de Potemkin me conduiraient trop loin. L'un de mes amis, qui l'a suivi dans ses campagnes , s'en occupe d'ailleurs en ce moment , et est plus à même que moi de satisfaire la curiosité sur cet homme extraordinaire. Il créait, ou détruisait, ou brouillait tout; mais il vivifiait tout. Absent, on ne parlait que de lui : présent , c'était lui seul qu'on voyait. Les grands, qui le haïssaient, et qui jouaient quelque rôle tandis qu'il était à l'armée , semblaient à son aspect rentrer en terre et s'anéantir devant lui. Le prince de Ligne, qui lui écrivait des flagorneries (1), disait : Il y a du gigantesque , du romanesque et du barbaresque dans ce caractère-là ; et c'était vrai. Sa mort laissa un vide immense dans l'empire, et cette mort fut aussi extraordinaire que sa vie. Il avait passé près d'un an à Saint-Pétersbourg , se livrant à toutes sortes de plaisirs, même de débauches , oubliant sa gloire, et étalant ses richesses et son crédit avec un faste insultant. Il recevait les plus grands 'da l'empire comme ses valets, daignait à peine apercevoir le petit Paul, et passait quelquefois dans les appartements (1) Il lui dit dans une de ses lettres ((un prince faisait courir pnr vnnilé: fous (aitet plm de galanteries à voire auguste et aimable souveraine, que tous tel court liant de Louis XIV ensemble n'en purent faire uf'***' «'''• {Note de fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 17.08% accurate

DES FAVOKIS. d« Catherine, les jambes nues, les cheveux éparés, et en robe, de chambre. Le vieux Repnin profita île son absence à l'armée pour battre les Turcs . et les forcer à demander lu paix , et lit plus en deux mois 0.11c Potemkin n'avait fait en trois ans. Celui-ci, qui voulait encore traîner la guerre, se réveille à ces nouvelles, et part (1) ; mais il emportait la mort dans son sang. Arrivé à Jassy, q:ii était rirmiis longtemps son quartier général, ou plutôt sa capitale et sa cour, il est sombre, mélancolique, dévoré d'inquiétude, impatient de sa maladie 11 veut lutter avec elle et la vaincre par son tempérament de fer : il se rit de ses médecins, se nourrit de viandes salées et de raves crues. Son mai empire; il veut se l'aire transporter à Otscliakow, sa chère conquête : à peine a-t-il Fait quelques verstes , que l'air de sa voiture semble l'étouffer. On étend son manteau sur le bord du chemin ; on le couche dessus , et il expire dans les bras de sa nièce Dranltsha, qui l'accompagnait. Catherine , à la nouvelle de sa mort , tomba trois fois en faiblesse , - il fallut la saigner : on la crut mourante ;elle montra presque la infime douleur qu'à la mort de Lanskoï. Mais ce n'était plus un amant qu'elle perdait; c'était un ami, dont le génie s'était identifié avec le sien, qu'elle regardait comme l'appui de son trône et l'exécuteur de ses vastes projets. Catherine , assise sur un troue usurpé , haïe de son fils, était femme et timide : elle s'était accoutumée à voir un protecteur dans Potemkin, dont la fortune et la gloire étaient si bien liées à la sienne. Elle parut se retrouver étrangère, elle commença à craindre sou fils , et ce fut alors qu'elle s'étaya '0 San entrevue aven Repnin! fut une scène. Comment, tut dit-il, petit prêtTM Martin que tu es {*}, oses-tu pendant mon nhsence entreprendre lanl de choses? qui t'en a donné les ordres? Hepnin intli(;né l'iilui île celte a[! (ii[:u|;!j>, cl i-nli;ir;li par ses suerai . osa uni- fois monIrer (le la fermeté mec lui. n j'ai servi ma pairie, dit-il : ma tête n'est t point en (on pouvoir; et lues un rfiililcque je ne crains pi us, » En disant ers mois, il sorlit en fureur, fermant la porle sur Poleinkin qui Is siivail le poing lrvts. Peu s'en fallut nue les deux liéros de la Russie 1* se prissent au* cheveux. (Kote de fauteur.) 1*1 Rcpntn c»l «n npûirc du mnrtinismc. Oigitized ûy Google

The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate

ZAWADOWSKY. de son petit-fils Alexandre, qui sortait de l'enfance, et commença à l'opposer à son père. Quel contraste , quelle leçon offre la mort des trois plus grands personnages de la Russie ! Orlov qui régna douze ans à côté de Catherine, partageant son trône et son lit, finit par se nourrir de ses excréments , et meurt dans une démence pitoyable. Potemkin, le puissant, le magnifique Potemkin, le fondateur de tant de villes et de palais, le conquérant d'un royaume, expire sur un grand chemin. Et Catherine elle-même tombe de sa chaise percée , et rend l'esprit sur le plancher en poussant un cri lamentable ! Les richesses d'An i'otemkin ont été exagérées. Elles n'approchèrent point de celles de Mentschikow , et surtout de celles qu'avait amassées l'indigne Biren : le dernier favori même en possède de plus considérables. Potemkin puisait à la vérité directement dans les caisses de l'Etat; mais aussi il dépensa beaucoup pour l'État , et se montra grand prince de Russie autant que favori de Catherine. Zoubowa puisé comme lui dans le trésor public , et n'a jamais dépensé un rouble pour le public. Ce qui distingue Potemkin de tous ses collègues, c'est qu'en perdant le cœur de l'impératrice , il ne perdit point sa confiance. Lorsque l'ambition eut remplacé chez lui l'amour, il conserva tout son crédit ; et ce fut lui qui donna de nouveaux amants à son ancienne maîtresse. Tous les favoris qui lui succédèrent lui demeurèrent subordonnés. 6. Zawadowsky fut celui qu'il présenta à Catherine pour remplir les fonctions physiques, lorsqu'ils furent fatigués de les exercer ensemble. Il était jeune, vigoureux, bien fait; mais le goût qu'on avait pour lui passa bientôt. Il avait été secrétaire : sa disgrâce n'eut point d'éclat; il resta dans les affaires du cabinet, et fut fait conseiller privé. Il vit encore, riche des premiers bienfaits de son amante.

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

IDrt I)ES FAVORIS. 7. ZOIUTSCH , sur qui l'inconstante Catherine jeta ensuite ses regards , est le seul étranger qu'elle ait osé créer son favori pendant son règne. C'était un Sernien échappé du bagne de Coastantinople où il était prisonnier ; il parut, pour la première fois, en habit de hussard à la cour. Il éblouit tout le monde par sa beauté , et les vieilles dames en parlent encore comme d'un Adouis. D'abord protégé par Potemkin , il voulut en secouer le joug , se brouilla avec lui , et l'appela en duel. Il n'avait pas l'esprit assez cultivé encore pour captiver celui de Catherine; elle le renvoya , au bout d'un an , en le comblant de biens. Il obtint la ville de Schhlow , qu'on érigea pour lui on espèce de souveraineté , exemple unique en Russie. Il y vit en prince , tenant une cour, et accueillaul les étrangers. S'il s'est enrichi des dépouilles de l'État, il lui en rend une partie assez noblement : il a fondé hSchklow un corps de cadets , où il fait élever à ses Trais deux cents jeunes officiers. Malgré ces occupations, et les jeux, les spéciales et les plaisirs , où il se ruine , il s'ennuie dans sa principauté. Il sollicitait eu vain, depuis plusieurs années, la permission de reparaître à Saint-Pétersbourg ; elle ne lui fut point accordée : mais Paul vient de l'appeler à sa cour. KtmsAKOvf, espèce de petit maître russe, élevé du corps de garde du palais, où il faisait le service de sergent et où Catherine le remarqua, jusqu'au lit de sa souveraine. Il fut ingrat ou infidèle. Catherine le surprit elle-même sur son propre lit , tenant dans ses bras la belle comtesse Bruce, sa dame d'honneur et sa confidente. Stupéfaite , elle se retira , et ne voulut revoir ni son amant , ni son arnie; elle n'en tira point d'autre vengeance. OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

LÂNSKOÏ. 107 9. Lanskoi , chevalier-garde , s'était déjà fait remarier (1). Il fut bientôt l'amant le plus aimé et parut le plus digne de l'être. Il était beau, rempli de douceur et de grâces, amateur des arts, ami des talents , humain , bienfaisant : tout le monde semblait partager, en sa faveur, la prédilection de la souveraine. Il eût peut-être acquis, par les qualités de son esprit, autant de crédit que celles de son cœur lui Taisaient de partisans. Potemkin le craignit, et l'empoisonna, clil- on ; il expira dans des coliques affreuses. Catherine lui prodigua en vain les soins les plus tendres : ses baisers recueillirent son dernier soupir. Elle s'enferma pendant plusieurs jours, qu'elle passa dans le désespoir. Elle accusa le ciel , voulut mourir, cesser de régner, et jurait de ne plus aimer. Elle aimait vraiment L.anskoï : sa douleur se tourna en colère contre le médecin qui n'avait pu le sauver; il fut obligé de se jeter aux pieds de sa souveraine , et de lui demander grâce pour l'impuissance de son art. Veuve décente, affligée, elle porta le deuil de son amant; et , nouvelle Artémise , elle lui érigea un mausolée superbe auprès de Tzarskoé-Célo. Elle laissa passer plus d'un an , avant de le remplacer : mais, comme une autre matrone d'Éphèse, elle lui donna tin indigne successeur ; ce fut 10. Yebmolow, le moins aimable et le moins bien fait de tous ceux qu'elle avait choisis, qui la consola enfin du beau, du tendre Lanskoi. Il (I) Tous les officiers qui avaient ou croyaient avoir une belle figure s'efforçaient, en toute occasion, de se produire sur le passage de Calliorinc. A la cour même, les grands cédaient quelquefois la place à un bel homme, bien certains que rien ne plaisait tant à leur auguste souveraine que de traverser ses appartements entre deux fêtes de beaux garçons. Pelait une place qu'on postulait, en se montrant, entfétnlant des cuisses» bien fuites; et plusieurs fumiites fondaient leurs- espérances sur quelque Jeune. parent qu'élire s'efforçaient de produire ainsi. [Rôle ik l'auteur. > OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 18.43% accurate

DES FAVORIS. déplut cependant à Poiemkin , avant de cesser de plaire à Catherine; et le lier Tavori exigea et obtint le renvoi de l'amant, qui ne resta point deux ans en fonctions. 11. MoHONOW, qui lui avait disputé sa faveur, le remplaça. Mumonow était aimable, avait un buste parfait , mais était mal bâti par le bas. Il fut goûté et aimé, et l'eut été longtemps; mais il se rebuta des charmes flétris de son amante sexagénaire , dont l'âge semblait accroître encore les fureurs. Il devint amoureux d'une jeune princesse Scherbatow , et eut le courage de l'avouer en demandant la permission de l'épouser. Catherine fut assez généreuse et assez fière pour lui accorder sa demande, sans lui l'aire de reproches. Elle le maria à sa cour avec sa demoiselle d'honneur, et les envoya à Moscou comblés de biens (1). 12. Zoubow. Nous avons vu , au commencement de ce chapitre , comment il devint le dernier favori de Catherine. Il avait moins de vingt-cinq ans - fCtte, plus de soixante (2). Elle finit par le traiter en fils autant qu'en amant, s'occupa elle-même de son éducation, et s'attacha de plus en plus à son ouvrage, qui devint son idole. Cependant ses désirs lubriques n'étaient pas encore éteints , et on la vit tout à coup renouveler les orgies elle se percait qu'elle (1 1 Ce que plusieurs racontent du fouet qu'elle lit donner aux nouveaux mariés, est une fable, donc je n'ai point senti n'importe parler en Russie. (fielle de l'auteur.) (S) Catherine avait deux ans de plus que l'almanach ne l'annonçait. Comme elle se fut trouvée plus âgée que Pierre III, l'impératrice Elisabeth les Idt effara gratuitement en la faisant venir en Russie , et l'on a de vieux calendriers allemands qui prouvent qu'elle naquit en 1727 : ceci n'est qu'une opinion que plusieurs réfutent, et que je ne puis vérifier, (Noie de Pauleur.) OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 17.10% accurate

DES FAVORIS. 109 avait célébrées autrefois avec les frères Orlow. Valérien, l'un de ceux de Zoubow, plus jeune et plus robuste que lui, et le vigoureux Pierre Soltykow leur ami, lui furent associés. C'est avec ces trois jeunes libertins (t), que Catherine passait les journées; tinlis que ses armées battaient les Turcs, s'égorgeaient avec les Suédois, et dévastaient la malheureuse Pologne; tandis que son peuple criait misère et famine, et était dévoré par les «acteurs et les tyrans. ■ Ce fut alors qu'elle se forma une société plus intime, composée de ses favoris et des courtisans et des dames les plus affldés. Cette société se rassemblait deux ou trois fois la semaine, sous le nom de petit hermitage. On y était souvent masqué, et il y régnait la plus grande privante : on y dansait ; on y représentait des proverbes composés par Catherine, on y jouait à desjeux d'esprit, à des jeux de gages et à des jeux de maius : il n'y avait sorte de gaieté qui n'y fût permise. Les ministres étrangers en faveur étaient quelquefois admis au petit hermitage : Ségur, Cobenzl, Stéding et Nassau, obtinrent principalement cette distinction; mais ensuite Catherine forma une autre assemblée plus restreinte et plus mystérieuse, qu'on nommait la petite société. Les trois favoris dont nous venons de parler, la Branitska, la Protasow, et quelques femmes et valets de chambre de confiance, en étaient seuls membres : c'était là que la Cybèle du Nord célébrait ses mystères secrets. Les détails de ces jouissances appartiennent à un livre plus licencieux que celui-ci, et l'auteur a été obligé de brûler des notes qui auraient pu lui fournir ou lui rappelerce qui en a transpiré de plus piquant. (i) Letllre de libertin convient surtout à Valérien Zoubow, et à Pierre Soltykow, qui se livrèrent bientôt Impunément il loti lrs sortes d'excès. 1!\$ luisaient enlever des lilles dans les rues, en abusaient s'ils lestrouvaieul jolies, ou sinon les abandonnaient à leurs valels. On voit comme it profilait des leçons de ta vieille Catherine. Solljliow succomba ù ce genre de vie, el mourut regretté de ceux qui l'avaient connu avant sa fortune. (jvo(e dB fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 14.27% accurate

110 liRTICENCH. J'aurais pu également grossir ce chapitre des surnoms, des litres et des dignités de chaque favori; mais cela ne vaut pas l'impression, et ne mérite pas même d'être prononcé. On sait assez, que Catherine, après avoir entassé sur ses mignons tous les emplois, tous les titres et tous les ordres de son empire, écrivait à Vienne pour leur obtenir successivement des patentes de comte et de prince du saint-empire romain. Les ordres de Pologne et de Prusse bariolaient encore les favoris des favoris. Potemkin et Zouhow ressemblaient à des marchands de rubans et de quincailleries, lorsqu'ils étalaient toutes leurs décorations. Paul est plus russe que son père : il prétend qu'un comte ou prince du saint-empire grec vaut mieux qu'un comte ou un prince du saint-empire romain. Sous Catherine, de Kniatn russe on était fait prince allemand : sous Paul, de prince allemand, on est élevé à la dignité de Knialss russe. On ose décider la question. Je ne détaillerai pas plus les bienfaits et les cadeaux qu'ont reçus les favoris : je ne pourrais citer que ce qu'ils ont eu ! à l'usage commun.)■■■ rée >ui ense (J'élègue, énorme que la somme en parût elle n'équivaudrait pas au* dons secrets dont ils furent comblés. Qui calculerait ce que les Orlov, Potemkin, et les Zouhow, ont accumulé ? On puisaient-ils pas dans le trésor impérial, sans en rendre compte; et n'achetaient-on pas d'eux, de leurs créatures, les emplois, les rangs, la justice et l'impunité ; même les alliances, la guerre et la paix (2)? (I) l'en ai uni; Haie assez exacte : celle- somme calcul du Itéra plus furie que celle qu'en donne le livre intitulé : Histoire de Catherine II. (Note de l'auteur. J' [ij] VaWrten Zoubow, quelques mots après qu'il eut partagé avec son frère les pénalités. Tu es de Cn [henné, mettait l'en mille roubles sur une Carte, en Jouant au pharaon ; et ce Jeune homme possède, comme on l'a noté, une partie des immenses domaines des ducs de Courlande. (. \vte de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 19.08% accurate

.CHAPITRE IV. Avènement de Paul. Après le meurtre de son père, le massacre d'Ivan et l'usurpation du trône, le plus grand crime de Catherine fut peut-être sa conduite envers son fils. Elle ne lui devait plus d'égards au jeune prince au nom duquel elle a, trente-cinq ans, gouverné la Russie. Il annonçait, dans son enfance, des qualités qu'elle a étouffées par ses mauvais traitements ; il avait de l'esprit, de l'activité, des dispositions pour les sciences, des sentiments d'ordre et de justice : tout a péri, faute de développement. Elle a moralement tué son fils, après avoir longtemps balancé si elle devait effectivement s'en débarrasser. Sa haine contre lui est la seule preuve qu'il est fils de Pierre III (I) ; et cette preuve est de grand poids. Elle ne pouvait le souffrir, le tenait loin d'elle, l'entourait d'espions, le gênait, l'humiliait en tout ; et, pendant que ses favoris plus jeunes que son fils gouvernaient la Russie et nageaient dans les richesses, il vivait retiré, insignifiant et manquant d'un nécessaire. Elle parvint à l'aigrir, à le rendre méfiant, farouche, bizarre, soupçonneux et cruel. Certes il faut qu'une mère soit bien coupable et bien infâme, lorsqu'elle inspire enfin de la haine et du mépris à son propre enfant. Mais quel autre sentiment pouvait lui inspirer la meurtrière de son père (il C'est une opinion très accréditée, à la cour de Russie, que Paul est ■ Lia de Soltvkow, l'un des premiers favoris de Catherine, l'influente, il n'a aucun trait de ressemblance avec Pierre III, mais encore moins avec sa mère : Il eut le malheur d'être renié par l'un et détesté par l'autre. (Kolt de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.63% accurate

113 AVÈNEMENT DE PAUL. et l'insurpalrice de ses droits, qu'il voyait se prostituer sous ses yeux à une série de favoris qui dévouaient successivement ses oppresseurs ? Non contente de le priver de la tendresse et des prérogatives dont il devait jouir comme fils, elle a voulu encore lui ravir tous les droits et tous les plaisirs de père. Son épouse venait, presque tous les ans, accoucher à Tzarkoé-Célo, et y laissait ses enfants en des mains étrangères. Ils étaient élevés auprès de Catherine, sans que le père et la mère pussent avoir la moindre influence sur leur éducation, ni la moindre autorité sur leur conduite : dans les derniers temps même, ils étaient des mois entiers sans les voir une fois. Voilà comme on cherchait à aliéner le cœur de ces enfants, qui connaissaient à peine leurs parents. C'est ici pourtant que Paul cesse d'inspirer de l'intérêt, pour réveiller l'indignation et le mépris : c'est ici qu'il cesse de paraître fils timide et respectueux, pour n'être plus qu'un père imbécile. Quel homme sera assez vil pour n'oser revendiquer les droits sacrés de la paternité ? Comment n'a-t-il pas eu le courage de dire à sa mère : fous avez ma couronne; gardez-la, mais rendez-moi mes enfants ; laissez-moi du moins une jouissance que vous n'enviez pas à vos derniers esclaves. Ah ! celui qui ne trouva pas dans son cœur des motifs suffisants pour tenir un pareil langage, et pour agir en conséquence , n'est pas un fils respectueux : c'est un père insensible, ou lâche ; c'est un esclave, et, devenant maître, il ne peut être qu'un despote (1). La mort surpris Catherine. Le cri horrible qu'elle poussa en expirant fut celui qui proclama Paul empereur et autocrate de toutes les Russies. Son épouse fut la première qui tomba à ses pieds et lui rendit hommage avec tous les enfants : il la releva, en l'embrassant avec eux et les assurant tous de ses bontés impériales (1) Ce ne fut pas avec celle d'Italie qu'en agit le duo de Wurtemberg, /rerede l'impératrice actuelle. Callicrine ayant voulu s'emparer de ses enfants, il déclara qu'il mourrait avant de les livrer : on n'osa le réduire au désespoir, et il parut aveugle. (Noie de Fauteur.) OigitlzbD by Google

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

SES PHEUIÈBES DEMÀBCHES. 113 Haies et paternelles. La cour, les chefs des départements et de l'armée, tout ce qui se trouva présent vint ensuite se prosterner et lui prêter serment, chacun selon son rang et son ancienneté. Un détachement des gardes, conduit sous le palais, et les officiers et soldats arrivant en hâte de Pawlowsky et de Gatscliina, jurèrent fidélité. Les chefs des différents collèges s'y transportèrent pour y faire prêter le même serment : l'empereur se rendit lui-même au sénat pour le recevoir; et cette nuit mémorable se passa sans désordre et sans confusion. Le lendemain, Paul fut partout proclamé empereur, et son fils Alexandre tsarévitch, l'héritier présomptif du trône. Ce fut ainsi qu'après trente-cinq ans de gêne, de privations, d'offenses et de mépris, le fils de Catherine, l'igé de quarante-trois ans se trouva enfin son propre maître et celui de toutes les Russies. Ses premières démarches, qu'on avait surtout redoutées, semblèrent démentir d'abord ce caractère dur et bizarre qu'on lui connaissait. Il avait dès longtemps souffert des abus et des désordres de la cour; il avait eu l'école du malheur, creuset où s'épurent les grandes âmes et où s'évaporent les petites : spectateur éloigné des affaires, scrutateur des plans et de la conduite de sa mère, il avait eu trente ans de loisir pour régler la sienne. Aussi parut-il avoir dans sa poche une (ouïe de règlements tout rédigés, qu'il ne fit que dérouler et mettre en exécution avec une rapidité étonnante (1). Bien loin d'imiter la conduite que sa mère avait tenue à son égard, il s'environna d'abord de ses fils, leur confia à chacun l'un des régiments des gardes, et fit l'aîné gouverneur militaire de Pétersbourg, place importante qui enchaînait le jeune prince à côté de son père. Ses premiers procédés avec l'impératrice, dont on plaignait le sort et la position, surprirent et enchantèrent tout le monde; il changea subitement de manières avec elle; il lui assigna des revenus considérables, augmenta ceux de ses {i) Ses familiers avaient depuis longtemps son règlement militaire, qu'il ■ mettait en exécution à Galschina et à Pawlowsky, et qui devint en un moment celui de toutes les armées russes. (Note de Vauteur.) m.

The text on this page is estimated to be only 16.48% accurate

AVÈNEMENT DE 1*ÀIL. enfants à proportion, et combla sa famille du caresses et de bienfaits (I). Sa conduite avec ie favori eutaussi tout l'air de la générosité, Il parut touché de son désespoir et reconnaissant de rattachement qu'il montrait pour sa mère, le confirma dans ses emplois eu termes flatteurs, et lui dit.cn lui remettant la canne de commandement que porte l'aide de camp général de jour : Continuez à/aireces fonctions auprès du corps de ma mère: j'espère que oousme servirez aussi fidèlement que vous l'avez servie. Les ministres, les chefs des départements, furent aussi conlirmés dans leurs emplois en termes obligeants ; et les plus puissants, encore avancés et comblésfle nouvelles grâces. le premier ukase qu'il donna annonçait des idées pacifiques et lui devait surtout gagner la noblesse ; une levée de recrues récemment ordonnée par Catherine, et qui devait enlever le centième paysan, fut suspendue et annulée par cet ukase (2). Chaque heure, chaque moment annonçait un changement sage, une punition juste, une grâce méritée : la cour et la ville étaient stupéfaites d'é ton ne nient. Si la politique, la crainte et la joie, n'avaient pas dicté les premières démarches de Paul, il cdt paru, deujt ou trois heures, digne de réprimer les abus et de ramener l'ordre. Ou commençait à croire que l'on avait méconnu son caractère , et que sa longue et triste tutelle ne l'avait pas entièrement aliéné. Tout le monde se voyait heureusement trompé dans son attente, et la conduite de l'empereur lit en ce moment oublier celle du grand-duc : il devait bientôt en faire ressouvenir ; mais arrêtons-nous encore un (0 Bolirinsky, fils de Catherine et d'Orlow, relégué A Rével pour des débauches de taules espèces, fui même appelé à la cour, fait major aux gardes à cheval, et Irallé en litre pat le czat Paul, qui vient de le disgracier. (/Vote de l'auteur.) (2) Ce ne fut que pour natter fa noblesse, qui possède les hommes ; car Il rendil le même ukase, quelques mois après. (Katt de f auteur.) oigilizea D/ Google

The text on this page is estimated to be only 17.54% accurate

SES PREMIÈRES DÉMARCHES. instant aux. trop courtes
espérances de bonheur qu'il donna à son empire. Les deux premiers pas
politiques de Paul inspirèrent la confiance, gagnèrent la noblesse, et
suspendirent deux horribles fléaux que Catherine en mourant semblait avoir
légus à la Russie, la guerre et la banqueroute de l'État. Elle s'était enfin
déterminée à agir directement contre la France, en secourant l'empereur et
en attaquant la Prusse (1) ; elle avait eu conséquence donné des ordres pour
la levée de près de cent mille hommes de recrues. Les caisses de l'État étant
épuisées, les assignats multipliés à un point qu'ils menaçaient d'avoir le sort
de ceux de France (2), elle voulut tout à coup doubler son numéraire en
donnant à chaque pièce de monnaie le double de sa valeur actuelle. Paul
anéantit ces deux mesures désastreuses, que Catherine mettait déjà en exécution.
Il rompit également le traité de subsides entamé avec l'Angleterre, non qu'il
voulût, ainsi qu'on le répandit dans l'étranger, reconnaître l'odieuse
république Française, mais parce que son orgueil impérial se trouvait assez
justement indigné de se mettre, comme une petite puissance, aux gages de
Pitt, en lui vendant le sang des Russes. Paul serait sûrement très-enclin à le
faire répandre pour relever la monarchie française ; mais il aura la
générosité de le donner pour rien, quand il le jugera convenable (3). (I) Ce
projet (le Catherine est indubitable: elle voulait, à coups de canon, repousser
le roi de Prusse aux bords du Rhin. Pour lui faire sentir la nécessité absolue
de retourner à la coalition, elle fomenta des révoltes en Prusse, à Danzig
et en Silésie. (dota de l'auteur.) (s) Us perdaient, à cette époque, au profit
de la France. (Rote de Cautour.) (3) On dit cependant qu'il tire aujourd'hui de
grands subsides de Pitt ; mais c'est en marchandises anglaises, et Paul a
établi des magasins où il les fait vendre pour son compte. Ce trafic de la
couronne n'est pas nouveau : plusieurs peuplades de la Sibérie payent leurs
impôts en nature ; et le commerce de la Chine se faisait pour le
gouvernement, sous le règne d'Élisabeth. Il arriva même quelquefois que, le
numéraire manquant, les officiers de l'armée furent payés en marchandises
des magasins de la couronne, comme thé, étoffes et pelleteries. Les mesures
de Paul

The text on this page is estimated to be only 15.87% accurate

AVÈNEMENT DE PAUL. Ce brave Kosciuszko, qui est le dernier des Polonais, comme Philopémen fut le dernier des Grecs, avait, comme chacun sait, été fait prisonnier de guerre en défendant sa patrie et ses droits naturels contre des étrangers oppresseurs : cependant, au mépris de toutes les lois et du sens commun, il était retenu comme un criminel d'État, quoiqu'il fût toujours mieux traité (1) qu'Ignace Pototski et ses autres compagnons de gloire et d'infortune, qui étaient enfermés plus rigoureusement à la forteresse et à Schlussembourg. Paul fut assez raisonnable pour les faire mettre tous en liberté, et assez généreux pour aller lui-même délivrer Kosciuszko. On vit avec intérêt ce brave homme, toujours malade de ses blessures et de ses chagrins, se faire apporter au palais, où il fut introduit chez l'empereur et l'impératrice, pour leur témoigner sa reconnaissance. Il est petit, maigre, pâle et défilé : il avait la tête encore enveloppée de bandages, et l'on ne pouvait voir son front; mais son air, ses yeux, faisaient encore ressouvenir de ce qu'il avait osé entreprendre avec d'aussi faibles moyens. Il refusa les propositions que Paul voulut lui donner en Russie, et accepta une somme d'argent pour aller vivre indépendant ailleurs. On s'efforça de faire passer bientôt en Angleterre le peu de numéraire qui restait dans ses poches; et il se fit payer de la somme de numéraire qui restait dans ses poches; et il se fit payer aussi son année en quincaillerie anglaise. (Note de l'auteur) (I) Il était dans l'hôtel de feu le comte d'Anhalt : il avait, pour sa garde, un major qui mangeait avec lui. On pouvait le voir ; Il avait plusieurs chambres et la bibliothèque, et s'occupait à lire, à dessiner et à tourner. Le colonel à qui les chasseurs qui le trouvèrent dans un marais l'amenèrent prisonnier est un jeune homme de mes amis, plein de valeur et d'humanité. Il conserva un portefeuille de Kosciuszko, que nous feuilletâmes ensemble. Nous y trouvâmes plusieurs notes en Italien et en français faites pendant un voyage en Italie, des remarques philosophiques, des extraits d'ouvrages, des tirades de vers français, des brouillons de différentes petites compositions : tout prouvait que ce portefeuille avait appartenu à un homme de mérite, de savoir, de goût et de sentiment. Il y avait aussi plusieurs lettres écrites et cachetées, adressées à des femmes de Varsovie en français et en polonais, et les brouillons de quelques-uns des manifestes qu'il y avait publiés ; le tout de sa main. (I) Il y eut du fait, i

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

MON. FUNEB. RENDUS A SES PARENTS. 117 Ce trait fit la plus grande et la plus favorable sensation. Il fait sans doute honneur à Paul, et l'on est réduit à admirer dans un empereur ce qui n'est autre chose qu'un acte ordinaire de justice : mais, pour bien apprécier sa conduite en cette occasion, il faut se souvenir que ce n'est pas lui que Kosciuszko avait offensé personnellement, mais bien l'impératrice Catherine. Son fils pardonne aussi difficilement qu'elle à quiconque a l'audace de s'attaquer à lui. Kosciuszko ne doit sa liberté qu'à la haine de Paul pour sa mère, et à son affectation d'agir en tout dans un sens contraire au sien. Les honneurs funèbres à rendre à l'impératrice furent encore une heureuse distraction, qui suspendit ou entrecoupa du moins ce torrent de règlements nouveaux et d'ordonnances bizarres que l'on vit jaillir de la tête de Paul. Mais, ce qu'on n'attendait pas, et ce qu'il regarda comme un devoir filial, ce fut de lui voir remuer les cendres de son malheureux père. Le nom de Pierre III, qu'on n'avait osé prononcer depuis trente-cinq ans, parut soudain à la tête du cérémonial de deuil et d'enterrement, où l'on prescrivait à la fois les services et les honneurs funèbres à rendre à Pierre et à Catherine. On aurait pu croire, en lisant le procès, que ces deux époux venaient d'expirer ensemble. Paul se rendit au couvent d'Alexandre Newsky, où le corps de son père avait été déposé. Il se fit montrer par les vieux moines cette tombe ignorée, et ouvrir le cercueil en sa présence : il paya aux tristes restes qui s'offrirent encore à ses yeux un tribut de larmes respectables et touchantes (1). Le cercueil fut élevé au milieu de l'église ; et on y célébra les mêmes services qu'auprès de celui de Catherine, qui était exposé sur un lit de parade au palais. " Pau ! fit alors rechercher les officiers qui s'étaient trouvés at[11 Il prit l'un des gens qui couvraient encore les ossements de son père, elle baisa plusieurs fois en pleurant. O Pau !! tu as donc le cœur d'un homme, tu as même paru qu'un autre fois pire, il ne l'eût fallu qu'une autre mère et une autre éducation. (fin de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

118 AVÈNEMENT DE PAUL. tachés à son père, au moment de sa malheureuse catastrophe, et qui avaient dès lors vieilli disgraciés ou ignorés de la cour. Le baron Ungern-Sternberg, vieillard respectable, qui, depuis longtemps, vivait en philosophe retiré dans un petit cercle d'amis, et qui ne désirait pas même d'être rappelé sur le grand théâtre, fut tout à coup créé général en chef et demandé chez l'empereur, qui le fit introduire dans son cabinet. Après l'avoir accueilli le plus gracieusement : Avez-vous entendu, lui dit-il, ce que je vais pour mon père? Oui, sire, répond le vieux général, je l'ai appris avec étonnement. — Comment, avec étonnement! n'est-ce pas un devoir que j'avais à remplir? — Tenez, continua-t-il en se tournant vers un portrait de Pierre III, qui était déjà placé dans le cabinet (I), je veux qu'il soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis. En disant ces mots, il embrassa le général Ungern, et lui passa le cordon de Saint-Alexandre. Ce digne vieillard, si fort au-dessus de cette vanité, ne put résister à ce procédé touchant: il sortit en versant des larmes. Paul le chargea ensuite de faire le service auprès du corps de son père, en lui enjoignant de se préparer, pour la cérémonie, le même uniforme qu'il avait porté comme aide de camp de Pierre III. Ungern eut le bonheur d'en retrouver un semblable chez une de ses vieilles connaissances. Paul voulut voir et garder lui-même cette relique de garde-robe, qui fit aussi la fortune de celui qui l'avait si bien conservée (2). Plusieurs autres officiers, et entre autres le seul qui, à la révolution de 1762, avait voulu faire quelque résistance en faveur de Pierre III, (1) Toutes les images de Pierre III avaient été prosrites des maisons Impériales et de celles des particuliers : l'on ne sait où Paul avait pu cacher celle-ci. Heureux à cette époque celui qui déterrait dans un grenier quelqu'un de ces portraits qu'on y avait relégués : il devenait bien vite le plus bel ornement de sa chambre. Les peintres de Pétersbourg ne pouvaient suffire aux copies qu'on leur en demandait. (Note de l'auteur.) (S) Voir la lettre A tUm Iw Éclaircissements, à la fin du volume. oigiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate

ilOS. FCHÈB. RENDUS a ses parents. 119 furent retrouvés dans leurs retraites, et rappelés à la cour pour y être comblés de grâces. Ces traits sont attendrissants et honorent le cœur de Paul : mais on voit, par la réponse d'Ungern, qu'ils étonnèrent tout le monde. On les attribua autant à la haine de Paul pour sa mère qu'à son amour pour son père : plusieurs même n'attribuaient cette conduite qu'à l'envie politique d'avouer si solennellement pour son père celui qui n'avait pas voulu le reconnaître pour son fils. On blâma surtout l'éclat, l'ostentation qu'il mit à faire exhumer ses tristes cendres, pour les offrir ensuite à l'adoration publique. Le cercueil qui les contenait fut couronné { i) et transporté en grande pompe au palais, pour y être exposé dans un temple construit à cet effet, à côté du corps de Catherine, et conduits ensuite ensemble à la citadelle. C'est alors seulement que les deux époux demeurèrent en paix. On venait avec beaucoup de respect baiser le cercueil de l'un, et la main froide et livide de l'autre : l'on faisait une génuflexion, et l'on n'osait se retirer qu'en descendant l'estrade à reculons. L'impératrice , qui avait été mal embaumée, parut bientôt toute défigurée : les mains, les yeux, le bas du visage, étaient jaunes, noirs et bleus. Elle était méconnaissable pour ceux qui ne l'avaient vue qu'avec son visage composé : et toute la pompe dont clic était encore environnée, toutes les richesses qui couvraient son cadavre, ne faisaient qu'aiguiser l'horreur qu'il inspirait. Si Paul, en réhabilitant la mémoire de son père, semblait couvrir d'opprobre celle de sa mère en rappelant des scènes atroces , que trente-cinq ans de silence avaient presque fait oublier, au moins la vengeance qu'il tira de quelques-uns des assassins de Pierre III avait quelque chose de sublime. Le célèbre Alexis Orlov, le vainqueur de Tchermé, jadis si puissant, ([> Pierre III n'avait pas été couronné; et c'est sous ce prétexte qu'il n'avait pas non plus été inhumé à la citadelle avec les autres empereurs russes. (Note de l'auteur,)

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

AVÈNEMENT DE. PAUL. remarquable par sa taille gigantesque et ses habits à l'antique, respectable, s'il est possible, par sa gloire et sa vieillesse, fut obligé de suivre les tristes restes de Pierre : il attirait tous les yeux. Cette corvée juste et cruelle dut réveiller en lui des remords, que sa longue prospérité avait sans doute assoupis. Voilà le bien qu'a fait Paul dans les premiers jours de son règne : je l'ai rassemblé, pour l'offrir en masse ; car ces lueurs de raison, de justice et de sentiment, se seraient perdues dans le fatras des violences, des bizarreries et des petitesse, dont elles furent toujours offusquées, et que je vais aussi raconter. Les gardes, ce corps dangereux, qui avait renversé le père et qui regardait dès longtemps l'avènement du fils comme le terme de son existence militaire, fut, dès le premier jour, par une démarche hardie et vigoureuse, mis hors d'état de lui nuire et traité sans le moindre ménagement. Paul incorpora dans les différents régiments des gardes ses bataillons arrivés de Gatschina (I), dont il distribua les officiers dans toutes les compagnies, en les avançant de deux ou trois grades ; de manière que de simples lieutenants ou capitaines d'armée se trouvèrent tout à coup capitaines aux gardes, place si importante et si honorée jusqu'alors, et qui donne le rang de colonel et même de brigadier. Quelques-uns même de ces anciens capitaines, et des premières familles de l'empire, se trouvèrent sous les ordres d'officiers parvenus, qui étaient, quelques années auparavant, sortis caporaux ou sergents de leurs compagnies pour entrer dans les bataillons du grand-duc. Un changement si brusque et si hardi, qui, dans tout autre temps, eut été fatal à son auteur, n'eut point d'autre effet que d'engager quelques centaines d'officiers (I) Paul attendait ces bataillons avec une impatience et une inquiétude marquées : ils lui arrivèrent la nuit, et arrivèrent le matin. Le petit officier Ratikow, qui, pour tout mérite, eut le bonheur de lui annoncer cette arrivée si désirée, fut sur-le-champ créé chevalier de Saint-Anne, et fait aide de camp du grand-duc. Ce ne fut que lorsque l'empereur fut environné, de sa petite armée, qu'il commença à agir comme il l'avait fait à Gatschina. (.Voie de l'auteur.)

Digiiiizod Dy Google

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

MESURES B1G0UH- ENVEBS LES GABDES. 121 liciers et bas officiers à prendre leur congé : ce fut presque tous ceux qui avaient de quoi vivre sans servir, ou qui ne purent digérer les passe-droits qu'on leur avait faits, ni supporter la discipline harassante et pédantesque qui allait être introduite par les intrus (1). Plusieurs de ces jeunes officiers ne sentirent cependant d'autre affront que celui d'être obligés de quitter leurs brillants uniformes, pour se faire faire des habits sur les modèles grotesques et bizarres de ces mêmes bataillons qui avaient si longtemps excité leurs risées. Paul, alarmé et furieux de cette défection générale, se transporta dans les casernes, flatta les soldats, apaisa les officiers et chercha à les retenir, en excluant de tout emploi civil et militaire ceux qui prendraient à l'avenir leur congé, qui d'ailleurs n'oseraient plus porter l'uniforme. Il donna ensuite l'ordre ridicule et cruel à tout officier ou bas officier, qui avait donné ou donnerait sa démission, de quitter la capitale dans vingtquatre heures, pour s'en aller chez lui. Il ne vint pas dans la tête de Paul, ni dans celle du rédacteur de l'ukase, que cette phrase était une absurdité; car plusieurs de ces officiers étaient de Pétersbourg et y avaient leurs familles : ils se rendaient donc chez eux, sans quitter la capitale, et n'obéissaient qu'à la seconde partie de l'ordre, de peur de désobéir à la première. Le grand exécuteur Arltarow ayant informé l'empereur de cette contradiction, il voulut qu'on n'eût égard qu'à l'injonction de quitter Pétersbourg. Une foule de jeunes gens furent enlevés, comme des criminels, de leurs maisons, transportés hors de la ville avec défense d'y rentrer, et laissés sur le chemin sans fourrures, -sans asile, et par un froid des plus rigoureux. Ceux qui étaient des provinces éloignées, manquant pour la plupart d'argent pour s'y rendre, erraient également dans les environs de Pétersbourg, où plusieurs périrent de froid et de misère. Ces mesures barbares s'étendirent sur tous les officiers de (I) Voyez les. Éclaircissements, le Livre B. 11

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

123 AVENEMENT DE PAUL. l'armée et sur ceux de l'état des généraux, qui eurent également à joindre leurs régiments ou à prendre leur congé, pendant que ces états furent abolis; et c'est par ce début impolitique qu'il prétendit commencer la réforme et gagner l'armée. Mais ce qui persuada bientôt que Paul, en devenant empereur, ne renonçait point aux puérilités militaires qui l'avaient seules occupé comme grand-duc, ce fut de le voir, dès le matin de son avènement, mettre tous ses soins aux petits changements de détails qu'il voulait introduire dans l'habillement et l'exercice du soldat. L'empereur eut un moment l'apparence d'une place enlevée d'assaut par des troupes étrangères; tant celles qui commencèrent à y faire la garde différaient, par le ton et le costume, de celles qu'on y avait vues la veille. Il descendit dans la cour, où il fut trois ou quatre heures à faire manœuvrer ses soldats, pour leur apprendre à monter la garde à sa manière, et établir sa marche à la parade, qui devint l'institution la plus importante et le point central de son gouvernement. Il y a depuis, tous les jours, consacré le même temps, quelque froid qu'il ait pu faire. C'est là qu'en simple uniforme vert foncé, en grosses bottes, en grand chapeau, il passe les matinées à exercer la garde : c'est là qu'il donne ses ordres, qu'il reçoit les rapports, qu'il publie les grâces, les récompenses et les punitions, et que tout officier doit lui être présenté. Entouré de ses fils (1) et de ses aides de camp, trépannant pour se réchauffer, la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos, Un Hogarth, qui verrait l'empereur autocrate et son fils cadet entourer une pauvre recrue, la tournoyer à droite, à gauche, la faire marcher, lui remettre le chapeau, le toul eu lui donnant quelques bourrades», aurait le plus beau sujet pour une caricature. Un émigré, nommé Lami, a eu la plaisante idée d'offrir à Paul une mauvaise traduction qu'il a faite de l'explication des estampes d'Hogarth : je ne sais si c'est naïveté ou malice ; mais le nom de Paul est parfaitement bien placé à la tête de cet ouvrage, dont la ridicule dédicace fait le complément. Paul n'y a pas vu plaisanterie ; car il a envoyé une tabatière à M. l'aube Lami. (Kotéde railleur.) OigiiiizM Dy Google

The text on this page is estimated to be only 21.63% accurate

GBACES ET DISGRACES. 123 et de l'autre levant et baissant sa canne en mesure, et criant raz, dwa; raz, dwa; un, deux; un, deux ; il met sa gloire à braver sans fourrure quinze ou vingt degrés de froid. Bientôt le militaire n'osa plus se montrer en pelisses, et les vieux généraux tourmentés par la toux, la goutte et les rhumatismes, furent obligés de faire cercle autour de Paul, habillés comme lui. Les premières impressions de crainte et de joie s'étant amorties dans le cœur de Paul, il lui succéda les punitions et les disgrâces avec autant de rapidité et de profusion qu'il avait répandu les bienfaits. Plusieurs personnes éprouvèrent ces deux extrêmes en peu de jours. Il est vrai que la plupart de ces punitions parurent d'abord justes : mais il faut convenir aussi que Paul ne pouvait frapper que sur des coupables, tant ceux qui avaient obsédé le trône étaient corrompus. Malgré les assurances qu'il venait de donner à Zoubow, un des premiers ordres qui suivirent fut de faire mettre le scellé sur sa chancellerie et sur celle de Marco w, et de chasser avec scandale de la cour leurs officiers et leurs secrétaires. Un certain Tersky, maître des requêtes et rapporteur du sénat, qui vendait publiquement la justice au plus offrant, et avec une effronterie criante, fut d'abord revêtu d'un ordre et obtint des terres, que la défunte lui avait, disait-il, promises, quelques jours avant sa mort : il fut cassé un instant après. Oïuadmira stupidement ce respect de Paul pour les prétendues volontés de sa mère, et son attention d'enrichir davantage un coquin avant de le chasser. Il aurait dû au contraire faire faire le procès à ce spoliateur des biens de la veuve et de l'orphelin, et satisfaire la vindicte publique. Samoïlow, procureur général, qu'il avait aussi confirmé honorablement dans son poste, en lui donnant en cadeau quatre mille paysans, ce qui fait plus de vingt mille roubles de rente, fut, quelques jours après, déposé, mis aux arrêts; et son secrétaire, à la forteresse. Enfin tout fut renouvelé de cette façon, à

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

124 AVÈNEMENT DE PAUL. l'exception de Besborodko, Nicolas Soltykow et Arkarow (1). Cette conduite vacillante et incertaine, qui caractérisa les premières démarches de Paul, prouve clairement que c'est à sa politique qu'il faut attribuer ses faveurs, et à sa passion plutôt qu'à sa justice les disgrâces qui les ont suivies. Mais ce qui confondit tous ceux qui l'avaient admiré, ce fut de le voir, au moment où il entra dans un labyrinthe d'affaires et d'abus si embrouillés, et dont l'importance pour l'État devait au moins l'occuper quelques jours; ce fut, dis-je, de le voir, dès le matin de son avènement, se remettre avec la même fureur aux plus petits détails du service militaire. La forme d'un chapeau,* la couleur d'un plumet, la hauteur d'un bonnet de grenadier, les bottes, les guêtres, les cocardes, les queues et les ceinturons, devinrent les affaires d'État qui absorbèrent son étonnante activité. Il était entouré de modèles d'armes et d'uniformes de toutes les espèces. Si Louis XVI fut le prince qui sut le mieux faire, une serrure, certes Paul le* est celui qui savait le mieux écurer un bouton, et il s'en occupa avec la même assiduité que mettait jadis Potemkin à vergeter ses diamants. La plus grande marque de mérite et de zèle qu'on pouvait lui donner, dans ces premiers jours, c'était de paraître devant lui dans le nouvel accoutrement qu'il introduisait. L'officier qui pouvait donner cent troubles à un tailleur, pour avoir dans quelques heures un habit de la nouvelle forme et se présenter à la Wachtparade le lendemain matin, était presque sûr d'obtenir un poste ou une croix. Plusieurs n'ont point eu d'autres mérites, ni employé d'autres moyens pour gagner les bonnes grâces de leur nouvel empereur (2). Une autre bizarrerie, qu'on vit avec surprise, fut la défense im(1) Voyez le chapitre suivant. { Note de l'auteur. } (2) On lui avait parlé du général Meyendorf, comme d'un bon officier de cavalerie. Il lui envoya un courrier et Meyendorf, pressé d'obéir, se présente à la parade avec son ancien uniforme. Paul, furieux, fait de sanglants reproches à ceux

The text on this page is estimated to be only 15.96% accurate

SES OCCUPATIONS. 125 pénale de porter des chapeaux ronds, ou plutôt l'ordre subit de les enlever ou de les déchirer sur la tête de ceux qui en auraient : cela donna lieu à des scènes scandaleuses dans les rues et surtout autour du palais. Les Cosaques et les soldats de police se jetaient sur les passants pour les décoiffer, et battaient ceux qui, ignorant de quoi il était question, voulaient se défendre. Un marchand anglais, passant en traîneau, fut ainsi arrêté, et on lui arracha son chapeau. Croyant que c'était un vol qu'on lui faisait, il saute de son traîneau, terrasse le soldat, et appelle la garde. Au lieu de la garde, arrive un officier qui frappe l'Anglais ; il se défend et succombe : on le garrotte, on le conduit à la police. Il a le bonheur de rencontrer le carrosse du ministre d'Angleterre qui allait à la cour, et réclame protection (1). M. Il l'Ulrich s'étant plaint, l'empereur conjecturant que le chapeau rond, qui est le chapeau national des Suédois, pourrait bien être aussi celui des Anglais (!), dit qu'un avait inilcimpnsscsordres, et qu'il s'expliquerait mieux avec Arkarow. Le lendemain, on publia dans les rues et dans les maisons que les étrangers qui n'étaient point au service, ou naturalisés, ne seraient plus compris dans la défense. On n'arracha plus les chapeaux ronds; mais ceux qui étaient rencontrés avec cette malheureuse coiffure étaient conduits à la police, pour constater qui ils étaient : s'ils se trouvaient être Russes, on les faisait soldats : et malheur à un Français qui aurait été ainsi rencontré il eut été condamné comme (1) Un autre Anglais fut rencontré par un officier de police, qui lui prit son chapeau rond. L'Anglais, croisant les bras et le regardant du haut en bas, lui dit, d'un air de compassion ■ Mon ami, que je te plains d'être Hune! Cet Anglais-là était, sans doute, depuis dix ans à Pétersbourg, et n'avait point de nouvelles de son pays. { Note à l'auteur. } (i) C'est aussi le cas du chapeau national russe, une petite différence près dans la forme, qu'il fallait reconnaître, puisqu'elle empêchait d'être insulté. Les boutiques de chapeliers avant bien souvent été épuisées de chapeaux à cornes, ceux qui n'avaient ni le temps, ni le moyen de s'en procurer, relevaient leurs petits chapeaux ronds avec des épingles, pour pouvoir traverser la rue en sûreté. [fin de l'auteur. }

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

AVÉSEMENT D8 PAUL. Jacobin (I). On rapporta à Paul que le chargé d'affaires du roi de Sardaigne avait dit, en raillant sur cette proscription singulière des chapeaux ronds, que de pareilles bagatelles avaient manqué de causer souvent des séditions en Italie. Le chargé d'affaires reçut ordre, par Arkarow, de quitter la capitale en vingtquatre heures. Une ordonnance toute aussi incompréhensible fut la défense soudaine d'atteler les chevaux, et de les enharnacher, à la manière russe. On accordait quinze jours pour se procurer des harnois à l'allemande ; après quoi il était enjoint à la police de couper les traits de tous les équipages, qui se trouveraient attelés à la vieille méthode. Dès les premiers jours de cette publication, plusieurs personnes, craignant d'être insultées, n'osèrent plus sortir, et moins encore se montrer dans leurs voitures du côté du palais. Les selliers, profitant de l'occasion, faisaient payer jusqu'à trois cents roubles un simple harnois pour deux chevaux. Habiller les Israélites truschtschiki, ou cochers russes, à l'allemande, avait un autre inconvénient. La plupart ne voulaient pas se défaire, ni de la longue barbe, ni du kafjUm, ni du chapeau rond, et moins encore attacher une fausse guette à leurs cheveux coupés ; ce qui produisait les scènes et les figures du monde les plus ridicules. L'empereur eut encore le dépit d'être obligé à la fin de changer cet ordre de rigueur en une simple invitation de se mettre peu à peu à l'allemande, si l'on voulait mériter ses bonnes grâces. Une autre réforme concerna les voitures. Le grand nombre d'équipages brillants, qui fourmillait dans les rues immenses de Pétersbourg, disparut dans un instant. Les officiers, les généraux même, vinrent à la parade en petits traîneaux, ou (t) On s'imaginera peut-être que ces drapeaux ronds étaient regardés comme le signe de quelque ralliement : point du tout ; c'est une aversion sin(juliere que Paul avait pour eux. Il leur avait déjà déclaré la guerre à Pawlowshy, quarante ans auparavant. On verra plus loin, qu'ils ont aussi joué un rôle dans ma disgrâce. (Noie de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 14.15% accurate

ÉTIQURTTB RETABLIE. 127 à pied; ce qui ne laissait pas d'avoir aussi ses dangers (1). Une ancienne étiquette est que, lorsqu'on rencontre un autocrate deftussie, sa femme, ou son fils, ou doit faire arrêter sa voiture ou son cheval, en descendre, et se prosterner dans la neige ou dans la boue (2). Cet hommage barbare et difficile à rendre dans une grande ville, où les équipages passent en grand nombre et toujours au galop, avait été absolument aboli sous le règne poli de Catherine. Un des premiers soins de Paul fut de le rétablir dans toute sa rigueur. Un officier général qui passait, sans que le cocher de sa voiture eût reconnu le cocher de l'Etat, qui passait à cheval, fut arrêté et envoyé sur-le-champ aux arrêts (3). Le même désagrément arriva à plusieurs autres personnes; de façon que la rencontre de Paul était ce qu'on redoutait le plus, soit à pied, soit en voiture. Mais ce qui arriva à une dame Liharow mérite d'être consigné. Cette dame était à la campagne aux environs de Pétersbourg. T. c brigadier Li liant w, son mari, tombe malade, et son épouse ne veut s'en fier qu'à elle-même pour venir en ville chercher le médecin et les secours nécessaires. Elle arrive, au moment du bouleversement général. Les gens de la campagne ne connaissaient point le nouvel empereur, et encore moins ses nouveaux règlements. Occupée du danger de son mari, elle les pressait de la conduire au plus vite chez le médecin. Malheureusement son cheval) Un officier, traversant les rues en grande pelisse, avait remis à son domestique son épée qui l'embarrassait pour marcher, dans l'intention de reprendre l'épée et d'ôter la pelisse quand il approcherait du palais. Il a eu malheur d'être auparavant renversé par un cheval. L'officier fut tué, et le domestique ou soldat officier en sa place! Il fut tué par un cheval. (i) Pierre 1^{er} faisait jeter, ou (Innervait lui-même) les coups de hache à ceux qui se prosternaient ainsi devant lui. {Tale de l'auteur. } (3) Lorsqu'on lui rapporta son épée, il ne voulut pas la reprendre, disant que c'était une épée d'or. reçue de l'impératrice, avec le privilège de ne pouvoir lui être volée. Paul le fit venir, lui remit lui-même l'épée en lui disant qu'il avait voulu donner un exemple et n'avait d'ailleurs aucune colère contre lui : mais il lui donna l'ordre de partir aussitôt pour l'armée. (/Vote de Vaulier.)

The text on this page is estimated to be only 17.79% accurate

AVENE11 EHT DE PAUL. carrosse passe, sans s'arrêter, à quelque distance de Paul, qui se promenait à cheval. Furieux, il détache aussitôt un aide de camp, fait arrêter l'équipage, ordonne qu'on fasse les quatre domestiques soldats, et qu'on envoie la dame impertinente en prison à la maison de police. Ces ordres sont exécutés sur-le-champ. La malheureuse est quatre jours enfermée. Ce traitement affreux, l'état où elle a laissé son mari, lui déchirent le cœur et lui tournent la tête. Elle tombe dans une lièvre chaude. On la transporte enfin dans une auberge, pour y être soignée ; mais l'infortunée a pour toujours perdu la raison. Son mari abandonné sans secours, privé de sa femme et de ses domestiques, expira dans le désespoir, sans l'avoir revue. L'étiquette devint tout aussi rigoureuse et tout aussi effrayante dans l'intérieur du palais. Malheur à celui qui, étant admis à baiser la main de Paul, ne faisait pas résonner le plancher, eu le frappant du genou avec la même force qu'un soldat en le frappant de la crosse de son fusil. Il fallait aussi que le suçon des lèvres sur la main se fit entendre, pour certifier le baiser comme la gémissement. Le prince Georges Galitzin, chambellan, fut envoyé aux arrêts par Sa Majesté Moscovite elle-même, et sur-le-champ, pour avoir fait la révérence et baisé la main trop négligemment (1). Un des premiers règlements de Paul fut. encore d'enjoindre rigoureusement aux marchands d'effacer de leurs écriteaux le mot français Magasin, et d'y substituer le mot russe Lawka {boutique), en disant pour raison que l'empereur seul pouvait (!) Dire , comme grand-duc, Paul avait du penchant pour l'étiquette, filant à Monbelliard, il scandalisa une fois tout le monde, en prenant tout il coup par le bras un jeune officier de sa suite, il lui jouait aux caries, elle mettait la porto, Il dit à ceux qui Jouaient avec l'officier : Mes. sieurs, ce Jeune fat n'est pas d'un rang assez haut pour (avoir celle partie). Dans les bals de la cour, il fallait que des danseurs fissent toutes sortes de contorsions pour ne pas cesser en dansant de lui faire front. de quelque manière qu'il fut placé, il n'y a que les ennemis de Paul qui aient le droit de lui tourner le dos ; mais Je ne sais s'ils voudront en profiter dans l'occasion. (Note de l'auteur.)

OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 22.41% accurate

CHANGEMENT DAMS LE MILITAIRE. 129 avoir des magasins de bois, de farine, de blé, etc. ; mais qu'un marchand ne devait pas s'élever au-dessus de son état, mais en rester à sa boutique. Il faudrait descendre à des détails trop fastidieux, si l'on voulait rapporter toutes les ordonnances de cette force et de cette importance, qui se succédèrent pendant huit jours (1). Que dire, qu'espérer d'un homme, qui, succédant à Catherine, regarde ces choses-là comme les plus pressantes à régler ? Souvent ces règlements nouveaux et importants se contredisaient ou se détruisaient l'un l'autre, et il était obligé de modifier ou de retirer le lendemain ce qu'il avait fait publier la veille. En un mot, on peut dire que Paul, en s'enveloppant du manteau impérial, laissa d'abord passer l'oreille du grand-duc, et qu'il crut gouverner un vaste empire, comme il avait gouverné son Pawlowsky; sa capitale, comme sa maison; et trente millions d'hommes de tous les états et de toutes les nations, comme une douzaine de laquais. De tous les changements imprévus et non préparés qu'il a fait», ceux qu'il opéra dans les armées sont les plus impolitiques et les plus considérables. Il est certain qu'il y avait de grandes réformes, de grandes améliorations à faire dans le département militaire. Adoucir le sort du brave soldat russe, fixer celui de l'officier plus misérable encore, diminuer peu à peu le nombre des surnuméraires, et ramener l'ordre et la discipline, que le règne de tant de femmes et de tant de favoris avait détruits, c'était un assez beau champ ouvert au génie militaire de Paul. Multiplier les passe-droits, augmenter un état-major déjà trop nombreux, changer les uniformes, les rangs, les termes et les noms, c'est tout ce qu'il a su faire. L'armée russe, par (!) Il a défendu depuis, par des ukases particuliers, de porter des fracs, des gilets et des pantalons. Il a défendu à l'académie de ne servir du terme de révolution en parlant du cours des astres, et enjoint aux comédiens d'employer le mot de permission au lieu de celui de liberté qu'ils mettaient dans leurs fables. Il a défendu aux fabricants de faire aucuns rubans et et aucunes étoffes tricolores

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

130 AVK.NEMEiST DE PAUL. la beauté, la simplicité et la commodité de son habillement, adapté au climat et au génie du pays, offrait 1111 modèle à suivre (1). Un grand ckarcari ou pantalon de drap rouge, dont les bouts se terminaient en bottes de cuir mou, ut qui se serrait avec une ceinture sur une veste rouge et verte; un petit casque, coiffant militairement bien ; des cheveux coupés autour du cou, qui cachaient les oreilles et étaient faciles à tenir propres ; tel était l'uniforme du soldat : il était vêtu en un clin d'œil ; car il n'avait que deux pièces d'habillement, et leur ampleur lui permettait de se garnir par-dessous contre le froid, sans déroger à l'uniformité. Maintenant on lui fait changer cet équipement leste et guerrier contre l'antique habit allemand, que le Kusse a en horreur : il faut qu'il couvre de farine et de suif ses cheveux blonds qu'il aimait à laver chaque matin; il faut qu'il consacre une heure à boutonner de maudites guêtres noires, qui lui serrent le gras de jambe. Le soldat russe murmure hautement : il est probable que les fausses queues , qu'on lui suspend par force au chignon, occasionneront autant de désertions que les catogans de Saint- Germain (2). Ce vieil original de maréchal Souvarow dit, en recevant les ordres pour établir toutes ces nouveautés, et de petits bâtons pour mesure et modèles queues et des boucles de cheveux : La poudre de perruquier n'est pas

The text on this page is estimated to be only 14.45% accurate

bons mots assez sensés, qui, en russe, sont une espèce de proverberimé, passèrent de bouche en bouche dans les régiments et furent la véritable raison qui engagea Paul à rappeler Souvarow et à lui donner sa démission. Ce vieux guerrier est l'idole du soldat russe. Il en est de même des changements qu'il fait dans le civil ; il ne veut pas améliorer, mais changer. Il suffit qu'une chose ait été sous le règne de sa mère, pour qu'elle ne puisse subsister sous le sien. Tous les tribunaux, tous les gouvernements de l'empire, ont été refondus et transférés : celui qui avait été, par son nom, consacré à la gloire du Catherine (Ekathérinow), a été aboli ; et cet affront public à la mémoire de sa mère en est un pour le cœur de Paul(1). Qu'on juge de la confusion, des ruines, des injustices, des malheurs, qu'entraînent en Russie de pareils déplacements : la révolution française n'en a pas autant causé pour tout régénérer, que l'avènement de Paul pour tout empirer. Plus de vingt mille gentilshommes se sont trouvés sans emplois. Si ce nouveau règne est funeste aux années et aux pauvres gentilshommes, il se montre jusqu'ici plus funeste encore aux malheureux paysans, dont il s'efforce de rayer les chaînes. Si Paul avait un cumul à prendre de la Prusse, c'était sans doute celui du traitement qu'elle fait éprouver aux Polonais, que la perfidie a soumis à sa domination (2). On peut dire que le gouvernement prussien donne aux serfs polonais plus de liberté, (1) Il n'y a point de détails où cet empereur microkilt ne soit descendu, pour montrer son envie contre la mémoire de sa mère. Les personnes qui avaient été attachées* à la princesse, portaient des bagues, où la trace de sa mort était émaillée. Son fils eut l'impudence d'en témoigner son mécontentement : il voulut qu'un portât des anneaux, avec ces mots : Paul menteur ; ils consolèrent si bien, qu'ils tirent rire tout le monde. Il a poussé cette impudeur filiale jusqu'à frapper de son imprudence une société de Russes opulents, qui s'étaient réunis à Hambourg, sous les auspices de la légation russe, pour ériger un monument poétique à la mémoire de Catherine. (Note de Cautnir.) (2) Voyez les gctairrisurmciit», lettre C.

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

132 AVÈNEMENT DE PAUL. que Kosciuszko vainqueur n'eût pu leur en procurer. Le roide l'nisse, bien loin d'imiter Catherine, ou Paul, qui distribue aux courtisans ces esclaves, pour les livrer à une tyrannie partielle plus insupportable, les à réunis à ses domaines; et ils éprouvent un sort infiniment plus doux qu'auparavant (I)Le bruit s'étant répandu que Paul allait restreindre le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves, et donner aux paysans des seigneurs les mêmes avantages qu'à ceux de la couronne, le jieuple de la capitale se livra à de grandes espérances. Eu ce moment, un officier part pour sou régiment qui était à Orembourg. Dans sa route, on l'interroge sur le nouvel empereur et sur les nouveaux règlements : il raconte ce qu'il a vu, et ce qu'on dit, entre autres, de l'ukase qui doit bientôt paraître en faveur des paysans; Aces nouvelles, ceux de Tweretde Hovogorod se livrent à quelques mouvements tumultueux, qui sont envisagés comme des signes de rébellion. Leurs maîtres sévissent contre eux. On découvre la cause de leur erreur. Paul envoie aussitôt le vieux maréchal Repnin avec des troupes contre quelques hameaux, dont les pauvres habitants s'étaient réjouis un peu tumultueusement de ce que leur nouvel empereur voulait, disaiton, adoucir leurs chaînes. L'officier, auteur de cette fausse espérance, et qui l'avait répandue innocemment, en racontant à son passage les nouvelles de la ville, y fut bientôt ramené chargé de fers, comme un criminel; fauteur de rébellion et prédicateur delihcrtc. Qui peut l'apprendre, sans frémir d'indignation ! le sénat de Pétersbourg le jugea digne de mort, le condamna à être dégradé, à subir le knout, et aux travaux des (i) Tous les princes qui ont voulu relever le peuple et abaisser les gronda, pour mieux établir l'autorité du gouvernement.mil toujours travaillé à réunir à leurs domaine les terres elles droits des seigneurs. Les autocrates russes tiennent une roulcopposée : ils distribuent les domaines de In couronne il lanoblesse, pour la rendre mieux complice d'une tyrannie plus monstrueuse ijae ne le fut jamais celle de la féodalité. Par ce système atroce, ils se mettent eux-mêmes dans l'impossibilité de rendre un Jour la liberté aux esclaves. (Noie de l'auteur.) Digiiiized By Google

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

LES PAYSANS. mines, s'il survivait à son supplice ; cela, pour avoir dit, dans quelques maisons de poste sur la route de Pétersbourg à Orcombourg, que" le nouvel empereur, rempli d'humanité, allait restreindre le pouvoir des maîtres sur les esclaves'. Paul confirma ce jugement absurdement atroce. Voilà le premier procès criminel, dont on fait part au public; et certes il ne justifie que trop ce reste de pudeur qui a fait jusqu'ici tenir secrets de pareils attentats. Le sénat a eu le front d'imprimer le sceau de la justice et des lois à un acte sanguinaire, qui, sous Catherine, se serait commis sans doute, mais dans le mystère et le silence dont s'enveloppe le crime. — Mais laissons les cruautés de Paul pour revenir à ses ridicules. Le plus saillant est cette manie, qu'il a , dès sa jeunesse , témoignée pour l'exercice et l'habillement du soldat , et qui a toujours augmenté depuis . Cette passion n'annonce pas davantage le général et le héros dans un prince , que le soin d'habiller et déshabiller sa poupée n'annonce une bonne mère de famille dans une petite fille qui passe la journée à ces jeux. On sait que Frédéric le Grand, le plus savant guerrier de son temps, avait, dès son enfance, une répugnance invincible pour tous ces détails de caporal auxquels son père voulait l'assujettir : ce fut même la première source de cette inimitié qui régna toujours entre le père et le fils. Le jeune Frédéric ne pouvait qu'à la dérobée s'occuper d'histoire et de littérature avec son précepteur du Han. Frédéric-Guillaume regardait tout autre livre que les psautiers de David et ses règlements militaires comme inutiles et dangereux ; et lorsqu'il vit que le jeune Frédéric , ne se bornant pas à savoir jouer la marche des gardes , voulut changer son petit tambour en clavecin, et son fifre en flûte douce, il lui interdit aussi la musique. Cette tyrannie paternelle fit un effet tout contraire à celui qu'on en espérait : elle donna plus de force aux désirs comprimés de Frédéric. Il s'instruisit; il devint un héros : son père ne fut qu'un caporal (1). (i) le connais de Jaunes Rosses, dont les mêmes raisons n'ont servi

The text on this page is estimated to be only 18.12% accurate

AVKNEHEST DE PAUL Pierre 111 poussait aussi jusqu'au ridicule la so Idalo manie , et croyait se proposer Frédéric pour modèle. Il aimait les soldats et les armes , comme on aime les chiens et les chevaux. Il ne savait qu'exercer ; il ne sortait que dans un équipage de capitaine. Eh bien! ce Pierre 111 , à la tête d'un régiment tant manipulé par lui-même , n'eut pas le courage de se présenter devant une jeune femme qui marchait à sa rencontre avec quelques compagnies de ces mêmes gardes qui ne savaient pas l'exercice prussien. Il perdit, sans oser les dérendre, la couronne et la vie. Certes on ne peut offrir un exemple plus local , plus fort et plus récent, contre cette soldatomanie , qui semble bien plutôt exclure le courage et les talents militaires que les supposer. Avoir un grossier surtout boutonné sur le ventre, porter un chapeau gras (1), et l'épée derrière le dos, est une chose bien facile à imiter. On peut même passer la journée à la parade , y rosser les soldats et bafouer les officiers ; ce sera une caricature satirique du grand roi , ce sera lui ressembler comme un recruteur qui affecterait ses airs. Mais, dit Molière, Quand sur une personne on prétend se régler, C'est par les beaux culs qu'il lui faut ressembler : Et ce n'est pas du tout la prendre pour modèle . . . que de tousser et de trituer comme elle. Une chose beaucoup plus utile, et presque aussi facile à imiter du grand roi, puisqu'elle ne demande ni talent ni génie , mais seulement de la bonne volonté , de l'amour pour la justice et de la patience, ce serait de recevoir comme lui les suppliques et les lettres de ses sujets , mais surtout d'y répondre. qu'à développer le génie : Ici un arc excellent se relevé sous le bras qui tu courbe. . [Note de l'auteur.) (t) Paul affecte de porter un chapeau crasseux : où est le mérite de cela ? Puisqu'il veut que chacun fasse son devoir, que ne fait-il brosser et vergetée son feutre par ses valets de chambre, en leur donnant, par un service important, le moyen de mériter plus tôt le rang de conseiller d'Etat ? (Noie de l'auteur.) Digitized By Google

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

FINANCES. 135 On ne peut trop admirer avec quelle constance et quelle exactitude ce grand homme exécuta toujours cette résolution, qu'il avait prise dès le commencement de son règne. Soit qu'il refusât ou qu'il accordât, soit qu'il trouvât la chose injuste ou fondée, il répondait à tout homme qui s'adressait à lui. J'ai vu plusieurs de ces réponses admirables par leur sagesse et leur précision. Cependant Frédéric trouva encore le temps de faire et même d'écrire autre chose que des lettres. Il ne se levait pas plus matin que Paul ; mais il ne restait qu'un quart d'heure à la parade , et souvent n'y allait pas. La brusquerie avec laquelle Paul s'est emparé des rênes du gouvernement, l'effroi qu'ont inspiré sa sévérité et son activité connues , ont d'abord déjoué les hurigurs ténébreuses des fripons et des coquins qui détournaient à leur profit les trésors de l'État. Ce serait les doubler que d'en empêcher la dilapidation scandaleuse; et il est à croire que, tout étant renouvelé, les voleurs seront contraints pour un temps de suspendre leurs opérations : mais, connaissant une fois la marche de Paul , ils régleront la leur en conséquence : ils se creuseront d'autres mines , et se pratiqueront de nouvelles issues ; le pillage et la prévarication se réorganiseront , et se réduiront en système comme auparavant. Le vol est un vice inhérent au gouvernement russe , et tient au caractère national , au défaut de mœurs, de probité et d'esprit public (I). Il faut avouer que Paul est moralement mieux entouré que sa mère, et qu'il sera plus coupable qu'elle , s'il laisse régner les mêmes désordres. Il est vrai que Catherine prétendait mener ses bêtes, et que Paul, au rebours, se laissera plutôt conduire par les valets que par des hommes d'État : la raison en est dans son amour-propre grossier; il serait humilié de suivre les avis d'un homme qui voudrait paraître plus instruit que lui. Le per(i) Hélas ! en écrivant tout ceci, je ne m'attendais guère à voir les mêmes infamies triompher sous un régime républicain, c'est une notion régénérée. [Note de l'auteur.) OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

t3C VALET DE CHAMBnB FAVOBI. sonnage , qui a plus d'influence directe sur ses actions que n'en auront jamais ses ministres et même sa maîtresse , est un valet de chambre. Turc d'origine, fait esclave dès son enfance, et élevé chez lui. C'est ce Turc, nommé Iwan Pawhwitsch, que les généraux et les grands s'empressent maintenant de courtiser, comme la vraie source de la faveur particulière de Paul. L'amour est la plus forte et la plus excusable des passions : ses excès et ses abus paraissent aussi moins odieux ; et jamais le règne des favoris ou des maîtresses ne sera si humiliant à supporter que celui des valets. Outre la mauvaise éducation qui prévient justement contre eux , le crédit qu'un prince leur laisse a toujours quelque chose de has et de répugnant, qui rappelle la garde-robe. DigiiiizM 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 19.18% accurate

CHAPITRE V. Paul devait-il craindre le sort de Pierre III ? Paul a eu tant de ressemblance avec son père, dans la vie qu'il a menée comme grand-duc, et dans son début au gouvernement de l'empire, qu'en changeant les noms et les dates on pourrait prendre l'histoire de l'un pour l'histoire de l'autre. Tous deux furent élevés hors des affaires, et vécurent, autant que possible, loin de la cour : ils s'y trouvaient plutôt comme prisonniers d'État que comme héritiers du trône, et ils y reparaissaient de temps en temps comme des revenants, ou des étrangers. La tante du père (Élisabeth) agissait précisément comme elle a fait depuis la mère du fils. On ne cherchait qu'à prolonger leur enfance, à perpétuer leur nullité, et même à les faire haïr et mépriser du peuple et des grands. Tous deux eurent une grande vivacité de corps et une grande apathie d'esprit ; tous deux, une activité qui, manquant de but et d'aliment convenable, dégénéra en turbulence : celle de l'un se noya dans la débauche : celle de l'autre se perdit dans les minuties. Une aversion décidée pour l'étude et la réflexion leur donna à tous deux cet engouement singulier pour les enfantillages militaires, dont Paul eût peut-être moins hérité, s'il avait pu être témoin du ridicule qu'ils donnèrent à Pierre. Cependant son éducation a été beaucoup plus soignée que celle de son père. Il fut entouré dans son enfance d'hommes de mérite et sa jeunesse annonça beaucoup de capacité (1) : il l'a été Louis XIV, Frédéric le Grand, comblèrent de « liens et d'honneur » ceux qui avaient soigné leur éducation. La vieille Apinua, instituteur de Paul, est menacé du sort de Sénèque et de Burrhus ; celui du colonel IV 13. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.23% accurate

133 L'AHALLÉLE EHTHR est même à croire qu'il ne doit les bizarreries, qu'il a contractées depuis, qu'au genre de vie qu'il a été presque forcé de [(rendre ; aussi a-t-il sur Pierre lui l'avantage de plusieurs belles connaissances, et surtout celui d'une sobriété et d'une régularité de mœurs d'autant plus louables qu'elles ont été jusqu'ici très-rares dans un autocrate russe. C'est à cette même éducation, et à la connaissance de la langue et du caractère de la nation, qu'il doit encore des différences plus heureuses entre lui et son père. S'il sait en profiter, il ne tombera point dans les mêmes imprudences. Leur ressemblance dans leur conduite avec leurs femmes est ce qu'il y a de plus frappant, et leur rapport dans leurs amours ce qui est le plus singulier. Catherine et Marie étaient les plus belles femmes de la cour : elles ne captivèrent point le cœur de leurs maris. Catherine avait une âme ambitieuse, un esprit cultivé, des mœurs galantes et aimables : elle inspira de la haine et de l'éloignement à un homme qui n'aimait que les soldats, le vin et le tabac. Il s'amouracha d'un objet moins respectable et moins difficile. La comtesse Woronzow, laide, grossière et bête, convenait mieux à ses goûts de corps de garde, et fut sa maîtresse (1). Paul ne trouvant dans son épouse qu'une beauté régulière, une douceur inaltérable, une complaisance infatigable, une épouse docile et une mère tendre, il s'en dégoûta pour s'attacher mademoiselle Nélidow, qui paraît avoir beaucoup plus de sympathie avec lui. C'est une petite laideron, qui semble racheter par son esprit et son adresse les disgrâces de son extérieur : mais, certes, il faut ressembler à Paul pour en être amoureux (2). La Harpe et du major Masson, qui ont élu auprès de son fils, seraient moins doux encore, s'ils retombaient entre les mains de Paul. [Noie de faulcur.) (1) Elle s'enivrait avec lui, et jurait comme un soldat : elle louchait, puait et crachait en parlant. { fiole de fauteur.) m II vient U'ère infidèle. La Nélidow, qui vivait assez bien avec lui

11mOigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 18.10% accurate

PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE MARIE. f39 En voyant entre les deux princes Pierre et Paul tant de traits de conformité, on pourrait peut-être en conclure et en attendre la même catastrophe ; mais elle n'est pas probable : du moins est-elle plus éloignée, et doit être amenée de loin. Cependant Paul nomma sa femme supérieure du monastère des jeunes demoiselles, pour lui donner des occupations dignes de son cœur et de son sexe. En un mot, il parut pour elle, comme il aurait dû toujours être. Le vulgaire fit honneur à son cœur de ce qui n'était autre chose que l'effet de sa politique et même de sa crainte. Je souhaite que l'avenir me démente : mais il est au moins certain que Paul diffère ici très-sagement de son père, qui, à son avènement, continua de traiter sa femme avec la même grossièreté. Nous avons vu que la mort a prévenu Catherine dans un autre dessein, qui eût été plus funeste à Paul, mais que la jeunesse et le bon naturel de son fils aîné rendaient vain, si toutefois l'on ne fût pas parvenu à corrompre ce jeune prince, qui, parla pureté de son moral et la beauté de son physique, inspire une espèce d'admiration. Il a de sa mère la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance : mais aucun trait extérieur ne le rapproche de son père, et il doit d'ailleurs le craindre plus que l'aimer. Paul, devinant les intentions de Catherine en faveur de ce fils, a toujours eu de l'éloignement pour lui : il ne lui trouve ni son caractère, ni ses goûts ; car Alexandre paraît se prêter par obéissance plus que par inclination à ce que son père exige de lui. Il est adoré du soldat, à cause de sa bonté, admiré de l'officier à cause de sa raison : il est le médiateur entre l'autocrate et les malheureux, qui, pour quelques riens, ont provoqué la colère et la vengeance impériale. Cet être périlleux, est renvoyée, et une Jeune Lapoukhin se trouve être la favorite. (Note de Fauteur.) (i) Il faut pourtant convenir que Catherine, dont les amours avec Stanislas Poniatowski scandalisaient toute la cour, donnait à son époux de fortes raisons de la maltraiter, et que Marie ne laissait par sa conduite aucune prise sur elle. t Note de l'auteur. }

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

HO FOUTRAIT DU GRAND-DUC ALEX &HQ&S1 élève île la Harpe ne serait pas grand-duc de Russie, qu'il inspirerait de l'amour et de l'intérêt. La nature l'a doué trèsrichement des plus aimables qualités ; et [-elle d'héritier du plus vaste empire du monde ne doit pas les rendre indifférentes à l'humanité. Le ciel le destine peut-être à rendre trente millions d'esclaves plus libres, et plus dignes de l'être. Au reste, il est d'un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu : il est à craindre que le plus importun ou le plus effronté, 'qui est ordinairement le plus ignare ou le plus méchant, ne parvienne à l'obséder. Se laissant trop aller aux impulsions étrangères, il ne s'abandonne pas assez à celles de sa raison et de son cœur. Il sembla perdre l'envie de s'instruire, en perdant ses maîtres et surtout le colonel la Harpe, son premier précepteur, à qui il doit ses connaissances. Un mariage trop précoce a pu amortir son énergie ; et, malgré ses heureuses dispositions, il est menacé de devenir un jour la proie de ses courtisans, et même celle de ses valets. Avec ce caractère, j'a tapis il oe pensera lui-même au projet odieux que Chateriue ne put lui inspirer. Cependant, durant l'agonie de cette princesse et les jours suivants, le grand-duc fut retenu auprès de son père avec des marques de tendresse qui ressemblaient à de la délianc. A peine avait-il une heure par jour pour voir sa jeune épouse. L'empereur l'entoura d'officiers dont il se croyait sûr, et éloigna de lui tous ceux qui n'avaient pas été ses espions : il lui ôta son régiment, pour lui en donner un autre, et le nomma gouverneur militaire de Pétersbourg, en lui donnant toutefois pour adjoint ou pour gardien le féroce Aralitscheief. L'apanage du jeune prince, qui n'avait été que de trente mille roubles (1), fut porté à deux cent (il U grande, la généreuse Catherine, dont la magnificence étunnait l'univers. [lui donnait les roulilea par millions à se» favoris, laissait sou lils cl sospclitsiilsmanyuerilu nécessaire. Trente mille rouilles en pnpierponr un Bran d -duc de luutes les Kosslea' cela revenait à soixante

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

FOBTBAtt DU GRAND-DUC CONSTANTIN. 141 mille ; et son père, en le chargeant de plusieurs détails qui lu retenaient auprès de lui toute la journée, voulut le surveiller lui-même. On ne peut que louer Paul de détourner, par des moyens aussi doux et aussi naturels, l'objet de ses injustes soupçons, et l'on admire ces témoignages subits de tendresse pour ses enfants, après avoir été quinze ans sans se sentir le courage de leur en donner la moindre preuve f i). Le vulgaire, qui juge toujours d'après les plus fausses apparences, voyant dans le grand-duc Alexandre une retenue et une circonspection qu'il prenait pour de l'orgueil, s'était d'abord engoué de son frère cadet Constantin. Ce jeune prince n'a point l'extérieur aimable et prévenant de son frère : mais l'étourderie lui tenait lieu d'esprit ; et la polissonnerie, de popularité. Ce fut ainsi que par affinité la prêtraille s'attacha jadis au malheureux Izaréwitsch Alexis, avec qui Constantin a plus d'un trait de ressemblance, surtout par son dégoût pour les sciences et par sa brutalité. Il avait pourtant des germes de bonté d'esprit et de cœur, que ses premiers instituteurs ont négligés, et que le colonel la Harpe s'efforça vainement de faire éclore, eu extirpant les ronces qui les étouffaient : il serait bien heureux pour Constantin de les faire revivre et de les cultiver lui-même, quand il sera dans un âge plus sensé. Au reste, il est le Gis, le digne fils de son père : mêmes bizarreries, mêmes emportements, même dureté, même turbulence. Il n'aura jamais autant d'instruction et autant d'esprit : mais il promet de l'égaliser et même de le surpasser un jour dans mille livres de France. On les donnait quelquefois en or ou en argent; roaUceuxquI avalent la caisse des jeunes princes avaient soin d'agioter : cela se réduisait dans leurs malus à environ la moitié de la somme. (iVoïe de fauteur.) (l) l'apprends que Paul vient de placer le grand-duc Alexandre dans la chancellerie de Besborodko, comme Frédéric te Grand lut autrefois placé par son père dans wllled'un ministre, pour y travailler en qualilé de simple écrivain. Que ce soit pour l'iustruire, ou pour l'humilier et le punir, le Jeune prince en vaudra an Jour mieux. (Note de Fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

143 PORTRAIT It'osTKIIMANX. l'art de faire mouvoir une douzaine de pauvres automates. — Qui pourra jamais s'imaginer qu'un jeune prince de dix -sept ans, vif et vigoureux, qni vient d'épouser une jeune et jolie femme, se relèvera à cinq heures du matin, la première nuit de ses nonces, pour descendre daus la cour de son palais et faire manœuvrer, à coups de bâton, une couple de soldat qu'on lui a donnés pour sa garde? c'est ce qu'a fait le grand-duc Constantin. Je ne sais si cette fureur guerrière annonce un bon général ; mais elle est, à coup sûr, la preuve d'un très-mauvais époux (1). Le vieux vice-chancelier Ostermann, que Paul se hâta do faire chancelier pour s'en débarrasser, accablé de vieillesse et d'infirmités, ne paraissait plus à la cour que comme un souvenir du temps passé. Il était loin déjouer, sous Catherine , le rôle qu'avait joué son père sous le règne d'Anne , et de mériter la disgrâce de Paul, comme l'autre s'était attiré celle d'Élisabeth. Il n'avait plus que le nom de vice- chance lier et l'expédition de quelques passe-ports qu'on lui faisait signer. Les affaires diplomatiques et étrangères se distribuaient chez Zoubow entre Besborodko et Marcow , qui étaient les vrais rédacteurs des pièces ministérielles, et dont le premier surtout jouissait d'un crédit immense qui avait même balancé celui du favori. Besborodko et Marcow étaient deux parfaits contrastes. L'un gauche, lourd, négligé, mal en ordre, les bas sur les talons, avec (1) Quelque temps avant son mariage, onluiavalt donné on détachement de soldats pour l'amuser. Apres avoir, pendant quelques mois, tourmenté ces malheureux, il s'emporta jusqu'à donner des coups de canu« au major qui les commandait : celui-ci eut le courage de s'en plaindre nu comte Soltykow, et le favori le rapporta à l'impératrice. Kl le til mettre aux arrêts son petlt-lils, et lut lit ôter ses soldats, qu'où ne lui rendit qu'à son mariage. On pourrait rapporter plusieurs autres traits de ce jeune prince : mais ce ne serait que copier les poliasonueries les plus ordinaires d'uu enfant tans éducation. Sa grnnd'mere s'en aperçut trop tard pour y remédier. Dans son enfance, il mordait el battait ses mailres : aujourd'hui il frappa les ofliciers à l'exercice, el casse les dents aux pauvres soldats. (iVu/e de l'auteur.)

DigitizBd by Google

The text on this page is estimated to be only 18.34% accurate

POHTBAIT DE BESBORODKO. 143 la démarche d'un éléphant : couvert d'un habit riche , il semblait toujours l'avoir endossé au sortir d'une orgie , qui lui laissait encore l'engourdissement du sommeil. L'autre, recherché en tout, jusqu'à pouvoir servir d'original ou de marquis ridicule dans quelque comédie , affecté jusqu'à la laideur, n'entrait dans un salon et ne saluait que d'après les règles d'un maître ne danser. Il ne marchait que sur le bout du pied , ne prenait du tabac que du bout des doigts, que pour mettre en évidence les brillants dont il avait toujours les mains rayonnantes. Il ne parlait qu'à l'oreille , ne disait que des bons mots , ne répondait que par pointes, et mettait dans l'esprit , qu'il attrapait, la même recherche et la même afféterie que dans ses habits. Ilesborodko, malgré ses mœurs dépravées, est actif et travailleur par boutade. Parvenu, du grade de scribe de chancellerie à celui de premier ministre d'Etat, il a beaucoup de routine dans les affaires et de facilité à écrire; mais la négligence et le désordre de son extérieur se retrouvent dans toutes les administrations qui lui sont confiées , et notamment dans celle des postes de l'empire, dont il est le directeur général, et que tout le monde a la facilité d'inspecter (1). C'était, avant lui, l'institution la mieux organisée de la Russie: elle en sera bientôt la plus délabrée. Son bureau est un gouffre dévorant , d'où rien ne reparaît ; et l'une des commodités de sa maison , qui le caractérise le mieux , c'est qu'il y a une quantité d'issues et d'escaliers dérobés , par où il s'esquive en sortant ou se glisse en rentrant, pour éviter les malheureux qui l'attendent des jours entiers dans l'antichambre (2). Il faudrait avoir le fil d'Ariane, !0 Cela est précisément en traversant les terres du directeur suerai (tes postes, qu'on ne pouvait jamais aller voir Je chevaux, et que les voyageurs étaient rançonnés. (Note de Caillait. (-1) On conte qu'un solliciteur ne pouvant l'aborder, s'avisa enfin d'aller se blaser dans sa voiture et d'y l'attendre, Ilesborodko. étonné et la bardasse et d'aller l'invention, écoula cet homme et lui promit de parler de son affaire à l'impératrice : mais lui-même ne voulut point quitter son poste.

The text on this page is estimated to be only 18.71% accurate

POnTRAIT DE MARKOW. pour parvenir jusqu'à ce M 1 no
taure : on le trouverait sans doute dans le fond de son labyrinthe , occupé à
faire sa proie de quelque jeune fille. Les mœurs de Marco w ne sont pas
édifiantes ; mais il ne court pas les Mêlsr.hansky [IJ, comme Besborodko.
1] s'est attaché à la tragédienne /lus, qui a beaucoup d'empire sur lui, et qui
tifle au moins de rendre respectable la qualité de mère que son ami lui a
souvent donnée (2). Au reste, je ne regarde pas comme un grand mérite le
talent qu'on attribue à ces deux diplomates de rédiger à l'impromptu, l'un en
russe, et l'autre en français , les pièces ministérielles. Tout ce que j'ai lu de
l'un et l'autre , surtout de Marco w , n'avait ni style ni clarté : je ne parlerai
pas de logique : ce qu'ils avaient à dire était ordinairement trop absurde
pour en comporter Le comte moderne Samoilow, procureur général de
l'empire, n'avait d'autre mérite que d'être neveu de Potemkin, et d'en avoir
quelques faux airs dans la figure. Il était, par sa capacité, au-dessous des
devoirs de sa charge , qui le rendait grand trésorier et chef du sénat et de
tous les tribunaux de l'empire. On l'avait rappelé malgré lui de l'armée, pour
remplir tous ces emplois civils: il avouait qu'il n'avait pas les talents
nécessaires, mais c'est pour cela même qu'on l'avait choisi ; car on voulait
un homme passif, liors d'État de contrarier les vues de Catherine ou de son
favori. C'était chezluiquese rassemblait cette, inquisition iufi'une qu'Anne
avait créée sous le nom de chan«t attendit dans la voiture que Besborodko
redescendu du palais, pour avoir une réponse. On dit qu'elle fut favorable.
(Kofe de railleur.) (!) Nom du quartier où les Mies publiques
deP&ersboUrg sont en plus grand nombre. (Nolt rie l'auteur,) (ï)
L'empereur, par un raffinement de vengeance, défendit à la Hus dp suivre
Markow dans son es il, disant qu'elle appartenait ti la cour et non pas à lui.
Celle tragédienne, qui a beaucoup de talents, était parvenue à faire du
Ihéâlre français une a ris t ocra lie où cite présidait. { Npte de fauteur.)
Digilizefl 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

PORTRAIT I)F. SAMOÏLOW. eellcrie secrète, que Pierre MI se iit un devoir d'abolir, que Catherine rétablit sous une autre forme , et dont Paul semble propager aujourd'hui les dignes membres dans les antichambres des maisons particulières. Celle de Samoïlow, qui est un dos plus beaux palais de Saint-Pétersbourg, avait des prisons secrètes pour détenir les dénoncés, en attendant qu'on en disposât h la sourdine. C'est apparemment pour cela seulement, que plusieurs la regardaient comme une maison publique. Au reste, Samoïlow était insignifiant. Paul, pour le récompenser de sa promptitude à lui Taire prêter serment par le sénat lui donna quatre mille paysans , sous prétexte que sa mère les lui avait déjà promis. Quelques jours après, il fut brusquement déposé, et le prince Kourakin nommé à sa place. A ces tableaux des quatre ou cinq personnages qui avaient la puissance en main à la mort de Catherine , on voit que Paul n'avait rien à eraindre d'eux : tous étaieut riches, ancuu n'était jeuue, et leur fortune était faite. Cependant on ne peut trop remarquer avec quel empressement Paul se hâta de gorger encore de biens les vampires de l'État, avant de les écarter. Ses motifs sont évidents ; il les disgracia, aussitôt qu'il crut ne les avoir point à craindre. La mort subite de sa mère empêcha tout autre parti de se former à la cour ; et il n'y avait , à la tête des armées, aucun homme, en mesure d'entreprendre quelque chose. Les trois généraux en chef, qui commandaient alors les principales armées do l'empire , étaient aussi éloignés, l'un de l'autre , par leurs mœurs , leurs vues et leur caractère , que par l'immense distance qui les séparait. Le plus recommandable était le prince Nicolas Repnin, dont le nom a retenti si souvent daus l' Europe , à la suite de celui du célèbre Roumanzow (I). Il était, avec ce vieux héros, le (I) Je' ne tais plus mention de ce vimi* guerrier, que l'Ingratitude île Catherine qui lui dutses premiers triomphes rendra îi jamais célèbre au

The text on this page is estimated to be only 17.03% accurate

M6 PORTKAIT DE BEPNIK. seul des fameux généraux de Catherine «lotit l,i présence et la figure ne parussent pas le parfait contraste de leur réputation. Dana l'avant-demièrc guerre contre les Turcs , il avait joué un rôle brillant comme général , et imposant comme ambassadeur à Constantinoplc : il s'était ensuite distingué en Pologne par autant de politesse que de fierté. Il avait depuis honteusement plié sous l'ascendant de Potemkin, qui le traitait en bon homme du temps passé. Il obscurcit encore, dans ses vieux jours, lu premier éclat de son caractère, par les sottises mystiques du rnartuiisme et des illuminés; et l'on ne sait si c'est l'humilité d'un dévot , la bassesse d'un courtisan, ou le stoïcisme d'un héros patriote, qui lui fit supporter les hauteurs humiliantes de Potcmkin et la haine de Catherine , qui l'accablait d'affronts, tout en se servant de ses talents militaires. Il s'était attiré cette haine, en se prononçant en faveur de Paul , et en lui conseillant de réclamer ses droits sur un trône dont sa mère n'avait été proclamée que tutrice et régente. Repninjoua un rôle trèssecondaire dans la dernière guerre contre les Turcs , s'enchaînant lui-même au char de Potemkin , crainte de n'y c-tre pas attelé; car sa manie était de servir malgré qu'on en eût. On Uni que ses propres exploits. Il élail lui-même mourant à la mort Je l'impératrice, et, quoiqu'il eut le comroandemeul d'une année, sa débilité le niellait hors d'activité. Paul porta pour lui le deuil trois jours, et le Ht porter à toute l'armée. Depuis pluj de vingt ans, Il ne paraissait plus à la cour, et menait dans la retraite, ou dans les camp;, une vie aussi «Solsle que philosophique : car 11 lit moins d'honneur au titra de père et d'époun qu'à celui de général. Il se sépara do sa femme, et demeura, èlrangeràsa famille, comme La fontaine. L'un de ses 111b, ayant Uni ses éludes, vint le trouver a l'armée pour demander du service. Qui êtesvous? lui demande Rouroanzow. — Voire lils. — Ali, ah ! j'en suis bien aise: vous aveierandi. Après quelques autres question* aussi paternelles, la Jeune homme demanda ou il pourrait loaer et ce qu'il avait à faire. Voyez, lui dit son père ; vous aurezsùrementau camp quelque of licier de voire connaissance. — Un fait aussi singulier, c'est que son lils, Serge Roumaniow, revenant de sou ambassade en Suède, demanda une lettre de recommandation a Nicolas Sollykow, pour se présenter à son pera et en être bien reçu. (Noie de l'auteur.) Oigiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.05% accurate

PORTRAIT DE BEPSIN. 147 le voyait dans les antichambres des favoris traîner ses lauriers et ses cheveux blancs, plus empressé qu'un jeune officier qui eût eu sa fortune à Taire. Qu'il y avait loin du Répara d'alors au Repnin ambassadeur à Varsovie , et recevant quelquefois le roi de Pologne en robe de chambre [1] ! ou plutôt que c'était bien là le même homme; car c'est toujours le plus hautain qui est le plus bas en effet. Cependant , Potemkin s'oubliait à Pétersbourg dans les fêtes et les débauches, le vieux Repnin, qu'il avait laissé à l'armée pendant son absence, s'émancipa au point d'oublier l'ordre qu'il avait reçu de rester dans l'inaction. Il passa subitement le Danube, et, par une marche habile, surprit et battit la grande armée du vizir Yousouf. Cette action heureuse et hardie fit reverdir les lauriers fanés de Repnin. La cour retentit de ses louanges : on comparait cette campagne audacieuse et décisive à celles de Potemkin , qui s'était contenté de faire attaquer, chaque hiver, quelques places, dont les assauts avaient coûté tant de sang, et qui n'avait jamais eu lui-même une armée turque à combattre. Réveillé de sa léthargie à ce coup qui l'indigne, et le menace , Potemkin s'arrache à ses plaisirs et vole en Moldavie. Son entrevue avec Repnin fut une explosion terrible , que le vainqueur des Turcs reçut avec plus de fermeté qu'on ne s'y attendait. Mais il fut expulsé de l'armée et forcé de prendre son congé , pour avoir remporté la victoire la plus décisive , et obligé les Turcs à demander une honteuse paix : tel était encore l'ascendant de Potemkin et la condescendance de l'ingrate Catherine(Il Un Jour, le rot venant lui rendre visite, il courut mettre une robe de chambre pour le recevoir. Après une légère excuse et une légère révérence, il tourna le dos au miroir, et se mit un doigt dans le derrière, offrant pendant toute la visite ce derrière et ce doigt à Stanislas qui avait lu miroir en face. Il reçut le comte d'Artois à Riga presque aussi impoliment, feignant de ne pas le connaître, et le laissa seul près de la cheminée. Il fut piqué de l'air de supériorité que le prince français voulut prendre, et de ce qu'il n'avait pas salué la garde qui lui avait rendu les honneurs militaires. (A'o(e de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 17.82% accurate

t48 PORTRAIT DE BEPHItl. rinc. A la mort de Potemkin , qui suivit bientôt, i't reparut a Pétersbourg , et vint prostituer encore sa vieillesse et sa gloire dans les antichambres de Zoubow, qui , flatté de voir Repnin au nombre de ses courtisans assidus , le fit nommer gouverneur général- de la Livonic. Dans la consternation et la rage où le massacre des Russes à Varsovie jeta Catherine, il reçut ordre d'assembler les régiments de ses provinces et d'envahir la Pologne. Il était en ce moment le seul général de grande réputation , et le plus ancien à la tête de l'armée : il eut encore la gloire de voir sa souveraine forcée de l'employer malgré elle. Cependant la marche méthodique et prudente de Repnin en Lithuanie impatienta la vengeance de Catherine : elle voulait du sang , le sang de tous les habitants de Varsovie ; et elle l'acha, d'un autre côté, ce forcené de Souvorow, qui se fit jusqu'à Prague une route pavée de cadavres. Repnin reçut alors le plus indigne affront, qu'il ait jamais dévoré, et le digéra , aussi bien que les autres. Souvorow fut créé feld-maréchal et commandant de celui dont il recevait des ordres la veille , et dont il était méprisé. Catherine ajouta même In raillerie à l'outrage , en faisant cadeau d'une maison à Repnin pour le consoler du passe-droit. L'armée entière était indignée : plusieurs généraux se plaignaient; mais le comte Jean Soltykow prit avec fierté son congé. Repnin seul , Repnin le plus offensé , et le plus à même de le faire noblement sentir, qui pouvait impunément montrer qu'il était susceptible de ressentiment et d'honneur, but stoïquement ou chrétiennement cette humiliation. Paul . à son avènement , le créa enfin feld-maréchal ; et le dernier exploit militaire de Repnin a été de mettre à exécution militaire la fureur de Paul contre quelques villages du gouvernement de Nowgorod , qui parlaient d'affranchissement. Repnin , qui s'est montré aussi grand général que ministre impérieux et bas courtisan,. î des qualités personnelles que réunissent peu de généraux russes. Il a de la noblesse dans la figure, dans les manières, et dans les procédés de détail. Il a

The text on this page is estimated to be only 18.90% accurate

pobtba.it de souvonow 149 de l'humanité dans le coeur (I), et il n'affecte point cette grossièreté moscovite de ses collègues envers leurs inférieurs (2), ni cette avidité spoliatrice qui les a toujours distingués. Au contraire, Repniou est compatissant et généreux, et la Lituanie lui doit quelque reconnaissance : c'est lui , et le prince Galitzin, qui l'ont sauvée d'une ruine totale. Un étranger, qui a entendu retentir le nom de Souvorow , et qui arrive en Russie , demande à voir ce héros. On lui montre un petit vieillard , d'une figure grêle et ratatinée , qui traverse les appartements du palais en sautant sur un pied, ou courant et gambadant dans les rues , suivi d'une troupe d'enfants à qui il jette des pommes pour les faire battre , et criant lui-même : Je suis Souvorow 'je suis Souvorow ! Si l'étrangère de la peine à reconnaître dans ce vieux fou le vainqueur des Turcs et des Polonais , il ne lui sera pas difficile de soupçonner à ces yeux hagards et farouches , et à cette bouche écumante et horrible, l'égorgeur des habitants de Prague. Souvorow ne serait que le plus ridicule bouffon , s'il ne s'était pas montré le plus barbare guerrier. Ses manières grossières et burlesques ont inspiré aux soldats une confiance aveugle, qui lui tint lieu de talents militaires , et qui fut la vraie cause de ses succès. On le regardait comme un homme heureux et hardi, qui, nourri dans les camps , ne connaît point la cour, et ne pouvait faire ombrage aux favoris. Après s'être distingué comme partisan , (I) Surtout envers le soldat. En passant un régiment

The text on this page is estimated to be only 18.15% accurate

150 PORTRAIT LE SOUVOHOW. il parvint, de grade on grade, à celui de général en chef. Il est d'une férocité naturelle, qui lui tient lieu de bravoure : il verse le sang par instinct, comme le tigre. A l'année, il vit comme un simple cosaque : il arrive à la cour comme un ancien Scythe, ne voulant accepter d'autre logement que la charrette qui l'a amené. Raconter son genre de vie, serait rapporter des extravagances; et certes, s'il n'est pas fou, je mets en première ligne de ses qualités, celle de le contrefaire parfaitement ; mais c'est la folie d'un harbare, qui n'a rien de plaisant. Il ne fut pourtant pas toujours heureux. Au siège d'Otschadow, les Turcs ayant fait une feinte sortie, il voulut les poursuivre malgré les ordres de Potemkin, espérant entrer dans la ville avec les fuyards. Il tomba sous un feu de mitraille, et sa colonne entière fut détruite. Il livra l'assaut d'Ismaïl, sans même avoir reconnu la place (1) ; ses exploits en Pologne sont ceux d'un brigand. Il se hâta d'arriver pour satisfaire la vengeance de Catherine, et pour massacrer les restes d'une armée déjà vaincue par Fersen, et privée du héros Kosciuszko, qui faisait toute sa force. Souvorow embrassant les habitants de Varsovie, et leur accordant grâce sur les cadavres de vingt mille citoyens de tout âge et de tout sexe, ressemble à un tigre rassasié, qui joue avec sa proie sur les ossements de son charnier. Ses mœurs étaient aussi singulières que son esprit bizarre. Il se couchait à six heures du soir, se levait à deux du matin, annonçait ordinairement ses succès en deux ou trois mots, et « venait en deux mauvais vers russes burlesques. César écrivait au sénat ; mais, vidi, peccavi : Souvorow pouvait être avec raison plus bref du tiers que César, car il a toujours vaincu sans y voir. Il disait lui-même : - Kamenskoi connaît la guerre, mais elle ne le connaît pas ; Je ne la connais pas, mais elle me connaît ; pour J. Soltykoff. il ne la connaît ni n'en est si connu .. Quelques traits semblables et quelques citations d'histoire ancienne faites à propos ont donné à Souvorow de la réputation. Ses partisans répandaient qu'il s'enfermait souvent pour étudier les langues mortes et même l'hébreu. Il parle passablement français et allemand. ■-■ n i : ■ _ ■ J b , C

The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

poiïTHàiT dl souvoaow. 151 se jetait dans l'eau froide, et s'en faisait verser quelques seaux sur le corps du. Il dînait à huit heures : son dîner, comme son déjeuner, consistait en eau-de-vie et en quelques mets de soldat grossiers; on tremblait d'être invité à un pareil festin. Souvent au milieu du repas , un de ses aides de camp se levait , s'approchait de lui , et lui défendait de manger davantage. Par quel ordre ? demandait Souvorow. Par ordre du maréchal Sou- 1 vorow lui-même , répondait l'aide de camp. Souvorow se levait en disant : Il faut qu'on lui obéisse. Il se faisait ainsi commander, en son propre nom, d'aller à la promenade , ou toute autre chose. Pendant son séjour à Varsovie , une foule d'officiers autrichiens ou prussiens s'empressaient de voir cet original. Il s'informait, avant de paraître, lesquels étaient en plus grand nombre. Si c'était les Autrichiens, il se décorait d'un portrait de Joseph II, entrait dans son antichambre en sautant à pieds joints au milieu du cercle de ces officiers , et leur offrait à chacun ce portrait à baiser en répétant : Votre empereur me connaît et m'aime aussi. Si les Prussiens étaient en plus grand nombre , il se passait un ordre de l'aigle noir, et faisait les mêmes simagrées. A la cour, on le voyait quelquefois courir de dame en dame, et baiser le portrait de Catherine qu'elles portaient sur le sein, en faisant des signes de croix et des génuflexions Catherine lui fit dire un jour de se comporter plus décemment. Il est dévot et superstitieux. Il obligeait les capitaines de faire la prière à haute voix devant leurs compagnies , et maltraitait les officiers étrangers ou livoniens qui ne savaient pas les prières russes. Il visitait quelquefois les lazarets du camp, se disant médecin. Il forçait ceux qu'il trouvait très-malades à prendre de la rhubarbe et du sel : il distribuait des coups de verjus à ceux qu'il ne trouvait que faibles. Souvent il chassait tout le monde hors de l'hôpital, en disant qu'il n'était pas permis aux soldats de Souvorow d'être malades.

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

152 poaTBArr ni: somoROW Dans son armée, il fit défendre toutes les manœuvres qui ont rapport à une retraite, disant qu'il n'en aurait jamais besoin. Il exerçait lui-même ses soldats à charger avec la baïonnette, et de trois manières différentes. Quand il commandait: Marche aux Polonais! le soldat plongeait sa baïonnette une fois; Marche àtix Prussiens! le soldat devait frapper deux fois; Marche aux exécrales Français! le soldat devait alors porter deux coups , et un troisième dans la terre , et y enfoncer et tourner sa baïonnette. Sa haine contre les Français était extréjiic. On a vu, daDS quelques gnwttes, la lettre qu'il écrivit à Cltarettc. Il écrivait de Varsovie à Catherine, et finissait souvent par ces mots : Mère, fais-moi marcher contre les Français! Il s'avancait eu effet déjà par la Galiicie à la tête de quarante mille hommes , lors de la mort de Catherine. Souvent il parcourait son camp, nu en chemise , montant à poil un cheval de Cosaque ; et le matin , au lieu de faire battre la diane ou le rappel , il sortait de sa tente , et chantait trois fois comme un coq : c'était le signal du réveil pour l'armée, et quelquefois celui de la marche et du combat. Dans la foule des extravagances qu'il faisait ou des platitudes qu'il disait, s'il se rencontrait un trait singulier ou frappant, tout le monde le répétait ou l'admirait comme un éclair de génie. Cet homme cruel a pourtant quelques vertus ■. il a montré un désintéressement rare, et même de la générosité, soit en refusant les dons de Catherine, soit en les distribuant autour de lui. Il égorgera le misérable qui lui demande la vie ; mais il donnera de l'argent à celui qui lui demande l'aumône : c'est qu'il estime aussi peu l'or que le sanghumain. On le voit, presque au même instant, grincer les dents de rage comme ud furieux, rire et grimacer comme un singe , ou pleurer pitoyablement comme une vieille femme. Tel est le trop célèbre Souvorow. Il était brouillé avec sa femme , ne voulait pas reconnaître un fils qu'il en avait , et lui préférait ses ueveux, les princes Gortschakow; niais l'impéraOigiiizM b/ Google

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

POHTBAIT DE VALÉHIEN ZOUBOW. 159 trice ayant fait ce
Ois officier aux gardes , il dit : L'impératrice veut que j'aie un fils; à la
bonne heure, mais je n'en savais rien. Il avait aussi une fille demoiselle
d'honneur de Catherine , qui se distinguait à la cour par son idiotisme. Son
père , après une absence de plusieurs années, la lit venir dans une maison
tierce pour la voir ; Ah ! mon papa, s'écria-t-elle, vous avez bien grandi
depuis que nous nous ne sommes vus! Kn français, cela eût été un joli
calembour ; mais , en russe , ce n'était qu'une simplicité grossière , qui fit
rire tout le monde. Après la prise de Varsovie, il vint à Saint- Pétersbourg
pour jouir desa gloire: etee Scythe, qui n'avait jamais voulu habiter que son
chariot, accepta alors un logement au palais Taurique, et endossa un superbe
uniforme de maréchal que lui envoya Catherine. En recevant cet habit, il fit
mille grimaces, le caressa, le baisa, fit des signes de croix dessus, et dit en
le soulevant : Ah ! je ne m'étonne pas qu'on n'en donne point un pareil au
petit Nicolas Soltykow; cela est trop pesant pour lui (1). On a vu comment
et pourquoi Paul le congédia à son avènement. Les murmures des soldats
l'ont forcé depuis à le rappeler : Il va, dit-on, s'en servir comme d'un fléau
pour châtier les Français. Valérien Zoubow, frère du favori , commandait
l'armée qui faisait la guerre en Perse (2). J'ai parlé ailleurs de ce jeune
homme libertin et gâté par sa faveur, mais bon, franc et courageux. Il avait
perdu un pied en Pologne, et c'est en béquilles, qu'il allait conquérir l'Asie
(3). L'un de ses courriers arriva au (i) Nicolas Sollykow était l'un des plus
lésés par la proroalioiti de Souvorow. (Note de l'auteur.) ;ï. ciVit une
esptditiuu siiif!ull«rc, ft vraiment aussi iotëressunte que lointaine, dont II
sera question plus loin dans ces mémoires. {Note de l'auteur.) {3) k la
nouvelle de sa Messure, Catherine lui avaltenvoyé son propre chirurgien ,le
cordon de Saint- Ami ré, le rang dégénérai en obef, et mu mille roubles
pour les frais du pansement. Il endemsnela encore m» mille pour payer ses
dettes. (Note de fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

Le moment de la mort de Catherine, avec la relation d'une bataille Paul lui envoya des cordons de Sainte-Anne pour distribuer à ses officiers, et à chacun des colonels de l'armée en particulier l'ordre de ramener son régiment sur les frontières. Le général demeura seul dans son camp, sans savoir que devenir. Il suivit en lin son armée; et, arrivé à Saint-Petersbourg, il donna sa démission. Il vit maintenant en Courlande, où il possède presque tous les domaines des anciens ducs. Des généraux de l'ici; caractère, et des armées éloignées et étrangères à ce qui se passait à la cour, n'y pouvaient rien entreprendre. Le seul corps dont Paul avait vraiment à craindre, c'était les gardes. Dès longtemps, ces quatre nobles régiments, commandés par la première noblesse de l'empire, nourrissaient une appréhension de voir régner le grand-duc, et regardaient son avènement comme le terme de leur existence. Paul même ne cachait pas son aversion pour eux; et la plus grande injure qu'il croyait dire à ses officiers, et même à ses soldats, pendant ses manœuvres de Gatschina et de Pawlowsky, c'était ces mots: Tu ne vaux rien que pour servir dans les gardes. Les gardes lui rendaient le mépris qu'il affectait pour eux, et donnaient par dérision à ses soldats l'épithète de Prussiens. Il est certain qu'il eût moins fallu à ces successeurs des Strélniki que les larmes d'une Élisabeth et les caresses d'une Catherine pour les émouvoir; et Paul ne se crut en sûreté - qu'après avoir, comme nous l'avons vu, distribué ses bataillons dans ces régiments redoutables, dont il s'efforça de chasser les anciens officiers et de caresser les soldats: mais c'est en vain qu'il leur distribua de l'eau-de-vie et des roubles; ces générosités ne gagnent que ceux qui l'approchent, et l'armée se plaint et murmure (I). (I) Pierre I^{er} avait détruit les Strélitz archers; mais leur esprit revivait dans les quatre régiments de gardes qui les remplacèrent. Les Gardes. composé d'hommes choisis, dont les officiers étaient tirés des Oigiz

Dy Google

The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

PORTRAIT DE PAUL. Paul , comme grand-duc, haï et méprisé de sa mère , humilié par les favoris , ridiculisé par les courtisans , vivant solitaire et oublié sous un régné brillant et fastueux, conservant des mœurs régulières et austères au milieu de la corruption et des désordres de la cour de sa mère (1), avait besoin de bien peu de, vertu et d'amabilité pour se faire plaindre par les gens sensés et désirer par le peuple. On aurait dû l'attendre comme un libérateur; cependant il était généralement, craint et détesté comme un fléau : ses domestiques, ses officiers, ses courtisans , ses favoris , ses enfants même , chose horrible à dire , partageaient plus ou moins ces sentiments affreux. Le soupçon qu'il avait de les inspirer l'aigrissait et le rendait peut-être incapable de les changer : mais, avec ce caractère , les traits de justice et de bonté qu'il laisse encore échapper sont plus frappants , et font regretter davantage les qualités qu'on aurait pu en attendre. Avant son avènement, on redoutait sa faveur : outre qu'elle attirait souvent i 'indignation de l'impératrice et du favori , cette faveur était à sa disgrâce ce qu'est proverbialement le beau temps à la pluie, c'est-à-dire , qu'elle en était l'annonce infailible. Jamais homme n'a montré tant de bizarreries et d'inconstance dans le choix de ses amis. Il se livrait d'abord avec une confiance et une familiarité sans, réserve à celui qui paraissait entrer dans ses idées : puis , se repentant de cet abandon , il regardait bientôt cet homme comme dangereux, ou comme une créature de sa mère ou du favori, qui l'avait flatté pour le trahir. Outre ceux plus riches familles (*), formaient une armée ils près Je dix mille hommes qui environnait le trône. L'influença dece corps sufusill pour opérer une révolution : aussi est-ce lui seul qui effeclua celles qui ont eu lieu depuis Pierre I". (JYofc de l'auteur.) (I) C'est une justice i|u'iî faut lui rendre. Kt si sa passion pourlaHétidowlui fait manquer a sa femme, clle'ne lui a du moins pas encore fait manquer publiquement au décorum ni a la décence. Au reste la Nélidow est disgraciée. (iVoic de fauteur.) I') Pour être olBdtramgjnIM, Il (allait prouver goerou pmMlit au niolnicent patsans.ou «clive..

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

PORTRAIT DE KOTIRAKIN. sur qui les moindres bontés de sa femme , ou les amitiés de la lienkendorf , faisaient tomber les orages de sa tolère ,. l'empire était plein de ses domestiques citasses , de ses favoris disgraciés, et de ses olfieiers renvoyés : c'était toujours celui qui avait été le plus près de lui qui avait le plus à s'en plaindre ; toujours celui qui avait reçu le plus de grâces , qui se trouvait ensuite le plus malheureux. Après avoir parlé des ministres de sa mère , il ne sera pas hors de propos de dire un mot des courtisans qui se trouvaient en grâce chez lui lorsqu'il devint empereur, et qui seront sûrement quelque temps eu crédit. On peut dire à sa louange, et à la leur, que la plupart de ces ministres valent mieux que ceux de la vieille cour. Les deux princes Kourakin , qui tour à tour avaient été bien et mal avec Paul (1), sont les deux hommes qui ont le plus d'influence, après le valet de chambre dont j'ai parlé, et peut-être ceux qui méritent le mieux d'en avoir. Avant la mort de Catherine, quoique riches et puissants, ils n'avaient que des emplois de cour insignifiants : l'un surtout menait une vie retirée et philosophique, s'occupant des sciences et des arts, ou de (1) Alexis Kourakin avait souvent encouru la disgrâce de Paul, à cause des attentions et des égards qu'il avait toujours pour la grande-duchesse : mais il faut bien se garder de donner le Ulro de jalousie il l'humeur que cela inspirait à Paul ; son caractère et celui de sa femme ne pouvaient donner lieu à la jalousie. L'humeur de Faut prenait sa source dans ses soupçons politiques, et non dans son amour. Un Jour, voyant sa femmu parler bas près d'une clieminOe au prince Kourakin, Il entra en fureur. Vous voulez, madame, lui dit-il, vous faire des amis, et vous préparer à Jouer le rôle de Catherine ; mais sachez que vous ne trouverez pas en moi un Pierre III. Ces paroles inconsidérées, échappées à sa colère, consternèrent tout le monde, et Kourakin sceretirade la cour. Depuis ce temps, la grande- duchesse fut plus malheureuse et plus gvnée encore. Il (allait, pour le moindre message qu'on avait à lui lalre, s'adresser chez son mari. C'était lui qui nommait ceux qui devaient lui donner le bras pour la promenade, («ire sa partie le soir, ou même l'entretenir pendant la soirée. A la lin , il trouva plus commode de lui donner une espèce de Blglsbéequl ne la quitte pas: c'est le prince Mes witsky qui a elejugéasseï iuaignillanl pour cela. (Note île l'auteur.)

DigiiiizM 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

POETHAIT DE RASTAPTSCNiN. 157 l'éducation de ses enfants ; il était généralement respecté et estimé. Ses mœurs et sa manière d'être étaient bien différentes de celles de la plupart des seigneurs russes, dont les désordres, le jeu , le luxe et tes folies , se disputent le temps et la fortune: Eu un mot , il paraissait digne d'être à la tête des affaires : il s'y trouve avec son frère ; l'un est vice- chancelier de l'empire, et l'autre procureur général : c'est à eux qu'on doit attribuer ce qui se fera de bien. Deux jeunes chambellans, qui étaient heureusement de service chez lui, lorsqu'y arrivèrent les courriers annonçant la mort de Catherine, furent soudain métamorphosés en généraux d'armée , et devinrent ses premiers aides de camp. L'un est M. Rastaptschin, qui doit sa faveui à uue lettre fort adroite, et qui aura besoin de renoncer aux trois quarts de son esprit et à la moitié de lui-même pour se la conserver (1). L'autre est un jeune comte Schouwalow , que Paul venait justement de reprendre en grâce , après l'avoir longtemps méconnu , et à qui il fit présent d'un de ses propres habits pour servir de modèle aux gardes à cheval, dont il le nomma major : ce jeune homme y paraissait, comme dans un sac, au milieu de la cour, et s'y trouvait sûrement très à l'aise. Rien n'est si contrastant que la faveur égale de ces jeunes gens , puisque la cause de celle de l'un semblait motiver la disgrâce de l'autre. M. de Rastaptschin, il y a quelques années , était gentilhomme de service auprès du grand-duc à Pawlowsky. Ses jeunes confrères , et entre antres lecomte Schouwalow et le prince BariatNisky, regardant ce service comme une corvée difficile, pareequ'un mot dit 3 la grande-duchesse , ou un costume trop à la mode pouvaient les perdre , s'en dispensaient autant que possible, en se disant malades ou alléguant quelque autre raison. Rastaptschin, ennuyé à son tour de n'être point relevé , écrivit une lettre piquante au maréchal de la cour , où il raillait ses confrères sur les vrais (1)

11 a ilcj.i éli! une couple dr Ibis

The text on this page is estimated to be only 15.09% accurate

liS TOMBAIT riE NIBLEDINSKY. motifs qui les empêchaient
île venir à Pawlowsky : pour moi , disait-il en Unissant , qui n'ai ni maladie
à traiter, ni chanteuse italienne à entretenir, je Continuerai avec plaisir à
faire leur service- auprès ilu prend-duc. Ces traits portaient sur
Schouwalmw, et sur Rariatinsky, que Paul ne pouvait souffrir, quoiqu'il Tilt
sou parent. Le maréchal montra cette lettre à l'impératrice qui en ri! d'abord
: mais Schouwalow et Rariatinsky s'en trouvèrent offensés, et en
demandèrent raison à Rastaptschin. L'affaire lit du bruit: ISariatinsky fut
envoyé à l'armée, et Rastaptseiiiin cvilé de la cour pour un an. Le graud-due
le regardant dès lors comme son champion , s'obstina à ne point recevoir le
service des aulres gentilshommes de la chambre, qu'il ne fdt rappelé. Ainsi ,
pendant plus d'un an , ils faisaient toujours le voyage de Pawlowsky on de
Gatscbina pour se présenter à la porte , et étaient aussitôt renvoyés. Parmi
les favoris de l'empereur, M. Pleschtscheieffest un vrai phénomène : il est le
seul qui se soit toujours soutenu à la hiême distance. Il est vrai qu'il n'a
jamais été en première ligne , mais aussi il n'a point essuyé d'orages. C'est
un hommo instruit et respectable, autant que peut l'être un courtisan. Il parle
plusieurs langues , possède des connaissances géographiques et statistiques,
et cultive la littérature. 11 serait à même de rendre des services à la Russie ,
si parmi ses bonnes qualités il comptait celle d'oser dire la vérité : mais sa
constante faveur semble malheureusement une preuve morale du
coiUraire(1). 'M. Niéledinsky, qui a été compagnon d'étude et menin do
Paul, était connu dans Pétersbourg par beaucoup d'esprit, t>t par des poésies
érotiques où l'on trouve de la grâce et du sentiment.L'empereur l'a nommé
sou secrétaire particulier, niais sans doute à condition qu'il tordrait le cou à
sa musc ; elle l'a trop bien servi pour mériter une mort si dure. Il est au
moins (1} 11 vient l'tilin dVIri; aussi ilisjiraric, il rruclemeti!.

The text on this page is estimated to be only 17.16% accurate

PORTRAIT DE MCOLAÏ. à souhaiter que N'ieledinsky mette aujourd'hui eu évidence et eo pratique la sensibilité qu'il a montrée dans ses vers. C'est lui qui doit rendre compte des lettres et des placetl ■ le sort de plusieurs opprimés est dons ses mains. M. Nicolaï était venu en Itussie comme gouverneur des jeunes comtes Rosoumowsky, qui le protégèrent ensuite. Recommandé depuis par madame frétorius, sa parente, femme de chambre de la duchesse de Wurtemberg, il fut placé auprès de la grande-duchesse en qualité de secrétaire : il fut baronisé en Allemagne, pendant le voyage du grand-duc; et , à son avènement, il devint conseiller d'État, directeur du cabinet de ■ l'empereur (I), chevalier de Sainte-Anne, et reçut quelques centaines d'âmes pour achever de corrompre la sienne (2). Il est de Strasbourg et connu eu Allemagne par quelques imitations de l'Arioste et quelques poésies assez jolies, quoique très-verbeuses. Il a clé aussi obligé de sacrifier sa muse sur l'autel de la fortune, où elle-même avait conduit l'ingrat. Je ne sais si la morgue politique qu'il s'est cru obligé de prendre le rend plus heureux ; mais elle ne lui en donne pas l'apparence. M. Danaurow, ci-devant bibliothécaire du prince de Wurtemberg, et depuis aide de camp de Paul , devint aussi un personnage important : mais je m'abstiens déparier plus en détail [I] Ce qu'on nomme en Russie le Cabinet n'est pas le Conseil politique ■ c'est la chambre où sont les trésor*, les bijou*, et lrs curiosité* particulières du souverain. { Note de l'auteur.) 12) Il avait déjl une terre en Finlande, province cédée par la Suède, ou les paysans ne sont pasloul a fait réduits au mémo mode d'esclavage que les Russes ; et Nloolal s'en plaignait souvent, disant : que ces gueux-là ne lui rapportaient presque rien, et prétendaient avoir des franchises. Ceux qu'il vient de recevoir sont en Pologne : il pourra, à son gré, les séparer, les vendre, ou les faire travailler, comme sesanluiaui domrsti «uns, a l'embellissement de ses Jardins. Qu'on Juge par ce Irait de ce (lu'tst devenu en Russie ce S Iras bourgeois, qui passe en Allemagne pour un philosophe, quêtant d'écriv ail leurs flagornent comme un Mécène. S'il vient à liteceol, il admirera sans doute la modération avec laquelleoii y parle de lui. \ iVoio de fauteur. J DigiiiiziM bf Google

The text on this page is estimated to be only 18.31% accurate

PORTF.À1T DE PAUL. de ceux que je ne commis point BBS6Z pour asseoir un jugement quelconque sur leur mérite- Je remarquerai seulement que , dans les listes des grâces ou des avancements que l'empereur a f;iiils depuis , je trouve grand nombre de personnes dont le mépris et la vengeance publique devraient être le partage. On voit cependant que les alentours de Paul sont moralement meilleurs que ceux de sa mère. Il est environné d'hommes instruits et même de mérite. Je dis il est, et peut-être faudrait-il dire il fui , car sa mobilité iulluc surtout ce qui l'environne, et il ne laisse pas au mérite le temps de se corrompre à sa cour(1). Le prince que Paul semble avoir choisi pour le prototype de son règne et de ses actions est Frédéric-Guillaume , père du grand roi de Prusse (2). La même dureté, la même inflexibilité, la même austérité de mœurs, la même passion poulies soldats, se trouvent dans l'autocrate russe. Au reste, je crois avoir tracé le caractère de Paul en racontant ce qu'il a fait, sinon j'avoue l'ouvrage au-dessus de mes forces. On sait que rien n'est si diiiiieile ;i peindre qu'un enfant dont la physionomie n'est point lixe : il en est de même d'un homme bizarre. Ce qu'on peut dire de plus indulgent , c'est que la révolution française, semblable à cette lumière céleste qui renversa jadis son patron Saul ou Paul , lui a frappé le cerveau et dérangé l'esprit. Elle avait déjà troublé la tête de sa mère, bien plus forte que la sienne. Pour sa ligure, ce n'est pas lui qui se l'est Faite : on prétend même que ce n'est pas son père ; ainsi il serait injuste de la lui reprocher. On se souvient que !(■ peuple de Paris, s'assemblant autour de Paul , jeune encore, criait : Mon Dieu , qu'il est laid ! et qu'il avait le bon esprit (!! C'est ce qui est arrivé. Ij>9 princes Knurakin, et In plupart ds ceux que J'nl nommés, sont tliigraoiés au moment où J'écris. (Note de fauteur.) (S) Ccst de quoi Il ne convient pas ; car il dit un jour : Je veux Ure Frédéric II le mutin, et tenu Xlf te soir. Dion, bien ! ce vous aern, une bngatelle. ffott de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 16.53% accurate

PORTRAIT DE PAUL I^{er} d'en rire (I)- H n'a jamais embelli, depuis qu'il est vieux, chauve et ridé. L'impératrice paraît à côté de lui comme une de ces dames, qui font peindre auprès d'elles un vilain petit nègre pour relever leur taille et leur beauté. La singularité qu'il affecte de fausses habits, la dureté qu'il a dans ses manières, rehaussent de beaucoup sa laideur. Sans [en excepter les Kalmouks et les Kirghizes, Paul est l'homme le plus laid de son empire; et il trouve lui-même sa figure si choquante qu'il n'a osé la faire empreindre sur la monnaie. Voici quelques traits qui achèveront de peindre Paul par ses propres actions, et qui prouveront qu'il s'annonçait, étant grand-duc, ce qu'on le voit être étant empereur. Près de son château de Pawlowsky, il avait une terrasse d'où il pouvait voir toutes les sentinelles qu'il se plaisait à poster partout où il y avait place pour une guérite. C'est sur cette terrasse couverte qu'il passait une partie de ses journées : l'œil armé d'une lunette, il observait tout ce qui se passait autour de lui. Souvent il envoyait un laquais à telle ou telle sentinelle lui ordonner de boutonner ou déboutonner un bouton de plus ou de moins ; de porter l'arme plus haut, ou plus bas ; de se promener plus ou moins de pas autour de sa guérite. Quelquefois il allait lui-même à un quart de lieue porter ces ordres importants, bidonnait le soldat, ou lui mettait un rouble dans la poche, selon qu'il était content de lui. Ce Pawlowsky était un village ouvert ; il y avait des gardes (I) Il a bien changé, ou plutôt il ose se montrer maintenant ce qu'il n'est ni peut-être déjà. Un malheureux soldat, dans l'horreur du tourment qu'il endurait nous le raconta par l'ordre de Paul pour une petite faute de Service, s'écriait dans son délire : Ah ! maudite tête chauve ! maudite tête chauve ! L'autocrate indigné ordonna qu'on le fît expirer par le knout, et rendit par son ordre : ordonnance par laquelle il défend, sous la même peine, de se servir de l'épithète de chauve, en parlant de télé, et de celle de canard. En parlant de nez. Il a apparemment lu qu'un saint prophète fit dévorer quarante-deux enfants par les ours, pour en avoir élu ainsi un. Injurier : cela de Paul vaut sans doute celle d'un Elisée. [JVo/e de fauteur.]

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

âfil POHTBAIT DE PAUL. quï inscrivaient tous les ;illnnls et venants. Il fallait dire où l'on allait , d'où l'on venait, et ce qu'on voulait. Chaque soir, on faisait une visite dans chaque maison pour s'informer s'il n'y avait point d'étrangers. On arrêtait tout homme qui avait un rliapeau rond, ou qui menait un chieu- Pawiowsky, qu'on aimait à fréquenter à cause de sa belle situation, devint bientôt désert ■ ou se détournait pour n'y pas passer, et l'on fuyait Paul du plus loin qu'on l'aperçut ; ce qui redoublait son dépit et ses soupçons. Il faisait souvent poursuivre et interroger ceux qui cherchaient à l'éviter ainsi. Il fit mettre un jour tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils l'avaient mal salué de l'esponon en défilant après l'exercice, et les lit sortir cl défiler devant lui pendant huit jours, les renvoyant chaque jour au corps de garde après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'il se fût fait saluer à sa fantaisie. Faisant un jour exercer son régiment de cuirassiers, le cheval d'un officier s'abattit. Paul accourt furieux. — Relève-toi i misérable. — Monseigneur, je ne le puis ; j'ai la jamba cassée. — Paul lui crache dessus, et se retire en jurant. Passant une fois in opiné ment et furtivement devant l'un de. ses corps de garde, l'officier, ne le connaissant point , ne lit pas sortir ses gens. Il revient sur ses pas, souffleté l'officier, le fait désarmer et mettre aux arrêts. Il allait un jour de Tsarskoé-Célo à Gatsehina : le chemin passe au milieu d'une forêt marécageuse. Tout à coup, se rappelant quelque chose , Paul ordonne au cocher de retourner sur ses pas. Le cocher: Dans l'instant, monseigneur : le chemin est ici trop étroit. Paul : Comment, coquin; no veuxt pas tourner sur-le-champ? Le cocher, au lieu de répondre, se hâte d'arriver en un lieu où la chose fût possible : cependant Paul s'élance à la portière, appelle son écuyer, lui ordonne d'arrêter et de punir le cocher rebelle. L'écuyer l'assure qu'on va tourner dans le moment. Paul, éeumantde rage, s'emporto fontre l'écuyer : tu es un guem comme lui, dit-il; qu'il

The text on this page is estimated to be only 20.58% accurate

FOUTRAIT DE PAUL. 163 verse , qu'il me casse le cou ; mais qu'il obéisse, et qu'il tourne, aussitôt que je le lui ordonne. Pendant cet accès, le cocher trouva le moyen de tourner; mais Paul le fit rosser sur-le-champ. Dans une promenade, son cheval broncha : il ordonna à Markow, son écuyer, de le laisser mourir de faim. Le huitième jour, Markow fit le rapport qu'il avait expiré, et Paul dit : C'eut bon! Depuis son avéuement, l'un de ses chevaux broncha encore sous lui , dans une rue de Pétersbourg : il descendit aussitôt, fit tenir une espèce de conseil par ses écuyers, et le cheval fut condamné à recevoir cinquante coups de gaule. Paul les lui fit donner en présence de tout le peuple , et les compta lui-même, en disant : C'est pour avoir manqué à Vempereur. Paul était déjà, comme grand-duc, si scrupuleux observateur de l'uniformité dans les exercices, que, remarquant un jour de printemps, que l'arc de Cupidon tendait et soulevait les chausses étroites de quelques-uns de ses soldats, il leur enjoignit tous de les ranger sur la même cuisse, comme ils portaient le fusil sur la même épaule. On prendra sûrement ceci pour une plaisanterie polissonne : mais l'un des officiers présents m'a assuré la chose ; et quiconque connaît un peu Paul la croira aussi facilement que moi. Un jour, il rencontra dans les jardins un homme en chapeau rond , qui voulut l'éviter : il se le fit amener; et il se trouva que c'était l'horloger qui venait remonter ses pendules. Après lui avoir fait un long sermon sur l'indécence des chapeaux ronds, il demanda quelques épingles à son épouse, et releva lui-même les ailes du petit chapeau, dont il fit une coiffure ridicule qu'il remplaça sur la tête de son possesseur. A travers cette foule de bizarreries , il laissait éclater des traits d'humanité : des pensions qu'il donnait aux malheureux, des hôpitaux qu'il fondait pour ses soldats , des distributions de viande qu'il faisait à ses pauvres officiers , et plusieurs traits de bienfaisance et de justice attestaient qu'il était encore plus capricieux que méchant

The text on this page is estimated to be only 17.63% accurate

CHAPITRE VI. Quelles révolutions allendeot la Russie, Si la révolution française doit faire le tour du monde, ainsi que plusieurs le prétendent , certes c'est en Russie qu'elle arrivera en dernier lieu ; c'est aux frontières de ce vaste empire, que l'Hercule Français posera deux colonnes , où la liberté lira longtemps : Non plus ultra ; c'est là qu'un nouveau monde est encore caché pour elle (1)Ce n'est pas qu'il n'y ait en Russie des lumières et des vérités; mais ceux qui les possèdent , plus prudents; encore que Fontencille (2), bien loin d'oser ouvrir la main pour les répandre, ne cherchent qu'à les étouffer ; ear ceux qui sont instruits sont les seuls intéressés à protéger l'ignorance et à réduire en système raisonné l'esclavage et la tyrannie. Aussi longtemps qu'il n'y aura pas une classe nombreuse d'hommes éclairés, qui souffriront de la servitude dont le peuple souffre , il ne faut point s'attendre en Russie à une révolution spontanée. Cependant il y a parmi la noblesse, et même à la corn- de Russie, des âmes généreuses et fières, qui, sans être éprises d'un système d'égalité et de liberté parfaites, sont indignées pourtant de l'abnégation honteuse que l'on exige d'elles ; car le despo(1) Le génie de In révolution, comme un aulre Arcliimède, n'aurait oesoin que d'un point de contact et d'appui pour soulever ce monde-là : la Grèce pourra le lui offrir un Jour; mais son levier ne posera que sur les ruines de l'empire. [Not* de Fauteur.) (2) ildilquelqueparli .si J'avais la main pleine de vérités, je me garderaisblende l'ouvrir. . [mie de fauteur.) 164

Diginzed by Google

The text on this page is estimated to be only 19.92% accurate

PRIIXCtPES LIBÉRAUX tMS NOBLES. IG5 tismG ne convient qu'à des barbares, et les gentilshommes russes ne Je sont plus. Loin de s'adoucir et de prendre des formes moins révoltantes, le despotisme, à mesure que les mœurs s'humanisent, se roïdit au contraire de plus en plus, et rend son joug plus ridicule et plus odieux : il s'efforce de retourner vers la barbarie, en raison de ce que les peuples s'avancent vers la civilisation. Dans les autres pays de l'Europe, il descend lui-même quelques degrés de son trône, pour ne pas heurter de trop haut la raison et l'opinion qu'il est enfin obligé de respecter : mais, en Russie, il monte encore et écrase même le sens commun. Il est vrai que, jusqu'à ce siècle, la marche de l'esprit humain en Russie a été si peu parallèle à celle qu'il a tenue en Europe, que la date de l'entier asservissement des Russes est l'époque où il s'établissait partout ailleurs des communes, et où l'on rendait les serfs à la liberté. Quoique la noblesse se courbe comme le peuple devant le pouvoir, cependant elle est éclairée et s'éclaire tous les jours. Elle a été corrompue plutôt que civilisée; mais elle conserve pourtant des vertus, que mille ans d'esclavage ou de tyrannie n'ont pu anéantir : c'est elle qui, digne désormais d'un gouvernement moins barbare, voudra avoir des lois écrites ailleurs que dans le cerveau timbre de ses autocrates. Elle commence à sentir le poids de ses chaînes avilissantes : elle les brisera un jour, pour alléger ensuite celles de ses serfs ; elle fera ce que la noblesse de Pologne a voulu faire, et effacer ainsi la tache qu'elle imprima si longtemps sur le front de l'humanité, en reniant les crimes dont ses autocrates Tout rendue complice (i). ■ (r) Que le terme de In noblesse n'effarouche ici personne. Celle de Russie ne forme point, comme celle de France ou d'Allemagne, ce corps féodal et chevaleresque, qui se croit à la lèltre issu d'un noble sang que le reste des hommes, et qui en demeurerait séparé par son rang et ses préjugés autant que par ses privilèges. Le mot noble, en français et en allemand, marque cette différence, puisqu'il désigne une qualité Innée de l'âme : en russe, Dteviannoi, qui désigne un noble, ne signifie que propriétaire de biens ruraux, parce que l'homme libre seul pouvait en posséder. I Note de routeur.)

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

HiG !! ÉVOLUTIONS FUTURES. Ces temps ne sont peut-être pas si éloignés. Plusieurs jeunes têtes se nourrissent des exemples de l'antiquité, et méditent en secret le sublime Jean-Jacques : plusieurs, après s'être oubliés un instant dans l'histoire des nations, reportent avec horreur les regards sur la leur et sur eux-mêmes. Comraeut, en effet, à la fin du dix-huitième siècle, dans un pays qui n'est pas environné d'une triple enceinte d'airain, dans un pays où plusieurs savent lire et où quelques-uns pensent, peut-il exister encore un pareil gouvernement ? Des Russes peuvent-ils désormais être traités comme des Marocains ? Dans notre siècle, et en Europe, ce n'est plus qu'à force de justice, de gloire, de vertu ou de bienfaits, qu'on peut se faire pardonner le malheur et l'opprobre d'être despote. Quand je montre en Russie la noblesse comme le seul corps sur lequel la liberté puisse poser le premier pas en entrant dans cet empire, je n'entends pas désigner ceux qui suivent la cour. Ceux-là ce n'est ni le trône, ni l'autel, ni la personne sacrée du despote, qui les attachent; c'est la plus surdido avidité : l'homme qui a le crédit et la puissance est toujours le dieu qu'ils adorent. On les a vus ramper de favoris en favoris, comme une chenille rampe de feuille en feuille. Il n'est peut-être pas un de ceux qui lèchent aujourd'hui dévotement la main de Paul, qui, quelques mois auparavant, ne la lui eût coupée à Tordre d'un Poleniliin. On ne peut attendre de pareils hommes que des intrigues ou des révolutions de cour, déjà trop fréquentes en Russie : elles ne servent qu'à prolonger la barbarie ou la misère. Mais quelques familles puissantes où l'instruction s'est établie, comme une étrangère sous un toit hospitalier (1); quelques jeunes gens pleins de courage et de talents, désireux de se faire un nom, profiteront peut-être de (1) Plusieurs de ces familles ont jusqu'à 20 mille esclaves, îles, villes et des canons, des richesses lin m enses et surtout (tes parents généraux et chers de régiment*. C'est plus .ju'il ne faudrait : uuc bataille déciderai! la olose pour eu*, et non contre eux. [ifotedt raideur.) ûlgi[csd

Oi Google

The text on this page is estimated to be only 17.24% accurate

PRINCIPES LIBÉRAUX DES NOBLES. Uil quelques heureuses circonstances , comme celle qui vient d'échapper, pour modifier au moins , en attendant mieux , les formes du gouvernement; pour placer un hou prince sur le trône, et donnera un sénat ou à un conseil quelconque plus d'influence que l'autocrate n'en laisse à ses valets; pour prescrire, au moins quelques bornes à des ahus qui n'en ont point. Ce que les Dolgorouki n'ont pu exécuter, il y a un demi-siècle, d'autres pourront le mieux soutenir aujourd'hui (1). Mais , il faut le dire, ce projet ue peut être conçu que par l'ambition la plus noble et la plus dégagée de petits intérêts ; il ne peut être exécuté que par un grand courage, un grand crédit, et plus encore de persévérance. Ce qui peut accélérer la fermentation dans quelques bonnes télés , c'est que depuis longtemps le mérite est un titre d'exclusion à la cour de Russie. En Russie, jusqu'à présent tout chemin à la gloire est fermé au jeune ambitieux qui se sent des moyens. La trouverait-il à vaincre des sauvages et à conquérir des steppes (2,- sous les ordres d'un favori, d'un barbare ou d'un sot? la verrait-il dans l'antichambre du despote, à attendre qu'il sorte pour lui baiser la mainà genoux, et marcher devant ou après lui jusqu'à sa chapelle , tous les jours de fêtes (3; ? la mettrait-il à suivre dans une chancellerie , ou près d'une cour étrangère , quelque rouLine détestable ou quelque trame dont il n'ose blâmer l'impolilique ou l'absurdité ? Non , il n'est pour lui de route (1) Les famille; Dnlsorouki, Galifzin , Soltykow, ele, ont souvent hlen mérita de la Bussie. Ce turent elles p ri nci paiera en l qui secouèrent l'indigne tyrannie d'un Menlscliikow et d'un Bireii ; ce furent elles qui , à In mort de Pierre II, voulurent établir un gouvernement moins arbitraire. L'occasion renaît plus heureuse que jamais. Paul envoie son armée combattre à sept cents lieues. Quel moment pour les bous Russes! [jVort de l'auteur.) (2) Steppea est te nom que Ton donne aux plaines désertes dont la Itussie est environnée. C'est tout ce que paut faire de mieux un général lusse. [fl'oia de Caiittur. j (J) C'aet l'unique affaire des chambellans et gentils hommes de la cliambre. t fliole de l'auteur.) OigiiiizEd ûy Google

The text on this page is estimated to be only 15.68% accurate

Il K 70 MIT ION S FUTURES. à la gloire que dans un nouvel ordre de choses, et tout le sollicite (i). Pierre Fr lui-même gémissait déjà de n'être que le despote d'une nation esclave. Dans une entrevue qu'il eut à Marienvverder avec le roi de Prusse, il félicita tout haut ce prince de son bonheur d'avoir une nation qu'il gouvernait avec des lois, tandis qu'il ne pouvait gouverner la sienne qu'avec le knout; et il promettait de lui donner un régime plus doux aussitôt qu'elle serait assez policée pour en être susceptible (2). Ce temps est arrivé pour les Russes : ils sont bien dignes désormais que leur souverain les laisse mûrir au niveau des peuples les moins asservis de l'Europe. La raison et l'humanité auront déjà beaucoup gagné, quand ils auront un gouvernement modéré : fût-il encore absolu, comme celui de Prusse, ou aristocratique, ainsi que celui d'Angleterre ; sous ce nouveau régime les Russes pourront encore figurer longtemps dans l'histoire, en se préparant à cette grande révolution de l'esprit humain dont on les croit déjà susceptibles. Elle ne peut être que le dernier terme de la civilisation, et le retour aux idées simples et primitives, après avoir parcouru le cercle immense des erreurs et des folies humaines. La liberté et l'égalité ne feront le bonheur des {} C'est [oui ce que fait un sous- ministre, ou un ambassadeur. (Ploie de Fauteur,) [s] L'humanité n'accordera jamais le titre de n'a™ lininme au barbare qui tua sur ses lils, décapila sa maîtresse, et fouilla Mme épouse; mais il était un grand prince. Il inspire à la fois dit l'horreur et de l'admiration, comme une nature sauvage. Le fait que Je cite est rapporté par le baron de Potnitz, témoin oculaire de sa conversation avec le roi. Un autre trait, qui ne fait pas moins d'honneur à ce grand caractère, et qui prouve combien il était au-dessus des petites vanités Impériales de sa prétendue famille, c'est qu'étant environné par l'armée turque, et les autres jurant de l'étrangler, il écrivit au sénat, comme un autre Alexandre : Choisissez pour moi mon successeur qui tout en futurera le plus digne. Le sénat d'alors était bien différent de celui d'aujourd'hui : Il y avait un Dolgorouki, qui, semblable à Sully, avait le courage de déchirer quelquefois les ordonnances tyranniques du czar. [Note de l'auteur.]

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.69% accurate

TEHUEUn PHÉMATCHÉE. hommcs.quclorsfpic des
ide^ssainesficrontdeveniiesles préjugés «lu peuple : la Russie est encore à
des siècles de ces préjugés-là. Mais enfin cette époque mémorable doit
arriver en Russie comme ailleurs : la marche vers la liberté est comme celle
du temps, lente, mais sûre ; et le Nord la reverra un jour. Quoi ! le Russe,
ce descendant des libres et vaillants Mincés, serait condamné à un éternel
esclavage, tandis que le Suédois, plus septentrional que lui, se vante de sa
liberté ! Moscou, qui est sous le même degré que Tendre, serait toujours
une ville Barbare., où les arts et les lois demeureraient étrangers ! Eh ! sous
quel climat donc florissait, dès le huitième siècle, la grande Novgorod,
cette ville puissante, commerçante et libre, dans un temps où les peuples
qui se glorifient le plus maintenant de leur liberté croupissaient encore dans
l'ignorance, sous la massue de la féodalité(1)? Les Slaves (2), qui fondèrent
cette république, semblent, comme les Francs, porter leurs destins et leurs
caractères empreints dans leurs noms immortels. Mille ans d'esclavage et de
tyrannie n'ont pu effacer cette vieille empreinte. Tous les Russes n'ont point
encore oublié que leurs pères ont été plus heureux. (r) Alexandre
Nevski."»! les moines russes ont fait un saint d'un héros, est peut-être le
plus vil des tyrans connus. C'est lui qui acheva la ruine de cette ville illustre
par un massacre général de tous ses habitants. Loin de s'unir aux
Novgorodiens, qui se couaient en eux.

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

CHAPITRE VII. Caractère national. Le caractère russe, a-t-on dit, est de n'en avoir aucun, mais il le sait merveilleusement s'adapter celui des autres nations. Si l'on ne veut parler que des Russes de la classe supérieure, on a raison ; mais cela pourrait s'appliquer également à tous les peuples à demi policés, et même aux habitants de toutes les grandes villes, dont les physionomies se confondent aussi bien que les mœurs, parce qu'ils tirent leurs institutions et leurs aliments des mêmes sources, que leur race est mélangée, et leur genre de vie le même. Le noble itusse, le seul Russe qu'on puisse voir dans l'étranger et bien connaître dans son pays, a effectivement une grande aptitude à s'identifier avec les opinions, les mœurs, les manières, les langues des autres nations. Il sera frivole comme un ci-devant petit-maître français, fou de la musique comme un Italien, raisonnable comme un Allemand, singulier comme un Anglais, bas comme un esclave et fier comme un républicain. Il changera de goût et de caractère aussi facilement que de modes, et cette souplesse d'organes et d'esprit est sûrement un trait qui le distingue. L'on ne s'étonnera point de cette grande mobilité, si l'on se souvient que le Russe est un peuple nouveau sur lequel toutes les nations ont plus ou moins influé. Il a reçu de l'étranger des arts, des sciences, des vices et peu de vertus. Le génie du gouvernement et le caractère particulier de l'autocrate s'impriment sur toute la nation, comme sur un seul homme, et la religion 170

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

DD COURTISAN. 171 grecque, la plus absurbe de toutes les sectes chrétiennes, achève de la dénaturer. On peut dire du Russe que son gouvernement l'avilit, que sa religion le déprave, et que sa prétendue civilisation l'a corrompu. Ce n'est donc qu'à travers toutes ces institutions vicieuses, que l'on peut remonter au caractère primitif de cette grande nation : mille ans d'esclavage sous les tsars, sous les Tartars et sous ses propres tzars, n'ont pu l'effacer ; et que ne doit pas avoir été ce peuple, qui, dans sa misère et ses chaînes, nous , montre encore tant de belles qualités ! Le paysan russe, sans propriété, sans religion, sans morale, sans honneur, est hospitalier, humain, serviable, gai, fidèle et courageux : plus on s'enfonce loin des villes, plus on le trouve bon ; le plus sauvage est toujours le meilleur, le plus éloigné de son tyran est le plus près de la vertu ; il a, en un mot, toutes ces vertus innées, qui nous rappellent les mœurs patriarcales, et ses vices ne sont, que ceux de la servitude. Les restes de barbarie que montre encore la portion la plus éclairée offrent un contraste dégoûtant. Cette barbarie se décèle par la grossièreté des mœurs, le mépris outrageant pour les hommes en général, le dédain pour les inférieurs et la crainte servile pour les supérieurs ; par l'indifférence pour tout ce qui tend à perfectionner, l'ignorance des convenances sociales, l'orgueil insolent, la bassesse, l'impudeur, le manque d'esprit public et de patriotisme, mais surtout par le défaut de cethonneur qui quelquefois tient lieu de la probité et même de la vertu. Le Russe à demi éclairé est plus servile que son gouvernement n'est despotique : il est impossible à son maître de n'être pas son tyran. Gc semi-barbare est surtout propre au métier de courtisan ; car il est également cruel, avide, lâche et rusé : mais en aurait tort d'attacher au mot courtisan, lorsqu'il est question d'un Russe, ces idées d'urbanité, d'élégance, de mœurs et de déli ■ catessc d'esprit, dont ils se vernissent ailleurs. En Russie, celui qui réussit à la cour, surtout auprès des grands, n'est souvent

The text on this page is estimated to be only 13.44% accurate

171! c.MiACTRIItF KACTGHAL. que le plus effronté ou le plus complaisant personnage (0. Tout homme bien pensant, tout jeune homme d'une âme uoLle ou d'un esprit cultivé, ne plaira point à lu cour; et si sa naissance du les circonstances l'y attachent, il sera craint et disgracié à l'instant où il sera reconnu. Le Russe en général aime à s'instruire et honore les étrangers : il n'y a que ceux qui manquent absolument d'éducation, qui les haïssent, ou qui eu soient jaloux lorsqu'ils se trouvent eu rivalité avec eu\.

"Une chose qui leur fait moins honneur dislingue encore les Russes; c'est une espede poli Lesso basse etservile, qui s'exhale en compliments sottement Jlatlcurs : des gestes rampants, une contenance humble et soumisedevant leurs supérieurs, rappellent leur servitude orientale. Us ne savent pas être polis sans bassesse, ni flatteurs sans llagornerie : c'est que pour être vraiment poli.il faut être vraiment honnête, et ne pas faire par contrainte, par intérêt et pardcvoir.ee qu'on ne doit Taire que par sentiment ou par bienséance. On trouve eu Russie dans la caste opprimante deu\ sortes de gens qui diffèrent absolument do mœurs et d'opinions. Des siècles les séparent : à peine s'imaghie-l-on qu'ils sont du même peuple, quoiqu'ils soient souvent de la même famille. Les uns sont les frondeurs de toute réforme, de toute instruction, de toute amélioration : ils voudraient faire reculer la nation vers la barbarie et la séquestrer du reste de l'Europe ; ils regardent toute civilisation comme perverse, et Pierre rr est pour eux non le législateur, mais le corrupteur de son empire; ils sont pétris de superstitions, d'ignorance et de préjugés barbares. Les liaskolniftU politiques détestent [es étrangers, plus que ne le Tout les Turcs et les Chinois (2) : mais ils ont souvent des mœurs (i) Les dèc In mal Loua qu'on vient lia lire ou qui suivent sont dicté** par les opinions on les ri'sscentimrills de railleur. Il est évident surfont qu'elles n'uni rien d'ii[Ji>liral>l

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

DU CODAT 1S AN. 173 et des vertus domestiques, et les excès de la révolution française firent triompher leur système. Les autres sont ceints qui, adoptant les mœurs et les usages de l'Europe, s'efforcent de marcher de niveau avec leurs contemporains, et les devancent trop souvent pour la corruption et les ridicules. Ils se font gloire de mépriser ou d'ignorer les anciens usages de leur pays, ils ont de l'esprit, ils sont sociables, et acquièrent des connaissances et des talents. C'est parmi eux que l'on trouve des hommes d'un grand mérite et aimables plus que partout ailleurs : mais, pour la plupart, ils sont plus polis qu'honnêtes, plus dépravés qu'instruits, et plus vains qu'orgueilleux. Ils sont persécutés sous le règne tueur de l'aul, qui s'efforce de tout ramener au siècle des Ican-Basilides, - et les leurs de la révolution française en ont effrayé plusieurs qui se remettent docilement à la lisière de la barbarie. Au milieu de cette barbarie, la nation russe est demeurée exempte de trois erreurs funestes, qui ont souillé le reste de l'Europe de crimes et d'abus. Jamais les Russes ne se firent un faux point d'honneur de se venger d'un démenti par un meurtre (1) : leur histoire ne fait mention d'aucune guerre, d'aucun massacre, occasionnés par un fanatisme religieux (2); et ils Oies obligés de venir chez nous pour ne pas mourir de Faim. Malheureux, lro] > barbares |)our ne pas rougir (Ifs ciiah's île rtile nlxiiiilnnee île pain iloot ils se vantent ! Oui, quelques milliers de leurs si-mWahles mangent ilu pain de froment, parce que trente millions d'esclaves broutent l'herbe et rongent l'écorce de bouleau, dont ils se nourrissent comme les castors, qui les surpassent en intelligence. (Jiijelijurs \illes jouissent des plaisirs de la vie et étalent des palais, parce que des provinces sont désertes ou n'offrent que de misérables huttes, où l'on soupçonnerait des ours plutôt que (tes homme». (Kutede l'aiileir.) (1) Il faut pour lail convenir que les Russes, aussi bien que les

The text on this page is estimated to be only 14.64% accurate

il* CABACTÈKE NATIONAL. n'out jamais FeganM]n
naissance comme supérieur au rafrite(l). La Russie n'estima point jusqu'ici
la noblesse eu raison inverse de sa valeur supposée, je veux dire de son
ancienneté ; ce qu'on y appelle noblesse a vraiment une origine noble et
précieuse, la liberté : noble 11» signifiait qu'homme libre et propriétaire,
ainsi qu'on l'a vu plus haut. Après l'ivrognerie, le vice le plus prononcé et le
plus commua parmi les Russes, c'est le vol. .Te doute qu'aucun peuple de la
terre soit plus naturellement enclin à s'approprier le biend'autrni : du
premier ministre au général d'armée, du laquais nu soldat, tout vole, tout
pille et tout friponne. On n'a point en Russie pour le voleur ce mépris
avilissant qui le couvre d'infamie, même parmi la dernière populace : ce
qu'il a de plus à craindre en volant, c'est d'être obligé de rendre ce qu'il a
pris, caril compte pour rien quelques coups de baton;et, lorsque vous
l'attrapez sur le fait, il s'écrie en ricanant : IViiiawat, Gospodin! IViimwat
(je suis fautif, monsieur)! et il vous, rend son butin, comme une rançon
suffisante. Ce vice honteux répandu dans toutes les classes est à peine
blâmé. Il arrive quelquefois que, dans les appartements de la cour, où les
personnes qualifiées et les officiers supérieurs ont seuls entrée, l'on vous
enlève votre portefeuille, comme dans une foire. Un étranger qui loge avec
un Russe, fut-ce un Kniaiss, apprendra à ses dépens qu'il ne faut rien laisser
sur sa toilette ou son bureau, et c'est même un dicton russe que ce qui n'est
pas enfermé appartientà qui le veut prendre. On attribue faussement' aux
Spartiates la même qualité : mais un Anglais, qui a publié un livre sur la
ressemblance des Russes avec les Grecs, après n'use ignorance îles popes ,
qui, de (oui temps, mil mieux aimé s'enivnr et dormirne Je dogmatiser.
[Sole de l'auteur.) (l) On a vo que Paul s'efforce aujourd'hui dVI.ililir une
noblesse golliique, lie dresser drs arbres généalogiques et «l'introduire le
blason ,. seule science qu'il pcrmeUc .idiielli'inciil de cultiver. (Noie de
lauteiit-i

The text on this page is estimated to be only 18.24% accurate

DU NOBLE. 175 avoir prouvé qu'ils mangeaient, chantaient et dormaient comme eux, a oublié d'ajouter qu'ils volaient mieux encore. D'où vient donc que les Russes sont plus voleurs que les autres peuples à demi policés ? serait-ce parce que le larcin est moins puni en Russie qu'ailleurs ? Non, cela vient de l'immoralité de la religion grecque(1), du manque de lois et de police, mais surtout de la mauvaise éducation des nobles, entourés dès le berceau par des esclaves qui leur communiquent la bassesse de leurs sentiments. Si vous êtes en Russie plus qu'ailleurs exposé à être volé en détail, vous y risquez moins qu'en Angleterre d'être assassiné. Je parcourais avec plus de sécurité les places vides de Pétersbourg les déserts de Russie, que les rues populeuses de Londres et les routes fréquentées de France. Partout où je rencontrais une cabane, j'étais sûr de trouver sur son seuil l'hospitalité, et, si je portais une cocarde à mon chapeau, je me faisais respecter et craindre des malintentionnés. Si le vol et l'ivrognerie sont les vices les plus saillants des Russes, l'hospitalité et la valeur sont leurs qualités les plus marquantes. On voit de l'excès de l'esclavage et du malheur naître quelques biens, comme on voit du sein de la corruption sortir quelques germes. Les pays où les hommes sont esclaves ou sauvages sont pauvres en population, lors même qu'ils sont fertiles : par conséquent les hommes doivent y être à l'aise, et, pour peu qu'on leur laisse de force et de temps, ils se procurent en abondance les premières nécessités de la vie. Ayant peu de besoins et une propriété mal assurée, ils vivent au jour le jour, et sont dispensateurs faciles des biens dont ils jouissent. Un serf partage volontiers son pain, son sel et sa cabane avec le passant (2) ; et (1) Voir à la fin (In volume la lettre D. (2) On passant entrant dans la cabane d'un paysan salue l'image d'un signe de croix, et ensuite son hôte, en disant pain et sel : puis il s'assied sur le banc et mange avec la famille, comme s'il en était. {KotédeVanleur.)

The text on this page is estimated to be only 15.38% accurate

176 CABAGTEBE NATIONAL. un noble aussi voloûtiers sa table et ses plaisirs avec lui étranger (I). L'esclave russe ou livonien peut tous les ans mettre le feu à une forêt, et ensemer une terre vierge encore, lui en rend dix ou quinze pour un : cet esclave n'emploie pour lui que le plus absolu nécessaire de son temps et de ses denrées, pour ne pas mourir de faim et succomber à ses travaux : tout le reste est consacré à augmenter le superliu des tyrans (2). Or en Russie, où il y a trente millions d'esclaves, il n'y a pas cent mille tyrans qui s'engraissent de leur sang et de leurs sueurs ; et ce sont ceux-là seulement qui composent la classe consommatrice d'un empire immense et fertile : il n'est donc pas étonnant de voir les seigneurs russes étaler un luxe et une profusion qui en imposent et qu'on chercherait vainement dans les pays où les biens et les maux sont plus également départis. Il faut avouer que plusieurs de ces grands seigneurs conservent des qualités louables. Ils sont en général plus enclins à jouir de leurs richesses qu'à les accumuler : ces richesses sont renaissantes comme la race d'hommes qui en est la source, et ne leur coûtent souvent rien à acquérir. La munificence de leur czar et les prévarications de toute espèce en sont ordinairement l'origine impure ; mais ils savent qu'ils peuvent aussi facilement les perdre que les obtenir, et ils en jouissent ; quelques-uns même le font avec une noblesse qui leur fait supposer des vertus, ou du moins des remords. Le génie du peuple russe se tourne avidement vers le commerce (I) F.n Russie, les parasites ne sont point encore, méprisés. Le général, le riche négociant, tout comme un peu h son aise, tient une espèce d'île [able ouverte, où l'officier, les amis de leurs crin naissances de la maison, et cette foule d'île jeunes gens et les élérangers qui n'ont ni feu ni lieu, sont clames cinq jours de la semaine : quelques uns même ne laissent à ces malheureux que le taint jour de repos, pour cultiver le champ nourricier de leur famille. Mais je laisse à l'un de mes amis, qui traite ça *u je l et plusieurs autres plus spéculemeil, le soin (Je détailler la tyrannie horribU-, inélimpreliensiole, une sourient les Russes et suri oui de l'auteur. } mi travailler leurs esclaves iiiUOimMcs Lnmii'.i Oigiiiiraa by Google

The text on this page is estimated to be only 16.47% accurate

DU PAYSAN. 177 merce, et y paraît surtout propre. Lorsqu'un jwjsau peut obtenir un passe-port de son maître (I), il se met de quitter ses ingrats sillons pour embrasser quelque genre d'industrie, dans l'espérance d'amasser de quoi acheter sa liberté; mais il est en cela souvent trompé (2). Les marchands russes, pour la plupart esclaves et en outre entravés par le gouvernement le plus absurde, peuvent rarement, malgré toute leur industrie, s'élever à de grandes spéculations: ils se bornent au trafic intérieur; et, au lieu d'être les négociants dans leur propre pays, ils n'y sont que les commissionnaires des Anglais, et se voient obligés de se rabattre, comme ailleurs les Juifs, sur un petit commerce de détail de merciers et de colporteurs. On est vraiment étonné de voir avec quel soin la politique russe cherche à ruiner ses sujets. Us ne peuvent commercer avantageusement, qu'autant qu'il y a concurrence entre les nations étrangères qui ont besoin des productions naturelles de la Russie: cependant le cabinet de Saint-Petersbourg a fermé tous ses ports aux rivaux de l'Angleterre. Les Anglais sont les seuls pourvoyeurs de la Russie, et les arbitres du prix de ses productions et de la valeur de ses roubles, puisqu'eux seuls fixent le change: ils font en un mot ce commerce avec le même avantage qu'on le fait chez tous les peuples barbares, dont le (I) Un paysan, pour vingt-cinq roubles par an, obtient quelquefois de son maître un passe-port ou congé, à la faveur duquel il peut exercer son industrie dans les villes: mais son tribut augmente, à raison même de son industrie. . (TioU de fauteur. > ii) L'esclave russe, quand il est parvenu à amasser un petit pécule, ne peut pas toujours l'offrir pour sa rançon: car son maître s'approprie quelquefois son trésor et s'en va d'avance. .se- f;-rs. l'iiiii'urs rlit ces esclaves deviennent très-riche mais leurs maîtres refusent de leur vendre propre bien, et comme une dernière ressource pour eux. Il en est qui, après s'être ruinés au jeu, ont fait des recherches domiciliaires! ohé/, leurs esclaves pour te saisir tout ce qui s'y trouvait. Ce brigandage est une- des raisons pour lesquelles les paysans enlèvent souvent leur argent: ils meurent avant d'avoir pu le révéler à leurs enfans.

The text on this page is estimated to be only 17.29% accurate

178 (JAKACTÈRP. satioival. gouvernement plus barbare encore vend des privilèges à quelque enmpngnie exclusive (1). Mirabeau l'a dit, le peuple mise est le plus malléable des peuples. Un jeune paysan sauvage , brute , timide , arraché à son hameau, est en moins d'un mois métamorphosé eu laquais élégant et adroit, ou en soldat lesté et hardi. Son maître en Tait en peu de temps sou tailleur, son musicien , mflmc son chirurgien et son avocat. On m'avait répété cent lois que le meilleur moyen de leur apprendre quelque chose , c'était de les battre ; je ne pouvais le croire : je l'ai vu. Lorsqu'on délivre quelques centaines de recrues à un officier, pour eu former un nouveau bataillon, on lui fournit aussi le drap et le cuir nécessaires pour les babiller. Ayant rangé ces malheureux à la file, il leur dit- « Toi, tu seras le tailleur, toi le cordonnier, et toi le musicien de la compagnie. » S'ils murmurent, on commente par distribuer quelques coups de b3ton à ces élus , et on leur donne quelques mauvais instruments pour aller s'essayer dans leur art respectif. On renouvelle la bastonnade, jusqu'à ce qu'ils rapportent une botte ou un habit passablement faits , et qu'ils sachent jouer la marche du régiment. « Mais» disais-je à un colonel qui se vantait d'en user ainsi pour former les grenadiers de Moscou , « parmi • ces hommes il y en a plusieurs qui, dans leurs villages, * avaient exercé les arts dont vous avez besoin : au lieu de choi

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

DE L'ARTISTE. 179 * il n'y en a pas un qui voulût avouer son talent. » Étrange et triste vérité ! mais ce n'est pas le Busse seul , c'est l'esclave de tous les pays. On sera toujours dans le même cas, lorsqu'on voudra que l'homme emploie forcément les facultés de son corps et de son âme. Cet esprit de sujétion machinale où l'on soumet les Russes influe malheureusement sur tous tes arts qu'ils imitent. Ils ont une musique nationale de leur invention , qui est extraordinaire, et qui porte l'empreinte caractéristique de leur génie asservi : elle paraît plutôt faite pour être exécutée par une machine que par des hommes. Une cinquantaine de prétendus musiciens ont chacun un cor dont la grandeur est différente et graduelle , comme les tuyaux d'un orgue ; chacun de ces cornets ne rend qu'un son , et chacun des musiciens n'a devant lui qu'une seule et même note, dont le plus ou le moins de valeur, et le plus ou moins d'intervalle, forment toute la variation. C'est ainsi que ces musiciens, répétant chacun leur note , exécutent , par un accord général , les airs les plus simples et les plus composés. La grandeur de ces cornets, la pureté et la profondeur de leurs sons , rendent ce concert sublime : il est surtout du pins grand effet la nuit et à la campagne. Mais je doute qu'il soit possible d'établir ailleurs qu'en Russie cette étrange musique, parce qu'on trouverait difficilement cinquante hommes qui voulussent consacrer leur vie à ne souffler qu'une même note dans un cornet, et s'assujettir, des heures entières , à compter des pauses pour attendre le moment de pousser un son, sans pouvoir s'affecter de l'air qu'ils jouent , ni de l'art qu'ils professent : il n'y a qu'un automate , un tuyau d'orgue , ou un esclave , que l'on puisse contraindre à cette exactitude. Les Grecs et les Romains avaient aussi des esclaves , mais ils avaient des arts libéraux ; il n'en est point en Russie : tous les arts y sont étrangers ou serviles, et ne se naturaliseront qu'avec la liberté. Soit en exerçant les arts, soit en guidant la charrue nourricière, soit en maniant le fusil destructeur, le Russe est en

The text on this page is estimated to be only 13.63% accurate

CARAtitÈBS NATt'OîiAl. chaîné et tfetriplant sous le bras d'un maître : tomes les qualités de son âme sont Oétries, et les plus doux sentiments du cœur outragés (1). Chose étonnante ! c'est avec ces hommes avilis , arrachés de force à leurs Familles , comme l'agneau à sa bergerie, et dont la plupart meurent de douleur et d'effroi avant d'arriver à l'armée où ils sont conduits à coups de gaules, c'est, dis-je, avec de pareils guerriers que In Russie a remporté tant de victoires sur ses voisins ! On pourrait pourtant trouver des raisons de oeseontradictiona apparentes. Le Russe qui a pu supporter les misères de sa vie, jusqu'à ce qu'il fiH façonné au métier de soldat, doit être regardé comme un être invulnérable, ou du moins insensible, trempé dans le Styï. Un tiers à peine échappe à ces épreuves, mais il demeure infatigable et dur comme un métal battu sous le marteau. Du fastueux prince moscovite qui ronge une rave ou un concombre cru, après s'être goinfré de mets exquis à une table somptueuse (2) , jusqu'au sale Sibérien qui se nourrit de poissons pourris, et qui invite ses voisins à se régaler avec lui de l'arrière-raix de sa femme en couche (3) , tous les peuples russes semblent avoir (1) Ce qui m'a révolté, c'est de voir des hommes en cherrai blancs, avec une barbe patriarcale, couéKëa sur le «entré, les chausses abaisses, recevoir le fouet comme îles enfants. Chose horrible ! j'ai limite 'le l'écrire; mais il est des madrés qui forcent quelquefois le lils a èlre ainsi l'exécuteur de son père : chose plus abominable ! Il est des fils qui •e prêtent a lin pareil outrage. Ces horreurs et beaucoup d'autres se pommellent surlnni dans lo ciuip.i^uf.', du lus seigneurs exercent dans leurs châteaux la même police sur tes hommes que sur les animaux. Les femmes y sont fouettées, montrées a DD avec la mi me Impudeur, et offrent quelquefois le spectacle le plus indigne et le plus dégoûtant. An reste, ces barbaries deviennent rares et inspirent autant d'horreur aux Russes honnÉles qu'à mes lecteurs : niais elles se eomuietlaientl encore, et attestaient combien l'espèce humaine est dégradée sous un gouvernement autocratique. (Noie de railleur.) (2) On a souvent vu Potemkin, les Jambes mies, les cheveux épars, se présenter au milieu de se.-courllsani, mangeant comme un orang-outang une rnv» ou une carotte crue , en sortant de la table de l'impératrice. [Noie de fauteur.] (3) Voyez Gmélintl touller ; ils attestée! ce fuit, qui doit èlre en * (W« d* l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 17.98% accurate

DU SOLDAT DUSSE. 181 un tempérament de fer et supporter également les eses du froid et du chaud , de la gourmandise et de l'abstinence. Les vieux soldais écrouis sur l'enclume du despotisme sont les plus durs des hommes. Ils sortent d'une étuve , se roulent dans la neige, et s'endorment sur un glaçon. Ils passent des travaux les plus rudes au repos le plus fainéant : après le jeune le plus long et le plus austère , ils se gorgent impunément de viandes, et, avec un soukaré (biscuit) et un oignon dans la poche, ils feront soixante verstes par jour poursuivre Souvorow. Lassant la faim, la soif et la fatigue. Le soldat russe affronte les revers. Brave la mort et franchit les déserts. Fier et soumis , de soi-même prodigue , Guidez son bras, il détruit l'univers. Ko un mot , si , pour être bon soldai , il ne fallait qu'être la plus exacte machine, ainsi i|u'on l'ami longtemps, le Russe lierait à coup sûr le meilleur soldat du monde entier. Sa valeur est si machinale et si docile ; 1) , qu'il craint davantage ta canne de son officier que le canon de l'ennemi. Au rebours de bien d'autres nations , le soldat russe est plus intrépide que son officier. Il a pour véhicules puissants son instinct féroce , l'ardeur du pillage et son propre désespoir L'officier n'a point les mêmes stimulants. Catherine y substitua l'appât des récompenses de toute espèce , qu'elle prodigua en toute occasion. Chaque officier [i) Le soldai russe donne quelquefois des preuves bien plaisantes de l'exactitude machinale. Pierre 1" avait ordonné d'arrêter quiconque, après dix heures, passerait sans lanterne. Un médecin, venant de cher son malade, étal! précédé, de son domestique qui portait la sienne. Le domestique passa, et le médecin, malgré ses représentations, fut conduit par la sentinelle au corps de garde. A un combat contre les Suédois, une galère que montaient plusieurs officiers aux (jardes coula à fond. L'officier de la galère voisine cria aux siens : Sauves les officiers aux gardes! Un malheureux, tendant les bras hors de l'eau, demandait secours : un soldat, avant de le retirer, lui demanda: Es-tu officier aux gardes? l'autre, ne pouvant répondre, enfonça et péril. '[Note de fauteur j

The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate

isa CUIUCTÈHG NATI0H4.L qui s'était trouvé à un combat (I) recevait un grade : ceux dont les généraux faisaient mention honorable dans leurs rapports recevaient des croix et des épées d'or ; et ceux qui étaient blessés , de 3 paysans ou des pensions. J'ai vu des officiers qui, pour une seule campagne , avaient reçu deux croix , une épée d'or et deux grades. Il y a loin de la valeur de ces soldats-là à celle de ces guerriers, dont une feuille de chêne , ou une simple approbation de leur patrie , paye les exploits héroïques. Malgré sa barbarie et son abrutissement , le soldat russe a conservé des vertus, et il en donne souvent des preuves au milieu des excès où il se livre trop souvent; car, malgré l'horreur et l'effroi qu'inspire au paysan l'état de soldat, on a vu déjeunes gens se jeter aux pieds des recruteurs, et les supplier de les prendre au lieu de leur frère qu'on enlevait à sa famille (3). Il ne faut pas comparer un pareil dévouement à celui d'un Français qui s'offrait à remplacer un de ses parents : il ne sacrifiait que huit ans de sa liberté ; mais le Russe sacrifie sa vie (1) Les soldats recevaient une médaille d'argent , et j'ai vu des régiments entiers où il n'y avait que les recrues nouvellement arrivées qui n'en eussent pas. La médaille qui fut distribuée à ceux qui étaient de l'expédition de Tschesmé ou 'Claiomène, où la flolie turque fut brûlée, porte une inscription sublime : Bouil , j'y étais. Paul aujourd'hui a une autre façon de récompenser le soldat , qui est bien plus délicate. Lorsqu'il a fait suer un régiment pendant toute la Journée et qu'il en est content, il lui donne la permission de jouer la marche de» grenadier), et il est sûr que les musiciens reçoivent des coups de bâton pour l'apprendre. C'est la Marseillaise de fait. (Note de l'auteur.) (2) On m'avait intéressé à un jeune homme qui était venu de deux cents lieues supplier qu'on le prît dans un régiment à la place de son frère qui avait une famille nombreuse. J'en parlai au ministre de la guerre, en lui détaillant un dévouement qui, selon moi, méritait qu'on donnât la liberté au soldat sans retenir son généreux frère. J'aurais peut-être réussi : mais un parent du ministre, qui était présent, se mit à dire : Ali ! il faudrait donc renvoyer tous les soldats ; car J'ai été mille fois témoin de pareils traits qui vous étonnent Je fus interdit, ne sachant ce que Je devais le plus admirer, du bon naturel des esclaves russes ou de la dureté de leurs seigneurs. Celui-ci avait été pris par Pouchkine, enfermé dans un sac, et prêt à être jeté dans la rivière, lorsqu'un parti russe le délivra. [Note de l'auteur.] Oigiiizod by Google

The text on this page is estimated to be only 17.69% accurate

DU SOLDAT russe. 183 entière, line fois enlevé à sa cabane et à tous ceux qu'il peut chérir, il doit vieillir sous la discipline la plus dure , ou tomber sous le fer de l'ennemi. S'il est marié, à peine aura-t-il quitté sa femme que son maître peut la donner à un autre (1), et, s'il a des enfants, il ne les reverra jamais [2]. Il est perdu, mort pour sa famille : il devient égorgeur, et parvient enfin à se plaire' à ce métier. On le voit alors donner des preuves de courage et de confiance à ses généraux, qui lui tiennent lieu de patriotisme(3). Tel on voit le chien bien dressé montrer par obéissance le même (I) Cela est défendu; mais cela arrive souvent, et c'eit pour quels mai Ire ne perde point de ses revenus, car 11 serail obligé de nourfir la femme et Ira enfants : au lieu qu'en la remariant le successeur du mari cultive les mêmes champs et paye les mêmes Iribuls que lui. Souvent même un seigneur marie une lille robuste de vingt ans à un enfant du dix ou de douze, pour former de celte façon un nouveau feu. Quelquefois un père de famille n'ayant que de jeunes garçons, et uccaljlé du travail, demande aussi une tille forle pour un do ses lils ; et c'est le beaupère qui lui fait des enfants, en attendant que co lils grandisse. Ces désordres sont très-communs dans les campagnes. (Nritede Couleur \ (S) Le soldat n'obtient jamais de semestre. {Note de fauteur.) (3) Au siège d'Otschakow , un piquet de soldais, allant occuper un, poste avancé, rencontre un officier de Iraneliéc qui leur dit : Les Turcs ont fait une sortie ; Ils occupent déjà le poste désigné -. retournez, ou vous allez être massacrés. Qu'eut ce que cela nous fait, répond l'un des 'soldats, cal le prince Dolgorouky qui répond de nom. Malgré les représentations de l'officier, Us allèrent, et ne revinrent pas. A l'attaque que les Turcs tentèrent sur Klmbourg, Souvorow ivre sortit o la tête de sa garnison pour repousser l'ennemi. Les Russes plièrent au premier choc, et plusieurs prenaient déjà la fuite. Un soldat indigné arrête tes fuyards sur la pointe de sa baïonnette, les force a retourner au combat, et charge à leur léte, comme s'il eût été leur officier, Catherine , informée de cette action , qui fut cause de la première Victoire de la dernière guerre, voulut l'élever au grade d'officier. Il refusa cet avancement en disant qu'il ne savait pas écrire, et qu'il aimait mieux être bon soldat que mauvais officier. L'Impératrice lui envoya alors une médaille d'or, et lui Ut une pension de trois cents roubles. {Note de Fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

CARACTÈRE NATIONAL murage que le lion généreux qui dérend sa rie ou sa liberté. Par sa bravoure, par sa gaieté naturelle, par ses allures et sa propreté, aucun soldat n'approche du Français comme le Russe. Il y a des régiments qui , depuis soixante ans, ont presque toujours été en présence de l'ennemi : ces guerres continuelles ont aguerri les Russes; mais les massacres d'Olschakow, d'Ismail et de Prague , dont l'Europe frémit encore , leurs dévastations dans la malheureuse Pologne, ont donné à leur valeur le caractère de la barbarie la plus féroce ; mais ce caractère était celui des généraux qui les commandaient, celui de Catherine même, qui les excitait, plutôt que le leur. Elle raillait la sainte humanité avec laquelle Repoin temporisait en Lithuanie, et le boucher Souvorow devint son héros : niais, au milieu de cette horde de buveurs de sang qu'elle lâchait sur cette malheureuse Dation, à côté des Souvorow, des Denisow, desKakotisliy, desKrchtschetnikow, dont lesnoms sont moins barbares encore que les caractères, on voyait les Repnin, les Gallitzin, les Ruchshewden, les Fersen, le jeune Tolstoï, et plusieurs officiers supérieurs, dont l'humanité et l'urbanité même codtrastaient avec la barbarie de leurs compagnons. Les Russes, devenus si féroces sous le règne de Catherine , l'étaient beaucoup moins sous celui de la douce Elisabeth. Leur mémoire est encore chère' en Prusse : la conduite et la discipline , qu'ils y observèrent pendant deus ans, y méritèrent la reconnaissance des habitants. Ce n'est donc pas à la nation en général qu'il faut attribuer ces massacres. Le Russe est esclave : il suit les impulsions qu'on lui donne; il est ce que l'on veut qu'il soit (1). (0 Au terrible combat de Br/esci, qui fraya le chemin (le Varsovie k Souvorow, Il harangua ainsi ses soldais : Camaradet et frireat notre (es. L'armée russe massacra les fuyards et les prisonniers ppnilanl un Jour entier, et Souvorow, il la télé des Cosaques, criait a ceux qu'on ne pouvait attraper : Allez, «liez, dites que Souvorow arrine. A la nouvelle du oe combat, Catherine sortit toute Iransporlée de son cabinet, et trouvant deux courtisans qui Jouaient aux échecs dans son antlL.i 1 1 2:3 L'y L.

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

BU SOLDAT R'.ISSE. 185 Les Cosaques irréguliers, les Bacbkirs, les Kirguis et les Kalmouks, qui composent leurs troupes légères, sont seuls des barbares sans discipline. Il a fallu au génie de Catherine une nation aussi neuve, aussi malléable, et dont elle puisse dire, comme le statuaire de la Fontaine disait de son bloc de marbre : Sera-t-ii dieu, table, ou cuvette? bille n'eut pu faire un dieu du Russe, mais elleeût pu en faire un homme ; son plus grand crime est de ne pas avoir mis là sa gloire (I) : elle en a fait sa cuvette. En souffrant le règne de Catherine et de ses douze favoris, le peuple russe a prouvé sa longanimité. Pierre I" avait chargé un moine de traduire en russe l'histoire politique de l'Europe par Puffendorff : le moine, par un sentiment de basse et fausse délicatesse, affaiblit toutes les expressions qui concernaient l'esclavage et la Russie ; il se permit même de supprimer entièrement le chapitre qui traite du caractère national des Moscovites. Pierre s'en aperçut d'abord en feuilletant le livre, lit une verte remontrance au moine, et lui ordonna d'aller sur-le-champ traduire et rétablir le tout fidèlement. On estimera cette noble franciïse d'un despote dur «.barbare : ebambre, elle leur (lit : Ali ! messieurs, tandis que vous jouez aux échecs. Je fais mieux, je m'amuse à luer des Polonais, écoutez ; et elle leur lut Te rapport avec emphase. (/Voie de railleur.) II) Catherine, la disciple et l'idole de nos philosophes, la législatrice du Non), ii rivé les fers des malheureux Russes. Par quelle fatalité celle qui, dans sa Jeunesse, ne crignait point de faire discuter s'il n'était pas « repris de rendre la liberté aux paysans, finit-elle par réduire au même esclavage les provinces qui avaient conservé quelques franchises? Wasemsky, que Momonow, par calembour, appelait Volterre, a, d'un Irait de plume, réduit les Cosaques, les Tarlares et les Finnois, fila qualité d'esclaves, pour augmenter la capilation. Catherine avait pourtant garanti et reconnu leurs droits! Ce Wlosemsky, aussi coquin que son successeur fut bflte, était procureur général et trésorier de l'empire, et c'était, selon l'expression russe, Fait du souverain. Le comte Panin, parlant de lui, dit à Catherine : Vous avez là un (ril borgne, ttle répondit : Cest pour cela que je veux que le sénat lui obéisse. (Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 20.58% accurate

186 CARACTÈRE NATIONAL DU SOLDAT RUSSE. mais que dira-t-on en apprenant que, sous le gouvernement de Catherine, une nouvelle traduction de Puffeudorff n'a paru qu'avec les sots et ridicules retranchements que le moine avait voulu faire? Peuple russe, peuple brave et puissant, aimable et hospitalier, citez qui je trouvai des protecteurs et des amis, pardonne à la franchise d'un étranger qui ose te peindre comme il t'a vu, et qui, s'il eût parlé de ses compatriotes mêmes, n'aurait pu toujours en> dire du bien. En peignant tes bonnes qualités, j'ai montré ton cœur : en peignant tes vices, je n'ai montré que l'empreinte de tes fers. Puisse la liberté l'effacer un jour ! DiqiiizKi By Google

The text on this page is estimated to be only 16.03% accurate

CHAPITRE VIII. Religion. La philosophie, qui des longtemps reproche à la religion que ses plus zélés défenseurs sont ordinairement les plus méchants des hommes, trouve surtout en Russie de quoi éuiyer ce terrible argument. C'est là que la secte la plus ignare, ou la plus dégénérée du christianisme, place encore !e dogme au lieu de la morale, le miracle au lieu de la raison, la pratique des cérémonies au lieu de la pratique des vertus, et le rachat du crime au lieu du repentir ou de la punition. C'est là qu'à coup sûr le dévotest un coquin (1), et l'hypocrite un scélérat. J'ai avancé que la principale cause des vices du peuple était l'immoralité desa religion; et l'on sera de mon avis, si l'on fait attention que dans les églises russo- grecques il n'y a ni prunes, ni exhortations, ni catéchisme. Une espèce de confession auriculaire, mais bien différente de celle des catholiques, est le seul acte qui rappelle le Russe à quelques devoirs : mais le confesseur ne lui recommande que des jeûnes, des litanies et des signes de croix ; c'est là tout ce que la religion grecque orthodoxe apprend à ses sectaires. Il est vrai que dans la chapelle, du palais l'archevêque ou le métropolitain fait quelquefois un sermon : mais ce sermon n'était qu'uue flagornerie à Catherine qui l'écoutait, (I) Un oFUc 1er étranger s'était choisi un domestique parmi des soldats, et le rameiiiiit cliei lui. En passant vis-à-vis d'une église, le soldat s'arrite, se prosterne et se signe. Ah! dit l'otlicier, tu es un coquin; Je no veux pas de toi : ton prédécesseur en Taisait autant, et U m'a volé. Il ramène le dévot, et changea son choix. Jusqu'à ce qu'il trouva un homme qui passa devant l'église sans s'arrêter. Il le garda, et le trouva honnête. (Note de Fauteur.) 187

The text on this page is estimated to be only 13.72% accurate

188 RELIGION. les yeux baissés, et qui, par reconnaissance, baisait la main au prédicateur. Il est encore vrai que Platon, archevêque de Moscou, et pourtant homme de mente, a composé des homélies pleines de sens et d'éloquence, et qu'il a enjoint aux popescurés d'en faire de semblables, ou du moins de lire les siennes les samedis et dimanches. Mais les popes des campagnes ne sont pas toujours en état de satisfaire, même à cette dernière injonction, et les autres moins encore d'obéir à la première : ceux qui le pourraient ne le font pas. Outre les cinquante-deux dimanches, les Russes chôment soixante-trois jours de fêtes, dont vingt-cinq, étaient consacrés au culte particulier de la déesse Catherine et de sa famille (1). C'était à la cour des jours de Te De uni, ou plutôt Te Deum, à pompe, de bals, de distribution de grâces, et de Teutins; dans les villes, des jours de désordres et d'ivrognerie. Dans les campagnes, ils auraient pu être des jours de relâche pour les malheureux : mais si, après la messe, leurs maîtres ne les conduisaient pas à leurs corvées ordinaires, ils consacraient ces moments à recueillir en hâte leurs propres moissons ; et cela, ces fêtes étaient un bienfait pour eux. Ce qu'il y a de plus méprisable et de plus méprisé en Russie, ce sont les prêtres : plusieurs ne savent pas lire; mais ils sont plus méprisables encore par leurs mœurs crapuleuses que par leur ignorance crasse, il y a pourtant des séminaires pour les instruire; mais il ne faut pas toujours y avoir été élevé pour être reçu prêtre. Un père transmet à son fils sa cure, son église et son troupeau ; il n'a pour cela besoin que de l'agrément de son évêque (1) Cinq de ces fêtes étaient consacrées exclusivement à Catherine : 1^o sa naissance, le 24 avril, vieux style; 2^o son avènement, le 15 Juin; 3^o son couronnement, le 22 Juillet; 4^o l'incubation de la petite vérole, le 21 novembre ; et 5^o son jour de nom, le 21. Chacun de ses généraux s'efforçait de lui envoyer, pour ces Jours solennels, un bouquet de sang. Je veux dire, la nouvelle d'un massacre : c'était l'hommage qu'elle préférait. Les ennemis des Russes* avaient surtout à se tenir sur leurs gardes, les Jours précédents ces fêtes ; car ils étaient attaqués*.

The text on this page is estimated to be only 20.09% accurate

PBÉTHES. 189 seigneur, qui obtient facilement celui de l'évêque. Si ce Hissait, comme le père, lire un peu le sfevou, dire la messe et chanter vêpres, il est maître en son métier et l'exerce. Il va ensuite boire, s'enivrer et se battre avec ses- paroissiens, qui cependant lui baisent la main et lui demandent sa bénédiction après l'avoir battu (1). Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Pétersbourg et de Moscou des prêtres et des moines ivres, qui s'en vont chancelant, jurant, chantant, disant des sottises aux passants, et insultant les femmes par des attouchements licencieux. Au reste, l'une des principales causes des vices et de l'ignorance des prêtres russes est à chercher dans la religion grecque même : elle leur défend de lire d'autres livres que leur bréviaire, de s'occuper d'aucun art, de se livrer à aucun travail, et déjouer d'aucun instrument de musique. Ces prêtres chrétiens officient avec une indécence, qui rendrait très-ridicules des cérémonies qui le seraient beaucoup moins. Il en est qui jurent à l'auto! , frappent les marguilliers, et leur commandent tout haut, d'un ton de grenadier, d'allumer tel cierge, d'approcher tel saint, ou de lire dans tel livre (2). (1) A certains jours de l'année, les papes [ont une tournée dans leurs paroisses, pour demander, de cabane en cabane, des œufs, du beurre, du lin, des poules, etc. On les voit revenir, couchés ivres morts dans une charrette parmi ces provisions, ou chantant du liaut de celle chaire ambulante. {Note de fauteur.) (2) Un général russe faisant baptiser, dans son antichambre, l'enfant de l'un de ses domestiques, y conduisit la compagnie qu'il avait à dîner, pour jouir du spectacle, i.e prêtre ayant officié avec une aisance et une dignité qu'on n'attendait pas, le général l'applaudit en ballant des mains et en criant : Bravo ! bravo ! Au reste, ces baptêmes russes par immersion sont toujours de la plus grande indécence, lorsque l'on baptise un Turc ou un Kaimouk de vingt-cinq ans, qui se dépouille tout nu, et que le prêtre plonge dans la cuve en présence de ses marraines, comme l'ingénu en présence de Hdc de Sainl-Yves. Les mariages ont aussi plusieurs cérémonies ridicules. J'ai vu une dame, mariant sa femme de chambre dans sa chapelle, y gronder vertement le chapelain de ne savoir pas ces cérémonies, les diriger et les prescrire elle-même. Cette femme de chambre était Anglaise, et un ministre de sa nation lui servait de père. Son air grave contrastait singulièrement avec les singeries du pope officiant, et

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

190 ' BEtI GIOI ». Mais c'est surtout dans les grandes solennités, telles que la bénédiction des eaux ou la procession au couvent d'Alexandre Newsky, qu'il est très-plaisant de voir le clergé marcher ! « pontificat ihas. Tous ces popes, en longues barbes et en habits de lévites, ressemblent aux compagnons du vieux Silène, bien plus qu'aux disciples de Jésus. Plusieurs seigneurs ont des chapelains particuliers pour dire la messe dans leurs maisons ; mais ils vivent ordinairement avec la valetaille, et ne sont point admis à la table du maître : cependant ces prêtres sont de condition libre (1). Le haut clergé est plus respectable, et du moins plus respecté. Rien n'est plus pompeux qu'une messe solennelle célébrée par un archevêque, qui se fait habiller au milieu du temple par son clergé, comme jadis le grand sacrificateur (2). Platon et Gabriel, archevêques de Moscou et de Pétersbourg, sont des hommes vénérables par leur caractère et par leur conduite, surtout par les soins qu'ils se sont donnés pour réformer les il prouvait bien que ce n'est pas toujours la barbe qui donne un air respectable. {Noie de railleur.) 1 1 } Pendant la guerre avec la Suède, comme on avait besoin urgent d'hommes, on enrôla pourtant plusieurs milliers d'hommes, dont on forma quelques bataillons d'artillerie : plusieurs avaient déjà comment leur» tondions sacerdotales. Ils furent arrachés, comme des esclaves, de leurs autels et de leurs femmes, pour venir apprendre à manœuvrer le canon dans le camp du général Mielles. [Noie de rauteur.) (2) H. le comte d'Artois, pendant son séjour à l'étranger, était justement à une pareille cérémonie, lorsque Catherine lui envoya un officier, avec la nouvelle que Dumouriez avait été défilé à Nennin. Les Russes s'imaginèrent que c'était sa dévotion à leur saint Alexandre qui lui procurait un si heureux message, et le prince voulut faire un compliment à l'archevêque, qui lui répondit avec impolitesse : Je n'ai prié que pour les vrais croyants. On sera peut-être étonné d'apprendre que Catherine, qui se moquait de l'union avec Frédéric et Foltaire de l'épée bénite qu'avait envoyée le pape au général autrichien Daim, en ait fait elle-même bénir une par le métropolitain de Saint-Alexandre Newsky, pour en faire présenter M. d'Artois. Cette épée était d'or, garnie de brillants, avec ces mots sur la garde : Dieu et toi ; celle-ci n'a pas été plus miraculeuse que celle de Daun. (« < » d" " < > < " ■ ■ >

The text on this page is estimated to be only 19.15% accurate

PBÉTRES. 131 mœurs de leurs confrères. M. Sambouraig, chapelain des grands-ducs , est un homme fuit pour honorer son état et sa nation. Il est le seul prêtre russe qui aille sans barbe : il en a obtenu difficilement la permission, étant à Londres , et eut le courage de continuer à se raser après son retour. Hais, s'il a laissé sa barbe en Angleterre, il en a rapporté des connaissances et des goûts utiles à son pays. Il s'applique à faire fleurir l'agriculture aux environs de Tzarskoé-Célo, où il a défriché des déserts et desséché des marais, pour en faire des champs fertiles ou des jardins anglais (I)- C'est ainsi qu'il se venge du mépris de ses confrères les plus bigots, qui le regardent comme un hérétique. Il a obtenu une autre exemption non moins extraordinaire. Sa femme étant morte, il eut la permission de continuer, comme veuf, ses fonctions de curé; ce qui est contre la hiérarchie grecque. Il faut être marié, pour être curé : mais comme un prêtre ne peut se marier qu'une fois, s'il perd sa femme, il doit s'enfermer dans un couvent. Les femmes de popes sont par cette raison les plus choyées et les plus heureuses des femmes. L'ignorance et l'ivrognerie, qui caractérisent le clergé russe, sont peut-être, comme je l'ai noté, les causes principales de l'heureuse exception qu'offre leur église dans les annales du christianisme. Leurs disputes et leur faux zèle n'ont pas, comme ailleurs, occasionné des guerres, des massacres et des perses(I) Ceux du grand-duc Alexandre, dont il fut l'ordonnateur «souvent l'exécuteur, furent construits d'après une idée très- ingénieuse. Catherine avait fait pour ses petits-fils un conte, intitulé le Tsarivitch Chlore. Ce petit Chlore entreprend un voyage, pour arriver sur une montagne où fleurit la rose sans épines, et la cueille après mille dangers et mille fatigues». M. Sambaursky a représenté dans la nature même les scènes et les aventures de ce conte. Le centre du Jardin, est une montagne sur laquelle s'élève le temple de la rose sans épines, et le chemin qui y conduit offre toutes les allégories instructives que Catherine avait inventées pour les Jeunes princes. Du fils adoptif du digne Samboursky a fait un poème descriptif de ces jardins, que j'ai traduit en français. {Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

193 RELIGION rmions. Si l'on excepte les violences de Pierre 1^{er} pour réformer les barbes et les habits longs, et celles de Mcon pour établir sa nouvelle liturgie, l'histoire russe ne présente aucune de ces saintes fureurs qui ont ensanglanté la terre. Cet archevêque Kiciio avait raison de vouloir simplifier et purifier le culte; mais il eut tort d'engager le czar Alexis à employer la violence. On coupait la main à ceux qui ne voulaient pas faire le signe de la croix avec trois doigts : il en résulta un schisme. Ces schismatiques ne veulent reconnaître ni les livres saints traduits par Pjicon ni ses nouvelles litanies : encore aujourd'hui, ils aimeraient mieux se laisser couper la main que de ne pas faire le signe de la croix avec deux doigts, pour attester que le Saint-Esprit ne procède que du père. On les nomme *ftaskolniks*(1): eux-mêmes se *aoaon*Bat Starol-vertil { vieux croyants). Le culte public leur était défendu ; mais ils tenaient des assemblées, et, sous le prince Potemkine, ils obtinrent la permission de se bâtir plusieurs églises. Son plan était de s'étayer un jour de cette secte puissante et fanatique. De riches marchands et de grands seigneurs y sont attachés, et elle est très-répandue parmi les paysans. Du reste, on ne persécute plus les *Raskolniks*, et les Russes en général montrant la plus grande insouciance concernant la foi des autres. Le peuple observe avec la plus scrupuleuse exactitude les quatre grands carêmes qui lui sont prescrits : il pousse alors la superstition jusqu'à s'abstenir de sa femme et de sa tabatière. Le Russe bigot ne se reprochera pas autant un vol ou un meurtre, dont le prêtre l'absoudra facilement, que d'avoir mangé un œuf, de la viande ou du laitage , pendant le carême. De l'huile de chanvre, du poisson, des herbes, des racines et des champignons, sont alors sa seule nourriture, et , après six semaines d'une pareille abstinence, il est exténué. Les riches ont des tables somptueuses, des poissons, des fruits exquis . quelques-uns même servent gras en faveur des étrangers ou des { }) *Schismatiques*. (Vofc de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

IMAGES. 10,1 malades ; mats j'ai vu un dévot ne pas vouloir manger sa soupe au poisson, parcequ'elle lui était servie avec une cuillère qui avait touché au bouillon gras. Ces jeunes rigoureux ont fait dire à quelqu'un que les Russes ne savaient prendre le ciel que par famine. Chaque Russe, outre une amulette bénite qu'il porte au cou, qu'il a reçue à son baptême, et qu'il ne quitte plus, garde ordinairement dans sa poche une empreinte de cuivre qui représente saint Nicolas, ou tout autre saint son patron. Il la porte partout avec lui, aussi dévotement que le pieux Énée ses dieux pénates : c'est souvent l'unique meuble qu'un paysan ou un soldat en voyage ait sur lui. Rien n'est plus singulier que de voir quelquefois ce soldat ou ce paysan tirer son petit dieu de sa poche, cracher dessus et le frotter avec la main pour le laver, puis le placer vis-à-vis de lui, et se prosterner tout à coup en taisant raille signes de croix, en poussant mille soupirs et récitant ses quarante (J) Gospodi, pamilol ! [Dieu, aie pitié de moi !). Sa prière faite, il ferme sa boîte et remet son dieu dans sa poche. Les Égyptiens avaient leurs dieux dans leurs jardins, ou dans leurs écuries ; les Africains le portent au bras, et les Russes souvent dans leurs culottes. Un noble russe y met un peu plus de façons. Son dieu le suit aussi dans ses voyages ; mais il est habillé d'or ou d'argent : arrivé à une station, la première affaire du domestique est de le tirer de sa caisse, et de le placer dans la chambre de son maître, qui l'honore aussitôt de ses prosternements. J'ai connu une princesse russe, dont le dieu pénate était un grand crucifix d'argent, qui la suivait toujours dans une voiture à part, et qu'elle plaçait ordinairement dans sa chambre à coucher. Lorsque, dans la journée, il lui était arrivé quelque chose d'heureux, et qu'elle était contente de ses amants, elle faisait allumer des bougies autour du christ, et lui disait en langage W Le nombre quarante a quelque chose de sacré parmi le clergé russe. { ffote * fauteur.) Oigilized By Google

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

194 RELIGION. familier - Eh bien! vois-tu, puisque tu as été bonaujourd'hui, tu seras bien traité ; tu auras des bougies, toute ta nuit; je /'aimerai, je te prierai ; tu seras mon petit bon dieu mignon. Si, au contraire, il arrivait à cette femme quelque chose de fâcheux, elle faisait éteindre les cierges, défendait à ses domestiques de rendre aucun hommage au pauvre crucifix, et l'accablait de reproches et d'impertinences. Catherine même affectait une grande dévotion pour les images. On la voyait souvent dans sa chapelle se prosterner sur le parvis, ramasser la poussière et en souiller la couronne de diamants qu'elle portait sur la tête. On lui vola une fois une vierge entourée de brillants, dont l'impératrice Élisabeth lui avait fait présent à sa confirmation, et qu'elle avait déposée dans cette chapelle. Elle mit toute la police en mouvement pour découvrir l'auteur de ce vol hardi ; mais ce fut en vain. Ah! disait Catherine, ce ne sont pas les brillants, c'est la sainte image que je regrette ! je donnerais le double de sa valeur pour la retrouver. Ses vœux furent exaucés : après bien des recherches et des emprisonnements, on trouva, au bout de quelques jours , la vierge nue et dépouillée de sa riche garniture, gisante dans la neige auprès de l'amirauté. Catherine, enchantée, récompensa celui qui la lui rapporta, la fit rhabiller plus richement et replacer en grande cérémonie sur son autel. Les filles de joie russes sont aussi très-dévotes aux saints. Quand elles ont des visites, et qu'elles veulent se livrer à leurs plaisirs, elles commencent toujours par rabaisser le voile et éteindre les bougies de leurs images. Je ne ferai point le détail de toutes les superstitions , qu'une telle religion doit nécessairement inspirer à un peuple esclave et ignorant. Le czar actuel met aujourd'hui sa politique grossière à épaissir le nuage d'erreurs et de sottise, que le génie de Pierre, l'humanité d'Élisabeth et la philosophie de Catherine, voulaient un peu éclaircir. Tel un crapaud trouble encore le limon de

The text on this page is estimated to be only 16.46% accurate

IMAGES. 195 son borbier, pour mieux s'y cacher (I). Eu plaignant l'avilissement où croupit un grand peuple, il faut rendre justice aux Russes éclairés, qui en gémissent. Mais ils sont cnbatués par les préjugés, comme le géant Gulliver par les LUtpuUent ; ses liens étaient faibles et imperceptibles, comme ses ennemis ; mais chacuu de ses cheveux était séparément attaché à la terre ; il ne pouvait soulever la tête. (I) Voyn les Èdairciisements, lettre F.

The text on this page is estimated to be only 16.85% accurate

CHAPITRE IX. Cynécocratie. La Russie offre un exemple unique dans l'histoire. Le mémo siècle a vu cinq ou six femmes régner (f) despotiquement sur un empire, où les femmes étaient auparavant esclaves; d'hommes esclaves; où Pierre Ier fut obligé d'employer la violence (2) pour les tirer de cet avilissement barbare, et leur donner une place dans la société; où, même encore aujourd'hui, le code de la servitude ne leur accorde pas une âme (3) et ne les compte point parmi les créatures humaines. Le règne de ces femmes offre un exemple bien militant en faveur des peuples qui n'ont jamais laissé tomber leur couronne en quenouille; car il est difficile de citer six règnes plus féconds, en désordres, en calamités de toute espèce. A la cour, les mœurs se sont adoucies, j'en conviens; mais elles se sont corrompues, et la misère a augmenté, en raison du luxe et de la désorganisation. Les abus de tout (I) Sophie, sœur de Pierre I», Catherine I", Anne I", Anne la réunie, Elisabeth et Calberlnell. [Note de routeur.) (S) Avant Pierre I", les femmes ne paraissaient ni à la cour, ni dans les sociétés, ni même à la table de leurs maris. Pierre, par un ukase, ordonna à ces maris de produire leurs femmes, dont le commerce lui semblait avec raison propre à civiliser la nation; mais il fut souvent obligé d'employer les officiers de police pour amener les dames au bal. {Note de l'auteur.) [3) En langue russe, on désigne, par le mot âme, les paysans esclaves. Au lieu de demander d'un homme combien il a de revenu, on demande combien il a d'âme* ? et un pareil homme en a quelquefois dix ou vingt mille, sans compter ni celles des femmes, ni la sienne, qui assurément mérite le moins d'entrer en compte. [Note de l'auteur.) 130 Lt. I : c,

The text on this page is estimated to be only 17.19% accurate

C.UUCTÈHE DES FEMMES. 19T genre sont devenus sous ces règnes l'essence même du gouvernement. Le vieil adage, Quand tes femmes régissent tes hommes gouvernent, est faux ou insignifiant. Quand les femmes régissent, leurs amants tyrannisent, et chacun pille. Mais, sans m'arrêter ici aux effets politiques de la gynécocratie^X). je remarquerai seulement l'influence qu'elle a eue sur la société et sur les femmes en Russie. L'existence des Amazones ne me paraît plus une fable depuis que j'ai vu les femmes russes. Encore quelques impératrices autocratrices, et l'on eût vu peut-être cette nation de femmes guerrières se reproduire aux mêmes lieux et sous le même climat, où elles existèrent autrefois (2). On remarque même chez les peuples slaves beaucoup d'énergie dans les femmes, et leur histoire en fournit plusieurs preuves. Cette activité féminine, que l'amour, la tendresse et les soins domestiques absorbent dans les autres pays, les femmes l'emploient dans le Nord, où elles naissent plus froides et plus robustes, à l'envie de dominer et aux intrigues politiques. Être aimées, est souvent pour elles un besoin physique : aimer en est rarement un pour leurs cœurs. Sous le règne de Catherine, les femmes avaient déjà pris à fi} Par quelle circonstance lion la charge d'Impératrice et de reine, qui exige la vigueur du corps et celle de l'esprit, et des connaissances ? L'habitude en tout genre, a-t-elle souvent été donnée à des femmes ! (Juoi ! Catherine disposait d'une armée de cinq cent mille hommes, et ne voulait pas confier une compagnie à une autre femme ! Elle dirigeait la politique de l'Europe, y décidait de la paix et de la guerre; et une femme n'y peut avoir le moindre emploi ! Cela est bien Inconséquent. (Note de Couleur.) (2) Il est bien singulier qu'aux mêmes lieux, où Ton place cette association de femmes qui proscrivait les hommes, on ait vu depuis l'assassinat de Ion des Cosaques Zaporogues, qui ne souffraient aucune femme parmi eux et qui ne se recrutaient que par l'enlèvement des Jeunes garçons des pays voisins. Cette république barbare a été détruite par Potemkin, et ceux qui la composaient dispersés dans les armées ou parmi les autres Cosaques. (Noix de l'auteur.)

17. OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 21.21% accurate

-CARACTÈRE la cour uue prééminence , qu'elles rapportaient dans leurs maisoos et dans les sociétés. Lu princesse Daschkow , cette Tomiris parlant français, comme disait Voltaire , déjà masculinisée par ses goûts, ses allures et ses exploits, l'était encore davantage parses titres et ses fonctions de Directeur ce l'Académie des sciences et de Président de l'Académie russe. On sait qu'elle sollicita longtemps Catherine de la nommer colonel des gardes , emploi dont elle se fût sans doute mieux acquittée que la plupart de ceux qui l'exerçaient. Catlierioc se déliait trop de celle qui se vantait tant de l'avoir placée sur le trône, pour lui confier un pareil emploi. Mais encore un rogne féminin, et l'on aurait pu voir une fille général d'armée , et une femme ministre d'État. Plusieurs géuéraux russes qui ont du renom dans l'étranger étaient à cette époque gouvernés par leurs femmes. Le comte V. Pouschkin , qui commandait en Finlande , n'osait faire un mouvement, qu'après avoir envoyé un courrierà la sienne pour ta consulter. Le comte Iwan Soltykow était inférieur à. sa femme, au moral comme au physique , et le ministre de la guerre tremblait devant sa furieuse moitié. Qu'on ne s'imagine pas que cette soumission , devenue presque générale , Tût celte galante et chevaleresque déférence qu'on a quelquefois pour les dames ; celles que je cite pour exemple, étaient vieilles, laides et méchantes. C'était , à la lettre , la soumission du faible devant le fort, la pusillanimité devant le courage, la sottise on la folie. La supériorité naturelle se trouvait ici le partage du sexe féminin. Le respect et la crainte qu'inspirait Catherine à ses courtisans semblaient rejaillir sur tout son sexe. Loin de la cour, on retrouvait souvent les mêmes effets. Plu* sieurs femmes de colonels avaient les détails du régiment, donnaient les ordres aux officiers, les employaient à des services particuliers, les congédiaient , et les créaient quelque fois. Madame Mellin, colonelle du régiment de Tobolsk, le commandait avec une hauteur vraiment martiale, recevait les rapports à sa loilctle,

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

DES F ESI MES. 199 et faisait monter la garde à Narva, tandis que son mari bienveillant s'occupait ailleurs. A une surprise nue tentèrent les Suédois, on la vit sortir de sa tente en uniforme. se mettre à la tête d'un bataillon, et marcher l'ennemi. Plusieurs autres femmes suivaient l'armée contre les Turcs. Le sérail de Potemkin était toujours composé de belles femmes, qui se plaisaient à visiter les champs de bataille et à examiner les vigoureuses nudités des Turcs étendus sur le dos, le cimetière à la main, et l'air encore menaçant, comme l'Argout du Tasse le parut à la douce Herminie (I). Dans les campagnes, on remarquait encore davantage la masculinité des femmes. On leur remarquera sans doute un peu de ce caractère dans tous les pays où les hommes sont esclaves: elles s'y trouvent souvent dans le cas, étant veuves ou filles majeures, de prendre le gouvernement de leurs terres, dont les habitants sont leur bien, leur propriété, comme un vil troupeau. Elles entrent alors dans les détails les moins convenables à leur sexe. Acheter, vendre, échanger des esclaves, leur distribuer leur tâche, les faire déshabiller devant elles pour leur infliger les verges, sont des choses qui répugneraient autant à la sensibilité qu'à la pudeur d'une femme dans un pays où les hommes ne seraient point ravalés au niveau des animaux domestiques et traités avec la même indifférence (2) : mais ce sont des fonctions, dont plusieurs femmes russes étaient autrefois obligées et même charmées de s'acquitter. Cette habitude d'en agir ainsi avec les hommes, et celle ([) Après l'assaut de Otschialtow, on entassa sur le Limao, alors glacé, des piles de cadavres nus, qui y restèrent Jusqu'au dégel ; et c'est autour de ces pyramides que les dames russes allaient se promener en traîneaux, pour admirer les beaux corps musulmans roidis par le froid. (fin de l'auteur.] m J'ai appris d'une Française de Saint-Domingue, que plusieurs dames créoles ne sont pas plus scrupuleuses que celles de Russie. Quelquefois on les voit sur le vaisseau négrier choisir et marchander des esclaves, qui leur sont exposés tout nus. On nomme un jeune nègre de vingt-cinq ans, bien conformé, tout noir toutes pièces, (fin de l'auteur.) Oigilized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

200 CARACTÈRE qu'avaient encore les deux sexes de se montrer nus et pêle-mêle dans les bains, émuoussaient de bonne heure dans les femmes cette pudeur qui leur est naturelle, et j'en ai vu d'aussi aguerries à cet égard que les hommes les moins modestes (1). Il ne faut point attribuer au libertinage ni à une grossière volupté cette espèce d'effronterie de quelques femmes russes. Elles vivent, dès leur enfance, dans la plus grande privauté avec la foule de leurs esclaves : elles se font rendre mille services particuliers, et même secrets , par des esclaves mâles , qu'elles regardent à peine comme des hommes. Les mœurs domestiques leur fournissent tous les jours les occasions de satisfaire et même de prévenir leur curiosité sur tous les mystères de l'amour, et d'émuousser, à sa naissance , l'irritabilité nerveuse. Il faut être leur égal pour les faire rougir : un esclave n'est pas pour elles un être de la même espèce (2). J'ai déjà remarqué combien la manière dont on traite les hommes en Russie est révoltante. Il fallait que la sensibilité se fût déjà émuoussée , et que le cœur se fût déjà ossifié par des spectacles cruels, pour pouvoir soutenir un instant, sans (1) Je trouvant à la campagne, chez une dame, elle voulut un jour se donner le plaisir de la pêche. Elle envoya chercher des Mets, et ordonna à quelques-uns de ses domestiques de se déshabiller pour se Jeter à l'eau. Ils se mirent, devant leur maltresse, nus comme Adam avant sa chute devant Eve. Elle leur donnait des ordres, dirigeait la pêche, et regardait, d'un air de mépris vraiment comique, leurs membres rapetissés par l'eau et le froid. de Vaitteur. 1 (2) Une dame russe étoit à la promenade avec une Française, et suivie de deux grands laquais. Elle les appelle, se fait prendre sous le bras, et s'éloigne un peu du chemin. Là, derrière un buisson, elle se fait relever ses Jupons par ses deux pages, et se délivre, tandis qu'ils la soutiennent, d'un besoin qui la pressait. La Française ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise et son indignation de la voir s'acquitter d'une pareille fonction entre deux hommes. - Comment ! répond la dame russe, ce sont mes esclaves ; Ils ont été élevés avec moi: je voudrais voir qu'ils eussent l'audace de penser que je porte autre chose qu'un jupon, et de croire que Je suis femme pour eux et qu'ils sont hommes pour moi ! (* Couleur.)

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

201 horreur et sans indignation, celui des punitions que l'on inflige quelquefois aux esclaves. Mais il faut convenir que l'on est plus révolté encore de voir les femmes y assister et même y présider, et quelquefois infliger elles-mêmes ces punitions. Je me suis trouvé à des tables , où , pour quelques légères fautes d'un laquais , le maître ordonnait froidement , et comme une chose toute simple , de lui délivrer cent coups de bagottes. On le mène sur-le-champ dans la cour, ou seulement dans une antichambre , et tout cela se fait en présence des femmes et des jeunes filles , qui , en mangeant et riant , entendent les cris du malheureux fustigé. Je ne suis pas le premier qui ait remarqué qu'en Russie les femmes étaient en général, de mon temps, plus cruelles que les hommes : c'est qu'elles sont encore beaucoup plus ignorantes, plus superstitieuses. Toujours entourées d'esclaves pour satisfaire ou prévenir leurs désirs , les dames russes passent leur temps couchées sur un canapé, ou à une table de jeu. On les voit rarement lire, plus rarement encore s'occuper de petits ouvrages de main ou des soins de leur ménage ; et celles qu'une éducation étrangère et soignée n'a point humanisées, sont réellement encore barbares. C'est parmi elles que pourrait se retrouver cette Romaine dont parle Juvénal , laquelle , envoyant un esclave au supplice, répondit à celui qui la conjurait d'épargner un homme : Odement, Ua servus homo est! et cette autre qui montre ses bijoux et ses colifichets à ses amies, tandis qu'on entend les cris d'un esclave : Ce n'est rien, dit-elle à ses compagnes effrayées , c'est ttn homme que je Jais fustiger. J'ai connu une dame de la cour, qui avait dans sa chambre à coucher une espèce, de cage obscure, où elle tenait enfermé uu eschve , sen perruquier. Elle le tirait de là elle-même, tous les jours, comme l'on tire son peigne de son étui, pour se faire accommoder, et le renfermait aussitôt, le plus souvent après l'avoir souffleté pendant sa toilette. Le malheureux avait uu

The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate

203 CARACTÈRE morceau de pain , une cruche d'eau , un petit baue et un pot de chambre, dans sa boîte. Il ne voyait le jour que pendant le temps qu'il arrangeait une perruque sur la tête chauve de sa vieille geôlière. C'était au chevet de son lit qu'elle avait cette prison portative , dont elle se faisait suivre à la campagne. Et son mari souffrait cette horreur! Comment n'était-il pas trouble dans son sommeil par les soupirs que poussait le misérable assis à ses côtes entre quatre planches. Il passa trois ans consécutifs dans la même géhenne; et, lorsqu'il reparut, il était horrible et pflc, courbé et rabougri comme un vieillard. Le principal motif d'une aussi étrange barbarie était que cette sempiternelle prétendait cacher à tout le monde qu'elle portait perruque, et, pour cela , elle séquestrait un homme de dix-huit ans de la société humaine pour rapetasser en secret ses charmes délabrés. Les mauvais traitements et les jeûnes qu'elle lui faisait outre cela endurer étaient pour le punir d'avoir voulu s'échapper, et de ce que, malgré tout l'art et les soins du malheureux , elle devenait tous les jours plus vieille et plus détestable. Au reste, je le répète, je ne cite point ces infamies, aussi incroyables qu'elles sont vraies, comme des traits caractéristiques et généraux, que l'on doive reprocher aux dames russes : ce sont les crimes de deux femmes; mais ces crimes n'auraient pu se commettre ailleurs qu'en Russie. Les parents, les familiers , les connaissances des furies qui les commettaient , ne les eussent point ailleurs envisagés comme des singularités de l'humeur de ces dames. Les parents du jeune homme eussent eu le droit de se plaindre, et de réclamer non-seulement la justice, mais l'indignation et la vengeance (I). Ce n'est pas seulement à la cour, et dans leurs ménages, (i) Sous le règne d'Éliaobfti , une nièce de ces furies s'était déjà distneiiée par de: puelllea atrocités : sus parants furfint ohliges de infanwrH. Wote de râleur.) ■ ■ . (J

The text on this page is estimated to be only 20.62% accurate

DES FEMMES. 203 que les dames avaient pris de l'ascendant sur les hommes. On ne voit nulle part tant de femmes s'arroger la primauté et jouer le rôle actif en amour. Catherine était bien propre, par son exemple, à leur donner ces mœurs et ce goût masculins et dévergondés. Sans être aussi impudente qu'une Messatine, elle réalisait de nos jours, et à la face de sa cour et de son empire, ce que des relations fabuleuses rapportent de la reine A'Achem. Changeant souvent de favoris, et son ardeur, aussi bien que son rang, la mettant toujours dans, le cas de faire les avances, les femmes de sa cour et de son temps se formèrent sur son exemple, et plusieurs surpassèrent le modèle. Presque toutes les femmes de la cour, à l'instar de leur auguste souveraine, tenaient des hommes en titre et en fonction de favoris; je ne dis pas d'amants, car cela mêlerait du sentiment à la chose. Il n'y avait qu'un besoin physique grossier, et souvent rien autre chose que l'envie de suivre la mode. Ce goût était devenu comme celui du boire et du manger, ou du bal et de la musique. Point de tendres intrigues, moins encore de fortes passions (1). L'ambition et la licence avaient banni l'amour. Le mariage n'était qu'une association, qui ne supposait que la convenance : heureux si l'amitié venait quelquefois, sans y être priée adoucir des chaînes que l'intérêt des parents ou la vanité seule avait formées. (1) Une jeune princesse Schakowskoy, mariée à un comte d'Areinberp, vient de fournir une exception bien tragique. A l'époque de la révolution du Brabant, ou son mari avait pris part, Catherine lui ordonna d'abandonner ce factieux et de revenir en Russie, sous peine de confiscation de tous ses biens. Elle revient, ramenée par sa vieille mère, et Catherine déclara nul son mariage. L'un de ses cousins l'enleva et va l'épouser à Moscou, pour obtenir ensuite plus facilement des dispenses. Cependant il n'avait pas l'âme de sa jeune femme, ou du moins ne la remplissait pas. Elle aimait un officier aux gardes, nommé Kamassinsky. La jalousie de son mari ayant écarté ses rendez-vous, et s'en étant plaint, la princesse s'empoisonna et mourut dans des convulsions horribles. Son mari, homme d'une sensibilité sombre, en perdit pour un temps la raison, et pour toujours le bonheur. [Note de l'auteur.]

The text on this page is estimated to be only 23.19% accurate

204 CARACTBRS Ce qui achève de prouver In dépravation, l'abrutissement , la confusion des mœurs et des goûts sons le règne de Catherine, c'est la découverte que l'on fit , il y a quelques années, à Moscou , d'une association connue sous le nom de club physique. C'était une espèce d'ordre , surpassant eu turpitude tout ce que l'on a raconté des institutions et des mystères les plus impudiques. A la révolution française , la police eut ordre de fureter et de dissoudre chaque espèce d'ordre ou de rassemblement; et ce fut alors que l'on examina le club physique, dont les membres furent obligés d'en révéler les mystères. Comme ces membres de l'un et l'autre sexe appartenaient aux plus riches et aux plus puissantes familles, et qu'il n'était pas question de politique dans leurs assemblées, on se contenta de fermer et d'interdire cette loge scandaleuse. On a beaucoup de relations sur les bains russes : mais comme ils ont une grande influence sur le caractère et sur les mœurs des femmes du peuple particulièrement, il ne sera pas hors de propos d'en parler ici sous ee rapport. A mon arrivéeen Russie, l'une de mes premières recherches fut de réaliser l'idée que m'en avaient donnée les voyageurs, et que je croyais fausse. Jeune, et venant d'un pays où les mœurs sont de la plus sévère décence, je me promettais de contempler à mon aise des trésors que jamais mou œil gavait entrevus que furtivement. Je me retraçais les bains voluptueux de Diane, et, nouvel Action, je ne méditais rien moins que d'aller surprendre des nymphes. Un jour donc, je descendis avec un ami les bords de la Névka, pour m'approcher d'un bain public -, mais je ne fus pas obligé d'aller bien loin pour me convaincre que les belles Russes étaient accoutumées à exposcrleurs charmes aux yeux des passants. Une troupe de femmes de tout âge, invitée par la chaleur de juin, n'avait pas jugé à propos d'aller jusque dans l'enceinte des bains. Elles s'étaient mises nues, nageaient et folâtraient vers le bord de la rivière. Ce spectacle, auquel je n'étais pas habitué, fit sur moi la plus vive impression : je m'arrêtai et m'appuyai

The text on this page is estimated to be only 17.61% accurate

DES FEMMES. 305 sur le quai, sans que nia préseuse ni ma provimité troublassent ea rieu les jeux des baigneuses (I). J'ai été depuis, plusieurs Fois, dans les bains, et j'ai revu les mêmes cli oses sur la rive des îles île la Neva. Mais après le tableau que je viens de tracer, de plus amples détails seraient trop licencieux. Il existe, a la vérité, uu ukase de Catherine qui enjoint dans les villes aux entrepreneurs de bains publics de construira desbains séparés pour les deux sexes, et de ne laisser entrerdans ceux des femmes que les hommes nécessaires pour le service, et les peintres et les méderinsqui viendraient y étudier leur art. Ainsi unamateuprendl'undeces titres pourêtre introduit. Les deux sexes ont donc maintenant à Pétersbourg leurs étuves et leurs enceintes séparées par une cloison : mais plusieurs vieilles femmes aiment toujours mieux se mêler aux hommes ; et d'ailleurs,- après avoir pris le bain chaud, hommes et femmes sortent tout nus , pour courir ensemble se plonger dans la rivière qui passe derrière les bains. Les femmes les plus pudiques tiennent alors devant elles la branche de bouleau dont elles se sont servies pour se flageller dans l'étuve. Lorsqu'un homme veut prendre uu bain séparément, c'est souvent une femme qui le lave, le savonne et le flagelle : elle s'acquiite de ces soitisavec tout le détail et l'indifférence possibles. Dans les campagnes, les bains étaient encore sur l'ancien pied , c'est(l)LaYUBdes appas naissants que quelques-unis îles plus Jeunes exposaient ingénument était presque ncliilùe p:ir le.-, a lijfls délitants qu'êlaleiit impudemment les vieilles, dont la peau ridée formait mille plis, qui n'étaient rien moins que la cachette des amours. L'une de ces vieilles, voyant à quelque dislancudes hommes de sa connaissance qui se baienaient aussi, alla les joindre ri la na^e, et commença avec un leune drôle une lullecomparalileicellei|u'i>ul Salmacis avec Hermaphrodite. Mais le Jeune homme ne sachant pas nager, la vieille eut l'avantage : elle le saisit d'une main par la harki l, et de l'autre par... elte plongea dans l'eau, nui grands éclats de rire des deux troupes et des spectateurs. Cette soènese passait près d'un rivage, où allaient et venaient des personnes de tout âge et de tout sexe ; et \e* Jeunes demoiselles habitantes des maisons voisines, pouvaient en Jouir de leurs fenêtres. (iVofe de laideur.)

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

200 CABACTIONE à-dire qac tous les sexes et les âges les prennent ensemble, et qu'une famille composée d'un père de quarante ans, d'une mère de trente-cinq, d'un Qls de vingt, et d'une fille de quinze, s'y montrent les uns aux autres dans l'état d'innocence et se flagellent mutuellement; Ces usages qui nous paraissent si choquants, et qui le sont toujours chez un peuple qui s'habille et qui n'est plus sauvage, ne sont pas uneffet de la corruption et lie supposent pas le libertinage. Ce ne sont même pas ces bains, d'ailleurs si salutaires au peuple russe, qui le portent aux débauches. Au contraire, l'habitudcde voir sans cesse et de bonne heure des nudités sans voiles émousserait les sens, et refroidirait l'imagination, si on lui laissait le temps de s'enflammer par la curiosité contrainte. Jamais un jeune Busse ne sentira palpiter son cœur et bouillonner son sang, à l'idée d'un sein naissant. Il n'a pointa soupirer après l'aspect de quelques charmes secrets qu'il ose à peine deviner ; car il a, dès l'enfance, tout vu, tout examiné. La jeune fille russe ne rougira jamais involontairement d'une curiosité ou d'une pensée indiscrete, et son époux n'aura rien de nouveau ui à lui montrer ni à lui apprendre. L'amour u'a donc plus ces aleutours piquants et délicats qui font ses vrais charmes, ni ces préludes du plaisir plus doux que le plaisir même. Si les sentiments exquis ne viennent plus ennoblir la plus heureuse des passions de l'homme , elle ne sera plus qu'un besoiu momentané, trop facile à contenter pour y mettre du prix. Ce n'est donc point en Russie qu'il faut chercher des Julies amantes de Saint-Preux , et moins encore des Julies épouses de Wolmar. Pour ce dernier, je ne sais quelle idée avait Rousseau de lui donner une telle patrie. Le pays de l'esclavage n'est pas celui des belles passions : on aurait peine à y trouver l'étoffe d'un roman. Cependant le Russe est sensible, gai; chante et danse volontiers; et le recueil des chausons populaires atteste qu'autrefois il fut inspiré par l'amour. On y trouve souvent une Du I z j'j !lv Cl

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

DES FEMMES. 207 sensibilité exquise, et une mélancolie touchante qui vous charme et vous attendrit (1). Après ce que j'ai dit des dames russes, je craignais que l'on ne prenne une trop mauvaise idée des femmes de Russie, où il y en a tant d'aimables et de charmantes (2). Presque toutes ont de l'esprit naturel et des grâces ; les yeux, les pieds et les mains, comme on les désire ; une aisance dans les manières, un goût dans les ajustements, et des agréments dans la conversation, qu'on ne retrouve que chez les Françaises. Ces dames russes, si spirituelles, si aimables, ont du goût pour les arts. Elles rient à la représentation d'une bonne comédie, sentent fort bien un trait malin, comprennent parfaitement une équivoque, et applaudissent à un vers brillant : mais les traits de sentiment semblent perdus pour elles ; je ne les ai jamais vu pleurer à une tragédie. Les mères, les filles, les amantes, voyaient d'un œil sec *Métope*, *Antigone* et *Zaïre*, au théâtre français de Pétersbourg, que *Floridor*, *Jufrène* et *la Mus*, illustraient encore. On trouve rarement chez les femmes russes les vertus domestiques, et cet esprit d'ordre et d'économie si nécessaire à la médiocrité. Elles feront plutôt les charmes de la société que les affaires de leur ménage, et sont plus propres à faire les plaisirs de plusieurs que le bonheur d'un seul. Mais tous ces agréments que relève le luxe, tous ces talents enchanteurs qu'une heureuse aisance permet de cultiver, rehaussent or (II Si les circonstances changent, et que j'en puisse recouvrer quelques liaisons li U'i'tra ires en Russie, Je ferai connaître un Jour des morceaux en ce genre qui ne le cèdent point à ce qu'en France a produit de plus délicat. (Note de l'auteur.) (2) Peut-être aussi que le malheureux hasard, qui m'a fait voir de près les pins méchantes et les plus méprisables, m'a mêlé, malgré moi, quelque fiel à mes pinceaux. Et il faut convenir qu'autant les femmes affectent un air indécent, autant les filles paraissent réservées, et modestes. Elles naissent susceptibles des sentiments les plus profonds et les plus doux. ■ L'exemple et la corruption ne les dépravent qu'avec peine. [Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

208 LA PMNCESSE dinaircment la beauté des jeunes Russes. Elles excellent surtout à bien parler les langues, et il en est plusieurs qui on pos. sèdeut trois ou quatre également bien (1). • Celles dont l'éducation a été soignée, que les mœurs de leurs ramilles et les soins d'une sage gouvernante ou d'une mère respectable ont formées aux grâces sans les façonner aux vices , celles surtout que la lecture ou quelque voyage a perfectionnées, méritent Tune des premières places parmi les femmes aimables de l'Europe, et rappellent ces dames illustres que la France a produites (2). Mais ce sont des fleurs dair-semées , et qui ne s'épanouissent qu'en secret. La superstition, l'envie, la calomnie, s'acharnent sur elles ; et si elles ne peuvent supporter la torture où les met la conversation des commères du pays, elles sont obligées de se composer un cercle de femmes choisies et surtout d'étrangers (3) ; ce qui redouble contre elles la liai ne et la persécution. Il ne sera pas hors de propos définir cet article sur les femmes russes par quelques particularités concernant la princesse Daschkow, qui est, après Catherine, la femme de Russie dont on a le plus parlé, et dont le portrait serait le digne pendant de celui du prince Potemkin, si le même maître avait voulu. le faire (4). (i) Une Uvonienne quia reçu quelque éducal ion parle l'allemand, qui est sa langue naturelle ; le russe, qui lui est Indispensable ; et le français, qui est celle de la société : plusieurs y ajoutent l'italien, à cause de la musique ; et quelques-unes, l'anglais. Outre ces langues, elles parlent encore le livonien ou l'esthonicn, qui sont des langues particulières cl originales de leurs provinces. Au reste, les Livoniennes ont un caractère bien différent de celui des Russes. (Note de Fauteur.) [■2) Je pourrais facilement désigner quelques-unes de ces femmes respectables, comme J'en ni désigné de méprisables : mais on ne trouvera pas mauvais que Je ménage plus la modestie des unes que l'impudeur îles autres. (Note de railleur.) (ï) M. Kapleff a fait une assez Jolie comédie, où il essaie de peindre le ridicule de ces commères, et 11 ne lui fallait rien moins que la gaieféet le masque de Thalle pour rendre plaisant ce qu'il y a de plus plat et de plus sot dans la société ; mais 11 n'a pas osé copier les vrais originaux fidèlement.- { Note de l'auteur.) (i) [I se trouve dans un livre, intitule : Fie de Catherine II. Au reite, Digiized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.36% accurate

DASCHKOW. Je ne démentirai ni ne répéterai ce qu'on a déjà cent fois imprimé de cette Fïrago, véritable héroïne de la révolution de 1762, et qui doit pour le moins en partager l'odieuse avec son illustre amie. Cette amitié s'était singulièrement altérée depuis quelques années, et voici le vrai sujet de la dernière brouillerie, qui n'eut point de raccommodement. Dans l'espoir de gagner quelques roubles, elle fit, en 179-1, . imprimer, aux frais de l'Académie, une tragédie posthume de Kniagenin(I). A toute autre époque, on n'aurait pas fait attention à cette pièce, d'ailleurs médiocre. Mais Catherine, depuis la révolution française et surtout depuis la mort de Potemkin, était devenue craintive et soupçonneuse : environnée d'âmes faibles et timorées, la sienne s'était rapelissée. On lui parla de cette tragédie comme d'un ouvrage séditieux. Elle fut défendue, tous les exemplaires saisis, et l'on lit même des recherches domiciliaires pour recueillir ceux qui avaient déjà été vendus. Comme l'ouvrage avait été imprimé par les ordres exprès de madame le présidente (2) Daschkow, elle fut mandée par l'impératrice. « Mon Dieu, que vous ai-je fait, dit Catherine toute émue, pour avoir imprimé un livre si infâme et si dangereux ? Si c'est un si grand crime de régner, n'est-ce pas vous qui me l'avez fait commettre ? » La princesse, surprise de cette vive sortie, s'excusa en disant qu'elle n'avait eu aucune mauvaise intention et n'avait pas même lu cette pièce, s'en étant reposée sur le censeur. Sur quoi Catherine lui dit amèrement, que, dans ces temps critiques, il ne fallait se reposer sur personne et faire soi-même son devoir. M¹⁸, de Daschkow, mortifiée de la réprimande, dit l'auteur, ou le compilateur de cette histoire, a été induit en erreur par une quantité de faits et de personnes. La princesse Daschkow était déjà disgraciée et partie à l'époque où il faut aller à Pétersbourg; le cadre de cet ouvrage est aussi fou* qu'in vraisemblable. [JVu de fauteur.) (r) Auteur russe assez estimé. - [Noie de fauteur.) (2) Qu'on me pardonne ce solécisme; on le faisait en russe. Elle était nommée, par l'ukase, présidente H directeur, au masculin ; et on disait, en lui parlant : Madame le président. (/ Google

The text on this page is estimated to be only 15.54% accurate

LA PRINCESSE nommer son neveu, Baltounin, vice - président
pour le remplacer, et demanda à se retirer à Moscou ; ce qui lui fut accordé.
Le censeur fut puni, et l'auteur dut se trouver très-heureux d'être mort(l). La
princesse se rendait, dès longtemps, odieuse et méprisable par sa sordide
avarice. Cette célèbre conspiratrice, qui se glorifiait d'avoir donné une
couronne, envoyait chez tous les officiers ou aides de camp pour leur
connaissance demander des vieilles aiguillettes et de vieux galons : les
effiler, les revendre, était devenu sa principale occupation ; et ceux qui
avaient intérêt à se la rendre favorable, commençaient par lui envoyer leurs
vieilles en or ou en argent. Elle ne faisait point chauffer en hiver les
salles de l'académie, et prétendait pourtant que les académiciens assistassent
régulièrement aux séances. Plusieurs aimaient mieux s'exposer à ses
reproches grossiers et perdre leurs jetons, que d'aller grelotter dans une
glacière : mais la princesse s'y trouvait toujours, enveloppée de riches
fourrures, et c'était un spectacle singulier de voir cette femme seule, assise
au milieu des popes barbus et des professeurs russes, tremblants et soumis
devant elle; car elle traitait ses académiciens avec une hauteur et même une
brutalité digne de Pierre I^{er}. Elle prenait les savants pour des soldats, et les
sciences pour des esclaves. Son aventure avec le comte Grégoire
Rozoumowski fit rire tout Pétersbourg, et indigna tous les gens sensés. Elle
lui envoya le diplôme d'académicien, sans qu'il l'eût demandé. Quelque
temps après, elle lui expédia un ballot, contenant pour six cents (i) La seine
de cette pièce, Intitulée *l'admiral de Howgorod*, alors république,
mais opprimée par les princes de Moscovie, dont elle voulait
secouer le joug. Ce Vadimeen est un héros historique ; et voici le seul
passage que j'en ai conservé, et qui est, Je Trois, le plus intéressant de
l'ouvrage. Vadime, conspirant pour la liberté de sa patrie, dit : Va roi Joint
Ici l'histoire d'un homme à la puissance d'un héros.

The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate

DASCHKOW. roubles de livres russes. Rozoumowsky les refusa, disant qu'il avait déjà dans sa bibliothèque les originaux de ces traductions russes (1). La princesse répondit qu'elle ne l'avait créé académicien, qu'à condition qu'il achèterait ces livres, et Rozoumowsky renvoya le diplôme. La princesse voulut le faire passer pour fou ; mais ce fut elle que tout le monde trouva ridicule. Elle prostitua ainsi son académie : quant à elle-même, ce n'était plus une chose à faire (2). Ce qui acheva de la ridiculiser à la ville et à la cour, ce fut son procès avec Alexandre Narischkin, qui avait une campagne voisine de la sienne. Les cochons de Narischkin allèrent un jour manger les choux de M.^{TM*} de Daschkow. L'héroïne les fit tous massacrer. Narischkin disait, en la voyant à la cour : Elle est sanglante encore du meurtre de.... (3) mes cochons. Telle fut cette femme célèbre, qui se prit aux cheveux avec son hôtesse en Hollande, qui voulait à Paris brûler la cervelle du pauvre abbé Chappe; que Voltaire fit semblant d'admirer; que les auteurs allemands, à qui elle ne donna rien, traitèrent vainement de divin génie, et dont toute la Russie finit par se moquer. (I) Quand je commençai un peu à entendre le russe, Je voulus lire quelques-uns des ouvrages originaux en cette langue ; mais Je fus bien étonné de voir que ce qu'on me donnait pour tel n'était souvent qu'une traduction d'un livre connu ; or qui n'était point énoncé dans le titre de l'ouvrage. (Note de l'auteur.) ()] Un jour, ayant perdu trente roubles au jeu à S... elle lui envoya, le lendemain, en paiement, trente almanachs de l'académie. Je ne parle ici que de sa mesquinerie ridicule : la turpitude de ses mœurs et de ses débauches, où elle est tantôt Erigent et tantôt Messaline, mènerait trop (3) Par cette suspension marquée il faisait penser à Pierre II ; et la face rubiconde de la princesse convenait singulièrement à l'épithète. (iVoie de l'auteur. }

The text on this page is estimated to be only 18.75% accurate

CHAPITRE X. Education. Catherine composa un plan d'éducation pour ses petits-fils (1), comme elle avait composé une instruction pour la législation de ses peuples. Ce plan, compilé de Locke et de Rousseau, comme cette instruction l'avait été de Montesquieu, de Mably et de Beccaria, fait honneur à l'esprit de cette princesse; et n'eût-elle eu que le mérite d'adopter les idées et les maximes qu'elle y consacre, c'en serait un très-grand pour elle. Si ce plan eût été suivi, Alexandre et Constantin Pawhowsch eussent été certainement les princes les mieux élevés de l'Europe, et l'eussent été même assez bien pour pouvoir être autre chose que princes. Mais il en arriva, avec le plan d'éducation de Catherine, comme il en était arrivé avec son instruction pour le code. La rédaction des lois finit, comme nous l'avons vu, par être abandonnée à un comité d'ignorants, de bigots et de bouffons, qui heureusement ne s'assemblèrent jamais; et l'éducation des jeunes princes fut confiée à des gens qui étaient à peine en état de lire le plan, dont ils devaient suivre la lettre et étudier l'esprit (2). La seule règle qu'ils parurent y comprendre (1) Il n'a point été imprimé Catherine en remit des copies aux chefs de l'éducation pour leur servir de règle. Il est fait en forme d'instruction adressée au comte Wolkow. { Note de l'auteur, } (2) Ce mauvais choix est un rapport qu'a eu Catherine avec Pierre I^{er}: cet illustre instituteur de son peuple en fut un très-mauvais pour son fils unique. Après lui avoir laissé passer son enfance avec des domestiques, des prêtres et des moines, il lui donna pour gouverneur Meïtzel, qui, de notoriété publique, ne sut même lire. Il est vrai qu'il lui donna pour

113 OigilizM b/ Google

The text on this page is estimated to be only 20.41% accurate

ÉDUCATION DES GBAM1S-IHICS. 31k fut celle-ci ,
apparemment parce qu'elle est négative : On n'enseignera aux jeunes
grands-ducs ni la poésie ni la musique, parce qu'il faudrait y consacrer trop
de temps pour y devenir Itabiles. Ils s'efforcèrent d'étendre cette règle à
toutes les scieuces(1). Cependant l'intention de Catherine était de faire
instruire ses petits- fils dans toutes celles capables d'éclairer leur raison et
d'orner leur esprit. Heureusement pour les jeunes princes , un homme d'un
mérite supérieur, lu Harpe, fut choisi pour être leur premier précepteur. Il
eut à lutter sans cesse contre la flatterie intéressée et la basse adulation qui
les environnaient dès le berceau. La mauvaise volonté et l'ineptie des chefs
de l'éducation le gênaient plus encore : mais l'estime et la confiance dont
l'honora Catherine l'encouragèrent ; et l'idée que c'était bien servir
l'humanité , que d'inculquer des vérités utiles à des princes appelés à faire
les destins de tant de millions d'hommes, le soutint. Il fut inébranlable dans
sa marche ; il se fit aimer de l'un de ses élèves , craindre de l'autre ,
respecter de ses subordonnés et estimer de ses supérieurs. Il opéra presque
autant de bien que les alentours viciés des princes faisaient de mal : il fut
secondé par quelques-uns des cavaliers d'honneur qu'où leur avait donnés
(2) ; et la Russie devra peut-être un jour plus à la Harpe qu'à sou
compatriote le Fort. Car, si Pierre I,r réforma et civilisa sou peuple ,
Alexandre fait espérer de le rendre un jour plus libre et plus heureux. La
noble franchise avec laquelle la Harpe professait des sous-gouverneur un
Hollandais, homme instruit, mais qui éprouva bientôt II' sort qu'eut. la
Harpe plus tant. (note de Conteur.) | (1) Elle csl certainement la moins
bonne règle de celte instruction. Il ne s'agit pas de faire un poêle ou un
virtuose d'un prinre ; mais on ne peut loi donner trop de goût pour les arls
qui inspirant et nourrissent la sensibilité de l'ànn-, si rare chez les grands. (
Noie de fautent.) [») Surtout les deux Uaraiettefft, qui cultivaient les lettres
et avalent beaucoup de mérite et de latents, et un Tuutaalmia. homme
d'esprit et de bonne socléélé. (Note de l'auteur.) .

The text on this page is estimated to be only 18.60% accurate

31 I ÉDUCATION sentiments républicains, parmi les esclaves d'une souveraine autocratique, donna 'prise à ses envieux. Tous les ennemis de la liberté et de la raison Turent les siens. Les Bernois ayant saisi sa correspondance avec son cousin le brave général la Harpe . digne compagnon des premiers triomphes de Bonaparte, ils envoyèrent ses lettres à Catherine. Le prince de Massau, et Esterhazy, dont la femme, est Bernoise, furent ses dénonciateurs, et l'on s'efforça de le peindre comme très-dangereux dans le poste de confiance qu'il occupait. Catherine le fait venir un jour dans son cabinet, et voici le précis de l'entrevue qu'elle eut avec lui : eu faisant voir de quelle estime la Harpe était honoré, on verra quelle grandeur il prouve dans le caractère de Catherine. Catherine. Allons, asseyez-vous, monsieur le jacobin; j'ai quelque chose à vous dire. La Harpe. Je proteste contre le titre que Votre Majesté veut bien me donner, et j'ignore comment je l'ai mérité. L'impératrice lui montre alors les lettres qu'elle avait reçues, et lui fait part des accusations formées contre lui. La Harpe lui parla à peu près en ces termes : Avant de me confier l'éducation des grands-ducs, Votre Majesté savait que j'étais Suisse, et par conséquent républicain. Je n'ai point changé de sentiments, et vous Êtes trop juste, Madame, pour regarder aujourd'hui comme criminel en moi ce qui ne vous le parut pointalors. Mes compatriotes sont opprimés par les Bernois; je leur conseille de réclamer légalement nos anciens droits; ce n'est point Être factieux. Au reste, Madame, j'admire vos grandes qualités, je respecte votre gouvernement, et je suis fidèle aux devoirs que je me suis imposés en me vouant à l'éducation des grands-ducs. Je tâcherai toujours de me rendre digne de la confiance dont vous m'avez honoré, en leur inspirant des sentiments convenables à leur état et à leur naissance, et en m'efforçant de les mettre à même d'imiter un jour le grand exemple que vous leur donnez. Voilà, Madame, ma justification, et c'est

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

1>KS GRANDS-DUCS. SIS à Votre Majesté à me juger, en se faisant rendre compte de mes travaux et de ma conduite dans le poste que vous avez daigné me confier. Catherine , frappée de cette noble franchise , fut dit : 3fonsieur, soyez jacobin , républicain, tout ce que vaits voudrez : je nous crois honnête homme; cela me suffit. Restez auprès de mes petits-fils, conservez toute ma confiance , et donnezleur vos soins avec votre zèle accoutumé (1). Telle fut Catherine. L'on appréciera la grandeur de cette réponse et le courage de la Harpe, si l'on pense que c'était à l'époque où les Autrichiens fuyaient devant Dumouriez vainqueur, où la tête de Louis XVI tombait sous la hache de là guillotine, où Gustave expirait sous les coups d'Ankarstroem , où Léopold mourait , disait-on, empoisonné , et où tous les rois tremblaient sur leurs trônes. Cependant les délateurs confondus ne se rebutèrent point, et trouvèrent surtout accès auprès du ténébreux Paul (2). Mais le mariage du grand-due Alexandre ayant terminé son éducation, la Harpe prit son eongé et prévint ainsi la cruelle calastrophe dont la magnanimité de Catherine le préserva, et qui l'attendait sans doute à l'avènement de son successeur. J'ai parlé ailleurs de Nicolas Soltykow. Grand gouverneur des jeunes princes, sa principale occupation auprès d'eux fut de les préserver des vents coulis, et de leur entretenir le ventre libre. Pratasow, gouverneur de l'aîné , eut été plus eu sa place, si ou (0 Ce fui dans un entretien pareil que le courageux ta Harpe lit sentir un jour à Catherine ta danger et l'injustice qu'il y aurait d'envoyer une armée russe contre les français. La noble franchise dlin homme qu'elle estimait lit plus d'Impression sur elle que tous les arguments de Pill et les sollicitations des coalisés. (Soie de l'auteur.) 12) Un Genevois, le même dont j'ai déjà parlé, et qui est aujourd'hui secrétaire des commandements du grand-duc Alexandre, tour il tour attaché il Nassau et a Estcrlia* y, e! ensuite à Paul , élail le délateur de ses rompalrioies. r-au! demandait souvent à son fils Constantin : Avei-vous toujours cejscoliln près de vous ? 11 désignait ainsi La Harpe. 1 ISott de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

ÉDUCATION l'en avait nommé l'apothicaire. Il venait chaque jour faire un rapport circonstancié à Sultykuw des détails les plus insipides, et surtout du nombre de selles que le prince avait eues. Borné, mystérieux, bipot, pusillanime, il n'était point méchant; mais il se rendit ridicule aux yeux de tout le monde, excepté à ceux de son élève, qui ne remarqua que son attachement pour lui et lui témoigna de la reconnaissance, tandis que le général Pratasow, au dire des malins courtisans, ne méritait que du mépris. M. de Sacken avait le malheur d'être gouverneur particulier du cadet des jeunes princes, après avoir été précepteur de Paul, et était en tout supérieur à son collègue; mais, par son caractère facile et complaisant, il devint le jouet de son élève (1), dont la pétulance et l'inapplication, aussi bien que l'opiniâtreté indomptable, eussent exigé sans cesse auprès de lui un homme aussi ferme que la Harpe, le seul qui eût conservé quelque pouvoir sur lui et qui eût pu fléchir sa férocité naturelle, s'il eût été secondé. Parmi les maîtres des jeunes grands-ducs, le professeur Kraft, qui leur donnait des leçons de physique expérimentale, se distinguait par sa bonhomie, sa clarté et sa méthode imperturbable. Alexandre Pawlowitseh lit quelques progrès dans cette science, et y apportait, comme à toutes ses études, de l'attention et de l'envie de s'instruire. Kraft parlant un jour des hypothèses de quelques philosophes sur la nature de la lumière, dit que Newton avait pensé qu'elle était une émanation continuelle du soleil, Alexandre, alors âgé de douze ans, répondit: Je ne le crois pas, car, si cela était, le soleil deviendrait tous les jours plus petit. Cette objection, faite avec autant de naïveté que d'esprit, est en effet la plus forte que l'on ait opposée au grand [I] Sacken iv, cessai! de prélever le prince et! He l'exhorter à lire. Je ne veux pas lire, répondit un jour Constantin, parce que Je vois que vous lisez toujours et que vous devenez toujours plus bête. Cette méconnaissance le fit rire, il se levait, rappela ses Gouverneurs, ses cavaliers et ses maîtres. La Harpe était le seul qui se plaignait et il lui en fallut bien le corriger.

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

DES GRANDS-DUCS. 2!î Newton. Elle prouve la sagacité précoce du jeune grand-duc. T-e célèbre Pallasleur fit faire dans leurs jardins près de Pawlowsky un petit cours de botanique. L'exposition du système de Linnéc sur les sexes des fleurs et sur leur propagation donna à ces jeunes princes les premières idées sur celle des hommes, et les engagea à faire une foule de questions très-pkrisantes et très-naïves. Cela alarma singulièrement leurs gouverneurs : on recommanda à Pallas d'éluder ces détails sur les "pistils et sur les étamines; le cours de botanique fut même interrompu. _ Il faut savoir que Catherine avait surtout exigé qu'on entretint ses petits-fils dans la plus parfaite ignorance sur les mystères de l'amour, se réservant elle-même de les instruire et de les faire initier lorsqu'elle voudrait les marier : mais un événement plaisant ût en partie avorter ce plan. Un jour, un lévrier des princes s'accoupla , eu leur présence , avec une levrette : ils' observèrent curieusement ce manège , et en demandèrent l'explication. Le général Pratasow, tout effrayé , voulut en vain séparer les chiens; on sait l'obstacle physique qui les arrête. Les princes eurent donc le loisir d'examiner, et Alexandre répondit à son gouverneur qui assurait que les chiens se battaient : Oh que non! oh que non! vous ne m'attrapperez point : je vois qu'ils se marient. Ce fut un coup de foudre pour Pratasow, dépositaire de l'innocence du prince. Il vint, tout tremblant, raconter au comte Soltykow que le pot aux roses était découvert. L'on tint conseil, et l'on prit des précautions ponr que lesjcunës princes n'allassent pas entretenir la grand'mèrc de ce qu'ils avaient vu. felle eût été outrée de voir son plan échoué. La grande modestie de Catherine en ceci parait bien contraster avec ses mœurs. Mais on sait que le régent de E'rauee, le plus débauché des hommes, fit élever Louis XV dans nue telle ignorance des choses qu'il pratiqua si bien depuis, que, la veille de son mariage, on fut obligé de le mettre au fait de bissih. i9

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

SIS ÉDUCATION son rôle , en lui montrant des estampes qui le représentaient. Catherine trouva plus à propos de donner à ses petits-fils les premières leçons dans la nature même. Une dame T kow fut au moins choisie pour initier le grand-duc Constantin : elle en recueillit du plaisir, et son mari de l'honneur et de l'avancement, L'un des vœux ardents de Catherine fut de voir, comme Louis XIV, ses arrière-petits-enfants. Elle Et épier le moment de puhcrté de ses petits-fils pour ne pas perdre un instant : mais son espérance fut trompée par l'impatieuce même qu'elle mit à la réaliser. Ces mariages précoces entre des adolescents semblent n'avoir servi qu'à ruiner leur tempérament. Le plus jeune, quoique vigoureux pour son âge, fut plus de huit jours avant de pouvoir consommer son mariage, et l'alné manqua de perdre l'ouïe des suites du sien. Ils n'eurent point d'enfants, et il est à craindre qu'ils n'en aient jamais (1). La naissance des deux grands-ducs avait comblé de Joie l'impératrice. Ses vastes projets et ses espéraneçs s'étendirent davantage, et les noms mêmes de ces princes en furent l'emblème. Elle voulut renouveler pour eux le partage du monde en deux empires : elle fit peindre partout ces enfants, l'un coupant le noeud gordien, et l'autre portant la croix de Constantin. Leur éducation sembla d'abord n'être qu'un développement de ces grandes idées. Constantin eut des nourrices grecques , fut entouré de Grecs t il ne parlait que cette langue dans son enfance *, mais il l'oublia dès qu'on voulut lui donner des maîtres pour la lui enseigner mieux. Alexandre fut environné d'Anglais, et on s'efforça de lui donner pour cette nation une prédilection, dont il est à souhaiter, pour le bien de son empire, qu'il se défasse un jour, comme son frère se dégoûta de la Grèce. (I) On a parlé, dan» le premier chapitre, du mariage Je cei prince*. (Note de l'au (eiir.) Oigilizod bjr Google

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

DES GRA.Nns-DLT.fi. 219 J'ai déjà dit ailleurs que Paul n'avait aucune influence ni aucune autorité sur l'éducation de ses Gis. Il était obligé de solliciter auprès de Soltyltow la permission de les voir, ou de gagner leurs valets de chambre pour savoir ce qui se passait autour d'eux. Pendant l'été, ils avaient la permission d'aller, une ou deux fois la semaine, passer une ou deux heures chez leurs parents; et le bizarre Paul se priva, une année entière, de ce plaisir, parce qu'il ne voulait pas voir la comtesse Schouwalow, qui les accompagnait dans les derniers temps. Au reste, voici une leçon pleine d'humanité, que l'on a entendu ce bon père donner à ses fils. On avait reçu les nouvelles de quelques scènes sanglantes de la révolution française : Vous voyez, mes enfants, dit Paul à cette occasion, qu'il faut traiter les hommes comme des chiens. Il paraît jusqu'ici fidèle à cette maxime ; c'est le fruit qu'il a tiré de la terrible leçon que la révolution a donnée aux tyrans. A l'exemple de leurs derniers souverains, les Russes, depuis quelque temps, s'étaient efforcés de sortir de la barbarie, et ils s'adonnaient avec beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfants : leur donner des connaissances et des talents était jadis l'heureux moyen de les produire et de les avancer. Ils n'épargnaient ni peines ni dépenses pour cultiver les sciences et les arts dans un pays où ils étaient étrangers, aussi bien que les fruits qu'ils font mûrir forcément dans leurs jardins d'hiver et dans leurs serres. Élisabeth et Catherine érigeaient plusieurs instituts en faveur de la jeunesse, dont quelques-uns, comme les écoles normales et surtout les trois différents corps des cadets, offraient le spectacle intéressant de plusieurs milliers de jeunes gens élevés aux frais de l'État, et instruits dans les mœurs, les langues, les sciences et les arts. Paul vient d'abolir ces écoles, et les corps de cadets ne sont plus que des corps de garde et des maisons d'exercice. Le couvent des demoiselles, établissement digne de la générosité d'une grande princesse par le sentiment qui le fit fonder.

Oigilized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.88% accurate

220 ÉDUCATION manque absolument son but , comme la plupart des autres instituts. On y donne à deux ou trois cents pauvres jeunes filles l'éducation la plus soignée ; mais , lorsqu'elles ont atteint dix-huit ans , on les met à la porte. Elles entrent dans uu monde dont elles ont vçeu séquestrées dès leur enfance : elles n'y retrouvent souvent ni parents ni connaissances , et ne savent que devenir. — Elles deviennent la proie des officiers aux gardes, dont les casernes environnent le couvent T et qui veillent à chaque sortie pour recueillir les plus jolies de ces vierges. Il serait possible d'épargner sur les frais immenses de leur éducation de quoi les doter, ou du moins les entretenir jusqu'à leur établissement. L'éducation-des jeunes Russes, qui outquelque fortune, est "*" ordinairement confiée à des gouverneurs particuliers , connus et décriés eu Russie sous le nom à'Outschi/éli , enseignants. Ils sont, pour la plupart, étrangers, et surtout Français et . Suisses. I«s Allemands , malgré leurs bonnes qualités et leur érudition pédagogique , sont' trop incompatibles avec le caractère des Russes pour soutenir icHa concurrence; et les ' essais que quelques parents ont voulu Taire avec les nationaux sortis de l'université de Moscou ou des instituts de Pétersbourg n'ont point été satisfaisants. C'est ici qu'est applicable la fameuse réponse d'un philosoplie grec. Quelqu'un lui disait : Avec ce que tu me demandes pour l'éducation de mon fds. j'achèterais un bon esclave qui [élèverait chez moi. Achète un esclave, répond le philosophe , lui et ton fils en feront deux. Lesoutschiteli, ces hommes sur lesquels les têtes légères s'égayent à jeter du ridicule, ft que les vieilles matrones s'ef. forcent de faire envisager comme dangereux , ont le plus contribué à policer la Russie , puisqu'ils l'ont instruite en détail , homme après homme. Ce sont les seuls personnages dont le ministère ait été d'y prêcher la philosophie , la morale et la vertu , en y répandant quelques lumières : car nous avons vu que la religion grecque orthodoxe ne se mêle guère d'inspirer OigiiizBd ûy Google

The text on this page is estimated to be only 19.76% accurate

DES BUSSES. 231 et de faire aimer ces choses-là ; et un colonel , seul précepteur qu'aient ensuite les jeunes Russes, ne s'en mêle pas davantage. A commencer par le célèbre le Fort, qui inspira à Pierre I^{er} le désir de s'instruire, et à flairer par un petit clerc de procureur français, qui enseigna à conjuguer quelques verbes de sa langue, ce sont ces outschitéli qui ont donné aux Russes ce goût, ces connaissances et ces talents que plusieurs d'entre eux firent admirer dans l'étranger. Il est déplorable sans doute que, dans le nombre de ceux qui s'adonnent à l'éducation domestique et font métier de former des hommes, il s'en trouve tant d'indignes de cet emploi, et dont l'immoralité et l'ignorance jettent du ridicule et de l'odieux sur leurs collègues. Hais de pareils instituteurs commençaient à trouver difficilement à se placer, excepté dans les campagnes éloignées, chez quelques bons Russes de la vieille roche, qui s'imaginaient avoir donné de l'éducation à leurs écoliers lorsqu'ils les entendaient parler une langue étrangère. A Pétersbourg , on était devenu plus difficile sur le choix d'un gouverneur, et l'on trouvait parmi eux des gens estimables et d'un vrai mérite. C'était , sans en excepter les académiciens, la seule classe de gens en Russie qui cultivât un peu les sciences et la littérature. Un Brückner, chez un prince Kourakin ; un Granmont , chez une princesse Dolgorouka ; un Lindqwist , un abbé Nicole et plusieurs autres, sans avoir des places aussi avantageuses (1) , étaient dignes de- l'état auquel ils se vouaient par goût, et se distinguaient par leurs succès autant que par leur mérite. Les grands de Russie qui ont des richesses et des emplois considérables sont trop ignorants ou trop occupés à jouer et à intriguer pour se mêler de l'éducation de leurs enfants; et, manquant dans leur pays de collèges et d'universités , ils prennent M. Brückner recevait trente-cinq mille roubles, pour quatorze ans nul s'engageait de consacrer à l'éducation des Jeunes princes Kourakin ; et Granmont, vingt-cinq mille pour celle des princes Dolgorouki. ; Seul de Vauteit.)

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

ÉDUCATION iir rit un parti fort sage. Sitôt qu'ils ont fait choix de l'homme qui doit les remplacer dans leurs devoirs de père, ils lui donnent beaucoup de confiance et de pouvoir : pour peu qu'ils apportent de discernement dans leur choix , c'est ce que les plus instruits peuvent faire de mieux. Il est rare qu'un gouverneur soit assez dépourvu de bon sens , d'instruction et d'honneur, pour abuser de ses fonctions ; il se trouve dans les plus heureuses dispositions envers son élève : l'instruire, le former, s'y attacher, s'en faire aimer, devient un besoin de son cœur. S'il est dans une maison honnête , opulente, il n'a point de regret à sacrifier dix ou douze ans de sa vie : on lui fera un sort (i); il se fait souvent un véritable ami , et toujours un protecteur, de son élève. Son intérêt même l'excite à lui inspirer des sentiments nobles et justes, et à lui donner le goût des sciences; ce qui est bien plus , et bien plus difficile que d'en enseigner les éléments. C'est ainsi que la plupart des jeunes Russes passent leur adolescence avec un étranger, qui devient leur second père, et pour lequel ils gardent une juste reconnaissance, pour peu qu'ils soient bien nés. Eh ! à qui eu doivent-ils davantage, à celui qui leur donna par hasard la vie en s'amusant , ou à celui qui consacra sa jeunesse et ses plaisirs à étendre, à anoblir le sentiment* de leur existence , et à leur inspirer des goûts qui la rendent plus heureuse? Cette éducation étrangère a un inconvénient, mais il n'est pas un mal pour la Russie. Les Russes , presque tous élevés par des Français , contractent , dès leur enfance , une prédilection marquée pour cette nation : ils en possèdent bientôt mieux la langue et l'histoire que celles de leur propre pays, et, (i) Les grands seigneurs français donnaient quelquefois de riches abbayes, aux abbés, leurs éducateurs : les riches Anglais en usent encore plus généreusement. Les Russes les imitent souvent; leurs gouverneurs n'ont pas des pensions viagères en partant, ou des emplois et des grades, s'ils se lient en Russie, Ainsi en agissent au moins ceux qui n'ont pas regard* leurs instituteurs comme leurs premiers domestiques. ; Note de Fautcar. \ t

Digiuzed 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

DES BUSSES. 223 «'ayant point de patrie en effet , la France devient celle de leur cœur et de leur imagination. Tel était le Scythe Anacharsis , élevé par le GrecThéagène. Tels étaient aussi les jeunes Romains formés par les Grecs ; mais les Romains avaient des vertus à perdre : ce n'est guère le cas des Russes. D'ailleurs , ils n'apprennent à connaître la France qu'en beau , comme on la voit quand on en est éloigné et qu'on la regrette. Ils la regardent comme la patrie du gourde la politesse , des arts, des plaisirs délicats et des hommes aimables; ils la regardent déjà comme l'asile de la liberté et de la raison , comme le foyer du feu sacré où ils viendront un jour allumer le flambeau qui doit éclairer leur ténébreuse patrie. Les émigrés français, chassés enfin jusque chez les Cimmériens modernes, furent bien étounés d'y trouver des hommes plus instruits qu'eux-mêmes des affaires de leur propre pays ; c'est qu'il y a de jeunes Russes qui méditent avec Rousseau , et qui étudient les harangues ds Mirabeau : les émigrés n'ont rien lu, et n'apportent que leurs préjugés. Plusieurs jeunes Russes connaissaient mieux Paris que ceux qui avaient passé leur vie à en battre le pavé [1). On a remarqué en général que les Russes ont les dispositions les ' plus heureuses et une facilité de conception surprenante : aussi font-ils les progrès les plus rapides daus tout ce qu'on leur enseigne. Il n'y a pas d'enfants plus aimables, plus intéressants : plusieurs , à la lin de leur éducation domestique , ont des connaissances plus étendues et mieux choisies que les jeunes gens qui ont fréquenté les universités d'Allemagne; ils ont surtout une merveilleuse aptitude à mettre ces connaissances en avant et à propos. Mais ce sont trop souvent des Heurs précoces qui ne portent point de fruits : ils voyagent rarement , comme un (0 Un comte Buuttourlln aval! poussé si loin ces on naissances locales, qu'il pouvait soutenir avec un Parisien ta conversation la plus ilùtallléa fur les speclacles, les rues, les hôtels et les monuments de Paris. Le Français umncitrait sliipfítalt lorsqu'enlin le Russe lui avouait qu'il n'avait JmmU etéen Francs. (NoU dt l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.48% accurate

224 RDU CAT10N Anacharsis ; cl le retour dans leur patrie est le terme ordinaire . de leurs études et même de leur goût pour les sciences et les lettres. . Telle on voit s'élever l'alouette légère; Elle charme un instant par son chant matinal. Puis retombe et se lait sur le gazon natal (I). C'est encore ainsi qu'un Suisse , après avoir passé sa jeunesse au service de France et contracté des vices brillants , les quittait en rentrant dans son pays pour reprendre la simplicité de ses ancêtres. Il retournait à la vertu, mais le Russe retourne . à la barbarie. Il n'y a que les âmes fortes et bien éprises du charme de la philosophie, ou des attraits de la véritable gloire, qui puissent résister au torrent; car les connaissances, que les autocrates feignaient de protéger, finissaient par être un titre d'exclusion pour les emplois et les honneurs de la cour. C'est ainsi que les mœurs européennes et le caractère de Catherine même étaient en perpétuelle contradiction avec les formes barbares et l'impulsion opé' fois donnée au gouvernement russe, qui détruisait par sa réaction tout ce que l'humanité et la philosophie voulaient établir. Le despotisme exige une abnégation continuelle de soi-même, et même des lumières qu'il protège quelquefois. L'influence des précepteurs étrangers sur le caractère et sur la moralité des Russes est donc combattue par des préjugés et des obstacles presque invincibles : mais, cette influence est constante et continue ; elle travaille en secret sur les âmes; ses progrès, lents comme la marche du temps, n'en sont que plus sûrs. La jeune noblesse 'russe est peut-être la mieux instruite et la plus philosophe de l'Europe, mais il vient de se faire une contre-révolution complète dans son éducation : depuis le triomphe de la liberté , et surtout depuis le règne ténébreux de Paul et l'arrivée des émigrés, la marche de l'es (iy Tiràd"uneepitreiiun ji>unf Rnsse. (Naît ie l'auteur. 1 . l'i i to:d c, Go

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

DES BUSSES. 225 prit humain est rétrogradée en Russie. La plupart des outsciiitéli sont aujourd'hui des chevaliers, des comtes, et des marquis ou des prêtres ; car il en arrive avec les émigrés, comme il en arriva jadis avec les colons que Catherine faisait yeuir pour cultiver ses déserts : tous ceux qui savaient lire et écrire abandonnaient leurs champs pour se faire instituteurs. Mais cela n'aura pas de longues suites : le nouveau métier qu'embrassent ces messieurs les rendra penseurs, ou ils ne ié feront pas longtemps. Il est presque impossible d'être outseiiitcl sans devenir " un peu raisonnable : ce qu'ouï entend, ce qu'on voit, ce qu'on souffre tous les jours milite davantage en ces lieux en faveur de la liberté que les victoires et l'éloquence des Français. Un Montmorency outschitel devient à coup sûr démocrate. On lit dans un Voyage de deux français en Russie des réflexions bien étranges sur ces outschitéli. On s'étonne de ce qu'ils sont presque ions démocrates, quoiqu'ils jouissent dans l'hôtel d'un grand seigneur d'une vie douce et aisée, et on les raille de ce qu'ils n'y renoncent pas pour aller consacrer, leûr vie à la liberté. Vous dites que l'on a raison en France : que n'y allez-vous donc? c'est le dilemme de ces messieurs. Si quelqu'un louait la coutume qu'a l'empereur de la Chine de labourer un champ, Hs lui diraient également : Que n'allez-vous y tenir la charrue ? Voilà comme ou est conséquent. Un homme éclairé et honnête ne pourra- t-il donc reconnaître la vérité d'un principe, lorsqu'il ne peut en pratiquer toutes les conséquences? Serait-il plus honorable de renier ses lumières et de faire l'aristocrate, parée que l'on est placé entre des tyrans et des esclaves? Un Français qui se trouve à Pétersbourg ne pourra donc se réjouir des victoires de ses compatriotes , parce qu'il n'a pu y contribuer que par ses vœux secrets ? Il ne pourra se réjouir de voir la liberté, l'ordre et le bonheur, se rétablir dans son pays, s'il ne peut y retourner (1)? C'est là le langage des (i) J'apprends avec douleur que «s braves Français ne nourronl jamais

The text on this page is estimated to be only 15.24% accurate

236 EDUCATION . . petites âmes qui n'osent confesser une vérité, lorsqu'ils sont dans un lieu où il est dangereux de ne pas la renier. L'outschilel français, qui a la noble imprudence de défendre les droits de l'homme en Russie et de condamner les tyrans, ue fut-ce que par un courageux silence , est sans doute digne de la liberté. Ce qui vient aujourd'hui arrêter, ou du moins entraver la marche de l'esprit humain en Russie, ce sont les mesures ridicules et tyranniipies, mais assez conséquentes de sa majesté Moscovite pour interrompre toute communication extérieure entre l'Europe et ses fortunés États. Jamais Pierre Irr ne se donna tant de peines et de soin pour réformer et policer son empire, que Paul prend aujourd'hui de précautions pour empêcher la lumière de, pénétrer chez les Cimmériens. Tel Homère nous peint le roi des enfers : Plulon sort île son trône ; il pâlit, il s'écrie ; Il a pour que ec dteô, duPS cet affreux séjour. D'un coup ite son trident ne fasse entrer 1c jour. Le code le plus complètement ridicule à montrer à l'Europe serait un recueil des ukases de Paul depuis son avènement. Il vient en dernier lieu de défendre à tous ses sujets, et -spécialement aux Livouiens et Courlandais, d'envoyer leurs enfants étudier en Allemagne, parce qu'on y respiredes principes corrupteurs. Il rappelle, sous peine de confiscation, tous ceux qui se trouvent dans les universités étrangères (1); mais il promet de permettre dans ses provinces allemandes l'établissement d'une université où l'on pourra enseigner aux jeunes gens f mi

The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate

MES El SSES. Il's plus nécessaires En attendant que cette université soit fondée sous ses auspices, et que les disciples de Kant désertent l'Allemagne pour y aller puiser une philosophie plus lumineuse, les Finnois, les Esthoniens, les Livoniens, les Courlandais, demeurent sans aucun moyen d'instruction; car il n'y a pas même dans ces vastes provinces d'écoles publiques. Le comble de la sagesse de Paul, c'est qu'il défend en même temps d'employer des étrangers dans les tribunaux, et de leur donner des eures. Il va plus loin ; il interdit, par un autre ukase, l'entrée de ses États à tout étranger, à moins qu'il n'ait une permission spéciale de sa majesté Hoscovito-chi noise ; et, pour dernière preuve de barbarie, cet immennotoukas n'a point été publié. Des marchands, des étrangers possessionnés en Russie, de jeunes gens qui y étaient appelés, sont arrêtés aux frontières ou sur les vaisseaux où ils arrivent, et renvoyés après avoir fait les frais et couru les dangers d'un long voyage. „ Un autre ukase, rempli d'invectives contre la France et même contre les puissances qui entretiennent des liaisons avec elle, défend la lecture de tous les papiers français. Aucune gazette ne pourra aborder en Russie, sans avoir été examinée et timbrée par un comité de censure, et il est enjoint à tout homme qui recevrait par la poste, par un courrier, ou par un voyageur, quelle gazette ou ouvrage imprimé que ce puisse être, de les porter sur-le-champ à cette censure, sous peine d'être puni comme rebelle ! L'on est plus heureux en Allemagne, car on y reçoit les gazettes russes; et les articles suivants, que j'en extrais, édifieront mes lecteurs Français : « Si quelqu'un veut acheter toute une famille, ou un jeune homme et une jeune fille le séparément, il peut s'adresser chez la blanchisseuse en soie, vis-à-vis l'église de Casan. Le jeune homme, nommé Iwan, est âgé de vingt et un ans ; il est sain, robuste, et sait friser les dames. La fille, bien faite et bien portante, nommée Murpha, âgée de quinze ans , sait coudre et

The text on this page is estimated to be only 15.02% accurate

OU DON N AMES DE PAU^Ut broder. Oh peut les examiner et les avoir à un prix raisonnable (I; » ■ On trouve dnns la même maison un étalon du Holstriu à vendre. S'adresser au cocher pour le >oir. » « Il se trouve encore à l'imprimerie de l'académie quelques exemplaires de l'instruction pour le code , par Catherine II, etc., etc. (2). • Ktces nouvelles nous vieuneut d'Europe! d'un pays chrétien ; d'un empire que Pierre a civilisé, où Elisabeth, où Catherine oui régné et captivé l'admiration! Certes, si Paul avait quelque pudeur, il défendrait la sortie des gazettes russes , bien plutôt que l'entrée des étrangères. Il est à remarquer que, sous le règne de Catherine, la Russie fut, pendant un temps, le seul pays de l'Europe où les papiers français ne fussent. pas défendus. Le Moniteur ayant parlé plusieurs fois de l'impératrice, et surtout de Paul et de sa cour, Catherine donna ordre qu'on ne distribuât plus le Moniteur qu'après qu'elle l'aurait parcouru. Quelques semaines après, elle y trouva un article où elle était qualifiée du Messaline du Nord, etc. L'ayant lu, elle dit : Puisquecela ne regarde que 7)ioi, qu'on le distribue. Au moment où les gazettes, les cocardes et les ehausous françaises, étaient proscrites chez les nations les moins barbares ; taudis qu'on emprisonnait à Turin ceux qui chantaient Ça ira, qu'on punissait en Angleterre les oiseleurs et. les oiseaux qui répétaient ces mots, et qu'on défendait à Vienne de parler français, il était intéressant de voir le gouvernement russe au-dessus de ces petites inquisitions, et d'entendre les élèves du colonel la Harpe sollicr les airs de ta (0 Le pris ordinaire d'une Mie ou femme esl île 50 B ît» roubles : eu prii varie selon son âge, &a ligure ou ses talents. Celui d'un homme varie aussi de 30n)u3tlu'à MO ou même lUUO roubles. Quelquefois on échange un esclave contre un chien ou un cheval ; et, d'autres^ fols, ou le joue au P (il Ankntig 211 der Pelcsburger Zcitung, ri" 50, 1709.

The text on this page is estimated to be only 18.45% accurate

CONCEH\AST L'ÉDUCATION. - 229 liberté dans le palais des crars : l'un d'eux portait-dans sa poche une cocarde nationale, qu'il montrait d'un air triomphant en narguant Jes courtisans les plus timorés. Ce ne fut qu'après la mort de Louis XVI et l'assassinat de Gustave III, que Catherine, frappée de terreur, commença à s'abandonner aux suggestions de ses lâches favoris et des émigrés qui l'obsédaient; c'est alors seulement qu'on la vit prendre des précautions qui trahissaient ses craintes, ses remords et sa décrépitude (1). Cependant l'on a toujours eu davantage à craindre le zèle barbare et intéressé des suppôts subalternes du gouvernement que le caractère de Catherine. Avec des ministres plus instruits, des courtisans plus honnêtes, des favoris moins pusillanimes, elle n'eût point fini, comme les Sirènes de Virgile, qui sont de belles femmes terminées en queue de*poisson. Parmi les nombreuses victimes de l'inquisition politique, Radischeff méritait surtout les regrets des amis de la raison. On sait que Catherine envoya souvent de jeunes Russes voyager et s'instruire à ses frais : plusieurs furent heureusement choisis, devinrent des gens de mérite, et rapportèrent dans leur patrie des connaissances et des idées de philosophie et d'humanité. Le plus distingué et le plus malheureux de ces élèves de Catherine fut Radhcheff. Il devint, à son retour, directeur de la douane, et, dans cet emploi de publicain, sa probité , l'aménité de ses mœurs et les agréments de sa société, le firent estimer et chérir. Il cultivait les lettres, et avait déjà publié un ouvrage intitulé: Potschta Doukow (3), la production périodique, la (1) Un fait prouvera encore la noble sécurité de Catherine. Un frère du célèbre Marat se trouvait à Pétersbourg; gouverneur chez un chambellan Soitykow. Ce Marat, en condamnant les fureurs de son frère, ne cachait point ses amis ses sentiments républicains, et il demeurait en paix, amenant même quelquefois son élève à la cour. Cependant, comme son nom pouvait l'exposer à quelque avanie, à l'époque de la mort du roi il demanda Catherine la permission de le changer, et il se nomma Boudri, du Heu de sa naissance. (Note de l'auteur.) fin La poste des esprits. (Kott de l'auteur,) 20

The text on this page is estimated to be only 18.52% accurate

ORDONNANCES DE PAUL plus philosophique et la plus piquante qu'on ait jamais osé publier en Russie. Cependant on ne l'avait point inquiété : mais, depuis la révolution, il eut le courage d'imprimer une petite brochure, où il osa laisser transpirer sa haine pour le despotisme, son indignation contre les favoris et son estime pour les Français. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que plusieurs exemplaires de l'ouvrage portaient l'approbation de la police. Kléief, maître de police, aussi célèbre en Russie par ses balourdises, que les d'Argenson, le Noir et les Sartine le furent en France par leurs linesses, fut cité pour rendre compte de cette approbation. Il ne sut que répondre, car il n'avait pas lu l'ouvrage et ne l'aurait pas compris. Mais l'estimable Radischeff, également cité, avoua que les morceaux les plus hardis de son livre n'étaient pas dans le manuscrit lorsqu'il le soumit à la censure, mais qu'il les avait imprimés chez lui (1). Il était digne du caractère que montra ailleurs Catherine de pardonner : mais / (arf/scAç^fut expédié pour la Sibérie. Il demanda d'embrasser encore une fois sa femme et ses enfants ; et, en le tirant de sa prison pour le faire partir, on lui permit de s'arrêter un instant sur le bord de la Néva pour les attendre : mais c'était la nuit; on venait de lever le pont pour ouvrir passage à un vaisseau , et en ce moment sa malheureuse épouse arrive à l'autre bord. Radischeff supplie qu'on retarde son départ jusqu'à ce que le vaisseau soit passé, ou que sa femme puisse trouver une chaloupe ; ce fut en vain : la garde impitoyable le fit remonter et l'enferma, dans son tombereau, à la vue de son épouse éperdue [1) L'ouvrage de Radischeff est intitulé : Voyage à Moscou. On a vu des marchands russes donner jusqu'à vingt-cinq roubles pour l'avoir pendant une heure et le lire clandestinement. Je n'en ai tu que quelques lambeaux*, entre autres une allégorie où il détaille l'orgueil et la sottise « d'un despote environné de vaches flatteurs. Voici la phrase qui indigna surtout Catherine, puisqu'elle était directe : J'entre à Tzarshat-Cilo ; je me mis frappé du silence effrayant qui y régnait : tout se taisait, tout tremblait : c'est ici la demeure du despotisme. Et c'est celle, pliraso qui a valu la Sibérie au malheureux Radischeff. (Note de Cautenr.)

The text on this page is estimated to be only 18.16% accurate

CONCERNANT L'ÉDUCATION. 231 et qui lui tendait les bras à travers le fleuve en poussant de grands cris. C'est ainsi qu'il partit, le désespoir dans le cœur. Ah ! s'il vit encore dans les vastes déserts où il est confiné, ou s'il respire enseveli dans les mines AuKolivan, puissent sa philosophie et sa vertu le consoler encore ! son courage n'a pas été inutile à sa patrie. Malgré les recherches domiciliaires du despotisme, son ouvrage existe chez plusieurs de ses com. patriotes, et sa mémoire est chère à tous les hommes raisonnables et sensibles. Cette proscription de tout ce qui ose penser est la seule chose que Paul imite aujourd'hui de sa mère, et où il soit en état de la surpasser. On ne trouvera pas mauvais que je Unisse ce chapitre par cetapologue, que sa conduite m'inspira déjà lorsqu'il n'était que grand-duc, et qu'il n'a que trop justifié. LE GRAND-DUC (I) ET LE VER LUISANT, ĬABLE, Dans une sombre nuit d'été Un ver luisant caché sous l'herbe Jetait une douce clarté. Co n'était point un phare éclatant el superbe, Il n'éclairait qu'un pas à l'en viron ; . C'était là son horizon : Mai; pourtant l'insecte lucide Servait de guide Au\ petits hôtes du gazon. A sa lueur douce et tranquille, La lourrni retardée atteignait son asile. Le papillon léger s'égayaità l'entour : En un mot, cet astre reptile Embellissait les nuits de sou humble séjour. Mon loin de là, dans une vieille tour. Prison de sa triste famille, H) Ojseau de nuit, qu'on trouve surtout en Russie. Voyez Bufion.

The text on this page is estimated to be only 14.85% accurate

.12 0BD0MHAHCE3 DE PAUL CONCERNANT

[.ÉDUCATION. Un vieux hibou tenait sa cour. Un hibou liait les vers qui lui montrent le jour. ■Audacieux! dit-il a l'insecte qui brille, Qui t'alait siliardi que d'approcher de nous? Tu mourras. Monseigneur, lui répond l'humble insecte, 'Je suis indigne, bêtas ! d'un si noble courroux, Je vous honore, tous respecte ; Je tremble d'approcher de vous : A sucer la rosée ici je Jne délecte ; Mais d'aucun bruit pourtant je ne trouble vos nuits. Comment un anima] faible comme je Buis " Pcul-il offenser Votre Altesse? — ' insecte dangereux , f » lui* ! Périss, la lumière me blesse. Cela dit, le nocturne oiseau, Ko écrasasHe ver, éteignit son Ha m beau , Sans rendre la nuit plus épaisse.

The text on this page is estimated to be only 16.60% accurate

CHAPITRE XI. Supplément (1)., Jeunes infortunés, que des relations mensongères et des espérances trompeuses amènent de tous les pays sur les bords orageux de la froide Néwa, que les tableaux que j'ai tracés et ceux que je vais esquisser encore vous désabusent enfin (2). De mille qui abandonnent leur patrie pour chercher loin d'elle la fortune et le bonheur, à peine quelques-uns trouveront-ils en Russie la première, et jamais le second. Les autres gémissent de misère et de regrets, ou traînent une vie végétative sous l'inclémence d'un ciel rigoureux. Le souvenir des jeux de leur jeunesse et des mœurs de leur pays est le seul plaisir pur que les plus hoimêtes goûtent encore. Dans l'abondance et la dissipation où plusieurs passent leurs jours monotones, ils éprouvent une vague inquiétude qui les effraie ; l'air accablant de Russie semble peser sur leur front et les courber vers la terre : ils vieillissent rapidement; leur sang s'épaissit, leur âme se maléria(I) Cet article a été en partie rédigé par l'éditeur, sur des fragments et des notes laissés par l'auteur, et sur des relations orales, mais certaines. (NoU de l'éditeur.) ■ (21 Il n'est plus possible à des Suisses ou à des Français d'aller en Russie. Un artiste et deux demoiselles de Monlbéllard y ayant été demandés pour remplir des places particulières, n'ont pu obtenir de débarquer, malgré les plus grandes recommandations, et ils eurent ordre de repartir sur-le-champ. Voilà la Russie fermée à l'Europe comme le Japon. Lo Paul de i e p;ijs-l'i vi h il a il ijhp les rlr.msrr.- niardi.iSît'iii MX la nnk ; celui rte Russie e*iKef[U'on abjure la raison. Mais. Je le répète, il est conséquent. Il est In'seul qui fasse en ce moment la guerre aux Français bonne foi ; r'esl le don Quicliotle de la coalilion. (Nott de l'auUur-) . 533
ÏO

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

33.1 FHAKÇA1S ET SUISSSES lise. Telle Ovide nous peint la métamorphose graduelle de Daphné : une écorce pure et sauvage enveloppe son cœur; il palpite encore , mais il ne sent plus. Elle perd la pensée avant de perdre l'existence , et cesse de vivre pour commencer à végéter. Heureux pourtant celui qui parvient à cette végétation animale ! Il est du moins insensible aux scènes révoltantes qui l'environnent et à son propre avilissement ; tandis que l'homme qui conserve un cœur, est sans cesse tourmenté par l'indignation que lui inspirent le despotisme impudent , la bassesse de la servitude et l'avilissement de l'humanité. O vous que les orages de la liberté ont fatigués , vous qui sentez s'éteindre en vous le feu sacré qu'elle allume , allez à la cour de Paul pour retremper vos ames ! Et vous, Français républicains, croyez-vous avoir seuls souffert et combattu pour la raison ? Tout homme assez fier pour ne pas anéantir sa conscience et renier son bon sens devant les plus absurdes préjugés, devant les plus barbares maximes, faisait cause commune avec vous. S'il ne pouvait étouffer le sentiment pénible qui le travaillait, s'il ne pouvait parvenir à une entière abnégation de lui-même , il en était la victime. Le moment sublime où vous brisâtes vos chaînes fut celui où tous les tyrans renforcèrent celles de leurs esclaves. Tandis que la liberté agitait sur l'Europe le flambeau de la raison , le despotisme écrasait de son pied fangeux chaque étincelle qui volait autour de lui. Malheur à celui qui laissait spontanément échapper quelque trait lucide , et béatifier ses esprits ! Les déserts de la Sibérie, les souterrains du Kholivau et les bastilles du Nord se peuplaient en raison de vos déportations et de vos envois à l'Abbaye. Chaque excès de vos démagogues était aussitôt vengé par un excès contraire et plus absurde. En un mot vous rejetiez sur le reste des hommes , surtout sur vos malheureux compatriotes , tout le poids de ces fers que vous aviez secoués. Il fallait alors autant de courage à l'ami de la liberté , entouré de tyrans et d'esclaves , pour dire une simple vérité , qu'il en fallait à ses héros pour renverser la coalition. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

BN BUSS1E. 235 De tous les étrangers qui se trouvaient en Russie durant la révolution, les Français et les Suisses furent les plus exposés aux vexations injurieuses. Le nom seul de Français devint une injure, et les bigots politiques et religieux cherchaient partout à amener contre eux la populace russe, d'ailleurs paisible, tolérante et hospitalière. Ces hommes que l'aptitude, les lumières et les talents avaient auparavant fait distinguer; dont plusieurs remplissaient des places importantes à la cour et dans les armées, d'autres des places de confiance dans les maisons particulières; les courtisans, les officiers, les instituteurs, les artistes, les comédiens, les hommes de chambre, les cuisiniers (I), etc., devinrent en un moment des objets de haine, de méfiance et de proscription. Catherine, qui avait accoutumé elle-même les Russes à des idées libérales et philosophiques les démentit tout à coup. La mort de Louis XVI et l'arrivée des émigrés furent le signal des persécutions : les émigrés surtout « cherchèrent qu'à dénoncer et à remplacer leurs compatriotes qui ne partageaient pas leurs opinions ; et les anciens Français qui voyaient de loin les flammes de la révolution sans en voir le tison, qui en embrassaient les principes avec d'autant plus de candeur que les honnêtes gens et les gens de lettres les avaient dès longtemps au fond de l'âme, furent les premiers atteints : les lâches, les coquins, les hypocrites et les valets qui se mirent à déclamer hautement contre les innovations, furent seuls épargnés. L'une des premières victimes fut Cuinet d'Orbeil que tout l'étersbourg a connu, et qui l'était même ailleurs par ses jolis vers, dont on trouve plusieurs dans les almanachs des Muses. C'était un Français chaud de cœur et d'expression; un poète dans (I) Un cuisinier français du défant roi de Prusse, nommé le Bœuf, ayant été demandé pour Catherine, il n'arriva qu'après sa mort. Paul le prit pour un empoisonneur qu'on lui envoya, et le fit enfermer. Ce ne lui qu'après six mois de cacliot qu'il obtint sa libération avec l'injonction de repartir sur le cliaup sans déuommasrmeiit- I Xotedt Vautour.)

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

236 FBANÇAI5 ET SUISSSES l'acception vulgaire du mot, mais incapable de rien entreprendre et de rien tramer dont le gouvernement eût pu s'alarmer. La cour se trouvait à Péterhof pour y célébrer la Tête de Saintl'ierre : 00 faisait jouer les eaux; il y avait bal et illumination! Cette réjouissance attira d'au tauL plus de monde , que l'impératrice Catherine n'était pas venue à Pétecliof depuis plusieurs années: car elle avait en aversion le château, qui lui inspirait si justement de noirs SQUveurs et dos remords (I). Au milieu de la fête arrive un. courrier avec In nouvelle de l'évasion de Louis XVI. Grande rumeur, grandejoie dans les appartements; le bal est interrompu et la nouvelle triomphante passe de bouche en bouche. Le eomteT qui connaissait d'Orheil l'abordceri sortant du salon de l'impératrice. Eh bien! lui dit-il, monsieur le démocrate, savez-vous une grande nouvelle ? Oui , répond d'Orbeil qui arriva it de Pétersbourg, je sais une grande nouvelle. — Savez-vous que le roiest échappé de Paris ? — Oui , M. le comte ; mais savezvous une plus grande nouvelle? c'est qu'il a été repris. Ces mots furent un coup de foudre pour les auditeurs. Le fait était que. les deux courriers arrivèrent presqueen même temps à Pélersbourg; mais'celui qui annonçait l'heureuse évasion du roi ayant été de suite expédié à l'impératrice pour compléter la fête, on ne s'empressa pas de lui envoyer le second pour la troubler. Cependant comme la conversation de d'Orbeil avec le comte avait fait une espèce de scène piquante , il fut remarqué et surveillé dès lors. Il lui échappa peu de temps après quelques expressionsTM faveur de la révolution, chez la Hus, comédienne qu'entretenait Markow, secrétaire d'Etat: d'Orbeil fut enlevé pendant la nuit de l'hôtel Tस्कernitsdiev, et transporté dans un vaisseau du port, où on le jeta à fond de cale. La surprise et l'effroi lui tournèrent la tête ; il s'échappa et se précipita dans la mer : (1; Merliofof est le château quelle Iwnilaif lors de la révolution de 1782. C'est là qu'elle lit arrêter PierreIII.il fut ctr.mslé dans une maison voisine, [iïotcde fauteur.) '

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

EN RUSSIE. 237 c'est le blafard Markow qui fit ce coup d'État. Comment la Hus n'intercéda-t-elle pas en faveur de son compatriote, de son ancien camarade et ami? Si de pareilles horreurs arrivèrent sur la (in du règne d'tv Catherine, lorsque les plats courtisans èt les émigrés l'environnèrent de soupçons et de terreurs , on la vit au moins-souvent revenir à la justice et même à sa générosité naturelle , quand la vérité pouvait pénétrer jusqu'à elle. Dans le même temps, Mioche, autre Français, ayant été désigné par les émigrés comme un patriote , fut aussi jeté dans les cachots; mais Catherine le fit élargir bientôt et le dédommagea de ce qu'il avait souffert, par des exemptions particulières qu'elle lui accorda pour le commerce du vin. Paul , bien différent de sa mère , fait consister les priucipes de la justice dans son infaillibilité même: Il ne peut se tromper; on ne peut le tromper. C'est d'après cette opinion bien connue que ceux qui veulent se réintégrer dans ses bonnes grâces , commencent par s'avouer coupables de quelques fautes, dussent-ils les inventer. Malheur à celui qui voudrait prouver son innocence ; cé n'est pas le fait qui constitue le crime, mais l'opinion de Paul. L'une des injustices les plus criantes , et celle qui indigna le plus les honnêtes' gens de tous les partis , fut la proscription qu'essuyèrent le colonel et le major Masson, et qui signala le commencement de son règne. (1) ■ Ces deux frères, Suisses ou Virtemhergeois, et dès leur jeunesse au service de Russie , s'y étaient acquis de la considération. L'aîné, qui avait été aide de camp.de Potemkin , ayant fait-àsa suite les campagnes contre les Turcs, avait obtenu, comme récompenses militaires, la croix et l'épée d'or que Catherine donna aux officiers qui s'y distinguèrent. Il avaitépousé la nièce du célèbre général Mélissino, qui vient de mourir#en (I) Cestde son frère et de lui-même nue l'auteur va parler ici. (Nott du nouvel idit.)

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

23B FRANÇAIS ET SUISSES fonction lit; grand maître d'artillerie Le second, après avoir été quelque temps au corps d'artillerie et ensuite aide de camp du comte Sôltykow, ministre de la guerre, avait été placé auprès du grand-duc Alexandre, après le départ du colonel la Harpe. Il s'était également marié à une demoiselle russe d'une - famille distinguée- de Livonic (1). Tous-deux, cultivant par goût les sciences et la littérature, menaient une vie- retirée et tranquille dans le sein de leur famille ; ils se faisaient chérir de leurs amis par l'aménité de leurs mœurs, et estimer par leur raison et leur esprit. Tous deux officiers supérieurs, au service depuis douze ans , tous deux mariés à des Russes , alliés I des familles accréditées, possessionnés en terres et en esclaves, ils furent enlevés à leurs femmes, à leurs enfants par un ordre secret de l'empereur, emmenés séparément et sous sûre garde dans des traîneaux couverts , sans même qu'on ait su le crime dont ils ont été accusés. L'épouse du plus jeune , relevant à peine de couches , n'écoula que son désespoir et fut dès le lendemain attendre le farouche empereur sous les voûtes du palais d'hiver, demandant à grands cris justice pour son mari. Votre mari est coupable, répondit Paul. Retirezvous, si vous ne voulez pas que mon cheval vous' écrase. L'infortunée tomba évanouie , et le cheval de Paul passa heureusement à côté. Ces faits et l'indignation qu'inspira cette dureté despotique furent même consignés dans une sommation que les parents et amis de ces opprimés osèrent publier. En voici la traduction littérale. []) Des deux IrèresMassondonlil est

The text on this page is estimated to be only 16.91% accurate

KM RUSSIE. 239 Somation formelle et prière à MM. de Maison, ri-devant officiers au service de Russie (1). ■ Ces deux frères servaient depuis plusieurs années l'empire de Russie, et s'y étaient acquis la réputation d'être hommes de cœur et de tête. L'aîné était colonel, chevalier, etc. ; le cadet, major. — Tous deux mariés : le premier à la fille du général Ilirmann, brave et respectable guerrier qui venait de mourir, après avoir longtemps et loyalement servi l'État (2); l'autre à une baronne Rosen, d'une famille livonienne connue et estimée (3). Tous deux avaient d'aimables enfants et vivaient en bons pères de famille. L'aîné était même possesseur de terres en Esthonie. « Un jour du mois de décembre dernier (1796), les deux frères sont cités chez le général Arkarow, directeur général de police. Ils y trouvent un certain comte de Plaisance, officier au corps des cadets d'artillerie, personnage dont l'existence semble en effet accuser la nature d'une mauvaise plaisanterie. Cet homme avait écrit une lettre à Moscou, où il disait entre autres à l'un de ses amis : L'on met beaucoup de jacobins aux frontières (4), (I) Voyez le journal La Minerve, par V. d'Ircheuholz, mai 1797, p. 300. Ernsliche A. von (ord*rungun) Bille, un die. In russisch Diensten gestandenen Herren von Masson. [2> Le brave général Ilirmann fut pendant vingt ans gouverneur général en Sibérie, et directeur des mines du Khalivan. Il en obtint un produit qu'elles n'avaient jamais livré avant lui et qu'elles ne rendirent jamais depuis, ainsi en l'attestent les registres. Il augmenta la civilisation, la population, le commerce et le bien-être de ces vastes provinces, et il se retira pauvre après avoir si longtemps exploité les plus riches mines d'or et d'argent du continent. Pour récompense de sa probité, la couronne ne lui payait pas même 10,000 roubles qu'elle lui doit encore ; et sa fille unique, proscrite avec son mari, errait loin du tombeau de ce digne père. Elle est aussi la nièce du célèbre général Mélissin, qui a rendu de si grands services à la Russie, et alliée aux Oatgorouku et aux Sotttyftow. { note de l'éditeur. } (3) Voyez à la fin du volume Ira Édairciement, lettre G. 14) L'on a vu plus haut que la dénomination de jacobin signifiait en Russie. (Hait dit Tidittur.',

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

FRANÇAIS ET SUISSES et je crains bitu qu'il n'en arrive autant à MM. Masson. Cette lettre , sans doute par un ordre suprême , fut ouverte à la poste, et devint la cause de ce désagréable rendezvous. Le comte de Plaisance soutint son assertion par la terrible inculpation que MM. Masson, en lisant les gazettes, avaient toujours pris le parti des Français. MM. de Masson l'avouent; mais ils désirent savoir quelle conséquence désavantageuse à leur caractère et à leur honneur, et même à leur devoir comme officiers russes, l'on en pouvait tirer ? Le résultat public et divulgué de cette affaire est que les deux frères, sans autres informations , furent jetés dans une kibitka (1) et conduits jusqu'aux frontières sous sûre garde (2). ■ L'épouse de M*, de Masson , cadet , se jeta aux pieds de l'empereur en pleine rue et demanda à grands cris : Justice, justice! et point de grâce! L'empereur répondit : Ils sont coupables; j'aime l'ordre dans mon pays. Il voulut passer outre; mais l'épouse désespérée saisit la bride de son cheval. L'empereur lui dit de se garder d'être foulée aux pieds. « J'aime mieux mourir, répondit cette courageuse femme , que d'être l'épouse d'un homme perdu d'honneur. ... Ce fut en vain, l'empereur pousse son cheval et passe (3). » Tout Pétersbourg vient d'être témoin de cet événement. L'empereur est juste, et l'on suppose , on qu'il a été trompé, ou que MM. de Masson se sont en effet rendus coupables de (1) Traîneau couvert dont on se sert en Russie. (2) Les auteurs de cette sommation n'ont su que ce qu'il s'est divulgué dans le public de Pétersbourg. Le général Arkharow, grand inquisiteur politique de l'empereur, reprocha surtout à ces deux officiers d'avoir osé dire dans un dîner que Bonaparte était un grand général. (J'ignore de l'auteur.) (-i) Les femmes des deux frères s'expatrièrent pour les suivre. L'empereur, non content d'avoir voulu fouler aux pieds celle qui lui demandait! Justice, fit mettre le séquestre sur les biens de sa famille, pour qu'elle ne pût emporter le sien, dès qu'il sut qu'elle avait suivi son mari dans son exil. [Nattât l'auteur.] OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 16.82% accurate

EN RUSSIE. 341 quoique attentat ignoré dans le temps). Il est vrai que l'on ne peut s'expliquer le mystère dont on enveloppe cette affaire ; car^ s'ils sont coupables , pourquoi les épargner? Kf s'ils ne le sont pas , pourquoi les punir? Dans le premier cas l'on ose présumer que sa majesté l'empereur est en quelque sorte redevable à son peuple de la publication de leur attentat ; à son peuple qui l'adore (2) , qui a mis toute sa confiance dans sa justice . et qui serait malheureux s'il avait à trembler devant chaque délateur secret.^ « Les soussignés , tous parents et amis de MM. de Masson, et à qui il importe en cette qualité de dévoiler ce fatal secret, les somment donc ici solennellement de se défendre , s'ils sont innocents : comme hommes d'honneur, ils doivent cette démarche à tous ceux dont ils ont gagné l'estime par leur agréable commerce; ils la doivent même à l'empereur, qui est assez magnanime peut-être pour réparer les suites d'une action trop précipitée , si quelque scélérat l'avait trompé (3). » [Suivent les signatures des parents et amis.) Il faut être au fait des localités et connaître le caractère de (ij Voyez a In tin rtu volume les Éclaircissements, lettre H. \i) Pauvres Russes ! comme Ils sont obligés (le mentir. (Note de l'auteur, j (a) Nous avons vu comme Paul peut être détrompé, nous savons mie l'impératrice essaya de parler en laveur du jeune Masson ; mais il lui hit ordonné de se taire sur cel objet! on la menaça de la punir elle-même. Paul la fit mettre quelque temps après un arrêts pour une autre intercession. Paul, faisant sa ronde ordinaire autour de son château de Pnkviusky, surprit une sentinelle endormie auprès du pavillon de sa femme. Il lui donna la bastonnade sur la joue du malheureux soldat. À ses cris, l'impératrice se met à la fendra et demande sa grâce. Comment, s'écrie Paul, vous osez m'interrompre dans un acte de service militaire? Oubliez-vous, madame, que Je suis votre empereur aussi? Je vais vous en faire ressouvenir. A ces mots il ordonne à son aide de camp de mettre l'impératrice aux arrêts. L'aide de camp hésite; Paul menace de le faire soldat, et l'officier va signifier les arrêts à Marie et place un factionnaire à sa porte. Ce fut sa seconde arrestation. £ Note de l'auteur.) 21 Oigiiiized By Google

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

2J2 FIUNÇUS ET SUISSSES Pan!, pour apprécier leur courage, malgré les ménagmeuts qu'ils ont observés dans cette sommation. Un autre moscovitisme de Paul excita aussi l'indignation publique. Les réformes français et suisses ont à Pétersbourg une église , où ils permirent aux Allemands de célébrer aussi leur culte en leur langue; mats comme les premiers Tonds de ce temple provenaient des Français , ils en gardaient la manutention. Les Allemands prétendirent une entière communauté; ils intentèrent un procès qu'ils perdirent, lis implorèrent la protection de Paul , qui ordonna uue révision. Le sénat conlirma son premier jugement. Nouvelle réclamation; et Paul ordonna de juger en faveur des Allemands. Manmbândel de Mulhouse était pasteur des Français, et le comte Gollow&bi, capitaine de marine , l'un de ses anciens d'église (I) : ils se permirent quelques remarques sur la partialité de l'empereur. Mannsbândel fut jeté nu fond d'un cachot, d'où il ne sortit qu'avec injonction de quitter la Russie : le comte Gollowkin eut ordre de sortir de Pétersbourg sur-le-champ ; puis il reçut un nouvel ordre de se rendre sur le vaisseau qu'il commandait, où , à son arrivée, il fut fait matelot. A la nouvelle de la mort du dernier roi de France, Catherine, saisie de frayeur, prit contre les Français en Russie des mesures de sûreté : il leur Fut ordonné do prêter serment de fidélitéàLouis XVII et a leur sainte religion, en jurant haine et exécration auxprincipes qui étaient professés en France. D'après les listes imprimées par ordre du gouvernement, il se trouva septàhuit centsFrançais à Pétersbourg et davantage à Moscou. Tous se virent forcés de prononcer de bouche des imprécations contre leur patrie. Il n'y en eut que quelques-uns , qui , depuis longtemps , ayant pris leurs arrangements pour repasser en (I) La famille des comtes Gollowkin ayant élé disgraciée sous le règne d'Klisabelli, vinl en Hollande où elle embrassa la réforme. Rappelée depuis en Russie elle y a conservé sa religion, el c'est la seule famille russe qui la professe. {Nota de fauteur.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

EH RUSSIE. 243 France, où ils avaient leur fortune, aimèrent mieux partir en huit jours, comme le prescrivait l'ukase en cas de refus. Cet ukase fut aussi absurde et barbare dans sa rédaction, que ridicule et contradictoire dans son exécution. Ce ne fut pas seulement les Français qu'on obligea de prêter serment, mais presque tous les étrangers qui parlaient français, ou qui avaient leurs passe-ports écrits- en cette langue : de manière qu'un Brabançon, un Piémontais, un Liégeois, un Milanais, se trouvaient forcés de prêter hommage au roi de France : il semble que la police russe ait dès lors prévu la grande réunion qui devait bientôt avoir lieu, et qu'elle ait voulu la sanctifier d'avance. Quelques Suisses, Montbéliardois, Neuchâtois et Vorlomborgois, y furent également contraints. Le grand-duc Paul l'exigeait de tous les étrangers indistinctement qui se trouvaient à sa suite ; plusieurs prévinrent officieusement ses vœux et ses ordres. Un plus grand nombre s'en dispensa en disant qu'ils n'étaient pas nés sujets de la France, et firent entendre raison, non pas à Paul, mais à la police. Paul, devenu empereur, renchérit beaucoup sur ce qu'avait fait sa mère ; il ordonna que tous les étrangers qui se trouvaient en Russie eussent à professer la religion dans laquelle ils étaient nés. Il fut enjoint nommément aux catholiques de pratiquer scrupuleusement les rites de leur secte et les commandements de l'église romaine. On afficha dans toutes les langues un ukase qui enjoignait à chacun d'eux, sous peine d'être traités comme rebelles, de s'approcher du saint sacrement de pénitence, et de se mettre en état de recevoir le corps du Sauveur à Pâques ; mais il était ordonné aux prêtres de n'accorder l'absolution qu'à ceux qui la méritaient. L'église catholique jusqu'alors déserte se remplit ; les prêtres français, allemands, italiens et polonais qui la desservent se mirent à confesser. Devant chaque confessionnal fut préparée une boîte où le pénitent était tenu de jeter une carte portant son nom, sa profession et sa demeure ; les cartes étaient chaque soir portées à l'empereur. Lo

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

FRANÇAIS ET SUISSES confessé recevait alors un billet d'absolution, signé du prêtre , et en vertu duquel il était admis à la sainte table. Ce billet était d'ailleurs pour lui une carte de sûreté, et il le produisait dans le besoin à la police. Les aubergistes, les propriétaires de maison, fuyant la vue de la police, mu. chnvgi's de. vriller ri IVvénitmi i\\c,v s ordres donc ce qui regardait les personnes logées chez eux, et de dénoncer ceux qui ne fréquentaient point les églises ou qui portaient des pantalons , des chapeaux ronds et des gilets croisés. On avertissait charitablement les malades qu'ils pouvaient exiger que le confesseur vînt chez eux, et les pauvres qu'on leur porterait le bon Dieu gratis. . Qu'on juge de l'embarras de la plupart des Français. Jusqu'alors ils avaient été en Russie aussi libres qu'on peut l'être, relativement aux opinions religieuses, dont le gouvernement ne prenait aucune connaissance. Qu'on juge surtout de l'indignation, de l'humiliation de ceux qui avaient de la philosophie et des principes libéraux. Il fallait se soumettre; le CompeUe tatrare était pratiqué avec vigueur par les soldats de police. Les émigrés qu'on avait dépeints à Paul comme des libertins, quoiqu'ils fussent armés pour le trône et l'autel, furent obligés d'aller à la messe en parade, deux à deux, passant entre des haies de soldats russes. Les catholiques un peu riches trouvèrent bientôt le moyen d'obtenir des billets d'absolution. Mais sans se confesser. Leurs prêtres les vendirent d'abord cinquante roubles , puis vingt-eût-ils les donnèrent enfin pour dix, et se chargèrent par-dessus le marché de jeter eux-mêmes la carte dans la boîte. Ce fut près de cette église catholique que se passa une scène qui mériterait d'être placée ici. Paul faisait célébrer un service en l'honneur du duc de Wurtemberg, père de l'impératrice , qui venait de mourir à Stuttgart. Comme il ne lui convenait pas , à lui autocrate et patriarche orthodoxe russo-grec , d'assister à une messe schismatique , il prit le parti de se mettre à la tête des grenadiers qui environnaient l'église, pour maintenir l'ordre et

The text on this page is estimated to be only 18.96% accurate

EU RUSSIE. 245 la dignité. Il faisait un grand froid ; son cheval , né sans doute sous un climat plus cliaud , ne pouvait rester immobile. Las de piaffer, de caracoler et de faire des efforts inutiles pour le retenir, il se mit à galoper dans la rue , passant et repassant devant les troupes et une grande foule de peuple que la cérémonie funèbre et le manège de l'empereur attiraient. A mesure que Paul arrivait au galop d'un côté , cette foule se découvrait et s'inclinait. Un groupe rassemblé sur le pont vert, éloigné de plus de quatre cents pas du point où l'empereur Taisait voile , se couvrit enfin à cause du grand froid et de l'efoignrment. Paul s'en aperçoit; il fait à l'instant cerner le groupe par les troupes et l'envoie à la maison de force ; il y avait cinquante à soixante individus de différentes conditions. Ceux qui n'étaient pas nobles furent fouettés pendant trois jours consécutifs, les nobles dégradés et les officiers faits soldats. Il se trouva parmi les arrêtés un Genevois, nommé Martin, qui gagna un officier de police et trouva moyen d'écrire à la cour, où il avait des amis. Il fut relâché ; mais, indigné d'un pareil outrage, il quitta sur-le-champ la Russie (1). Quelque temps après , Paul fit inhumer dans la même église le corps du malheureux roi de Pologne. Il vint lui-même examiner le catafalque et les préparatifs de la pompe funèbre. Un tapissier occupé de la décoration des voûtes était au haut d'une échelle, en veste et pantalon pour travailler plus commodément. Paul apprenant que c'était un Français nommé Ijsrouj,, lui ordonna de descendre, et lui fit donner à l'instant la bastonade au milieu de l'église. Voilà une partie des avanies auxquelles sont exposés les étrangers et surtout les Français en Russie. Il est certain que Ci) Nous avons vu ce qui arriva à une dame Likarow, pour n'être pas descendue de voiture en passant devant Paul. La femme du riche aubetHist: liimuih eut le même accident ; mais comme clic nVlall pas noule elle fut fouettée pendant trois jours de suite à la maison de force. (Note it l'auteur.) 21. DigiliziM Dy Google

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

246 FIINANÇAIS ET SUISSES leur sort est devenu plus déplorable encore, depuis que Paul a déclaré la guerre à la France. Que d'humiliations, que d'affronts il a fallu dévorer à la maison de force du Saint-Pétersbourg, comme au bagne de Constantinople ! On refuse au* Français venant de Kussie la rentrée en France, sous prétexte qu'ils ont dû prêter un serment par lequel ils renoncent à leur patrie. O Français! oubliez-vous vous-mêmes combien vous avez prêté de serments contradictoires dans l'espace de cinq ou six ans? Ne sera-ce que ceux qui ont été arrachés à vos malheureux compatriotes par le fer des tyrans, qui devront être gardés religieusement, au moment même où vous vous faites un jeu de violer ceux que vous avez prêtés par acclamation à la face du ciel et de la France? Rappelez-vous du moins l'époque où ce serment absurde fut exigé. C'était celle où la tête de Louis venait de tomber, et où tous les despotes tremblaient pour la leur; celle où Léopold mourait, disait-on, empoisonné, et Gustave assassiné sous vos coups (I), celle où Marat et Robespierre régnaient! Qu'on juge quelle sensation terrible ces nouvelles produisaient en Russie, sur une princesse que les remords devaient effrayer, sur une cour qui l'entourait de terreurs, et sur un peuple pour qui les rois sont les oints de Dieu. Les Français de Saint-Pétersbourg s'enfermèrent dans leurs domiciles et craignirent de s'y voir tous massacrés; ils s'attendaient au moins à une proscription générale. Je le dirai aujourd'hui, comme je le pensais alors : Catherine se montra encore en ce moment grande et modérée. Par le serment qu'elle exigea, elle mit les Français sous la sauvegarde du gouvernement, et les sauva de la fureur des nobles et du peuple aveuglé. Aucune des puissances coalisées, réputées cependant (I) On assurait à la cour de Russie que c'était les Jacobins qui avaient assassiné le tsar et empoisonné Léopold. il eût été dangereux de paraître le nier. (fin de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 19.73% accurate

EN RUSSIE. 247 dant moins barbares , ne prit une mesure si humaine. Au moment où l'on emprisonnait , où l'on massacrait les malheureux Français à Londres, a Vienne, à Haples et à Rome, un frère de Marat se montrait avec sécurité à la cour de Catherine.

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

En 1801, au moment où M. Masson livrait à l'impression ce qui suit, le plus tragique événement arrachait du trône Paul Ier. Fidèles à la loi que nous nous sommes faite de reproduire ces Mémoires tels qu'ils parurent pour la première fois, parce qu'ils conservent mieux ainsi l'empreinte de leur époque, nous n'hésitons pas à publier ce qu'écrivait l'auteur, en forme de préface, en apprenant l'assassinat du (Ils, du successeur de Catherine II. Les lignes qu'on va lire justifiaient le major Masson du reproche d'avoir écrit ce qui précède sous l'influence d'un ressentiment haineux. Il méuage, mort, le prince qu'il attaquait vivant dans toute la bizarre activité de sa puissance, et cette disposition généreuse n'inspire que plus de confiance dans les récits de l'auteur. Voici donc dans quels termes il caractérise la révolution qui termina le règne et la vie de Paul Ier : h Cet événement, ceux qui l'ont précédé, accompagné et suivi, ont bien justifié l'auteur de ces Mémoires. Ils ont mis le sceau à la véracité de ses récits, à la justesse de ses observations, et même de ses raisonnements puisqu'une partie de ce qu'il prévoyait est arrivé. ci Aujourd'hui que Paul n'est plus, on laisse à ceux qui

249

The text on this page is estimated to be only 20.10% accurate

350 n'ont pas rougi de l'encenser vivant, le soin de s'acharner sur lui après sa mort. Après avoir osé parler d'un puissant despote, durant sa vie, comme en parleront l'histoire et la postérité, l'auteur est satisfait de l'avoir atteint sur son trône, à travers tant de baïonnettes et de puissance, de quelques traits, qui pouvaient le corriger eu l'irritant (1); mais il ne trouve plus aucun mérite à rassembler des anecdotes qui caractérisent trop bien ce malheureux prince : il voudrait même pouvoir effacer maintenant tout ce qui peut plaire à la malignité, pour ne laisser que ce qui est véritablement utile et curieux. « SaDs entrer dans les détails trop récents de la conjuration qui vient d'immoler le fils de la grande Catherine, on fera ici une observation bien frappante. Ce ne sont point les nombreuses victimes du despotisme violent de cet empereur bizarre qui l'ont assassiné ; ce ne sont point les officiers déshonorés par ses emportements, ni les familles ruinées par ses injustices; ce ne sont ni les époux, ni les veuves, ni les mères désespérées; ce ne sont point non plus ces courtisans instruits et raisonnables qu'il regardait comme dangereux, ni ces hommes éclairés, animés (1) A la première publication de ce» Mémoires, l'envoyé deKussie à Berlin s'empessa d'en expédier par un courrier un exemplaire à Paul I". Celui-ci cliargea aussitôt loua ses ministres en Allemagne d'en arrêter la circulation, et H. de Moravtiew donna plusieurs notes publiques à ce sujet au sénat de Hambourg. L'auteur pouvait jouir de la gloire de ce moucheron ilu bon la Fontaine, qui osait attaquer le lion rugissant de fureur; mais une jouissance plus douce lui fut réservée. Le ridicule dont une peinture fidèle couvrait les singularités de l'empereur parut faire effet sur lui ; et l'on vil à cette époque quelques changements qui semblaient dictés par les remarques de ce livre. Un livre seul peut faire cet ellel-Là sur un homme à qui personne n'ose parier franchement. (Noie de l'auteur.) Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

2il de quelques idées libérales , dont il envisageait les sages conseils comme des atteintes à son autorité; ce ne sont ni les hommes de lettres, ni les philosophes qu'il a persécutés, moins encore les jacobins, ces assassins et ces empoisonneurs qu'il voyait partout , et contre lesquels il prenait des mesures si tyranniques y si gênante» et si ridicules (i) ; mais ce sont les vils flatteurs que l'entouraient, les hommes rusés et fourbes qui nourrissaient ses extravagances et divinisaient son despotisme , les valets dans lesquels il avait mis toute sa confiance, et les officiers dont il avait fait ses satellites Adèle?. Tous ceux qui se sont souillés du sang de Paul étaient décorés de ses faveurs et comblés de ses bienfaits. n L'on veut faire envisager cet attentat comme un crime nécessaire et forcé, même comme un bienfait de la Providence qui a sauvé la Russie d'une ruine totale et d'un retour inévitable vers l'ignorance et la barbarie. La noblesse, le peuple et l'armée ont poussé des cris de joie , et Pétersbourg dans l'ivresse a célébré par des fêtes la mort violente de son tyran (2). On peut en effet regarder, sous un rapport, cette mort prématurée comme un bonheur pour la Russie, et peut-être pour l'humanité entière : elle a placé malgré lui et avant le temps , sur le trône, un jeune prince qui promet de réparer les maux qu'a faits son prédécesseur. (1) Paul Pr, qui jusqu'à son avènement avait conservé une austérité de mœurs exemplaire , une probité et une régularité de vie dignes de couvrir bien des bizarreries et des ridicules, s'abandonna bientôt à un relâchement scandaleux pour son ige. Il finit par s'attacher a une grosse cuisinière qui tui apprêtait son manger dans nu réduit séparé, et qui avait seule toute sa confiance. (Saie de l'auteur.) (2) Voyez les Éclaircissements, lettre I.

The text on this page is estimated to be only 17.70% accurate

252 « Alexandre Pawlowitsch il justifié, dès ses premières démarches, ce qu'on avait annoncé dans ces Mémoires de son caractère et de ses heureuses dispositions. Réunissant la douceur et l'amabilité qui firent chérir Elisabeth et Catherine, aux éminentes qualités qu'on doit attendre d'un vrai descendant de Pierre I^{er} (1) , il paraît destiné à porter au plus haut degré de prospérité et de gloire la jeune et puissante nation dont il est le chef adoré, » , (1) On montre dans le cabinet d'histoire naturelle de Pétersbourg la figure en cire de Pierre I^{er}, habillée d'un habit de soie bien brodé des mains de l'impératrice Catherine, son épouse. Cette figure , d'une beauté et d'une ressemblance frappantes , en a beaucoup avec le jeune empereur; c'est sa taille haute et sa majesté imposante, son œil , son front, son teint : mais les traits d'Alexandre sont plus doux, plus agréables et plus aimables ; on dirait qu'on les a corrigés sur ce modèle un peu sauvage, pour leur donner une harmonie parfaite. Eh bien ! Alexandre I^{er} a au moral avec Pierre I^{er} une ressemblance qu'au physique. C'est l'âme de ce grand homme, comme on l'eût désirée dans ce siècle éclairé, pour pouvoir l'aimer en l'admirant, {Note de l'auteur,} Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

CHAPITRE XII. Guerre du Persn. La belliqueuse Catherine avait fait la paix avec la Suède et la Turquie ; elle venait de subjuguer la malheureuse Pologne et d'en ranger les deux tiers au nombre de ses provinces. Elle pouvait enfin vieillir tranquille', et jouir de trente-cinq ans de règne, de bonheur et de triomphes; mais pour cette femme accoutumée au sang, la paix ne fut jamais que l'ennui. La France luttait encore, et ses immenses conquêtes n'avaient point décidé la Russie à secourir directement l'Autriche écrasée , et à disputer aux républicains l'Italie, Malte et l'Égypte. Catherine d'ailleurs ne se fût jamais décidée à s'allier aux Turcs : elle tenait trop au grand projet de renouveler l'empire d'Orient, et d'étendre sa domination au midi de l'Europe et de l'Asie. Elle ne vit pas plutôt l'Angleterre engagée dans une guerre mortelle avec la France , et la Prusse enchaînée par le partage de la Pologne , qu'elle se repentit d'avoir fait la paix avec la Porte, au moment où les Russes victorieux pouvaient enfin marcher sur Constantinople . Les troubles de la Perse parurent tout à coup lui ouvrir un chemin moins direct, mais peut-être plus sûr et plus brillant encore, pour revenir au projet favori de son imagination. Depuis la mort du célèbre Thamas-Kouli-Khan, la Perse était plongée dans la plus affreuse anarchie. Des fantômes de rois se succédèrent quelque temps sur le trône sanglant des Sophis; mais cette grande monarchie s'était enfin dissoute, et chaque gouverneur ou khan s'était déclaré souverain de sa province. Le fameux Héraclius, prince de Géorgie et ancien vassal de la Russie il

The text on this page is estimated to be only 17.44% accurate

SS4 GUEBRE DR PEHSE. Perse , avait également reconquis son indépendance ; il la défendit ensuite avec succès contre les Turcs , avec l'aide de la Russie dont il avait réclamé les secours. Héraclius les paya chèrement; il fut obligé de se reconnaître vassal de Catherine, et de recevoir une garnison russe dans Tiflis , sa capitale. A cette occasion, plusieurs petits princes voisins subirent le même joug, et figurèrent dans l'almanach russe sous le titre de czars ou rois protégés de l'empire (1). Les féroces Lésghis,* peuples descendus des anciens Albains, conservèrent seuls leur liberté, à l'abri de leurs montagnes inabornables. Ils sont encore en ce moment les plus dangereux ennemis de la Russie dans ces contrées sauvages. Cependant un nouveau Narsès avait paru en Perse. Méhémet-Khan, que Thamas-Kouli-Khan avait, dit-on, fait mutiler dans son enfance pour le mettre hors d'état de réclamer les droits de sa naissance , s'était emparé d'Ispahan. Issu de la famille des anciens Sophis, il se fit déclarer Schah, et avec le secours de ses frères, gouverneurs du Gilan, du Mazanderan et du Daghestan, il subjuguait peu à peu tout ce vaste royaume, et eut réuni les provinces démembrées. Peu délicat sur les moyens, à la manière des despotes asiatiques, l'assassinat, la trahison, le servirent autant que la victoire : mais au moins la Perse respira sous son règne ; elle fut purgée de ces hordes de Tartares [Tatars) et d'Arabes qui la dévastaient depuis quarante ans, et pendant quelque temps la guerre intestine ne l'ouvrit plus à leurs invasions. L'eunuque Méhémet , maître de Tauris , de Raesch , d'Asie (II Le mot même Tzar n'est ni russe, ni persan, comme on l'a prétendu : il vient encore moins de César, comme la vanité russe le laisse croire. Tzar est un mot slave, utilisé longtemps avant l'irruption des Tartares Mongols en Europe ; Il signifierait roi et non empereur. Il se trouve dans les plus anciennes bibliographies ; Saül et David y sont nommés Tars. Le mot signifie le royaume; Le premier, régna. Ce nom de Tzar est aujourd'hui donné aux princes de Géorgie, d'Arménie et de Caucase, qui s'élevaient sous la protection de Catherine. (Extrait de Vattel.))

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

GUERRE DE PERSE. 255 trabat, somma enfin ses frères, dont les secoure lui «taient devenus moins nécessaires, de le reconnaître pour leur souverain; mais eux, voulant rester maîtres des provinces qu'ils» occupaient, se réunirent contre lui. Le czar Héraclius, leur voisin, leur fournit quelques secours, et les Russes, auxquels, dans les temps de troubles, ils n'avaient pu refuser un établissement à Férabat.dans le Mazanderan (1), embrassèrent leur défense. Méhémet vainquit ses frères dans plusieurs combats : deux d'entre eux furent faits prisonniers et décapités dans son camp ; les deux autres n'échappèrent qu'avec peine à ce vainqueur sanguinaire. L'établissement de Férabat fut détruit, et le contre-amiral russe Woïuowitsch s'en vit ignominieusement chassé. Catherine, trop occupée alors de ses préparatifs contre la Porte, fit semblant d'ignorer ces faits, et tâcha même de gagner Méhémet, dont elle redoutait une alliance avec les Turcs, alliance qui aurait pu ruiner ses vastes projets dans ces contrées. Les deux frères de Méhémet-Khan avaient cependant repris les armes ; mais, vaincus une seconde fois, il ne leur resta plus de parti que la fuite. Ils se retirèrent d'abord à Bakou et Derbent, avec leurs femmes et leurs trésors ; mais, ne s'y croyant pas en sûreté, ils voulurent finalement se réfugier, l'un à Astracan et l'autre à Kislar, petit port russe sur la mer Caspienne. Tous ces événements se passèrent dans les années 1784, 1785 et 1780. Le général Paul Potemkin (Patiomkine), parent du prince (il) Férabat est un petit port assez malsain sur la côte méridionale de la Caspienne. Profitant des troubles de la Perse, les Russes y avaient formé un établissement, que Catherine et Potemkin regardaient comme très important aux projets qu'ils méditaient déjà. Le contre-amiral Wolnowitsch y fut envoyé pour lui donner plus de consistance. Méhémet chassa les Russes, et démolit le fort. Kislar dont il est parlé plus bas, fut bâti par l'impératrice Anne, lorsqu'elle abandonna Derbent à Thamas-Kouli-Khan, Ce fort, placé non loin de l'embouchure du Terek, a une rade qui s'engorge tous les jours d'anflée. (Fin de l'article. 1

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

OHEERE DB PBBSE. Potcmkin, commandait alors dans le Caucase et a Kislar. Averti que le prince persan y venait chercher un asile , il feignit de -ne pouvoir l'accueillir, alléguant que , la Russie étant en paix avec la Perse, il ne voulait point l'exposer à une guerre , en prenant des rebelles sous sa protection (1). Malgré ce refus, les fugitifs, poursuivis par les vaisseaux de Méhémet et se con: fiantaux droits sacrés de l'hospitalité etdu malheur, si respectés en Orient , se présentèrent à la rade de Kislar. Le commandant russe , instruit que leur vaisseau était rempli de richesses tant en or qu'en pierreries et étoffes précieuses, délacha aussitôt quelques chaloupes armées qui allèrent à leur rencontre. Les Persans reçurent les Russes à leur bord avec de grandes démonstrations de joie, et comme des libérateurs. Ici la plume est prête à m'échappor. — Mais non! qu'elle apprenne encore a l'Europe indignée un crime que la cour de Russie sut aussitôt , et qu'elle parut même sanctionner par l'impunité des coupables.... que dis-je? par les grâces et les faveurs dont elle continua de les combler. Les soldats russes sont à peine reçus à bord du vaisseau, qu'ils font main basse sur tous les Persans qui s'y trouvent, et les égorgent de sang-froid , au moment où ces malheureux venaient embrasser leurs libérateurs. Femmes , enfants , vieillards , personne n'est épargné ; ceux qui échappent au fer assassin sont précipités dans les flots. L'infortuné prince fut de ce nombre. Il veut se sauver à la nage, et s'attache d'une main à une ehaloupe russe. Un coup de sabre sépare cette main de son bras. Il tombe, reparaît, et, de la main qui lui reste, il ressaisit encore la chaloupe. Un autre coup de sabre l'abat également : la main frissonnante reste dans la chaloupe ; le prince retombé rougit la vague de son sang , et un dernier coup de pique le précipite dans les (lots. (i) On donnai! alors le titre de relie] le à un prince, que, qaelques année» après, on reconnut légitime roi de Perse, el pour in rétablissement duquel on déclara la guerre s Méliémel, (A'oie de fauteur.) Oigiiiizcd Dy Google

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

GtIKBRE DE PERSE. 257 Cet horrible massacre arriva dans l'été de 1786. Le vaisseau fut conduit en triomphe dans le port, et ses trésors devinrent la proie de Potcmkin , du commandant et de ses complices. Ce meurtre et ce vol avaient été commis trop publiquement pour rester ignorés; mais tes rapports qui eu furent envoyés à la cour avaient tellement dénaturé les faits qu'on ne les crut pas dignes d'attention. Ou n'en parla plus. Cependant l'autre prince persan , nommé Sahli-Khan, avait été reçu à Astracan. C'est dans cette ville qu'il apprit le sort de son frère et la perte de ses trésors confiés au même vaisseau. Réduit à la misère, il écrivit à l'impératrice, pour demander restitution de ses biens, asile pour sa personne et vengeance pour son malheureux frère, dont il détaillait la mort tragique. Catherine n'avait pas encore besoin de lui , et les partisans de Potcmkin étaient tout- puissants. Le gouverneur d' Astracan , le même Paul Potemkin , reçut ordre de surveiller le prince, de l'empêcher de venir à Pétersbourg, et de lui assigner une modique pension. Entre autres maximes , dont le gouvernement russe ne s'est jamais départi, il faut remarquer celle-ci : Entretenir des intelligences clandestines dans les pays circonvoisins , y fomenter des troubles, y créer des actions, et surtout attirer et s'approprier des traîtres et des mécontents, pour s' en servir dans l'occasion. Voilà pourquoi Sahli-Khan l'eut retenu malgré lui à Astracan, . Indigné du meurtre impuni de son frère , et peu satisfait de la manière dont on l'avait traité lui-même , il voulut, au bout de quelque temps, retourner en Perse , soit pour y former un nouveau parti , soit pour s'y raccommo- der avec Méhémet ; mais on le retint, comme un instrument dont on pouvait tôt ou tard avoir besoin. Ou attendait une occasion : elle se présenta. Méhémet-Khan ayant soumis toute la Perse , et la fuite de ses frères l'ayant laissé maître des bords de la Caspienne et des 22.

The text on this page is estimated to be only 21.38% accurate

• . • iil.l PERSE. provinces adjacentes , il parut enlin eu Géorgie à lu tête d'une année formidable. L'octogénaire Héraclius, sommé alors de le reconnaître pour son souverain , et de rentrer sons la dotninationde la Perse, dont il était le premier vassal, se trouvait dans un étrange embarras. Il faut savoir que , lorsque dans le seizième siècle le graud Schaeh-Alios réunit la Géorgie à la Perse, l'importance de cette conquête lit accorder uu droit singulier aux princes de cette contrée, alors fertile en excellents soldats, pour se les attacher davantage : ce fut qu'aucun souverain de la Perse ne pourrait prendre le titre àeSchach, tant qu'il ne serait pas reconnu en cette qualité par le prince de Géorgie. De son côté le prince, pour ce droit de priorité , devait payer un certain tribut en argent, en fourrures et surtout en esclaves pour le sérail, et de plus fournir à ses frais douze mille soldats et même davantage en cas de besoin. Pour gage de sa fidélité, ce puissant vassal devait envoyer son Gis aîné à la cour de Perse, où il était obligé d'embrasser la religion mahométanc. Il était ordinairement revêtu à cette cour des premières dignités, mais gardéà vue comme un otage. Voilà pourquoi il paraissait important à l'ambitieux Méhémet de soumettre le vieil Iléraclius, ou du moins de s'en faire reconnaître, pour légitimer en quelque façon son règne et ses conquêtes. Héraclius se serait certainement soumis, si la garnison russe, maltresse de sa capitale, ne l'en eût empêché. Sur son refus, et malgré les menaces du résident russe, Méhémet entra en Géorgie où il mit tout à feu et à sang. Tiilis fut pris, saccagé et brillé, en octobre 1795. Le vieux Héraclius s'enfuit, et alla cacher dans les montagnes les débris de son peuple , de sa famille et de sa cour. Tout le pays lut livré au pillage. Le barbare eunuque, ne pouvant, ou ne voulant pas garder sa conquête, se retira sans obstacle au commencement de 1 796 , emmenant avec lui un butin immense , et plus de cinquante mille habitants, qu'il fit vendre comme des bêtes de somme , ou qu'il

The text on this page is estimated to be only 18.30% accurate

(j U EU KL DE l'EHS L. 269 dispersa en différentes provîntes éloignées. Tels furent les fruits que le c/.ar Héraclius recueillit de son dévouement à la Russie. La nouvelle de ces événements avait rempli d'indignation la cour de Pétersbourg. Catherine brillait du désir de venger l'affront fait à sa grandeur dans la personned'un prince qu'elle se plaisait à nommer son vassal. Elle crut que le moment était rnfln arrivé d'humilier l'orgueilleux eunuque, qui la bravait depuis longtemps, et d'exécuter ses immenses projets. Après une affreuse agonie, la Pologne venait enfin d'expirer : les cadavres de ses défenseurs couvraient encore sa surface, et la famine , fidèle compagne do Souworow, achevait ce que les piques et les baïonnettes de ce moderne Attila avaient commencé ; mais il en avait coûté à la dominatrice du Nord, pour satisfaire son orgueil sanguinaire et sa vengeance implacable. Ses armées dévastatrices étaient éparses sur le sol immense qu'elles avaient ravagé ; il fallait du temps et de longs préparatifs pour entreprendre avec succès une guerre nouvelle aussi difficile que lointaine. Le général Goudowitsch, occupe dans le Kouban à contenir les peuples des montagnes , toujours prêts à faire des excursions sanglantes sur les frontières russes, n'était pas en état de détacher de son armée d'environ vingt-cinq mille hommes des forces suffisantes pour défendre ou reprendre la Géorgie. Les maladies contagieuses qui régnaient continuellement la long des cfltes de' la Caspienne, depuis Astracan jusqu'à Kislär et Mosdok, avaient réduit à peu de chose les garnisonsdes fortins dispersés sur cette frontière. Il fallait donc y créer une armée, et former une petite flotte pour l'approvisionner. Des le mois de janvier 1796, on envoya h Kislär et a Astracan des matelots et des constructeurs, sous la direction de l'amiral l'eodorow, qui promit d'équiper pour le printemps quelques frégates légères et surtout des vaisseaux de transport dont on avait le plus besoin ; mais il ne put tenir entièrement parole, faute de moyens suffisants. Dans le même temps, les troupes

The text on this page is estimated to be only 17.66% accurate

160 GUEBItE DE PEKSE. marchaient de tous les coma de l'empire ; de la Tauride.d'Ekathérinoslaw, delà Pologne, de la Sibérie, deMoscouetmëraede Pétersbourg. C'était au cœur de l'hiver : quelques régiments avaient plus de liuit cents lieues à faire pour arriver à Rislär, rendez-vous de l'armée ; et tous devaient également traverser les immenses steppes (landes, déserts)d'Astracan et duRouban, où l'on erre quelque fois cinquante lieues et plus sans rencontrer une habitation, et sans trouver d'autre eau que celle de quelques marais saumâtres et puants. Un quart des troupes périt en chemin, avant d'arriver à Kislar. Mais qu'importait à l'autocratrice la vie de ses esclaves ?ilsnelui coûtaient rien. Un ukase renouvela ses armées, et sa vengeance lui était plus chère que son peuple. C'est pendant ces préparatifs qu'il partit à propos do se souvenir du prince de Perse languissant à Astracan. On lui dépêcha un courrier, avec de riches présents ; et une lettre trèsgracieuse de l'impératrice l'invitait à se rendre à sa cour. Il y parut au printemps de 1796, et fut reçu en souverain qui vient réclamer vengeance et protection. Lorsque la cour partit pour 'Fzarskoé-Célo, il accompagna l'impératrice, et fut logé dans les pavillons chinois. On poussa l'hypocrisie jusqu'à vouloir lui persuader que c'était depuis peu seulement que sa majesté avait été instruite du détail de ses malheurs. On lui promit la restitution de tout ce qui lui avait été volé à Rislär, et la punition des meurtriers de son frère et de ses compagnons. L'impératrice ordonna en effet l'établissement d'une commission chargée de faire les plus sévères recherches. Le comte Besborodko, les généraux Passek et Koutousow furent nommés présidents de ce tribunal extraordinaire, et l'on fit grand brait du procès criminel intenté à Paul Potemkin, au commandant de Kislar et à leurs complices, dont plusieurs étaient morts. Dans le fond, tout cet appareil n'était qu'une comédie pour en imposer au khan pendant son séjour à la cour ; car, six mois après, Paul Potemkin vivait tranquiL.r.i i
lv G

The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate

GUERRE DE L'EESE 261 lement à Moscou : il mourut quelque temps après d'une chute, et sa belle et impudente veuve étale aujourd'hui à la cour de Russie des pierreries dont on se disait tout bas l'origine. Il n'est plus question du procès. Cependant Sali li -Khan était comblé d'honneurs et de caresses ; on le traitait en roi qu'on allait replacer sur son trône, et le bon Musulman ne s'apercevait pas qu'il n'était qu'un instrument passif, dont on voulait se servir pour faciliter les grands succès qu'on se promettait de cette guerre. Sahli-Khan partit enfin pour l'armée avec un long manifeste en langue persane, dans lequel il invitait tous ses vâdèles sujets à se réunir à lui, à secouer le joug d'un tyran, eunuque inhabile à régner, et à recevoir comme amis, comme libérateurs, les guerriers russes qui venaient généreusement chasser l'usurpateur, punir les rebelles , et rendre la paix aux peuples et la splendeur au trône des Sophis. Ces exhortations paternelles étaient accompagnées de certaines menaces qui ne l'étaient guère, mais qui sont cependant assez usitées de nos jours. Il était question de détruire Tauris de fond en comble, de ne pas laisser pierre sur pierre à Ispahan en cas de résistance et d'opiniâtreté. Un second manifeste de l'impératrice, et contenant à peu près les mêmes choses, devait également servir de précurseur. Il est impossible de peindre l'ardeur, l'enthousiasme avec lequel on entreprit cette guerre, l'importance qu'on lui donna, et les espérances gigantesques dont s'enivrait la cour de Saint-Pétersbourg. L'homme sensé ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant les propos exagérés qui se tenaient chaque jour chez les ministres, chez les généraux, et chez les courtisans. D'abord, on se rendait maître de toute la mer Caspienne et des pays adjacents. L'opulente Kasbin et la superbe Tauris tombaient ensuite : de là jusqu'à Ispahan, Schiras et Bender-Abassi, il n'y avait qu'une ou deux marches pour les Russes () ■ ta (l) Les papiers publics annonçaient la prise de Bender-Abassl, située sur

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

262 DDERBE DE PERSE. Perse une fois conquise, le Schach Sabli-Khan serait venu jouir du fruit de ses victoires avec les khans de Crimée, avec Stanislas- Auguste et Looia XVI 11 , a Saint-Pétersbourg, à Moscou, ou à Mîttau, laissant à Catheriue le soin d'adminisirer ses États reconquis. Les Russes, maîtres de la Perse, pouvaient profiter des premières circonstances favorables pour réunir enliu l'empire du sultan. Mais ce n'était pas à ces vastes conquêtes seulement que la cour bornait ses vues. Le tout-puissant favori- Zoubow, ardeut moteur de cette guerre, était environne de faiseurs de projets et d'aventuriers, qui lui mettaient mille extravagances dans la tête. Ignorant et présomptueux , il croy,.it que !e nom de Catherine et sa volonté à lui suffiraient pour enfanter des miracles. Aitcsti, ce jeune Ragusain dont nous avons parlé, qui avait passé .l'un comptoir de Cous la ut moule au cabinet de Catherine, était l'ame de ses grandes spéculations. Déjà le commerce de l'Inde allait reprendre son ancienne marche ; l'Angleterre, la Hollande, la France étaient ruinées ; des milliers de vaisseaux s'élançaient dans la Caspieune et dans le golfe Persique à la voUde la Sémiramisdu Nord; d'innombrables caravanes franchissaient en cinq jours l'espace qui sépare ces deux mers ; Astracan devenait le magasin de l' Europe . On poussa l'assurance jusqu'à accepter un plan pour l'établissement d'une compagnie des Indes à Derbent et à Férabat, dont Zoubow et Marcow étaient les chefs et les protecteurs. Les flatteurs, les intrigants sollicitaieutdéjà des places de facteurs, de receveurs, de consuls dans ces villes à conquérir : enfin, ce qui paraîtra incroyable à plusieurs, et ce qui n'en est pas moins vrai, on parbit déjà des douanes, destarifs, desdroits d'entrée et de trans.t, dans uu temps où l'on n'avait pas encore pris un pouce de terre, et où rombred'imB possession dans les Indes n'existait pas. la roHc Perdue, dan» un tanp. où l'armée russe éUUt«*o«» Khi»'; qu'on les recopies Paria.

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

OU ERRE DE PERSE. On dira que ces précautions anticipées annoncent bien l'impatience et la présomption d'une femme et d'un jeune favori ; mais n'a-t-on pas vu depuis Paul Ier, à l'âge de quarante -cinq ans, nommer et faire embarquer le commandant et la garnison de l'Ile de Malte, aussitôt qu'il s'en tut par un ukaso déclaré le grand maître. C'est peut-être ici le moment de s'étendre davantage sur ce vaste projet de ramener le commerce des Indes, pnr le golfe Persique, dans la mer Noire ou la Caspienne, plus chimérique mille fois que celui de le conduire, par la mer Rouge, à la Méditerranée. Pierre I" y sacri lia cinquante mille hommes, ely échoua. Anne l'abandonna, et se contenta d'un commerce facile avec les provinces septentrionales de la Perse. Elisabeth n'y songea pas. Catherine y revint, et cette entreprise n'est pas une des moins gigantesques de son règne. Ou voit bien que je ne veux pas parler ici de ces caravanes d'UsbcksetdeBoukares, qui, de temps à autre, arrivent du nord de l'Inde ou du Kandahar, avec des marchandises qu'ils déposent dans les ports de la Caspienne, ou dans quelques villes voisines des frontières de Russie. Cette voie est trop longue, trop incertaine , sujette à trop d'inconvénients; et les objets de ces caravanes ne sont pas assez considérables pour alimenter un commerce actif et suivi. L'Europe a paru craindre un moment l'exécution réelle de ce projet extraordinaire. Les Anglais, toujours avides, toujours envieux, toujours alarmés, envoyèrent des espions à Astracan et dans les différents ports de la Caspienne, pour juger des possibilités et s'assurer du véritable état des choses. Les espions, dont Took fut l'un des principaux (I), retournèrent en Angle(I) Took vient de publier an ouvrage sur la Russie, plein des renseignements les plus faut et les plus adulateurs sur la prospérité et le commerce de cet empire. Il a vu a Arcli.'msi'l, à Péfurshoiirsel

The text on this page is estimated to be only 18.60% accurate

264 GUERRE DE PERSE! terre, convaincus que les Russes ne feraient jamais de révolution dans le commerce de ce côté-là. Autrefois les Européens n'avaient point de relations directes avec l'Inde. Les Arabes, les Turcs, les Indiens apportaient eux-mêmes les marchandises dans les ports de la mer Rouge et du golfe Persique ; le premier avantage de ce commerce était donc tout de leur côté. Les Vénitiens, les Génois, qui, à la vérité, acquirent d'immenses richesses, n'étaient guère que des facteurs. Aujourd'hui les Indiens, les Turcs et les Arabes ont disparu de la mer des Indes ; les Portugais, les Français, les Espagnols, les Hollandais, se sont tour à tour appropriés ce commerce, les Anglais l'exercent maintenant exclusivement : ils ont même conquis presque tous les pays qui lui donnent son aliment. Ces différents peuples européens feront-ils donc aujourd'hui le sacrifice des avantages dont ils jouissent depuis des siècles ? Leurs flottes, au lieu de gagner directement les mers d'Europe, s'engageront-elles dans les écueils du golfe Persique, pour y déposer leurs trésors ? les abandonneront-elles à d'incertaines caravanes pour venir ensuite les racheter à Astracan ou à Théodosie (Kaffa) ? Voilà ce que l'on croyait cependant dans le cabinet de Zoubow. Dans quel cas la Russie pouvait-elle donc s'approprier, ou du moins détourner une partie du commerce des Indes ? Voici la réponse à cette question, en mettant toutefois de côté les obstacles que son gouvernement et le caractère anti-commerçant de la Nation apporteront sans cesse à toute entreprise de cette nature. 1° Il faudrait d'abord que la Russie fut maîtresse absolue et paisible des côtes méridionales de la mer Noire, ou de la Caspienne ; car c'est là que se feraient nécessairement les entreprises pour exploiter les productions à l'avantage des deux nations. Il paraît cependant que Paul commence à comprendre qu'il serait plus naturel d'encourager et de protéger les entreprises de ses propres sujets, i. e. (Kote de l'auteur.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.74% accurate

GUE B RE DE PEIISE. 2(i.> pôts. Cette conquête est difficile à faire , et peut-être impossible à conserver. Mais à quoi serviraient ces villes d'entrepôts isolées, s'il n'y avait aucune communication directe et assurée avec Bassora , ou Bender-Abassi ? Les caravanes ne seront-elles pas toujours à la merci des Arabes , des Turcs et des Persans? Il n'est pas naturel de présumer que ces derniers, dépouillés de leurs ports sur les mers en question , se prêtent encore volontiers aux vues de la Russie , en lui facilitant sur leurs terres le transport des marchandises de l'Inde. 2° Pour lever ces premiers obstacles , il faudrait donc s'assurer de la bonne volonté des cours d'Ispahan et de Cōnstantiuople. On ne pourrait parvenir à ce but que par des traités fondés sur des avantages réciproques; et celle seule condition rend déjà la chose incertaine. Mais peut-on espérer de pareils traités? seraient-ils durables , assurés, avec la Perse , sujette à d'éternelles révolutions? avec la Porte, dont les provinces éloignées sont toujours en insurrection, et qui ne peut pas protéger ses propres caravanes? Ils sont surtout incompatibles avec la mauvaise foi, l'esprit de violence et de domination qui distinguent particulièrement les agents moscovites. On exigerait bientôt sans restriction ce qui n'aurait été accordé que conditionnellement ; et le passé a suffisamment éclairé les Turcs sur le danger de toute convention semblable avec la Russie. La monstrueuse 'alliance qui a lieu en ce moment pour un autre objet, les éclairera davantage. 3° Pour assurer cette communication nécessaire , libre et non interrompue, entre les mers d'Orient et celles qui baignent la Russie, il ne reste donc que la force des armes. Aussi Catherine embrassa-t-elle avec ardeur ce parti si analogue à son ambition belliqueuse. Le rétablissement d'IIéraclius et celui de Sahlî-Kban furent bieu moins la cause que le prétexte de la guerre contre Méhémet. L'impératrice se flattait, Zoubow, Markow et la tourbe des adulateurs l'assuraient que deux 23

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

'>r,r, r.UEHItE DE PERSE.' campagnes suffiraient pour subjuguier les vastes contrées gisantes entre la mer Caspienne, le Tigre et le golfe Persique. Elle se complaisait à tracer sur la carte la marche victorieuse de ses armées Elle leur faisait franchir les montagnes , les fleuves et les déserts avec une étonnante facilité, et à cette époque ses courtisans les plus ignares apprirent la géographie. Les routes 3e Dcrbent, d'Krivan, de Tauriset de Schamachy, leur devinrent aussi familières que celle de Tzarskoé-Célo , et leur parurent plus praticables que celle de Gatschina (1). Ne nous arrêtons pas davantage sur l'idée de vouloir conquérir et conserver la Perse; ou plutôt supposons un moment que cetempiresoit en partie envatriet subjugué : Bender-Abassi et l'antique Ormus sont au pouvoir des Russes; mais le commerce de l'Inde n'est pas pour cela entre leurs maius. 11 faut des vaisseaux pour le faire , H fautdes flottes pour le protéger. Où trouver des matelots ? où prendre des bois de construction ? Si l'on venait enfin à bout de construire et d'équiper quelques bâtiments, ne seraient-ils pas bientôt la proie des escadres européennes qui gardent ces mers, et qui ne souffriraient point un nouveau pavillon? Comment a-t-onpu croire que les Russes feraient dans l'Asie et dans les mers de l'Inde ce qu'ils n'ont pas même encore pu faire dans la Baltique , qui mouille leurs côtes et baigne leur capitale? D'après ce que je viens d'alléguer, et mille autres réflexions que le lecteur fera lui-même, je crois pouvoir* conclure qu'un commerce avec l'Inde , dont la Russie serait le canal , est une conception qui a bien pu sortir du cerveau de la Minerve du Nord (2) , mais dont la réalisation demande en Asie une révolution impossible à prévoir. (I) Le chemin de Tzarskoé-Célo à Galschlina, dont nous avons parlé précédemment, élnll affreux. Le Krand-duc le lit réparer en 17BB ; mais personne ne pouvait passer par celle voie sacriic, qu'une carte du général Arharow à la main, nul, le plus souvent, In refusait avec brutalité. (Noie de fauteur.) (î) Catherine II aJmailsIrigulièrementàse voir comparée à Minerve, et

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

GUERRE DE PEESE. VU On était bien loin à Pétersbourg de se faire les objections qu'on vient de lire. La czarine voulait; tous les obstacles devaient tomber. Les ministres et les généraux briguerent à l'envi ta gloire d'avoir part à cette grande expédition. Tandis que la cour se créait tant de belles illusions , les troupes marchaient de toutes parts; et, vers le mois de mai 1796 , une armée de trente mille hommes se trouvait déjà rassemblée aux environs de Kislar. Comme la cour avait donné une grande importance à cette guerre , on attendait avec impatience le choix du général qui devait la conduire : le public nommait alternativement l'habile et féroce Kamensky (1) , le vieux prince Prosorowsky, et même Souworow ; d'autres pensaient que le général Goudowitscli, qui se trouvait déjà à la tête d'une autre armée dans ces contrées , serait déclaré chef de cette grande entreprise. Toutes ces suppositions furent fausses. Le frère cadet du favori , ce Valérien Zoubow dont nous avons parlé on lui avait persuadé qu'elle ressemblait à l'etligie de celte déesse sur les médailles grecques. Toutes les nièces que lui adressaient les auteurs qui lui connaissaient cette faiblesse sont remplies d'allusions à celle prétendue ressemblance, Le galant prince l'otemkin négligea rarement ce moyen de se rendre agréable. Catl le ri ne s'est fait broder, dessiner, graver et peindre, elciséler elsculpterparloul en Minerve; cl l'impératrice actuelle, qui grave très-joliraeut sur pierres, gagna quelquefois ses bonnes grâces, et même de riches cadeau*, en la représentant sous celle forme chérie. (fiole deVaulcur.) (l)La général Kamensky, dont noos avons déjà parlé, est connu en Russie par ses lalenl s militaires, et davantage passesactesdebrutalltc. Potemkin fut obligé de lui retirer le commandement en Moldavie, où Il battait les Turcs, mais où il brûlait el saccageai! tout avecuneimpiloyable barbarie, en cela digne émule de Souworow. La Irait suivaut est de lui. La femme d'un officier vint solliciter auprès de lui l'élargissement de sou mari, mis aux arrêts depuis quelques* mois pour une faute légère. Le cynique Kamensky était sans caleçon. Il court à la rencontre de la dame, en relevant sa robe de chambre ; ■ Que voulci-vous de mol, madame, que voulez-vous î vous voyez bien i[uh je ne puis rien faire pour voua. » L'empereur l'a rappelé, l'a nommé feldmaréehal et gouverneurde WiIwurg. (Noie de fWeur.)

The text on this page is estimated to be only 16.95% accurate

GUEHBK DE TEESE. dans la première partie de ces mémoires , fut revêtu de cet important commandement. , Dans l'ukase par lequel Catherine le déclare général de l'armée, elle se sert d'expressions presque inusitées alors en pareille occasion. Nous avons , dit-elle , nommé notre très-cher et tendrement aimé, comte Galérien Zouboï pour, etc., etc. Ces particularités sont peu de chose, mais elles caractérisent Catherine , qui finit par afficher dans ses ukases des sentiments et des faiblesses qui ne devaient être confiées qu'à des billets doux(1). L'armée s'était déjà mise en marche lorsque Valérien y arriva; il était suivi d'une foule de volontaires qui couraient aux faveurs bien plutôt qu'aux combats. Le prince Zizianow, originaire de Géorgie, les généraux Rimsky-Korsakow, le même qui commande les Russes en Suisse et en Allemagne, Rachmanow, qui s'était distingué dans la guerre de Suède, et le cosaque Plutow, excellent partisan , le comte mandaient sous lui. Il n'y a guère qu'un chemin praticable pour entrer dans la Géorgie avec une armée et son attirail ; c'est celui qui côtoie la Caspienne. Le Caucase oppose partout des sommets inabornables et des précipices terribles , des torrents toujours débordés et des forêts impénétrables. Son sein renferme des peuplades belliqueuses , féroces et presque toutes ennemies de la Russie, qui attenta souvent à leur indépendance. La chaîne qui borde la mer Caspienne est la moins escarpée ; dans quelques endroits elle laisse de grandes plages sablonneuses entre elle et la mer, mais le plus souvent les rochers viennent tomber dans elle. Catherine écrivait souvent à l'armée à Valérien Zoubow. Nous avons vu qu'il partageait avec son frère les faveurs de la souveraine. Ces lettres étaient pleines d'expressions tendres; il n'en faisait point mystère, mais ses amis étaient ordinairement l'ouvrage de quelque ami plus instruit que lui. Le comte Valérien , maigre; sa jambe de bois, est un très-bel homme, d'une physionomie douce et agréable ; mais ses mœurs et la tournure de son esprit rappellent trop son éducation négligée, et ses mauvaises sociétés qu'il a fréquentées. (Nous le tautotr. \

The text on this page is estimated to be only 17.09% accurate

GUERRE DE PERSE. pic jusque clans les (lots , où ils suspendent leurs cimes menaçantes. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de temps et de difficultés que l'armée russe pénétra dans ces défilés , quoiqu'on eût pris la précaution de charger les vivres et les bagages sur ■es vaisseaux qui la côtoyaient. Elle no rencontra cependant d'autres obstacles que ceux de la nature ; on ne lui disputa pas même les gorges dangereuses qui se trouvent près de Derbent, et qui sont Tameuses sous le nom de Portes Caspiennes. Méliémet-Kban, comme nous l'avons dit, avait évacué la Géorgie, et Héraclius était rentré dans Tiilis. Le prétexte spécieux de la guerre n'existait il t'y i plus. ; Les Russes arrivèrent enfin devant un vieux château à quelque distance de Derbent; une centaine de Lcsghis et de Persans s'y étaient jetés ■ leur résistance fut opiniâtre ; ils aimèrent mieux se faire passer au fil de l'épée que d'accepter uue capitulation et rendre les ruines de la tour qu'ils! défendaient : ils périrent tous , et quelques jours après , la ville de Derbent se rendit à la suite de quelques pourparlers. Derbent est une ville assez considérable, et la capitale du Daghestan. Son port ou plutôt sa rade est la meilleure de toute cette côte, sa situation au pied des montagnes et au débouché des Portes Caspiennes la rend très-susceptible do défense ; mais ses fortifications ne consistent qu'en des restes d'un vieux mur flanqué de tours délabrées, sans artillerie, sans ouvrages avancés(1). Les Persans sont encore plus ignorants que les (I) Le C. Chantreau, dans son foijage du Russie, parle de Derbent comme d'une pl;ir:i: imptvn .iMit. J'ignore ce qui a pu l'induire en celte erreur et dans une quantité d'autres plus palpables dont son ouvrage moins ii l'époque qu'il donne pour celle ili; son voyage. Le Fv'jage de lieux Français es! liien supérieur, tant par le fond que piir la forme, mais il [l'est pas exempt uruj [l'alirn\ qui habitent nn pays, dans les relations de ceux qui ne l'ont vu qu'en passant. I.a rte de Catherine II, qui a paru depuis, mérite encore plus ce dernier reproche, qnoique In seconde édition ait fait disparailrc une partie dis bivati grossières (le la première ; nr.ia on y reconnaît toujours le 11• 23.

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

270 GUEBBB DB PEBSB. Turcs dans tout ee qui est forti fi cation. Leur principale force consiste en cavalerie : on sait que la leur est excellente. Pour relever le merveilleux de cette conquête , on débita à la cour, on publia dans les papiers , que le vieillard âgé de cent vingt ans qui remit à Zoubow les ciels de Dcrbent était le même qui Icsavaitdéjàremisesà Pierre Ier en 1722. Les gazettes allemandes répétèrent et les écrivains d'histoires et de voyages à Paris y copièrent cette particularité qui mérite à peine d'être réfutée. Le fait est qu'il se trouva à Derbent un vieillard qui prétendait se souvenir de l'entrée du czar, et cela n'a rien d'extraordinaire. La prise de Derbent Gt à Pétersbourg la plus vive sensation. On l'annonça au bruit du canon et au son de toutes les cloches. Tous ceux qui s'étaient distingués, c'est-à-dire, tous ceux qui formaient la petite cour du petit satrape Valérien, furent récompensés. L'armée russe ne rencontrant point d'ennemis s'avancait toujours. Elle occupa Bakou, autre petit port, et ensuite Schamachy, ville jadis fameuse par ses manufactures et ensuite ruinée par Schach-Nadir. C'estici que l'armée russe fut obligée de s'arrêter eu juillet. Les pluies abondantes, accompagnées de chaleurs excessives auxquelles le soldat russe ne résiste guère, l'usage immodéré des fruits et des melons , les vent* mortifères, et l'insalubrité naturelle de ces contrées, suspen-, daient les opérations. Les contagions de tout genre commencèrent alors leurs ravages parmi les troupes , et les renforts qui arrivèrentcontinuellement de l'armée de Goudowitsch ne firent que grossir le nombre des malades et augmenter l'embarras. Il fallut abandonner le plat pays et se rapprocher des montagnes braire- plutôt que l'historien, el la convenance plutôt que la vérité. Tout ce que le compilateur dit ou fait dire du voyage deTauridc el de madame de Wilt, tout ce qu'il raconte de la dernière guerre de Turquie et delà prise il'ismail, fournir des preuves continuelles qu'il ne connaissait ni les personnes ni les lieux. (Noie de l'auteur, y Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.52% accurate

ALTEREE i)E PERSE. 371 où l'air est moins malfaisant. Mais cette précaution , peut-être nécessaire , avait de grands inconvénients ; car outre qu'elle arrêta tout à coup les opérations au milieu de la campagne , clic exposait l'armée aux attaques des peuples du Caucase ; et effectivement, depuis le mois d'août jusqu'au mois de novembre, les Russes furent continuellement harcelés et assaillis. Ces montagnards , si l'on excepte les féroces Lesghis.ne pouvaient être bien redoutables a des troupes aguerries; mais ils les fatiguaient sans cesse et les empêchaient de jouir d'un repos dont elles avaient besoin pour se rétablir. On repoussait toujours ces attaques avec succès, mais ces petits combats, toujours renouvelés, coûtaient du monde au* Russes sans avancer leurs affaires. En octobre les montagnards tentèrent davantage : soutenus par un corps de cavalerie persane, ils surprirent quelques bataillons de chasseurs et eu firent un grand carnage : toute l'armée fut en alarme, et ce ne fut qu'après un combat opinifltre e\ meurtrier qu'on put les forcer à la retraite. Ils laissèrent plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Les Russes, de leur côté, essuyèrent une perte considérable^ et eurent à regretter plusieurs braves officiers , entre autres le colonel Rakounin , qui vint mourir aux lieux qu'avaient habités ses ancêtres (t). (I) Celte famille est nouvelle en Russie. Lorsque Pierre I" prit Bakou, il trouva dans celte vtlle un Jeune Persan donl la physionomie lui plut, et l'emmena en Russie. Il le lit instruire, et lui donna le nom de Bakou ni n. Le 'colonel Bakounin.dontileslquesliori, est son neveu. Les Russes avaient enoora la, coutume d'enlever les enfans dans les pays où ils faisaient la guerre. Os enfans devenaient ensuite leurs esclaves, leurs domestiques, ou leurs affranchis. S'ils tombaient entre les mains d'un maître puis-ant, ou si, par un lunlieor plus race, le souverain les adoptait etenprenailsoin, ils devenaient eux- mêmes grands seigneurs et la lige de familles considérées. C'est ninsi qu'il y a des Ben den-thy, des Viager- iAj.de Belgrad-ski/, des fin Aon- h in, etc., etc., Cest ainsi qu'un des plus puissants favoris de Paul, nomme Jwon. Pawlowilsch Kattiaitzote, est un Turc, qui fut d'abord son valet do pied, et qui est aujourd'hui l'un de ses premiers conseillers d'Etat. (Rote ii l'aultur.]

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

272 fH IK II HE DE PERSE. C'est ainsi que dépérissait eetlc armée sans avoir encore vu l'ennemi qu'elle venait proprement combattre. Méhémet Khan connaissant la supériorité de la discipline et des armes européennes, s'était très-sagement gardé d'aller à la rencontre des Russes dans les monts de Géorgie et les gorges du Daghestan, où la cavalerie, son unique force, lui devenait inutile. Assuré que le climat et les maladies coin battraient pour lui avec succès, il se retira tranquillement derrière l'Araxe, et campa ses armées dans les plaines salubres qui avoisinaient Tauris. C'est là qu'il parut vouloir attirer l'armée russe, pour décider de l'empire par une bataille. Fidèle à l'usage des Mèdes et des Persans anciens et modernes, il évita d'abord toute action générale, et dévasta les provinces situées entre l'Araxe et le Cyrus. Les arbres furent coupés, les villages brûlés, les champs détruits; les habitants abandonnèrent ces contrées malheureuses qui n'offraient plus qu'une immense solitude, où l'armée russe et le parti qu'elle protégeait trouvèrent une autre Champagne. Voilà où se trouvèrent les choses à la fin de l'année 1796. L'armée de Goudowitsch s'était épuisée pour renforcer celle du comte Zoubow; des régiments marchaient encore de différentes parties de l'empire pour la renouveler et la grossir; mais malgré les secours continuels, elle se trouvait réduite à dix-huit mille hommes, et tout semblait annoncer que cette guerre entreprise si légèrement, et dont l'on s'était promis tant de merveilles, allait finir par la ruine entière d'une des plus belles armées que l'ambition ait jamais sacrifiées (1). (I) Les détails de cette guerre resteront longtemps cachés; tout est secret en Russie. Les gazettes de Moscou et de Jétersbourg n'écrivent que ce qu'on leur ordonne; on a grand soin de cacher les pertes; les souverains mêmes, les ignorent, ou sont les derniers à les apprendre. En 178*, un corps de troupes russes fut taillé en pièces dans le Caucase avec son chef et un prince de l'essence-Rouineuse. On ne le sut que plusieurs années après. En 1789, le général Blinikow essuya un pareil échec: on le sut, et on lui imposa le silence sur les circonstances de son désastre encore ignorées. Il semble cependant que, pour les princes aussi bien que pour les républiques, il y aurait toujours moins d'inconvénients à dire la vérité. La OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

GCRKHE DE PKBKE. . 273 Si ses premiers progrès avaient rempli de joie et d'espérance la cour de Saint-Pétersbourg, Bon inaction inattendue et ses pertes continuelles répandirent le découragement ; mais Catherine , loin de se désister de son vaste projet, et du choix qu'elle avait fait d'un jeune homme sans expérience pour l'exécuter, faisait de nouveaux efforts pour continuer cette guerre, lorsqu'elle mourut subitement, avant d'en voir l'issue, et sans qu'aucun événement remarquable eût illustré cette dernière entreprise de son règne. Le comte Zoubow, campé sur les bords du Cyrus, reçut tout à coup cette funeste nouvelle, avec l'ordre de Faire prêter serment par son armée a Paul Ier, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Il obéit. Trois semaines après , il reçoit un nouveau courrier avec un gros paquet de dépêches à sou adresse. Il l'ouvre; mais quel fut son étonnement do n'y trouver ni ordre ni instruction pour lui : il était général de l'armée, et toutes les lettres étaient adressées aux chefs des régiments. H fallut dévorer cet affront, et expédier les lettres dont il ignorait le contenu. Il en fut bientôt instruit : elles renfermaient l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai et par le chemm le plus court. Les chefs stupéfaits s'adressent à leur général , et lui représentent l'impossibilité de se mettre en marche dans une pareille saison. Les gorges du Caucase qu'il fallait repasser étaient couvertes de neige, et l'année qui avait cru se porter ou avant n'avait point de magasins sur ses derrières. La eavnlerii", déjà L'Utinuée, se trouvait sans fourrages. Zoubow, en reconnaissant ces vérités, déclara qu'il n'avait rien à leur commander, et qu'ils devaient suivre" les ordres de l'empereur. Cette armée délabrée etsans chefs se mit donc en marche, malgré l'hiver et la disette Chaque colonel , ou plutôt chaque régiment prenant sans ordre la route qui lui sembla la meilleure, il en résulta une confusion et des peuple el les soldais ne lisent pas les gazutcs, et ceux qui les lisenteiagèreiit les échecs qu'oit prétend cacher. (/Vers de Cauleur. }

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

271 GUERRE DE PERSE. embarras qui augmentèrent les désastres de cette retraite plus funeste à la Russie que la perte d'une grande bataille. Les tristes débris de l'armée arrivèrent enfin, après six semaines de marche, à Kislar, au printemps de 1797. Cependant le général Zoubow, qui n'avait reçu aucun ordre, était resté sur le Cyrus avec deux bataillons de chasseurs, apparemment oubliés. Il ne savait trop que devenir, et sa position était dangereuse à six cents verstes des frontières russes. Heureusement pour lui, les Persans et les Lesghis n'apprirent que très-tard la défection de son armée, qu'il prit enfin le parti de suivre. De retour en Russie, il donna sa démission, ainsi que plusieurs des officiers qui commandaient sous lui. Telle fut l'issue de cette grande expédition de l'Irlande, qui vivra longtemps dans le souvenir des Russes. Paul qui l'avait toujours désapprouvée, fit sans doute prudemment de la finir. Mais il le fit sans traité préalable, et d'une manière extraordinaire et bien opposée à ses principes sévères de subordination. Sa passion l'emportait tout entier vers une expédition plus grande et plus lointaine encore, vers la France et l'Italie. Nous verrons bientôt si le résultat de cette nouvelle entreprise sera plus glorieux pour lui. Uikitcad by Co

The text on this page is estimated to be only 19.44% accurate

CHAPITRE XIII. Fin a ma*. La science des finances, si compliquée, si embrouillée partout, et celle du commerce , qui par sa perfection même est devenue aujourd'hui le fléau de l'Europe , sont encore dans leur enfance en Russie. La première fut surtout un secret pour Catherine; ou peut-être la croyait-elle inutile u un despote, qui regarde le bien de ses sujets comme le sien propre , et qui peut à son gré multiplier les charges et les impôts. Pendant le cours de son règne , Catherine a doublé les revenus de l'empire, qu'on peut évaluer de 55 à 60 millions de roubles (1), depuis le démembrement de la Pologne. Mais il ne faut pas croire que cette prodigieuse augmentation soit le fruit de combinaisons profondes et de la perfection de l'industrie nationale. L'impératrice haïssait toute opération financière, dont le succès , quoique certain , eût été lent et progressif. Elle n'aimait point à attendre , et savait d'ailleurs fort bien qu'un ukase émané de sa toute-puissance remplirait plutôt ses coffres que la sage économie d'un Sully et les ingénieuses spéculations d'un Colbert. Le premier, le plus sûr principe de finance, consiste certainement à rabaisser les dépenses au niveau des recettes , et non pas à chercher continuellement à élever celles-ci au niveau des autres , comme le font encore aujourd'hui nos grands spéculateurs. Catherine était femme et prodigue ; elle aimait le luxe et l'éclat; faut-il s'étonner qu'elle ait pensé comme eux? Elle trouva donc plus facile et plus convenable de doubler, de tripler même les impôts. Le Podouschni-oklad (capitation) , les (1)11 eslqueillon de roiiUfta en papier ; le rouble à 3 livres Je Franœ^ou l H- 2î kr. d'empire. (A'o/edc Fauteur.) ' î5

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

376 FINANCES. Posr.hlénie-denghl (lodset ventes), et surtout le prix du sel et de l'eau-de-vie, subirent cette rapide augmentation. Le Podouschn l-ofclad , mot à mot, impôt sur les âmes , est une taxe à laquelle les mâles seuls sont soumis. (Les femmes, (jui étaient autrefois en Russie , comme en Turquie , censées ne pas avoir d'ame, en sont encore exemptes.) Cette capitation, avant 1702, n'allait pas à un rouble par individu ; Catherine la tripla successivement , et nous verrons que Paul la doubla encore. La vente de l'eau-de-vie , comme celle du sel , appartient exclusivement à la couronne ; c'est un de ses principaux revenus. Chaque gentilhomme qui vent fabriquer de l'eau-de-vie fait avec la couronne un contrat par lequel il s'engage à en fournir une certaine quantité pour un prix stipulé. Il s'expose à la confiscation de ses biens, s'il en fabrique davantage que le contrat ne le porte, et l'on fait à ce sujet des visites domiciliaires très-exactes. Cette eau-de-vie est livrée aux entrepreneurs de la couronne, qui ta distribuent dans les cabarets, où elle se vend en détail. Les cabarets {kabahi) se sont prodigieusement multipliés sous le règne de Catherine , qui semblait provoquer l'ivrognerie de ses sujets, pour avoir leur argent. Le profit do la couronne sur cette denrée est exorbitant : elle revend 25 et 30 roubles le vedro, ou barrique, qu'elle reçoit à raison de 1 5 ou 18 roubles. On fait monter ce revenu au delà de 1 0 millions ; mais il n'existe pas un impôt indirect plus onéreux , plus funeste, plus immoral et plus honteux. En Livonie, en Esthonie et dans la Russie blanche, la noblesse avait conservé le droit de fabriquer et de vendre l'eau-de-vie. Les nobles en font le trafic le plus scandaleux : c'est ordinairement à la porte des églises qu'ils établissent leurs cabarets; et les ministres du culte, qui ont souvent part à ce même droit, se gardent bien de prêcher contre l'ivrognerie. (1). ■ (i) En Livonie, les ministres, au lieu de pension, ont une terre avec des esclaves et lous les ilroils seigneuriaux. [Noie de Vanta».) , OigiiizM bf Google

The text on this page is estimated to be only 18.56% accurate

Le commerce des villes maritimes n'a pas moins excité la cupidité du gouvernement. Les douanes ont été partout multipliées , et chaque année a vu naître de nouveaux tarifs et de. nouveaux règlements , tous plus contraires les uns que les autres aux vrais principes. Les taxes mises sur l'importation comme sur l'exportation sont déjà exorbitantes, et finiront par porter le dernier coup au commerce. On eut la simplicité de croire que le poids n'en retomberait que sur les étrangers, sans songer que ceux-ci augmenteraient le prix de leurs marchandises en raison des droits qu'on leur ferait payer. Les douanes de l'empire rapportent environ dix millions de roubles, dont les consommateurs russes font tous les frais. C'est [jour grossir les revenus de l'État, et non pour arrêter les excès du luxe et favoriser l'industrie nationale, qu'on a si Fortement imposé les niaivhamlidL's t-tra nacres. L'importation, loin de diminuer, va toujours en augmentant, et il eu sera de même aussi longtemps que la Russie se verra, comme aujourd'hui, sans manufactures, sans industrie, et que la couret les particuliers voudront vivre sur le même pied que ceux qui trouvent dans leur propre pays tous les objets de luxe et de magni lice née. Une quantité de ces objets sont prohibés; mais les magasins n'en sont pas moins fournis, et les dernières dispositions, par lesquelles l'empereur restreint l'importation par la mer Baltique aux ports de Riga et de Kronstadt , achève de ruiner le commerce , sans empêcher la contrebande. Ces deux ports privilégiés gagnent sans doute à ce nouvel ordre de choses : mais ceux de Libau, de Pern. nt, de Reval et de Narva, réduits à une exportation insignifiante , seront bientôt dans une complète stagnation. Si des règlements ont proscrit un grand nombre d'articles cidevant permis, les objets dont l'entrée n'a pas été prohibée se sout multipliés à proportion , de manière que par le renchéris

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

278 FINANCES. sèment des marchandises la somme pécuniaire de l'importation o considérablement augmenté. Ce sont les Anglais presque seuls qui pompent le numéraire et le plus clair des productions naturelles de la Russie , depuis que cet empire a fermé ses ports à tout ce qui vient directement de France. Le traité de commerce qu'avait conclu le ministre Ségtir était fondé sur des avantages réciproques , des besoins mutuels et des échanges directs entre les deux nations. La Fronce est véritablement le seul pays de l'Europe qui puisse fournir immédiatement à la Russie l'huile et le vin qui lui manquent; l'Angleterre ne produit rien, et fait chèrement payer son industrie (1). Si le gouvernement russe a entravé et rendu plus onéreux à ses sujets leur commerce avec l'étranger, il faut convenir à sa louange qu'il n'a point empêché la circulation intérieure. On n'y a jamais connu l'accise , ni tous ces impôts absurdes qui gênent la communication d'une province à l'autre , et de la campagne à la ville. La villageoise qui apporte une poule au marché n'est pas tenue , comme en d'autres pays, de le dés clarer à la barrière et de payer, avant même de savoir si elle pourra vendre. Mais revenons à notre sujet, dont ces particularités nous éloigneraient insensiblement Les ressources naturelles et forcées do l'empire étaient cependant loin de suffire aux besoins de la cour, à l'avidité dévorante des favoris ou de leurs créatures, et aux fraudes impunies des administrateurs. Il fallait sans cesse créer de nouveaux moyens. La Crimée lut envahie , dépeuplée et pillée en 1784, comme la Lithuanie l'avait été en 17T3. La Moldavie fut rançonnée et saccagée , et la Pologne enfin dépecée et confisquée au profit de la czarine, des Zoubow, des Markow, des (I) Voyez dont les BtleintotmiHb, lettre K. Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

FINANCES. Resborodko , des Souworow et de mille autres spoliateurs subalternes. L'impératrice eut enfin recours aux assignats. En créant ce papier-monnaie, elle s'était solennellement engagée à n'en porter jamais la somme au delà de cent millions de roubles, et la banque, établie à cet effet, devait en répondre. Ces assignats, émis d'abord dans une assez juste proportion avec le numéraire , conservèrent quelque temps leur crédit. Ils facilitaient la circulation intérieure d'un empire immense, dont les paiements se faisant en grande partie en cuivre, étaient sujets à bien des inconvénients- ils facilitaient davantage encore la représentation des fortes sommes qui passaient dans les mains des banquiers et des riches particuliers de la capitale. Les seigneurs de la cour et les joueurs furent d'abord enchantés de pouvoir porter leur argent comptant dans leurs portefeuilles; et au commencement il se fit même un agio , de deux jusqu'à cinq pour cent, en faveur du papier. Cette ressource était trop commode pour ne pas en abuser. La fabrique des assignats, établie sous les yeux de Catherine à Iżarskoé-Célo , n'eut bientôt plus de relâche, et l'on évalua à 600 millions le papier- monnaie mis en circulation [1), On se garda bien d'avouer cette fraude , mais elle était trop manifeste pour duper le public. Les assignats tombèrent, le numéraire devint rare et bientôt disparut. Au commencement de la dernière guerre de Turquie , les assignats ne perdaient encore que dix pour cent; mais aussitôt que les armées furent entrées en Moldavie , dès qu'il fallut tirer l'argent dans les profusions inconcevables dont Catherine a donné l'exemple unique qu'il faut chercher l'une des premières causes de l'énorme multiplication des assignats. L'on se fera une idée nouvelle, mais juste, de sa prétendue générosité, quand on saura que chaque million qu'elle dissipait en prodigalités, par ostentation plutôt que par bienfaisance, était un vol réel fait à ses sujets. Il ne lui en coûtait que quelques rames de papier, et au lieu de l'Europe abusée elle passait pour généreuse et magnanime. (Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

280 FINANCES. leur subsistance du la Pologne, ic numéraire immense qui sorti! de l'empire fit perdre subitement au papier jusqu'il vingt pour cent. A mesure que les espèces devenaient rares , l'on multipliait les assignats. Catherine en créa même une nouvelle espèce sous le nom de billets de cabinet. Ces billets étaient destinés au payement des dettes particulières de l'impératrice ; mais ils ruinèrent un grand nombre de familles aisées qui avaient fait des avances à la cour ; et à la fin personne n'en voulait plus accepter. Ce n'était proprement que des lettres de change à un an d'échéance , et à raison de six pour cent d'intérêt : le termo échu , le cabinet se souciait peu de payer, et on a vu des marchands dans un besoin pressant les négociier à quarante pour cent de perte Le cabinet poussa l'injustice jusqu'à refuser les intérêts qui allaient au delà d'une année, et à exiger un sacrifice de ceux qu'il remboursait. Cette mauvaise, foi, qu'on attribuait personnellement à Catherine, lui ravit le reste de confiance que ses sujets lui conservaient, et que les étrangers lui avaient retirée dès longtemps. On tripla les prix de tout ce qui fut vendu à la couronne ; et comme il y eut toujours un grand nombre d'intrigants et de corrupteurs protégés par les valets, les Femmes de chambre , et les chefs du cabinet, qui se faisaient payer en partageant leur immense profit, il y eut autant de fortunes scandaleuses qu'on avait vu de ruines déplorables. Les années de 1789 à 1795 portèrent les derniers coups aux finances et aux assignats On ne vit plus ni or ni argent , et le cuivre commença à devenir très-rare. On demandera peut-être ce que devint le numéraire? Je répondrai qu'il a toujours été assez rare en Russie , et que la vaste étendue et le peu de population de cet empire rendaient la circulation lente et pénible. Tant que les assignats se soutinrent , les ouvriers , les paysans les acceptèrent, quoique avec répugnance. Quand le papier eut perdu deux tiers de sa valeur, on fut forcé d'employer les coups de bâton pour les faire recevoir dans les campagnes.

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

FIS AMIES. Mais le paysan russo ne s'accoutume point à regarder tiu morceau de papier bleu ou rouge comme une pièce de monnaie. Il l'échange, aussitôt qu'il le peut, contre des espèces d'or et d'argent, qu'il va ensuite enfouir dans les champs et dans les bois, pour les dérober à l'avidité de ses maîtres. Cette coutume d'enfouir l'argent est aussi générale qu'elle est ancienne parmi les peuples rus SOS : elle est d'ailleurs très-naturelle on le paysan n'a ni propriété ni hérédité, où il est forcé souvent de paraître plus misérable encore qu'il ne l'est en effet, pour ne point tenter la cupidité de ses tyrans (I). Il n'est pas possible de calculer les sommes qui sont journellement enlevées, de cette manière, à la circulation. L'aperçu suivant en donnera l'approximation. On compte annuellement trente mille ouvriers maçons, charpentiers, bateliers, fiacres ou cochers { Iswoschtschkis }, qui viennent des provinces éloignées chercher de l'occupation à Pétersbourg, où ils restent cinq ou six mois. Dans cet espace de temps, chacun d'eux gagne au moins 65 roubles, en comptant sa journée à 40 kopeks. Il en résulta un total d'environ deux millions de roubles. Deux tiers de cette somme s'en vont pour leur entretien durant leur séjour dans la capitale, et pour acquitter leurs redevances envers la couronne et envers leurs seigneurs; le reste est converti en espèces dont la meilleure partie est certainement enterrée. La même chose arrive à Moscou, et, proportion gardée, dans les autres villes de l'empire. (!) Le paysan oulcnfoull son ardent, le fait le plus secrètement qu'il le peut; il est surveillé par son pravltell intendant), et il Mil que sa femnie ou ses enfants pourraient le trahir, ou le tolérer. Il meurt le pins soaventsani avoir révélé son trésor : quelquefois il est subitement vendu, fait soi dit, transplanté ailleurs; or, dans tous ces cas, l'argent reste enterré et ne reparait plus. J'ai été moi-même témoin du la déooou verte d'un pareil trésor, radié au pied d'un arbre qui fut renversé par le vent. Le propriétaire élail sans doute mort; car on n'y trouva que des roubles de Pierre 1^{er} et d'Anne. L'introduction du papier-monnaie et les guerres continuelles oal Miigulièrement nulli>lié les enfouissements. (rt'ufc du fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

F1BAMCES Quoique les entrailles de la terre engloutissent de cette manière un aussi grand numéraire (il u'est point encore question ici du cuivre), on ne peut cependant le comparer aux sommes immenses que les profusions de la politique corruptrice de Catherine ont fait sortir de ses États pendant les dix dernières années de son règne. Le prince Potemkin a sacrifié des millions pour acheter les boyards de Moldavie , pour se faire livrer Bender, pour soudoyer ses espions à Constantinople , pour faire révolter les Grecs de l'Archipel , les Albanais et d'autres sujets de la Porte le long du golfe Adriatique (1). Quels trésors u'a-t-on pas distribués aux lâches Polonais qui ont vendu leur patrie (2) ? Quelles sommes n'a pas coûté la défection de l'armée du roi de Suède , la trahison du général Sprengporten et des officiers associés à son sort (3) ? La conjuration du baron Armfeld se faisait également aux frais de la Russie. Qu'on ajoute à ces millions ceux que le comte d'Artois vint solliciter, ceux qu'on envoya à l'armée de Condé et à tant d'émigrés , et enfin les subsides secrets accordés à la Sardaigne, et la solde de tant d'agents clandestins répandus dans toutes les cours et tous (I) Consulter clans tes Èclaircistemel* la lettre L. {note de l'nuleur.) fl) moteur plaçait ici plusieurs noms Polonais. Quoique et» noms restassent sous sa responsabilité, nous les retranchons : Il ne faul qu'une nation généreuse, qui, par son courage, a toujours intéresse: l'Europe a ses malheurs, y ajoute encore en éternisant ses haines et ses divisions. {Noie du noue, éditeur.) (3) Le général Sprengporten a non -seulement vendu sa patrie comme Suédois, mais encore tralii son ami ; car il était celui de Gustave, qui l'honorait de son intimité. C'est lui qui machina la défection de l'armée suédoise, lorsqu'elle marchait sur Pélrrsbourfj, et qui servait de guide AUX géuiirauï russes dans leurs expéditions contre ses compatriotes. Il furça mima son tils, jeune homme loyal et intéressant, à combattre contre eux. Ils furent blessés l'un el l'autre au combat de Saint-Michel. Le père reçut une balle dans l'aine, qui le métamorphosa en eunuque. Après s'en élre servi, Catherine le méprisa, el il eut le sort de tous les traîtres. Mais Paul le distingue aujourd'hui, et on pour/ail bien lc voir ligurerde nouveau. ! rtofe de Vautour.] OigiiizM ûy Google

The text on this page is estimated to be only 21.07% accurate

FINANCES. les pays , soit pour susciter des ennemis à la France , soit pour y ourdir d'autres complots. La multiplication monstrueuse des assignats, l'altération progressive des monnaies d'or et d'argent , leur rareté toujours plus vivement sentie , ne furent pas moins funestes. Le crédit tomba tellement chez l'étranger, qu'en 1793 et 1794 le rouble en espèce se trouvait au-dessous de sa valeur intrinsèque d'après le change sur Londres et sur Amsterdam. Cette circonstance produisit les spéculations les plus désastreuses pour la Russie. Les juifs de Pologne achetèrent les roubles partout, pour les revendre ensuite en Prusse et en Autriche, où ils étaient refondus avec avantage. Ce trafic ruineux se fit avec plus de préjudice encore dans les ports de Riga , de Réval et de Courlande. Les spéculateurs envoyaient leurs agents dans toutes les provinces à la recherche des roubles d'argent , et l'exportation qui s'en fit est incalculable. Le gouvernement prit quelques mesures pour arrêter le mal , lorsqu'il n'était plus temps : les inquisitions rigoureuses mirent au jour bien des coupables ; mais les punitions qu'on leur infligea ne firent point rentrer le numéraire exporté. Le cuivre restait l'unique soutien des finances; mais, par une conduite inconcevable , le gouvernement se retrancha lui-même une partie de cette dernière ressource, et le seul empire de l'Europe qui renferme de riches mines métalliques , se trouva n'avoir plus que du papier. On sait que la Sibérie abonde surtout en mines de cuivre. Les plus considérables appartiennent à la couronne ; les autres sont entre les mains de quelques riches particuliers, tels que les Strogonow, les Démidow, les Tourtschaninow, Sabakin , etc. , qui les font exploiter pour leur compte, moyennant une certaine rétribution envers la couronne. Depuis 1770 jusqu'en 1780 , les mines impériales du Kolivan et d'Orenbourg furent d'un rapport extraordinaire , non seulement en cuivre, mais encore en or et en argent. Un homme

The text on this page is estimated to be only 16.01% accurate

28-1 FINANCES. probe en avait l'administration , et sa vertu , demeurée pure et intacte à côté du métal corrompu, est un exempt trop rare à offrir pour ne point le retracer ici. Le lieutenant général Yhrmann, Livonien, commandant l'armée des lignes contre les Tatars et les Kalmouks, avait aussi la direction générale des mines du Kolivan ; il est authentique que, dans l'espace de dix années, il a fait exploiter et envoyé à Pétersbourg onze mille cinq cent vingt-sept pouds d'argent , et trois cent quatre-vingt-quatorze pouds d'or en barre (le poud est un poids de 40 liv.) ; il a de plus payé annuellement cent mille roubles au gouvernement de Tobolsk pour la capitation des ouvriers employés aux mines , et versé, à chaque nouvel an, cinquante mille roubles en or dans la cassette particulière de l'impératrice. L'immense quantité de cuivre n'est point comprise dans cet énorme calcul ; on n'y fait pas entrer non plus les frais d'exploitation, les appointements des officiers , ni l'entretien des bâtiments , digues et usines , qui étaient défalqués à part. Yhrmann laissa encore six cent mille roubles en argent monnayé dans la caisse, lorsque les intrigues le forcèrent à quitter son poste (1). L'activité , le désintéressement, l'humanité de ce digne homme, le (irentehérir dans ces contrées éloignées et barbares (2) ; mais le bon ordre qu'il y avait établi disparut avec lui. Depuis son rappel , le produit decesminesest toujours allé en diminuant. Ce n'est pas qu'elles (I) Voir aux SclaiivUstmenh à la lettre M. (2} Leur sage exploitation n'est pas le seul service nue te général Yhrmanii rendit a l'Etat et à l'humanité dans ces contrées sauvages, l.a petite vérole, autrefois inconnue en Sibérie, y causait cl y cause encore îles ravages comparables a ceux de la pale : les liabilants regardent cernai, que les Russes y ont apporte, comme une malédiction iluciel, et les mères mêmes abandonnent leurs enranls qui en sonl atteints. C'est à oe fléau qu'il luul altrilmi-i' la dépopulation immense qui, depuis cinquante ans, afflige ceb vastes contrées. Un des premiers soins du pesterai fut d'y remé. ■lier en faisant pratiquer l'inoculation, l.a superslilion de ces peuples barbares y mil des obstacles presque invincibles ; 11 fallut employer la force autant que In persuasion. (Note deCanUur.) L'i i I Z'j'l b, Go

The text on this page is estimated to be only 20.03% accurate

KtNANCES. 28fi soient épuisées ; au contraire, on en a découvert de nouvelles, et le nombre des ouvriers nécessaires à leur exploitation a été augmenté ; ce sont les négligences , les fraudes , les vols de la plupart de ses successeurs, qui ont opéré cette grande diminution. Les mines du Kolivan rapportent près de la moitié moins qu'autrefois. ' Le général Yhrmann , à force d'intelligence et de travaux, avait rendu navigables plusieurs petites rivières qui s'embouche dans les grands fleuves , comme l'Irtisch et l'Oby : il les faisait nettoyer chaque année pour prévenir les encombrements, causés par la fonte des neiges et l'éboulement des terres. De cette manière , les transports se faisaient par eau et à peu de frais : après lui, toutes ces précautions furent abandonnées , et l'on traita la partie des mines aussi mal que les autres branches d'administration. Autrefois le poud de cuivre (40liv.), rendu à la monnaie de Pétersbourg, ne revenait qu'à huit ou dix roubles, tous frais compris : dans la suite, il revint jusqu'à vingt roubles, et plus ; de manière que la couronne perdit jusqu'au bénéfice du monnayage. Plutôt que de prendre des mesures efficaces pour obvier à ce mal , dont la cause ne pouvait plus être ignorée , on afferma le revenu des mines de cuivre à un riche Arménien , nommé Lazarow (1). Les ministres sacrifièrent ainsi les intérêts de l'Etat à leur propre avarice; car il est certain que l'Arménien , pour faire agréer sa proposition , leur abandonna une partie du profit. Dans les premières années de son bail , Lazarow livra assez singulièrement la quantité de cuivre stipulée ; mais voulant par la suite s'épargner les frais du transport, et ayant trouvé un débouché avantageux, il vendit le cuivre à l'étranger, et, sans doute de connivence avec les ministres , il fut reçu à payer en papier une partie des sommes qu'il aurait dû livrer en métal Les effets de cette pernicieuse opération se manifestèrent bien (il Voir aux Éclaircissements à la lettre M.

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

28G FINANCES. tôt. Le cuivre devint rare, et la banque, ne pouvant plus échanger les assignats, fut prête à faire une honteuse banqueroute. Tel était le délabrement des finances et du crédit au commencement de 1796. Le gouvernement avait, à cette époque, plus besoin d'argent que jamais. La guerre de Perse, celle qu'on méditait contre la France, exigeait des sommes considérables, malgré les subsides promis par l'Angleterre. Le mécontentement général dans les provinces, la famine qui, depuis trois ans, affligeait la Russie blanche et l'Ukraine (1), permettaient d'autant moins de recourir à de nouveaux impôts, que, l'année précédente, on avait augmenté la capitation et créé de nouvelles taxes. Le prince Zoubow voulut cependant essayer ce moyen dans la province d'Ekatérinoslaw, dont il était gouverneur, dans la persuasion que, s'il y réussissait, les autres départements suivraient cet exemple. Le général Korwat, son parent, et alors son lieutenant à Kkatérinoslaw, lui répondit du succès. En conséquence il publia une nouvelle taxe sur l'eau-de-vie; mais, contre son attente, la noblesse s'y opposa et envoya des déni. On sera peut-être surpris de n'en entendre faire mention (l'une famine en Russie. Les gazeliers de Paris diront qu'ils n'en ont rien su, et que les voyageurs anglais n'en partent pas. Le fait n'est malheureusement que trop certain. Tandis que l'impératrice envoyait ses flottes pour affamer la France, ses propres sujets mouraient de faim dans les provinces de Mohilowet de Pololsk, d'où l'on avait tiré tout le grain pour les armées qui saccageaient la Pologne. Des milliers de paysans moururent d'inanition, ou s'enfuirent dans les forêts de Lithuanie, en 1793 et 94; d'outre» ne soutinrent leur existence qu'en se nourrissant d'herbes et de pain d'écorce de bouleau. Le gouverneur de ces provinces, Paasekl, l'un des assassins de Pierre III, vivait alors à la cour dans le luxe et la débauche. La Russie devrait être à l'abri de ces fléaux. C'est un pays de groins, mais la fabrication des eaux-de-vie en consomme la plus grande partie; et, d'un autre côté, la longueur des distances et la difficulté des transports empêchent la célérité des secours. Maigre! les ordonnances des souverains, on néglige partout l'entretien des magasins établis pour suppléer aux années de disette,* occasionnées par les sécheresses ou pluies trop abondantes». [Note de l'auteur.] OigiiiizM Dy Google

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

FinATfCES. 2S7 pmés à la cour Zoubow n'osa pousser les choses plus loin, d'autant que [es soldats et les paysans ayant appris ce prochain, renchérissement de leur boisson favorite , s'étaient ameutés en quelques endroits ; cependant it empêcha que les députés ne fussent admis devant l'impératrice , et il chercha d'autres xspédients pour remédier aux besoins impérieux de l'État, dont lui, ses frères et ses créatures étaient les véritables vampires. On s'arrêta à la plus dangereuse de toutes les mesures. L'altération générale des monnaies fut décidée , et l'on commença par le cuivre. Les anciennes pièces de cinq kopeks furent marquées au coin de dix kopeks; on en fit autant des nouvelles avec une légère augmentation de métal ; quant aux pièces d'argent, celles de dix kopeks devaient remplacer celles de vingt, et ces dernières en valoir trente. Les roubles et les impériales (pièces d'or) auraient perdu un sixième de leur poids, en conservant la même valeur. La célérité que l'on mit à cette opération est incroyable. La nouvelle monnaie établie à cet effet dans le château de Strelna , ancienne demeure de Pierre Ier sur le golfe, fut eu pleine activité dès le mois de septembre. La cour se promettait de grands avantages de cette mesure désespérée : en haussant le prix des espèces , elle croyait augmenter et doubler tout à coup la masse du numéraire; elle se flattait de pouvoir alors retirer à bas prix une partie des assignats, et rcleverle prix de ceux qui resteraient en circulation. Plusieurs millions de cette monnaie altérée étaient prêts. La Russie entière attendait avec inquiétude leur émission , fixée au 1er janvier i 797. L'impératrice mourut au mois de novembre, et laissa à son successeur les finances dans le plus grand désordre. Cette plaie mortelle de l'État Tut la première sur laquelle Paul porta sa main expérimentée. Comme nous l'avons dit précédemment , il suspendit très-sagement la fabrication de la nouvelle monnaie, et déclara qu'il allait employer tout son pouvoir et tous ses soins à rétablir le crédit des assi

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

tlï ANGES. gnats et à diminuer leur masse. Il commença par de grandes réformes dans les dépenses énormes de la cour, réformes que Catherine avait elle-même eôûri entreprises quelque temps avant sa mort ; il prononça de sévères punitions contre les déprédateurs des deniers publics, si communs et si tolérés en Russie; il manifesta en générai une forte volonté pour tout ce qui tendait au rétablissement de l'ordre et à l'économie dans les finances. Ces seules démonstrations produisirent d'abord un bon effet , et les assignats haussèrent de dix à quinze pour cent. Les Russes , accoutumés à croire bonnement que tout est possible à leur souverain, s'imaginèrent que, pour remettre le papier en crédit et faire couler le Pactole dans l'empire , il suffirait d'uu ukase. Paul semble avoir eu la même idée de sa puissance ; car il ordonna que le rouble eu papier serait au taux du rouble en argent. Cet ordre, assez semblable à un décret du règne révolutionnaire en France, eut approchant les mêmes effets ; et Paul , voulant être ponctuellement obéi, crut également rétablir la confiance par la force (I). Il pensa que des opérations financières se faisaient comme des évolutions militaires , qu'on peut introduire et faire aller, la canne à la main. Une mesure plus efficace et plus favorable- au crédit des assignats fut d'en faire brûler publiquement pour la valeur de six millions. Le procureur général mit solennellement le feu aux papiers encagés, et Paul , de son balcon, assista avec sa cour à cette conflagration. Pour constater l'anéantissement du papier, le prince Kourakin eu présenta en cérémonie les cendres à l'empereur, et un peuple immense rassemblé sur la place du palais poussa des cris de joie. (i) Le» premiers Jours nui suivirent celle ordonnance, Te grand-duc Constantin allait lui-même incognito dans les uouliuues échanger du papier contre du numéraire, et II dénonçait a l'empereur les marchands i[ul agiotaient. On fermait leurs boutiques, et on les punissait. {SotedeVaiileur.)

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

FINANCES. 289 Le papier-monnaie , dit un auteur allemand, est une béquille sur laquelle un Etat malade peut être forcé de s'appuyer; mais il doit la jeter au feu, aussitôt qu'il sent renaître ses forées. Cette exécution aurait produit un effet durable, si l'on n'avait bientôt appris que ces assignats brûlés avec tant de solennité ne faisaient point du tout partie de l'énorme quantité mise en circulation depuis une dizaine d'années ; ils n'étaient qu'un reste de f immense provision de ceux que Catherine faisait fabriquer secrètement pour les émettre selon ses besoins. L'empereur voulant à tout prix faire hausser cette monnaie, le comité des finances eut ordre d'en proposer les moyens. Ignorance crasse, présomption choquante, cupidité insatiable, voilà quel était le caractère des chefs de finances sous Catherine, Couvrir un déficit par un plus grand déficit , multiplier les charges directes et les dépenses inutiles , voilà quel avait été leur savoir-faire. L'augmentation du numéraire circulant parut le moyen le plus efficace au comité que Paul consulta. Mais où prendre l'or et l'argent? Nous venons de voir le dépérissement où tombaient les mines de Sibérie ; et la monétisation de la vaisselle et d'autres expéditions semblables n'offraient pas assez de ressources. On crut avoir enfin trouvé la pierre philosophale dans le revenu des douanes. Par un nouveau tarif, toute marchandise importée ou exportée, soumise à un impôt, dut dorénavant le payer en monnaie étrangère , nommément en écus et en ducats de Hollande , et par surcroît de raffinement ou taxa ces capei'es au-dessous de leur cours ordinaire. On crut par là amasser suffisamment et à bon compte de l'or et de l'argent étranger , pour en fabriquer des impériales et des roubles. Le négociant, forcé d'avoir des ducats et des écus pour retirer ses marchandises des douanes , acheta à tout prix ces espèces dans l'étranger; et cepri\ augmenta de manière, qu'aujourd'hui il paye l'écu 213 kopeks et le ducat 508, tandis qu'il est obligé de livrer à la douane le premier pour 130 et le second pour 350. Le premier résultat sensible de cette opération est RUSSIE. 25

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

F1NAKCF.S. (pie , malgré qu'il soit entré de l'or et de l'argent dans les coffres du souverain, les assignats, loin de hausser, ont encore baissé de vingt pour cent, et se retrouvent au taux où ils étaient à la mort de Catherine ; c'est-à-dire à cinquante pour cent de perte. Les négociants cherchent à se dédommager de l'impôt excessif mis sur leur industrie, par le prix exorbitant qu'ils mettent à leurs marchandises , et par la contrebande, qui , vu l'immensité des frontières et la vénalité des employés, est plus facile en Russie qu'ailleurs. Pour payer les produits étrangère, le marchand russe n'a que son papier et les productions du pays; mais sa perte sur les assignats étant trop considérable, il livre de préférence les productions. Cette dernière circonstance n'est pas moins nuisible a l'État, puisqu'elle donne à une exportation réelle tout le désavantage de l'importation, et qu'elle cause un véritable déchet dans)c bilan du commerce de la Russie. C'est ce que les Anglais se gardent bien de faire apercevoir. Les espèces d'or et d'argent, devenues toujours plus rares, ont enfin cessé d'être monnaie ; elles ne sont plus que des métaux , des marchandises à prix fixe. Le cuivre et le papier sont désormais le seul signe représentatif des valeurs en Russie. Ou en revint à la fonte de la vaisselle des gouvernements. Voici ce que c'était. Catherine qui mettait du luxe et de la magnificence partout, avait, dans chaque chef-lieu de province fait bâtir un hôtel pour le gouverneur et les premiers commis des différents bureaux. Les hôtels avaient été richement meublés aux frais de l'État, et chaque gouverneur avait en même temps reçu un service d'argent de quatre- vingts couverts , pour en faire usage dans les jours de cérémonies et dans ces grandes fêtes dont nous avons parlé. Le moindre de ces services valait cinquante mille roubles, et ceux des grandes villes le double. Le comité des finances , oubliant que le transport et la façon de cette immense argenterie faisaient le tiers de sa valeur, crut avoir trouvé un trésor capable de remédier à la pénurie du numéraire. Les vingt-trois gouvernements en possession de DigilizKi Dy Google

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

FINANCES. 291 cette vaisselle furent obligés de la rendre et de la livrer à la monnaie , et même de bonifier ce qui s'en était perdu pendant les quinze ans qu'elle avait servi. Sa valeur intrinsèque allait à peine à un million. Ce produit, bien au-dessous de ce qu'on avait attendu, étonna l'empereur, qui changea tout à coup la destination de la vaisselle: Les plats, les plateaux, les assiettes et les soupières , loin d'être convertis en roubles , se virent métamorphosés en casques , en cuirasses , et autres pièces de l'armure des quatre cents gendarmes formés pour figurer au couronnement à la place des soixante-dix chevaliers-gardes de Catherine. Après cette cérémonie , la troupe trop dispendieuse des gendarmes fut réduite à quatre-vingts, et la cassette impériale se trouvant épuisée, on abandonna les armures d'argent aux orfèvres qui les avaient fabriquées, pour prix de leur travail. Voilà où aboutit cette opération financière. C'est donc avec raison que l'on peut dire que la Russie s'est ruinée avant d'avoir été riche , comme on a dit que la nation s'était pourrie avant d'avoir été mûre (I); mais personne n'a moins que les Français le droit de rire de ces opérations financières. Après les déplorables aventures des billets de Law et la catastrophe récente de leurs assignats, ils s'étonneront sans doute qu'après une circulation de vingt ans , des abus et des falsifications de toute espèce, des hausses et des baisses continuelles, le papier se soutienne encore en Russie, et qu'en ce moment il ne perde que quarante à cinquante pour cent. Ce papier n'a cependant jamais eu pour base et pour garantie des milliards de domaines nationaux, et l'honneur et la bonne foi d'un peuple libre , mais la parole et la volonté d'un despote ! Si , d'un côté , Paul a commencé des réformes salutaires , et s'il tâche de mettre plus d'ordre dans sa dépense, de l'autre côté il a fait de nouvelles brèches à ses finances par des prodiges C'est Diderot et Rhullère qui se sont ainsi exprimés. f Note de Vautour.)

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

392 FINANCES. galitsimpolitiqug et inconsidérées, par des innovations inutiles et mal combinées , souvent pernicieuses, et qui toutes plus ou moins tendent à épuiser les ressources de l'empire. On a vu dans quelques papiers publics l'énumération des gratifications immodérées qu'il a faites, et j'ai déjà parlé de celles qu'il distribua, à l'occasion de son couronnement , à des personnes, pour la plupart, déjà gorgées d'opulence. Hélas! le pauvre qui environne les souverains reste toujours pauvre , et le riche y accumule les richesses ! L'impératrice, enfin plus prudente, s'était fait une loi de ne plus aliéner les domaines de l'ancienne Russie; elle faisait rarement une exception en faveur de ses plus chers favoris , à qui elle ne donnait guère que des terres confisquées et plus souvent achetées. Ordinairement, les dépouilles des pays voisins envahis par ses armées alimentaient sa générosité. Paul a suivi une méthode toute différente, et, dans l'espace de dix mois , il a plus distribué de paysans en Russie que sa mère ne l'avait fait pendant dix ans. Il en sentira bientôt l'inconvénient : il ne lui restera plus rien à donner; et le Russe qui ne sert que pour obtenir des esclaves, le Russe accoutumé à toujours recevoir, cessera d'être attaché à ses autocrates , à moins que ceux-ci ne trouvent continuellement une autre Crimée, une seconde Pologne et une nouvelle Courlande, pour en offrir les sanglantes dépouilles à la voracité de leurs généraux, de leurs ministres et de leurs courtisans. Tout homme qui réfléchit , doit être saisi d'indignation quand il entend prôner ces extravagantes largesses cumulées sur un individu déjà opulent, qui dévore seul, dans le luxe et la débauche, un revenu suffisant à l'entretien de cent familles, à la récompense méritée de mille citoyens, qui servent l'État dans l'obscurité et traînent leur vie dans l'indigence. Outre ces prodigieuses distributions d'esclaves , Paul a dissipé en argent comptant des sommes incalculables. Fidèle à sa répugnance pour tout ce qui a servi à sa mère, il n'a pas voulu placer sur son

Oigitized by Coogl

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

FINANCES. front le diadème qu'elle avait porté avec tant d'éclat pendant trente -quatre ans. Le joaillier Duval a été chargé de faire une couronne beaucoup plus riche , et qu'on évalue à plusieurs millions C0- La cérémonie du couronnement a couté-des frais immenses, auxquels on aurait pu donner un meilleur emploi, ainsi qu'aux six cent mille roubles payés au Crèsus-Jpicius Besborodko pour son palais de Moscou (2). Une autre source intarissable de dépenses ruineuses , est la manie d'abattre et de construire , qui possède le turbulent empereur, et l'aversion qu'il a pour toutes les maisons qu'ont habitées sa mère ou ses favoris. Le palais d'hiver n'existe que depuis quarante ans ; il est plus que suffisant pour loger toute la famille impériale. Plusieurs galeries uissent ce palais au ci-devant pavillon des favoris, précieusement meublé, et qu'une autre galerie joint encore au vaste palais de l'Ermitage. Le ci-devant palais Schépélef no-foit plus également qu'un seul et même bâtiment avec l'Ermitage et le pavillon des favoris , de manière que tous ces t (I) Il laudrai! un volume pour décrire les cérémonies et les honneurs avec lesquels (vllu couronnu la! !r l i pi. 1 . ' c dt' chi'f le joaillier Du val Jusqu'au palais de l'empereur : Jamais l'arche d'alliance, dans les marches du peuple (le Dieu, ne fut environnée de lanl de crainte et de tant de pompe. Le JnnillitT, cosinir un ;uitri; l'y^nĩMioii, |i;t t>\\,\\^\\ île t-milii-r h genoux et d'adorer son ouvrage. (Kote de l'auteur.) (s} Besborodko, dont nous avons donné le portrait historique dans ce qui précède était naturellement paresseux. Épuisé par la débauche, il eut souvent des velléités de retraiti:. Il avait à wt efie lliâli une maison magnlOque à Moscou. L'empereur y logea pendant les fêtes de son couronnement L'immensité du terrain occupé par Jea jardins le frappa, (luel superbe emplacement, s'écria-t-il, pour exercer un régiment! Cette exclamation n'échappa pain! à LU'-.liyrjJiio. Durant la nuit, les arbres , les berceaux, les parterres, les fontaines, tout fut enlevé ou détruit. Ce beau jardin n'offrit plus le lendemain qu'un sol nu et sahlé, propre à servir de place d'exercice. Besborodko poussa l'attention encore plus loin. Mademoiselle Kélidow , alors favorite, lojieail dans une maison voisine ; il eut soin d'y faire pratiquer une galerie de communication 'avec les appartements de son maître. L'cmpercurendiantclui acheta sa maison au poids de l'or, et le fit prince et altesse. (A'otc de Cautcur.) M. DigiiiziM bf Google

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

394 FINANCES. édifices réunis, et plusieurs autres hôtels qui les environnent, forment un ensemble d'une étendue immense et offrent des logements commodes et magnifiques. Près de là est le palais de marbre, capable lut seul de loger un souverain. Le palais d'Anitschko w a le même avantage. Reste encore le palais de Tauride, qui, avec les augmentations nouvelles, présente un séjour vraiment impérial. Le palais d'été, dont nous avons parlé, était encore très-habitable ; mais un nouveau palais dédié à saint Michel s'est fièrement élevé sur ses ruines , et a coûté des millions, motus par le goût et la magnî licence qui y régnerent , que par la célérité qu'on dut mettre dans cette construction , commandée par un ordre du ciel , comme celle du temple de Jérusalem. Paul, qui détruit tout, pour tout refaire à sa manière, semble ne vouloir habiller aucune maison occupée par ses prédécesseurs. Tzarskoé-Célo , qui a absorbé tant de trésors , qui a fatigué tant de bras, et qui renferme tant de monuments précieux, est abandonné, comme nous l'avions prévu. Les pyramides commémoratives, les colonnes rostrales deTchesmé, les portes triomphales du vainqueur du Kagoul(i), seront bientôt couvertes de mousse et de fange. Il faudra chercher un jour leurs* débris dans ces marais immondes, que la voix de Catherine avait transformés en lacs limpides et revêtus de marbre. Ces longs portiques , ces berceaux de verdure , où cette femme célèbre venait méditer ses projets toujours grands , mais souvent injustes et dévastateurs ; le mausolée du beau Lanskoï, qu'une impératrice amoureuse a tant mouillé de ses larmes, tout enfin va disparaître, et ces lieux naguère enchantés vont se convenir en décombres, et reprendre leur difformité primitive. Cet or qu'absorbèrent tant d'embellissements , les sueurs qui arrosèrent tant de travaux , ces chefs-d'œuvre des arts et du luxe , tout sera perdu pour la postérité. De nouveaux trésors, de [[JLn Kagnulest nue petite rivière de la Bessarabie, où le comle Roumanzow gagna une grande bataille contre les Turcs. Paul fuit élevei aujourd'hui à ce général une pyramide sur la place du palais de marbre.

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

FINANCES. 295 nouvelles sueurs iront s'engloutir à Gatschina, à Pawlowsky, ou en d'autres lieux favorisés, qui exerceront à leur tour le génie destructeur de quelque successeur de Paul. S'il est permis à un particulier d'avoir ses goûts et ses fantaisies, à plus forte raison les doit-on accorder à un souverain ; mais un souverain qui, en montant sur le trône, trouve, comme Paul l'a publié lui-même en plusieurs ukases et manifestes, ses finances délabrées, le crédit de l'État anéanti, les provinces épuisées par la famine et la guerre, une administration viciée dans toutes ses parties, des désordres, des abus, des dilapidations de toutes les espèces, des tribunaux corrompus, etc., un tel souverain, dis-je, ne devrait pas, ce semble, commencer son règne par abattre des palais, pour en bâtir de nouveaux, ou en acheter d'inutiles, lorsque ses prédécesseurs lui ont laissé tout ce qu'il peut désirer en ce genre de luxe impérial. La petite maison de bois qu'habitait Pierre 1^{er}, et qu'on voit encore sur la rive droite de la Neva, ne fait-elle pas honte à ces amas de palais entassés sur la gauche de ce fleuve ? Paul, dès les premiers jours de son règne, annonce des réformes, promet de l'exactitude, de l'économie, déclame contre les prodigalités de sa mère, et nous le voyons aussitôt dissiper des millions pour des patois et des couronnes; et nous le voyons répandre des prodigalités plus grandes sur des personnes sans services, et le plus souvent incapables d'en rendre, tandis que les anciens serviteurs de l'État sont expulsés. C'est ainsi qu'on a vu Driesen, lieutenant réformé du service de Prusse, attaché au duc de Courlande, recevoir tout à coup la superbe terre d'Eckhof, évaluée à deux cent mille écus. Ce Driesen est un homme sans mérite et sans moyens; mais sa taille est colossale, et son maintien soldatesque : on en a même fait un général, et finalement un gouverneur de Courlande. Le baron de ĭicolai, pour ses services de bibliothécaire et de secrétaire de l'impératrice, a reçu trois mille paysans aux envi

The text on this page is estimated to be only 16.95% accurate

29G FIN AKp£S. rons de ta capitale; c'est approchant trois mille louis de revenu. Le féroce Arakschéieff dont nous avons parlé, en a obtenu bien davantage , pour des services de caporal , etc. Une foule d'émigrés français ont en la même part de ces libéralités mal entendues , et au grand scandale de tous les Russes. Certes ce serait être injuste, impitoyable, que de blâmer l'empereur d'avoir donné des secours aux émigrés : ils sont malheureux, persécutés; les princes leur doivent assistance. Ce n'est donc point cette assistance qu'on lui reproche, mais des prodigalités répandues sur plusieurs d'eutre euv qui n'étaient pas dans le besoin. Je ne citerai que Choiseul-Gouffier, qui assurément n'est pas celui qui mérite le moins d'être distinguée. Choiseul-Gouffier, ex-ambassadeur à Constantinoplo , avant de quitter son poste, vendit son mobilier, et fit transporter eeluide l'hôtel de France chez le chargé d'affaires russe, Gwastow, qui, à la vérité, sel'appropriä, mais qui fut ensuite contraint de lui en restituer la valeur. Il vendit également le vaisseau sur lequel il était arrivé à Cberson , et l'impératrice lui payä treutcsixmilleccus sa vaisselle plate, pour en faire présent au comte Valérien Zoubovv. Cboiseul vint donc en Russie avec un capital connu décent mille écus. Ou lui lit malgré cela une forte pension, et les terres qu'on lui a données en Pologne sont évaluées à deux cent mille roubles. Outre cela, ses fils ont été avantageusement placés ; lui-même a eu des emplois lucratifs, et il n'était pas un des émigrés français qui ont le plus perdu , puisque sa femme , restée en France, y avait conserve une partie de sa fortune. On a vu également les Esterbnzy , les Saint-Priest, les Lambert, lesPolignac, les d'Àutichamp , et cent autres moins connus i recevoir à la cour de Russie , non pas l'hospitalité due au malheur, ou l'aecueil fait au mérite , mais les récompenses qu'on accorde rarement à ceux qui ont bien mérité de leur pays. Ils gagnèrent les bonnes grâces de Paul et de Catherine à force* de haine contre leur propre patrie ; et les dépouilles des Polo

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

FINANCES. 397 nés exilés, ou morts pour la liberté, les ont bien dédommagés des pertes qu'ils ont pu faire en France. Ne serait-il pas de l'équité du gouvernement français d'employer les possessions des émigrés à qui la Russie en a donné en Pologne, au dédommagement de ces braves Polonais qui ont tout perdu et qui versent aujourd'hui leur sang sous les enseignes de la république? On ne dira plus rien de tous ces traîtres qui ont vendu la Suède ou la Pologne. Ils sont tous en Russie, et jouissent, du moins à la cour, d'une considération réservée à la vertu et à la fidélité. On y voit des hommes que nous ne voulons pas nommer, mendier et obtenir amplement le salaire des maux qu'ils ont faits, ou voulu faire à leur patrie. C'est en Russie que trouvent asile et protection les frères dénaturés, les fils rebelles de vingt petits souverains du Caucase et du Taurus, que l'on acharne les uns contre les autres. C'est à Pétersbourg que l'on voit cet avare Batal-Pacha*, séraskier turc, qui se rendit et se livra avec une partie de son armée aux Russes, dans le Kouban, exemple de trahison rare chez les Musulmans. C'est là qu'on a vu les hospodars de Moldavie et de Valachie recevoir le prix de leur félonie envers la Porte : ils avaient trafiqué des provinces confiées à leur foi ; ils avaient fait désertir des milliers de Moldaves et de Valaques, les véritables opprimés, mais non serfs, pour devenir esclaves dans les déserts du Bog et du Dniestr. La Russie a acheté des créatures et soldé des factieux partout ; et c'est avec raison que les Russes mêmes avaient parodié ce vers de Voltaire : Et la cour de Louis est l'asile des rois, par celui-ci ; La cour de Catherine est l'asile des traîtres.

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

CHAPITRE XIV. Les Cosaques. Souworow promettait à Catherine de faire la conquête de la France avec cinquante mille Cosaques. Ce n'est pas que le moderne Attila prétendit, par cette forfanterie, dire que les Cosaques étaient l'élite des armées russes : il voulait au contraire exprimer son mépris pour les Français, et désigner quel genre de guerre il fallait leur faire. Un barbare couvert de lambeaux, décoré d'une barbe hideuse, monté sur un cheval affamé, armé d'une lance et d'un fouet, lui semblait l'épouvantai ! propre à poursuivre et à punir une troupe d'esclaves mutins. Une notice historique et détaillée sur ces enfants du Nord ne pourra que rectifier les idées qu'on s'en est formées d'après des relations inexactes. Elle est d'un homme qui a fait la guerre avec eux, visité leur pays et étudié leurs mœurs et leur histoire. La belliqueuse nation des Cosaques diminue de jour en jour. Elle le disparaîtra bientôt de la surface de la terre , ainsi que tant d'autres sur lesquelles le sceptre russe s'est appesanti, à moins qu'une heureuse révolution ne vienne bientôt la délivrer du joug qui l'écrase et l'anéantit. Son origine n'a pas encore été bien débrouillée ; mais elle ne paraît pas être la même que celle du peuple russe. Les Cosaques sont probablement les restes très-nommés des peuplades qui occupèrent autrefois les vastes pays situés entre le Wolga, le Tanaïs, la mer Noire et le Borysthène ; peuplades connues dans les annales moscovites sous les noms de Kiosari et de Pastinaci (Khosares et Petschénég)

98 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

LES COSAQUES. 309 gués), éternels ennemis des anciens grands princes de Kiowic, et d'origine slavonne. Batti-Khan et ses Mongoles les écrasèrent à leur passage, vers le milieu du treizième siècle. Les débris de ces différents peuples s'amalgamèrent sous la domination des Tatares, et partagèrent le sort des Russes asservis par les mêmes conquérants, jusqu'à la fin du quinzième siècle. C'est sans doute pendant cette longue et cruelle époque qu'ils s'accoutumèrent à la langue russe-slavonne, en conservant toutefois beaucoup de mots de leur idiome primitif. Après l'expulsion des Mongoles, dont ils avaient également contracté beaucoup d'habitudes, ils restèrent dans leurs immenses steppes (plains incultes) et créèrent une espèce de république démocratique et militaire, qui forma une barrière entre les Russes et les Tatars-Nogaïs. Devenus par la suite puissants et même dangereux à leurs voisins, les khans de Crimée, les czars de Moscovie, les Turcs et les Polonais tentèrent alternativement de les soumettre ou de les détruire, et cherchèrent enfin à se les attacher. Malheureusement pour les Cosaques, le lien qui unissait leurs différentes tribus se relâcha insensiblement, et l'ambition de quelques familles acheva de le dissoudre. Ils n'ont cependant jamais cessé de se regarder comme un même peuple, et de se traiter de frères. Vers la fin du siècle passé, les Cosaques ukrainiens reconnurent la souveraineté de la Pologne, et les Cosaques du Don ou Tanaïs, ainsi que celles de leurs tribus qui habitaient la rive gauche du Borysthène, se soumirent à la Russie. Ils se réservèrent toutefois leur ancien régime et une partie de leur indépendance. Ceux du Volga et du Taïk restèrent encore libres. C'est à cette époque que les plus déterminés et les plus jaloux d'une entière liberté se retirèrent dans les marais et les îles inabornables au delà des cataractes du Borysthène, dont ils s'approprièrent ensuite l'embouchure, ainsi que celle du Bog et les contrées riveraines. C'est là que se forma peu à peu cette république singulière, dans laquelle aucune femme n'était admise, et qui, dégénérant bientôt en une association de bri

The text on this page is estimated to be only 18.75% accurate

LES COSAQUKS. girads et de pirates, a fait tant de bruit sous le nom de la Setsch des Cosaques- Zaporogues (l). Les Cosaques n'ont presque rien de commun avec les Russes que la religion grecque et un langage corrompu. Leurs mœurs, leurs usages, leur genre de vie, leurs armes et leur manière de combattre, tout est différent, si l'on excepte les conformités générales qui ont toujours lieu entre des peuples limitrophes et rapprochés par des liens politiques et religieux. Les Cosaques sont en général plus beaux , plus grands , plus actifs, plus agiles, plus adroits, et personnellement plus braves que les Russes : moins accoutumés a la servitude, ils sont plus francs , plus fiers , et parlent avec plus de hardiesse. Leur physionomie est moins monotone, et les stigmates qu'imprime l'esclavage ne les ont point encore déformés et rabougris. Les Cosaques sont nomades, pasteurs , guerriers , déprédateurs: les Russes sont agricoles, merciers et sédentaires; ils sont naturellement peu guerriers, cttropfripons.dans le commerce. Les Cosaques voyagent et combattent toujours a cheval. Les Russes marchent , et se font traîner. Ils sont excellents fantassins, et leur cavalerie est la plus mauvaise de l'Europe. Le Cosaque est cruel et sanguinaire dans la chaleur de l'action; le Russe est féroce et impitoyable de sang-froid. La nation des Cosaques perditpen à peu l'indépendance qu'elle s'était réservée lors de sa réunion a la Russie. On cessa de les ménager, aussitôt qu'on crut pouvoir le faire impunément. L'insnrrektion du grand hetman Mazeppa , provoquée par de mauvais traitements, commença leur oppression sous le règne de Pierre I". Cet empereur leur ôta l'antique droit d'élire leur chef ; il fit des levées arbitraires dans leur pays , et rendit per(I) Ainsi nommésde la préposition za, outre, et du mot poroah, cataractes. Leur Selsch, c'est-a-dlre leur principale habitation ei resl dence de leur chef ayant élé surprise et détruite par les Russes en 1775, les Zaporogties se disperseront : on eu employa avec succès un grand nombre sur la mer Noire et dans les armées. [Note de railleur.) DigiiLzed Dy Google

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

LES COSAQUES. 301 manants leurs contingents qui ne devaient être que tempora' res et périodiques. Irrité par leur défection en faveur de Charles XII, il opprima leurs tribus , et dispersa leurs guerriers sur la surface de son vaste empire. Ses successeurs respectèrent cependant encore assez leurs dernières institutions civiles et militaires, pour ne point, en les poussant à bout, les contraindre de se donner aux Turcs, aux Polonais, ou aux Tatares de Crimée; mais aussitôt que ces trois voisins ne furent plus redoutables à la Russie, les Cosaques devinrent esclaves de la couronne. Leur ancienne constitution républicaine n'existe plus , et l'égalité a disparu du milieu d'eux. On leur a donné des nobles , et il est Lien difficile à un simple Cosaque de parvenir désormais à quelques grades. Lorsqu'ils étaient libres encore , la naissance n'entraînait pour rien dans le choix de leurs chefs ni de leur grand hetman. En temps de paix, le pouvoir de ce grand hehman était très-u'nifié : il était aussi chef de la justice, dont les formes devaient être fort simples chez un peuple demi-nomade. La puissance législative n'appartenait qu'à la nation , et chaque stanitza (bourgade) avait un ou plusieurs sotnik (centurions), qui jugeaient les différents particuliers, maintenaient la police, et présidaient à l'enseignement militaire de ceux qu'ils devaient conduire à la guerre. Plusieurs centuries réunies forment un polk (brigade) commandé par un polkownik. Tout Cosaque était soldat-né; mais l'État n'ayant ni revenus ni finances, le soldat ne recevait point de paye, et devait lui-même se pourvoir d'armes et de chevaux. Comme cette nation ne faisait que des guerres d'incursions et de pillage , le butin tenait lieu de solde et de récompense. L'agriculture n'a jamais beaucoup occupé les Cosaques. Leur pays ne formant qu'un immense et gras pâturage, de tout temps leurs troupeaux ont fait leur richesse. Nous avons dit que la réunion des Cosaques à la Russie fut volontaire et conditionnelle : leurs terres, dont l'étendue suf

The text on this page is estimated to be only 21.72% accurate

302 LES COSAQUES. faisait à peine à leurs troupeaux errants et à une population autrefois nombreuse, étaient la propriété commune de toute la nation. Aucun étranger, pas même un Russe, ne pouvait s'y établir sans le consentement général, et la république défendait avec courage ses limites contre les empiétements de ses voisins. Ces sortes de disputes étaient fréquentes, mais elles n'avaient jamais lieu entre les individus de la nation, puisqu'il existait peu de propriétés individuelles. Chacun défrichait et cultivait le terrain qui lui semblait bon, et qui était le plus à sa portée. Si cependant une tribu ou une famille défrichait une portion de terre, elle en restait propriétaire tant qu'elle l'habitait et la tenait en culture; mais elle n'en pouvait pas disposer en faveur d'un étranger, et moins encore la vendre. Il n'y a que la pêche et les pâturages qui aient pu causer quelquefois des démêlés entre les bourgades voisines; mais ces démêlés se terminaient toujours à l'amiable entre un peuple de frères. Voilà quel fut longtemps l'état des Cosaques; état heureux, si l'on compare leur entière indépendance à l'entier asservissement des Russes, aujourd'hui leurs maîtres ou leurs compagnons de servitude. Depuis Mazeppa, les Cosaques n'eurent plus de grand hetman tiré de leur nation. Cette dignité a été abolie, et le titre n'a plus servi que de décoration à quelque favori des impératrices de Russie, comme Rosoumowsky (1) et Potemkin. Autrefois, alliés plutôt que sujets, les Cosaques ne payaient aucun tribut à la Russie; ils fixaient eux-mêmes le nombre des cavaliers qu'ils devaient fournir aux armées, et le droit d'en nommer les chefs leur appartenait. Après chaque campagne, ils revenaient en partie chez eux inspecter leurs troupeaux et leurs ménages, revoir leurs femmes et leurs enfants, réparer leurs armes et refaire leurs chevaux. Peu à peu on les a soumis à la capitation comme les serfs; ils n'ont plus le droit de nommer (I) Voir à la fin du volume la lettre O. OigiiizM Dy Google

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

LES COSAQUES. 303 leurs officiers ; on les mène arbitrairement à la boucherie , sur le Danube, en Perse, en Pologne, en Finlande; le temps de leurs services est illimité , et leur solde nulle , ou arbitraire. A vout Potemkin, les Cosaques étaient tombés dans un tel mépris dans les armées russes, qu'un polfcoivnifc, ou chef de brigade, recevait les ordres du dernier sous-lieuteu; ut. Potemkin, qui, par des vues particulières, a favorisé et relevé les Cosaques de toutes les manières , a Tait cesser cette humiliation Après des préludes et des essais continuels pour Tondre la nation des Cosaques dans le peuple russe, on finit par morceler leur pays et l'enclaver daus les provinces voisines, particulièrcmentdans l'immense gouvernement d'Eliatérinoslaw. Ce morcellement arbitraire porta le dernier coup à l'indépendance des Cosaques , qui se virent dès lors assimilés aux esclaves russes, et cessèrent de former un corps de nation. Quand une fois le despotisme a empiété sur les droits des peuples, il ne saurait plus s'arrêter. La moindre pause le paralyse ; il faut qu'il marche pour se soutenir, jusqu'à ce qu'il tombe daus l'abîme qu'il s'est creusé lui-même, ou qu'il se brise contre les obstacles qu'il a lui-même entassés. L'oppression enfante des mécontentements qui, tôt ou tard, se convertissent en résistance et eu insurrection : la nation des Cosaques est actuellement dans cet état de crise -, elle s'agite et se débat sous le pied du colosse qui l'écrase, et qu'elle n'a fait jusqu'ici qu'irriter davantage par ses efforts impuissants. C'est elle qui a produit les Yermak et les Poutgalscheff, qui ont failli renverser l'empire ; et c'est encore dans son sein, toujours indocile et turbulent , que se forment de temps en temps des factions. Ses jeunes guerriers que l'on redoute, sont continuellement en réquisition , et dispersés vers toutes les frontières; ils ne revoient pour la plupart jamais leur pays , qui reste ainsi en proie aux vexations des dominateurs. Le gouvernement russe, toujours alarmé et toujours soupçonneux, parce

The text on this page is estimated to be only 16.43% accurate

304 LES COSAQUES qu'il est toujours oppressif , n'a pas cru devoir se borner à ces précautions contre une nation dont les griefs sont si multipliés. Son coulent de la priver de ses guerriers et de morceler son territoire en l'incorporant aux anciennes provinces russes, il a commencé le démembrement de sa nation elle-même. Plusieurs tribus ont été enlevées de vive force et conduites sur les côtes insalubres de la Crimée, ou dans les plages stériles du Kouban , pour repeupler les déserts que les années moscovites y ont laissés. Ces colonies ont péri par la contagion et la misère, par le fer des montagnards du Caucase et par la désertion. Le Don a été dépouillé de ses habitants indigènes, et le Kouban, ainsi que la Crimée, n'ont gardé que leurs tombeaux. C'est en vain qu'ils envoyèrent des députés à Catherine, pour la supplier donc pas arracher tout un peuple à sa patrie : quelques-uns de leurs chefs furent gagnés ; on fit marcher des troupes contre les tribus qui faisaient quelque résistance , et on enleva comme des troupeaux ces malheureux qui se réfugiaient dans leurs foyers et embrassaient leur terre natale. Voici comme cela arriva : Après la mort de l'ancien, dernier protecteur des Cosaques, l'immense gouvernement d'Ekaterinoslaw , dans lequel une grande partie de leur pays se trouve enclavée, devint le partage du favori Zouhow. Le général Khorwat, son parent, fut nommé son lieutenant, et alla résider à Ekaterinoslaw. Ce Khorwat. fils d'un homme mort dans les fers pour ses crimes , était avare, crapuleux, despote, impitoyable; c'était en un mot un vrai satrape. D'autres parents, d'autres créatures de Zouhow furent également placées : on leur donna de vastes terrains dans le voisinage des Cosaques. En 1792, lorsque les Russes, avec, les traîtres de Targovitch, fondirent sur la malheureuse Pologne, les généraux eurent ordre d'enlever toutes les familles de paysans dont ils pourraient se saisir, et de les envoyer dans les déserts d'Ekaterinoslaw et d'Otschakow. Selon un calcul modéré du général W..., le nombre de ces familles enlevées à la Volhynie et à la Podolie au delà de vingt mille. Le transport de ces malheu

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

LES COSAQUES- 305 reuses victimes olïrait un spectacle, horrible. Tantôt c'était des troupes d'enfants, uout les parents s'étaient enfuis ou avaient été massacrés; tantôt c'était des pères et des mères dont les enfants avaient péri dans les flammes, ou s'étaient égarés dans le tumulte des armes, ou avaient été enlevés par des brigands particuliers.

Tantùte'étaitdcscpouxdevenusla proie de différents ravisseurs, et séparés pour jamais. Rhorwatreçnt une bonne part decet infâme butin; son frère et les autres créatures de Zoubow, Ribas , Altesti , Gribowsky , Janschin et cent autres, y participèrent aussi. Il est de fait que Khorwat eut 3,000 de ces malheureux, Alesti 800, Gribowsky f ,500, Ribas davantage. Un prince Cantakuzène (1) en acheta quelques centaines des Cosaques, et presque tous les propriétaires de ces contrées incultes en firent autant. Le général Kakowsky en envoya quelques milliers en Crimée , mais peu arrivèrent à leur véritable destination; la plus grande partie périt en route dans les steppes, parce qu'on n'avait pas pourvu a leur subsistance. Les terres des grands spoliateurs, quoique vastes, ne purent suffire à ces nouvelles colonies, lis avaient d'abord demandé des hommes pour cultiver leurs déserts, ils dem^ndi'irnt bientôt de. nouvelles terres pour y employer leur surabondance d'hommes ; et c'est alors qu'on jeta les yeux sur celles des Cosaques du Don. Le favori Zoubow sut représenter les choses sous un point de vue si favorable, que, sans autre examen, du fond de son cabinet, l'impératrice, amie des partages, traça sur uue carte cette démarcation singulière. Ce coup de crayon ôta aux Cosaques une grande partie de leurs propriétés, leurs meilleurs pâturages, et plusieurs si auiuu (bourgades) qu'ils habitaient depuis des siècles. Les tribus si injustement dépouillées osèrent lu Les primvs r'.inl.ifunT:.. ii>nt A'une fsmilln brijare de Moldavie cl de V»lnrhlc, qui prétend hrrr son origine des anciens empereurs français de (loiiislnniimip'e. Une ImncHe de celle lluilre famille ayant prlsleparll do» Russes dans les der.iiërts ;iicrr-*s rmilre l-i Pnrle, ïh-ise. blillr en Russie. (rtyjf de fumeur.} M.

The text on this page is estimated to be only 21.73% accurate

LES COSAQTJES. murmurer; 'on les chassa de leurs possessions, et on les obligea d'abandonner les rives chéries du Don et du Donetz (petit Don), et de laisser aux usurpateurs les enclos qui avaient enfermé leurs troupeaux , les cabanes qui avaient protégé leurs familles contre les frimas, les champs arrosés de leurs sueurs, et les tombes de leurs pères. On transporta environ cinq à six mille de ces infortunés dans les déserts du Koubau, pour y remplacer les peuplades exterminées parles Russes, ou qui avaient abandonné leur pays à leur approche. Ces malheureux Cosaques furent destinés à servir de barrière contre les incursions des féroces montagnards, à être les enfants perdus de l'empire. Les femmes, les enfants périrent en grand nombre en chemin , les hommesse révoltèrent : on en massacra beaucoup; le reste fut dispersé dans les déserts du Kouban. C'est en 1794 , sous le règne de la philosophe Catherine, qu'eurent lieu ces différentes transplantations de peuples. Les Cosaques pressentent eux-mêmes qu'on médite leur dispersion totale. Ils sont mécontents, découragés, et commencent à désertre les armées russes et leurs plaines fertiles. L'énergie diminue , et l'esprit martial s'éteint parmi eux , depuis que les Tatares et les Turcs, leurs éternels ennemis , ne sont plus leurs voisins; depuis qu'ils ne combattent plus en corps de nation ï depuis qu'ils sont dispersés dans les armées du K.amschatUa y et des contins de la Chine jusqu'aux bords de la Vistule; depuis qu'on a voulu les enrégimenter et les soumettre à une autre discipline que leurs ancêtres ; depuis que , malgré leurs services signalés, on continueà les traiter en goujats plutôt qu'en soldats. La Russie a continuellement quarante à cinquante mille Cosaques répartis dans ses armées. Les tribus du Taik et du Volga, ainsi que celles de la Sibérie, ont ordinairement des stations permanentes , le long des lignes du Caucase et d'Cv rembourg, etc. Les Cosaques du Don sont les plus aguerris , et, parmi leurs tribus , celle de Tschougouicf est la plus renommée. Elle forma quelques régiments réguliers, recom

The text on this page is estimated to be only 19.72% accurate

Les Cosaques. 807 mandantes par leur bravoure et leur esprit de corps. Potemkin les honorait beaucoup, et s'en était composé une garde superbe; les officiers de cette troupe étaient bien choisis, et souvent magnifiquement armés. Yelowaïsky et quelques autres de leurs chefs avaient reçu de l'éducation; ils parlaient le français et même l'allemand. Trois de leurs généraux se distinguèrent surtout dans la dernière guerre contre les Turcs, Platow, Orlov et Ycsaïew. Le premier, très-bel homme, s'était montré dévoué à Potemkin, et ensuite à Valérien Zoubov, qu'il suivit dans la désastreuse expédition de Perse. Il fut à son retour cassé et dégradé par l'empereur actuel. Denisow, un autre de leurs chefs, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents s'est acquis également une grande réputation dans la guerre de Suède et la conquête de la Pologne. Comme il est blanc de vieillesse, les soldats le nommaient tête d'argent, et avaient beaucoup de confiance en lui. Son neveu, qui porte le même nom, a le commandement des Cosaques envoyés en Allemagne et en Italie. Les Cosaques, excepté leurs officiers qui tirent une paye très-modique, n'ont point de solde, même en temps de guerre. Ils sont, comme on l'a dit, obligés de se pourvoir de chevaux, d'armes et de vêtements. On ne leur fournit que le gruau et la farine. Souvent même on ne leur donne qu'un misérable biscuit (soukaré). De là ces guenilles hideuses dont la plupart sont couverts, quand ils n'ont point d'occasion de butiner, et qui leur donnent l'air de mendiants et de brigands; de là le délabrement de leurs armes et le mauvais état de leurs chevaux; de là les meurtres, les vols, les incendies et les rapines qui partout signalent leur passage, et qui seraient sans doute moins fréquents, si un gouvernement moins avare et moins cruel pourvoyait à leurs premiers besoins. Ils sont armés d'une pique, longue de quinze à dix-huit pieds, qu'ils tiennent verticalement appuyée sur l'étrier droit, et qu'ils baissent au moment de l'attaque. Le Cosaque se sert

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

308 LES COSAQUES. fort habilement de cette pique pour sauter sur son cheval. De la main gauche il saisit la crinière, et, dès qu'il a le pied à l'étrier, loin de poser sa main droite sur la croupe, comme on le fait ordinairement, la pique qu'il tient lui sert d'appui : il s'élance, et dans un clin d'œil il se trouve en selle. Les Cosaques n'ont point d'éperons; un gros fouet suspendu au poignet gauche leur en tient lieu. Outre cette pique, ils ont ordinairement un mauvais sabre, dont ils n'aiment ni ne savent pas trop se servir, un ou deux pistolets en mauvais état, et une carabine dont ils font rarement usage. Leurs chevaux sont petits, efflanqués, mides, peu capables d'un grand effort, mais infatigables : élevés dans les steppes, ils sont insensibles aux intempéries des saisons, accoutumés à supporter la soif et la faim, en un mot assez semblables à leurs maîtres. L'un Cosaque osera rarement se compromettre avec un Turc ou un Tatar, dont il n'a communément ni l'adresse ni la vigueur : son cheval n'est d'ailleurs ni assez souple, ni assez rapide, ni assez sûr; mais à la longue son acharnement opiniâtre fatiguera le cavalier le plus agile, et harassera le coursier le plus fringant, surtout si c'est dans une grande plaine et après une déroute. Tous les Cosaques ne sont cependant pas mal armés et mal montés. Plusieurs conservent les armes et les chevaux dont ils ont pu faire la conquête dans une campagne; mais, en général, ils aiment mieux les rendre, et préfèrent leurs bidets patients et leurs piques légères. Quant à leurs officiers, ils sont presque tous bien montés, et beaucoup d'entre eux ont des armes bonnes et magnifiques, ressemblant en cela aux Turcs et aux Polonais. Les Cosaques, si l'on en excepte la brigade Tschongouïef dont je viens de parler, ne combattent jamais en ligne. On les éparpille par pelotons, à la tête, sur les flancs et sur les derrières de l'armée, quelquefois à des distances considérables. Ils servent d'avant-postes, de vedettes, de patrouilles. Leur agilité, leur vigilance, sont incroyables. Ils se glissent et furt

The text on this page is estimated to be only 17.24% accurate

x LES COSAQUES. 309 tent partout avec une audace et une adresse , dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. Leurs nombreux essaims forment, pour ainsi dire, une atmosphère autour des camps et des armées en marche, qu'ils mettent à l'abri de toute surprise, de toute attaque imprévue. Rien n'échappe à leur vue perçante et exercée : ils devinent, comme par iustiuct, les lieux propres aux. embuscades; ils lisent sur l'herbe foulée le nombre des hommes et des chevaux qui y ont passé : d'après les traces plus ou moins récentes, ils savent calculer le temps de ce passage. Un limier ne suit pas mieulx la piste d'uue pièce de gibier. Dans les plaines immenses depuis Azow jusqu'au Danube, dans ces solitudes monotones couvertes d'herbes touffues cl mouvantes , où l'œil ne rencontre aucun arbre , aucuu objet qui puisse le diriger, et dont la triste uniformité n'est que rarement interrompue par des fondrières infectes, des ravins hérissés de broussailles et des monticules isolés, antiques tombeaux de générations inconnues ; dans ces déserts enfin , le Cosaque errant ne s'égare jamais. De nuit, les étoiles dirigent sa marche solitaire : si le ciel est serein , il descend de cheval au premier hourgan (l) que le hasard lui fait rencontrer; (l) Les r.ussps nomment Kourgan ces (erres ou monticules Ronîr|iirx, du Dlllseter, (lu Jiog, d'A/mv, d'AsliViCiin, «l h: tu rif» du la lifiùre mt-rtiliunale de la Sibérie. Les [ouille; que l'on y a [ailes, à différentes époques, attestent que c« sont des tombeaux. On y trouve ordinairement des urnes chiens el de chevaux, cl quelquefois des boucles, des agrafes, des chaînettes et d'autres ornements d'or cl d'argent. On y a aussi trouvé r|Ufliques miidiilti's avir, .Ici inscrij)' iini, yrci'iiijut's i[]>li'-diifrij auSi's, ,\ d'autres en langues inconnues aux savants modernes. C'est sur l'un de ces kourytins que se plaça Souworo»' pendant le terrible assaut d'Ismail, a une petite portée de canon de la place. C'est de la que, dans une féroce extase, l'œil attaché sur ta ville couverte de flammes et baignée dans lu sang, attentif aux cris furieux des vainqueurs, aux plaintes des vaincus, au tumulte du carnage, Il s'écriait par intervalles, d'une voix grêle et cassée: Koli! Koli! (lue! lue!) Ce vieillard hideux et décrépi! semblait jouir du plus doux spectacle. (Noie de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 24.03% accurate

3(0 LES COSAQUES. par une longue habitude de sa vue exercée dans les ténèbres, on même à l'aide du tact seul , il distingue les herbes et les plantes qui croissent de préférence sur la pente du monticule exposée au nord ou au sud. Il répète cet examen autant de fois que l'occasion s'en présente , et de cette manière il suit ou retrouve la direction qu'il doit prendre pour regagner son camp , sa troupe ou sa demeure, et tout autre lieu où il veut se rendre. De jour, le soleil est son guide le plus sur : le souffle des vents dont il connaît le cours périodique, assez régulier dans ces contrées, lui sert également de boussole pour s'orienter. Nouvel augure, le Cosaque interroge assez volontiers les oiseaux : leur nombre , leur espèce , leur vol , leur cri , lui indiquent la proximité d'une source , d'un ruisseau ou d'un étang, d'une habitation , d'un troupeau ou d'une armée. Ces nuées de Cosaques qui environnent les armées russes pour la sûreté de leurs campements ou de leurs marches, n'en sont pas moins redoutables à l'ennemi. Leur vigilance inquiète, leur curiosité téméraire, leurs attaques soudaines , l'alarment , le harcèlent sans cesse, et sans cesse gênent et épient ses mouvements. Dans une action générale, les Cosaques se tiennent ordinairement à l'écart, et, spectateurs du combat, ils en attendent l'issue pour prendre la fuite, ou se mettre à la poursuite des vaincus, dont leur longue pique fait alors un grand carnage. Ces avantages réels, que les armées russes tirent de ces troupes légères , sont balancés par bien des inconvénients. Le Cosaque est naturellement pillard , dévastateur ; et quand même il n'aurait pas ce caractère , il serait forcé d'avoir recours à la rapine pour subsister, puisqu'on ne lui donne rien. Ces hordes spoliatrices , accoutumées à gâter, à détruire ce qu'elles ne peuvent emporter ni dévorer, ne laissent que des cendres et des décombres à l'armée qui les suit. Elles lui fltent ainsi, avec la subsistance , tous les moyens de poursuivre les succès qu'elles lui avaient elles-mêmes préparés. On en a vu des exemples frappants dans la guerre de sept ans, où les armées russes. L'-ij-iz-jd b, Gol'h

The text on this page is estimated to be only 20.04% accurate

LES COSAQUES. 311 après des victoires signalées , étaient forcées de se retirer et d'abandonner leurs avantages. Les dernières guerres de Turquie , de Suède , de Pologne , et tout récemment l'expédition de Perse , ont reproduit les mêmes exemples. Les généraux russes, qui ont souvent déployé des talents militaires, ignorent le grand art des subsistances et approvisionnements; ils ne font vivre les troupes qu'ait jour la journée : ils tolèrent , ils encouragent même les dégâts et les brigandages des Cosaques, parce que c'est un ancien usage , parce que les troupes régulières et leurs officiers sont aussi habitués à la rapine , et enfin parce que de tout temps les Russes n'ont encore fait que des guerres de dévastations , même dans les pays qu'ils voulaient conserver (1). Truçldare, rapere, falsis nomnibus imperium, a/que vbt solitudinem faclunt, paeem appellanC. (Tacit., inAgric.) La fureur des Cosaques est si aveugle, que souvent ils s'affament eux-mêmes au milieu de l'abondance. Aussitôt que l'un de leurs partis entre dans un village, les portes fermées sont enfoncées , les habitants qui veulent s'opposer au pillage massacrés. Ils vident les maisons, les caves, les greniers, avec une célérité incroyable. Tout le gros butin est d'abord entassé pêle-mêle dans la cour ou dans le jardin. Lorsque cette première besogne est achevée, ils font entre eux le partage avec assez de (!) La Livonie, autrefois le gracier du Nord, n'a pu, depuis près d'un siècle qu'el le esta la Russie, se remettre eucore des ravages et des dévastations qu'elle éprouva lors de sa conquête, qui ne fui presque point disputée. Klle est encore couverte de cicatrices. La Crimée, il y a vingt ans, renfermait des villes considérables et une population d'environ deux millions d'Ames. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un vaste décombre, sur lequel cinquante mille Tatares, faible reste d'une grande nation, pleurent leur pairie el maudissent leurs oppresseurs. La Pologne est encore Jonchée de cendres, de ruines el d'ossements. Ses villes son! désertes, et sans un nouvel ordre de choses elle ne se rèlevera Jamais. Quel sera donc la sort des pays que la Russie aura moins d'intérêt à conserver ? Qu'on le demande au Brandebourg, à la Poméranie, à la Moldavie. { Note de fauteur.

The text on this page is estimated to be only 18.81% accurate

313 LES COSAQUES. justice et de scrupule. L'officier a naturellement la meilleure part. Ce qui leur semble inutile, ce dont ils ignorent l'usage, ce qu'ils ne peuvent emporter, en un mot tout ce qui ne leur convient pas pour le moment, est incontinent gâté ou détruit. Ils se font un amusement de briser les meubles , de jeter au vent les plumes des lits , d'éparpiller le grain ou la farine dans la fange, et de faire fouler aux pieds des chevaux le foin et la paille qu'ils n'ont pu consommer. Ils finissent souvent par y mettre le feu et par incendier les maisons où ils ont éprouvé quelque résistance. Ils partent accompagnés des gémissements et des malédictions des malheureux qu'ils ont ainsi dépouillés, et vont renouveler les mêmes horreurs à la première habitation qui se présentera. Mais ces mêmes Cosaques qui auront aujourd'hui brûlé votre maison , vous offriront demain leurs secours , et partageront avec vous le peu qu'ils auront, s'ils vous trouvent dans le besoin. Le Russe est bien moins susceptible de ces sentiments de pitié(i). Au bout de quelque temps, ces Cosaques pillards seront ramenés aux lieux qu'ils ont ravagés ; et c'est alors qu'ils se trouvent trop heureux de pouvoir ramasser les restes épars et demi-pourris des grains et des fourrages qu'ils avaient dispersés. La faim, la disette la plus cruelle les a souvent punis, mais elle ne les a point corrigés. Ils en perdent le souvenir, aussitôt qu'ils se retrouvent dans l'abondance. Les faits suivants caractériseront davantage les Cosaques en particulier, et les troupes russes en général. Deux guerres leur ont suffi pour réduire en déserts et dépeupler complètement la Ilassarabie et le Boudziak, vastes contrées entre le Dniester, le Prutli , le Danube et la mer Noire, occupées autrefois par de (I) Tout le monde connaît la mort attendrissante du major Kleist, estimable poète allemand, et comment les Cosaques de l'aniii'S m«i' s'humanisèrent à l'aspect de sa misère e l rlierchèr'i'nt à le sauver. Ces mêmes Cosaque* avaient, quelque temps auparavant, mis le feu au lempite de la petite ville dertafmltz.et brûlé le prêtre luthérien et une grande partie de ses paroissiens, qui s'y étaient réfutés avec lui. < Noie dt Cavlevr.) L'n I icd L,

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

LES COSAQUES. 313 nombreuses tribus de Tatares demi-nomades et de Moldaves agricoles. La Botna, le Buik et d'autres petites rivières, qui serpentent dans les vastes steppes de la Bessarabie, pour se jeter dans le Dnister, et ce fleuve lui-même , étaient autrefois bordés de petites villes, comme Kisclmow, Kauschan, Tatar-Punar, où les Khans de Bielgorod (Akirman) faisaient leur résidence, et d'un grand nombre de villages assez populeux. En 17C8, ou donnait à ce pays au delà de deux cent mille habitants mâles ; en 1791, il n'en restait pas dix mille; et depuis Bender jusqu'à Ismaïl, dans un espace de soixante lieues, on ne rencontrait par une habitation; à peine y retrouvait-on la trace de celles qui avaient existé. Après le combat de Kauschan, en septembre 1789, une partie de l'armée s'avança sur l'olanka et Akirman; le reste forma.le blocus de Bender, où tous les habitants de la petite ville de Kauschan qui avaient pu échapper à la pique des Cosaques s'étaient réfugiés. Pendant ce blocus, qui dura cinq semaines, Kauschan et tous les villages d'alentour furent entièrement démolis et brûlés par les Cosaques et les grenadiers d'fckathérinoslaw. Quelques mois auparavant, le général Kamensky avait lui-même incendié la petite villo de Gaugoura et tous les villages qui bordaient le Botna, L'hiver vint cette année-là plus Lût qu'à l'ordinaire; il tomba subitement une grande quantité de neige, accompagnée d'ouragans d'autant plus redoutables que ces plaines immenses sont ouvertes à tous les vents et dénuées de tout abri. Il fallut penser aux quartiers d'hiver. Le général Pistor, quartier-maître de l'armée , fut chargé d'en faire la répartition. Cet ancien professeur de l'université de Giessen s'occupait sans cesse d'astronomie, et connaissait mieux la carte du ciel que celle du pays où l'on faisait la guerre. Bender et Akirman (liielgorod), sur la rive droite du Dniester, venaient enGn de se rendre , et ces deux places assuraient la Bessarabie jusqu'à l'embouchure du fleuve. La campagne suivante devait s'ouvrir par le siège de Kilia et d'ismaïl, seules forteresses qui fussent restées aux

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

314 LES COSAQUES. Turcs entre la mer Noire et le Pruth : selon les règles, l'année devait , autant que possible , être cantonnée a la portée de ces places ; et c'est la seule circonstance à laquelle Pistor parut avoir réfléchi. Vers la mi-novembre, toutes les troupes se mirent en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, à travers des Stepes immenses, parmi des neiges accumulées ou jetées en tourbillons. Les soldats supportèrent avec résignation la faim, le froid, les fatigues de ces marches accablantes, dans l'espérance de s'en dédommager par un long repos. Quelques régiments qui avaient été instruits ou témoins de la destruction des villages où on les envoyait, étaient les seuls qui murmurassent. Quel Tut le désespoir de l'armée, lorsqu'au lieu des habitations qu'on leur avait désignées pour cantonnements ils ne trouvèrent que des masures désertes et des ruines ! En effet Pistor, qui n'avait consulté que la carte de Bauer dressée pendant le cours de la précédente guerre, s'était imaginé que, puisque les noms existaient encore sur la carte , les lieux devaient aussi exister. Avec beaucoup d'indulgence, on pourrait lui pardonner cette bêtise ; mais comment excuser celle d'avoir également désigné comme existantes, des bourgades dont la destruction récente avait peut-être été effectuée sous ses propres yeux ? Cette coupable négligence eut les suites les plus funestes. Des compagnies, des bataillons entiers, se virent forcés de rebrousser chemin et de se chercher eux-mêmes des asiles contre la rigueur du froid. Toute discipline cessa ; les soldats se débandèrent ; beaucoup se logèrent et s'entassèrent de force dans les habitations qui avaient été assignées à leurs camarades plus heureux. On vit des cabanes à peine suffisantes pour contenir dix à quinze hommes, en recevoir jusqu'à cent, tous également dépourvus de vivres. Les brigades , les bataillons, les compagnies, tout fut confondu. Il en résulta de nouvelles rapines , de nouveaux incendies, que les chefs n'avaient ni la volonté, ni le pouvoir de prévenir. Ces affreux désordres durèrent quinze jours , et entraînèrent une perte considérable d'hommes

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

LES COSAQUES. 315 mes et de chevaux , de munitions et d'équipages ; ii fallut Taire une nouvelle distribution. Les troupes Inventées à la proximité de Bender et d'Akirman durent céder leur place à celles qui erraient dans les neiges du désert ; mais ces deux villes déjà surchargées, et dont les vastes faubourgs avaient également été détruits, ne purent recueillir tant de monde. Une grande partie de cette armée délabrée et souffrante fut donc contrainte de repasser le Pruth et de regagner la Moldavie, pour évitée une ruine totale. Les colonnes qui prirent la route de Jassi trouvèrent au moins des chemins un peu battus ; les autres furent obligées du sa les frayer elles-mêmes dans des neiges entassées, à travers les plages hihaliiiA's qui séparent le Pruth du Dniester. Ce n'est qu'à la fin de décembre qu'elles arrivèrent dans leurs nouveaux quartiers, après des marches et contre-marches pénibles. Il est impossible de se faire une idée des souffrances et des maux qu'elles eurent à souffrir. Leur dénuement était complet. Comme on n'avait prévu aucun do ces inconvénients, elles ne trouvèrent sur leur route ni provisions ni fourrages , ni bois , ni abri contre les tempêtes hivernales., Les chemins de Bender à Kischnow, à Hush, à Zézora, à Jassi, étaient jonchés de chevaux abandonnés ou morts. Leur nombre allait au delà de deux mille , et cela dans un pays qui n'est qu'une vaste prairie. Il est vrai que sur la route de Kischnow à Jassi, on avait eu la précaution d'entasser de distance en distancé d'énormes meules de foin destinées à la cavalerie. Les Cosaques la devancèrent , et tout disparut : les chevaux des équipages de l'armée qui allaient à Jassi avaient également entamé ces provisions, et la cavalerie ne trouva rien. Quanta la perte d'hommes, elle n'a jamais été bien connue; mais elle doit avoir été effrayante, puisque je vis le régiment de la Petite Russie {Malorossisky) perdre onze hommes dans l'espace de sept lieues. Ainsi cette armée victorieuse , qui venait d'enlever dcui places importantes aux ennemis , sans avoir essuyé aucune perte, rentra plus délabrée, et dans un plus grand

The text on this page is estimated to be only 16.27% accurate

310 LES COSAQUES. désordre eu Moldavie, que si elle avait été mise en fuite et poursuivie par un ennemi vainqueur' Vuilà comme les Russes expient par le froid, la faim et toutes sortes de misères, leur imprévoyance et leur fureur destructive. Le brave prince d'Anhalt-Jernbourg instruisit Potemkin de tous ces désastres; mais le mal était fait, et le général Pistor en fut quitte pour quelques sanglants sarcasmes que le prince Folmliin lança sur sa personne et sur sa manie astronomique (I). L'armée russe qui-, au moment où j'écris, marche contre la France*, est composée d'un grand nombre de Cosaques. L'empereur serait-il assez prévenu en leur faveur pour les croire comparables aux troupes légères de l'Autriche? Il est certain (pic les Cosaques, une fois transplantés loin de leurs steppes accoutumés, deviennent plus à charge qu'utiles à leur armée. La guerre de Prusse , et tout récemment celle de Finlande , l'ont déjà prouvé. Le Cosaque est, comme je l'ai dit, plutôt fait pour harceler l'ennemi et pour le poursuivre que pour le combattre. Otez-lui l'appât du pillage, et son activité s'évanouira. Il n'est hardi et ne s'aventure qu'autant qu'il se croit le plus fort, qu'il connaît le pays , est assuré d'une retraite et court à une proie certaine. Il se fie davantage à son cheval infatigable qu'à ses armes. Ce n'est point dans les campagnes coupées de l'Allemagne , encore moins dans les gorges et les montagnes de la Suisse et de l'Italie, qu'il pourra mettre en usage ces petites pratiques et ces petites ruses qui lui réussissent dans les plaines contre des ennemis indolents. Son cheval non ferré , accoutumé au sol mou et uni des steppes, et aux herbes hautes qu'il broute, même eu courant, ne pourra résister à nos chemins durs et pierreux, ni franchir, ni descendre nos coteaux escarpés et chargés de broussailles. (I) Potemkin ordonna cependant à son général Knemenaky, eut-avril lui-même frit rawiKira's railrivs, nViit (>i>ii>L rl'aiiln-i i(U»rlui>rs il'liivi'r que les iill.iRcs brûlis parie* troupes. (f/ote de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 14.61% accurate

LES COSAQUES. 317 Si les Cosaques ont rendu de grands services en Pologne et contre les Turcs, c'est que la guerre se faisait dans un pays plat, peu habité, et couvert d'immenses pâturages ; c'est que la nourriture de leurs chevaux n'exigeait aucun soin, et leur permettait d'être sans cesse en activité ; c'est enfin que, n'ayant jamais fait leurs excursions qu'en des pays où ils trouvaient à peu près leurs mœurs, leur langage et leur manière de vivre, en pays où tous les excès leur étaient permis, et dont les habitants, esclaves, timides et désarmés, les craignent par tradition et s'enfuient à leur approche (1), ils avaient contracté une assurance et une audace qui leur eût coûté cher partout ailleurs. Les choses seront bien différentes si la guerre se fait en Allemagne, et surtout sur le territoire français. Dans le premier cas, il est probable qu'on tâchera de soumettre les Cosaques à quelque discipline, et de réprimer leurs brigandages dans un pays qu'ils viennent piller. Mais je doute fort qu'on y parvienne. Il n'est pas facile de détruire tout à coup de vieilles habitudes, devenues esprit national. Les Cosaques resteront longtemps Cosaques; c'est-à-dire que pour eux la différence de pays allié ou ennemi sera peu de chose, et que, toutes les fois qu'ils se croiront assez forts pour piller une maison ou une ferme impunément, ils ne s'informeront guère à qui elle appartient. En résumé, je conseille sérieusement aux paysans allemands de se reposer sur leurs propres forces plutôt que sur la discipline russe, s'ils veulent se mettre à l'abri des bous alliés qui viennent les défendre à leur insu. Qu'ils renouvellent l'exemple terrible qu'ils ont donné, toutes les fois que des brigands enrégimentés (1) Il n'a pas tenu aux garçonniers anglais, allemands et même français, de nous inspirer les mêmes craintes, en faisant des Cosaques l'objet de* (1) Les Cosaques qui mangeaient les petits enfants, et tantôt des cavaliers miroitaient dans le val II au I s auxquels aucunes troupes légères* De pourraient résister. Calonne, le 25) ran d calculateur Calonne, après avoir calculé toutes les possibilités, semblant mettre sa dernière confiance dans cinquante mille Cosaques irrécusables de rouets, dont il annonce l'arrivée en criant aux Français : Sauve qui peut dans le courrier de Londres, (

The text on this page is estimated to be only 19.59% accurate

318 LES COSAQUES. tés, quels qu'ils soient, oseront attenter à leur propriété (I). Si le général russe parvient à contenir les hordes de Cosaques qui le suivent , les pays qu'il doit traverser s'en trouveront mieux : mais quel parti essentiel pourra-t-il tirer des Cosaques f car jusqu'ici c'est leur indiscipline même qui les a rendus redoutables; ce sont leurs brigandages tolérés qui ont nourri leur audace et leur vigilance entreprenante. Réprimez leur licence, Ôtez-Ieur l'espoir du butin, premier mobile de leurs vertus guerrières, vous les aurez paralysés. Dans l'instruction de l'empereur au général russe, il lui est expressément ordonné de faire observer la plus sévère discipline, tant que ses troupes seront en Allemagne , mais de leur permettre tout ce qui pourra humilier et épouvanter l'ennemi aussitôt qu'elles auront touché son territoire. Un ordre plus récent, donne à la parade le 2 novembre de cette année , respire le même esprit. Le voici en extrait , mais les expressions Qdèlement traduites : « Sur le rapport du général Arakschéief, S. M. I. a vu avec satisfaction le bon ordre qui règne dans le corps d'armée aux ordres du général Rosemberg. S. M. I. en témoigne sa reconnaissance aux chefs et aux commandants de bataillons. Quant aux soldats , S. ni. I. est assurée de leur zèle et de leur bravoure ; elle en attend avec certitude l'entière extermination des ennemis de la foi et dit bien public- « Les Français savent donc ce qu'ils ont à attendre de la part des Russes et surtout des Cosaques ; ces menaces ne doivent cependant pas les intimider; ils en ont bravé de plus terribles encore. Si jamais les Cosaques s'avancent sur la rive gauche du Rhin, je conseille aux campagnards de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants, d'éloigner leurs troupeaux et de son(1)0 honte Éternelle là tache ineffaçable! ce ne sont point tes Cosaques el lesKalmouks, :od b,

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

LES COSAQUES. 319

lier le tocsin sur les brigands. Ils n'ont pas besoin d'aller à leur rencontre en rase campagne: qu'ils se tiennent en embuscade dans les bois, derrière les haies, dans les fossés et les déGlés, même dans leurs maisons. Les Cosaques, ainsi que je l'ai dit, n'ont que de très-mauvaises armes à feu, dont ils ne savent pas faire usage : leurs piques, si redoutables aux fuyards dans une vaste plaine, ne seront pour eux qu'un instrument inutile ; leurs chevaux, incapables de franchir les haies et les fossés , loin de leur servir, lcs.exposeront davantage aux fusillades ; s'ils en descendent, ils sont perdus. Un Cosaque à pied est bientôt la proie du premier ennemi qui l'attaque. En 1789, Potemkin, qui aimait à faire toutes sortes d'expériences sur les Cosaques, en forma une brigade d'infante rie, composée de trois mille hommes qui avaient perdu leurs chevaux au siège d'Otschakow. Ces fantassins d'une nouvelle espèce conservèrent leurs piques avec un fusil pendu en bandoulière: on en donna le commandement au kniais Sokolinsky, officier de bravoure, et Souworow en forma une colonne à l'assaut d'Israaïl. Excités par leur chef et l'exemple des autres troupes , ils tentèrent l'escalade avec assez d'intrépidité ; mais les Turcs, bientôt revenus de leur premier étonnement, et les reconnaissant pour des Cosaques , s'élancèrent sur eux , le sabre a la main , et en firent une horrible boucherie. Ayant rompu cette colonne, ils franchirent eux-mêmes leurs fossés, et la poursuivirent dans la plaine , où ils la détruisirent presque entièrement. Ceux qui échappèrent ne durent leur salut qu'à deux bataillons du régiment de Psow, qui leuravaient servi de réserve. Comment, en effet, ces Cosaques auraient-ils soutenu les violentes attaques des Turcs, dont les sabres tranchants faisaient voler leurs piques en éclats et ne leur laissaient qu'un tronçon dans la main ? Six mille Cosaques du Don, à qui Souworow avait également fait mettre pied à terre, pour former une autre colonne , furent de même conduits à l'assaut, et n'eurent pas un meilleur succès. Cette sanglante journée coûta cinq mille guerriers aux Cosaques du Don et de l'Ukraine, qui per

The text on this page is estimated to be only 16.80% accurate

320 LES COSAQUES, dirent en même temps le brave Kiiiias Sokolinsky et leurs meilleurs ofDciers. Ils maudiront longtemps les généraux qui les avaient Toreés à combattre d'une manière si peu conforme à leur usage. Si dans un pays populeux , coupé de haies , de fossés, garni de broussailles , et dont les routes sont pierreuses et montueuses , si dans uu pareil pays l*;s paysans courageux et bien armés me paraissent suffisants pour chasser les Cosaques , comment ces hordes spoliatrices pourront-elles intimider due armées aguerries, pour qui des fouets, des piques, des barbes longues et des guenilles n'ont rien d'effrayant? D'ailleurs les Cosaques, comme on l'a répété, combattent moins l'ennemi, qu'ils ne l'importunent. Leurs regards perçants, inquiets et curieux, sont plus dangereux que leurs armes, et les connaissances locales leur ont tenu lieu d'expérience et d'adresse. Ils ne trouveront plus , ni sur le Rhin , ni sur le Pô , les plages herbues et uniformes qui leur sont si familières, ni les plaines de la Vistule, théâtres de leurs faciles exploits. Ou ne leur parlera plus leur langue, ni un idiome qui lui ressemble , comme en Moldavie et en Pologne : tout leur sera nouveau et inconnu ; ils rencontreront même rarement des objels de comparaison , et se trouveront partout déroutés et hors de leur sphère. Ils auront d'ailleurs affaire à des peuples bieu autrement braves et entreprenants. Les armées françaises sont environnées par des nuées de tirailleurs et de chasseurs adroits et infatigables. Une ou deux rencontres avec eux suffira pour ôtor le goût des entreprises hasardeuses à ces chevaliers vagabonds du Don et du Borysthène. L'artillerie volante achèvera de leur indiquer leur place, à la queue de l'infanterie russe (I). (i) (Test ce que l'événement vient de j usinier. Les Cosaques n'ont osé parai ire en nulle rencontre, el les généraux russes les ont ternis derrière les uatjafics. Ils avaient un putîl camp avaiur ilu cùli d'Aivm, lurs du la bataille de Zurich; quelques chasseurs français, chargea de faire une reconnaissance, passèrent la rivière et enlevèrent ce camp, les Cosaque» OigiNzM ûy Google

The text on this page is estimated to be only 13.80% accurate

LES COSAOURS. 32Ï Cest la troisième fois, dans ce siècle, que la maison d'Autriche, la plus dangereuse ennemie du corps germanique, inonde l'Allemagne de Cosaques et de Kalmouks. Elle les y appela dans la guerre de 1734, elle les y fit revenir en 1757, pour anéantir la Prusse. Aujourd'hui elle les rappelle pour subjuguier la France, et rétablir l'intégrité de l'empire, qu'elle eût mieux aimé de ne point sacrifier par le traité de Campo-Formio. ayant pris sa fuite à leur approche. Dans le grand nombre de prisonniers russes qu'on a faits, on ne trouve presque aucun Cosaque. [Note du premier éditeur.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.40% accurate

CHAPITRE XV. Expéditions contre les Français en Italie. Depuis la fin de la convention de Pihiitz jusqu'en 1796, la conduite de Catherine envers les puissances coalisées avait porté le caractère du plus pur machiavélisme. La coalition était dissoute, mais l'astucieuse Catherine et le corrupteur Pitt en soutenaient encore les débris ; l'une par sa politique et ses promesses, l'autre par ses intrigues et ses trésors. La défection de la coalition rendait l'Autriche plus suppliante, et l'Angleterre plus importune. Zoubow et Markow, affamés de l'or de Pitt, firent sentir vivement le danger qu'il y aurait à laisser consolider et sanctionner par des traités avec les rois cette république monstrueuse qui les menaçait tous. Ce fut en vain que Besborodko , Ostermann et Nicolas Soltykow, déchus de leur antique influence , firent encore quelques représentations. L'avidité et la présomption du favori , l'orgueil et la haine de l'impératrice l'emportèrent enfin. Elle s'avilit jusqu'à vendre soixante mille Russes, pour remplacer l'armée que la Russie avait enfin rougi de livrer aux projets d'Albion. Le héros d'Ysmail et de Pragua , Souworow, devait conduire les victimes sur le Rhin. Ce traité subsidiaire, le premier de ce genre et le plus honteux qu'ait jamais conclu l'empire de Russie , fut secrètement négocié par le ministre anglais Withworth , le favori Zoubow et le diplomate Markow. Souworow n'espérait rien moins que d'aller directement à Paris , et le vieux guerrier devint à tel point le courtisan de Zoubow, qu'il écrivait à l'impératrice : - C'est aux plans du

323

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

EXPÉDITION EN ITALIE. 323 prince Platon Alexandrowitsch Zoubow que je dots mes victoires en Pologne, et c'est d'après les mêmes plans que j'espère battre également les Français. Mère , envoyez-moi punir cette exécration nation. » On citait cette lettre à la cour; et comme Zoubow disait que l'impératrice avait elle seule dressé tous les plans de campagne, c'est elle qui se trouvait flattée des aveux de Souworow. Selon lui , et même selon la souveraine , cinquante mille Russes suffisaient pour effectuer en une campagne ce que l'Europe entière avait tenté vainement depuis six ans. On comptait particulièrement sur les hordes de Cosaques, de Kalmouks et de Baschkirs(I), qui seraient poussées en avant comme un feu destructeur. On ne se contentait pas, au cabinet de Pétersbourg , de conquérir la France , pour lui donner un monarque, ou de la démembrer, comme la Pologne : on voulait saccager et détruire ce peuple rebelle , et en disperser les restes sur la face de la terre , comme le sont encore les Israélites. Quelle gloire pour Catherine , pour une femme , de mettre fin à cette grande aventure , et d'enchaîner cette magicienne , nommée Liberté, qui venait désarçonner les plus preux chevaliers du monde ! L'armée qui s'était déjà rassemblée en Gallicie par les ordres de Catherine , et à la tête de laquelle Souworow demandait sans cesse l'ordre de marcher en France, n'avait point été dispersée à l'avènement de Paul. Il s'était contenté de suspendre sa destination et d'y envoyer des officiers pour l'exercer à sa manière, la vêtir des nouveaux uniformes , et y introduire une nouvelle discipline et de nouvelles dénominations. Nous avons vu qu'elles occasionnèrent la disgrâce de Souworow, qui s'était permis d'en plaisanter. Aussitôt que cette formidable armée eut été rassemblée au nouveau pas , Paul en confia le commandement au général Rossmberg , et envoya bientôt son favori , le brutal Arakschéïeff, pour en faire l'inspection. Son rapport fut si satisfaisant(I) Voir aux Éclaircissements la lettre p.

The text on this page is estimated to be only 18.04% accurate

324 EXPÉDITION F.X ITALIE. sant (1) , que cette armée , jugée dès lors en état de combattre et de vaincre , reçut l'ordre de se mettre en marche. Elle était composée de 40 à 50 mille hommes effectifs , et des mêmes troupes qui venaient de conquérir et de spolier la malheureuse Pologne. Le comte Rosemberg, qui la commandait, était un général ignoré , dont les services étaient inconnus. Il n'avait fait aucune des dernières guerres de Turquie, de Suède et de Pologne; il commandait, a cette époque , un petit corps-dans le Kuban , destiné à défendre la ligne contre les incursions continuelles des Tatares et des Lesguis (2) : mais s'étant montré grand partisan des nouvelles manœuvres et très-zélé pour les introduire , il venait de gagner les bonnes grâces et la confiance de Paul. Le général Lwow, qui commandait sous Rosemberg, aurait du s'attendre moins que tout autre à être employé dans cette ex [(édition : malgré les ordres dont il est chamarré , c'est un officier sans aucun mérite militaire ; comme il était complaisant et railleur, ce genre d'esprit l'avait fait parvenir chez Potemkin, qui s'amusait quelquefois de ses bons mots. Il s'introduisit ensuite comme joueur déterminé chez Zoubow, qui s'attachait peu à peu toutes les personnes qui avaient entouré Potemkin. Lwow s'était surtout distingué à la cour de ce dernier par une animosité singulière contre les Au(1) Noos avons fui! connaître Ârakschéielf : ses insolences, ses barbarie!, les faveurs el les disgrâces qu'il a ilepuls tour à lour essayées, ne In rendent pu plus Inlérêtsant. K on b avons cité plus haut l'ordre, qu'a son retour de Pologne Paul donna à la parade, ainsi que l'instruction dont le général russe fut muni. [Note de l'auteur.) (2) Mous avons parlé des Lesgtus, dans l'expédition contie les Perses. C'est une nation guerrière cl indépendante, qui habite le mont Caucase , ennemie des Gréorgiens, surtnut depuis que ces derniers se sont soumis ii la Russie. Les papiers français déligurent les relations qui nous viennent de ces pays-là : ils ont donné dernièrement des détails sur une expédition contre les Grusiniins, sans savoir, ou sans apprendre* leurs lecteurs bénévoles que ces Grusinicns m: sont autre chose que les Géorgiens, qui sa nomment en leur langue et en russe Grousi. (Note ajoutée par l'auteur en 1801.)

The text on this page is estimated to be only 15.03% accurate

EXPÉDITION EN ITALIE. 325 tricl liens. Durant la dernière guerre de Turquie , leurs revers, leurs manœuvres et leurs cordons faisaient l'objet continuel de ses sarcasmes et de ses plaisanteries, qui l'attaquaient Potemkin et Souworow(t). Certes Lwow était l'homme le moins propre à commander dans une expédition en Italie. Lwow ne s'unir aux Autrichiens: aussi ne tarda-t-il pas à en donner des preuves , qui lui valurent une disgrâce bien tragique. Les Russes, habitués à vivre à l'écart des paysans polonais, leurs officiers accoutumés plus encore à y exercer toutes sortes de vexations , et leurs généraux à s'y attribuer un despotisme qu'ils exercent brutalement sur tout ce qui les environne , ne surent point changer leurs habitudes en entrant sur les terres d'Autriche : des plaintes s'élevèrent de tous côtés contre l'indiscipline, ou plutôt les violences de l'armée russe. Dans une occasion, le général Lwow, dont nous venons de parler, s'oublia même jusqu'à frapper de sa canne un officier autrichien qui lui faisait quelques reproches ; cette brutalité , jointe à plusieurs autres qui excitèrent la même indignation (2) , offensa surtout les officiers impériaux , qui voulurent (Il Le général autrichien Joriss, qui se trouvait à l'armée, fut un jour l'objet de railleries que se permit Lwow à son tour. Potemkin, à l'occasion de l'échec notable qu'éprouva le prince de Cobourg devant Vittoria Veneto. Il est vrai que cette affaire prêtait singulièrement à la plaisanterie, et qu'elle est digne de figurer dans les anecdotes militaires, qu'on ne trouve point dans les rapports officiels des généraux. Les Autrichiens assiégeaient Giurgew, petite ville de Valachie : après s'être tenue assez tranquille, et avoir fait ouvrir les tranchées dans les formes, la garnison turque fit une sortie si heureuse, qu'elle s'empara des batteries, et que presque tous les assiégeants furent pris par les assiégés. (Note de Votaveur.) : (2) Parmi le grand nombre de vexations commises par les Russes dans leur marche, celles que les officiers se permirent dans les postes d'empire furent d'autant plus sensibles, qu'en Allemagne les maîtres de poste sont eux-mêmes grossiers et vexateurs envers les étrangers; tandis qu'en Russie ils sont peut être trop abandonnés à la discrétion du militaire, qui les maltraite, et surtout leurs postillons, qui sont ordinairement des esclaves. Quelques officiers russes traversant l'Autriche pour rejoindre leur armée, etc.

28 OigiiizM By Google

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

326 EXPEDITION F.N ITALIE. renl en avoir satisfaction. Il était important de ne point laisser ce premier motif d'inimitié entre deux armées dont la bonne intelligence devait garantir les succès : la cour de Vienne fit à Paul des remontrances; il les écouta, et rendit justice avec sa promptitude accoutumée. Le comte Rosenberg reçut, par un courrier extraordinaire ; l'ordre d'envoyer Livow à Pétersbourg pieds et poings liés, après l'avoir, en présence de l'armée, dépouillé de ses ordres et de son uniforme. Il lui fut déplus ordonné de faire observer dans les pays alliés la plus exacte discipline, en annonçant aux soldats qu'ils pourraient s'en dédommager aussitôt qu'ils seraient en pays ennemi. Cette exécution et ces promesses firent impression , et la conduite des Russes, en traversant le midi de l'Allemagne , fut en général beaucoup plus modérée qu'on ne s'y attendait ; ce qui doit d'autant plus surprendre, que les officiers russes, qui, de tous les officiers de l'Europe , sont les plus mal et les plus mesquinement payés, continuèrent à être soldés en marche et en Allemagne sur le pied qu'ils le sont en Russie. On eut même la mauvaise foi de leur payer quelques mois de leur solde en papier, avant qu'ils quittassent les frontières. Ce papiermonnaie perdait soixante pour cent en Pologne , et n'avait aucune valeur en Autriche (1) ; de façon que ces militaires, qui s'étaient flattés de recevoir une paye anglaise aussitôt qu'ils seiiiiiiliani's tic la lenteur avec laquelle on les menai!, battirent un mallre de poste, et lucrent un postillon. Gamine on voulait les arrêter pour eu meurtre, ils demandèrent combien coûtait donc en Allemagne un pnstillaii, qu'ils le paneraient, pour qu'on n'en pnrltdt plut. (Nattât Vaut.) ([) L'on a eu occasion de parler des assisnats qui sont depuis vingt ans la monnaie courante en Russie. Ils perdent cinquante pour cent, et les militaires, dont les appointements sont encore a peu près les mêmes que du temps de Pierre I", ne sont aujourd'hui payés qu'en assignats. Il y en a de cinq roubles en papier bleu, de dix en papier rouge, de vingt-cinq, de cinquante et de cTMt roubles en papier blanc. Voyez l'article sur les finances. J'ai vu plusieurs olliciers prisonniers, qui avaient encore dans leurs poclies rie ces papiers qu'on les avait forcésde prendre, el dont Ils n'avalenl pu tirer aucun parti ; il leur sera même difficile de lrs reporter en Bussle, où il eit défendu d'en introduire de l'él ranger. [Note de Vaut.) DigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

327 raient hors de leur pays, furent réduits à la moitié de la leur. En supposant qu'elle leur soit iy^u librement comptée, il leur serait de toute impossibilité d'en subsister en Allemagne, et surtout en marche. Les appointements d'un capitaine d'infanterie ne sont pas de mille francs par an , et les subalternes sont soldés à proportion. Quant aux soldats, ils sont, comme on l'a vu, nourris et habillés; mais ils ne touchent qu'environ vingt-quatre francs par an en numéraire. Cette pénurie d'argent n'est pas si sensible en Russie pour l'armée, les denrées de première nécessité y étant à bas prix; et partout, à l'exception de quelques garnisons dans les villes capitales ou commerçantes, le militaire satisfait ses petits besoins journaliers à peu de frais ; mais dans les pays» étrangers , et en voyage, il n'en est pas de même. Aussi le soldat russe , le plus mal entretenu de tous les soldats, ne pourrait subsister dans les lieux où le pillage et la maraude lui sont interdits, s'il n'avait une ressource particulière, que les autres militaires n'ont point. Il y a dans les régiments des associations indépendantes de celles des bataillons et des compagnies . nommées artel, qui forment une espèce de masse commune , où chaque recrue verse , en arrivant à son corps , l'argent qui lui reste et le prix des habits qu'elle rend en recevant son uniforme. Le petit mobilier d'un camarade mort ou lue y tombe également. En temps ,de guerre , le produit du pillage et du butin , que chaque associé y apporte assez fidèlement , grossit encore cette masse, qui s'élève quelquefois à des sommes assez considérables. Elles sont ordinairement confiées à de vieux caporaux , au* choix des soldats ; et ces trésoriers , nommés Jrtelckihî, ont souvent le talent de faire valoir et d'augmenter ces fonds. Le soldat russe étant engagé pour la vie, n'ayant plus aucun autre intérêt ni aucun héritage particulier à attendre, -s'accoutume à placer tout son espoir dans cette espèce de communauté , dont il tire souvent des secours. En marche , et dans tous les besoins extraordinaires , on a recours à Vartel, soit pour acheter un cheval qui traîne le

The text on this page is estimated to be only 20.23% accurate

338 EXPÉDITION EN ITALIE. bagage, soit pour se procurer quelques provisions lorsque le pain manque , soit pour se remettre de quelque grande fatigue ou de quelque disette par tin verre d'eau -de-vie , ou un morceau de viande; car dans les denrées qu'on distribue aux Russes, on ne comprend que la farine de seigle, l'orge mondé et le sel (1). Avec ces munitions de bouche, ordinairement très-mal conditionnées , le soldat s'apprête lui-même à sa fantaisie , avec beaucoup de dextérité , du pain , du biscuit, ou une espèce de bouillie, nommée kasch, qu'il est trop heureux de pouvoir assaisonner quelquefois avec de l'huile de chanvre , un bout de suif, ou un oignon : il fait de plus avec un peu de farine fermentée , ou des restes de son biscuit , une boisson appelée kwass, qu'il préfère à l'eau pure, Tnaïs qui paraîtrait détestable à quiconque n'y serait pas accoutumé. Voilà toute la nourriture du soldat russe en campagne : elle ne coûte point à la couronne cinq fraucs par mois pour un homme , et jamais on n'ajoute rien de plus à cet ordinaire moins que frugal. Quelques poissons , que ce malheureux se procure assez facilement le long des rivières , ou au bord des lacs nombreux du Nord, quelques champignons qu'il recueille en abondance en certaines saisons dans les vastes forêts , et qu'il cuit dans l'eau pure comme des châtaignes, ou quelques fruits et quelques herbes légumineuses qui croissent spontanément dans les provinces du Midi , et qu'il y récolte lorsqu'il a le bonheur d'y camper, composent les seuls ragoûts qu'il y ajoute lui-même dans l'occasion ; de manière que la livre et demie de pain de froment, et la livre de viande, qui forment l'ordinaire journalier du Français, seraient un festin pour un Russe, qui d'ailfl) On distribue chaque mois ces provisions en nature aa BOldaL On donne à chacun son paiok ou boisseau de farine de seigle, son gamitz ou litron d'otge. et sa pelile portion de sel. Le cnpitake qui fait celte distribution à sa compagnie, gagne encore aur la mesure de quoi nourrir «on cheval et ses chiens. (Noie de Cauttur, 1 DigiiiizM 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 17.22% accurate

EXPÉDITION EN ITALIE. 8S9 leurs ne remette jamais dans un lit, mime lorsqu'il est malade ou blessé (I)On voit par cette esquisse, de la manière de vivre du soldat russe, de quelle ressource lui est quelquefois Yartel: il ne peut cependant y recourir que du consentement unanime de tous ceux qui y ont part, et de l'approbation du colonel. Cet établissement dans les armées remonte à i époque où elles n étaient point encore soldées, et où chaque boyar conduisait à ses dépens ses esclaves sous les étendards du grand prince ou du gardées comme sacrées. Quelques colonels ruinés se sont permis d'en emprunter des sommes; et ne les. ont ensuite point rendues; mais ceux qui les ont ainsi dilapidées, ou pillées plus ouvertement , ont souvent été cassés et punis. Quoi qu'il en soit, elles existent encore dans la plupart des régiments , et l'officier pauvre y est à la lettre bien plus misérable que le soldat , dont il est obligé , en plusieurs occasions, de partager le kaseh (bouillie) et le soukurê (biscuit), pour ne pas mourir de faim. Au moment où- Catherine mourut , Souworow, au comble de la faveur et de la gloire , se trouvait à la tête d'une armée puissante, qui occupait tout le midi de la Pologne et s'étendait (l)Lorsque le soldat russe i-sl en cantonnement, il donne traitps ses provisions au paysan qui le loge, el mange alors à sa lubie. La nourriture

The text on this page is estimated to be only 14.08% accurate

3 an soowoaow. jusqu'à la mer Noire. Paul n'avait jamais aimé ce général dévot, inquiet, volontaire, entreprenant, enthousiasme de Catherine et de ses gigantesques entreprises. De son côté, Souworow, Russe dans toute la signification du terme, et par conséquent ennemi de toute discipline allemande, minutieuse et pédantesque, dont son futur empereur se montrait engoué, n'avait jamais cultivé ses bonnes grâces. Les corps qu'il commandait, bien loin de se faire remarquer par une tenue exacte et une précision rigoureuse dans le maniement des armes, étaient presque toujours aux extrêmes frontières de l'empire, occupés à combattre, et ne se distinguaient que par cette espèce d'ordre désordonné qu'il faut remarquer pendant la guerre, l'empereur craignait cependant ce guerrier populaire et chéri des troupes; mais il le ménagea d'abord, et le confirma dans tous ses commandements : il lui envoya ensuite l'ordre d'établir l'armée sur un autre pied. et d'y mettre en exécution les nouveaux règlements militaires. Souworow, qui tenait aux vieilles institutions russes, et même à celles de Potemkin, très-adaptées au caractère national qu'il connaissait parfaitement. Souworow, persuadé que des troupes avec lesquelles on avait toujours vaincu ne pouvaient être que sur un très-bon pied, ne s'empressa pas de se conformer aux ordres de l'empereur, et se permit de plaisanter en les recevant (I). C'était blesser au vif Paul I^{er}, qui { }) Ces plaisanteries ont été rapportées dans le premier chapitre. C'est une espèce de réaction en mauvaises rimes. comme Souworow en faisait ! ; Vo. vpz-en la Irindurion, ou le sens, n la pnc lad du préM-nl volume. Voici encore le Bulletin comique, qu'il envoya à l'impératrice après la prise de Smolensk : Stnwii bogoti, >huea team! h'rrpnct wiiala, y la lam. Ckasa nié kastl, C'boucllnii pâlit. Claire ii Dira, B'o're à vous ai ti tille ni prtw, et m'y votai (Nais de OiiKür.)

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

SOUWOBOW. 331 mettait toute sa gloire à réformer et à perfectionner à sa main son état militaire, et qui parlait d'un boutou deguêtre, et de la queue d'un soldat, comme des choses les plus importantes à la gloire de ses armes. Il envoya incontinent au vieux général l'ordre de se démettre du commandement et de quitter l'armée sans délai. Le soldat russe, qui est chansonnier comme le français, avait déjà mis en chanson les bons mots de Souworow; ce qui ne contribuait pas peu à jeter du ridicule sur les nouvelles ordonnances. Nous avons dit que Souworow était un barbare, un bouffon; mais c'était peut-être le général le plus convenable au génie des Russes: le soldat l'aimait, et l'officier, tout en le trouvant burlesque, combattait sous ses ordres avec confiance. Si Paul, en le congédiant, n'avait considéré que sa cruauté naturelle, ou sa folie véritable ou affectée, on aurait peut-être applaudi; mais il parut vouloir punir l'homme dévoué à sa mère, et le frondeur de ses innovations militaires trop brusques et trop mal digérées. Lorsque le vieux Souworow reçut l'ordre de se démettre du commandement, il voulut lui-même le communiquer à son armée, et la fit ranger en bataille. Devant la ligne s'élevait une pyramide de tambours et de timbales entassés: habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, du portrait de l'impératrice et de celui de Joseph II, Souworow harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très pathétiques. Il se dépouilla ensuite de son casque, de son habit, de son écharpe, de son mousquet et de toutes les marques du service effectif, qu'il déposa sur la pyramide, en guise de trophée. « Camarades, dit-il, il viendra peut-être un temps où Souworow reparaitra au milieu de vous; alors il reprendra ces dépouilles qu'il vous laisse, et qu'il portait toujours dans ses victoires. » Les soldats indignés, attendris, murmuraient et gémissaient; Souworow les quitta ainsi, laissant l'armée à son lieutenant général. Il se retira dans une maisonnette qu'il avait à Moscou; mais

The text on this page is estimated to be only 15.52% accurate

332 SOUWOBOW. un homme si célèbre et si populaire, dont le renvoi , après de si grands services , frisait une sensation générale dans l'empire, portait ombrage à Paul dans cette capitale, où il allait se faire couronner, et il donna l'ordre d'éloigner Souworowde Moscou. Un major depolice (de gendarmerie) entre un jour dans l'asile du vieux guerrier , et lut présente cet ordre qui l'exile dans un misérable village. D'un air assez indifférent, Souworow demande combien de temps lui est aecordé pour arranger ses affaires. Quatre heures , répond l'officier, n Oh! c'est trop de bonté! s'écrie le général; une heure suffit à Souworow. » Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans une cassette (1) , et descendit. Un carrosse de voyage l'attendait à la porte. — « Souworow allant en exil, dit-il, n'a pasbesoin d'un carrosse; il peut bien s'y rendre dans le même équipage dont il se servait pour se rendre à la cour de Catherine ou à la tête des armées : qu'on m'amène une charrette! » Il fallut se conformer à sa volonté , et l'officier se vit forcé de faire avec le vieux feld-maréchal une route de 500 versies dans une kibitka c'est la voiture la plus incum(i) Malj-ré l'espèce de mi'pruqu Souworow alfeii. il pour .les rh-!ii-ni 4. Il était très-curieux en bifooi et en pierreries, et Calheriae, a chaque Hcloite, lui envoyait quelque (yrntture précieuse : taotot c'était une branche de laurier *u brillants, une épaoelte, une épée, on portait, une étoile d'ordre, ou luul aulro rtebe bijou. Après laprlse'de Prague, elle lui envoya un bâlon de maréchal enrichi de pierres lioes. Il ne lirait jamais de sa cassette l'un de ces dons de sa souveraine, sans se signer et sans le baiser respectueusement. Sotivenl, en marebe on n lable, il demandait tout à coup à ses aides de camp : Où sont mes bijoux îles avez-vous vus ? combieneti al-je 7 combien valent-ils? pourquoi notre maman me les al-elle donnés ? !1 fallait luire à taules ces demandes une réponse directe et précise-, sans quoi H traitait celui qu'il avait interrogé , de sot et d'ignorant. Il «n était ainsi, lorsqu'il s'avisait de demander combien il y avait d'étoiles au firmament, d'arbres dans une forêt, ou du poissons dans un lac. Ces questions incongrues marquaient pion encore ses distractions, et le peu de cas qu'il taisait de la conversai in n de son-état major, que sa folie : mais tout offlcier qui lui avait répondu, par un on dit, ou par un jen'cn sais rien, était perdu dans son esprit, et il le desiRnail, en le renvoyant, par le nom de Mrsnaufchtschik. (AWi de l'ànUar.) Do I Lv

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

SOUWOROW. 333 monde en été, que l'on puisse imaginer ; mais Souworow y était habitué , ne voyageant que de cette manière , couché sur un matelas , et enveloppé dans son manteau. Arrivé au village désigné , il se logea dans une cabane de bois , sous la surveillance du major et de quelques exempts de police. Personne n'osait le voir ni lui écrire, et le vieillard habitué au tumulte descamps, et à la vie la plus active et la plus agitée, se vit tout à coup dans un isolement complet. Les lectures et les réflexions qu'il eut le temps de faire pendant cette disgrâce n'influèrent pas peu sur le reste de sa vie. Il fut enfin permis à sa fille , mariée à un frère du favori Zoubow, (ie lui faire une visite, qui fut courte , mais à laquelle le comte Souworow parut sensible. L'empereur, de retour dans sa résidence , parut aussi se radoucir peu à peu , et lui écrivit. Un courrier arrive , et remet sa dépêche; l'enveloppe portait engrosses lettres: Au feldsiAitÉCHAL Souworow. « Cette lettre n'est pas pour moi, dit froidement le vieux guerrier, en lisant l'adresse : si Souworow était feld- maréchal , il ne serait pas exilé et gardé dans un village; on le verrait à la tête des armées. » Le courrier, stupéfait , eut beau dire et répéter qu'il avait ordre de remettre cette dépêche à son excellence ; il fallut qu'il la reportât cachetée à l'empereur. Paul ne manifesta point son dépit; mais Souworow dès lors fut gardé plus exactement. C'est ainsi qu'un homme célèbre , fort de sa gloire et de l'opinion publique , peut quelquefois braver un despote. Paul, qui voulait faire un voyage à Kasau et traverser la province qu'habitait Souworow, craignit encore de l'y laisser durant son voyage, et lui enjoignit de se rendre à Pétersbourg. Il obéit à ce second ordre ; et ce fut alors que les sollicitations de l'Autriche et de l'Angleterre déterminèrent enfin l'empereur à lo rétablir dans ses grades, pour l'envoyer à la tête de l'armée russe. Souworow qui avait si longtemps brigué l'honneur de combattre les Français , se vit au comble de ses vœux , et parut rajeunir. L'espèce de prophétie qu'il avait faite en

The text on this page is estimated to be only 18.04% accurate

^334 SOUWOROW. quittant ses soldats, s'accomplissait , et il partit comblé d'honneurs et d'espérances. Il se montra sur, la route de Vienne ce qu'il avait toujours été. Ce fut une série d fanfaronnades, de genuflexions, de signes de croix, de charlataneries et superstitions dégoûtantes. Il se chargeait de scapulaire.s et de reliques dans tous les couvents, s'abreuvait d'eau bénite et se repaissait d'hosties dans toutes les églises, ne voyant aucun crucifix, aucune image, qu'il ne s'arrêtât pour réciter ses oraisons. S'il rencontrait un prêtre ■ou un moine , il lui baisait burlesquement les mains, et lui demandait la bénédiction, allant, disait-il , châtier les rebelles , les régicides, les ennemis de Dieu et de la foi. Ici cour de Vienne même ne sut si elle devait se scandaliser ou s'édifier des singeries dévotes et surannées de ce héros grotesque. — Et c'est par un tel général que les Français ont mérité d'être chassés de l'Italie! C'est sous ses auspices que les Autrichiens devaient en six semaines récupérer ce que les armées républicaines avaient mis un an à conquérir sous le commandement d'un Bonaparte I Le bonheur qui avait suivi Souworow dans toutes ses expéditions , sembla le précéder dans celle-ci, comme un ennemi de sa gloire. Il n'arriva en Italie que pour recueillir les lauriers que Kray venait de moissonner, comme il n'était naguère arrivé devant Varsovie que pour profiter de la victoire de Fersen sur Kosciuszko. L'année française, sous les ordres de Scherer, venait d'essuyer la défaite la plus complète et la plus désastreuse de cette guerre (1) : ces fameuses demi-brigades, la terreur et l'admiration de l'Europe, n'offrirent plus à l'armée russe , qui se mit à l'avant- garde des Autrichiens vainqueurs, que desba(r) Les Français, qui n'ont su comment nommer cette bataille, dont In suite fut une déroute et une désorganisation complètes, ont cru la caractériser en lui donnant le nom du général qui les commandait. La bataille de Schirer donc, sera lependant do celle île Rosbach ; mais elle fut bien plus sanglante, et cul des suites bien plus funestes. ; Noie de fauteur.) Digiiiized 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

SOUWOROW. 33:» taillons épars. Ce fut sur quelques fuyards , échappés à la cavalerie impériale, que les Cosaques firent d'abord preuve de cette aptitude à atteindre et à dépouiller, que nous avons dépeinte dans l'article précédent. Les braves qui rallièrent leurs bataillons, soit pour couvrir la retraite générale de l'armée, soit pour se défendre dans quelques bicoques, furent bientôt entourés par les Austro-Russes, et forcés de se rendre prisonniers de guerre. Souworow traita les officiers français prisonniers avec une politesse ironique assez humiliante ; mais ils éprouvèrent en général un traitement plus humain qu'ils ne s'y étaient attendus, d'après la haine fanatique et barbare qu'il avait inspirée à ses propres soldats, en leur persuadant qu'ils n'avaient point de quartier à attendre des Français , et qu'ils ne devaient par conséquent faire grâce à aucun de ceux qui tomberaient entre leurs mains, s'ils voulaient mériter le ciel et la résurrection. Un ancien préjugé des Russes leur faisait croire qu'en mourant sous leurs drapeaux, en combattant les infidèles, ils ressuscitaient le troisième jour après leur mort, et se retrouvaient dans leurs villages, libres et heureux, exempts de servir à l'avenir. Ce préjugé, propre à fanatiser des esclaves qui ne vont à la guerre que par contrainte , et qui regardent l'état de soldat comme le plus malheureux de tous, s'était perdu ou affaibli depuis longtemps dans les armées. On chercha à le ranimer, quand il fut question de les mener si loin de leur patrie contre les Français ; et Souworow, restaurateur de toutes les croyances superstitieuses qui pouvaient lui être utiles, Souworow qui affrétait lui-même une dévotion outrée pour, tous les saints, pouvait y parvenir mieux qu'aucun autre général. Ce début augmenta la confiance des Russes, et inspira aux Français battus et fugitifs une espèce de terreur, que toutes les relations fortifiaient. Aussi les Autrichiens furent-ils obligés d'escorter leurs prisonniers à travers les postes et les lignes de leurs féroces alliés , pour que ces premiers n'y fussent pas impitoyablement massacrés. Après la déroute de Sclierer et la désorganisation générale

The text on this page is estimated to be only 17.23% accurate

snuwoBOW. qui en fut la cause et l'effet, Souworow entra dans Milan, et remonta rapidement le Pô à la tête de ses Russes et de la plus grande partie de l'armée autrichienne. Kray, pour prix de la victoire décisive qu'il venait de remporter, et qui décidait du sort de l'Italie, devint tout à coup le lieutenant du général étranger, et fut détaché avec un corps considérable pour atteindre les Français qui se réfugiaient du côté de Mantoue, et former le siège de cette forteresse importante, bientôt la seule qui leur restât dans toute la Lombardie. Il n'entre pas dans le plan de ces Mémoires de suivre pas à pas Souworow et les Russes dans cette campagne rapide et meurtrière. Je laisse ces détails militaires à quelques-uns de ces braves* qui suspendent le soir l'épée à leur chevet, pour prendre la plume et noter les marches et les exploits de la journée. Quelques-uns d'eux ont déjà payé dignement ce tribut à l'histoire, et je me contenterai de saisir de loin quelques faits ou quelques résultats importants, qui présenteront des réflexions intéressantes (1). Moreau, vainqueur aux lieux où il avait commandé, et dont le destin fut alors de réparer les désastres de la France; Moreau qui, pour servir sa patrie et la liberté, avait consenti à n'être que lieutenant de Scherer, rassembla enfin les débris de l'armée, et prit position aux environs de Valence. Les regards de l'Europe se portèrent alors avec une animosité inquiète sur les rives du Pô, où deux hommes, que les qualités les plus opposées rendaient également célèbres, allaient décider du sort de l'Italie, et peut-être du monde entier. Mais combien leurs forces étaient disproportionnées! Souworow, à la tête d'une armée victorieuse de plus de soixante-dix mille hommes, et Moreau n'ayant que douze mille Français -, car le surplus était dispersé dans les places fortes, ou repassait les Alpes par (i) Je suivrai un instant, pour les faits militaires, les relations allemandes! de Posselt, qui me paraissent exactes et impartiales. Il est à regretter que nous n'ayons pas en France un Journal aussi pragmatique et aussi libéral que le sien, Intitulé Annales de l'Europe. [Note de Vautour.)

DigiiiizKi by Google

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

SOUWOHOW . S37 pelotons désorganisés, pour regagner la France (1). Le mécontentement du soldat, sans pain, sans paye et sans habits, découragé par un revers qu'il attribuait à la trahison de son chef, était à son comble. Ce fut cependant avec cette faible digue, qui menaçait ruine elle-même, que Moreau essaya d'arrêter ce torrent indomptable, et le força du moins à changer de cours. Le général russe Rosenberg ayant passé le Pô, trouva une résistance qu'on n'attendait plus de la part des Français. Carreau, commandant l'aile gauche de la division de Grenier, le força à repasser le fleuve avec une perte considérable en tués et surtout en prisonniers. Souworow, indigné de ce premier échec, renforça sur-le-champ le corps de Rosenberg, qui, dès le lendemain, renouvela le passage à la tête de sept mille hommes. Les Français furent d'abord forcés à céder; mais le chef de brigade Gardanne soutint l'attaque jusqu'à l'arrivée du général Victor avec sa division. Alors se livra près de Bassaguagno, et à forces approchant égales, la première bataille qui ait eu jamais lieu entre deux nations que la nature a placées si loin l'une de l'autre et qu'elle a cependant rapprochées par des conformités morales et physiques très-frappantes. Il semble qu'en les éloignant ainsi elle ait voulu les séparer d'intérêts, pour les unir d'amitié : mais la politique et la tyrannie, ses ennemies éternelles de la nature, en ordonnaient autrement (2). (1) Voie aux Éclaircissements la lettre Q. (Il Je me tennais, les Français l'ont l'été ~ s'étaient déjà battus en 1733. La guerre de la succession de la Pologne ayant commencé, Stanislas Leszinski y essaya de remonter sur ce trône d'où il avait été forcé de descendre, et la France prit une faible et honteuse part il en a (ajuste l'histoire). Plélu, ambassadeur de France à Copenhague, sollicitait en vain le faible Louis XV de faire quelques efforts en faveur de son beau-père. On lui envoya enfin deux frégates et quelques troupes , avec lesquelles il partit lui-même pour débarquer à Dantzis, qui avait été préparé pour Stanislas. Mais les Russes venaient d'y arriver, et il n'y avait déjà telle place, au moment où la flottille parut dans la rade. Le brave Plélu voulut cependant effectuer son débarquement. Sous la protection de ses deux frégates. Il fut tué à (environ quinze cents hommes , en présence d'une armée. Ils

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

SOUWOBOW. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Un château qui se trouvait au centre de l'attaque, fut emporté et repris plusieurs fois par les deux parties; mais les bataillons russes, éclaircis et déconcertés par la supériorité du feu des Français et la vivacité de leurs attaques au pas de charge, lâchèrent enfin pied, et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'au bord du fleuve, où une grande partie se précipita et périt. Ils perdirent dans ce combat un général et quelques milliers d'hommes, ainsi que cinq canons et un drapeau. Souworow, par ces deux combats, images de ceux qui se livrèrent ensuite sur la Trébia, apprit à estimer, ou du moins à respecter la bravoure française. Désespérant de forcer Moreau à quitter son camp retranché près d'Alexandrie, en passant le Pô pour l'attaquer de front, il céda à la tactique autrichienne, qui l'engagea à remonter la rive gauche pour tourner la position des Français en marchant subitement sur Turin. Moreau fit un mouvement pour arrêter cette marche. Il passa la Bormida, se mit lui-même à la tête de sa cavalerie, et, ayant renversé les Cosaques et les troupes légères autrichiennes, il s'empara de leurs postes avancés depuis Marengo jusqu'à Saint-Julien. Il attaqua alors avec une forte colonne le camp du général Lusignan, et s'en empara; mais Lusignan, renforcé par le corps russe sous les ordres de Bagration (1), revint sur ses pas, et les Français, forcés à leur tour de renoncer à leurs avantages, reprirent leur première position. furent aussitôt attaqués, et après une résistance opiniâtre, où Pléto lui-même perdit la tête de sa petite troupe, le reste fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. On mena ces Français en triomphe à Pétersbourg; et l'impératrice Anne se fit présenter les officiers à leur tour, et leur fit un accueil très-félicieux et des compliments flatteurs sur leur bravoure. J'ignore où les soldats composant les débris des deux régiments débarqués furent relégués, et même s'ils furent jamais rendus à la France: mais j'ai été visiter avec intérêt et attendrissement, au bord de la mer, les tombeaux, des malheureux qui moururent sur cette plage lointaine. (fin de l'auteur.) (1) Volraui Éclaircissements la lettre.R.

The text on this page is estimated to be only 20.73% accurate

SOUWOBOW. 339 Ce fut le dernier effort que put faire Moreau en Piémont, avec sa petite armée, pour se maintenir près d'Alexandrie. La tête de l'armée austro-russe avait déjà passé le Pô au-dessus de Valence et emporté Casai, le seul poste qui couvrit le dos des Français dans cette position. Moreau fut alors obligé de faire de gros détachements pour entretenir ses communications du côté de Gènes, que les insurgés piémontais interceptaient déjà; et, contraint enfin d'abandonner la position où il avait, pendant deux mois, tenu en échec des forces si supérieures aux siennes, il ne laissa qu'une garnison dans la citadelle d'Alexandrie. Par cette prudence et cette audace, Moreau avait donné à Macdonald le temps d'arriver aux frontières de la Toscane avec l'armée de Naples. Mais, forcé de rétrograder lui-même en ce moment décisif, chacune de ses marches éloignait et rendait plus difficile une réunion qui devait sauver l'Italie et la France. Scherer avait sollicité et obtenu du Directoire cette démarche extraordinaire et désespérée; elle prouve combien sa défaite avait eu un instant changé la face des choses dans un pays où les Français étaient les maîtres, et où ils avaient eu d'abord de si nombreux partisans. L'évacuation du royaume de Naples, et cette retraite rapide des Français en traversant l'Italie soulevée tout à coup contre leurs vexations, est si semblable à la fameuse retraite de Charles VIII, que l'on en pourrait faire le parallèle le plus intéressant. Il n'est même aucun événement important de cette immortelle guerre, si extraordinaire dans ses principes et dans ses succès, qui n'ait son pendant dans l'histoire; mais malheureusement pour le monde l'histoire est toujours inutile et souvent inconnue à ceux pour qui elle est écrite, les gouvernants, les princes, les ministres et les généraux. Ils peuvent toujours se trouver dans des circonstances nouvelles, parce qu'eux-mêmes sont nouveaux; ils s'imaginent que c'est leur génie, ou leurs talents, ou leur fortune, qui va maîtriser les événements, tandis que ces mêmes évé-

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

340 SOWOBOW, mentsles emportent, etlcur laissent au hasard de ia honte ou delà gloire L'observateur éloigne, l'écrivain studieux, le philosophe, sont les seuls qui, éclairés par l'expérience des siècles, prévoient quelquefois des résultats, et prédisent les mêmes malheurs, en revoyant les mêmes fautes. Ce sont eux qui demanderont encore pourquoi l'on crut perdue et coupée une armée de trente mille hommes, maîtres de la basse Italie, où elle venait de fonder deux républiques qui avaient pour défenseurs les plus braves, les plus riches et les plus éclairés de la nation ? Malgré les succèsdes Austro-Russes enLombardie, n'était-ce pas à eux de trembler d'avoir en tête Moreau et les ressources de ia France entière, et à dos une armée conquérante, grossie des nouvelles phalanges républicaines qu'elle avait formées? Heureux alors , si quelque perfidie anglaise eût forcé les Français à se maintenir malgré eux en Italie, comme ils le firent depuis en Égypte I Macdonald s'avança donc rapidement, ramassant toutes les troupes éparses sur sa route, de manière que, rassemblant l'armée de Naptès, et y réunissant la division de Gauthier et celle de Victor, qui s'était embarquée en Ligurie pour venir le joindre en Toscane, il arriva sur les lianes de l'armée austrorusse à la tête de trente-cinq mille combattants Se trouvant dans une situation plus avantageuse qu'il n'avait pu l'espérer après une marche si longue cl si pénible, il occupa d'abord toutes les gorges de l'Apennin. Dédaignant bientôt d'opérer sa jonction avec Moreau par le chemin qui lui était ouvert, il passa luimême les montagnes pour agir offensivement dans la plaine. Ses premiers combats furent des victoires, qui justifèrent d'abord ce plan hardi et digne d'une armée de trente-cinq mille Français. Le poste important de Trémoli fut emporté par le général Dombrowsky, commandant, à l'aile gauche de l'armée, cette brave légion polonaise qui était parmi les Français ce qu'était parmi les coalisés le corps des émigrés, et qui eut si souvent le même sort en déployant la même bravoure. Digiiized By Google

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

841 D'un autre côté, Olivier, conduisant l'avant-garde, renversa celle des Autrichiens, et Macdonald, s'avançant lui-même avec le centre, attaqua près de Modène l'armée ennemie sous les ordres du prince de Hohenzollern, et remporta une victoire qui le rendit maître de Modène, de Panne, de Plaisance et de tout le pays. Comme il faisait mine de marcher sur Mantoue et de dégager cette place, les coalisés se rirent à la veille de perdre tous leurs avantages. Le feld-maréchal Ott, réunissant alors tous les corps sous ses ordres, se relira derrière le Tidone, sans compromettre le sort de l'Italie par celui d'une seconde bataille que lui présentait Macdonald. Kray détacha dix mille hommes du corps qui assiégeait Mantoue, et la grande armée austro-russe revint à marches forcées sur le nouveau champ de bataille. Elle se rassemblait entre Tortone et Plaisance, presque dans la même position qu'elle avait occupée six semaines auparavant. Souworow, abandonnant lui-même le Piémont, d'où ses avantpostes s'étendaient déjà jusqu'aux frontières de la Suisse et de la Savoie, accourut avec ses Russes pour combattre Macdonald. Moreau, qui déjà s'était retiré sur Gènes avec sa petite armée, ne put d'abord profiter de cette marche rétrograde de Souworow, pour le suivre, ou pour rentrer dans le Piémont et dégager les places qui tenaient encore. Quoique le petit Bernard et la plupart des passages des Alpes fussent demeurés au pouvoir des Français, il ne se trouvait sur toutes leurs frontières aucunes troupes pour faire en ce moment critique une diversion aussi facile qu'elle eût été avantageuse. C'était toujours le même système de guerre qui avait déjà pensé perdre Moreau et la France, en l'an VI, lorsque quelques escadrons de hussards autrichiens suffirent pour remonter le Rhin et couper les derrières des armées françaises, sous le canon de nos places fortes dénuées de garnisons. Après avoir conçu un plan hardi, on employait toutes les ressources disponibles pour l'exécuter par un seul et même effort, sans rien réserver pour l'avenir, sans supposer 20. OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

SOUWOROW. les revers. L'expédition d'une armée française en Italie ou en Allemagne semblait Té migration générale d'un peuple et uuc véritable irruption de Gaulois. L'armée avançait sans regarder en arrière; rien ne la nourrissait, rien ne la suivait. S'occuper du présent, sans songer à l'avenir, tel est le caractère de notre nation, et quelquefois celui de notre gouvernement; il reste empreint sur toutes nos expéditions nationales, depuis que l'histoire les a consacrées. Il fut souvent la cause de nos succès, et toujours celle de nos revers. Trop heureux, si l'on eût conçu plus tôt ce système des armées de réserve qui vient de sauver la France et d'assurer ses triomphes en immortalisant sa gloire ! Cependant Macdonald, avant de se voir accablé par la grande armée austro-russe, poursuivit ses premiers avantages, et se pressa de passer le Tidone, pour détruire le corps de Ott, comme il avait battu celui de Hohcn-zollern. Au moment où il l'attaquait avec impétuosité et renversait son avant-garde, Souworow et Mêlas arrivèrent avec celle de la grande armée. Il convint à Macdonald de se replier devant des forces si imposantes, pour se préparer à soutenir lui-même avec toutes les siennes la ba-. taille qu'il allait livrer. Peut-être eût-il été plus prudent encore de se retirer de suite au delà de Trémoli. Arriver et combattre, était le mot de Souworow. Il parut, le 17 juin, à la vue des Français, et résolut de les attaquer dès le lendemain. Le reste de son armée le joignit durant la nuit. Elle se divisa en trois formidables colonnes : celle du centre , composée en .totalité de troupes russes, fut conduite par le comte Rosenberg ; celle de la droite, composée de Russes , d'Autrichiens et de Hongrois, fut commise au général Forster ; et Mêlas commanda la troisième, qui était la plus forte, et toute formée de l'élite de l'armée autrichienne. Les dispositions des Impériaux et les difficultés du terrain retardèrent l'attaque de Souworow (1). Il n'arriva qu'à midi en présence de l'armée (I) Cette bataille eut lieu le 23 mai 1805, dans la vallée de Marengo, près de Milan. Souvorov et Melas, commandant l'armée russe, furent vaincus par Napoléon Bonaparte, qui commandait l'armée française. Cette bataille fut une des plus importantes de la campagne de 1805, et elle eut des conséquences graves pour la Russie et l'Autriche.

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

française, qu'il trouva rangée en bataille en avant de la Trébia. ' Macdonald paraît avoir adopté ici un système qui fut souvent funeste aux généraux français : il reçut le combat, au lieu de le livrer. L'avant-garde russe, sous les ordres du prince géorgien Bagration, soutenue de quelques régiments hongrois, attaqua avec impétuosité l'aile gauche des Français. Le général Dombrowsky y commandait la légion polonaise ; et ces débris errants d'une nation jadis si célèbre, et aujourd'hui si malheureuse et si intéressante, se retrouvèrent, par des événements inouïs, en présence des spoliateurs de leur patrie. Soit que l'ascendant acquis et conservé depuis un siècle de la part des Russes sur les Polonais ait augmenté la confiance des premiers, et produit une émotion fatale aux seconds ; soit que le nombre de leurs ennemis autant que la vigueur de leur attaque les ait d'abord déconcertés, les Polonais furent renversés, et ce premier choc mit de la confusion dans toute l'aile droite, où Macdonald envoya des renforts. Rosenberg, de son côté, y porta toute la division de Sweikowsky. Le combat se renouvela et se soutint de part et d'autre avec un acharnement extraordinaire. Les Russes y montrèrent aux Français cette opiniâtreté invincible, cette discipline, et cette résignation à la mort qui les a si souvent fait triompher. Serrant leurs rangs à mesure que le feu ennemi les écloircissait, ils marchèrent toujours en avant(t), avait-il défait le? Romains, entre le Tidone et la Trébia. Voici comme Tacite a décrit ce pays Erat In medio rhus [te Tidon), præaltis vltiusqne tltuittu ripa, et circa obsitus palustribus herbis, et, quibus ineutta ferme vestiuntur, virgallh vepribusque. L'aspect du terrain paraît n'avoir pas changé depuis. • (A'oie de l'auteur.) (I) Percrod! Percrod! en avant ! en avant.' c'est aussi le cri de guerre que les officiers russes poussent en combattant ; ils l'entremêlent de l'exhortation la plus familière au soldat ; Niëbon ! plié-bass ! tir traira pas ! n'aie pas peur ! avec ce mot magique vous faites tout faire à un Russe. J'ai déjà observé que, pris séparément, le Russe est fort doux et même fort timide : mais en bataille, il n'a que l'opiniâtreté, une adhérence moutonnière qui le rend redoutable, et quelquefois invincible. {fioUieCliUUt.)

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

souwonow. et coBtraignirent tout ce qu'ils avaient en front à repasser la Trébia. La colonne du centre menée par Rosemberg, et à la queue de laquelle était Souworow, avait eu le même succès, après une lutte plus longue et plus opiniâtre encore. Deux fois les Français se virent repoussés jusqu'au delà de la rivière, l'avaient repassée avec une nouvelle ardeur sous le feu de cette colonne inébranlable qu'ils s'efforçaient d'entourer. La vivacité de leurs mouvements, la supériorité de leur feu, la rapidité avec laquelle ils évitent le choc, la valeur personnelle de chaque chef, le courage particulier de chaque soldat, rien ne put triompher de cette impassibilité russe, de cette opiniâtreté moutonnière contre laquelle la discipline prussienne et la tactique du grand Frédéric avaient si souvent échoué. Les Français, las de combattre et même de tuer, désespérant de repousser ces masses mouvantes et hérissées de fer, en les heurtant, repassèrent enfin la Trébia, et changèrent le combat en une canonnade meurtrière qui détruisit totalement quelques compagnies russes, lesquelles, prenant la retraite des Français pour une fuite, voulurent les suivre et franchir la rivière. Les Russes, arrêtés sur le rivage qu'ils venaient de gagner, furent obligés de s'en éloigner, de manière que le champ de bataille resta au canon et aux boulets. L'aile gauche des Autrichiens, commandée par Mêlas, avait eu également sur l'aile droite des Français un avantage, que l'infériorité du nombre avait moins balancé : mais après avoir repoussé leurs ennemis au delà de la Trébia, les Autrichiens établirent eux-mêmes sur la rive des batteries qui les en rendirent maîtres, et qui firent sur les Français le même ravage que celles de ceux-ci sur les Russes. La nuit et la rivière séparaient déjà les combattants épuisés ; mais cette canonnade réciproque se prolongea dans les ténèbres, et sembla continuer cette mémorable bataille jusqu'au lendemain, où elle devait recommencer avec une nouvelle fureur. Elle fut renouvelée de la part des Français dès le matin. A OigiiiZM bjr Google

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

SOUWOROW. 845 la faveur de leurs batteries, l'aile gauche repassa la rivière sous le feu de l'ennemi, renversa et poursuivit l'aile droite des Russes jusqu'au village de Casalégio. Là Bagration rallia ses troupes, grossies par les renforts que Rosenberg y fit marcher, et les Français, attaqués à dos et en flanc, furent arrêtés. Au centre, ils avaient repassé avec le même courage et le même succès, bravant la mitraille de l'ennemi, et emportant toutes ses batteries à la hache nue. Ils poursuivaient leur avantage, et la victoire semblait décidée, lorsqu'un corps de cavalerie autrichienne vint fondre en ligne sur la cinquième demi-brigade, et la renversa dans le plus grand désordre. Cette demi-brigade, forte de trois mille hommes, gardait l'espace entre la colonne du centre et celle de la gauche, qui se virent ainsi coupées et prises en flanc par la cavalerie. On dut changer l'ordre du combat et manœuvrer pour se couvrir et se défendre; l'ennemi, déjà à demi vaincu, profita de ce mouvement pour se rallier : la bataille se rengagea, devint générale sur toute la ligne, dura toute la journée, et eut enfin le même résultat que la veille. Malheureusement avait remporté un avantage décisif, et, ayant le premier repoussé les Français, il put envoyer au centre des renforts considérables qui arrêterent les progrès de l'ennemi. Cependant les Français se reformèrent encore sur l'autre rive; leur retraite s'y fit sans la protection de leur artillerie, et les armées occupèrent les mêmes positions que la veille. Souworow, au lieu d'attendre une troisième attaque, résolut de passer lui-même la rivière, et de décider cette longue et sanglante bataille. Mais Macdonald, qui avait en vain compté sur l'arrivée de la légion ligurienne, et même sur la marche rapide de Moreau; Macdonald, qui s'était empressé d'attaquer ou de combattre seul une armée si nombreuse et si formidable, dans l'espérance de remporter une victoire plus glorieuse et moins partagée, craignit de compromettre le sort de son armée entière par une troisième bataille, qu'il ne se sentait plus en

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

316 SOUWOHOW. état de soutenir, li avait fait une perte considérable, et, trompant la vigilance de l'ennemi , il ordonna sa retraite pendant la nuit, avec une telle précipitation qu'il abandonna ses blessés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs généraux, déposés a Plaisance. Les Austro-Russes le suivirent dès le lendemain, et Rosembergatteignit son arrière-garde au passage de la Nura. Là il eut la gloire de faire prisonnière une partie de la dix-septième demibrigade, formée du ci-devant régiment d'Auvergne si célèbre dans les annales militaires. C'est ainsi que se termina l'une des batailles les plus longues, les plus sanglantes et les plus disputées, qui aient eu lieu durant la guerre de la liberté. Les Français ne purent vaincre, mais ils ne furent point vaincus. Ils étaient très-inférieurs en nombre à leurs ennemis, atténués par une marche pénible et périlleuse, affaiblis par les combats précédents, manquant de vivres et d'habillements, environnés de peuples soulevés contre eux : leur armée n'avait ni la sécurité ni la confiance de celle des coalisés. Macdonald, se retirant de l'autre côté des Apennins, revînt alors au premier plan dont son ardeur l'avait écarté, et il opéra sa jonction avec Moreau, en remontant la rivière de Gènes. La célérité de sa marche, et les passages avantageux des montagnes que son arrière-garde défendit toujours, empêchèrent les ennemis d'achever sa défaite ; mais il semble que le dénûment de son armée, le mécontentement général, et la désorganisation du gouvernement exécutèrent ce que l'ennemi n'avait pu effectuer. Cependant Moreau avait fait un mouvement pour seconder l'armée de Kaples; mais ce mouvement ne parut point combiné avec les attaques de Macdonald, qui les commença à une distance et à une époque où il ne pouvait recevoir aucun secours. On saura un jour si la jalousie , cette ennemie éternelle de la gloire des héros et du succès des plus grandes entreprises, fut la cause de ces revers : on attendait, la déclaration d'un homme D1"3:[iZûd Dy Clitî

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

SODWOEOW. 347 comme Moreau doit prévaloir sur les raisonnements des politiques et des historiens. « Si ces opérations , écrivait ce général à Macdonald, n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvait s'en promettre, la cause en est que vous n'aviez pas trente mille hommes et que je n'en avais que dix mille , que tout le pays était soulevé contre nous, et que l'ennemi y avait soixante-dix mille hommes. Avec une pareille disproportion de forces, c'est sans doute faire beaucoup que d'éviter une défaite. » Quoi qu'il en soit, ce ne fut que le lendemain de la bataille, que Moreau, s'étant avancé par la Bochetta dans la plaine d'Alexandrie avec ses dix mille hommes, attaqua le maréchal de Bellegarde et lui fit lever le siège de Tortone, en le forçant à repasser la Bormida. Moreau s'avança ensuite à marches forcées jusqu'aux bords de la Scrivia, où il arriva le 25 juin, et apprit le malheureux succès de la bataille du 18 et du 19. n'étant point en état de rétablir les affaires avec sa petite armée, il se retira par Novî, et reprit sa première position. Souworow , informé de sa marche, avait aussitôt abandonné la poursuite de Macdonald, pour venir le combattre. Bien de plus étonnant que l'infatigable activité de ce vieillard, courant nuit et jour d'une extrémité de la Lombardie aux frontières du Piémont dans une mauvaise charrette ; il faisait mouvoir l'armée autrichienne avec une rapidité qu'elle ne connaissait pas. On a cependant remarqué que Souworow en Italie ne se montra plu» sur le champ de bataille comme il avait coutume de le faire en Moldavie et en Pologne; soit que la supériorité de l'artillerie des Français, la vivacité de leurs mouvements et l'adresse de leurs tirailleurs lui inspirassent de la prudence; soit que, se voyant généralissime dans une guerre dont le triomphe semblait dépendre de sa fortune et de la confiance qu'elle inspirait, il crut devoir la ménager, il se conduisit avec une circonspection qu'on ne lui connaissait point , mais qui n'influa eu rien sur l'audace et la célérité de ses manœuvres, ni sur la promptitude de ses résolutions. Ses propos devinrent plus grossiers et OigiiiziM By Google

The text on this page is estimated to be only 21.05% accurate

348 soti WOROW. plus fanfarons , ses ordres plus despotiques , et ses proclamations plus orgueilleuses. Moreau se retirait ; Macdooald était repoussé. La Lombardie, la Toscane et le Piémont, inêiflc les départements frontières enfantai eut à l'envi contre les Français des armées d'insurgés et des troupes de brigands. Le caractère de Souworow était de poursuivre chaudement ses avantages , sans laisser respirer ses ennemis en retraite- Peut-être , en suivant ce système , eût-il achevé en cette campagne mémorable la conquête de l'Italie , ot pénétré dans le midi de la France. Cela semble d'autant plus probable, que les Autrichiens, abandonnés à leurs propres forces , exécutèrent eux-mêmes ce plan hardi , dès que Souworow les eut quittés. Il paraît avoir été moins arrêté encore par la contenance des républicains, qui se retiraient eu combattant dans des positions redoutables, que par le système de son état-major d'emporter les places fortes du Piémont avant de descendre dans la Ligurie. Ces places fortes , dont les blocus ou les sièges avaient été interrompus , furent cernées avec une nouvelle vigueur ; et les Français , autrefois si habiles dans l'attaque et la défense des places , ne parurent avoir laissé des garnisons dans la plupart de celles-ei , que pour capituler et les remettre dans les formes au vainqueur. Ils firent cependant un dernier effort pour sauver celles qui résistaient encore. Joubert s'avança au delà de Kovi avec un corps de vingt mille hommes. Croyant n'avoir d'abord à combattre qu'un corps avancé des ennemis, il fit des dispositions pour l'attaquer. Mais c'était Souworow lui-même, que venait de renforcer encore le général Kray avec une armée capable seule de combattre les Français. A la vue des forces imposantes qui se déployaient , les généraux tinrent un conseil de guerre, et furent d'avis de se retirer pour éviter un engagement général ; mais Joubert espéra que la fortune , amie de l'audace et de la jeunesse , déserrerait enûn les drapeaux du vieux Sou

The text on this page is estimated to be only 19.88% accurate

souwoaow. 349 worow>, pour se ranger sous les siens, et il accepta la bataille. Les Russes combattirent avec leur valeur accoutumée; les Autrichiens avec cette tactique supérieure, qui les distingua surtout dans cette campagne. Après plusieurs chocs et plusieurs attaques, dont les succès furent très-variés, la bravoure des Français s'aida enfin triompher au centre où les Russes combattaient, et où Joubert, indigné de voir si longtemps la victoire hésiter de se déclarer pour lui, s'élança à la tête d'un bataillon de grenadiers, pour enfoncer et poursuivre l'ennemi dans la plaine. En ce moment décisif, le favori de la victoire dans cette campagne, Kray, attaque sur l'aile gauche avec ce corps d'armée qui avait formé le siège de Mantoue. La réduction à jamais honteuse de cette place pensa perdre la France et la liberté, et la victoire de Marengo a pu seule en arrêter les funestes conséquences. En doublant ainsi les forces de l'armée austro-russe au milieu d'une action déjà si inégalement engagée, Kray la décida. Laudon, quarante ans auparavant, était venu ainsi arracher la victoire des mains du grand Frédéric, au moment où il triomphait, près de Francfort-sur-l'Oder, du nombre et de l'opiniâtreté des Russes. Les bataillons ébranlés et éclaircis se resserrent et se raffermissent. La cavalerie autrichienne manœuvre pour mettre à profit le terrain où la fougue des Français les a entraînés, et le choc se renouvelle. En cet instant même, un plomb mortel atteint Joubert; il tombe en criant : en avant, grenadiers! Ce double événement changea la fortune. Les Français consternés se pressent autour du corps de leur général, et se retirent sur les hauteurs, en combattant : mais le général russe Lusignan, les tournant près de Hovi, leur fit essuyer une grande perte, et pensa changer en déroule leur imposante retraite. Les Russes, qu'ils avaient eus en front, furent principalement poussés à suivre l'arrière-garde; et c'est là que Souworow compléta la destruction de la belle armée qu'il avait amenée en Italie. Des compagnies entières de ces malheureuses victimes tombaient sous

30 Oigiiizod by Google

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

300 SOUWOBOW. la mitraille de l'artillerie légère ou des batteries masquées , et étaient soudain remplacées par des bataillons aussi dociles, qu'on envoyait au même sacrifice. La baïonnette au bras, dans un calme horrible , ils s'avançaient à la mort , et la recevaient à côté de leurs frères expirants. Je ne disputerai point sur le nombre de ces malheureux qui expirèrent ainsi en voulant forcer les Français dans leurs postes; mais c'est un fait constant que ceux-ci perdirent peu de monde au centre, et que le feu machinal des Russes ne fut point meurtrier. Tous les rapports ont porté l'armée que Souworow conduisit en Italie à quarante mille hommes et plus : mais ce qui est avéré, ce que plusieurs officiers de sa suite m'ont assuré, c'est que , lorsqu'il rassembla les Russes pour se mettre en marche et passer le Gothard, il ne se trouva plus qu'environ douze mille hommes en état de le suivre en Helvétie. C'est donc vingt-huit mille hommes qui, des rives dépeuplées et lointaines du Volga, sont venus tomber dans ces champs italiques, déjà engraissés du sang de tant de nations différentes et de tant de générations diverses. Souworow , après cette action, la dernière de ses victoires, ou, ce qui est la même chose, la dernière des batailles qu'il ait livrées , abandonna subitement l'Italie , pour entreprendre et exécuter cette expédition dont on n'a point assez parlé , parce qu'il n'avait avec lui ni historiens ni journalistes , mais qui est comparable à ces derniers et étonnants passages des Alpes que nous admirons encore. Ce vieux égorgeur de victimes humaines parvint eu ce moment au plus haut période de sa renommée. Paul , ivre de joie, lui défera le titre de prince, avec le surnom A' italique , et ordonna par un ukase qu'on eût à le regarder comme le plus grand des généraux anciens et modernes. Souworow, pour une victoire remportée sur les Turcs près de la rivière Rimnik , avait déjà obtenu le surnom de Rimnisky , de Catherine seconde, qui aimait à faire revivre cet usage des anciens. Ce Olgilized by CiOOglc

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

SOUWOROW. 3SI féroce vieillard jouit du triomphe qu'il avait ambitionné toute sa vie. Son nom retentit par tout l'univers, et porta la terreur ou une coupable et absurde espérance jusqu'au cœur de la république. Ceux qui envisageaient ce moderne Attila comme leur sauveur, ne doutaient plus qu'il ne fit bientôt son entrée triomphale dans Paris, comme il l'avait faite naguère à Varsovie. Les plus sages craignirent même de voir se vérifier de nos jours le pressentiment de ce philosophe, dont les aperçus dans l'avenir ont été si souvent de justes prédictions, que les Russes et les Tatares feraient encore la conquête de l'Europe. Déjà ils déploraient cette funeste révolution du monde vers l'esclavage et la barbarie, en désespérant de l'humanité. Qui sait en effet jusqu'où Souworow eût pénétré, si, fidèle à son caractère et à sa confiance aveugle dans le dieu des Russes (1), il eût redoublé ses efforts sur le point qu'il avait ébranlé, au lieu d'en aller attaquer un autre où son écueil était marqué par les destins. Il est à remarquer pourtant, sans vouloir diminuer sa gloire, ou plutôt l'ascendant de sa fortune, que son départ, loin de changer les choses en Italie, sembla au contraire y laisser la victoire auprès des Autrichiens, où il l'avait trouvée en arrière, vante. Ils achevèrent la campagne avec des succès plus marqués encore; et les soldats français, après avoir combattu les Russes en deux batailles malheureuses, les craignirent beaucoup moins qu'avant de les avoir vus (2). [i] Soit ancienne tradition, soit préjugé plus moderne, les Russes croient beaucoup de leurs victoires et (le leur bonheur, c'est notre Dieu, c'est le Dieu russe. Souworow, plus que tout autre, avait une foi aveugle dans ce Dieu, et, plus que tout autre, il servit à en propager la croyance. Depuis près d'un siècle, les Russes n'avaient pas perdu de bataille rangée: celle de Zurich a seule détruit l'enchantement. (Note dérouleur.) [3] On s'était plu à répandre dans les armées françaises les bruits les plus effrayants sur la conformation et la férocité des Russes. C'étaient, » entendre leurs partisans secrets, des géants, des ogres, des Briarées. Nous verront-ils ont quatre bras, disait un soldat français, en marchant

The text on this page is estimated to be only 11.05% accurate

SODWOBOW. ù la première rencontre pour les combattre. Et bien! ils n'en ont quedeux et ne savent pas s'en servir, [lit-il ensuite. Les premiers prisonniers que l'on lit, achevèrent (le détromper sur leur compte. On fut étonné de voir des hommes moins grands et moins aguerris que les Autrichiens, et dont le feu était bien moins meurtrier : mais on reconnut hlenlol combien ils étaient redoutables par cette ahnép,a!ion d'eux-mêmes, i't ce mépris de la mort avec lequel Us marchent au combat. Tout confirme le mot (de Frédéric : / (est plus difficile de les tuer que de les vaincre. {Note de l'auteur.) Oigiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

CHAPITRE XVI. Eupislitiona contre Les Français. En Eelvclie. Quoique, depuis un siècle, les Russes se soient distingués par les entreprises les plus extraordinaires, leurs expéditions contre la France ont surtout répondu à l'idée gigantesque attachée à cet empire immense. Elles suffiraient seules pour distinguer le règne bizarre et rapide de Paul 1^e ; et, si elles eussent été couronnées du succès, les merveilles et les créations de Pierre le Grand, les vastes projets et les triomphes de Catherine 1¹, eussent été effacés par des événements plus surprenants : le Nord tout entier se roulait sur le Midi; la plus effrayante révolution s'opérait. La Russie fut devenue l'arbitre du monde; et Paul, le restaurateur du despotisme et de la barbarie, eut renchassé les peuples à la glèbe de la féodalité et à l'autel de la superstition. A la voix de cet autocrate, quatre armées s'élancèrent des confins de l'Asie, pour venir, par des chemins différents, subjuguier et détruire la république naissante ; et cet effort puissant d'un empire dix fois plus grand lui seul que la France entière, n'était cependant que le secours auxiliaire qui devait secourir la nouvelle coalition dans sa première campagne. Deux de ces armées traversèrent la Pologne, la Bohême, la Moravie et le sud de l'Allemagne, pour pénétrer en même temps en France par l'est et le midi : les deux autres, portées, par des flottes redoutables, sur les mers opposées qui embrassent l'Europe, (levaient reconquérir les îles de la Grèce, Naples, Malte et la Hollande. C'est ainsi que la Russie, étendant ses longs bras, 353 30.

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

354 EXPÉDITION EN HELVETIE. semblait déjà saisir sa proie de tous côtés, pour l'étouffer, en même temps qu'elle la frapperait au cœur. Aussi l'on a vu que Paul ne doutait nullement du succès. Nous avons résolu, dit-il dans son manifeste, nous et nos alliés, de détruire le gouvernement impie qui domine en France. Certes, s'il y eut un moment où les coalisés, les émigrés et tous les ennemis de la France et de sa cause sublime cessèrent de paraître extravagants, en croyant fermement à la contre-révolution, ce fut celui où les deux empires d'Orient se joignirent encore à celui d'Allemagne et à une coalition déjà si formidable, pour renouveler, avec des forces qui n'avaient point encore été compromises, cette lutte terrible contre une nation déjà épuisée par huit ans d'efforts, de combats et de victoires. L'on sait avec quel succès Souvorow réunit la première armée russe à celle des Autrichiens, vainqueurs en Italie, et la conduisit presque jusqu'aux frontières de l'ancienne France : nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur la marche et les exploits de la seconde, et sur la catastrophe de l'expédition entière, qui, en dépit de tant d'espérances de la part de tous ceux qui, par principes ou par intérêt, détestent le nouvel ordre de choses, finit comme celles qui l'avaient précédée. L'armée russe qui marchait sur le Rhin, d'après les états publics en Autriche pour régler sa route, était forte de plus de quarante mille hommes de l'élite des troupes russes. Elle était surtout composée de ces fameux bataillons de grenadiers qu'avait formés JPotemkin, et qui avaient livré ces sanglants assauts (COtschakoK! eld'Ysmall : c'était en partie l'armée qui revenait de l'expédition de Perse ; et il y avait des régiments qui, deux ans auparavant, étaient partis des embouchures de la Kéva et de la Dniépr, pour se rendre aux rives de l'Araxe, et qui de là revenaient immédiatement aux bords du Rhin. Que l'on calcule les côtés de l'angle immense qu'avaient parcouru ces troupes, et que plusieurs corps fermèrent, après avoir traversé Digiiiized 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 17.59% accurate

EXPÉDITION E, \ BELYÉTIE. 3i» toute la France, pour retourner au point d'où ils étaient partis Cette armée n'était point encore à sa destination, qu'elle avait déjà changé quatre fois de chef. Paul l'avait d'abord fait rassembler sous les ordres du prince Galilzin, ce même général qui avait commandé en Courlande et en Lithuaue duraDt la guerre de Pologne, et qui joignait aux qualités d'un excellent officier celles d'un homme instruit et humain : mais Paul ne le trouvait pas assez grand manipulateur de. troupes; et il lui substitua le général Hermanu, dont la destination Tut bientôt changée. Le comte Schemback, Polonais, lui succéda; et Ahimsk)j- Korsakt>w fut nommé définitivement chef de cette grande expédition. Ce Korsakow, que l'on a confondu mal à propos avec un ancien favori de Catherine, du même nom, qui vieillit à Moscou, avait été major du régiment des gardes Séménowsky , dont Nicolas Soltykow était lieu tenant- colonel (2). Il s'était alors distingué par l'excellente tenue de ce beau régiment, et par la précision et l'exactitude de ses évolutions. Korsakow avait ensuite été nommé par l'impératrice, pour accompagner le comte d'Artois sur la frégate qui le reconduisit en Angleterre (3). ([Les prisonniers russes, faits en lalie et en Suisse, ont la plupart traversé la France, pour venir dans tes Pays-Bas se Joindre à ceux faits en Hollande, et de là passer le Rhin aCologne.d'otils se rendent en Russie h travers l'Allemagne, la Silésle e! la Pologne. Plusieurs individus feront consécutivement, de cette manière, environs, ooo lieues de chemin à pied : c'est le iliamélre riu s'obe. Suive?, sur ta carte cette route immense : de Pitsersbourg aai'^rc'inugel, nSiimachij en Perse; de lààft'OTi et dans le Piémont; (te ta à Lille en Flandre , de là à Cologne ; de là à Brzesc en Pologne, pour se rendre à leurs corps respectifs, soit de nouveau aux frontières de Perse, soit au nord du vaste empire de Russie. [/Voie de Fauteur.) (s) Les régiments des gardes n'ont quelles iieulenans-coloiieis : les impératrices ou les empereurs en sont toujours eux-mêmes les colonels en pied. { fiole de fauteur.) (3) Pour reconduire le comte d'Artois en Angleterre, l'impératrice Catherine fit équiper magnifiquement la frégate (h l'crtun, qui avait été

The text on this page is estimated to be only 15.70% accurate

EXPEDITION EN 11F.LV1ÏT1E. Après avoir passé quelque temps à Londres, il débarqua en Flandre, et se rendit auprès du urinée de Cohourg, qui commandait alors l'armée nutrichienne : il fut témoin de la sanglante campagne de 1794, et revint en rendre compte à l'impératrice. Il l'assurait que les mauvaises dispositions et le mauvais esprit des troupes autrichiennes étaient les seules pauses de leurs désastres ; que les Français n'étaient nullement redoutables à des troupes bien disciplinées, et qu'il suffirait d'un corps d'armée russe pour les mettre à lu raison, aussitôt que Sa Majesté Impériale le jugerait convenable. Catherine envoya Korsakow à l'armée de Perse, pour y servir sous les ordres du jeune Zoubow, ainsi que le jeune Christophorc I.iéwen qui l'avait accompagné dans son voyage en Angleterre et aux Pays-Bas. A l'avènement de Paul Ier, Korsakow fut rappelé et disgracié, comme la plupart de ceux qui avaient fait cette guerre ; mais son goût et ses talents pour les exercices militaires le firent bientôt rentrer dans les bonnes grâces de son maître: le soin qu'il prit alors de ne paraître qu'un simple écolier de l'empereur, et de faire exécuter avec admiration tous les changements futiles que ce prince introduisait journal[iriser «ut Ipj Suislois. r.l]f voulait [ai ri" paraileile cette ronriuéle. Je crois avoir dit ailleurs combien elle lit île politesses an mal lieu mu prince français, qui était venu la visiter. La veille de son départ, elle lui envoya quarante mille roubles en argent, et une cassette remplie de montres et d'autres bijoux, avec ce billet délicat : « 'Votre altesse royale, à la veille de son départ, voudra sans doute faire quelques petits présents aux personnes qui l'ont environnée et servie durant son séjour ici. Mais, comme vous le savez, monsieur le comte, j'ai détendu tout commerce et toute communication avec votre malheureuse France. C'est en vain que vous i-lie rdierii-z a nclu U r lin^il elles dans la ville : il ne s'en trouve plus en Russie que dans mon cabinet, l'espère donc que votre altesse royale agréera celles-ci, de la part de son affectionnée amie Catherine. >■ Il faut avouer que- voilà une manière bien gracieuse et bien noble de faire des présents, et d'en prescrire remploi à un prince, qui. bien loin d'être en état de faire lui-même ces cadeaux d'usage dans le Nord, était venu y réclamer des secours pécuniaires. (Note de fauteur.)

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

EXPÉDITION liB H1LLVÉT1E. 357 If ment dans le maniement des armes, gagnèrent sa confiance. Korsakow eut occasion d'entretenir Paul. de la campagne de 1794, do lui détailler les fautes des généraux autrichiens, et surtout tes défauts de leurs manœuvres et de leur tactique; il disait son avis sur celle qu'il fallait employer pour battre et réduire facilement les Français, dont il exagérait la mauvaise tenue et l'indiscipline (1). Il ne s'agissait, selon lui, que d'être fidèle et scrupuleux observateur du nouveau règlement militaire. Paul crut avoir trouvé le général qu'il lui fallait, pour mettre en évidence la supériorité de son nouveau système ; car Souworow ne s'y astreignait pas, et l'empereur voyait avec Une espèce de dépit, qu'il ne pouvait bien cacher, les succès de ce vieux guerrier, qui prétendait vaincre comme il avait vaincu, sans guêtres, sans queues, et sans porter l'cpéc derrière le dos (2). Korsakow reçut en conséquence l'ordre d'agir de eoncert avec l'archiduc Charles pour le plan général de la campagne , niais de combattre toujours séparément avec l'armée russe, pour ne point mélanger ses exploite et sa gloire avec celle des Autrichiens, comme cela arrivait en Italie où les Russes n'étaient qu'un corps auxiliaire. La marche de l'armée fut retardée, pour lui apprendre l'exercice dans la dernière perfection. Paul lui-même fit un voyage pour passer différents corps en revue, et il mit toute son affection dans ces troupes que lui-même avait réorganisées. Ces dispositions ne contribuèrent pas peu à la mésintelligence qui régna bientôt entre les deux armées alliées, et à la catastrophe de la campagne. Elle s'était ouverte en Allemagne et en Helvctie, avec le même succès pour les Autrichiens qu'en Italie ; et certes il faut convenir que cette campagne de l'an VII est pour eux la plus glorieuse de cette guerre, et balance les succès les plus brillants (l) l)» Français, selon Korsakow, ne Bavaient ni se tenir droit, ni marcher, ni s'aligner, ni conserver le* distances, ni se former en halalllons carres, ni manœuvrer en ligne oblique , etc., etc. Tels claicnl les propos de ce' tacticien. (Note de l'auteur.) (*î Voirnuî Êclaircimententi la lettre S

The text on this page is estimated to be only 20.29% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIQUE. qu'aient eus les Français. Il est même à remarquer qu'aucune n'avait encore eu désavantages aussi constants, aussi suivis; car il ne se livra point de bataille où la victoire ne se déclarât en leur faveur. Au moment de l'arrivée des Russes en Allemagne, elle semblait même avoir trahi pour eux Masséna, son favori. Après avoir repoussé Jourdan à Ostrach et à Stokach, l'archiduc Charles, dont la destination semble avoir été de ne céder qu'à l'ascendant de Bonaparte et de Moreau, et de donner la paix à l'Allemagne lorsqu'on l'appelait trop tard pour lui rendre la victoire, ayant passé le Rhin, repoussa également Masséna au delà de l'Aar et de la Limmat; et les Autrichiens, maîtres de Zurich, se trouvaient déjà au centre de l'Helvétie, partagée en leur faveur. On ne s'attendait pas à voir encore les Russes suivre en Suisse, comme en Italie, le chemin frayé par leurs alliés. Il est certain que le Haut et le Bas-Rhin leur offraient un théâtre nouveau, où ils eussent pu avec plus de gloire faire une diversion plus funeste à la France. On a pensé que les forteresses dont cette frontière est hérissée leur avaient paru des obstacles plus difficiles à surmonter que les monts Helvétiques; et en effet, les Russes sont plus aptes à emporter, dans un pays coupé, des postes à la baïonnette, qu'à faire des sièges réguliers, pour lesquels ils n'avaient pas le train nécessaire, ou à livrer des batailles rangées en plaine, où la cavalerie et la supériorité de l'artillerie française eussent pu détruire l'excellente infanterie qui fait (à force et la gloire de leurs armées. Mais ce ne furent point ces motifs raisonnés qui déterminèrent Paul I^{er}. Avant d'être informé des victoires du prince Charles, il avait pris sur lui d'expulser les Français de la Suisse, et d'y rétablir l'ancien ordre de choses. Son courroux contre la Harpe, dont la conduite et l'élévation au Directoire l'indignaient, l'avait surtout confirmé dans cette résolution. Il était outré de voir ce simple particulier, qui avait osé à sa cour professer des sentiments républicains, triompher,

The text on this page is estimated to be only 18.34% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIQUE. 359 et rivaliser, pour ainsi dire, d'influence avec les souverains (J) On a déjà réjoui les passions personnelles de Paul sont toujours les vrais motifs de sa conduite politique ; mais il est nécessaire de ne point oublier un instant cette disposition de son caractère , pour en concilier toutes les contradictions apparentes, et pour en concevoir toutes les bizarreries. Les Russes, que le prince Charles attendait pour quitter l'Helvétie, n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils passèrent aux avant-postes, et parlèrent de livrer bataille sur-le-champ. Korsakow ne fit que sourire à ce qu'on lui raconta de l'année de Masséna de sa vigoureuse résistance . et de la position formidable qu'il occupait. Il s'exprima avec une telle présomption en faveur de son armée , une telle indifférence envers les Autrichiens, et un tel mépris pour les Français, que l'archiduc Charles, imaginant cependant qu'il y avait quelques difficultés et quelque gloire à vaincre ces derniers , fut choqué de ce ton léger et suffisant. Il se hâta de laisser le champ libre aux Russes, et marcha, avec l'élite de l'armée autrichienne, au secours de Philipsbourg menacé par les Français. Il ne laissa qu'un corps de troupes, sous le commandement du général Hotze, qui formait l'aile droite de l'armée russe , et s'efforçait de grossir la sienne en y ralliant tous les Suisses , qui , comme lui , ne rougissaient pas d'amener des hordes étrangères, et de plonger le fer dans le sein de leur malheureuse patrie (2). Voilà donc une armée de quarante mille Russes transportée tout à coup au cœur de la Suisse. De tous les événements extraordinaires amenés par la révolution, certes celui-ci n'est pas le (1) Voir m. x. Éclaircissements la lettre T. (2) Hozle a, je crois, donné le premier exemple de l'unique exemple d'un Helvetien Ciintuno Jrii un' irurf*. -Irn... n folfe t-n Si l'xiin I— t

The text on this page is estimated to be only 16.90% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIE. .moins étonnant, ni le moins imprévu. Si l'on pense au prétexte spécieux qui conduisait ces Hyperboréens dans la patrie des Tell, des Wiukelried et des de Hue, ou ne pourra que s'étonner davantage : c'est la liberté, la religion, l'ordre social et le bien public, qu'ils étaient appelés à rétablir. Lorsque le temps aura effacé les intérêts secondaires et les passions qui ont lié entre eux des événements aussi étrangers et des résultats aussi disparates, on sera porté à les révoquer en doute, et l'on contempera avec une stupide admiration le vide immense qui les séparera. Mais ce qui doit nous confondre aujourd'hui, à la honte de l'humanité et même de la gloire, c'est que la conduite des Français a pu faire un instant douter que d'eux ou des Russes étaient en effet les véritables libérateurs de la Suisse. La question est décidée aux yeux de l'homme impartial : tous deux en furent les spoliateurs. Depuis la fameuse époque de 1793 la France n'avait pas été dans une situation aussi périlleuse que celle où elle se trouvait à l'arrivée des Russes en Helvétie. Les Français et les Russes étaient en présence, et s'examinaient avec une curiosité réciproque (1). Ici Limmat, naguère si heureuse et si paisible, séparait ces deux peuples célèbres et guerriers, qui allaient bientôt ensanglanter ses bords, et décider, par une bataille à jamais mémorable, les destinées du monde (2). Les Russes, depuis près d'un siècle, n'avaient point essuyé de défaites, et, vainqueurs tour à tour de tous les peuples du Nord et de l'Orient, ils avaient cette confiance aveugle que donne (1) Voir aux Éclaircissements la Mire O. (2) Se rapelissuns jias les rvi'iit-iiirnlîi, parce que nous les avons vus; ne dénaturons pas tes causes et les effets, parce que nous les connaissons : taclionsdc noua di'giigpr île toutes paHsiiiNs.de iouli's pri'i'cnlinni. Jurons, comme In postérité jugera : elle dira qu'aucune IrailailU' ne. décida d'aussi grands intérêts, dans un moment aussi critique et aussi dangereux, que celle de Zurich. Si les Français l'eussent perdue, c'en était fait : Bonaparte arrivait trop tard pour le salut de la France et la cause- de l'humanité. [ft'ole de fauteur.) Oigilized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

EXPEDITION EN HKLVÉTIE. l'habitude de la victoire, et qui semble enfin l'enchaîner. Cette disposition était secondée par la haine qu'on leur avait inspirée, par ce fanatisme religieux qu'on avait rallumé dans leurs cœurs, par la férocité naturelle et la discipline machinale qui seules pouvaient les faire vaincre. Les Français, enorgueillis également par leur supériorité et leurs conquêtes sur les peuples du Sud et de l'Occident, étaient presque aussi familiarisés avec les revers qu'avec les triomphes, parce qu'ils avaient toujours combattu des peuples plus redoutables et plus aguerris. Un peuple, brave et instruit, qui sent et qui raisonne, qui sait qu'il peut être vaincu, est plus à craindre encore que le peuple barbare et présomptueux qui ne l'a point été. La bravoure personnelle, l'honneur national, l'orgueil de la liberté, remplaçaient le fanatisme et le courage féroce. L'habileté des officiers français équivalait à la discipline servile et à la tenace opiniâtreté qui distinguent les Russes : mais ceux-ci avaient un désavantage marqué; ils n'étaient point, comme leurs ennemis, conduits par un général célèbre, habitué à les mener à la victoire. Korsakow ne les avait encore conduits que sur les places d'exercice, pour les faire manœuvrer en parade ; et Masséna, compagnon d'armes et de gloire de Bonaparte, Masséna, le favori de la victoire, avait cent fois guidé les Français au combat. Quoiqu'ils fussent plus nombreux en Helvétie que les Russes, comme leur front s'étendait depuis les environs de Bâle jusqu'au pied du Gothard, et que le général Hotze, et les Suisses qui partageaient sa honteuse trahison, tenaient en échec toute la droite de l'armée, il paraît que leur nombre fut à peine égal à celui des Russes au centre, où ces derniers avaient réuni toutes leurs troupes, et où fut constamment l'ame de la bataille. Il n'entre point dans mon plan de la décrire ; je me bornerai à en rapporter quelques traits frappants et caractéristiques (1). (I) Je liens (es faits militaires, sur lesquels Je passe rapidement, du général que J'ai déjà cité. U a été témoin et acteur très distingué de ces RUSSIE. 31

The text on this page is estimated to be only 16.61% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIE. Elle commença le 3 vendémiaire an VII (24 sept. 1799) dans le bassin de Zurich, où les Français descendirent des plateaux voisins pour attaquer les Russes, qui se préparaient eux-mêmes à livrer bataille, et qui en attendaient l'ordre de Soaworow ; ils se trouvèrent par conséquent bien disposés à la recevoir. Il s'agissait d'abord de passer la Limmat et d'entamer leurs bataillons rangés et immobiles comme des remparts, le long des bords. Le passage fut si rapide, et l'attaque de front si impétueuse, que les assaillants renversèrent et détruisirent les premiers obstacles; mais l'on vit à ce choc quels ennemis l'on avait à combattre. Quelques bataillons de ces braves grenadiers dont j'ai parlé, qui défendaient le point du passage vis-à-vis de Diclikon, après avoir été éclaircis par un feu terrible, furent forcés d'abandonner les bords du fleuve; ils se rallièrent aussitôt dans une position de défense intermédiaire, et y arrêtaient longtemps la fougue des Français. Forcés enfin dans ce "poste, ils se rallièrent encore derrière leurs tentes; et là, épuisant leurs gibernes, et combattant sans vouloir se rendre, ces braves fanatiques tombèrent jusqu'au dernier, et moururent alignés (I). L'aile droite des Russes, du côté de Bade, était couverte par un camp de Cosaques. La division qui avait ordre de faire une diversion de ces côtés, emporta le camp à la première attaque, et vint secourir puissamment les efforts que l'on faisait au centre, où la résistance prolongeait le carnage, et où l'on emporta journées mémorables ; et les notes manuscrites qu'il m'a communiquées sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été tuées sur le champ de bataille. Je me plairai à conserver ses expressions, qui portent l'empreinte des choses, les couleurs locales, et le cachet inimitable de la vérité. (A'ole de l'auteur.) (1) Ce sont les expressions du même général français, qui ne pouvait trop admirer ce dévouement , en pensant avec douleur que la discipline machinale, la crainte servile et le fanatisme le plus barbare, peuvent produire les mêmes effets que l'en l'homme le plus sublime et la plus b*Héroui'. (Note de l'auteur.) Digitized By Google

The text on this page is estimated to be only 16.61% accurate

EXPÉDITION EN HELVETIE. enfin les batteries russes, défendues avec cet acharnement désespéré (1) dont sont seules capables des troupes fanatisées. Les Russes, après des actes de valeur dignes de leur réputation, voyant leurs postes les mieux défendus et leurs batteries emportés de vive force, cédèrent le terrain ; et Korsakow forma dans la plaine un gros de quatorze à quinze mille hommes en bataillon carré. Cette manœuvre favorite des Russes, et qui leur avait si souvent réussi pour repousser les attaques furieuses des Turcs , n'eut pas le même succès contre des troupes qui chargent avec la même furie et le même désordre apparent, mais qui soumettent un effort simultané aux règles les plus exactes , et qui se rallient ou changent l'ordre d'attaque avec la plus étonnante rapidité. Cette masse lourde et impénétrable faisait reculer l'ennemi partout où elle se portait ; mais les nuées de tirailleurs qui l'assaillaient y exerçaient un ravage continu, et se repliaient sans la fuir, pour éviter son feu , et pour en faire un plus meurtrier. Celui des Russes était trop machinal et trop régulier pour avoir beaucoup d'effet ; il semblait toujours subordonné à la voix des officiers qui servait d'avertissement. L'artillerie légère arrivait au galop dans l'intervalle, s'arrêtait à vingt pas du bataillon carré, y vomissait des torrents de mitraille, et regagnait aussitôt une position sûre, pour recharger les armes, et pour revenir avec la même célérité tirer entrant dans rarllllciii', l'un serment au drapeau (le leur régiment et à ta pièce qu'on leur ciniin : ils jurent avec imprécation, sur leur Corps et sur leur Ame, de ne point l'abandonner et (le l'arroser de la dernière goutte de leur sang. Ils linrentcc redoutable serment " la halallledu Francfort, où plusieurs reçurent le coup mortel de la balnnnelle prussienne, en embrasant h-nrs canons ; ils le tinrent également il la bnlalltedo Zurich, où aucune halterie ne fut abandonnée, où tous tes canonnière et lumihirililn^ si> liiTii inassarrsr .iiitaiir ili' leurs affûts, J'ai vu le capitaine commandant d'une batterie, qui demeura vivant, lui quatrième, de tous ceux qui l'avalent ainsi détendue. Il fallut terrasser les trois homme» qui lui reniaient, el qui refusaient de se rendre, même malgré ses ordres. F.l ce brave, liomme fut cassé, ainsi que tous les ofllclers faits prisonniers comme lui ! ; A'oi« a* railleur.)

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

36-1 EXPÉDITION EN HELVÉTIE. on brèche contre ce bastion mouvant et hérissé d'impuissantes baïonnettes. Des nœuds entières tombaient de Front; des rangs entiers étaient renversés par les flancs.. Les Russes foulaient au* pieds leurs frères expirants pour se serrer, et se maintenir en ordre, pour recharger par pelotons et par divisions, pour combattre avec la même régularité qu'ils faisaient l'exercice ; et ils étaient frappés, et ils mouraient sur la place qu'ils avaient occupée. Lorsque le feu destructeur des Français eut, à plusieurs reprises, éclairci et mutilé cette masse d'hommes ; lorsqu'un grand nombre des officiers et des bas officiers qui en étaient l'âme eurent été mis hors de combat , le désordre et l'effroi s'y introduisirent enfin. Les Français, ordonnant une attaque générale , marchèrent au pas de charge , et la cavalerie acheva de la disperser. C'est alors seulement que la bataille fut décisive, et la victoire complète; les vainqueurs entrèrent dans Zurich en y poursuivant les Russes, qui en étaient sortis pour se ranger et combattre dans la plaine. Korsakow avait fait de cette ville son quartier général : les magasins , les blessés , les femmes , les équipages et une partie du train de l'armée , tombèrent au pouvoir du vainqueur ; la caisse militaire avait déjà été prise durant la bataille (1). Les troupes françaises et helvétiques commirent dans cette ville quelques désordres, provoqués par la chaleur du combat et peut-être par la partialité des habitants : mais je tire le rideau sur des scènes qui attristent quelquefois la victoire (2). La nuit suspendit le carnage de cette mémorable journée : mais les Russes, défaits la veille, se rallièrent encore le matin, et, secondés de quelques troupes fraîches et des postes qui n'avaient (1) Voyez dans l'clair de la lettre V. Ici Il faut l'avouer en rougissant, ce ne furent ni les Autrichiens, ni les M a ii l eaux - rouges, ni les Russes, ni les Cosaques, oui assassinèrent le pieu* Lavalier; ce fut un Français, ou un Suisse. Cet homme paisible et bienfaisant devait-il s'aliéner une mari si cruelle au milieu de sa ville natale î (Note de Contour.)

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIE. 365 point été attaqués, ou qui n'avaient pu être forcés , ils osèrent encore combattre pour arracher la victoire à leurs ennemis. Leur courage , leur opiniâtreté , leur désespoir, la rendirent de nouveau indécise jusqu'au milieu du jour, où les Russes furent enfin enfoncés une seconde fois ; mais chaque bataillon , chaque compagnie, chaque peloton qui pouvait se rallier encore autour d'un drapeau ou d'un officier, derrière une haie, ou derrière une pièce de canon, livrait un nouveau combat, et tombait les armes à la main , plutôt que de se rendre. Excepté les généraux et les officiers , qui savaient bien que les Français donnaient tout ce qu'ils pouvaient, presque aucun Russe ne se rendit qu'il ne fut blessé, désarmé, ou terrassé(I). L'on en vit plus d'un, atteints mortellement, se soulever avant d'expirer, pour frapper de leurs armes l'ennemi victorieux qui bondissait dans la plaine. D'autres, aussi furieux, poignardaient leurs chevaux, pour ôter aux Français les moyens de s'en servir. La division du général Lorge , soutenue par le corps aux ordres du général Oudinot, eut la plus grande et la plus glorieuse part à cette journée mémorable , où l'armée d'Helvétie sauva la république. Ce fut surtout après leur victoire , que les Français en sentirent tout le prix et frémirent du danger qu'ils avaient couru, en pensant à la rage fanatique de ces malheureuses victimes dont le champ de bataille était jonché. Il n'était pas un Russe, qui , frappé du coup mortel , et lorsque la mort lui en laissait le temps, ne saisisse encore l'image de son patron , suspendue à son sein , pour la baiser avant de rendre le dernier soupir. En parcourant le champ de bataille, après le combat, on voyait ces reliques sur leurs poitrines ou dans leurs mains; leur attitude et leur dernier geste témoignaient que leur dernier sentiment avait été un acte de dévotion. ■ Des guerriers aussi U) Voyez aux ÉcUircUsemenU la lettre X.

The text on this page is estimated to be only 20.69% accurate

366 - EXPÉDITION EN HELVÉTIE. braves et aussi fanatiques, » dit l'un des généraux français qui eut la gloire de les vaincre, « ne peuvent qu'être terribles un jour de combat; et certes ils le sont (I). » Korsakow , au dire des officiers russes, ne parut point conserver dans cette bataille le sang-froid et la présence d'esprit d'un général expérimenté. Déconcerté par la rapidité et la multiplicité des mouvements de l'armée française, qui ne correspondaient point à ceux qu'il avait si souvent exécutés dans les casernes de Sémonowsky, il parut perdre la tête. Il n'avait guère sous ses ordres que de jeunes officiers généraux, dont les plus courageux furent faits prisonniers sur le champ de bataille (2). L'armée eût été totalement détruite, si on avait pu en poursuivre les débris sans relâche et avec vigueur : mais des nouvelles alarmantes étaient venues tout à coup suspendre les opérations de Masséna , et l'obligèrent à faire subitement d'autres dispositions. Souworow, avec son armée d'Italie, avait franchi le Gothard, et il descendait comme un torrent destructeur. Sa marche rapide fut admirée des généraux français. Comparable peut-être au passage mémorable du mont Bernard en l'an VIII, elle eût mérité la même gloire, si elle eût obtenu les mêmes succès. Ceux qui avaient jusque-là le fameux Souworow étonnent tous les militaires, qui ne voient le grand homme de guerre que là où se trouve le véritable génie. Mais ce général extraordinaire avait le grand , le rare talent de fanatiser ses troupes, et de leur inspirer la plus aveugle confiance en sa personne et en sa fortune. Nous en avons cité des traits; et Mahomet n'eut point sur les Arabes un ascendant plus puissant et plus marqué que celui de Souworow sur les soldats russes. Son armée, épuisée par la faim, la lassitude et mille privations, envisageait avec désespoir ces sommets couverts de neige, qu'il fallait encore atteindre. Le soldat murmure, s'arrête (I) Voyez aux Éclaircissements la lettre Y. (a) Voyez aux Éclaircissements la lettre Z. Oigiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

EXPÉDITION EN HKLVET1E. 3G7 rête, et refuse d'aller plus loin. Souworow Tait creuser une fosse sur le chemin et se couche dedans.

The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIE. Souworow, vainqueur de tous les obstacles que lui avait opposés la nature, et de la résistance qu'avait faite l'ennemi, menaçait déjà la droite de l'armée d'Uelvétie , et se voyait, par le succès de ses premières attaques, maître des trois petits cantons. C'était dans ce berceau de la liberté qu'était marqué t'écueil de son plus redoutable ennemi (l). Ce fut là que Souworow apprit la mort et ta défaite du général Hotze, qui commandait le corps d'armée autrichien formant l'aile gauche des Russes, et auquel il était prit à se joindre , ainsi que la déroute de Korsakow devant Zurich. À ces nouvelles, les transports de fureur du vieillard furent tels qu'il écumait de rage, et balbutia longtemps sans pouvoir parler. A la fin il laissa échapper des cris et des ricanements de sa voix grêle et usée , qui exprimaient son étonnement et son indignation. Ne croyant la défaite de Korsakow ni aussi complète ni aussi décisive qu'elle était en effet, il lui expédia sur-le-champ un message , par lequel il le rendait responsable sur sa tête de chaque pas en arrière qu'il ferait désormais , et lui donna ordre de marcher en avant , en annonçant à l'armée que Souworow était arrivé , et avait déjà battu les Français devant lesquels on reculait. Les menaces et le nom de Souworow semblèrent ranimer d'une nouvelle ardeur les restes desespérés de l'armée de Korsakow , qui , renforcée par le corps de Condé, qui venait d'arriver à Constance, osa suspendre sa retraite pour se reporter tout à coup en avaut, et livrer encore un combat sanglant près de Diesenhofen. Dans ce combat mémorable , qui fut le dernier entre les Russes et les Français, un corps de cavalerie russe chargea en plaine deux demi-brigades d'infanterie, commandées par le brave Lorge, et dépourvues do cavalerie. Trois fois ce corps d'environ trois mille hommes répéta sa charge furieuse , et , quoique rompu toujours, il se ralliait sous un feu terrible de mitraille et de (i) Le so) tielvùlique, ioprégni:

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

EXPÉDITION EN If ELYËT1K. 3f>9 mousqueterie qui le détruisait. On craignit longtemps de voir cette cavalerie fraîchement arrivée , et qui sembla démentir ici l'idée peu avantageuse qu'on a de celle des Russes, pénétrer dans les-rangs de l'infanterie française et décider ainsi cette sanglante journée. Cependant Masséna en personne , avec une partie de la division de Lqrgé et celle de Mortier marchait à Souworow, et l'arrêta. Désespérant de passer avec ses douze mille hommes sur le corps d'une armée victorieuse pour arriver jusqu'à Korsakow mis en fuite une seconde fois , Souworow dut songer lui-même à la retraite , tandis qu'elle lui était possible encore. Masséna manœuvra en vain pour l'attirer hors des défilés , dans l'espérance de le faire prisonnier, lui , l'armée qu'il commandait , et le jeune grand- duc Constantin qui l'accompagnait(I). Qu'on juge delasituation oùdut se trouver ce nouveau Marius, luiqui,dans toutes les évolutions qu'il commandait, avait toujours défendu les feux de retraite , disant qu'une armée sous ses ordres n'aurait jamais besoiu de cette honteuse manœuvre. Il était forcé de l'ordonner pour la première fois ; mais les généraux français (t) Nous avons plusieurs fois parle du grand-duc Constantin. Ce Jeune prince, en faisant ses premières armes dans la fameuse campagne d'Italie, eut occasion d'observer que faire la guerre et faire l'exercice, sont deux choses bien différentes. Ce voyage lointain, la vue des pays et des peuples nouveaux pour lui, l'organisation des belles armées autrichiennes, la valeur et l'aménillii des Français républicains, qu'on s'clait efforcé de lui peindre comme des brigands f éroces, les malheurs et les scènes sanglantes qu'il eut sous les yeux, modifièrent son caractère, d'une manière avantageuse. Il se Ht aimera l'armée ; el sa politesse envers les prisonniers le montra aux Français dans un jour très-favorable. Il ressentit vivement la défaite des Russes eu Helvélie, et en accusait hautement l'archiduc Charles el les Autrichiens. Il ne contribua pas peu par les expressions de son ressentiment h brouiller les deux cours. Une lettre de l'Impératrice, sa mère, contenant plusieurs détails ih- famille, ayant été interceptée en Helvélie, le directeur la Harpe , siin ancien préoepleur, la lui renvoya, en l'exhortant à écouter des sentiments de paix et d'humanité, en lui reprochant avec ménagement les ravages et les excès des troupes russes dans celte malheureuse Suisse, qu'il semblait aimer dans son enfance. La Jeune prince ue répondu point, (A'u(e de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

870 EXPÉDITION EN HELVETIE. avouent qu'elle fut digne de sa marche et admirable comme elle. Souworow se retira devant l'ennemi , comme un vieux lion qui se retourne, lorsque les dogues qui le poursuivent, le serrent de trop près, et les arrête en leur montrant son front terrible et sourcilleux. Il abandonna quelques bagages, quelque artillerie, quelques malades et ses blessés ; mais le général Mortier, chargé de le poursuivre dans le Muttenthal, ne put véritablement entamer que deux ou trois bataillons de grenadiers , qui se dévouèrent pour sauver le reste de l'armée, . (e ne sais si Souworow fut invincible, mais il est certain qu'il est mort vaincu. Aucun général ne peut se vanter d'avoir battu Souworow, et bien peu ont, comme lui, emporté cette gloire au tombeau, après- avoir fait, comme lui , la guerre quarante ans, tantôt aux peuples les plus barbares, tantôt aux nations les plus policées. Il se montra en Suisse tel qu'il avait été en Italie , dévot, superstitieux et hypocrite. Il savait qu'il entrait dans des pays catholiques, où depuis longtemps le fanatisme de la liberté s'était amalgamé à celui du papisme. Il visitait les curés, leur demandait la bénédiction, leur déclarait qu'il venait au nom de Dieu et des empereurs, des saints de l'éternel, rétablir la sainte religion et exterminer les impies. Il eût fait les mêmes protestations à Zurich et à Berne, s'il fût arrivé jusque-là ; et il n'est point douteux que La va ter et ses disciples, traités d'hérétiques par les Grecs et les Romains modernes, ne l'eussent reçu comme un autre Messie. Il haranguait tous ceux qu'il rencontrait , et se montrait le plus burlesque bouffon pour paraître populaire. Ces tarées ne laissèrent point d'en imposer d'abord aux habitants : mais le prestige fut bientôt détruit par la conduite des nouveaux apôtres de la coalition. L'indiscipline et la licence furent toujours des moyens dont Souworow se servit pour s'attacher les soldats. Les siens se distinguèrent partout par les excès et le pillage. Ce fut alors que les enfants dégénérés de Tell, de Stauffacher et de Melchthal, sentirent la différence 'On i : :J Lv Ci

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

EXPÉDITION EN HELLÉTIQUE. 371 qu'il y avait entre des Cosaques et des chasseurs français. L'apparition momentanée de Souworow, comme celle d'une comète sanglante, sera à jamais l'effroi de ces montagnards ; et les cruautés d'une guerre atroce leur ont enlevé pour longtemps ces vertus douces et simples, qui contrastaient si heureusement avec leur énergie sauvage et leur fierté lacédémonienne. À côté de la fosse où se couche Souworow, et où il veut que ses soldats le couvrent de terre, qu'où le place sautant sur un pied et faisant mille singeries, on verra le sublime et l'extravagant se toucher et se réunir. L'officier chargé de lui préparer son logement, avait grand soin d'en enlever tout ce qui pouvait le choquer ou lui déplaire, comme les livres, les estampes, les choses de luxe, et surtout les glaces. Si malheureusement ces dernières se trouvaient oubliées, Souworow les brisait lui-même en mille pièces (i). Souvent il faisait enlever aussi les fenêtres, en disant qu'il n'avait pas froid, et les portes, en disant qu'il n'avait pas peur ; puis il se couchait sur de la paille fraîche, qu'on lui étendait sur le lit de la chambre. Le premier homme qui le suivait dans son logement, était un Cosaque, chargé de lui porter sa chaise percée durant la marche, et qui lui remettait en arrivant ce meuble nécessaire. C'était souvent sur ce siège qu'il recevait les rapports de ses (i) On donnait pour raison une antipathie de Souworow pour les glaces, qu'il se trouvait trop laid et qu'il ne voulait pas se voir. L'on attribue au même motif la singularité de Paul de n'avoir pas voulu mettre son effigie sur les monnaies. Cependant si les médailles qu'on a frappées en l'honneur de Souworow parviennent à la postérité, quelle fausse idée les futurs Lavater doivent-ils s'en former ! Dans l'une de ces médailles, gravée par Haas, on lui a donné la beauté, la Jeunesse et les armes d'Achille. Son air, comme celui du génie, perce l'espace, et fixe la gloire. On est parvenu même à embellir sa bouche horrible et baveuse, où le sourire n'habitait jamais. Ses cheveux s'échappent en boucles charmantes de son casque menaçant. Sa poitrine relevée porte fièrement un médaillon de sa souveraine, représentée sous les traits de Minerve. Son cou d'albâtre enfin, s'élançant-taudacieusement (J'entre ses épaules arrondies, semble élever sa tête au-dessus de tous les héros qui l'entourent (Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 18.68% accurate

372 EXPÉDITION EN ITALIE. aides de camp et de ses généraux. Un autre d'enseigne (I) apportait la cassette où étaient renfermées les reliques, les images, les diplômes, les ordres, les pierres précieuses, le bâton de maréchal, et l'or de Souworow. Sa voiture ordinaire était un petit chariot à quatre roues, surmonté d'un banc à découvert, que les Russes nomment troïka, et ressemblant un peu aux chars à bancs de la Suisse française. C'est là qu'il se perchait, lorsqu'il était fatigué du cheval, ou de la korbilka, charrette plus incommode encore, dans laquelle il faisait les plus longs voyages. Souworow fera à jamais l'orgueil et la gloire des armées russes, et le sujet inépuisable des contes et des récits du soldat, La singularité de mœurs, l'originalité de son caractère, ses propos burlesques et piquants, sa manière de vivre bizarre, sa dévotion bouffonne, sa valeur féroce, mille traits de sa vie, mille bons mots de sa façon, assureront son immortalité autant et plus que ses victoires. Son nom sera longtemps encore le cri de ralliement des bataillons russes, pour leur inspirer le courage du fanatisme et les exciter à vaincre (2). Souworow se montra plus sensible aux revers de la fortune, qu'il ne l'avait été à la disgrâce de Paul, et ne les supporta pas avec le même caractère. Il parut humilié, accablé de la défaite des Russes et de sa retraite. Son humeur gaillarde devint taciturne; sa dévotion bouffonne, triste et sombre. Il s'enfermait; maltraitait ou brusquait tout le monde, et s'emportait surtout contre Korsakow, les généraux autrichiens et même le prince Charles. Il les accusait tout haut d'envie et de trahison, déclarant ne plus vouloir combattre avec eux, même avant d'en (I) Un d'enseigne est un soldat affecté au service d'un officier. Pierre le Grand n'avait pas d'autres honneurs pour sa personne. (!) Le bruit se répandit dans l'armée russe que Souworow avait péri en passant les Alpes; et plusieurs soldats et Cosaques, en le revoyant après sa retraite, triste, morne et chagrin, étaient persuadés que c'était un oiseau qui leur apparaissait (Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIE. 373 avoir reçu l'ordre de son maître. Il s'en allait, couché au fond du sa kibitka, caché sous son manteau, détournant les yeux de ses soldats, et refusant de se montrer aux armées qui le demandaient. Quel spectacle lui offrait en effet cette triste réunion, opérée dans la fuite, de deux armées nombreuses et brillantes, plus fortes du double qu'il ne l'avait désiré pour faire la conquête de la France! De plus de quatre-vingt mille hommes qui les avaient composées, elles n'offraient plus qu'un ramas de bataillons délabrés, de régiments désorganisés, pour la plupart sans chefs, sans artillerie, sans bagages; des hommes exténués par la fatigue, et couverts de lambeaux sanglants. Mais, il faut en convenir, malgré cet état désastreux, ces braves troupes emportaient leur gloire; car si les Russes avaient enfin trouvé des vainqueurs, ce fut dans les admirateurs de leur constance et de leur courage, même de leur fanatisme national et religieux. C'est en les vainquant que les Français apprirent véritablement à les craindre et à les estimer. Les débris de ces bandes terribles, qu'on amena prisonniers en France, n'inspirèrent plus que de la compassion et de la surprise. On s'attendait à voir des hommes extraordinaires, d'une taille avantageuse et d'un aspect féroce; mais les Français ne trouvèrent dans les Russes que le peuple qui a avec eux le plus de ressemblances physiques et morales. Plusieurs officiers surtout contrastaient bien avantageusement par leur langage, leur excellent ton et leur politesse, avec l'idée qu'on s'en était formée, et même avec leurs compatriotes qui n'avaient pas la même éducation. Mais les Français qui avaient vu les Russes du temps de Catherine, et qui avaient parlé avantageusement de leur tenue et de leur équipement lesté et guerrier, ne les reconnaissaient plus sous l'accoutrement grossier et grotesque dont Paul les avait affublés. Ce misérable habillement, joint au délabrement, suite naturelle d'une campagne aussi fatigante et d'un combat aussi meurtrier, leur donnait la plus

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

374 EXPÉDITION EN HELVÉTIE. chétive apparence. Quoique pris les armes à la main et dans la fureur de l'action , on ne leur avait enlevé que leurs armes : on pourrait croire que la pauvreté de leurs habits fut la principale cause de ce ménagement ; mais on voyait encore à plusieurs de ces prisonniers la médaille d'argent qu'ils avaient reçue pour des exploits plus heureux ; et ce témoignage de leur bravoure en était un en l'honneur du soldat français (I). On avait peine à se persuader, en les voyant dans cet état, que ce fussent là ces Russes si célèbres , qui devaient opérer la contrerévolution du monde. Au reste , presque tous étaient couverts de blessures sanguinolentes, qui achevaient de les défigurer, en attestant leur bravoure et leur- résistance. L'humanité et la douceur avec lesquelles on les traitait, calmèrent bientôt leur désespoir et leurs appréhensions : leur joie de n'être point enchaînés et guillotins , comme on le leur avait persuadé , s'épanchait en expressions de reconnaissance et en bénédictions (S). L'expédition des Russes en Hollande fut aussi désastreuse que celle en Helvétie. Les Anglais se servirent de ces braves soldats en guise de gabions mouvants, pour se mettre à couvert de l'artillerie et de la baïonnette françaises. Après quelques succès dus uniquement à la valeur intrépide des Russes, ils furent pour la plupart taillés en pièces , ou faits prisonniers avec leur chef, le général Hermann. Je ne m'étendrai point davantage sur les sanglants événements de cette campagne , qui se termina par une capitulation honteuse pour les armées combinées de Russie et d'Angleterre; capitulation d'autant plus glorieuse pour les Français , que les moyens avec lesquels ils avaient contenu ces deux armées formidables , vomies par l'Océan pour inonder la Hollande, furent d'abord très-inférieurs aux forces des- ennemis: L'armée du général Brune n'avait pu être renforcée, qu'après les batailles sanglantes qui contraignirent le duc d'York à se rembarquer. (I) Voyez aux éclaircissements noie A A Cl) Voyez aux Éclaircissements noie BD. OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 17.77% accurate

EXPÉDITION EH HELVÉTIE. 375 Ce que l'on a dit , ce que l'on a vu du caractère de Paul fera comprendre l'excès de son indignation à la nouvelle de ces désastres multipliés. L'expédition contre la France avait été entreprise avec la même confiance et la même présomption que celle de la (lotie invincible le fut jadis par Philippe II contre l'Angleterre. Mais Paul !*r ne reçut pas avec la même indifférence la nouvelle de la défaite de ses armées par les Français, que Philippe avait reçu celle de la dispersion de sa flotte par les vents. Son orgueil humilié, la gloire de son règne et de ses armes compromise, portèrent jusqu'à l'égarement sa fureur et son ressentiment. Il cassa et flétrit en masse tous les officiers qui manquaient à l'armée, sans s'embarrasser s'ils étaient morts ou vivants, tués ou prisonniers. Cet exemple du despotisme le moins raisonné surpasse tout ce que l'on a vu chez les rois et les peuples les plus barbares ; et il prouve que l'orgueil d'un monarque peut tenir lieu du fanatisme le plus féroce. Cette injuste punition était d'autant plus révoltante , que plusieurs de ces officiers , après avoir combattu en braves, avaient été ramassés comme morts sur le champ de bataille, pour la plupart mutilés, et ne conservant la vie que par les soins du vainqueur (1) Quant (1] Dans l'un des combats qui se donnèrent en Hollande, un enseigne tomba blessé, en défendant son drapeau, «l s'enveloppa dans [es plis, lin revenant 6 lui-même, sa première pensée fut de le soustraire à l'ennemi. Il le déchira, et le cacha dans son sein. Ramassé comme prisonnier sur le champ de bataille, il conserva précieusement ce signe d'honneur, connu à sa vaillance, et il le reporta en Russie. Paul, revenant peu à peu de ses premiers emportements, et Informé de celle notion, la récompensa, en réintégrant dans son grade ce brave officier, qui avait été exclu du service comme tous les autres prisonniers. Plusieurs avaient les mêmes droits à la reconnaissance de leur souverain, et ne s'attendaient, à leur retour, qu'à l'extl ou tt d'autres punitions. Les colonnes russes reçurent, en passant le Rhin, la nouvelle de la mort de Paul et de l'avènement d'Alexandre ; leur allégresse fut Inexprimable : ce fut alors seulement que les officiers se réjouirent de revoir blenlôt leur pairie (*). (Note de l'auteur.) fombia pour Jliirtir, Brooup d'tnl» nu l« iMilllf. OigiiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 17.50% accurate

S76 EXPÉDITION EN HELVÉTIÉ. aux soldats , il les abandonna comme un butin conquis par un ennemi , et ne daigna pas même faire une démarche auprès de ses alliés pour les échanger, sans s'abaisser à traiter avec la France. Il est vrai qu'il n'avait point de fraudais à proposer pour leur rançon; mais il avait un droit sur les prisonniers qu'avaient faits les Autrichiens , les Napolitains et les Anglais. Ces derniers eurent l'indignité de se refuser aux propositions que leur fit à cet égard le premier consul : mais certes ils se fussent empressés, aussi bien que les Autrichiens, à échanger les Russes, si Paul l'avait désiré. Ce qui vint cependant consoler l'orgueil offensé de cet empereur, ce furent les détails du grand-duc Constantin , et les rapports des généraux Souworow, Korsakow, Gortchkakoff et Essen, qui tous s'accordaient à lui dire que ses troupes invincibles n'avaient essuyé des échecs , que parce que les alliés , jaloux de leur valeur et de leur gloire, les avaient sacrifiées et trahies. Son ressentiment contre l'Autriche sembla cependant s'irriter davantage, en voyant les succès de cette dernière puissance continuer, malgré la défection des Russes , et les généraux Autrichiens triompher et s'applaudir, pour ainsi dire, de ce que les Russes seuls n'ayant été battus, ils avaient eu tort de s'attribuer leurs victoires en Italie (i). Paul s'abandonna aux premières impulsions de son caractère , en accablant de reproches et d'affronts les ministres anglais et autrichiens à sa cour, en refusant de conférer avec eux, en leur enjoignant de s'éloigner, et en se permettant les sarcasmes. CVliiit, il eut Mai, une injustice que l'on taisait aux Autrichiens; mais il faut avouer que Souworow leur rendit un témoignage éclatant et flatteur dans sa proclamation, en quittant leur armée et l'Italie. C'est l'année autrichienne, dit-il, que j'ai trouvée victorieuse, qui m'a rendu aussi vainqueur. Ce vieux Guerrier parut effectivement reconnaissant des lauriers dont cette armée avait encore paré ses cheveux, blancs. (Note de l'auteur.) Ici il offrit qu'ils iraient hinner]• fit-il de In mort d'>r>ul. Il n'y •joindrait foi que quand. nrrrre.enSiie,IM InJtiluu leur «mflrmèrcnl farinera rnl'tl',lleianrre. Alors Cli'abaniioiii.t i «..(a la JaLe. (Non dit fmieri Mm.) Originized By Google

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

EXPEDITION EN HELVÉTIE. 377 mes les plus sanglants contre la coalition (I). Il combattit longtemps avec lui-même pour prendre une résolution : tantôt son dépit l'emportait, tantôt sa haine contre la république et ses principes étouffait son ressentiment. Il résulta de cette alternative une foule de démarches contradictoires, qui firent penser que Paul avait effectivement perdu la tête : il envoya définitivement à ses troupes l'ordre de revenir en Russie. C'est ainsi que cette guerre finit comme celle de Perse; c'est ainsi que Paul se retira de la coalition, sans garder aucune des mesures que lui prescrivait une sage politique, et que cette troisième croisade, 'qui s'était formée sous des auspices qui semblaient la rendre indissoluble et triomphante, aboutit à une défection plus brusque, plus extraordinaire et plus désastreuse encore, qu'on n'eût osé, je ne dirai pas le prévoir, ni même l'espérer, mais le désirer en France, pour la gloire de la république et le bonheur de l'humanité. Cette catastrophe des armées russes, la disgrâce de tant d'officiers distingués, la mort ou la captivité des autres, la honte qui semblait rejaillir sur la Russie, accoutumée dès longtemps à ne compter, dans ses annales militaires, que des victoires, augmentèrent de beaucoup les mécontentements de ce règne turbulent et bizarre, qui menaçait d'une prochaine décadence l'empire épuisé, d'hommes et d'argent (2). La conduite de l'empereur envers les puissances naguère ses alliées, acheva de lui aliéner l'esprit des grands. Ses soupçons, ses terreurs et ses violences continuelles, le rendirent de plus en plus odieux. Sa conduite particulière finit par l'isoler dans son empire, dans sa cour, et même dans sa famille, comme sa conduite politique venait de l'isoler en Europe. Il ne se fiait plus à personne, ni même à ses anciens soldats de Gatchina, qu'il avait incorporés dans ses gardes; il devint plus rigide, plus minutieux et plus inconstant que jamais dans tous les détails du service militaire (1) Voyez aux Éclaircissements la note CC. (2) Voyez aux Éclaircissements la note DD.

32.

The text on this page is estimated to be only 23.31% accurate

378 EXPEDITION EN HELVÉTIE. litaire (1). Ed tourmentant sans cesse les troupes dont il s'entourait , pour s'assurer de leur exactitude et de leur fidélité , il leur rendait l'existence insupportable, et se faisait lui-même détester. Dans sa guerre avec la France , Paul avait été l'agresseur. Il se contenta de retirer ses combattants, sans publier aucune raison de cette démarche , et sans provoquer la paix avec la nation contre laquelle il les avait envoyés guerroyer si loin. L'espace qui le séparait de cette nation lui parut sans doute une garantie plus sûre qu'un traité , qu'il eut trop répugné à conclure avec un gouvernement, dont il avait, quelques mois auparavant, résolu la destruction. Mais il se fit, à cette époque même, une révolution subite dans ce gouvernement; et celui qui lui succéda sut habilement et sagement calculer sur les passions et le caractère de Paul, et sur sa déloyauté des coalisés, pour les tourner à son avantage. De cette conduite de Paul I^{er} envers la France il résulta un état de choses assez remarquable. Le célèbre philosophe Kant établit que la guerre est le puissant moyen dont la cause du monde se sert pour disperser ou rapprocher les peuples, et que, sans la guerre, il n'y aurait ni paix ni relations légales entre eux. Ces principes ne sont point applicables ici. La France et la Russie avaient été de tout temps en paix. Un roi de France (Henri 1^{er}) avait même épousé une princesse russe, sans que ces deux nations aient jamais été en état de guerre ; et la première qu'elles se sont directement faite, a cessé tout à coup, sans qu'il paraisse depuis deux ans aucun acte public, de la part des Russes[^] qui suppose la paix ; quoique Paul, semblant répondre enfin à toutes les avances du gouvernement français, vienne d'envoyer un ministre pour la conclure. Souworow avait quitté l'Allemagne, navré au fond du cœur. N'avoir pu vaincre, lui causa la mort. Il arriva mourant à Pé(!) Voyez aux Éclaircissements la note EE. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

EXPÉDITION EH HELVÉTIE. 379 tersbourg, alla descendre chez un de ses neveux, et se mit dans un lit d'où il ne se releva plus. L'empereur avait achevé de le tuer, en lui attribuant une partie des désastres essuyés en Helvétie, et en distribuant les débris des armées de manière qu'il ne restait aucun commandement au vieux guerrier, qui se trouvait par le fait exclu du service. Certes, si la campagne brillante qu'il avait faite en Italie, sa marche extraordinaire et mémorable à travers les monts, et sa belle retraite dans la position désespérée où il se trouva en Helvétie, ne lui méritaient pas un triomphe aux yeux de Paul, du moins ce prince devait-il plus d'égards et de reconnaissance au seul général qui ait soutenu la gloire et la réputation des Russes sous son règne (1)- Il parut cependant prendre quelque intérêt à ses derniers moments, envoya demander de ses nouvelles, et permit aux grands-ducs ses fils d'aller visiter Souworow. Ce vieillard si actif et si vivace expira presque dans leurs bras, de chagrin, d'épuisement et de vieillesse. Il avait commencé sa carrière militaire par être simple soldat dans les gardes de l'impératrice Élisabeth, et la finit comme généralissime des armées de l'empire de toutes les Russies, décoré de tous les ordres et de tous les titres, comblé de toutes les faveurs, surnommé k. Iliinnir/ue par Catherine II, à cause d'une victoire remportée sur les Turcs aux bords du Rymnik, et l'//a(igwe par Paul 1er, pour ses victoires en Italie. A ces marques d'honneurs éclatantes, Paul en ajouta une plus extraordinaire; il ordonna qu'on lui rendit les mêmes honneurs militaires qu'à lui-même, et qu'il fût regardé désormais comme le plus grand capitaine de tous les temps, de tous les peuples et de tous les pays du monde. Je doute que la postérité confirme cet oukas impérial ; mais il est certain que le nom de Souworow lui parviendra, environné de terreur, de gloire et de sang. On dirait que la victoire, en couronnant constamment ce héros en caricature, a voulu rabaisser l'aniour-pro(I) Voyei au Éclaircissements la note FF.

The text on this page is estimated to be only 16.22% accurate

EXPÉDITION EN HELVETIE. par et l'orgueil de ses plus chers favoris. Il faut convenir pourtant qu'il fut le meilleur général qui pussent avoir les Russes et surtout la coalition. Il put cette force, cette intensité de volonté et de caractère, qui peuvent tenir lieu des plus brillantes qualités et même du véritable génie. S'il eut été donné à un homme d'arrêter l'esprit humain dans sa marche, de soumettre la raison à l'empire de la baïonnette, et de renverser la race d'Adam et la glèbe de Nemrod, Souvorow, avec ses Russes, eût opéré cette effroyable contre-révolution. Les amis de sa gloire et de son bonheur ont à regretter qu'il ne soit pas mort au champ de victoire ; ceux qui admirent la bizarrerie de son caractère et de sa fortune, qu'il ne soit pas mort d'une manière aussi extraordinaire qu'il avait vécu ; et ceux qui détestent les principes affreux et la tyrannie dont il était l'organe terrible, qu'il n'ait pas été, comme on l'espérait, conduit vivant à Paris, pour le triomphe de la liberté. Avec des événements absolument opposés, Souvorow parvint presque au même résultat que Bonaparte, ce héros destiné à établir et à défendre ce que l'autre était chargé de détruire. Il eut été du plus sublime intérêt de voir ces deux hommes extraordinaires, aux prises l'un avec l'autre, décider les destinées du monde : l'un disposant à son gré de la vie et de la mort d'une multitude d'esclaves disciplinés, échauffés par le délire du fanatisme, égarés par la superstition, remplis de la plus aveugle confiance dans leur dieu, dans leur chef et dans leur valeur, redoutables surtout par l'habitude de vaincre en obéissant machinalement ; l'autre, disposant non moins impérieusement d'une nation libre, par l'ascendant du génie et de la fortune, éveillant par ses actions et ses discours toutes les idées libérales, et excitant dans tous les cœurs l'enthousiasme de l'honneur national ; l'un, vieilli dans les combats, éprouvé par toutes les fautes de la guerre, et suppléant, par une continuelle expérience et par une longue pratique aux plus savantes théories de cet art meurtrier ; l'autre..., mais pourquoi nous le laisserai-je ?

The text on this page is estimated to be only 19.23% accurate

EXPÉDITION ES HELVÉTIË. slt plus avant ce parallèle entre deux hommes si différents ? On ne peut les rapprocher que comme l'on rapproche les extrémités du serpent d'Ksculape, symbole de l'immortalité, dont la tête engloutit la queue : sans doute que l'extrémité la plus noble eût aussi englouti la plus rampante. Un triomphe plus grand encore fut réservé à la France : la liberté eut la gloire de vaincre, même avant le retour de son jeune Renaud; elle eut dans AI asséna son Raimond, et dans Moreau son Tancrède. Paul eut cependant aussi son triomphe dans cette guerre immortelle. C'est avec les Turcs que les Russes furent heureux ; et leurs escadres combinées réussirent complètement dans leur expédition. Elles firent la conquête des îles vénitiennes, où les Français n'avaient que de faibles garnisons, et où ils ne purent porter aucun secours. Ces garnisons, obligées de capituler après quelque résistance, furent traitées par les Turcs avec une brutalité digne de cette nation stupide et fanatique, dont la barbarie résiste à la civilisation et à la lumière des siècles, comme les glaces des Alpes résistent à l'action du soleil. Mais l'amiral Outschakow et ses officiers russes traitèrent les Français avec cette humanité qui distingua les premiers sous le règne d'Elisabeth, et qui les eût caractérisés partout sous les règnes suivants, si, dans une guerre atroce, l'orgueil et le despotisme même n'eussent pas cherché à les rendre implacables et sanguinaires (1). L'empereur jouit de ce facile et premier triomphe, avec une ostentation qui semble indiquer que son règne ne sera pas fécond en exploits glorieux. Il enfla tellement le cœur des deux despotes orientaux, que, sans attendre l'issue de la guerre et l'assentiment de leurs alliés, ils décidèrent entre eux du sort (i) Je consacre ici ma reconnaissance envers l'officier russe, qui m'a permis d'amener ces prisonniers de guerre dans les ports de France, et de leur donner des égards particuliers pour quelques officiers qui lui parlèrent de moi, et lui dirent me connaître. J'ai tâché de m'acquitter depuis envers les prisonniers russes que J'ai rencontrés en France. (Note de l'auteur.)

The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate

889 EXPÉDITION BEI HELVÉTIK. de ces !les conquises : mais ce fut d'une manière aussi extraordinaire et aussi inattendue que l'avait été leur alliance. Ces despotes ligués pour détruire les républiques, trouvèrent plaisant d'en créer eux-mêmes sous leur protection immédiate. C'est ainsi que se termine cette révolution extraordinaire : la ligue des monarques finit par ériger des républiques, et la république par ériger des monarchies ! Cette guerre avait commencé dans une intention précisément opposée à ce double résultat. Or maintenant, grands politiques, combinez de vastes plans, publiez vos manifestes, proposez-vous un but dont rien ne pourra vous détourner, établissez un système posé sur des principes inébranlables, et cimentez-les avec le sang humain ; puis chantez le Te Deum; bénissez Dieu, et surtout votre propre sagesse. J'ignore encore si cette atteinte expressu au traité de CampoFormio sera consacrée par celui de Lunéville, dont il est la base, et si le. gouvernement français a consenti à cette espèce de démembrement des conquêtes glorieuses de son chef. Quoi qu'il en soit, la déloyauté des alliés de Paul lui porta , du côté où il avait triomphé, le coup le plus sensible qu'il pût recevoir après la défaite de ses armées. Halte capitula avec les Anglais ; et, d'après les conventions secrètes de la ligue, cette île devait être remise à la Russie. La garnison qui lui était destinée errait même depuis longtemps autour de cette nouvelle Ithaque : mais le gouvernement anglais crut pouvoir agir impunément avec les Russes, comme il avait fait avec les Stathoudértens, avec les émigrés, avec les Turcs et tous ses alliés, c'est-à-dire garder pour lui ce qu'il s'était engagé à reprendre pour eux. Paul s'abandonna à toute l'indignation que lui inspira ce nouveau trait de la foi britannique, et traita le gouvernement anglais et ses agents avec une hauteur et un mépris, que les Israélites et les Bretons seuls supportent quand l'intérêt le leur commande. Mais en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, en arrêtant leurs matelots, et en séquestrant leurs biens et leurs marchandises, Paul enfreignit lui-même l'article Digiiiized By Google

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

EXPÉDITION EN HELVÉTIE. le plus clair et le plus important du traité qui le liait a l'Angleterre, et prouva que la loyauté impériale était digne de la foi britannique. Voilà donc le résultat de vos traités les plus inviolables, 3 vous qui ne voulez en conclure qu'au nom de latrès-saintt et indivisible Trinité, et qui refusâtes si longtemps de traiter avec la république une et indivisible!

The text on this page is estimated to be only 19.23% accurate

AVERTISSEMENT DU NOUVEL ÉDITEUR. Le chapitre qu'on va lire débutait par d'étranges détails : il s'agissait des hôtes incommodes qui pullulaient alors, en tous genres, dans les Palais des seigneurs russes, s'attaquaient à leur personne et peuplaient souvent les magnifiques fourrures laissées par les plus grandes dames aux mains de leurs esclaves dans les antichambres. Il n'y a rien d'exagéré dans ce que disait à ce sujet Masson, puisque Catherine II confirme ce qu'il avance, et qu'elle s'en explique sans aucun détour dans les singuliers Mémoires écrits par elle et qui ont paru récemment (1). Soixante ans d'une civilisation plus raffinée auront certainement mis, sur ce point, la meilleure compagnie russe au niveau des sociétés les plus recherchées de l'Europe; nous supprimons donc sans aucun regret des détails que repousseraient nos lecteurs. Ce que dit Masson du Servage en Russie et l'inconcevable anecdote qu'il raconte mériteraient une plus sérieuse attention et motiveraient un jugement sévère, si les bienfaisantes et nobles intentions du prince qui règne à Saint-Pétersbourg aujourd'hui ne tendaient, en constatant l'ancien état de choses, à rendre à l'humanité tous ses droits par un affranchissement qu'entourent encore mille difficultés. L'auteur, dans les dernières pages qu'on vient de lire, rend (I) Un volume in-8° ; Londres, me. 385 33 Oiginzed By Google

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

aSfl AVERTISSEMENT DU KOUVEi EDITEUB. te plus juste, le plus éclatant témoignage il l'inébranlable valeur des troupes russes. Il ne nous sera pas plus difficile de nous montrer, en toutes choses, également équitables. On aurait tort de juger, de nos jours, la société russe sur ce qu'elle était il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Pourrions-nous raisonnablement rester responsables, nous Français, qui vivons au dix-neuvième siècle, des orgies de la Régence et des désordres du temps de Louis XV ? Le désœuvrement avait beaucoup de part, dans les cours, aces désordres. Les dames russes, que distinguent leur esprit et leur beauté, prendront la douce habitude d'occuper agréablement leurs loisirs. Déjà les ans commencent à leur venir eu aide. Presque toutes parlent, avec une élégante facilité, trois ou quatre langues différentes. On prétend qu'elles lisent peu l'on ne saurait s'en apercevoir; et leurs continuels voyages dans toutes les contrée* de l'Euopr, en les instruisant par les yeux , donnent beaucoup de variété, beaucoup de charme à tons leurs entretiens. C'est un grand pas fait vprs une réforme, supposé qu'ily a trente ou quarante ans une réforme fut nécessaire.

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. Ambassadeurs français à Pétersbourg. Les Anglais se souviennent d'un ambassadeur de Henri IV, que la reine Elisabeth eut envie de déconcerter au milieu d'une grave harangue qu'il lui adressait. La reine se mit à jouer la distraite et l'étourdie, laissant voir à découvert une jambe charmante qu'elle affectait d'étaler. L'ambassadeur se précipita soudain, et baisa avec transport ce qu'on lui montrait. Elisabeth feignit d'en être indignée : Ah ! belle femme, s'écria l'ambassadeur, si le roi mon maître était en ma place, rien ne manquerait à son bonheur. Les Russes citent aussi avec admiration l'urbanité et la présence d'esprit de M. de la Chétardie, envoyé de France auprès de leur impératrice Elisabeth. Elle était sur son trône, environnée d'une cour nombreuse qui écoutait en silence le ministre français : au milieu du discours, un bracelet d'Elisabeth se rompt et tombe sur les degrés du trône. La Chétardie s'interrompt, ramasse le bracelet, et le présente à l'impératrice d'un air galant et respectueux ; puis reprenant son rôle d'ambassadeur, il revient à sa place, remet son chapeau, et poursuit sa harangue avec une gravité imperturbable. Ce la Chétardie est encore cité à la cour de Russie pour sa politesse et pour l'influence qu'il exerçait. Tous ses successeurs ne servirent qu'à le faire citer et regretter davantage, jusqu'à ce que le comte de Ségur, également doué des talents et de l'esprit qu'il faut pour plaire et réussir à cette cour, parut enfin le faire oublier. 381

The text on this page is estimated to be only 18.19% accurate

388 AHEÇDOTBS HISTORIQUES. Si jamais les relations intimes se renouent cuire la France et la Russie , quoiqu'il paraisse que les femmes n'y régneront pas de longtemps, j'ose prévenir cependant qu'aucun envoyé de France n'y réussira, qu'il ne réponde, par son caractère et son esprit, à l'idée avantageuse qu'on s'est formée dans le Nord de l'urbanité française. Si l'on veut qu'il tasse autre chose que de se charger d'une lettre et d'en rapporter la réponse, il faut qu'il joigne au* qualités essentielles celle d'une société aimable , il faut qu'il sache jouer, faire de la musique , des calembours , et dans l'occasion des couplets ; cela lui fera sa réputation chez les courtisans et chez les femmes ; mais auprès de Paul, qu'il se garde bien de montrer qu'il sait autre chose que l'exercice à la prussienne. Qu'où aperçoive à peine sa personne entre de grosses bottes et un énorme chapeau, et qu'il ne parle de la France que pour rappeler l'époque où l'aul y voyageait, ou tout au plus pour détailler les grandes parades du premier consul.

Spéculations odieuses. On a souvent parlé , dans le cours de cet ouvrage, de la manière révoltante dont les serfs sont traités , vendus , troqués ou joués. L'on ne saurait trop se récrier contre ces actes inhumains, qui contrastent si horriblement avec les lumières, les raceore, et même avec la religion et le degré de cjvilisaliou du la nation russe, aussi bien qu'avec lrs principes avoués de- son gouvernement. C'est à force de réclamer contre ce barbare usage , que le philanlliropo se fera entendre. Littérateurs à phrases usées , qui ne disent pas plus aujourd'hui qu'elles ne disaient il y a cent ans ; froids savants, qui analysez ou disséquez la matière et les Êtres animés avec la plus parfaite abstraction de toute influence morale ; et vous surtout, impassibles calculateurs, qui répéterez jusqu'à la fin des siècles que deux et deux font quatre , et que tout autre raisonnement est une chimère, ce n'est pas vous qui opérerez le bien. C'est un

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES- 38a Voltaire, c'est même un Mercier, si ridiculisé à Paris, et regardé partout ailleurs comme le plus moral des écrivains français (I). Puissent les traits suivants frapper d'une salubre indignation les princes qui ont le malheur de régner encore sur des peuples esclaves 1 M. de R...ky, officier aux gardes de l'impératrice Catherine II, était un jeune homme libertin et débauché. Après avoir dépensé et joué tout son bien, il ne lui restait plus qu'un village. Pour en tirer meilleur parti, il en vendit tous les habitants mâles un à un, soit pour être soldats, soit pour être domestiques, et n'y laissa que des veuves et des filles, pour cultiver cette terre qui était sa dernière ressource : il vendit enfin ses propres domestiques, qui l'avaient élevé ou servi dès son enfance; de manière qu'il resta seul, sans autre moyen d'exister que sa lieutenante et un village qui ne lui rapportait presque plus rien, puisqu'il n'y avait plus que des femmes, des vieillards et des impotents. Ne pouvant se soutenir à Pétersbourg, surtout après y avoir joué un rôle et fait de la dépense, ce jeune homme, qui avait de l'esprit et même de l'éducation, devint rêveur et mélancolique. Il songeait sans cesse au moyen de rétablir ses affaires, et croyant enfin l'avoir trouvé, il demanda tout à coup son congé. Ses amis s'étonnèrent d'autant plus de cette résolution, qu'ils savaient ce jeune homme ruiné. « Camarades, leur dit-il, la paix est faite, j'ai une très-mauvaise réputation, aucun espoir de fortune, ni même d'avancement prochain; je ne puis me soutenir à la cour, et moins encore me flatter d'y obtenir (i) il est presque le seul où l'on trouve du neuf et de la fraîcheur dans les Idées. On lui reproche ses illumi-nés : mais ne sont pas des chefs-d'œuvre, il faut avouer que la Brouette du vinaigrier a opéré plus utilement que le Mithridate, et que le Tableau de Paris a plus contribué à faire sentir les excès des abus que la froide Épître sur les embarras de cette ville, qui doit être aussi un chef-d'œuvre, (juant à l'In-Miro, c'est une œuvre de Renie et vraiment prophétique. Personne n'a eu, comme Mercier, le courage de voir ses rêveries si facilement réaliser. (, Vn/e de l'auteur.) 3.1.

The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate

390 ANECDOTES HISTORIQUES. quelque grâce. J'ai imaginé un moyen de rétablir mes affaires et même de m'enrichir, en ma retirant dans ma terre. Ce moyen n'est encore tombé sous les sens de personne, et il est cependant infallible. « Ses amis lui demandent ce que c'est. Vous savez, continuait-il, que j'ai vendu tous les mâles de mon village; il n'y a plus que des femmes, dont la plupart sont de jeunes veuves que j'ai faites, et de jolies filles. J'ai vingt-cinq ans, et je suis très-vigoureux; je vais là, comme dans un sérail, m'occuper à repeupler ma terre, et à me créer des ressources inépuisables pour ma vieillesse: le plan que j'ai formé, s'accorde autant avec mes besoins qu'avec mes goûts. En dix ans, je serai le véritable père de quelques centaines de mes sujets; dans quinze ans, je pourrai déjà les vendre: imaginez dans quelle proportion va s'augmenter annuellement mon revenu, aussi longtemps que j'aurai la force et la santé. Aucun haras n'offre un profit si clair et si sûr; les mères et les bancroches suffiront pour cultiver le seigle et les choux qui nourriront cette marmaille. Allez, je serai riche un jour - Ses camarades voulurent en vain rire de ce projet extravagant et atroce; il prit son congé, et partit, bien résolu de l'exécuter. Il y a quinze ans que le fait est arrivé, et peut-être ce spéculateur est-il prêt à paraître à la cour. J'ai vu moi-même exercer un commerce presque aussi lucratif et presque aussi odieux. Madame P était une veuve de Pétersbourg, qui avait, à quelque distance de cette capitale, une terre assez peuplée. Cette dame en faisait enlever chaque année les petites filles les mieux faites et les mieux organisées, aussitôt qu'elles atteignaient l'âge de dix à douze ans. Elle les faisait alors élever dans sa propre maison, sous l'inspection d'une espèce de gouvernante, et leur faisait donner des leçons dans les arts utiles et agréables. On leur enseignait en même temps la danse, la musique, à coudre, à broder, à coiffer, etc.; de manière que cette maison, où il y avait toujours une douzaine de petites filles ainsi élevées, paraissait une pension de jeunes personnes.

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 391 bien conduite. À quinze ans, ces demoiselles étaient vendues; les plus adroites à des dames, pour en faire leurs femmes de chambre, et les plus jolies à des libertins, pour Être leurs maltresses. Comme la propriétaire les vendait jusqu'à cinq cents roubles pièce, cela lui faisait un rapport constant, dont la moitié, au moins, était un gain net. On doit s'étonner que les spéculations de ce genre ne se soient pas multipliées et perfectionnées davantage dans les pays où elles sont permises et même protégées; cela fait honneur aux mœurs et à l'humanité des Russes, en faisant honte à leur gouvernement. Il y aurait sans doute des inconvénients en rendant tout à coup la liberté aux esclaves; mais un empereur pourrait au moins défendre la vente individuelle des hommes, et restreindre le pouvoir de leurs maîtres. Si Alexandre remplit les espérances qu'il a données, et même les promesses qu'il a faites, ce bienfait à l'humanité sera l'un des premiers actes de son règne, s'il monte un jour sur le trône. Hibas, Nassau et Paul. Paul I^{er}, encore grand-duc, avait le titre de grand amiral; mais on ne lui communiquait rien de ce qui concernait la marine. Il ne lui fut même jamais permis d'aller voir la flotte de Cronstadt. Le romanesque prince de Nassau-Siegen et le rusé aventurier Ribas, ayant été faits amiraux, se présentèrent un jour au salon du grand-duc, dans un nouvel uniforme introduit à l'insu de Paul pour un nouveau corps de marine. Le grand-duc fil semblant de ne pas les reconnaître, et les obligea de lui décliner leurs noms et qualités. Ha! ha! dit-il en ricanant, je ne vous remettais pas; mais quel uniforme avez-vous donc là? — Du corps de marine qui vient d'être formé, monseigneur. — Cela n'est pas possible! Que je ne vous revoie plus sous cet habit, et souvenez-vous que je suis grand amiral de l'empire. Ils deux amiraux allèrent se plaindre à l'impératrice, et l'impératrice

The text on this page is estimated to be only 17.29% accurate

392 ANECDOTES HISTORIQUES. formèrent de la décision du grand-duc. Il leur ordonna de se (intenter du nouveau dès le lendemain devant son fils, revêtus du même habit, et de lui dire que c'était par son ordre exprès. Ce prince lui obligea de dévorer cette mortification, comme bien d'autres chagrins qui l'aigrissaient tous les jours, et qui altérèrent enfin son caractère. Il se ressouvint de cette scène. A peine fut-il sur le trône, qu'il relira au prince de Nassau la pension du douze mille roubles que Catherine lui avait laissée en lui accordant son congé, et Ribas perdit aussi son commandement, et vécut quelque temps dans la disgrâce : mais ce souple Italien, voyant toutes les circonstances contre lui, se tut et rampa. Il avait épousé l'amie intime de mademoiselle Nélidow, maîtresse de l'empereur ; celle-ci dernière l'a fait paraître un moment sur la scène, où il a joué un rôle assez marquant, pour être connu. Joseph Tittas est un Napolitain, originaire d'Espagne. Il possède au suprême degré tous les vices qu'on reproche aux Italiens, et quelques-uns des agréments de leur esprit dans la société, sans avoir aucune de leurs bonnes qualités. Chantant, buvant gaiement, parlant plusieurs langues, bouffon et farceur, on le mettait de toutes les orgies bachiques et galantes. C'était le roue de la cour de Russie. Jamais homme ne fut plus souple, plus cauteux, plus jésuitique, plus bas, plus vil, plus rusé, plus vigilant, plus faux, plus hypocrite. Banni de quelques États d'Italie pour ses friponneries, il se réfugia à Livourne, où le fameux Alexis Orlov commandait la flotte russe. Orlov trouva Ribas propre à le servir dans l'infâme complot qu'il méditait pour enlever la malheureuse fille de l'impératrice Élisabeth, que Catherine a fait disparaître du nombre des vivants, et dont on ignore encore la déplorable histoire. Après ce honteux exploit, Ribas croyant avoir bien mérité de la Russie, se rendit à Pétersbourg avec une recommandation d'Orlov. On le plaça d'abord au corps des cadets de terre, en qualité d'officier instituteur. Il sut gagner dans ce poste la confiance du vieux Betzkoi, alors

The text on this page is estimated to be only 20.49% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 393 directeur général du corps et très en crédit pour ses projets d'instruction publique. Betzkoï lui lit mémoire épouser sa fille, cette Natalie Sakalow, femme de chambre de Catherine et connue par sa correspondance avec le savant Jameray Duval. L'impératrice, à la persuasion de Betzkoï, confia ensuite à Ribas le fils qu'elle avait de Grégoire Orlow, Bobriusky, qu'il accompagna dans ses voyages, et auquel il communiqua tous les vices dont il était lui-même infecté. Ribas, à son retour, fut avancé, et on lui donna le commandement d'un régiment de carabiniers.. Le prince Potemkin, qui se servit de lui de toutes les façons, finit par en faire un amiral, et lui donna le commandement de la flottille à rames qui devait remonter le Danube pour aider à la prise de Kilia et d'Ismail. Aussi mauvais marin que médiocre officier, Ribas sut toujours se faire valoir avec impudence, et s'approprier le mérite de ses services d'autrui. Achmatow et le chevalier Lombard furent les tristes victimes de sa basse jalousie. Leur expérience et leur bravoure offensant son ignorance et sa poltronnerie, il les dénonça. Le premier perdit son poste, et le second s'empoisonna de désespoir à Galatz. A l'assaut d'Ismail (21 décembre 1790), Ribas se cacha dans les roseaux du Danube, et ne reparut que lorsqu'il put le faire sans danger, pour s'informer du succès de l'affaire, surtout pour s'approprier le meilleur du riche butin qu'avaient fait ses matelots; ce qui manqua d'occasionner une insurrection parmi eux. A la paix, on lui confia l'inspection des travaux d'Odessa et de quelques autres ports qu'on faisait construire dans la mer Noire; ce qui lui fournit l'occasion d'exercer sa cupidité. Après la mort de Potemkin, il sut s'introduire chez Zoubow, qui le protégea et l'opposa à l'amiral Mardwîiow. homme probe et excellent marin, qui ne s'humiliait point devant le favori. Ribas a plutôt les talents d'un trameur de complots, d'un émissaire officieux, que ceux d'un général. il le sent, et dès longtemps il sollicite de l'emploi dans la diplomatie. Il voudrait être

The text on this page is estimated to be only 17.47% accurate

À NEC DOT lis HISTOBIQUES. ministre dans quelque cour, où son esprit intrigant pût agir. Il serait le pendant de Tamara, quoiqu'il n'ait pas ses connaissances. Trois de ses Irerces vinrent successivement le joindre et partager sa fortune en Russie. Emmanuel, le plus digne d'être nommé, était franc, fanfaron, mais brave. Un boulet lui coupa la main gauche au siège d'Otsehalow ; il s'en fit faire une d'airain. Cela ne l'empêcha pas de servir avec distinction jusqu'à la fin de la guerre; et il mourut âgé de vingt-huit ans seulement. 4e général Méliissino (I). L'on a souvent, dans ces Mémoires, parlé du général Méliissino, dont le nom vivra longtemps en Russie. Il était originaire deCéphalonie,et se faisait gloire de cette origine grecque, qu'il aimait à se rappeler. L'artillerie russe n'a point eu d'officier qui lui ait rendu de si grands services; et ce n'est pas sa faute, si elle n'a point atteint sous lui le degré de perfection dont elle est encore susceptible. Toutes les branches de la guerre lui étaient également bien connues. Joignant une grande pratique à une savante théorie, il avait tout étudié et beaucoup approfondi. Bon chimiste, excellent mécanicien, habile artificier, parfait artilleur, tous les arts, tous les métiers furent tour à tour l'objet de son application. Il attira en Russie et acheva de former lui-même plusieurs officiers et rangers et plusieurs ouvriers allemands : il cultivait en même temps les lettres, et avait un goût décidé pour le théâtre français. Un discernement sûr, une sensibilité exquise, suppléaient à une étude particulière, que les circonstances ne lui avaient pas permise ; mais il parlait également bien correctement le russe, l'allemand, l'italien et le français ; il savait assez de grec moderne et assez de turc, pour se faire entendre, et il comprenait le latin et l'anglais. (I) Le frère aîné de l'auteur, colonel d'un régiment russe, avait épousé la nièce du général Méliissino. (Note du nouvel éditeur.)

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 3tt5 Galant ut magnifique, on parlera longtemps de ses fêtes militaires, de ses camps, de ses sociétés, même de ses orgies et de ses folies. L'on a eu occasion de faire mention de la société qu'il avait formée pour amuser sa vieillesse, sous le nom de la Société p/iiladelp/iique, et qui donna lieu à des dénonciations dont Catherine ne fit que rire, et que Paul traita sérieusement. Il était grand maître de l'ordre maçonnique en Russie, et fondateur de plusieurs loges. L'impératrice, se méfiant de ces assemblées, manda Mélissino, et en reçut la promesse qu'il ne fréquenterait et ne protégerait plus les loges. Il tint parole, et ne s'en occupa plus. Mélissino avait été élevé au corps des cadets de terre, où il persuada à ses camarades de jouer la comédie : ils formèrent une petite troupe qui embellissait les fêtes de cet institut militaire, et qui y attirait la cour et la ville. L'impératrice Éiisabeth entendant beaucoup parler des talents et de l'air distingué du jeune Mélissino, voulut le voir jouer avec ses camarades. Elle fut si satisfaite de lui dans le rôle d'Orosmane, qu'elle fit arranger un théâtre dans son palais, où ces jeunes officiers venaient souvent représenter quelques pièces françaises. Ce fut l'origine du théâtre français établi depuis à la cour de Russie, et même du théâtre national ; car il n'y en avait point encore. Mélissino devint danB la suite directeur des spectacles de Pétersbburg, et jamais ils n'eurent tant d'éclat que sous sa direction. Sa bonne mine lui avait attiré les bonnes grâces d'ÉIÏsabelh : ses services à la guerre lui valurent ensuite des honneurs et des décorations sous le règne de Catherine. C'est à sa bravoure et à sa présence d'esprit que le comte Roumanzow dut le gain de la fameuse bataille de Kagoul. A la paix, ses grands feux d'artifice lui valurent des récompenses pécuniaires, dont il avait toujours graud besoin : plusieurs de ceux qu'il fut chargé d'exécuter, furent payés jusqu'à cent mille rancs. S'étant emparé de quelques batteries turques en Moldavie, Catherine lui fit présent des pièces, avec permission d'en battre

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

SOT ANECDOTES niSTOniQUES. de la monnaie du pays. Des sommes que cela lui procura , il envoya une centaine de mille roubles à sa femme ; elle en acheta' une terre, et c'était le seul bien que Méliissino possédât : mais ses appointements et sa facilité de faire des dettes lui donnèrent toujours les moyens de vivre en grand seigneur et de tenir table ouverte où tous les étrangers et surtout les artistes étaient reçus. Plein d'activité et de zèle, il voyait avec chagrin l'artillerie russe dépérir de jour en jour, tandis qu'elle se perfectionnait dans les autres armées : il présenta, à ce sujet, plusieurs mémoires qu'on ne lisait pas, ou qu'on négligeait, et il en était désolé. On le voyait solliciter comme une grâce ce dont on aurait dû le prier; mais, en Russie comme ailleurs, le bien de l'État n'est jamais qu'un accessoire pour les hommes en crédit. Méliissino avait des ennemis, ou plutôt des envieux, que son mérite réel offusquait. On ne lui pardonnait pas d'Être étranger, et on le contrariait. Il parvint cependant à remettre en bon état les fonderies de Pétersbourg, perfectionna la composition du métal par l'invention de l'alliage qui porte son nom, et introduisit une nouvelle méthode de forer le canon, mais toujours en étant obligé de combattre les obstacles dont on l'environnait, autant que les difficultés de l'art : c'était par de riches cadeaux qu'il faisait lui-même au ministre de la guerre et aux favoris ou à leurs créatures, qu'il obtenait la permission d'être utile à l'État. A la mort du général Millier, tué en 1790 au siège de Kilia, Méliissino, déjà lieutenant général, et directeur général du corps des cadets d'artillerie, se trouva de droit chef de toute ecclle de l'empire. C'est alors seulement qu'il put agir avec quelque latitude : encore s'empressa-t-on de nommer grand maître d'artillerie le favori Zoubow, qui n'avait jamais vu lancer une bombe, et qui ne savait pas même de quoi était composée la poudre à canon. Le vieux général s'empressa cependant de natter le jeune homme, et de proposer la création d'un corps de canouniers à cheval. Il chargea le lieutenant

Digitized Dy Google

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

ANECDOTES HISTOMQUBS. S97 colonel Masson de rédiger à ce sujet un plan, qui fut mis sous les yeux de l'impératrice. Elle approuva le projet, et refusa les fonds nécessaires pour l'exécuter. Ce fut en vain que Mélissino cherchait à intéresser l'amour-propre du favori, et à lui persuader à lui-même qu'il était l'auteur du projet, et que cet établissement allait illustrer son administration. Zoubow, aussi présomptueux qu'insouciant, recevait les rapports du vieux guerrier, en se vautrant sur des coussins, en se faisant nettoyer la bouche et les dents par son chirurgien, sans lui rien dire, sans se lever, le plus souvent sans lui faire signe de s'asseoir, et sans jeter les yeux sur les plans déroulés que Métis-. sino s'efforçait de lui expliquer. Rien ne pouvait rebuter cet homme dévoré de la soif d'être utile, et de déployer les connaissances qu'il avait acquises : il paraissait même insensible à l'affront de voir ses cheveux blancs humiliés dans les antichambres de jeunes parvenus, qui étaient à peine faits pour entrer dans la sienne. On lui permit enfin d'exécuter son plan. En moins de six mois, la Russie eut par ses soins constants quatre compagnies d'artilleurs à cheval, bien montés, bien exercés, et manœuvrant avec une vélocité admirable. Paul Irr, prévenu contre cette artillerie volante, qui fut successivement augmentée, ne voulut point que ses armées en employassent contre les Français, ce qui n'a pas peu contribué à lui faire perdre la bataille de Zurich. On sait que cet empereur renvoya Zoubow à son avènement ; et Mélissino se trouva encore une fois en fonction de grand maître d'artillerie. Dès les premiers jours de son règne, Paul ajouta même à ses décorations celle du cordon bleu, et le gratifia de mille paysans ; mais bientôt il accabla de chagrins cet officier général plus que septuagénaire. Son fils unique, chef d'un régiment de dragons, fut honteusement renvoyé sur quel'ques délations qu'on n'examina point ; et sa nièce, qu'il avait mariée au lieutenant-colonel Masson, fut obligée de le quitter pour suivre son mari, également victime d'une délation ténéusfliEp 34

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

3D3 ANECDOTES HISTORIQUES. braise. La douleur et la mélancolie firent subitement perdre à Mélissino sa santé florissante et l'activité infatigable qui distinguait sa belle vieillesse : il ne fit plus que languir, et une nouvelle boutade de Paul le tua. Voici le fait : Paul , en se promenant dans la ville , aperçoit un officier qui , au lieu de l'attendre au coin de la rue pour se prosterner devant sa majesté , selon l'étiquette en vigueur, enfile une ruelle et s'esquive , pour s'épargner cette corvée. L'empereur le lit inutilement poursuivre; on ne put l'atteindre : tout ce qu'on lui rapporta , prouvait seulement que c'était un officier d'artillerie. Paul, irrité, manda sur-le-champ Mélissino. Il était souffrant ; il faisait un froid rigoureux : mais le vieillard , accoutumé à obéir et à commander, se lève et se rend chez son maître , ignorant quel ordre important il allait en recevoir. Paul I", après lui avoir fait de brusques reproches sur l'insolence et l'indiscipline d'un officier d'artillerie qui lui avait manqué , lui enjoignit de découvrir qui il était , et d'en faire un prompt exemple. Mélissino , confondu , put à peine remonter en voiture pour retourner chez lui, où il se remit au lit, et où il expira deux jours après. Telle fut la fin d'un homme qu'on peut regarder, en quelque sorte , comme le Richelieu de la Russie. Catherine lui reprochait son luxe et ses dépenses. J'ai , disait-elle , deux hommes que je n'ai jamais pu contenter. L'un est le général Mélissino , qu'il n'est pas en mon pouvoir d'enrichir, et l'autre le général Chkléhow, que je n'ai jamais pu rassasier. Il tout savoir que Catherine dînait à une heure , et assez mal pour les gourmets. Chklébow et quelques autres, après avoir dîné avec l'impératrice, trouvaient chez eux la table mise , et se remettaient à manger. Le général Mélissino, outre ses autres emplois, était directeur général du corps des cadets d'artillerie; établissement intéressant , où quatre compagnies de jeunes gentilshommes et une compagnie de fils de soldats sont élevés avec munificence, pour fournir un jour de bons officiers d'artillerie, ou des inOigiiizod by Google

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES- 399 géuieurs. Ils- ont de plus des mnitres [tour les tangles étrangères et pour les beaux-arts; et, tous les ans, leurs études sont interrompues pendant six semaines , pour aller eamjwr sur les bords de la IVéva et s'y livrer, sous la conduite de leurs officiers, à tous les exercices et à toutes les manœuvres de la guerre. Mclissino est aujourd'hui remplacé par uu homme qui, parvenu du grade tic simple soldat à celui de général , n'a d'autre mérite que d'avoir appris aux cadets le maniement des armes : aussi le corps des cadets, qui était une véritable académie militaire , n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de recrues et uni; maison d'exercice. Collet, Weotot et Paul. Dans sou voyagea Paris, Paul I", sous le nom de comte du Nord, chargea un dessinateur-architecte, nommé Collet, de lui tirer quelques plans qu'il voulait emporter, eutre aulrcs celui des Gobelins, sur lequel il fit exactement bâtir la ville de Gatschina. Le temps pressait : Collet travaille jour et nuit , veut se surpasser, et gague une lièvre chaude, qui l'emporte presque subitement. Il avait un lils -, le grand-duc lui assigna une pension de trois cents roubles, pour achever son éducation : à la révolution, les parents de ce jeune homme écrivirent que, le ministre de Ilussic ayant quitté Paris, ils ne savaient plus comment toucher la pension. Les réponses et les promesses de Paul euga gèrent le jeune Collet à quitter sa famille et sa patrie. Il arrive en Russie , et il est placé au corps des cadets de la marine, pour achever ses études. Au bout de quelque temps, le grand-due le fait officier, et le prend dans ses troupes. Sa pension lui est continuée , on le comble de bontés, et il s'en montre digne par sa conduite. Jusque-là ce trait de bienfaisance fait honneur à Paul , et il est digne de ce hon cœur qu'on lui connut dans sa jeunesse , et qui fut entièrement perverti par ses bizarreries. Mais voici le contraste de cette bonne action : OigiNzM ûy Google

The text on this page is estimated to be only 22.53% accurate

400 ANECDOTES HISTORIQUES. Il se trouvait alors à Galschina un certain Liégeois , que le grand-duc y avait fait venir pour y établir une manufacture de draps ; car Paul ne voulait pas que sa troupe portât le même uniforme que le reste de l'armée : il faisait faire un drap d'une qualité et d'une couleur particulières. La fabrique allait mal , parce qu'elle manquait de fonds , et que l'on voulait conduire les ouvriers comme on conduisait les soldats; il en résulta bientôt une brouillerie entre le grand-duc et l'entrepreneur. Celui-ci avait une fille, Collet la fréquentait; il en devint amoureux , et voulut l'épouser. Paul , qui désapprouva d'abord ce mariage, y consentit ensuite, et y donna son approbation formelle. Peu de temps après, le Liégeois, pressé par le besoin, réclama, peut-être avec importunité, les promesses non accomplies qu'on lui avait faites en l'appelant en Russie. Le grand-duc, irrité , toujours petit dans ses vengeances , défendit à Collet de voir sa femme, puisqu'elle était fille d'un impertinent , et de ne plus fréquenter sa maison. Collet , espérant que cette défense serait bientôt levée, s'y conforma ponctuellement : malheureusement sa femme vint le voir chez lui en secret ; un . espion le rapporta, et le Liégeois fut aussitôt expulsé du redoutable Gatschina, avec injonction de n'y plus reparaître. Collet fut en même temps arrêté et conduit devant le grand-duc, qui , après l'avoir accablé de reproches , en le traitant d'ingrat et de coquin , le fit dépouiller de son uniforme , revêtir d'un méchant habit de hussard , et affubler d'une peau de mouton. Dans ce triste équipage, il fut chassé comme un vagabond. Il traîna dix-huit mois sa misère sur le pavé de Pétersbourg, espérant toujours que Paul lui pardonnerait d'avoir revu sa femme. Nicolaï avait été chargé de le faire venir de France et de lui payer sa pension. Durant sa courte faveur, ce Nicolaï, alors bibliothécaire du grand-duc , lui avait témoigné une bienveillance-perfide , que le bon jeune homme prit pour de l'intérêt

The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 401 et de l'amitié : il voulut en conséquence s'adresser à lui , pour faire parler la grande-duchesse en sa faveur ; mais Piicolal lui fit fermer sa porte , et lui refusa même une aumône avec dureté. A l'avènement de Paul, Collet obtint son rappel, mais à condition qu'il se séparerait de sa femme ; et la misère le força de subir cette loi tyranique. Paul et Duval. Nous avons parlé de Duval, joaillier de la cour et fabriqueur de la nouvelle couronne "de toutes les Russies. Ce Duval , Genevois d'origine , qui se fit très-riche , et qui jouissait à Pétersbourg de la réputation d'un honnête homme , avait épousé une Française, de Metz, qui lui donna plusieurs enfants, et à qui les médecins conseillèrent les bains de Carlsbad , pour rétablir sa santé. Durant cette absence, Duval se laissa charmer par une femme de chambre de l'impératrice, qui avait la confiance de Paul. Cette femme artificieuse , pour épouser le riche Duval , résolut d'empêcher le retour de sa légitime épouse. Le joaillier, qui venait souvent à la cour, était d'un caractère taciturne et mélancolique : Paul, remarquant sa tristesse, en parlait un jour devant la ruséefemme de chambre. « La tristesse du pauvre Duval ne doit pas étonner Votre Majesté, ditelle ; son malheur domestique va bientôt recommencer, puisque sa femme revient. Paul demanda s'il vivait donc si mal avec sa femme? — Si mal, reprit la chambrière, qu'elle fera mourir cet honnête homme de crainte et de chagrin. Il a épousé une Française qui est jacobine, qui rassemble chez elle tous ses compatriotes, et forme une espèce de club. Son mari en souffre d'autant plus, qu'il est d'une opinion contraire; et il redoute le moment où sa femme rentrera dans sa maison. — Oh ! je l'en empêcherai bien, s'écria Paul irrité ; comment ! une Française? une jacobine? qu'on m'appelle le pauvre Duval!

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

402 ANECDOTES HISTORIQUES. Oural paraît. J'apprends que vous avez épousé une Française : pourquoi, en fidèle serviteur, ne m'avez-vous pas informé des dangereuses opinions qu'elle professe ? comment ! elle ose tenir un club dans votre maison, voir des jacobins! — Ce n'est pas précisément cela , reprend le timide Duval; elle voit quelques-uns de ses compatriotes , elle aime un peu la France , mais... Je sais tout, je sais tout, interrompt l'empereur; soyez tranquille, elle ne vous tourmentera plus. • Un ordre est expédié aux frontières. Madame Duval y arrive : on lui refuse l'entrée ; on lui montre l'ordre de l'empereur, fondé sur les plaintes de son mari et sur ses opinions politiques. Confondue, stupéfaite, elle est contrainte de retourner à Mémel, et d'y vivre d'une pension que lui fait son mari. Madame Diwow. Catherine d'Annal t-Zcrbst paraît avoir étudié la vie de Catherine de Médieis, et employé souvent la même politique. Madame Diwow, autrefois demoiselle d'honneur, femme assez belle, libertine, hardie, spirituelle, l'intrigante, fut euvoyée à Stockholm, pour y séduire quelques sénateurs, que le parti russe redoutait, et pour essayer d'amener le roi même à se mettre à la tête du complot d'Armfeld, en le détachant absolument de son oncle. Madame Diwow, née Bouttourlin , est célèbre à Pétersbourg. Sa maison, ouverte à tous les émigrés français, fut nommée le petit Coblençe, et ce nom lui resta. Étant encore demoiselle d'honneur de Catherine, elle avait encouru une disgrâce humiliante, et subi un long exil, dont la cause est assez curieuse pour être consignée dans les anecdotes de la cour de Catherine, De concert avec la comtesse F.lmpt, sa compagne, elle s'était amusée à composer des couplets satiriques, où l'impératrice et ses favoris étaient persifflés. Kilo avait de plus dessiné quelques caricatures trop libres. Une de ces caricatures, fort

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 401 licenciée aussi pour le crayon d'une jeune demoiselle de dix-huit ans, représentait Potemkine, étendu sur un sofa, et devant lui ses trois nièces, alors nièces d'Ingelhardt : ces trois déesses, demi-nues devant cet autre berger Paris, semblaient se disputer la conquête de leur oncle. Ces couplets et ces dessins tombèrent sous ta main de Catherine. Mesdemoiselles Bouttourtin et Tilmpt furent fouettées jusqu'au sang, en présence de leurs compagnes, et renvoyées honteusement de la cour. La première est devenue madame Di...; la seconde, mariée à un M. T., revint à la cour, et ne contribua pas peu à la fortune et à l'avancement de son mari. la Néca et ses glaces. Deux époques intéressantes à Pétersbourg sont celles de la gelée et du débâclement. La communication est alors interrompue pour quelques jours entre les différentes îles que forme la superbe Neva, et qui composent la jeune et magnifique ville de Pierre 1^{er}. Il est à remarquer que ce n'est point l'eau de la rivière qui gèle : malgré le froid du nord, la rapidité du cours de l'eau l'empêche de prendre. Les glaçons arrivent tout formés du lac Ladoga, d'où ils sont détachés par les vents ; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les vagues de la mer, ou s'engorgeant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes comme des pièces de rapport, et établissent sur la Neva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour se cimenter solidement. Ces glaçons de différentes grandeurs arrivent épais de plusieurs pieds, et l'on voit bientôt glisser dessus les traîneaux les plus lourds, et les chars les plus chargés. Une dame de Paris frémirait à l'idée de traverser, dans un carrosse à six chevaux, un fleuve si large et si profond, sur des blocs de glace fragile : mais à Pétersbourg il n'y a que quelques femmes craintives qui s'en effrayent. A l'arrivée de ces glaces, tous les ponts de bateaux

The text on this page is estimated to be only 20.77% accurate

40-1 ANECDOTES FLISTOBIQUES. sont repliés, et, avant qu'ils soie ut rétablis, il se passe plusieurs semaines sans qu'il y ait une autre communication que le chemin pratiqué a travers la rivière. En revenant d'un souper, d'un bal ou d'un spectacle pendant la nuit, enfermé chaudement au fond d'un carrosse, dans une bonne pelisse, on oublie qu'on traverse un abîme pendant près d'un quart de lieue : lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, l'on ne s'apercevrait même pas qu'on est sur l'eau, si un retentisse meut sonore ne vous en avertissait, et si vous n'étiez pas étonné de passer entre des lignes de vaisseaux, qui semblent posés sur la neige, et qui forment sur laNévadesrues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière. Ces vaisseaux, qui hivernent dans les glaces, sont pour la plupart habités, et servent quelquefois de retraite aux filous et aux brigands, qui infestent alors ces étendues de glaces désertes. S'ils attaquent les passants isolés ou égarés dans les neiges, ils les dépouillent, et les précipitent dans quelques trous pratiqués dans l'épaisseur des glaces par les pêcheurs, par les lavandières ou par les piseurs d'eau , et surtout par les ouvriers qui coupent tes glaces. La Néva devient alors une espèce de carrière, où chacun fait sa provision pour l'été. Des cubes de glace de quatre à cinq pieds, ressemblant à des masses de pur cristal, sont rangés et équarris à coups de hache sur la neige : on les transporte dans les caves à glace dont chaque maison est pourvue, et on les réserve pour les chaleurs. Sans parler du superbe palais de glace que fit construire sur la Néva l'impératrice Anne, et dont on a plusieurs descriptions, j'observerai, comme un fait plus utile, qu'un architecte italien réfléchissant sur l'intensité qu'acquiert la glace dans le Nord, eut l'idée d'en construire les fondements d'un édifice. Plusieurs observations ont prouvé que le dégel ne s'opère point à plus de six pieds sous terre : les glacières n'ont pas même besoin d'avoir cette profondeur en Russie; par conséquent des cubes de glaces formeraient une solide construction à cette profondeur ; ce qui serait

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 405 d'autant plus avantageux à Pétersbourg, que la ville est bâtie dans un terrain marécageux et sur pilotis. L'architecte ne put inspirer assez de sécurité au propriétaire d'une maison pour le résoudre à la fonder sur la glace : mais ce propriétaire consentit à faire cet essai pour le portail et le mur de la cour, qui a douze pieds de haut. Ce portail et ce mur subsistent, sans s'être dérangés depuis vingt ans ; et il est certain qu'ils sont plus solidement fondés que l'édifice même, l'un des plus beaux de la L iténa^ L'époque où la Neva est gelée est h plus brillante pour Pétersbourg, et l'hiver y est la belle saison. Les communications sont établies partout ; tous les chemins sont bons : les provisions, le gibier, la volaille, arrivent en traîneaux des extrémités de l'empire; et sur le marché , qui est pour cette ville ce qu'est pour Paris le quai de la Fallée , on voit des piles et des pyramides d'une hauteur considérable de) ièbres, de gélinites, de perdrix blanches. de coqs de bruyère, d'oies et de dindons. Les cochons entiers sont également entassés ; tout cela est gelé, tout cela se conserve frais. Quelquefois un malheureux dégel survient au milieu de l'hiver : un temps doux est à cette époque une calamité dans le Nord ; il occasionne surtout de grandes pertes aux marchands, et la police les oblige quelquefois à jeter une grande quantité de leurs provisions. Au printemps , les glaçons de la Né va se détachent tout à coup. L'on voit en un moment voguer les barques où glissaient les traîneaux. Le canon de la forteresse annonce la débâcle, et le commandant, monté sur une superbe chaloupe, apporte à l'impératrice, qui, entourée de sa cour, l'attend sur le balcon de son palais , une bouteille d'eau puisée au milieu du fleuve, qu'on voit alors reparaître dans toute sa majesté. Les jours où se fait ce changement, sont ordinairement humides, froids et venteux, les plus malsains de l'année. Il sort de la Néva , si longtemps prisonnière , une fraîcheur pernicieuse ; mais le peuple s'empresse sur le rivage , ravi de re

The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate

■IOG ÀJiECDOTKS IIISTOillQUES. voir ce beau fleuve rouler ses ondes nouvelles. L'œil s'arrête avec ravissement sur cette vaste nappe d'azur, entourée de palais magnifiques , et bordée de quais de granit d'une contruction merveilleuse- Les points de vue de la terrasse des Tuileries peuvent seuls donner une idée de ce tableau superbe. La Héva n'a point les beaux ponts de la Seine : mais elle est quatre Fois plus large , et forme , entre la citadelle et le palais d'biver où elle se partage , un bassin du plus d'un quart de lieue d'étendue. Elle n'a point la terrasse des Tuileries, ni le Louvre, ni les Champs-Élysées, et moins encore la vue enchanteresse de Lucienne et des hauteurs de Sèvres. Le jardin impérial d'été no peut entrer en concurrence : mais la superbe grille et les pilastres qui le ferment n'ont pas non plus à Paris leur équivalent. Cette grille est uu ouvrage si magnifique, que des Anglais vinrent exprès l'admirer, et s'en retournèrent dans leur bateau , sans vouloir aborder après l'avoir vue. Cet hommage bizarre n'est pas sûrement le plus flatteur qu'on puisse rendre à Pétersbourg. La Neva gcle ordinairement au commencement de novembre, et reste couverte de glaces jusque vers lu En d'avril ; de fréon qu'elle est près de six mois fermée. tes Yswoschtschikl. Les Yswoschlschiki sont à Pétersbourg ce que les fiacres sont à Paris; avec cette différence que les premiers, au lieu d'un carrosse, ont ordinairement un petit traîneau attelé d'un seul cheval. Pendant tout l'hiver on en trouve des groupes de vingt et de trente au coin des rues et sur les places. Le passant s'assied ordinairement sans aucun préambule sur le petit traîneau ; le conducteur saute sur sa banquette, siffle, crie : Gare', et part comme un trait. L'on est , de cette manière , rendu en un moment aux extrémités de la ville , dont le diamètre est en plusieurs endroits aussi grand que celui de Parts, etdavau

The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 407 Wge. Arrivé à la porte où il veut entrer, le passant paye un prix mesuré sur l'espace qu'il a parcouru, qui est d'environ 50 centimes pour un quart de lieue ou un verste Celle voiture est de la plus grande utilité dans une ville aussi étendue, et où chaque affaire exige un petit voyage. On peut au besoin s'y placer deux avec le conducteur. Il est en avant sur un petit siège, couvert d'une peau de mouton ou d'une robe de bure liée d'une large ceinture de laine , chaussé de bottines larges ou il'écorce de tilleul. Il a des gants très-amples de cuir tanné, et un bonnet jaune fourré. Sa barbe longue et couverte de givre, lui donne l'air de l'hiver personnifié. Aussi le voit-on, par un froid de vingt degrés, attendre patiemment au coin d'une borne , ou dormir sur la neige tandis que son cheval, aussi endurant et aussi robuste que lui , blanchi de vapeurs changées en frimas , profite de ce moment de repos pour manger sa botte de foin ou son avoine. Dans le froid le plus rigoureux, la poitrine du Russe est découverte ; car sa tunique et son sayon coulés à la grecque sont sans collet et sans cravate : pourvu qu'il ait les extrémités chaudement enveloppées, il brave le froid. Le concours prodigieux de voitures et de traîneaux qui, pendant l'hiver, remplissent les larges rues de Pétersbourg, lui donnent l'air le plus populeux et le plus animé ; et quiconque n'a pas vu cette ville dans cette saison , n'en peut avoir une idée exacte. Il est plus rare de voir en Russie un cheval aller au pas, que de voir en Espagne une mule galoper. Les carrosses à six chevaux passent au grand galop; les chevaux de traîneaux ont un trot particulier d'une vitesse inconcevable : les voitures se croisent, les patins frisent les roues rapides ; on croit que tout va se heurter, se renverser, s'écraser, et il n'arrive presque jamais un accident. On passe avec une légèreté et un bonheur surprenant : la rare dextérité des Yswoschtchiki est comparable à celle des conducteurs fameux de ces chars qui se disputaient le prix dans les jeux de la Grèce. Les Russes ont aussi leurs courses et leurs jeux. La course

The text on this page is estimated to be only 23.03% accurate

408 ANECDOTES HISTORIQUES. aux traîneaux se fait sur la Néva, sur la glace polie, dans une lice construite à cet effet. Le cheval qui galoperait, serait rejeté et perdrait la gageure : il faut qu'il aille le trot dont je viens de parler, qui est une allure inconnue dans les manèges, et qu'on apprend avec grand soin aux chevaux destinés au traîneau. Elle consiste à galoper des pieds de derrière, et à trotter du train de devant ; ce qui donne au cheval un air très-relevé. La grâce d'un attelage d'été est qu'un cheval aille sans cesse ce pas, et que l'autre galope toujours. Les jeux consistent en des montagnes de glace élevées à grands frais sur la Néva, et sur lesquelles on jette une grande quantité d'eau, pour les rendre plus glissantes. Les amateurs se laissent alors descendre du haut de ces pyramides avec la rapidité de l'éclair, soit sur des patins, soit sur de petits traîneaux portatifs. On descend avec une telle vitesse, qu'on est emporté à une distance considérable au pied de la montagne, avant de pouvoir s'arrêter. Dans les jours de fête, vingt à trente mille spectateurs environnent quelquefois ces montagnes ; et la police doit veiller à ce que ces constructions n'aient pas lieu sur la rivière dans les hivers doux, où la glace n'acquiert pas assez d'épaisseur ou d'intensité. Le peuple russe se livre durant la même saison, et surtout dans le carnaval, à une foule d'autres amusements et d'autres exercices plus ou moins extraordinaires : mais je n'ai voulu parler dans cet article que des Yswoschtschiki. Ils disparaissent en été pour la plupart. Ils métamorphosent leur petit traîneau en une chaloupe pour traverser la Néva, ou en une espèce de char à bancs fort joli et fort léger, mais où il n'est pas agréable d'affronter les cahots du pavé et les éclaboussures de la crotte. Au reste, ces commodités publiques seraient plus utiles, si le luxe et la vanité ne les interdisaient à bien du monde. Plusieurs personnes ont honte d'arriver dans cet équipage, dont on s'honorerait ailleurs, et n'ayant point de carrosses à elles, aiment mieux aller à pied que de se servir d'une voiture de louage.

The text on this page is estimated to be only 23.79% accurate

. ANECDOTES HISTORIQUES. 409 On voit de ces Ysvtoschlschiki dont le traîneau est orné et enjolivé, dont le cheval est un animal de grand prix, et le harnais fort riche. Quelques-uns, dans les beaux jours de l'hiver, ont un chapeau d'andouille, un bonnet de fourrure précieuse, et une ceinture de perle qui coûte jusqu'à vingt-cinq roubles : dans ce magnifique équipage, ils vous conduisent pour vingt kopeks à l'extrémité des bouts de la ville. Le bouleau. Qui dirait que le bouleau, l'arbre en apparence le plus stérile, et l'un des plus méprisés dans les pays heureux où les arbres fruitiers peuplent les forêts, soit dans le nord de la Russie l'arbre le plus utile et le plus précieux ? Sans le bouleau, la Finlande, l'Ingrie et l'Esthonie seraient peut-être désertes ; car il est aux habitants de ces provinces de la même ressource que le cocotier aux Indiens. Le Finnois surtout subsiste presque par cet arbre bienfaisant. De son bois il fabrique son chariot et ses instruments agricoles. Son écorce supérieure, impénétrable à l'humidité, sert à couvrir les cabanes. De la seconde écorce le Finnois fait des cordes, des nattes, et des couvertures qui lui servent de manteau pendant la pluie : il en tresse des paniers, des brodequins et des sabots très-légers et très-commodes ; il en fabrique toutes sortes de vases de cuisine et d'ustensiles de ménage. Les bourgeons du bouleau le nourrissent dans la disette, et il en mêle souvent dans son pain de seigle ; il fait aussi de la farine avec l'écorce tendre et l'aubier : les bourgeons de bouleau sont d'ailleurs la nourriture ordinaire des coqs de bruyère, des gélinottes, et de tous les oiseaux qui passent l'hiver dans le Nord. De la sève de cet arbre, le Finnois fait un vinaigre assez agréable : ses feuilles lui servent à teindre plusieurs étoffes en jaune ; sa résine est pour lui une friandise, et il la recommande en plusieurs occasions, comme un remède ; ses rameaux enfin lui fournissent des corbeilles et des balais ; et une femme ne va point au bain, qu'elle n'ait à la main une 35

The text on this page is estimated to be only 20.03% accurate

410 ANECDOTES HISTORIQUES. . brandie de bouleau pour se flageller, et pour couvrir sa nudité lorsqu'elle en sort. Le sensible et ravissant auteur des Études de la nature, qui a si bien observé le contraste admirable que forment le bouleau et le sapin dans les vastes forêts de Finlande , devait quelques coups de pinceau de plus à cet arbre nourricier, qui remplace dans le Nord le chêne bienfaisant, déifié par nos ancêtres. Le buste de Catherine II. L'on vint dire un jour à Catherine que son buste, en marbre de Paros , soigneusement conservé sous une cloche de cristal dans l'un des appartements de l'Ermitage, venait d'être trouvé fardé. On chercha beaucoup à l'irriter contre cette insolence, et à en faire rechercher les auteurs , pour les punir sévèrement de cette insulte à la majesté impériale. Catherine II, sans paraître ni -indignée, ni surprise, se contenta de dire : C'est apparemment quelque page, qui a voulu me railler de l'habitude que j'ai de mettre du rouge. Il n'y a qu'à Jaire laver mon butte. Catherine et les petits enfants. Catherine II aimait beaucoup les petits enfants : ce goût dans sa vieillesse avait succédé à celui des petits chiens. Elle prenait en affection les fils de quelques-uns de ses valets de chambre, ou quelque enfant abandonné, qu'elle élevait, qui était toujours à ses côtés , et qui l'amusait par ses gentilleses. En dernier lieu , le petit Ilibaupierre et le petit Esterhazy étaient ses mignons : le père et la mère avaient si bien stylé ce dernier, qu'ils faisaient et obtenaient quelquefois par son moyen les demandes les plus indiscrettes. Les Kimitillcs du petit Esterhazy, ses querelles et ses combats avec un jeune Calmouk et un négillon qu'on élevait en même temps dans les appartements de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.47% accurate

ANECDOTES HISTORIQUES. 411 Sa Majesté, ont beaucoup amusé les laquais, les pages et les courtisans. L'impératrice avait aussi recueilli et adopté un petit garçon, que la police avait trouvé abandonné dans les rues : elle l'envoyait journellement prendre des leçons à l'école allemande. Un jour l'enfant parut à son retour moins gai qu'à l'ordinaire : Catherine le prit sur ses genoux et lui demanda la cause de son chagrin. « Ah! maman, dit-il, j'ai bien pleuré: notre maître, à l'école, est mort; sa femme et ses petits enfants pleurent beaucoup; tout le monde s'est habillé de noir, et on dit que cette femme et ses enfants sont bien malheureux, parce qu'ils sont bien pauvres, et qu'ils n'ont plus personne pour leur donner à dîner. » L'impératrice envoya sur-le-champ un aide de camp près le directeur de l'école, pour s'informer de ce que c'était; et apprenant qu'un instituteur venait de mourir, laissant sa femme et ses enfants dans la plus grande misère, elle envoya de suite par le petit trois cents roubles à la veuve, et l'ordre au directeur de faire élever les trois enfants orphelins aux frais de la couronne. Voilà le cœur de Catherine : c'est ainsi que l'innocence lui apportait quelquefois les plaintes de l'humanité souffrante, et qu'elle s'empressait de la secourir. Ses bienfaits domestiques sont si multipliés, qu'il est impossible de les citer.... Ah ! si la grande Catherine n'avait aimé que les petits garçons!... Elle aimait aussi les petites filles : mais elle faisait élever hors du palais celles qu'elle recueillait. L'une d'elles lui présenta un jour, à la Sainte-Catherine, un bouquet avec ces vers : O toi dont les bienfaits me rendent fortunée, Pour célébrer aussi cette grande journée. Quel hommage nouveau pourront t'offrir mes vers? Je n'ai que mon amour. Ainsi la jeune rose Ne sait paver les soins de la main qui l'arrose Que par un doux parfum exhalé dans les airs.

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

412 ANECDOTES OISTOBIQVES. Princesse, je le sais, au milieu de ta gloire, Dana ces jours solennels qu'embellit la victoire, Tu reçois les tributs des peuples et des rois. Mais quand, pour célébrer le Souverain du inonde, Le soleil resplendit , ou le tonnerre gronde , La timide fauvette élève aussi sa voir. ■ Béni soit le Très-Haut, dit-elle en son ramage ; Si la foudre lui rend un formidable hommage , Je ferai de mes chants retentir les buissons, u C'est ainsi qu'à tes pieds une jeune orpheline. Quand l'univers t'exalte , ô grande Catherine ! Te présente son coeur, ses vœux et ses chansons. Les connaissances chimiques de Catherine sauvent la vie à des matelots innocents. On sait que si l'on peut produire un froid artificiel parle mélange de la neige et du sel de nitre, on peut également obtenir une chaleur, et même un feu artificiel par le mélange de l'esprit de nitre et de l'huile de térébenthine : ces deux matières s'enflamment dès qu'on les mêle, ainsi que plusieurs autres , par des procédés chimiques assez connus. Il y a quelques années que le feu prit à une frégate au port de Cronstadt, et manqua de la consumer. On fit plusieurs recherches pour découvrir la cause de ce malheureux accident , qu'on attribuait à quelque malintentionné. On arrêta même plusieurs matelots soupçonnés, et l'on s'efforçait en vain de leur faire avouer ce crime. L'impératrice, instruite de cette affaire, dit au rapporteur : « Mais, monsieur, il me semble avoir appris , dans ma jeunesse , que le mélange de quelques matières froides produit spontanément du feu : peut-être que cet incendie a été occasionné par un malheureux hasard , et je ne voudrais pas que l'on punît des innocents. » Elle nomma une commission pour examiner la frégate et rechercher les causes du feu. Le professeur de physique expérimentale et de chimie des jeunes

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

ANECLOTLS HIST0111QUES. 413 grands-ducs , Kraft , fut de cette commission , et l'on découvrit que le feu était provenu d'une bouteille d'huile , qui s'était renversée sur un amas de suif, au coin de la cheminée. C'est au moins ce que l'on conjectura, et ce qu'on rapporta à l'impératrice , qui ordonna l'élargissement des accusés. Elle aimait à se rappeler souvent cette aventure, et la conta un jour aux jeunes grands-ducs qui lui parlaient de leurs leçons de physique, pour leur faire comprendre combien cette science pouvait leur être utile. Trait caractéristique. L'impératrice Catherine , des balcons de l'Ermitage , regardait un jour la Neva prête à débâcler, et vit une femme tomber dans l'eau. Elle envoie sur-le-champ à son secours : on parvient à la retirer, et Catherine veut voir celle qu'elle vient de sauver. On l'amène toute trempée et toute tremblante. C'était une jeune fille assez intéressante. L'impératrice la fait habiller de ses propres bardes dans sa garde-robe , et la renvoie en lui donnant quelques impériales, et lui enjoignant de venir la voir quand elle se voudrait marier. On interrogea cette fille en sortant du palais... Ah! s'écria- 1- elle , j'ai été plus épouvantée en entrant chez ta souveraine, qu'en tombant dans la rivière. Cette phrase est peut-être une définition aussi naïve que terrible du despotisme. Elle est caractéristique, en ce qu'elle peint le sentiment qu'inspirent en général au peuple russe ses souverains et ses maîtres; impression si profonde, que les bienfaits mêmes ne peuvent l'effacer dans le moment le plus intéressant ou le plus décisif. Mesures de police envers les libraires. Les souverains eurent leurs jours de terrorisme, comme la république française ; et l'on a souvent cité dans ces Mémoires les mesures plus ou moins extraordinaires , plus ou moins bar35.

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

414 ANECDOTES HISTOBIOIIES. bares ou extravagantes, qu'ils prirent en Russie , durant cetto mémorable époque , pour se préserver de la révolution. On ordonna à tous les libraires de Pétersbourg de transporter dans une chambre désignée de la maison de police un exemplaire de tous les livres et de tous les tableaux qu'ils avaient dans leurs magasins , pour que l'on pût en faire l'inspection générale , et juger si aucun ne renfermait des idées dangereuses. Il y a dans cette ville une vingtaine de libraires, qui n'ont ordinairement qu'unexemplaire des ouvrages volumineux. Plusieurs, et Gay surtout, avaient des originaux des plus grands peintres, qu'ils avaient fait venir à grands frais de Paris : les exposer dans une chambre à la merci des laquais et des passants, c'était les perdre ; et cette chambra ne pouvait d'ailleurs contenir tous ces livres et tous cc3 tableaux. Les libraires présentèrent une requête à Catherine 11 , où ils lui représentèrent tons les inconvénients d'un pareil déplacement. Elle le sentit, et ordonna alors au lieutenant de poliee de se transporter lui-même dans 1rs librairies et dans les magasins , pour l'aire son inspection. Ce fut dans le même temps qu'un chambellan du grand-duc voulut faire arrêter au théâtre français un particulier, qui applaudissait à cet ancien adage qui se trouve, je crois, répété dans Fanfan et Colas: Sans égalité, point d'amitié. Il n'y a qu'un jacobin, dit-il, qui puisse applauilir à celle phrase hnpertr-i nente, et il faut l'arrêter. Pendant qu'il cherchait un officier de police, le particulier s'écoula avec la foule. FIN DES MÉUOIIES

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

APPENDICE. A, p. 118. Le général Ungern-Sternberg est Livonien , ancien ami et compagnon d'armes du général Méliissino. L'auteur de ces Mémoires a été de sa société intime, el c'est ce qu'on avance ici pour donner plus de poids à ce qu'on va rapporter. Ungern était un des officiers allemands que Pierre III estimait le plus, et son aide de camp. Ce fut lui qu'il choisit pour raccompagner dans une visite secrète qu'il fit à Srhhisselbourg au malheureux Iwan, détrôné et enfermé par Élisabeth. Ils trouvèrent ce déplorable jeune homme dans un cachot, dont la fenêtre cachée par des (as de bois élevés dans la cour laissait à peine entrer un demi-jour. Il était en veste blanche tressée, et n'avait que des savates aux pieds. Il avait les cheveux très-blonds et coupés en rond comme ceux d'un esclave russe. Il était d'ailleurs assez bien fait, et son teint avait une blancheur qui prouvait que jamais rayon de soleil n'avait lui sur son front. Il avait alors vingt et un ans, et était renfermé dès l'âge de quatorze mois : mais il avait reçu (les impressions et des idées qu'il conservait encore. Pierre III, touché de son état, lui fit plusieurs questions, et entre autres celles-ci : Qui es-tu ? — Je suis empereur. — Qui t'a donc mis en prison ? — Ce sont de méchantes gens. — Voudrais-tu redevenir empereur ? — Oh oui ! pourquoi pas ? j'aurais de beaux habits, et des domestiques pour me servir. — Mais que ferais-tu, si tu étais empereur ? — Je couperais la tête à tous ceux qui m'ont fait du mal. — Pierre III lui ayant ensuite demandé d'où il savait tout ce qu'il disait, il répondit que c'était la Vierge avec les anges qui le lui racontait, et il commença à balbutier 4.15

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

41G APPENDICE. la campagne en racontant ces prétendues visions. Quoique seul et renfermé dès l'enfance, il ne parut point effrayé à l'aspect de l'empereur et de ses officiers. Il considérait leurs habits et leurs armes avec beaucoup de curiosité et de plaisir, comme aurait fait un enfant hardi. L'empereur lui demanda encore ce qu'il désirait : il répondit en son russe grossier, d'avoir plus d'air. Ungern fut laissé quelque temps à Schluselbourg pour gagner sa confiance et observer si son imbécillité apparente n'était point simulée, et il se persuada bientôt qu'elle était la suite naturelle de son genre de vie. Il lui donna, de la part de l'empereur, une robe de chambre de soie : Iwan s'en revêtit avec des transports de joie, courant par la chambre et s'admirant, comme un sauvage qu'on habille pour la première fois. Tous ses vœux se bornant à demander plus d'air, Pierre III envoya le plan d'un petit palais rond, au milieu duquel devait être un jardin, avec ordre de bâtir aussitôt cette demeure pour Iwan dans la cour de la forteresse. Il est atroce que cette humanité envers un innocent ait servi de prétexte contre ce malheureux Pierre. On l'accusa de faire construire une prison pour y enfermer son épouse et son fils, et on l'étrangla, B. p. m. Parmi ces Officiers intrus, aucun ne fit une fortune si rapide qu'Araktscheief. Il y a sept ans que le grand-duc, désirant avoir une compagnie d'artillerie à son Pawlowsky, demanda au général Mélissino un officier en état de la former. Araktscheief, qui avait été élevé au corps des soldats, et qui s'était rendu remarquable par ses progrès et surtout par l'ardeur et le zèle passionné qu'il avait pour les détails de la discipline, lui fut donné. Malgré son infatigabilité, sa dureté et son exactitude dans le service, il fut du temps à pouvoir bien s'établir dans l'esprit de Paul. Plusieurs jolis feux d'artifice, qu'il composa, avec l'aide de son ancien maître, pour les fêtes de Pawlowsky, et surtout cette fureur qui le tourmentait pour l'exercice et l'engageait à vexer le soldat jour et nuit, lui méritèrent enfin les bonnes grâces du grand-duc. À son avènement au trône, Araktscheief fut fait colonel aux gardes avec rang de général.

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

APPENDICE. 417 néral, et nommé gouverneur militaire de Pétersbourg. Il reçut l'ordre de Sainte-Anne, avec quelques milliers de paysans, et devint le bras droit de l'empereur. Araktscheief, avec qui le major M a servi au corps des cadets où il était eergent , était vraiment recommandable par les talents, les connaissances et la zèle qu'il montrait alors : mais i! est d'une brutalité révoltante , qu'il eserçait déjà sur les cadets. Jamais poète pindarique ne fut pins impérieusement tourmenté de son Apollon, que cet homme n'est obsédé de son démon martial. Ses fureurs et ses coups de bâton ont déjà coûté la vie à plus d'un malheureux soldat , sous les yeux mêmes de Paul . Ce bourreau a même ramené dans le service russe une barbarie qu'on n'y connaissait plus : il outrage et frappe les officiers à l'exercice. Cependant, à l'époque de sa faveur, pour se donner l'air d'un homme reconnaissant, il recommanda le général Mélissino, son ancien maître, avec lequel il s'était brouillé auparavant. Il vient d'étrs disgracié , puis rappelé et baroniso : c'est lui qui a passé en revue le corps de troupes envoyé en Allemagne. L'histoire d'un autre de ces officiers mérite d'être rapportée par sa singularité. On verra"par quelle voie on fait quelquefois son chemin. > Un des amis du major M , en se promenant sur le port , y trouva un jeune homme de seize ans , qui avait l'air d'être nouvellement débarqué, et qui errait en désespéré le long du rivage , comme tenté de se jeter dans l'eau. Il l'aborde et l'interroge : le jeune étranger lui dit qu'il est Français , mais qu'il est né en Russie, et que le grand-duo a été son parrain ; que sou père l'avait euvoyô dès son enfance, pour être élevé dans un séminaire en France, d'où il s'était échappé pour revenir ta Russie, mais que personne no pouvait lui donner des nouvelles de son père , qu'il était sans argent , sans connaissances , et qu'il ne lui restait qu'à so précipiter. L'ami du major le console, l'emmène chez lui, et fait des recherches. 11 apprend que son père, nommé le baron de BUisteîn, a été effectivement précepteur du grand-duc, mats qu'il s'est marié depuis en Moldavie, où il est mort. Le major M et ses protections s'intéressent pour faire entrer le jeune hommo dans les gardes, comme bas officier. A la guerre de Suède, il suit son régiment,

The text on this page is estimated to be only 21.03% accurate

•118 APPENDICE. et est fait prisonnier à la défaite des galères russes. Il arrive, un an après, dans un état plus déplorable que jamais; et, pour comble de malheur, l'ami du major et ses autres protecteurs ne se trouvant plus à Pétersbourg, il ne lui restait que le major M.... (1) : tous les jours il venait lui conter sa misère. Un matin, il le trouva occupé à lire la vie de Jamerai Durât et sa correspondance avec mademoiselle Sacalûœ, depuis madame fiions. M.... savait cette dame amie de mademoiselle Nêlidow, maîtresse du grand-duc, et il lui vint une idée. Il dicte à Bilislejn une lettre à madame l'amirale Ribas, où il lui dit, qu'ayant par hasard lu une de ses charmantes lettres à Durai, cette lecture avait suspendu son désespoir, parce qu'il avait pensé qu'une dame qui exprimait si bien des sentiments de bienfaisance et d'humanité les avait dans son cœur : en conséquence, il lui dépeignait sa triste situation, et lui demandait son appui pour être recommandé au grand-duc. Madame Ribas le fait venir, l'envoie chez la jvé/idow qui le présente au grandduc. Il reçoit quelques cents roubles pour son équipage, et, par le moyen du comte Soltykow, il passe dans les bataillons de Pawlowsky, comme lieutenant. Il a vu depuis un peu moins misérable, et a toujours montré beaucoup de reconnaissance. A l'avènement du grand-duc, il entra dans les gardes, comme lieutenant colonel. G, p. 131. Que l'on compare à Vuteae de Paul, qui ordonne à tous ses sujets de se prosterner dans la poussière à son aspect, l'ordre que le jeune roi de Prusse vient de donner à ses ministres, en revenant de Pologne, où il avait été indigné de trouver un peuple presque aussi avili que le Russe. Voici quelques fragments de cet ordre remarquable, que j'ai traduits. Voyez Jahrbûcher derpreussischen Monarchie ; Januar-IIeft, 1789. ■ Mes chers ministres d'État de Voss et de Schroelter! Pendant le voyage que je viens de faire dans les nouvelles provinces de (i) Le major M n'est autre que l'auteur. (Note du nouvel éditeur.)

The text on this page is estimated to be only 18.90% accurate

APPENDICE 410 Prusse , vu que la dernière disse de mes sujets dans ces contrées est dans un t-i.it de civilisation bien au-dessous de celui des autres provinces. Ces mal lie ure us se distinguent bien désavantageuseraent par la malpropreté do leurs habits et do leurs demeures, mais surtout par dti manières rampantes et une humilité exagérée... Le dernier de mes sujets a , devant moi et devant la loi , la dignité de l'humanité... Ceux de ces nouvelles provinces méconnaissent encore celte dignité qu'ils doivent au sceptre prussien, parce que les sous-employés du gouvernement méconnaissent eux-mêmes leur vocation et abusent de leur autorité. C'est un proverbe parmi eux que les Polonais doivent être gouvernés avec le fouet ; et j'ai entendu , plusieurs fois , des plaintes de pareils traitements exercés sur mes sujet s , tandis qu'on relayait mes chevaux , etc., etc., etc. » Voilà comme s'exprime un roi homme, qui a été révolté de voir un peuple d'esclaves se prosterner à ses pieds. 11 enjoint à ses ministres de relever cette nation avilie, en l'instruisant, en la civilisant, et en punissant les abus de pouvoir. C'est précisément le contraire de ce que veut Paul Temnoï, ou le Ténébreux. D, p. 175. Une preuve que c'est surtout leur religion qui leur laisse , ou plutôt leur donne cette qualité, c'est qu'elle n'est point commune aux peuples soumis au gouvernement russe qui professent une nuire religion , ou qui n'en ont aucune. Les Tartares musulmans sont d'une fidélité à l'épreuve ; les Sibériens païens , d'une lionne foi exemplaire; et lesLivoniens,Esthouiens et Finnois, luthériens, ne sont ni fripons ni voleurs, l.e culte des images a cependant introduit un heureux préjugé riiez les Russes. Celui qui , sans srrupuln , forcera un coffre fort n'osera briser un cachet. Voici un fait. Ayant un jour donné à un jeune soldat, qui me servait, deux roubles pour deux lettres que je lui ordonnais de porler à la poste , je sortis. A mon retour, je vois qu'on a forcé mon coffre et enlevé dix roubles en cuivre qui s'y trouvaient : j'npprends que mon soldat a joué et perdu beaucoup d'argent avec les courriers de la chancellerie, et je le fais en vain chercher. Je le dénonce comme descr

The text on this page is estimated to be only 18.32% accurate

appendice. chercher fortune, travailler et servir chez eui . qui l'emportent : c'est une grande erreur. Les gens de lettres, les militaires, s'enrichissent rarement, et moins en Russie que partout ailleurs : les artistes et les artisans y trouvent également plus souvent la misère que la fortune, et la plupart de ces étrangers meurent ou s'Établissent dans le pays. Tous ceux qui arrivent apportent quelques ducal s, et, sur cinquante, il n'en est pas deux qui s'en retournent avec quelque bien : si l'on calculait, l'avantage se trouverait à la Russie. Il n'y a plus depuis longtemps que les musiciens, les marchandes de modes, les prêteurs sur gage et les Anglais, qui s'y enrichissent : ces derniers sont surtout les vraies sangsues du pays. F, p. 195. On sera peut-être étonné de voir comment en Russie on fait encore des saints : voici un article édifiant de la gazette impériale de Pétersbourg, qu N'apprendra. Je le traduis. • Pétersbourg, 7 décembre 17»8. * En 1796, on trouva dans l'éparchie de IFofojda, au couvent de Sa il mon n dans la ville de Trotma, uncerceuil où était un cadavre en habit de moine : il y avait été enterré en 1508, et se montrait parfaitement conservé, ainsi quo ses habits. Aux lettres brodées sur les vêtements, on reconnut ce cadavre pour être le corps du TRÈSVÉNÉRABLE FÉODOSE SOUMOR1N , fondateur et supérieur du couvent, et qui fut déjà, durant sa vie, «connu pour juin! par les miracles qu'il faisait, n Le très-saint dirigeant synode fit à celle occasion un très-humble rapporta S. M. I. Après quoi s'en suivit ce sublime ukase de Paul. • Nous Paul, etc., etc. Ayant été assuré, par un rapport spécial du très-saint synode, de la découverte qui a été faite, dans le couvent de S/iasso-Soumorin , des o»sentenfs miraculeux du TRES-VÉNÉRABLE FÉODOSE ; lesquels ossements miraculeux so distinguent par l'heureuse guérison de tous ceux qui y ont recours avec une entière confiance, nous prenons (n derotiterfe de ces saints osse

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

432 APPENDICE. menls, comme un signe visible que le Seigneur jclte sur notre règne les regards les plus distingués et les plus gracieux. C'est pourquoi nous élevons uotre fervenle priera et notre gratitude au dispensateur suprême, et chargeons notre très-saint synode d'annoncer dans tout notre empire celle découverte reinarquablo, selon les usages prescrits par la sainle Église et par les saints pères, etc., etc. Le 23 septembre 1798. » Toul ce que je pourrais ajouter à un pareil fait ne pourrait qu'affaiblir le ridicule et l'indignation. Au reste, Paul a enrichi le calendrier russe de quelques jours de féles de plus que celles dont j'ai parlé ; entre autres, de celle de ce saint déterré, et de celle de laMadorme de Kasan, qu'il a ordonné de chômer. De plus, chaque enfant qui lui naît amène deux fêtes nouvelles, celle de la naissance et celle du nom. Paul a déjà neuf enfants. G, p. 239. Catherine H, voulant réduire la Livonie à la même forme d'escla- . vage que les aulres provinces, exigea, selon sa coutume, que ce fussent les Livoniens eux-mêmes qui vinssent implorer ces nouvelles chaînes comme une grâce. Les députés furent donc mandés avec ceux des autres nations ; mais le général Rosen, père de celle dont il est iciqueslion, et qui se trouvait à la tête des députés, bien loin de souscrire à ce que l'on exigeait d'eux , fit des représentations à Catherine, qui lui dit avec emportement : Qui eotrs donne l'audace de me résister ainsi î — Le nom de Pierre le Grand çui a signe nos franchises, et celui de Catherine la Grande qui a juré de les conserver, répondit le vieux Kosen. Catherine f« Grande le disgracia et fit nommer d'aulres dépulés. Le comte de Slackellierg, plus trailable, se lit un honneur de ce dont le baron de Rosen se faisait une lionle, et vendit son pays (I). 11 en fut récompensé par le don des terres immenses qui enviroimaienlccles du vieux général, dont (j) Je le répète, les mois de pays, de franchises, etc., lorsqu'il est question de la Livonie ou de la Russie, ne peuvent s'appliquer qu'à la noblesse; car le peuple n'y est lui-mflme qu'une propriété. Oigiiiizea D/ Google

The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

APPENDICE. 433 on dépouilla les États de la province. Celle est l'origine de l'infortune et du crédit de ce Slackelberg qu'on a vu si longtemps régenter la Pologne, brouiller la Suède, et ensuite faire le bouffon dans les antichambres de Zoubow. Outre les parents en Livonie, la femme du jeune Masson est alliée à différentes familles russes en grand crédit, comme les Sicwers, les Besborodko, les Tamara, etc., qui, bien loin d'user de leur influence, pour lui faire rendre son bien, l'abandonnèrent lâchement dans sa détresse, sitôt que son mari fut proscrit. (JVoté de l'éditeur.) H, p. 241. Comme, au grand étonnement de leurs amis, MM. de Masson n'ont point encore répondu à cette sommation, ils laissent soupçonner que leur proscription pourrait bien avoir des causes plus sérieuses que celles énoncées ci-dessus. Élevés tous deux sur les hauteurs du mont Terrible, ils y ont peut-être sucé des idées libérales qu'ils n'ont pu bien étouffer en Russie. L'aîné avait été attaché à Polemkin et à Zoubow ; le cadet était à la cour, auprès du grand-duc Alexandre et protégé par l'impératrice : — n'auraient-ils pas été mêlés dans le projet qui se forma de placer ce prince sur le trône à la place de son père ? projet qu'avait eu Catherine, et qui fut cause d'une foule d'autres disgrâces à sa mort. Alexandre fut même surveillé, et tous les officiers de sa suite renvoyés. Ceux qui connaissent la Russie et qui se souviennent que quelques officiers aux gardes et un chirurgien français, nommé Lesloc, suffirent pour opérer la révolution qui plaça Elisabeth sur le trône, ne trouveront pas cette supposition invraisemblable. On sait d'ailleurs que les deux Masson étaient des principaux membres d'une société nommée philadelphique, dont le général en chef Mélissino, leur oncle, était le fondateur, et où plusieurs autres généraux ou courtisans étaient admis. Cette société dont on parlait à Pétersbourg, paraissait, il est vrai, plutôt un régiment de la calotte qu'une assemblée politique, et Catherine, à qui on l'avait dénoncée, en avait ri ; mais l'ombrageux Paul pourrait bien l'avoir envisagée autrement ; car à cette

The text on this page is estimated to be only 19.59% accurate

424 APPENDICE. même époque la [lis de Mélissino, chef d'un régiment de grenadiers , cl le chambellan Mettlew, membre intime de cette même société, furent aussi disgraciés et exilés. Quoi qu'il en soit, il pourrait sans doute paraître étonnant que deux officiers supérieurs aient ainsi été enlevés leur famille sans procès et sans raison, si l'on ne connaissait pas le caractère de Paul. On sait qu'il a traité sansplob de me, nagementl l'agent de Sardaigne, parce qu'il lui fut désigné par Besborodko comme un homme qui conseillaità sa cour de se tenir liée à la France. Paul en fureur s'écria : Quoi I un jacobin à ma cour) qu'il parte sur-le-champ. Le ministre de Bavière, ilslin, fut également traité de jacobin et jeté dans un traîneau couvert qui le conduisit jusqu'aux rronlicres comme un criminel ; et seulement parce que son maître ne voulait point d'abord reconnaître Paul comme grand maître de Malte. I,p. 251. La conjuration se forma durant les fêtes du carnaval , nommées en Russie mailanUa, époque de joie, d'ivresse et de désordres pour la populace. Koufaïrow (ce valet de chambre favori, devenu si grand et si puissant seigneur, et qui vit aujourd'hui à Königsberg avec madame Chevalier) reçut , la veille de l'exécution , un avertissement qui trahissait les conjurés , et qu'il dédaigna de lire. Paul fut immolé, durant la nuit, dans ce même palais de Saint- Michel, qu'il avait construit par inspiration divine , par l'ordre exprès d'un archange, quarante jours après l'avoir habité pour la première fois. Cette particularité , ce nombre de quarante , sacré pour le peuple et les prêtres russes , ces fêtes , époque de licence , servirent le complot et «doublèrent les transports de la populace à Pétersbourg. Peu s'en fallut qu'elle ne proclamât les meurtriers de l'empereur libérateurs de la patrie. Alexandre, confondu, indigné de la mort de son père , et la soupçonnant violente , refusa d'accepter de monter sur le trône et de se montrer au peuple qui l'appelait à grands cris. Dans cette confusion et cette ivresse générale , ce jeune prince et l'impératrice sa mère étaient les seuls qui pleurassent la fin déplorable de Paul I". Parler de le venger, ç'eût été exciter OigiiizM by Google

The text on this page is estimated to be only 18.96% accurate

APPENDICE. 433 une indignation et pou l- être une révolution générale: tout le momie so déclarait complice. Alexandre ne pourra satisfaire aux mânes de son père, et à ce qu'exigent de lui les litres 6a crcs d'em perçu r et de Gis , qu'avec beaucoup do sagesse et de précautions. K, p. 27S. Ce traité de commerce , le premier entre la France et la Russie, méritera de servir de base à ceux que l'on pourrait conclure un jour, si celte puissance prenait enlin le sage parti de faire ellemême son commerce dans la Baltique , ou de le faire respecter par les tyrans des mers. Cette résolution pourrait seule motiver les flottes formidables qu'elle entretient, et la dédommager des frais qu'elles lui coûtent. L'historien de Fraléric-Guillaume II parle certainement trop modestement de ce traité , que la France dut à son habileté autant qu'à la déférence personnelle que Catherine avait pour lui. Le principal rédacteur du côté de la Russie fut le conseiller d'État Koch , l'un des plus savants publicistes du cabinet de Pélersbourg. Il avait parcouru avec distinction tous les grades diplomatiques, et avait déjà été employé dans plusieurs négociations impartantes. Il fut souvent admis à discuter des matières politiques avec l'impératrice en personne; il influa dans plusieurs décisions , avant que Zoubow, Markow et Aitesli se fussent exclusivement empires des affaires étrangères , et que la révolution française, en eût fait écarter les Français. Koch était de Strasbourg : les gazettes firent souvent mention de son frère , qui jouait un rôle honorable à l'assemblée législative, et à qui l'on connaissait des lumières et de la philosophie; il fut écarté, et ne dut peutêtre son salut en Russie qu'à la persécution qu'éprouva bientôt le professeur hous le règne de la terreur. Étrange influence des malheurs d'un frère sur le bonheur de l'autre 1 Paul , à son avènement, lui donna d'abord des preuves de sa malveillance ; mais ayant ensuite senti te besoin d'un négociateur versé dans les affaires d'Allemagne , il le créa son conseiller privé et chevalier de son ordre, pour l'onvoyer à la diète de l'empire. Koch mourut subitement, eu se préparant à partir pour Ratisbonne. 36.

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

426 APPENDICE. L,p. 282. Un aventurier qui se faisait nommer comte Yewlitsch, aujourd'hui généra! , et qu'on a beaucoup vli chez ic prince Besborodko, fut en partie chargé de cette commission. On lui donna troisà quatre cent mille roubles, pour armer les Monténégrins , les Albanais et les Illyriens , ses compatriotes. Il n'y réussit pas; mais il s'enrichit, el s'en vantait lui -morne effrontément. Un autre aventurier, le pirate Lamhro-Cawioni , dont j'ai déjà parlé comme bouffon de Zoubow et médecin de l'impératrice , reçut la même commission, el dissipa environ la même somme dans l'Archipel. Le général Tamara fut également envoyé à Venise et à Rnguse, avec le même succès. Psaro, ministre de Russie à Malte, el l'amiral Gibs , ne furent pas plus heureux. Après la paix de Yassi , tous ces messieurs revinrent à Pêtersbourg, s'accusant mutuellement de vol , dorapine el de trahison. Leur procès finit par la disgrâce flétrissante de Tamara , né en Ukraine, mais Grec d'origine. On lui reproche en Hussie l'astuce et la mauvaise foi de ses anciens compatriotes. Malgré la régularité de ses traits , il a une de ces physionomies auxquelles on ne se fie guère. Tamara a étudié et voyagé avec fruit; il conuait également la littérature ancienne et moderne; et sa conversation serait agréable et instructive , s'il était moins tranchant , moins avantageux. Il a longtemps réside à Tillis , et visité tous les pays entre la mer Noire et la Caspienne , dont il parle les langues cl connaît les usages. Le général Tamara , homme instruit, mais officier médiocre , affecte un singulier mépris pour les troupes prussiennes, et sa haine contre la France est vraiment puérile. En société, il se plaisait à tirer servent un César de sa poche, pour expliquer les endroits où le sublime usurpateur dit du mal des Gaulois , dont Tamara relrouvait le caractère féroce et ennemi du repos dans leurs descendants. Je ne m'étends sur cet homme jusqu'ici inconnu, qu'à causo du rôle important qu'il commence à jouer. Amateur de chevaux, Tamara avait eu occasion d'en procurer quelques-uns à Paul, qui eu avait été fort content , et qui est excellent cavalier.' Paul devenu empereur, s'est ressouvenu do

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

APPENDICE. 427 ce petit service , et la général disgracié par les raisons rapportées plus haut , vient d'être nommé a l'ambassade importante de Coiibtantinople. Les Français n'y trouveront point d'ennemi plus ardent, et je conseille aux agents de la république de redouter cet homme dangereux (l). M, p. 284. L'intègre et incorruptible Yhrmann était depuis longtemps un objet de crainte et d'eov-ie pour le prince Wiasemsky et pour AlsouQew, l'un grand trésorier de l'empire , et l'autre ministre du cabinet. Il mettait des obstacles invmciblea leur avarice, et sa ruine fut résolue. Sa conduite ne leur donnait aucune prise; Catherine le connaissait personnellement, et lui accordait une confiance entière. Wiasemsky et Alsoufiew avaient eux-mêmes affermé de la couronne le débit exclusif de l'eau-de-vie dans toute la Sibérie. Ils y multiplier eût les cabarets, et leur gain fut immense. Tel gentilhomme qui avait desaffaires au sénat, envoyait ses paysans et ses valets s'enivrer deux ou trois fois la semaine dans les kabakis du prince Wiasemsky, pour se recommander a ses intendants , et par là à ses bonnes grâces. Les deux avides minisires voulurent aussi établir leurs cabarets aux. environs des mines , deg forges et des usines, où un grand nombre d'ouvriers leur promettaient une abondante consommation. Le général Ybrmann qui connaissait l'ivrognerie de celle classe d'hommes, et surtout les inconvénients qu'elle entraînait dans l'exploita lion des mines, s'était depuis longtemps autorisé d'un ukase pour défendre tout cabaret dans la proximité des travaux dont il avait la direction. Il faisait lui-même distribuer deux verres d'eau- de-vie aux ouvriers, avant et après le travail de chaque jour, ce qui était trèsSuffisant ; et il évitait par la les excès et les désordres qu'enfante celte malheureuse boissou. Il s'opposadoiLcfortementaux vues de ces ministres désorganisaIcurs. Ceux-ci tentèrent d'abord des voies de persuasion , (i) Les événements actuels, et la monstrueuse association du sluplde Musulman avec les Russes , prouvent que l'auteur connaissait Tamara. INoltde Véditeur.)

The text on this page is estimated to be only 21.09% accurate

APPENDICE, et eurent ensuite l'effronterie de lui offrir une part du bénéfice. Ce brave homme rejeta leurs offres avec indignation, et déclara que, sans un ordre exprès de l'impératrice, il ne consentirait jamais à l'établissement de ces cabarets dont il représentait les suites funestes. Les ministres ne jugèrent pas à propos de solliciter un ordre pareil ; mais ils trouvèrent l'occasion de peindre Yhnnaiiii comme un homme intraitable et capricieux. Il essuya des mortifications et des tracasseries continuelles, et demanda lui-même son rappel, qu'il obtint en ■ 780. Il vint mourir presque pauvre dans une petite campagne, seul fruit de ses épargnes. Les kflbakis furent établis, les ouvriers s'enivrèrent, les négligences, les fraudes suivirent, et les mines diminuèrent d'autant. K, p. 285. L'Arménien Lazarow est un homme à qui ses grandes richesses donnent beaucoup de considération ; il vint en Russie fort pauvre, et s'attacha au prince Orlow, qui en fut son courtier. Vers ce temps-là arriva un autre Arménien, possesseur d'un diamant d'une grandeur et d'une beauté rares. L'impératrice le vit et l'admira, mais elle refusa de payer le prix énorme que l'Arménien y mettait. Lazarow eut l'adresse de le négocier pour 350,000 roubles, au nom du prince Orlow. Celui-ci, par reconnaissance, assura une rente viagère à Lazarow ; mais bientôt, las de la lui payer, il lui céda, par un autre arrangement, la terre et le château de Robscha à très-bas prix : c'est ce même château de Robscha, où il avait fait étrangler le malheureux Pierre 111, et qu'il avait reçu de l'impératrice. Orlow fit présent du diamant à cette princesse, s'applaudissant de pouvoir lui offrir ce qu'elle avait trouvé trop cher pour l'acheter. Cette pierre devint le plus bel ornement du sceptre impérial. Au rapport de l'Arménien, le diamant avait appartenu au grand Mogol. Tlumas-liouli-Khan l'apporta en Perse. A sa mort, Ispahan ayant été pillé et le trésor dispersé, cette pierre précieuse passa entre les mains d'un juif qui la revendit à l'Arménien. Celui-ci voulait l'apporter en Europe ; mais craignant d'être dépouillé par les brigands qui infestaient alors la Perse et la Géorgie, il se

The text on this page is estimated to be only 18.99% accurate

APPENDICE. 439 fil une large ptaio dans la cuisse; et y cacha son trésor. C'est (!e cette manière qu'il arriva eo Russie. Au reste , relata reftro. 0, p. 302. Le maréchal Rosoumowsky, grand helman des Cosaques et frère du favori d'Elisabeth, était un affranchi ukrainien. Il est le père des comtes Rosoumowsky d'aujourd'hui, qui semblent illustrer davantage ce nom par leur propre mérile que ne l'avait fait une impératrice par ses faveurs. Nous avons parlé du comte Grégoire, qui s'est voucà l'étude des sciences naturelles,et qui s'est fait connaître parquelques ouvrages. Il vit aujourd'hui incognito en Suisse et en Allemagne. Son frère André est connu par ses ambassades à Stockholm, à Naples et à Vienne, d'où Paul le rappela à son avènement. L'empereur n'a jamais goûté cet homme avantageux, qui avait osé se faire aimer de la grande -duchesse Natalie. André Rosoumowsky a de grands talents et beaucoup de moyens, et sa physionomie distinguée les annonce. Le comte Alexis, autre frère, vit sans ambition, loin des emplois et des honneurs de la cour : ses lumières, l'aménité de ses mœurs, la philosophie et l'usage qu'il fait d'une grande fortune, le distinguent plus éminemment de la foule des seigneurs russes, que s'il était chamarré des ordres de l'empire. Il partage avec plusieurs de ses frères un mérite bien rare, celui de ne point rougir de son origine. Il a dans sa chambre un portrait du son père, dans son costume ukrainien , qu'il se plaît à faire remarquer, en racontant comment son père arriva à Pétersbourg et y lit fortune. On a vu en Russie les Riren, les Mentschikow, les Oslerman, les Munich et tant d'autres parvenir, de nos jours, à une élévation aussi rapide ; mais leur grandeur leur a été personnelle, et est tombée avec eux. Il n'en sera pas de même des Rosoumowsky. P, p. 323. Nous avons parlé au long des Cosaques dans le chapitre XIV. Les Kalmouks me fourniraient un article non moins intéressant, s'il no m'eloignait pas trop de son sujet. Je m'écoute nierai d'observer qu'il faut bien se garder de confondre ces peuples. Les troupes

The text on this page is estimated to be only 19.19% accurate

430 APPENDICE. légères ou irrégulières, qui suivent les armées russes, ;e composent de oKatrenationsprincipales.dontlalangue, la religion et les mœurs sont absolument différentes. 1° tes Cosaques, slaves d'origine comme les Russes, et chrétiens comme eux : ils sont les plus aguerris. . 2" Les BasMirs, de race tatare, qui habitent le mont Oural et les bords de l'Irtisch. Ils sont armés d'arcs et de flèches, avec le sabre et la pique ; ils se nourrissent de chair de cheval crue, ou amortie sous la selle. On les voit quelquefois s'eiposer au feu de l'ennemi, passer une rivière a la nage, ou livrer un combat pour s'emparer d'un cheval mort. Leurs mœurs sont d'ailleurs plus pastorales que guerrières, et leur religion est le mahométisme. 3' Les Kirguis, nation indépendante, indigène cl habitante du mont Taurus, qui semble "former la liaison entre les Tatares el les Kalmouks. Ils sont eu guerre continuelle avec les Russes dans h Sibérie méridionale, où ils font des excursions pour enlever des prisonniers, qu'ils vendent aux Boukàres.Ces derniers forment un empire puissant entre le Tibet, le mont Taurus, la Perse cl les Indes. Les Kirguis, dont quelques tribus se sont établies en deçà deslignés . russes', ou soumises à la production du czar, sont farouches et guerriers ; ils fournissent et offrent vol on faire meut plus de troupes que l'on n'eu accepte. 4e Les Katmouks enOn , qui suivent le culte du grand Lama, et qui sont plus connus en Russie , quoiqu'ils soient originaires des confins de la Chine. On sait que c'est un peuple nomade. Une de . leurs plus nombreuses hordes, après une guerre malheureuse et une émigration générale, était venue s'élablir dans les steppes d' A stracan : mais, sous le règne de Catherine, les vexations que l'on se permit d'exercer sur cette nation paisible lui firent soudain abandonner sa nouvelle patrie ; il n'en resta que quelques tribus errantes encore dans le désert. L'on en forme quelques faibles corps, dont l'aspect, les armes et la manière de combattre sont plus étranges que redoutables. J'ai eu quelque temps pour domestique un jeune homme de celte nation, recommandable par sa douceur et sa fidélité. Les Tatares ont les mêmes qualités, et les Russes les recherL.-i 1 1 : jJ !:■,■ C

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

APPENDICE. cheiit également pour dômes tiques. Ceux qui ont del'anlorKé dans le gouvernement d'Aslracan ou d'Orenbourg, ne manquent pas de faire enlever quelques enfants de ces pasteurs errants, pour les envoyer en cadeau à leurs protecteurs à la cour. Je me trouvais dans une maison où la dame venait de recevoir srpl de ces petits malheureux toutà la fois : comme elic en avait di'jà clle-méinc deux, clic distribua la plupart de ceux-ci à ses amis. La langue des Kalmouks n'est pas dure. Voici une chanson que répétait continuellement mon petit domestique, mais dont il ne voulut, ou no put jamais nie traduire le sens. Karqalimc jor, yar, xontlmerkeuda : Kalonda, Katuuda ! Les mots suivants sont Kalmouks : Ttnгри, Dieu ; Kare, va-t-en; Tiare, viens ; Mou, mauvais ; 5ni,bon; Moura, uu cheval ; JMind« ! salut I Ces mots pourront servir à nos philologues. Q, p. 337. Schérer dit lui-même, dans son Prias des opérations militaires, qu'aprèssadéfaiteilne lui restait plus que vingt-huit mille hommes. Il lit encore plusieurs perles , et il fallut ensuite que Horeau en détachât uife grande partie pour occuper le Piémont. Outre les causes générales et bien connues des revers de l'armée française en Italie durant cette campagne, il y en a de particulières, lesquelles, moins importantes en elles-mêmes , ne laissèrent pas que d'avoir des conséquences souvent funestes, surtout à l'arrivée des Busses en Italie. L'une de ces dernières est l'insouciance trop souvent affectée par les Français sur tout ce qui regarde leursennamis et les pays où ils font la guerre. Les Russes et les Autrichiens avaient ordinairement, à la tête de leurs colounes, des émigrés et des officiers du pays, qui leur donnaient sur leurs adversaires tous les renseignements désirables: les Français au contraire, le peuple le moins instruit des mœurs, des langues, de la discipline et des arts de ses voisins, n'avaient à cette époque dans leur état-major, et peutêtre dans toute leur armée, aucun officier qui connut les différentes armes du corps russe, ni qui eut la moindre notion sur leur langue, ou leur manière de marcher, de camper et de combattre. Comme ces Myperborécns formaient ordinairement l'avant-garde, on ne

The text on this page is estimated to be only 18.06% accurate

433 appendice, pouvait faire aucune reconnaissance utile, ni tireraucuns lumières îles prisonniers ; car les logions polonaises où il se trouvait des hommes qui connaissaient et avaient combattu les Russes, et qui eussent pu rendre de grands services , étaient alors à Naplcs. Une preuve bien frappante de l'ignorance des Français sur tout ce qui regardait les Russes, c'eBlqu'ils ne les distinguèrent pas d'abord des Hongrois ou Autrichiens. Au combat du 1 1 mai, où ils repoussèrent Rosemberg, qui avait passé le Pô, et qui marchait sur Valence, ils crurent avoir battu les Autrichiens ; et, d'après le rapport de Souwornw, il n'y avait que les Russes. Voici ce rapport : » Le bruit s'élant répandu que l'ennemiavait évacué Valence, le général Rosemberg marcha pour occuper cette place avec le corps russe qu'il niait torts ses ordrts. Mais ce bruit était faux, et il ne put exécuter son projet. ■ Un fait non moins extraordinaire, et que Schérer, ministre de la guerre et général en chef de l'armée, ose lui-même citer comme une excuse de ses revers, c'est qu'il ne put trouver à l'armée aucune carte géographique du Manlouan. ■ Les Français occupaient, dit-il, ce pays depuis 1706, et on n'en avait levé aucune carte militaire , aucun plan ; on n'y avait fait aucune reconnais sauce, et on n'en connaissait pas les chemins. » La présomption de quelques officiers généraux, l'avidité des commissaires, et l'orgueil du Directoire, avaient fait négliger lous les moyens, et même repousser avec méfiance et dédain les offres de quelques Français qui avaient servi en Russie, et il ne se trouvait à l'armée aucun interprète. Ou intercepta un courrier avec des lettres russes et même des ordres de Paul : il fallut envoyer à Paris pour lea déchiffrer ; cl comme il s'agissait de vérifier la signature de cet empereur, il n'y eut personne en état de le faire. Il se trouvait cependant à Paris des officiers récemment arrivés, qui avaient des brevets de lui ; et c'était dans un temps où le littérateur la Harpe menaçait déjà le public de sa correspondance avec Paul 1" , qui devait donc lui avoir écrit souvent. Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.30% accurate

APPENDICE. 43a R, p. 838. Bngralion est un kniaiss géorgien, créature du féroce Araklschsieff ; il commandait les troupes légères et souvent l'avant-garde de Souworow. C'est le même général que les gazettes françaises ont si souvent défiguré dans les relations de cette campagne .jusqu'à métamorphoser enfin son nom en celui de prince Pancrace. Les Français ne sauront-ils jamais écrire et prononcer les noms étrangers, ordinairement moins durs que ceux qu'on leur substitue pour les adoucir? Voltaire, que j'ai déjà cité pour cela, s'obstinait à écrire Srhwafou, Cheval-loti]), au lieude Schouvralow, Chnnrnfote, dont la prononciation est infiniment plus douce. Ce défaut est si inhérent à notre caractère, que Itulhièreet leC. Ségur lui-même n'en sont point exempts. Ce dernier, dans l'intéressante histoire à laquelle il a, je ne sais pourquoi, donne pour cadre le nom de Frédéric-Guillaume, parle d'une infante de Saxe : et quand il est question de l'illustre famille prussienne et polonaise de Hoenhoff, il a soin d'écrire toujours d'Oehhoff. Ce nom doit cependant être connu en France, et surtout des anciens courtisans, puisque l'avant-dernière reine descendait de cette maison. Rulhière écrit ordinairement d'Olgarouki et tTAschkoff, comme si un nomme pouvait être noble sans ("■Ire précédé du i(<:. manie="" est="" choquante="" dans="" tas="" mois="" russes="" presque="" tous="" compos="" d="" g="" pluriel="" dont="" la="" en="" ow="" ou="" off="" eu=""> ou eff, et i, exprime déjà notre article des, et qu'on estropie doublement ; de manière qu'en écrivant le comte de Sotlufco», le prince de Zoubow, c'est comme si l'on disait M. de des Malesherbes, le prince du rieur la Trimant He. On ne relèverait point ces lia H.'i tel les dans un Parisien qui n'aurait fait son tour de SaintCloud, ni dans un gazelier qui ne connaît que les Tuileries et la rue des Prêtres ; mais elles peinent dans des relations d'ambassadeurs , et même dans le Moniteur du temps, qui servira un jour d'annales à l'histoire. Cette feuille, d'ailleurs écrite avec soinfourmillode fautes dans l'article Extérieur. Le journal du gouvernement ne devrait-il pas avoir parmi ses rédacteurs quelqu'un qui sût la géographie et les langues étrangères, qui pût donner aux relations du Nord la même correction qu'à celles de l'Angleterre. La mutilation des kussib. 37

The text on this page is estimated to be only 16.81% accurate

434 APPENDICE. noms suédois, russes et allemands, esld'aulant plus choquante que la plupart ont une signification. Ouvrez, par exemple, le Afonileiir, N° 135 an VI, à l'article Lausanne. Il y est question d'un général suisse H ein». On y parla longuement de son caractère et de ses écrits, bien connus à Paris, où il a résidé longtemps. On est fort étonné de voir, par toutes ces particularités, que le Moniteur veut parler du célèbre colonel Weits-, or Weiss veut dire blanc, et 1 Feins veut dire du vin. Voulez-vous les exemples plus récents, prenez le N° 225 de l'an IX, que j'ai sous les yeux, et lisez, si vous le pouvez, les noms russes qui sont accumulés dans la première colonne; presque aucun n'est reconnaissante, ni même prononçable de la manière dont ils sont écrits, avec des redoublement de consonnes qui ne s'assemblèrent jamais en russe. Défigurer ainsi des noms illustres dans le Nord, c'est comme si l'on y imprimait les articles de Paris avec les noms et les qualités de nos plus illustres citoyens burlesquement travestis ; ce qui serait moins choquant encore, puisque les noms russes ont une signification bien plus déterminée que les français. Dolgo-rouki veut dire toïicue-main, eteesurnom d'un grand prince de la race de Rouric , nommé Youri Wladimirowilsch, qui fonda Moscou vers le douzième siècle, a passé à sa postérité. Le Jtlo ni le ni' a été longtemps avant de pouvoir apprendre le nom do i'ouworou', qu'il s'obstina à écrire Satoarou et à'ouioarou .- mais la renommée répéta tant de fois ce terrible nom, qu'on le sait enfin en France. La même feuille lit souvent mention de Bébroko et de Berboko, au lieu de Bes-borodko, qui veut dire sans barbe, imberbe. O' low est le génitif pluriel d'Ord, aigle ; Zoubote, le génitif pluriel de Zoub, dent ; le comte des Aigles, le prince des Dents. Difss à Sa Majesté que je ne me parlerai pas bien, aussi longtemps que les dénis oui me font mat ne seront pas arrachées: c'est ainsi que Polemkin répondit un jour à un officier qui venait s'informer de sa santé de la part de l'impératrice. C'était, comme on le voit, un calembour sur le nom de Zoubow : ce dernier venait d'être élevé à la place de favori, en dépit de l'orgueilleux Potemkin. Ce Russe-là, dira-t-on, veut-il qu'on apprenne sa langue hyperDiqiiizefl By Google

The text on this page is estimated to be only 16.64% accurate

ÀPPKSDiCE. tioréennc? Non; mais je voudrais que vous écriviez les mots de la langue qui ne sont pas naturalisés dans la langue, comme ils se prononcent), sur lui quand vous n'avez pas les caractères de cette langue^ pour en copier au moins l'orthographe. C'est un respect que l'on doit aux étrangers, à l'histoire et à la postérité. Si les Romains n'avaient pas eu, comme vous, la manie de tout finir en ti*, vous sauriez quelque chose de plus de la langue de vos aïeux. S, p. 307. Quand on parle d'un nouveau système militaire de Paul I", il ne faut pas croire qu'il s'agisse d'un système* nouveau, comme en avait projeté le maréchal de Saxe, comme en exécuta le grand Frédéric, et moins encore d'une tactique nouvelle, comme celle que proposa Guibert, ou celle que les Français ont déployée dans cette dernière guerre. On sait que tout changement subit dans l'art de tuer son prochain, fût-il d'ailleurs si profitable, déconcerte toujours un ennemi routinier, et a, pour cela même, un grand avantage pour celui qui le met en usage. Les meilleurs généraux ont été souvent la dupe de ces innovations, comme le maître d'escrime est quelquefois percé par le novice courageux qui avance sur lui sans consulter les règles de l'art. C'est sous ce rapport que le grand Frédéric jugeait le général russe Houlourlin le plus dangereux de ses adversaires. On ne s'en fait rien, disait ce roi guerrier, aurait pu faire de défense contre lui; il agit d'une manière opposée à toute supposition raisonnable. Frédéric attribuait cette conduite à l'ignorance : peut-être était-ce le résultat d'une réflexion lumineuse. Houlourlin pouvait se dire : En attaquant ce grand maître, d'après les règles qu'il connaît si bien, je serai battu - J'ai donc moins à risquer en les enfreignant toutes. C'est le même raisonnement, ou plutôt le même instinct, qui t'a fait si souvent vaincre Souvorov. Il attaquait le point jugé inattaquable, il choisissait la route la plus difficile, et son premier mouvement, dans la plus heureuse position, était quelquefois celui qu'un autre général n'aurait fait que dans un cas désespéré.

The text on this page is estimated to be only 18.01% accurate

436 APPENDICE. Quant à Paul 1^{er}, de qui nous voulions proprement parler dans culte noie, son système militaire ne consistait qu'à faire monter dans son palais la garde, un peu différemment qu'on ne l'avait failaupara. vaut : une pédanterie minutieuse dans le maniement des armes, un ordre et des détails insignifiants à la parade journalière , et aux revues conli nue lies qu'il faisait de ses troupes , absorbaient toute son 'activité. Il déployait une sagacité merveilleuse en raisonnant sur le nombre des boulons d'un habit , sur la position du pouce en tenant le fusil, sur la furntu d'un ftiqir.tn , etc., etc. Voici lui exemple d'un changement plus raisonné qu'il a fait dans les armées russes. La coca nie , jusqu'à son règne, avait été blanche. Un jour, à l'exercice , en contemplant le front d'un régiment , il tombe tout a coup dans une profonde méditation. Parbleu! s'écria-t-il, il est bien étonnant qu'on n'ait pas pensé à une chose qui me frappe. La cocarde blanche se voit de loin sur le chapeau noir ; elle sert do point de mire à l'ennemi : il faut la changer. Il voulut d'abord qu'elle fût verte sur un chapeau bleu do ciel , dont la couleur se fût confondue dans celle de l'air : mais il trouva plus sûr de consulter les règles du blason , pour ne pas les offenser. Nicolal eut ordre de lui apporterions les traités de ceito sciencesublime. Comme les armes de Russie sont un aigle de sable en champ d'or, la cocarde fut définitivement noire avec un liseré jaune. De là ces chapeaux étranges, que nous avons admirés en voyant les Russes. Mais il est à remarquer qu'au même instant où il substituait la cocarde noire à la blanche , il donnait aux soldats des vestes et des culottes île celle dernière couleur, qui ressortissent d'autant mieux entre les guêtres noires et l'habit vert foncé. T, p. 35». La haine de Paul était bien gratuite. Personne ne rendit de plus grands services à Paul que la Harpe , et il lui doit peut-être d'avoir régné. On a parlé , dans le cours de l'ouvrage , de l'estime et de la confiance dont Catherine honorai: le précepteur de ses petits-fils. Lorsqu'elle médilait le projet de transmettre directement la couronne à Alexandre , elle sonda plusieurs fois la Harpe , pour pèneDiqiiizKi By Google

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

APPENDICE. 437 Irer ses dispositions/ Ces en I relient particuliers avaient surtout lieu quand Paul choquait l'impératrice ou lacourparquelques traits de son caractère bizarre. " Dites-moi donc, mon cher la Harpe, disait alors Catherine, que pensez-vous de ce fou-là? (c'est ainsi qu'elle nommait son fils.) Et que deviendra la Hussie, s'il régné un jour? C'est cette idée qui me tourmente... Quelle différence entre lui et son fils Alexandre! Cet aimable enfant me console, et me rassure pour l'avenir. Pourquoi est-il si jeune encore? Ah I je vous en prie, si son esprit précoce lui permet déjà île remarquer les lubies de son père , que ce soit au moins pour les éviter; faileslui-cn sentir les dangers et le ridicule dans un homme né pour régner, et donnez-lui surtout un peu de hardiesse et d'assurance : il est bon de le préparer au\ démarches que la conduite de son père nécessitera peut-être, etc. -...C'est par de semhlahles propos que Catherine les préparait elle-même. La Harpe lui avait été présenté et recommandé par l.an-kni , le plus cher de ses favoris : elle avait en lui une confiance entière , qu'il justifia, non en stimulant l'ambition de son jeune élève aux dépens do sa moral! lé, mais en lui apprenant à concilier les devoirs que lui imposait la nature envers un père avec ses lumières et sa raison. Après le départ du colonel la Harpe et l'expulsion du major Masson, tous ceux qui avaient eu quelques liaisons avec eus se virent eiposés aux mêmes persécutions, M. de Sihnurg, précepteur des grandes-duchesses, ainsi que M. du Pujel, bibliothécaire do l'impératrice, soupçonnés d'entretenir des correspondances en Suisse, leur patrie, lurent enlevés et conduits en Sibérie. Mais Paut I" les rappela ensuite, et les dédommagea usé nie de telle punition arbitraire et terrible. U,p. 360. Le général L...., qui a bien voulu me communiquer ses remarques intéressantes sur la glorieuse campagne qu'il a faite eu Helvélie, s'exprime de celte manière, à l'occasion des Cosaques. « J'ai vu sur la rive droite de la Limmath , pendant que notre armée tenait la gauche, des postes de Cosaques blottis ensemble

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

APPENDICE. de la manière la plus pittoresque; on les voyait dévorer crus des aliments que l'on a grand soin de faire cuire dans tous les pays polés, comme la viande, les citrouilles, les concombres, etc., etc. La musique française venait parfois jouer des airs guerriers sur les bords naguère si heureux de celle belle Limmath. Alors ces Cosaques se relevaient spontanément, pour danser et sauter en rond, tandis que le factionnaire qu'ils avaient en avant se tenait appuyé sur sa lance, immobile comme un terme. En voyant pour la première fois ces étranges soldats, je me rappelais les voyages et les exploits de le Vaillant, ou de l'Écossais Bruce. Cette troupe est mal soignée, mal vêtue, et paraît plus à mépriser qu'elle ne l'est en effet. Il y a une différence sensible entre les Cosaques et les régiments réguliers; et l'on conçoit difficilement, en les voyant les uns et les autres dans le même camp, qu'ils soient faits pour s'entendre et servir ensemble. Mais il existe une différence plus frappante encore entre tel officier et tel autre du même régiment. Autant vous apercevez d'instruction, d'élégance et de politesse chez une certaine classe d'officiers russes, autant vous êtes surpris du contraire dans une autre classe. Ceux de cette dernière ne se distinguent du simple Cosaque que par la marque distinctive de leur grade. « Cette note, qui prouve la sagacité de l'observateur, rappelle et confirme, d'une manière bien frappante, ce que nous avons remarqué dans cet ouvrage à l'occasion du caractère des Russes, qui semblent effectivement se partager en deux nations par l'éducation et les mœurs. Quant aux Cosaques, le général français ne les aurait pas trouvés si mal équipés, s'il les avait vus, avant le règne de Paul, formés en régiments réguliers par Plemkin. Il sera curieux de voir à cette occasion le texte d'un ukase de Paul du mois de novembre 1797, qui remet les Cosaques du Don sur l'ancien pied, en ces termes : « Je confirme entièrement, et sans exception, l'ancienne organisation des Cosaques du Don, et suis résolu de leur rendre toute leur vigueur, pour rétablir les formes antiques sous lesquelles les troupes du Don ont toujours été si utiles aux monarchies et à la patrie. Pour ce qui regarde les abus, et les changements Diigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

APPENDICE. 439 introduits par Je prince l'otemkin, c'est à vous , monsieur \Ataman, à détruire les premiers, et à moi à désapprouver les seconds, qui ifFHĩrinif roniitt nettement à renverser l'ordre des choses dans la société. ■ En vertu de cet ordre , adressé au général Orlow, nommé Ainmon des Cosaques du Don , leur ancienne constitution militaire a été rétablie. V, p. 364, L'avant-veillo de ta bataille de Zurich, le ro;ijor llenns, coin mandant l'escorte de la caisse militaire des Russes, était arrivé d'Augsbourg avec soixante raillo ducals de llollaiule en espères, et trois cent mille florins en monnaie d'argent. Le jour do la bataille, cet officier fut envoyé un peu en arrière avec quatre- vingtschasseurs qui escortaient la caisse. Voyant vers midi les Russes arriver en désordre jusqu'à lui, ils'alarma, clcourut auprès de Korsakow, pour lui demander l'ordre de mettre le trésor de l'armée en sûreté. Je vous donnerai cet ordre quand il en sera temps, répond le général; retournez à voire poste. A peine y fut-il de retour, qu'un détachement d'une demi-brigade légère, ayant percé jusque-là, tomba sur son escorte, et fit main basse sur la caisse. Le major rendit son épée à un Français, qui parlait allemand, et lui de manda d'être conduit avec sa voilure au quartier général. Non, monsieur , répond le soldat, vous viendrez à pied, et la voiture restera ici; car si nous la conduisions au quartier général, elle serait à la nation, au lieu que sur le champ de bataille elle est à nous. Demis fut donc emmené loin de son trésor, elles captureurs mirent pied à terre pour défoncer les tonneaux, et y puiser à pleines mains l'or et l'argent dont ils remplissaient leurs poches. Connue ils étaient occupés à celte besogne lucrative, un parti de Cosaques et de chasseurs à pied russes fond sur eux, les tue ou les disperse, avant qu'ils puissent remonter à cheval, et s'approprie les restes de cette riche proie, avec lesquels ils s'enfuient à leur tour, à l'approche d'une nouvelle troupe ennemie qui accourait. J'ai vu l'un des Français surpris par les Cosaques, au moment ou il avait la lête el le* Digiiizod bjr Google

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

410 APPENDICE. mains dans un tonneau, qui avait reçu une profonde blessure à la seule partie qu'il offrait à l'ennemi dans cette singulière posture. Il se consolait de cet accident, parce que les Russes, en le retirant comme mort du tonneau, pour y puiser à leur tour, n'avaient pas eu le temps de fouiller dans ses poches qui étaient déjà remplies, et lui fournissaient encore de quoi faire une agréable convalescence. ; , Quant au major Herms, Livonien, dont je tiens les détails précédents, je le vis après la bataille. Il y a quelques jours que j'avais des millions, me dit-il, et voici tout ce qui me reste. Il lit ouvrir un petit porte- maleau où il y avait une paire de pantoufles et une robe de chambre blanche. J'ai eu beau prier vos soldats, ajouta-t-il, de me laisser au moins quelques écus dans ma bourse, en considération de la riche capture que je leur avais procurée; ils m'ont enlevé impitoyablement jusqu'à ma montre, et je n'ai pas même en ce moment de quoi me faire la barbe. La situation de cet officier était triste sans doute ; mais je répondis à ses plaintes amères contre les soldats français, en lui faisant observer les riches aiguillettes et les galons d'or qu'il avait encore à ses habits et à son chapeau. Convenez, lui dis-je, que vos Cosaques n'en eussent pas laissé autant à un officier français. Votre bel habit d'uniforme, sous une bonne capote, une robe de chambre, deux pantoufles, et deux esclaves qu'on vous a laissés pour vous servir, cela s'appelle-t-il avoir été maltraité et dépouillé, quand on a été, comme tous, pris les armes à la main sur le champ de bataille ? Il en convint ; mais il me dit que les Russes étaient des barbares, et les Français un peuple policé. Il était vivement affecté de son malheur et de sa captivité, que de jeunes officiers russes , qui la partageaient, supportaient avec plus de résignation. X, p. 365.

Outre la valetaille et l'indiscipline machinale qui distinguent les Russes et les rendent si redoutables un jour de combat, plusieurs autres causes y contribuent encore, et principalement la superstition. Ils ont une croyance bien singulière, qui se transmet de la part

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

APPENDICE. 441 des vieux souJrilles aux jeunes soldats. Ils observent, au commencement de l'action, si le premier homme atteint dans le rang tombe en avant ou en arrière : si c'est en avant, c'est une marque certaine de la victoire ; si c'est en arrière, c'est un mauvais augure. Quelques prisonniers russes m'assuraient que leurs premiers blessés étaient tombés en avant, et que ç.'avait été pour eux un signe d'avancer. Ils étaient de plus dans l'idée que les Français ne leur feraient aucun quartier ; nouvelle cause de cet acharnement terrible avec lequel ils se défendirent : pour la vieille croyance dans la résurrection, elle n'est plus générale parmi les soldats. Mais ce qui prolonge ordinairement le massacre dans une bataille entre deux peuples dont les gestes et les signes diffèrent souvent autant que le langage, c'est le défaut de pouvoir s'entendre : ce défaut a déjà fait répandre bien du sang inutilement, et même après que la victoire est décidée. Il serait digne d'un siècle plus humain et plus éclairé de remédier à cet inconvénient, en introduisant chez toutes les nations policées le même mot pour demander la vie, quand on veut se rendre. Mais la voix de l'humanité pourra-t-elle jamais se faire entendre à ceux qui perfectionnent l'art du carnage? Le Français vaincu demande quartier ; l'Allemand, gnade ou pardon. ' le Russe dit prosli, et le Turc crie aman.' Au sac d'Ismail, une troupe de ces derniers, poursuivie par les Russes, se trouva enfermée dans une rue étroite, où l'on braqua des pièces chargées à mitraille. Les Turcs criaient dès longtemps aman I mais les Russes, croyant que c'était un cri de commandement ou de fureur, redoublaient leur feu. Les Turcs jetèrent enfin leurs armes, se mirent à genoux, et redoublèrent leurs cris. Les officiers russes parvenaient déjà à faire suspendre le massacre; mais, à l'instant même, l'un de ces Turcs fanatiques qui se dévouent à la mort, se releva, et fit feu du milieu de la troupe. Ce coup fut le signal de la plus horrible boucherie : les pièces rechargées furent lâchées à brûle pourpoint ; et celui qui échappa à cette mitraille fut sur-le-champ tué à coups de baïonnette, ou assommé à coups de crosse. Il y eut en cet endroit six cents cadavres entassés. Les mêmes accidents ont eu lieu entre les Français et les Russes, en Suisse et en Hollande, où quel

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

442 APPENDICE. ques fanatiques do ces derniers ont ainsi occasionné le massacre d'une troupe eaLiére entourée et vaincue. Y, p. 360. Le général qui m'a communiqué ces détails, les rapporte avec autant d'agrément que de vérité. ■ Un officier russe, fait prisonnier en avant de Zurich, dinail chez moi à Wiuterthur ; et il m'adressa tout à coup cclto phrase, quoiqu'il eut jusque-là montré dans la conversation beaucoup de connaissances et de jugement : Monsieur fe général, j'ai perdu tous mes effets et près rte quatre mille durais i je suit à peu prés ruiné : cependant je ne dois pas me-plaindre ; vos soldais m'ont laissé mon plus cher trésor. Tout en disant ces mots, il lirait do sa poche un petit cadre de la grandeur do la main, recouvert en plaques d'argent, avec l'intervalle nécessaire pour laisser apercevoir les portraits de saint Alexandre Newski (i) et de saint Nicolas, dont la peinture me parut très-soigné. J'eus d'abord grande envie de rire ; mais je ne le devais point, et , par réflexion, je dis on moi-même .Heureux celui qui peut ainsi se consoler! Cola me prouvait du moins que, dans uno pareille circonstance, une pctiledose de superstition vaut une grandedosc de philosophie. C'est ainsi que les extrêmes se touchent, et produisent les moines effets. « 11 faut savoir queles Eusses prennent à la le lire le commandement: Tu ne te feras point d'images taillées, et que c'est pour cette raison qu'ils font peindre leurs saintB en miniature. Les draperies, en feuilles d'or ou d'argent, sont ensuite appliquées sur la peinture, dont elles ne laissent voir que le visage et les mains : c'est ainsi qu'ils éludent bizarrement la loi, et se font des images qui imitent la sculpture; car toutes les draperies sont en relief. La parti cul a ri lô, quel'oflicier russe en question avait montré de l'esprit, a bien lieu de surprendre. La dévotion aux images est si inhérente aux pré(1) Ce saint est le grand-prince Alexandre I*r, surnommé Nettsky d'une bataille qu'il gagna sur les bords de In Méwa, Voyez la noie 1 , page ico du présence volume.

The text on this page is estimated to be only 19.66% accurate

APPENDICE443 jugés et au caractère national, quo j'ai vu les plus instruits faire de vains efforts pour se mettre au-dessus de cette faiblesse ; et l'on a lu, dans le chapitre VIII, des preuves du respect que leur portent les filles de joie et les voleurs. Cette superstition, inspirée dès la plus tendre enfance, se marie, chez les Russes lionnêtes , à une sensibilité profonde, et aune espèce de point d'honneur qui n'est pas toujours ridicule. M. Y auteur de quelques bonnes comédies russes, que j'ai beaucoup connu, et qui se trouvait comme colonel d'artillerie a la bataille de Zurich, en fournit un jour une preuve, chez le goikt.il Mi'lisMiio. Il était île garde au camp. Comme il avait delà singularité dansl'esprit, le général excita, pendant le dîner, quelques-uns des autres officiers, qui se mirent à le railler impitoyablement. La répartie lui manquant, et suffoquant de dépit, il prit U>ut à coup son hausse col, où était en bosse le chiffre de l'impératrice. Il le signa, le baisa avec respect, puis se mit à genoux en l'élevant vers le ciel, et fondit en larmes. Il demandait pathétiquement pardon à cet emblème d'avoir enduré de soties railleries, et se déclarait indigne de servir et de porter désormais celle marque honorable et révérée. Cette scène surprit et toucha tout le moude, même les railleurs, et cet officier parut désespéré. Il fallut que le général lui-même le haranguât et l'exhortât à reprendre son hausse-cot, pour continuer son service ; il le reprit enGn , après avoir lire de son sein et baisé également son patron qui y était suspendu. Chez toute autre nation européenne, un officier aussi sensible aune raillerie, d'ailleurs assez insignifiante, s'en fût vengé en se coupant la gorge avec, les radleurs : et celui-ci, après s'être réconcillio avec ses images, aUa présenter la main à ceux qui l'avaient offensé. Je sais qu'il a déployé le plus grand courage à la bataille de Zurich. Z, p 3Gfi. Le lieutenant de Korsakow était le prince Gorlsciiaknw, neveu de Souworow, jeune homme avantageux, qui portait un corps à baleines pour se former la taille, et qui mettait du rouge. Comme il

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

411 APPENDICE. avait suivi son oncle dans quelques campagnes, on l'avait toujours envoyé en courrier à l'impératrice, qui, à chaque voyage, le gratifiait d'un grade ou d'un ordre. Il aurait reçu celui de l'aigle de Prusse, pour une visite faite au roi en Pologne. Frédéric Guillaume H prodigua surtout aux officiers russes ces récompenses, dont le grand Frédéric avait été si ménager. L'ordre du mérite militaire, cette distinction qu'enviaient les héros de la guerre de Sept ans, fut donné à un enfant de dix ans, le petit Buxhôwden, qui s'était, disait-on, trouvé avec son père à une affaire contre les Polonais. Aussi, lorsqu'un général russe avait à sa suite quelque officier qu'il favorisait, et pour lequel il n'osait cependant encore rien demander à l'impératrice, il lui donnait une commission pour Frédéric-Guillaume, qui le renvoyait avec un ordre. Les généraux Markow et Sacken furent, entre autres, faits prisonniers à Zurich. Ce dernier, homme d'expérience, se montra si religieux observateur de la discipline et des institutions de son souverain, que, même à Paris, il n'osait quitter ni ses grosses bottes, ni prendre un chapeau rond. Paul lui en sut gré, et il fut le premier général de l'expédition réintégré. Le consul, ayant fait venir de Nancy le major Ségréicff, pour l'envoyer à Pétersbourg faire à Paul Ier la généreuse proposition de lui renvoyer ses prisonniers sans rançon, s'il voulait les recevoir, on remit à cet officier 500 louis pour les frais de son voyage, et on lui recommanda le secret; ce qui l'engagea à partir sans prendre les ordres de Sacken. Ce général, scrupuleux observateur de la subordination, s'en trouva très offensé; et il est à présumer que Ségréieff eût été puni de sa discrétion, si sa mission n'avait pas été accueillie par l'empereur. Mais on en connaît le succès. (Pièce ajoutée en tSJL.) AA, p. Z74 On a parlé de ces médailles que reçoivent les soldats russes, comme une espèce d'ordre de mérite qui excite leur émulation. On en donne à tous ceux qui se sont trouvés à un combat où l'on a été victorieux. J'ai vu avec contentement que plusieurs prisonniers russes, malgré les besoins d'une longue captivité, n'ont pu se résoudre à Digilized By Google

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

APPENDICE. 445 vendre celle médaille, et la reporteront dans leur patrie. Certes un pareil sentiment leur doit obtenir une récompense à leur retour et mérite, en attendant, les éloges des Français. Pour apprécier cette conduite d'un soldat russe, il faut se souvenir qu'il est depuis près de deux ans prisonnier, qu'il ne reçoit qu'une livre et demie de pain et trois sols par jour pour subsister. On m'objectera que c'est plus encore qu'ils ne reçoivent chez eux de leur souverain. Oui ; mais en Russie ils ont des habits, ils sont logés chez le paysan, ils ont la ressource de leurs artels, ne sont point enfermés, et se procurent les petits besoins journaliers à vil prix. Malgré l'humanité des habitants, ces malheureux, couverts de lambeaux, ont mené en quelques villes ou châteaux de France une vie misérable. La munificence du gouvernement est enfin venue au secours de ces braves gens, abandonnés de leur souverain et trahis par leurs alliés. Ce sont les ennemis, les vainqueurs des Husses, qui leur ont témoigné l'estime et l'intérêt qu'ils avaient droit d'attendre de ceux qui avaient acheté ou vendu leur sang. Mais en voyant passer ces fameuses colonnes, formant une petite armée de sept mille hommes, on regrettait que les intentions généreuses du gouvernement français n'aient pas été suivies avec toute la libéralité digne d'une grande nation (1). Les malades et les blessés paraissent avoir été oubliés dans la distribution des vêtements ; et ceux qui y ont retourné, n'ont que leurs anciens lambeaux. Au lieu d'avoir donné à ces soldats des armes qui auraient fait connaître avantageusement nos manufactures dans le Nord, on leur a distribué à Cologne de vieux fusils, tirés de l'arsenal de Mayence. BB, p. 374. C'est surtout l'humanité, la promptitude et la propreté avec lesquelles les Husses blessés furent soignés dans les hôpitaux (I) Ces intentions» généreuses digne» d'une grande nation ont eu du moins bien noblement leur effet à l'égard des Autrichiens faits prisonniers en Italie par les Français, dans la célèbre campagne de 1859. [Note du nouvel éditeur]. 3S

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

446 APPENDICE. français, qui les surprirent et les touchèrent. Qu'on s'imagine le contentement de ces malheureux soldats, traités chez eux si durement en état de santé, et si impitoyablement lorsqu'ils sont malades ou blessés, de se voir chez leurs ennemis couchés deux à deux dans des lits propres, pourvus de linge blanc, de bonnets de nuit, de robes de chambre et de pantoufles; commodités inconnues aux soldats russes, à commencer par le lit, dont ils ne font jamais. Dans quelques villes frontières, comme Montbéliard, où l'impératrice de Russie, princesse de Wurtemberg, avait été élevée, et était encore aimée; où, par des événements aussi extraordinaires, le château de ses ancêtres se trouvait métamorphosé en hôpital pour recevoir ses nouveaux et lointains sujets, les femmes allaient nu-devant des chariots de blessés et leur portaient des rafraîchissements. Plusieurs habitants de cette ville s'empressèrent d'offrir leur table aux officiers convalescents, et de leur témoigner l'attachement qu'ils conservaient à leur princesse. C'est ainsi que l'empire de la vertu et de la reconnaissance se conserve et se répand encore des extrémités du monde, à travers les armées dévastatrices et les dissensions politiques. C'est ici le lieu de placer un mot sur la négligence des Russes pour leurs blessés, sur l'inaptitude et l'ignorance de leurs officiers de santé, qui ne sont pour la plupart que des barbiers, sous le nom de podléker (sous-chirurgiens). Un couteau, mal aiguisé, est quelquefois le seul instrument dont ils se servent pour déchirer les chairs d'un malheureux et lui arracher une balle, ou pour achever, sur le champ de bataille, l'amputation d'un membre fracassé par un coup de feu. Si ce blessé n'a sur lui ni mouchoir, ni écharpe, ni linge, pour élaner et bander sa plaie, il expire dans son sang, avant qu'on lui ait mis le premier appareil; ce qui n'arrive souvent que quarante huit heures après la blessure. Potemkin, dans la guerre contre les Turcs, avait pris avec lui un chirurgien français, nommé M. Masse- 1, à qui il donna l'inspection des lazarets ou hôpitaux de campagne, qui tiennent lieu d'ambulances. Lu i Dv G

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

APPENDICE. 447 Massot, entendant qu'on se préparait « livrer l'assaut d'Olsdutfkoff, Ht nne espèce de revue dans le camp. Il trouva lus pharmacies sans médicaments, les chirurgiens et barhiers sans instruments, et dans la plus parfaite insouciance. On n'avait pas même pensé à préparer dos bandages et de la charpie. Les chirurgiens majors, allemands, protégés par les médecins de la cour, et jaloux de l'étranger, ne tinrent compte de ses exhortations, et se moquèrent de ses menaces. Massot, frappé des suites qu'allaient avoir ce dcuùment absolu et la mauvaise volonté des chefs , déclara qu'il s'en plaindrait au prince-. Comme il était à diner avec lui, il se leva tout à coup de table, et, en présence de tous les officiers généraux, il lit une description animée et pathétique de la mauvaise administration des hôpitaux, et supplia le prince de vouloir donner les ordres les plus prompts et les plus précis pour qu'on se procurât au moins les secours les plus urgents, et principalement de la charpie. Le prince Potemkin rit de son zèle et de son éloquence , lui dit de se tranquilliser, qu'on n'aurait besoin de rien, parce qu'on n'aurait pas de blessés. Le lendemain, il Ht donner l'assaut, et, en moins d'une demi-heure, dix-huit cents blessés furent entassés dans les baraques ou dans les rues du camp. On fut alors obligé d'acheter des Juifs polonais qui suivaient l'armée, de la grosse toile neuve pour en faire de la charpie. Plusieurs milliers de soldats périrent en quelques jours de froid et des suites de leurs blessures. Ce qui surprendra peut-être le plus les Russes à l'arrivée de leurs prisonniers, et ce qui les touchera lo moins, ce sera d'en voir un si grand nombre de mutilés, à qui l'art supérieur et les soins des chirurgiens français ont pu seuls conserver la vie. Malgré les guerres continuelles de la Russie, il n'est point de pays où l'on rencontre moins de soldats mutiles : ceux qui sont blessés grièvement périssent tous. Je n'en accuserai pas une politique intéressée : il serait trop affreux de le supposer. On s'étonne, au contraire, do rencontrer en France, et surtout à Paris, tant d'hommes à qui il ne reste, pour ainsi dire , que le tronc. Plusieurs courent sans béquilles et sans bâtons dans lrs

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

448 APPENDICE. rues les plus fréquentées. Ou voit même à Versailles la danse des jambes de bois, exécutée avec beaucoup de grâces et de légèreté. CC, p. 377. Paul fut si indigné de la défaite de ses troupes, et si outré de voir la coalition que lui-même avait reformée avoir le même succès que les précédentes, qu'il se vengeait des princes de l'Europe par les sarcasmes les plus sanglants. Ou a parlé des affronts et des offenses qu'en durèrent chrétien ne ment les ministres d'Autriche et d'Angleterre, avant de se déterminer à partir. Celui de Danemark encourut la même disgrâce par une singularité assez plaisante. Un jour Paul, s'exprimant à son ordinaire avec beaucoup d'amertume sur les coalisés, finit par dire qu'ils ne méritaient pas que l'on fît la guerre pour eux ; qu'ils devraient, au lieu d'un congrès, convoquer un tournoi pour y vider leur querelle en champ clos ; que ceux qui n'auraient pas le courage de se battre eux-mêmes pourraient envoyer en leur place les ministres qui les avaient si bien servis, et pour l'opinion desquels ils se ruinaient. Paul poussa cette amère plaisanterie jusqu'à désigner chaque combattant, en opposant roi à roi et ministre à ministre. Le ministre de Danemark rendit compte à sa cour, ou à un ami, de ces propos de l'empereur, en y mêlant quelques railleries piquantes. La lettre fut interceptée ; et Paul, furieux, lui ordonna de quitter sa capitale en vingt-quatre heures (1). Voilà la véritable clef de ces bruits dont les papiers allemands furent pleins. Ils parlèrent de ces plaisanteries de Paul, comme d'un projet sérieux qu'il avait formé de publier un tournoi et des joutes, où il inviterait toutes les puissances à se rendre, soit les princes, soit leurs champions, pour se livrer un combat et décider en champ clos. (i) Il faut ajouter que Paul l'inséra dans la gazette de la courte morceau extrait de la lettre de M. de Rosencranz, sans omettre les réflexions plus qu'amères que l'écrivain avait ajoutées à son récit. M. Rosencranz tomba du ciel en lisant cette feuille : on n'y avait pas nommé les correspondants, mais H sentit d'où cela partait, et prépara ses paquets, avant d'avoir reçu l'ordre du départ. (Notes des premiers éditeurs.)

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

APPENDICE. 449 DD, p. 8T7. Pour recruter les armées russes et compléter celles destinées à conquérir la France, l'ukase de septembre 1798 ordonna la levée d'un homme par cinq cents têtes mâles. En supposant à l'empire de toutes les Russies trente millions de population, et en retranchant d'abord quinze millions pour les femmes, puis encore un million pour les nobles, les militaires, les employés civils, et les marchands qui se rachètent, il resterait quatorze millions : le produit de ~ est de 600 par million ; le total serait par conséquent de quatre-vingt-quatre mille recrues. J'observerai que c'est la fleur de la population mâle que l'on enlève, [les officiers recruteurs vont recevoir et choisir les individus, que l'on dépouille tout nus, et que l'on examine scrupuleusement. On s'en tient pour le nombre au dernier recensement qui a été fait, et où sont compris tous les mâles qui vivaient alors, à compter de l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard qui expirera peut-être le lendemain. Ces recensements n'ont lieu que tous les vingt ans environ, de manière que dans l'intervalle il se fait de grands changements. C'est cependant sur cette base mobile qu'est assise la capitation à laquelle est sujet tout mâle vivant. Il arrive souvent qu'un père de famille, qui, à l'époque du recensement, avait trois ou quatre fils, les perd quelques années après : le malheureux est cependant obligé de payer pour eux jusqu'au prochain dénombrement. D'un autre côté, il est des paysans qui ont des enfants de quinze à dix-huit ans, pour lesquels ils ne payent point encore, puisque ces enfants n'étaient pas nés. Pour l'Etat, tout est à peu près compensé : mais pour une famille ou pour une commune où quelque maladie épidémique a régné, c'est une véritable calamité. Cette commune, si elle réduite au quart de sa population, paye la même contribution personnelle. EE, p. 378. Paul faisait la ronde à toute heure, pour surprendre quelques soldats ou quelques officiers en défaut. Lorsqu'il était à Uatschina ou à Pawlowsky, il traversait plusieurs fois par jour le quartier. DigiizKi by Google

The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate

450 APPENDICE. lier de ses gardes. Il fallait alors que chacun se présentât sur la porte de sa caserne pour faire front; et si, à travers la fenêtre, l'empereur apercevait quelque officier en robe de chambre ou sur son grabat, s'il voyait quelqu'un se retirer, se cacher ou l'éviter, il le faisait sur-le-champ sertir et conduire au corps de garde; de manière que ces pauvres officiers, après un exercice fatigant, qui avait souvent commencé avec le jour pour ne finir qu'après midi, n'avaient pas un instant de repos : ils étaient obligés de tenir toujours quelques domestiques aux aguets, pour les avertir au cas où l'empereur tournerait ses pas du côté de leur logement. D'autres fois Paul I^{er} faisait battre l'appel deux ou trois fois par jour, pour s'assurer de la promptitude et de la vigilance de ses troupes, Un jour qu'il en avait été très-mécontent à l'exercice, il se mit à souper de très-mauvaise humeur ; et, rappelant les revers qu'elles venaient d'essuyer en Suisse et en Hollande, il s'emporta contre les Russes en général, les accusa de manquer de vigilance et d'activité, disant qu'on pouvait tout au plus, à force de soins et de peine, les dresser comme des machines, qu'il était impossible de leur donner du zèle et de l'énergie. Le grand-duc Alexandre, présent, entreprit de défendre les troupes, et répondit surtout de la promptitude et de la bonne volonté de la garnison qu'on pourrait à tout moment mettre à l'épreuve, en lui donnant une fausse alarme. Paul prit son fils au mot, et lui ordonna de faire battre la générale, la nuit même, à une heure du matin. Comme l'empereur avait, pendant cette conversation (très-animée, bien plus qu'à l'ordinaire, Alexandre lui demanda l'ordre par écrit, et le mit dans sa poche avant de sortir. Paul était plongé dans son premier sommeil, lorsque tout à coup, à l'heure sonnante, la générale bat dans tous les quartiers , et le tocsin est sonné par toutes les cloches. Personne n'ayant été prévenu, les habitants se lèvent effrayés, et les troupes sortent en foule de leurs casernes, pour se rendre au lieu désigné du rassemblement. En un moment les rues furent inondées de bourgeois- et de soldats en mouvement, et les maisons illuminées. Chacun demandait ce qui venait d'arriver, et personne ne pouvait répondre.

The text on this page is estimated to be only 17.93% accurate

APPENDICE. ■lût Le vacarme el l'effroi se répandent bientôt au palais do l'empereur : ses valets de chambre se précipitent dans son appartement , et le réveillent en sursaut pour lui annoncer que les rues se remplissent d'une foule de peuple et de soldats, et que toute la ville est en alarme. Paul arait cuvé son vin : mais sa mémoire ne lui rappelant ni la scène, ni les ordres de la veille, il se lève tout agité, et ordonne qu'on lui selle son cheval. Les craintes et les soupçons qui l'inquiétaient continuellement lui firent perdre la tête : il crut que l'heure de la révolte et de la révolution avait sonné , el n'eut pas plutôt mis en hâte ses habits, qu'il descendit, monta à cheval, et prit, au grand galop, la route de Gatscliina, suivi de deux hommes seulement. Un instant après arriva le grand-duc Alexandre, pour demander à son père s'il est content, et lui annoncer que déjà toutes les troupes rassemblées n'attendent que les ordres de S. M. Quelle fut la surprise du jeune prince, en apprenant l'épouvante et la fuite de l'empereur. Il court sur ses pas, avec sa suite, et bientôt il en approche assez pour que son père pût entendre le bruit des chevaux. Paul pense qu'on le poursuit, et redouble d'abord sa course. Une voulut enfin s'arrêter, que lorsque le grand-duc, ayant laissé sa suite en arrière, s'avança seul et l'atteignit. Il y eut alors une explication entre le père et le fils, qui revinrent tranquillement ensemble au palais. Celte aventure ne corrigea pas Paul I^{er} de ses craintes et de ses soupçons. Les moyens à la fois tyranniques et ridicules qu'il employa pour sa conservation, et pour prévenir une révolution qu'il redoutait ne servirent qu'à le rendre tous les jours plus odieux. Piïtereboarg avec des guérites et des barrières où l'on arrête les passants à chaque crin de rue, ressemble maintenant à une ville en état de siège. Les palais de l'empereur ne sont que des prisons entourées de nombreux corps de garde. La police est une véritable inquisition politique : l'espionnage et les délations ont banni la confiance. Les visites domiciliaires continuelles répandent l'alarme, à toutes les heures, dans les maisons bourgeoises. La gêne dans la manière de vivre et de s'habiller, et l'cliquelte rigoureuse établie dans toutes les classes de la société, ont enfin rendu celle capitale ,

The text on this page is estimated to be only 19.88% accurate

462 APPENDICE. naguère si brillante, et où les mœurs étaient si libérales, si douces et si aisées, le séjour le plus lugubre et le plus triste de l'univers. Tous ceux qui peuvent l'abandonner, s'en éloignent; et Pétersbourg a peut-être perdu quarante mille âmes de population depuis la mort de Catherine. Il ne faudra que dix ans du règne de Paul pour faire un désert de cette magnifique création de Pierre I^{er}, d'une ville qui, en moins d'un siècle, était parvenue, comme par enchantement, à un point de splendeur et de prospérité qui la rendait la jeune et superbe rivale des premières cités de l'Europe. Les défaites des armées russes en Suisse et en Batavie, de ces armées qui, depuis le règne de Pierre le Grand, n'avaient compté que des victoires ou des succès, n'ont pas non plus détrompé Paul sur l'importance des innovations minutieuses qu'il a introduites dans le service. Il est même parvenu à se persuader que, malgré la jalousie et peut-être la trahison de alliés, les Russes ne furent battus que pour avoir manqué d'exactitude dans leurs évolutions. Il en fait des reproches à ses généraux dans les revues ; et il s'est même exprimé à ce sujet d'une manière assez remarquable dans un rapport impérial publié à la fin du 2^e août 1800, qui mérite d'être consigné ici. « Comme, dans les manœuvres d'aujourd'hui, Sa Majesté Impériale a trouvé que les troupes de la division de Finlande (1) n'ont point du tout observé les dispositions qui leur avaient été prescrites, et que la colonne de la gauche est arrivée bien avant celle de la droite à la place désignée, où elle a attendu celle dernière, par pelotons, sous le feu de l'ennemi, sans se couvrir de cavalerie ou de chasseurs, comme cela lui était ordonné, et même qu'à la retraite de l'escadron de long du front (de la liant) , un bataillon a fait feu sur sa propre cavalerie, Sa dite Majesté Impériale fait une réprimande au général prince Gortschakow (1), et re(1) Les régiments et les divisions russes sont nommés d'après des villes et des provinces de l'empire; ce qui n'est pas si sec que nos numéros, qui ne laissent rien à l'imagination. (s) Le neveu de Souworow, qui se trouvait à la bataille de Zurich, et qui commandait au combat de Dirsenhoff.

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

APPENDICE . marque de plus que c'est sans doute une pareille négligence et une pareille inattention des généraux, qui ont été la cause de la perte des batailles en Suisse et en Hollande.. . Sa même susdite Majesté Impériale observe encore que les généraux de l'inspection (réf. mion) de Finlande doivent eux-mêmes voir combien ils sont éloignés d'être des généraux, même médiocres, et qu'aussi longtemps qu'ils demeureront tels, ils se feront battre partout, et par chaque ennemi. » Il n'est plus contrastant avec cette verte réprimande que les louanges qui avaient été données à la même division, quelques jours auparavant, dans un semblable prikat, où l'empereur témoigne sa reconnaissance aux commandants de la division de Finlande, et reconnaît tout le mérite de leur zèle et de leurs efforts dans le service, en accordant de plus un verre d'eau-de-vie à chaque subalterne. Dans le même prikas, Sa Majesté, après avoir excessivement loué son corps d'artillerie dans les manœuvres du 23, crée commandeurs ou chevaliers de Malte tous les officiers qui le commandent. Ce corps, en reconnaissance d'une si flatteuse distinction, déclare ■ que ce qui fait sa gloire et son honneur partiel, c'est de pouvoir dire qu'il a le bonheur de ne devoir sa * perfection actuelle qu'aux irés-illustres soins de son très-gracieux » monarque et maître ; puisque Sa Très-Haute et dite Impériale Ma « jésé, en très haute et très-propre personne, avait elle-même eu ■ la bonté d'inventer un nouveau calibre de canons, par le moyen « duquel l'artillerie russe venait d'être portée au dernier point de perfection et s'ouvrait une nouvelle carrière, et qui, avec ce nom » du plus gracieux et du plus glorieux de tous les monarques, suffira désormais pour être partout, et en toute occasion, la (erreur de ses ennemis. » Tudieu ! quel calibre cela doit être ! Au reste, qu'on ne s'étonne pas des tournures basses et avilissantes du style de ces passages, qui sont traduits mot à mot des gazelles de la cour de Pétersbourg, du 23 et du 26 août 1800. La langue russe, malgré sa richesse et ses beautés antiques, se ressent singulièrement de la servitude du peuple qui la parle. Un Russe, en parlant de son maître, et tout autre, en parlant de l'empereur, ou même

The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate

454 APPENDICE. d'un supérieur, dit : Il a la bonté de dormir, il a la bonté Je manger, il a ta complaisance de parler, dépenser, etc., tic. Il n'ose pas même employer le même mot pour signifier la même chose , lorsqu'il est question de son seigneur. Potsehiwat et kauchit signifient manger et dormir, pour le maître ; spat et lest expriment la même chose, pour l'esclave. C'est ainsi que les Allemands se servent d'expressions différentes pour les mêmes choses, lorsqu'il s'agit d'un homme ou d'un animal. FF, p. 379. L'ukase,'oa l'ordonnance de regardera l'avenir Souworow comme le plus grand général de tous les temps, de tous les lieux et de tous les peuples, est, il est vrai, un acte bien extraordinaire ; mais il paraît que Paul a été le premier à le violer lui-même. Cet ukase fut donné à la parade;et par conséquent il doit avoir force de loi, en vertu d'un ukase antérieur dont nous avons déjà parlé, et qui a paru inconcevable. Nous allons, pour convaincre les incrédules, le traduire mot à mot du Recueil des ordonnances de Paull", public par son ordre. Ils'y trouve au tome I, page 141. Oukas, portant que les ordres de Sa Majesté Impériale, donnés à laparade, seront considérés comme oukas formels (c'csl-àdlre, auront force de loi). ■ Par ordre de Sa Magesté Impériale, le sénat dirigeant a entendu lecture d'un oukas formel de Sa Majesté Impériale, dont l'adjudant général Kouchelew a présenté copie au collège de l'amirauté, le 13 novembre 1790, où il est dit : Ivoire empereur et maître a eu la bonté d'ordonner que les ordres donnés en sa sublime présence à la parade, aussi bien ceux concernant l'avancement que TOUT le beste, seraient considères comme oukas formels de Sa Majesté Impériale. Le sénat ordonne en conséquence de faire connaître cette sublime ordonnance à tous les gouvernements, administrations et tribunaux de l'empire, par un arrêté, et d'en instruire la chambre du sénat à Moscou et le tres-saint synode ,

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

APPENDICE. • Août 1797. Du quatrième département du sénat. »
On voit, par cet acte authentique, que le sénat dirigeant est une espèce de parlement, qui enregistre et publie les lois, c'est-à-dire les immennouï oukas, ukases formels des empereurs de Russie: mais il n'a pas le droit de le refuser, ni même de faire des remontrances. Il est absolument un instrument passif de la volonté souveraine.

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

DigiiziM 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 18.66% accurate

DESCRIPTION DU PALAIS TAURIQUE £ POTEMKIS ĩ

DONNA A l'IMPÉHATHICK HUKE I! (I). Ce fut le palais taurique que le prince Potemkiu choisit pour donner à sa souveraine la fèLe brillante qui a été regardée comme un hommage de reconnaissance pour la grandeur à laquelle elle l'avait élevé. C'est le même palais que Calhcrine II, depuis la mort de ce favori, occupait eu automne. La façade de ce bâtiment est composée d'une immense cotonnade, qui supporte une coupole. En entrant on se trouve dans un grand vestibule , sur lequel donnent des appartements à droite et à gauche ; au fond est un portique, qui conduit à un second vestibule d'une grandeur prodigieuse , éclaire par le haut , et entoure à une très-grande élévation d'une galerie destinée à l'orchestre, et dans laquelle on a placé des orgues. De là un double rang de colonnes conduit à la principale salle , destinée aux grands festins. 11 est impossible d'exprimer l'impression que fait ce temple gigantesque ; il a plus de cent pas de long, il est large à proportion, et il est formé par un double rang de colonnes colossales ; il y a entre elles , à demi-hauteur, des loges ornées de festons élégamment sculptés, et garnies dans.l'intérieur d'étoffes de soie. On a suspendu à la voûte des globes de cristal, qui servent deluslrce, et dont la lumière est réfléchie à l'infini par des glaces placées a toutes les extrémités de cetteimmeuse salle. (i) Comme dans cetouvrage il a été plusieurs fois question du palais taurique, noua avons cru devoir y ojoutr la description suivante de ce palais fl de la tfile que le prince l'olemkin y donna à sa souveraine. Elle est tlrM du Tableau de Saint- Pétenbourg, par Storch. 457

39

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

DESCRIPTION Il n'y a ni meuble.* ni ornements; mais aux deux extrémités « qui s'arrondissent en demi'ferle, il y a des vases de marbre de Carrare , surprenants par leur prodigieuse grandeur et par la beauté de leur travail- Près de cette salle se trouve le jardin d'hiver, qui n'en est séparé que par la colonnade La voûte de ce bâtiment immense est soutenue par des pilastres qui ont la forme de palmiers : on a pratiqué dans l'intérieur des murs des tuyaux de chaleur, qui circulent tout autour des bâtiments ; et des canaux de métal, remplis d'eau chaude, entretiennent une égale température sous ce parterre délicieux. L'œil se promène avec ravissement, tantôt sur des plantes et des arbustes de tous les pays, tantôt il se repose avec admiration sur une tête antique, ou bien il parcourt avec étonnement la diversité des poissons de toute couleur contenus dans des vases de cristal. Un obélisque transparent reproduit la vue , sous mille tentes diverses, ces merveilles de l'art et de la nature, et une grotte tapissée de glaces les réfléchit à l'infini. La température délicieuse , l'odeur enivrante des plantes , et le silence voluptueux de ce lieu enchanteur, plongent l'âme dans une douce rêverie et transportent l'imagination dans les bois de l'Italie : l'illusion ne se détruit que par l'aspect de tout ce que l'hiver a d'âpre et de rude, quand vos regards enchantés se portent hors des croisées sur les frimas et les glaçons qui entourent ce magnifique jardin. Au milieu de cet élysée s'élève majestueusement la statue de Catherine II en marbre de Paros. C'est sur ce théâtre de sa grandeur que le prince Potemkine disposa les apprêts de la fête qu'il donna à sa souveraine , avant son départ pour les provinces méridionales, où la mort l'attendait. Ce favori semblait avoir un secret pressentiment de sa fin prochaine, et il voulait encore jouir de toute la plénitude de sa faveur. Les préparatifs de cette fête étaient immenses , " comme tout ce que son imagination enfantait. Il avait occupé pendant plusieurs mois les artistes de tous les genres : plus de cent personnes se rassemblaient tous les jours pour se préparer aux rôles qu'il leur avait confiés, et chaque répétition était une espèce de fête. Enfin le jour fixé arriva. au gré de l'impatience de toute la capitale.

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

DU PALAIS TAUBIQUE. 459 Oulre l'impératrice et la famille impériale, le prince Potentiu avait invilé toute la cour, les ministres étrangers, la noblesse du paye , et un grand nombre de particuliers des premières classes de la société. L'ouverture s'en fit à six heures du soir, par un bal masqué. A l'approche de la voiture de l'impératrice , on distribua avec profusion des mets, des habillements et des boissons de toute espèce, à la populace assemblée. L'impératrice entra dans le vestibule aui accords d'une musique brillante , eiécutée par plus de trois cents musiciens ; de là elle se rendit dans la principale salle, où la foule la suivit : elle monta sur une estrade, qui lui avait été élevée au milieu de la salle etqui était entourée de décorations et d'inscriptions en transparents. La foule se distribua sous la colonnade et dans les loges; alors commença le secoud acte de ce spectacle extraordinaire. Les grands-ducs Alexandre et Constantin , à la tête de la plus belle jeunesse de la cour, exécutèrent un ballet. Les danseurs et danseuses étaient au nombre de quarante-huit , tous habillés en blanc, revêtus de magnifiques éeharpes , et couverts de pierreries, dont on estimait la valeur à plus de dix millions de roubles. Le ballet fut exécuté sur des airs choisis, analogues à la fête , et entremêlés de chants. Le célèbre Lepicq termina le ballet par un pas de sa composition. On passa alors dans une autre salle, ornée de plusieurs riches tapisseries des Gobelins : au milieu on voyait un éléphant artificiel , couvert d'émeraudes et de rubis ; un Persan, richement vêtu , lui servait de cornac. Au signal qu'il donna en frappant sur une cloche, une toile se leva , et l'on vit dans le fond un magnifique théâtre. On y représenta deux ballets d'un genre nouveau, et le spectacle fut terminé par une comédie fort gaie , qui amusa beaucoup l'assemblée. Au spectacle succédèrent des chœurs, des danses variées, et une pompe asiatique remarquable par la diversité des costumes , tous représentant les divers peuples soumis à la domination de l'impératrice. Bientôt après, tous les appartements, illuminés avec le plus grand soin, furent ouverts à la curiosité do la foule empressée : tout le

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

460 DESCRIPTION DU PALAIS TAUBIQUE. palais semblait en feu ; le jardin était couvert de pierres éblouissantes ; des glaces sans nombre , des pyramides et des globes de cristal réfléchissaient en tout sens ce spectacle magique. On servit une table de six cents couverts ; le reste des convives était servi debout. La vaisselle était d'or et d'argent ; les mets les plus recherchés étaient servis dans des vases de la plus grande richesse ; les liqueurs les plus précieuses coulaient à grands flots de coupes antiques ; des lustres du plus grand prix éclairaient la table. Les officiers et les domestiques, richement vêtus, s'empressaient, en grand nombre, à prévenir les désirs des convives. L'impératrice resta, contre sa coutume, jusqu'à minuit : elle semblait craindre, en s'éloignant, de troubler la félicité de son favori. Quand elle se retira, des chœurs nombreux et une musique harmonieuse firent retentir les voûtes du palais d'un hymne en son honneur. Elle en fut si émue, qu'elle se tourna vers le prince Potemkin pour lui témoigner sa satisfaction : celui-ci, entraîné par le sentiment de tout ce qu'il devait à sa souveraine, se jeta à ses pieds, prit sa main , et l'arrosa de larmes. Ce fut la dernière fois qu'il put, dans ce lieu, témoigner sa reconnaissance à l'auguste auteur de sa grandeur.

The text on this page is estimated to be only 20.66% accurate

NOTE ADDITIONNELLE SUR KOHSAKOW. A L'occasion de la retraite des Russes de la Suisse les papiers ont publié l'anecdote suivante tirée de la Vie de Catherine par M. de Castéra. « Korsakotf { favori de l'impératrice) était d'une jolie figure et d'une taille très-élégante ; mais, n'ayant ni esprit ni connaissances, il ne pouvait, pas plus que Zorilz, porter atteinte au crédit de Polemkin. Un seul fait suffira pour le faire connaître. Des qu'il eut obtenu la place de favori, il crut qu'un homme comme lui devait nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le plus fameux libraire de l'étersbourg, et lui dit qu'il voulait avoir des livres pour les placer dans la maisou de Wasieltschikoff, dont l'impératrice venait de lui faire présent. Le libraire lui demanda quels livres il lui fallait. — « Vous savez cela mieux " que moi , répandit le favori ; c'est votre affaire. De gros livres " en bas, de petits en haut : voilà comme ils sont chez l'impê« ratricc. » Nous sommes loin de vouloir contester la vérité de cette anecdote , qui nous a été confirmée par plusieurs personues dignes de foi, auxquelles lo libraire la raconta dans la moment même; mais nous devons prévenir nos lecteurs qu'en la publiant les papiers 461

The text on this page is estimated to be only 14.27% accurate

469 NOTE ADDITIONNELLE. ont confondu le favori Korsakow avec ce Korsakow qui commandait l'armée russe en Suisse. Celui-ci est un homme d'esprit et de connaissances; il a fait la campagne de Flandre comme volontaire sous le prince de Gobourg , et il sait très-bien ce que c'est qu'une bibliothèque. Digiiiized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

AvEBTIS8EiiEr.T des llbraitefi-éiUeurs . ■ Isthoduction. . ; de l'an leur.
isde l'éditent, M. CharlwPgugn MEMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE.
CIIATETRE 1". Séjour du ml de Suède a Sn ni IMiml "iir^ CIIAMTHK II.
CMbertM U fin pitre 111. Des IflOfi». . TIUPITHH IV. Ai'nemenl il» P.ml.
.... Iil Crui'iw. V. PjJI Jpt.m-ll ffiln.lre le ' flile Pierre 111?.., CHAPITRE
VI. - (Jurlei fi;voluli"ns «llend. I6t cihhtre VII. — Caractère nallooal . . .
no r:mpiTBE VIII. - Kellpioii 1H7 - (iiiierrvralle CIUHTRB X. —
Education . 31* nnipnm XI. - Suppif mrnl . 23» i:hipitbf XII. - f.uerre de
Perte . ÎQ3 flUI-ITRE XIII. — Finance» CfUPtrttB Xiv — i • i CHAPITtH
XV. - ' n i lii - ii- ■ - - is i -■- ! i min- Il ■. (f.l rjn rn HHtriir. . . B3
Aiedlueroeil du nnuvel edllenr Amliatsailrun français a Sjinl-Pi'lersbouix .
^IhViidliori'i nilieuscs. Kllim, Kaisau et Paul Le fiefieral Mrllsslnn
Dlglized 0/ Google

The text on this page is estimated to be only 11.92% accurate

AC>4 TABLE DES MATIERES. 1-i'LusUmîb r»lli«rlnell ■< 1 . •
rmiiiit?jr^rf <.ni i=""> 'l'a il 3 tb. 413 DESCHlpriori du palais laurique et
de la It-le que le prince Poltinkio un . I FIM DE LX TABLE DES H ATI
ÈRES. Ûigiluefl by Google

The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate

Qigilized ai Google

